



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

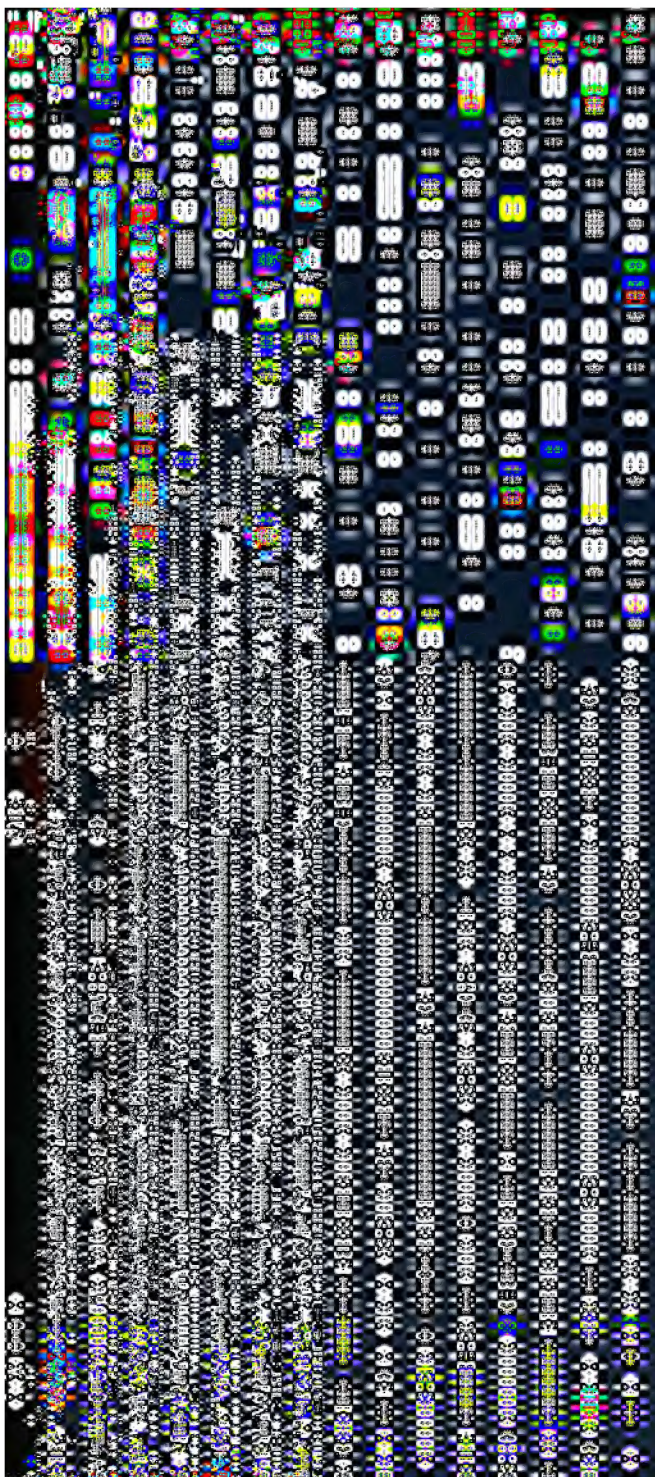
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

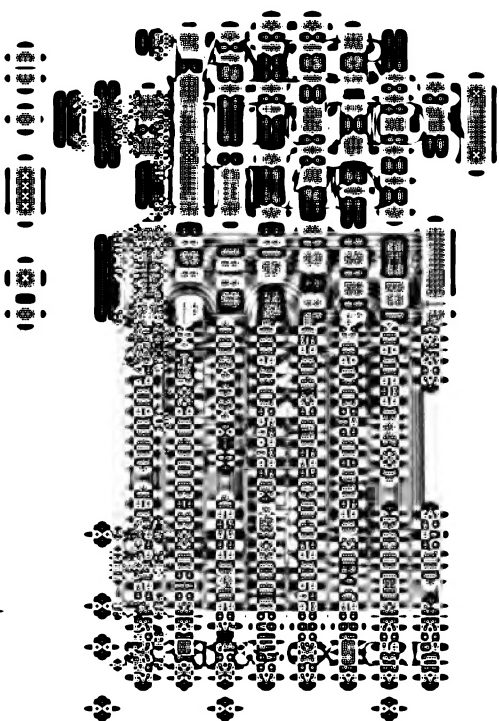
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







COLLECTION

C O M P L E T E

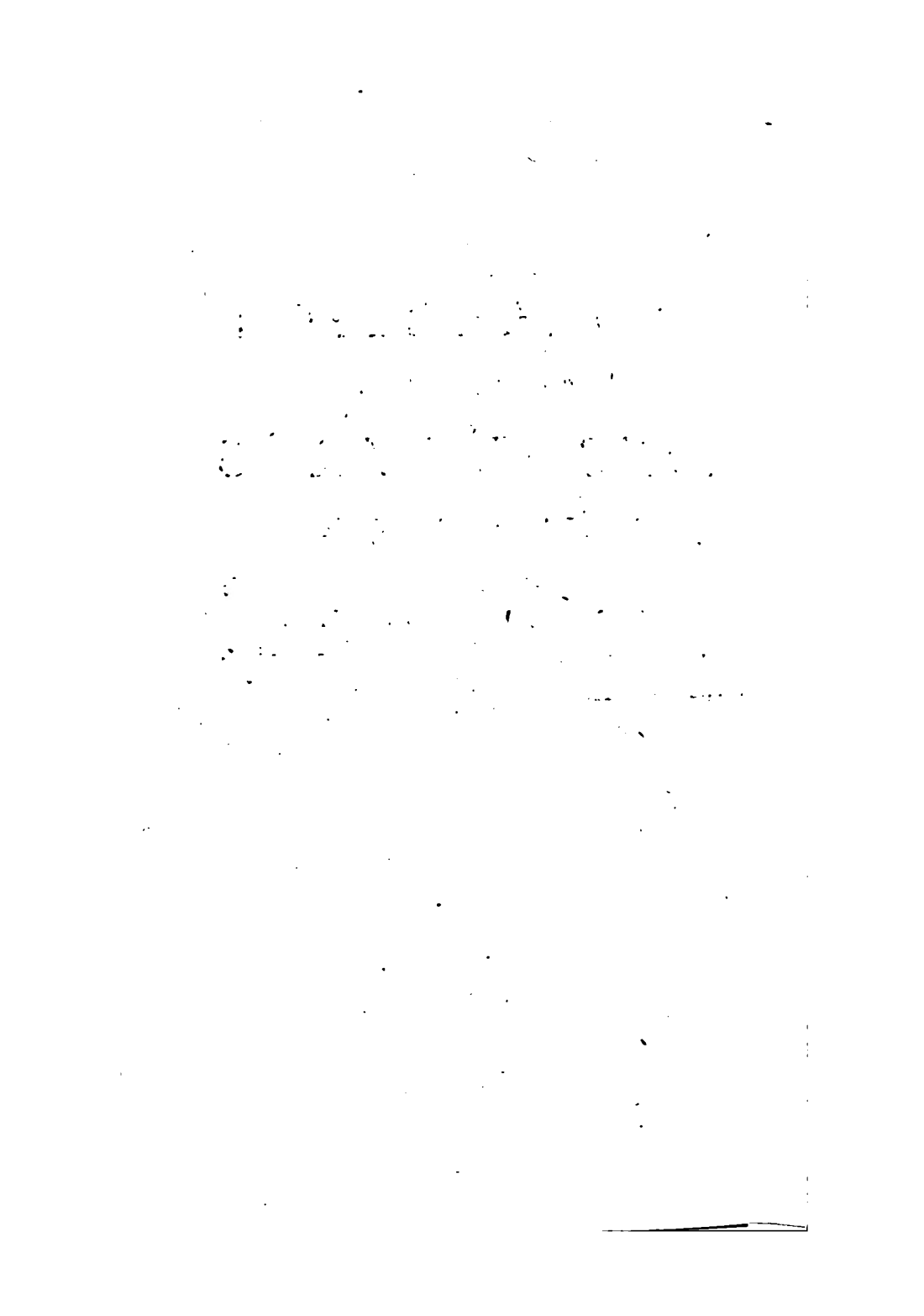
DES ŒUVRES

DE CHARLES BONNET.



TOME SEIZIÈME.





Œ U V R E S
D' H I S T O I R E
N A T U R E L L E
E T D E
P H I L O S O P H I E
D E C H A R L E S B O N N E T.

De l'Académie Royale des Sciences de Paris ; de l'Académie Impériale Léopoldine & de celle de St. Pétersbourg ; des Sociétés Royales de Londres , de Montpellier , de Gottingue , & de celle de Médecine de Paris , des Académies Royales des Sciences de Lyon , de Stockholm , de Coppenhague ; Honoraire de celle des Beaux-Arts de la même Ville ; des Académies de l'Institut des Sciences de Bologne , de Padoue , de Harlem , de Munich , de Sienné , de Cassel , & de celle des Curieux de la Nature de Berlin.

T O M E S E I Z I E M E.

LA PALINGÉNÉSIE PHILOSOPHIQUE. Part. XII-XXII.

A N E U C H A T E L ,
Chez S A M U E L F A U C H E , Pere & Fils ,
Imprimeurs & Libraires du ROL

M. DCC. LXXXIII.



三三三

三三三

三三三

三三三

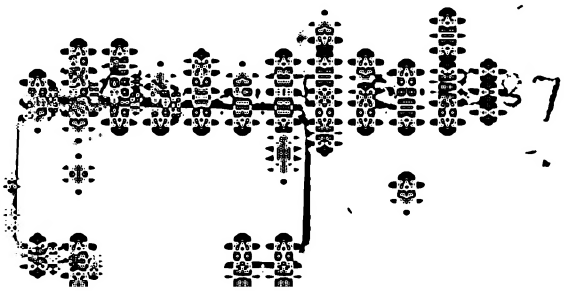
三三三

三三三

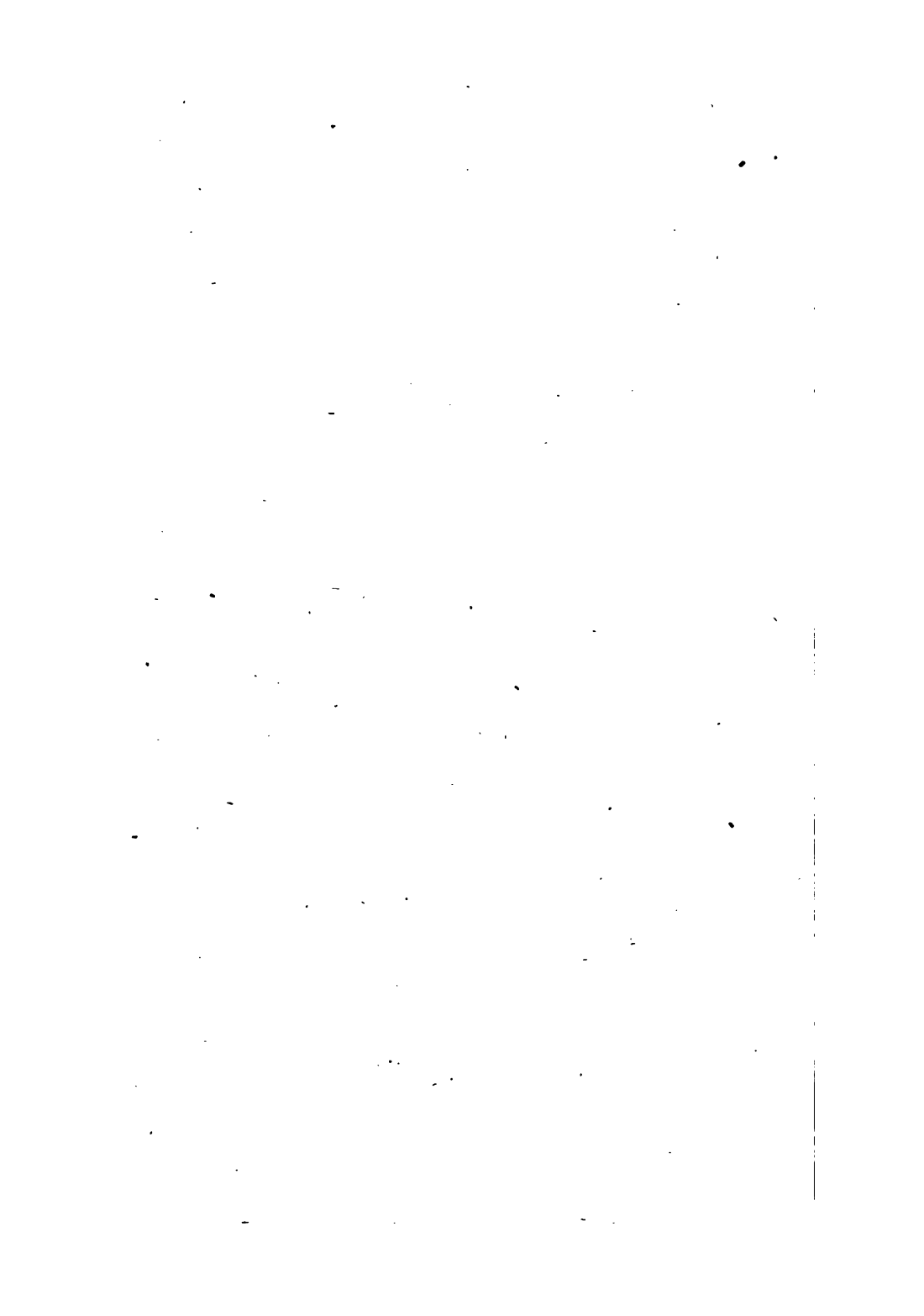
三三三

三三三

三三三

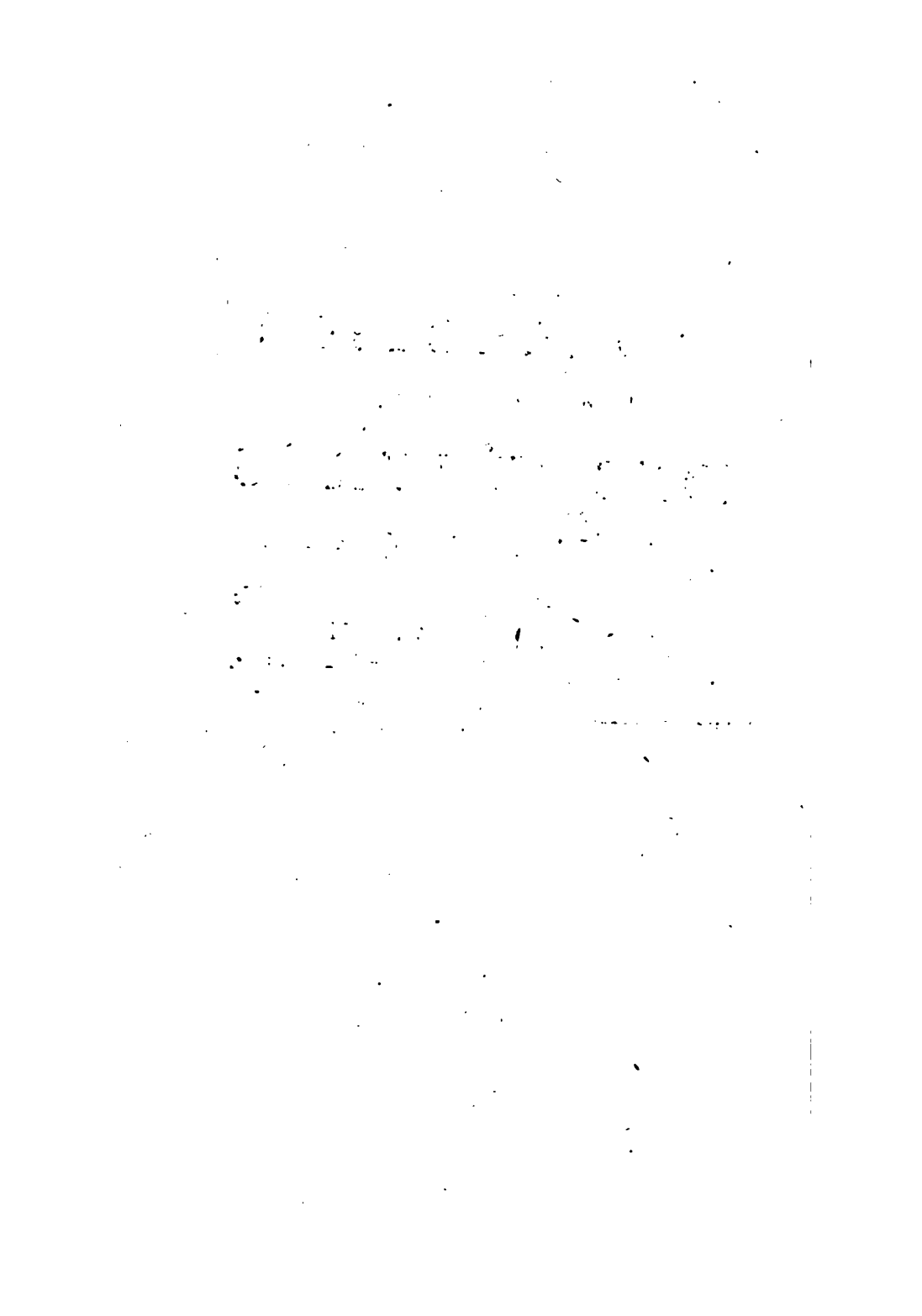






COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE CHARLES BONNET.

—
TOME SEIZIEME.
—



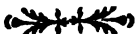
Œ U V R E S
D' H I S T O I R E
N A T U R E L L E
E T D E
P H I L O S O P H I E
D E C H A R L E S B O N N E T.

De l'Académie Royale des Sciences de Paris ; de l'Académie Impériale Léopoldine & de celle de St. Pétersbourg ; des Sociétés Royales de Londres , de Montpellier , de Gottingue , & de celle de Médecine de Paris , des Académies Royales des Sciences de Lyon , de Stockholm , de Coppenhague ; Honoraire de celle des Beaux-Arts de la même Ville ; des Académies de l'Institut des Sciences de Bologne , de Padoue , de Harlem , de Munich , de Sienne , de Cassel , & de celle des Curieux de la Nature de Berlin.

T O M E S E I Z I E M E.

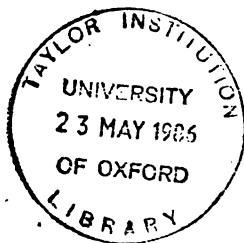
  
LA PALINGÉNÉSIE PHILOSOPHIQUE. Part. XII - XXII.



A N E U C H A T E L ,
Chez S A M U E L F A U C H E , Pere & Fils ,
Imprimeurs & Libraires du ROI

M. DCC. LXXXIII.



(1)

PALINGÈNÉSIE

PHILOSOPHIQUE

DOUZIÈME PARTIE.

IMPERFECTION ET BORNES NATURELLES DE NOS CONNOISSANCES.

CHAPITRE I

Ce qu'est un Animal aux yeux de l'Auteur.

Réflexions à ce sujet.

SI l'on a bien suivi le fil de mes méditations sur la perfection organique , (1) on aura conçu de hautes idées de la structure de l'Animal , & l'on se sera , en quelque sorte , pénétré de la

(1) Parties IX & X de cet Ecrit.

Tome XVI.

A

grandeur du Sujet. J'en suis moi-même si fortement pénétré, que je ne ferai pas difficulté de dire, que si une INTELLIGENCE CÉLESTE nous dévoiloit en entier la mécanique d'une simple fibre & tous les résultats immédiats & médiats de cette mécanique, nous acqueririons par ce seul trait des connoissances plus relevées de l'organisation de l'Animal, que par toutes les découvertes de la Physiologie moderne. C'est que l'extrême étonnement que nous causeroit la savante construction de cette fibre si simple, si peu organisée en apparence, nous feroit aisément juger de celui où nous jeteroit la vue distincte & complète d'un viscere, d'un organe, & surtout celle de l'ensemble de tous les organes ou du système entier de l'Animal.

CEPENDANT, quand nous connoîtrions à fond tout ce grand appareil d'organes relatif à l'état actuel de notre Monde, je me persuade que nous ne connoîtrions encore que l'écorce ou les enveloppes de l'Animal. Prenez ce mot d'*enveloppe* dans son sens propre & physiologique; car, suivant mes idées, tout cela ne seroit point l'Animal. Il ne seroit pas plus l'Animal, que la Chenille n'est le Papillon. (2)

J'ai assez montré dans les premières Parties de cet Ecrit combien il est vraisemblable que les Animaux sont appelés à revêtir un jour un autre état qui perfectionnera & ennoblira toutes leurs Facultés. J'ai assez fait sentir que les moyens physiques de ce perfectionnement peuvent exister actuellement dans l'Animal & qu'ils ont pu y exister dès le commencement des choses. (3) On comprend que je veux parler de ce Germe impérissable auquel je conçois que l'Ame est unie, & qu'elle ne doit point abandonner. C'est cette Ame unie de tout tems à ce Corps invisible, qui constitue, dans mon hypothese, la véritable *Personne* de l'Animal. Tout le reste n'en est donc que l'écorce, l'enveloppe ou le masque.

AINSI, un Chien, un Cheval, un Cerf, &c. ne sont point cette tête, ce corps, ces jambes, ces yeux, ces oreilles, &c. que nous voyons, que nous palpons & que nous distinguons : tout cela n'est à mes yeux qu'un fourreau, un habit ou comme je viens de le dire, un masque qui nous cache la *Personne* & ne nous laisse appercevoir que ses actions.

les Corps org. Art. CLIX, CLX, CLXI. *Cont. Part. IX,* Chap. v, x, XII, XIV.

[3] Consultez la Part. VI de cet Ecrit.

P A L I N G E N E S I E

AFIN donc que nous pussions acquérir une notion complete de l'Animal, il faudroit que l'INTELLIGENCE, dont je parlois il n'y a qu'un moment, fit tomber le masque & qu'il nous montrât à découvert l'Etre que la Nature a si bien déguisé. Quels ne seroient point alors notre surprise & notre ravissement ! Combien cette métamorphose nous paroîtroit-elle plus étonnante que toutes celles de la Fable ! Mais, très-probablement notre surprise seroit muette ; non-seulement parce qu'elle seroit extrême ; mais surtout parce que nous manquerions de termes pour exprimer ce qui s'offriroit à notre vue. Nous serions à peu près dans le cas d'un Homme qui seroit transporté dans le Monde de Vénus : quand cet Homme posséderoit tout le Dictionnaire Encyclopédique, il est bien probable qu'il seroit encore dans l'impuissance de décrire ce qu'il découvreroit dans ce Monde-là.

QUE seroit-ce enfin, si l'INTELLIGENCE que je suppose nous dévoiloit en même tems tous les rapports secrets du Corps auparavant invisible de l'Animal avec son Corps grossier, & s'il nous manifestoit encore tous les rapports du premier avec l'état futur de notre Monde ! La tête d'un Moucheron deviendrait ainsi pour nous une Bibliothèque où nous lirions infiniment plus

PHILOSOPHIQUE. Part. XII. 7

de choses & de choses incomparablement plus intéressantes & plus relevées que tout ce que renferment les plus riches Collections de Philosophie & d'Histoire naturelle.

C H A P I T R E I I.

*Considérations générales sur l'imperfection
des connoissances humaines.*

*Réflexions au sujet de nos Bibliothèques & de
nos Encyclopédies.*

QUAND je considère que le lieu que nous occupons n'est qu'un point dans l'Espace ; que notre Vie n'est qu'un instant dans la Durée ; quand je réfléchis profondément sur les bornes étroites de nos Facultés , sur l'imperfection de nos Méthodes & de nos Instrumens ; sur la lenteur de nos mouvemens & de toutes les opérations soit de notre Corps , soit de notre Esprit , sur la petitesse , le lieu ou l'éloignement d'un nombre presque infini d'objets qui sont ainsi hors de la portée de nos Sens & de nos meil-

leurs Instrumens; sur la nature, la multiplicité & la complication des rapports qui lient tous ces Objets; quand, dis-je, je réfléchis profondément sur toutes ces Choses & sur une multitude d'autres Choses qui en dépendent; je ne puis m'empêcher de penser que ce Monde que nous habitons n'a pas été fait principalement pour nous. Il me paroît plus philosophique de présumer que notre Terre est un Livre, que le GRAND ETRE a donné à lire à des INTELLIGENCES qui nous sont fort supérieures, & où elles étudient à fond les Traits infiniment multipliés & variés de son ADORABLE SAGESSE. Je conçois qu'il est d'autres INTELLIGENCES beaucoup plus élevées qui possèdent à fond des Livres incomparablement plus étendus & plus difficiles, & dont celui-là n'est qu'une page ou plutôt un paragraphe.

Je n'entreprendrai pas ici de montrer en détail combien nos Connoissances de tout genre sont imparfaites: ce seroit la matière d'un très-grand Ouvrage & d'un Ouvrage trop au-dessus de mes forces. Il suffiroit, ce me semble, pour se convaincre de l'extrême imperfection de toutes nos Sciences & de tous nos Arts de parcourir ces vastes Compilations qu'on publie de tems en tems sous les divers Titres de *Bibliothèques*,

De *Diſtionnaires*, d'*Encyclopédie*, &c. On n'imaginera pas, ſans doute, que des Ouvrages ſi volumineux ne ſoient pleins que de vérités; mais on penſera qu'ils contiennent avec le petit nombre de nos Connoiſſances certaines & de nos Connoiſſances probables, le grand nombre des opinions & des rêves de tous les tems & de tous les lieux. Si quelque choſe peut faire pardonner aux Auteurs d'avoir conſacré dans leurs Recueils ces ſavantes chimères, c'eſt la conſidération qu'elles peuvent ſervir à l'Histoire de l'Eſprit humain. Il nous manque un *Bilan* exact de nos Connoiſſances: le Livre qui le donneroit ſeroit le plus précieux de tous les Livres; il ſeroit auſſi le plus difficile à exécuter. Il faut une prodigieuſe juſteſſe d'Eſprit pour donner à chaque choſe ſon juſte prix, & ſurtout pour apprécier les probabilités, en tout genre.



CHAPITRE III.

*Divers traits de l'imperfection de nos
connoissances.*

Les Forces : les Elémens : &c.

LES Corps agissent les uns sur les autres par différentes Forces. Ces Forces ne nous sont connues que par quelques-uns de leurs effets. Le Physicien observe ces effets & le Mathématicien les calcule ; mais ni l'un ni l'autre ne connoissent le moins du monde les Causes qui opèrent ces effets.

LE Physicien observe une infinité de mouvemens dans la Nature : il connoît les Loix générales du mouvement ; il connoît encore les Loix particulières des mouvemens de certains Corps : le Mathématicien élève sur ces Loix des Théories qui embrassent depuis les molécules de l'Air ou de la Lumière jusqu'à Saturne & ses Lunes. Mais ni le Physicien ni le Mathématicien ne savent le moins du monde ce que le mouvement est en soi.

IL n'est pas douteux que le Magnétisme, l'Electricité, la Chaleur ne tiennent à des fluides très-subtils : une foule de faits nous assurent de l'existence de ces fluides & nous en découvrent les Loix : une multitude d'expériences nous en manifestent les opérations & les jeux divers ; & pourtant que connoissons-nous de la nature intime de ces Fluides ? rien du tout.

Nous savons que les Corps sont formés d'Elémens ou de Particules primitives : nous savons encore qu'il est différens ordres d'Elémens : nous savons enfin, au moins par le raisonnement, que de la nature, de l'arrangement ou de la combinaison des Elémens résultent les divers Composés dont les Nomenclatures nous donnent le fastueux Catalogue : mais, que connoissons-nous de la nature intime des Elémens, de leur arrangement ou de leurs combinaisons ? rien du tout.



CHAPITRE IV.

Autres traits de l'imperfection de nos connoissances.

Les mixtes que le Chymiste tente de décomposer :

*les recherches du Physicien sur la Lumière ,
l'Air , l'Eau , &c :*

l'Anatomie des Plantes & des Animaux.

QUELLE n'est donc point l'imperfection de nos Connoissances sur les Composés , tandis que nous ignorons profondément le secret de leur formation ! Le Chymiste se vanteroit-il de le connoître ? il croit décomposer les mixtes : il ne fait que les diviser grossièrement : il démolit un Bâtiment , & nous montre un tas de ruines. Att-il percé jusques dans l'intérieur , dans la substance même de ces Matériaux entassés ? Et combien de ces Matériaux qui échappent à ses Sens & à ses Instrumens ! Combien en est-il qu'il méconnoît entièrement parce qu'ils sont trop déguisés !

ON a disséqué les Plantes , les Animaux , & si l'on veut , la Lumière : on a analysé l'Air : en connoissons-nous mieux la structure intime

des Plantes & des Animaux? En favons-nous mieux ce qu'un globule de Lumiere, une molécule d'Air font en eux-mêmes? en possédons-nous mieux le véritable secret de la composition d'un rayon solaire? le plus habile Physicien pourroit-il nous dire précisément pourquoi un rayon rouge est moins réfrangible qu'un rayon violet? pourroit-il nous dire encore comment les sept rayons colorés se réunissent pour former un rayon principal? pourroit-il nous dire enfin, quel est le Principe de cette prodigieuse célérité de la Lumiere, qui lui fait parcourir plus de trente-quatre millions de lieues en sept ou huit minutes? Et combien de questions particulieres qui sont enveloppées dans ces questions générales, & que la Physique moderne ne résout point!

L'EXCELLENT Analyste de l'Air { 1) connoissoit-il mieux le fond de la mécanique de ce Fluide que le grand Analyste de la Lumiere ne connoissoit le secret de la composition d'un rayon coloré? Si on avoit demandé à ce profond Analyste de l'Air comment sont faites les particules intégrantes de ce Fluide, d'où lui vient ce prodigieux ressort, comment il perd son élasticité,

(1) Le célèbre HALES: *Analyse de l'air*.

comment il la recouvre, comment il transmet tous les tons ? que pense-t-on qu'il auroit répondu à toutes ces questions ?

INTERROGEZ cet excellent Physicien [2] qui s'est plu à approfondir la formation de la Glace , & à étudier les jeux de la Nature dans ce phénomène si commun & si intéressant : demandez-lui si ses profondes recherches lui ont découvert le véritable secret de cette formation, & s'il fait précisément pourquoi les filets de la Glace tendent à s'assembler sous un angle de 60 degrés ? Il vous répondra modestement qu'il n'a là-dessus que de pures conjectures , & que cette tendance singulière dépend , sans doute , *de la structure intime des particules intégrantes de l'Eau & de la Matière éthérée élastique qui les pénètre*. Il finira par vous dire , qu'il fait profession d'ignorer comment est faite une molécule d'Eau ou une particule d'Ether. La Physique moderne, cette Physique qui nous paroît si perfectionnée , ne peut donc pas même nous apprendre comment se forme un simple filet de Glace ni comment deux de ces filets se réunissent sous un certain angle. Nous ap-

[2] M. de MAILLON : *Dissertation sur la Glace*. Paris 1749. Chap. XII , Pag. 178.

prend-elle mieux comment se forme un Sel, un Cryстал ?

LES MALPIGHI, les GREW, les SWAMMERDAM, les MORGAGNI, les HALLER ne nous ont montré que la premiere superficie des Plantes & des Animaux ; & cette superficie exigeoit pourtant tous les talens & toute la sagacité de ces grands Maîtres pour être bien vue : quelle intelligence, quelle capacité, quels moyens seroient donc nécessaires pour atteindre à la seconde superficie ! & ce ne seroit encore qu'une superficie ! *Nous autres Anatomistes*, disoit avec autant d'esprit que de vérité un des meilleurs Scrutateurs de la Nature ; (3) *nous sommes comme les Crocheteurs de Paris, qui en connoissent toutes les rues jusqu'aux plus petites & aux plus écartées ; mais qui ne savent pas ce qui se passe dans les Maisons.*

CET habile homme avoit raison : l'Anatomiste voit des vaisseaux, des nerfs, des glandes, des muscles, des viscères, &c. & il ne fait pas seulement comment est faite une simple

(3) M. MERY : *Eloge de cet Académicien ; Oeuvres de MONTENELLE ;* Tom. VI, Pag. 175 & 176 de l'Édit. de Paris, 1742.

fibres. A force de recherches & d'expériences il parvient à s'assurer de l'existence d'une Puissance invisible qui anime tout le système musculaire ; il nomme cette Puissance *l'Irritabilité* ; il sait que c'est par elle que la fibre musculaire se contracte, & c'est là tout ce qu'il en connoît de certain. Il ignore donc aussi profondément ce que cette Puissance est en soi, que l'Astronome ignore ce que l'Attraction est en elle-même.

DEMANDEZ au plus savant des Anatomistes s'il sait précisément comment s'opèrent les sécrétions ? comment sont faits les organes qui les exécutent ? comment se forme un globule de sang, une goutte de bile, de lait ou de lymphe ? Si cet Anatomiste est aussi modeste que savant, il répondra par un *je n'en fais rien*. Lui demanderez-vous après cela, s'il sait ce que sont proprement les esprits-animaux ? quelle est la structure intime des organes qui les préparent ou qui les filtrent ? comment ils sont préparés ou filtrés ? comment ils agissent ? comment sont construits les canaux infiniment déliés qui les conduisent aux différentes parties du Corps ? comment ils y sont conduits avec tant de célérité, de justesse & de force ? à toutes ces questions & à mille autres semblables

le sage Anatomiste répondroit encore par un
je n'en fais rien.

QUON y presse garde néanmoins ; un Corps organisé quel conque est un Système dont toutes es pieces sont si étroitement enchainées entr'elles , que l'ignorance absolue sur la plus petite piece doit nécessairement répandre de l'obscurité sur tout le Système. Par une conséquence naturelle de ce principe , si nous connoissions à fond comment est faite une simple fibre ; comment cette fibre se nourrit ; comment elle s'assimile ou s'incorpore les molécules alimentaires , comment elle croît par cette incorporation ; si , dis-je , nous possédions à fond cela , nous connoîtrions comment le Corps entier se nourrit , croît ou végete , & nous résoudrions facilement une foule de problèmes anatomiques.

C'EST ainsi que l'obscurité impénétrable qui enveloppe les Elémens des Corps se répand sur toute la Nature , & ne nous la laisse voir que comme une grande Enigme dont les Philosophes cherchent vainement le mot depuis trois mille ans.

CHAPITRE V.

Autre trait sur le même sujet :

l'Union de l'Ame & du Corps.

ET que dirai-je du plus profond de tous les mystères que renferme la Création terrestre, l'Union de l'Ame & du Corps ! Que savons-nous de certain sur cette Union si étonnante ? deux petits faits, dont, à la vérité, nous déduisons bien des conséquences, mais qui ne nous éclairent point du tout sur le comment de la chose. Nous savons, à n'en pouvoir douter, qu'à l'occasion du mouvement d'un certain nerf l'Ame a une certaine sensation. Nous savons encore très-certainement qu'à l'occasion d'une certaine sensation l'Ame a une certaine volition qui est accompagnée d'un certain mouvement dans une ou plusieurs parties de son Corps. Mais, savons-nous tant soit peu comment l'ébranlement d'un certain nerf fait naître ou occasionne dans l'Ame une certaine sensation, & comment à l'occasion d'une certaine volition il s'excite un certain mouvement dans une ou plusieurs parties du

du Corps ? L'Ame, toujours présente à son Corps, ne fait pas le moins du monde comment elle lui est présente. Elle a un sentiment très-clair de son existence ou de son Moi ; elle fait très-bien ce qu'elle n'est pas, & ignore profondément ce qu'elle est. Elle voit, entend, goûte, palpe, meut, & n'a pas la plus légère connoissance du secret de toutes ces opérations. Elle ne connoît pas mieux ce Cerveau sur lequel elle opere où paroît opérer, qu'elle ne connoît le fond de son Etre. Tout ce qu'elle voit, entend, goûte palpe ; lui paroît hors d'elle, & un raisonnement très-simple la convainc que toutcela se passe en elle. Les Génies puissans qui ont tenté dans ces derniers tems de pénétrer ce mystere, nous ont étonnés par la singularité ou la hardiesse de leurs inventions & ne nous ont point du tout instruits.



CHAPITRE VI.

*Imperfection de nos Connoissances sur la structure
& les révolutions de notre Globe.*

VOILA déjà bien des traits frappans de notre ignorance : combien d'autres traits pourrois-je en rassembler qui ne paroïtroient pas moins frappans ! Ce Globe que nous habitons, sur lequel nous voyageons ou plutôt nous rampons, ce Globe dont nous décrivons si pompeusement la superficie, & dans lequel nous pratiquons avec le doigt de petits trous, qu'il nous plaît d'appeller de *profondes mines* ; ce globe sur lequel s'élèvent çà & là de petites excroissances que nous nommons des *Montagnes*, dont à force de Trigonométrie nous avons la gloire de mesurer l'élévation, & dont après bien des travaux nous parvenons à détacher quelques petits grains ou fragmens que nous nommons d'énormes blocs de pierre ; ce Globe dont nous déterminons avec tant de précision la figure, les dimensions, le lieu, les mouvemens, & sur lequel nous faisons tant & de si belles recherches ; ce Globe, dis-je, dont nous modifions la surface de mille &

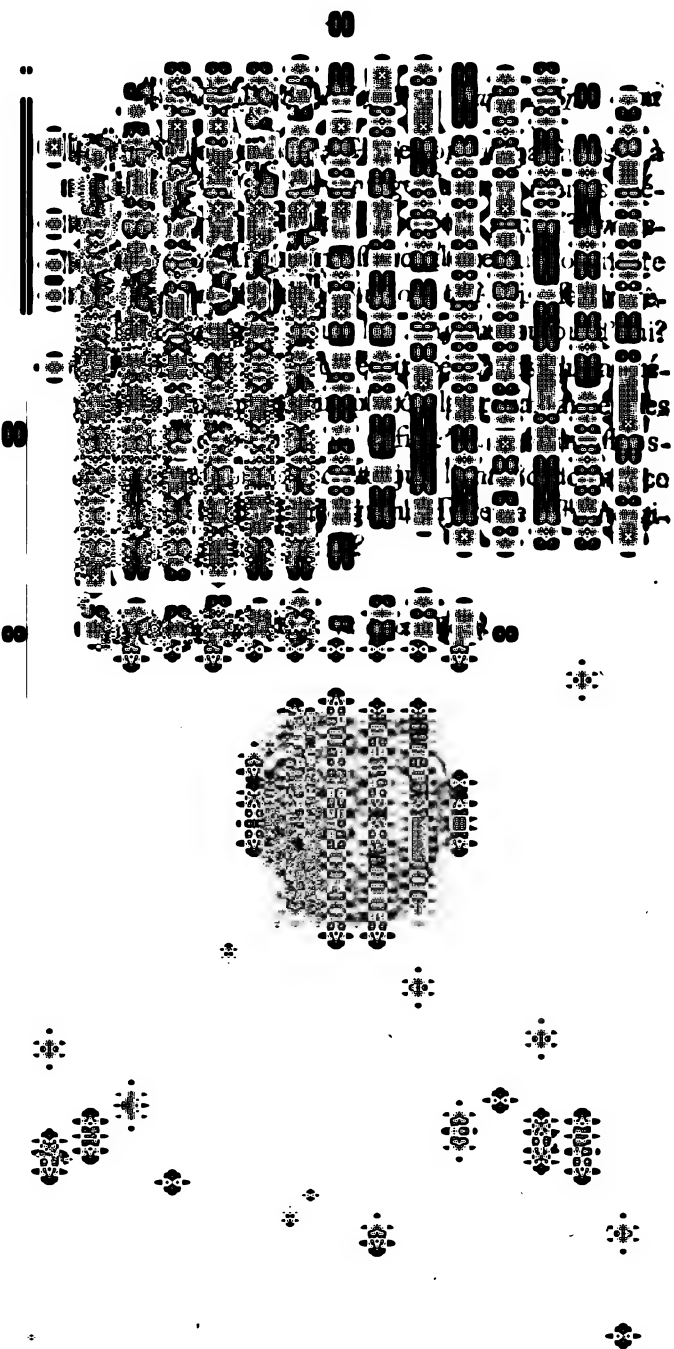
mille manieres , & que nous croyons bonnement être fait tout exprès pour nous , le connoissons-nous mieux que ses principales Productions ? Avons-nous pénétré jusques dans ses entrailles ? nous sommes-nous promenés autour de son Centre ? avons-nous pénétré dans ce Centre même ? pouvons-nous dire ce qu'il renferme ? savons-nous où réside ce fond permanent de chaleur , inhérent à la Terre , indépendant de l'action du Soleil , & qui prévient l'engourdissement général ? nous sommes-nous introduits dans les Laboratoires de la Nature ? l'avons-nous surprise dans le travail ? avons-nous découvert comment elle forme les Métaux , les Minéraux , les Pierres précieuses ? savons-nous comment elle prépare ces matieres inflammables , dont l'embrasement plus ou moins subit ébranle presque en un instant de si grands Continens ? Toutes ces choses & une infinité d'autres qui en sont des dépendances naturelles demeurent ensevelies pour nous dans une nuit impénétrable , & à peine connoissons-nous l'épiderme de notre Globe.

Nous voyons très-bien que cet épiderme est composé de couches à peu près parallèles , de différens grains , tantôt horizontales & tantôt plus ou moins inclinées à l'horison. Nous par-

venons assez facilement à dénombrer celles de ces couches qui sont à notre portée, à les caractériser, à les mesurer, à décrire, au moins de gros en gros, les diverses Productions qu'elles renferment, à assigner l'origine de quelques-unes : mais est-ce là connoître l'épiderme de notre Globe ? découvrons-nous tout cet épiderme ? ce que nous en découvrons n'est au plus que la première pellicule qui est formée de ces couches que nous décrivons & que nous dénombrons avec tant de complaisance & de détail.

SAVONS-NOUS néanmoins comment ces diverses couches ont été formées ? sommes-nous en état d'assigner précisément les tems, la manière, les progrès & toutes les circonstances de leur formation ? sommes-nous parvenus à nous démontrer à nous-mêmes la véritable origine de ces grands amas de Coquillages & d'autres Corps marins qu'on rencontre si fréquemment dans ces couches ? avons-nous sur ces Objets intéressans plus que des conjectures ? Ces conjectures ne se contredisent-elles point les unes les autres ? ne contredisent-elles point les faits ?

MAIS, pourquoi m'arrêtero-je plus longtemps à montrer combien nos connoissances sur



CHAPITRE VII.

*Imperfection de nos Connoissances sur le Monde
microscopique.*

JE le disois ailleurs; il est un Monde des Invisibles; je n'entends pas par ce mot le Monde des Esprits: j'entends cet Assemblage d'Etres organisés que leur effroyable petitesse met hors de la portée de nos Sens & de nos Instrumens les plus parfaits. Si on supposoit que l'Animalcule 27 millions de fois plus petit qu'un Ciron est le dernier terme de notre vue microscopique, je dirois, qu'ici seroient les limites du Monde visible. Mais où est le Philopophe qui ne conçoive très-bien que cet Animalcule peut être une Balaine pour beaucoup de ces Etres qui habitent le Monde des Invisibles?

Je ne veux pas néanmoins écraser l'Imagination sous le poids immense de cette sorte d'Infini: je ne veux que persuader à la raison des choses qui sont faites uniquement pour elle. Pouvons-nous dire que nous connoissons l'Animalcule dont il s'agit? nous savons qu'il existe; nous avons aperçu quelques-uns de ses mouvemens;

Il nous ont paru spontanés, & c'est à quoi se réduit toute notre connoissance. Mais nous a-t-il été donné de découvrir les divers ressorts qui font mouvoir cet Atome vivant ? pouvons-nous percer dans les abîmes de son organisation ; contempler à nud le système entier de ses vaisseaux , de ses nerfs , de ses viscères , &c ? Cet Animalcule se propage ; pouvons-nous assigner au juste le rapport de sa grandeur à celle de ses Petits ? que dis-je ! connoissons-nous les proportions sous lesquelles ces Petits existoient lors que l'Animalcule lui-même ne faisoit que de naître ? Et que sera-ce encore que cette petiteffe déjà si prodigieuse , quand nous voudrons remonter plus haut dans l'origine de cette Espece d'Animalcules ! N'oublions point sur-tout qu'elle tient encore au Monde visible , puisque nous pouvons au moins l'appercevoir à l'aide de nos meilleurs Microscopes : que penserons nous donc de ces Especes incomparablement plus dégradées & à l'égard desquelles celle-ci est une Baleine ?

Ces réflexions me rappellent fortement à ces Germes dont tous les Etres organisés tirent leur origine , & qui composent la Partie la plus considérable de ce Monde d'infinitement petits , qui ne peut - être apperçu que par les yeux de la Raison. Si les faits les mieux constatés , & les

raisonnemens les plus logiques concourent à établir une préformation organique; il faut que les Etres vivans aient existé dès le commencement des Choses, ou il faudroit dire, qu'il y a eu un tems dans lequel rien d'organisé n'étoit, & qu'il est venu un tems où quelque chose d'organisé a commencé d'être par la vertu d'une certaine mécanique à nous inconnue.

JE ne reviendrai plus à combattre ces hypothèses purement mécaniques qu'on a imaginées pour essayer de rendre raison de la première origine des Etres vivans: le Lecteur judicieux conviendra sans peine que les décisions les plus claires & les plus multipliées de la Nature ne leur sont point favorables. (1)

MAIS ces Germes que nous préférons d'admettre; ces Germes qui doivent être aussi anciens que l'Univers; [2] ces Germes où l'Organique va s'abîmer dans une si épouvantable petitesse; ces Germes, dis-je, les connoissons-nous

(1) JE renvoie ici au *Tableau des Considérations*, XIII, XIV, XV, XVI, XVIII, & à la Partie IX de cette *Palin-génésie*.

(2) Consultez la Part. VI de cet Ecrit.

tant soit peu? Pouvons-nous décider s'ils ont été emboîtés originairement les uns dans les autres ou s'ils ont été disséminés à la naissance du Monde dans toutes les parties de la Nature? S'il est des raisons qui rendent l'emboîtement plus probable que la dissémination; si l'emboîtement est la loi de la Nature, pouvons-nous dire que nous soyons faits pour contempler à découvert ces divers ordres d'infinités, toujours décroissans, abîmés les uns dans les autres, & qu'un développement plus ou moins lent tend continuellement à rapprocher des frontières du Monde visible? Savons-nous comment s'opèrent les premiers accroissemens de ces Points vivans & quelle est la progression que suivent ces accroissemens dans les différens ordres de ces Points organiques?



CHAPITRE VIII.

Conséquence générale :

*que la terre n'a pas été faite principalement
pour l'Homme.*

JE m'arrête ; j'en ai dit assez pour le but que je m'étois proposé : maintenant je prie mon Lecteur de peser toutes ces réflexions, d'analyser toutes ces questions autant qu'il en sera capable, & de me dire après cela s'il est probable que ce Monde ait été fait principalement pour nous ? Je veux néanmoins supposer pour quelques momens que nous sommes les principaux Objets de la Création terrestre. Dans cette supposition, retranchons l'Homme de dessus la Terre : il n'y a plus de Contemplateur des Oeuvres du TOUT-PUISSANT : c'est en vain que les trois Regnes étalent ces Trésors de SAGESSE & de BONTÉ que notre Contemplateur admiroit, & qui élevoient son Ame à la SOURCE ÉTERNELLE de toute Perfection. Les Animaux dans lesquels le sentiment est le plus développé, jouissent, il est vrai, du bienfait de la Création ; mais ils

ne peuvent réfléchir sur ce bienfait & remonter à l'AUTEUR du bienfait. Toute la Nature est un Temple, & il n'y a plus d'Adorateur dans ce Temple : les Animaux, comme les Plantes, n'en font que de purs ornemens ; la DIVINITÉ y est sans cesse présente, & il n'y a plus de Sacrificateur qui LUI porte les hommages de toutes les Créatures.

RÉTABLISSONS l'Harmonie *terrestre*, restituons à la Chaine son maître Chaînon ; rendons l'Homme à notre Monde, & il s'y trouvera des Yeux pour en contempler les beautés, un Cœur pour les sentir & une Bouche pour les célébrer.

MAIS, ces beautés que l'Homme peut contempler & qu'il contemple dans les sentimens profonds d'admiration, de respect & de gratitude qu'elles lui inspirent, ne sont que la plus petite partie de celles que notre Monde renferme. L'Homme n'habite que dans les Parvis les plus extérieurs de ce Temple où il adore le GRAND-ÊTRE. Il ne lui est point permis de pénétrer dans le Sanctuaire, bien moins encore dans le *Saint des Saints*. Que sont néanmoins les beautés que renferment les Parvis, en comparaison de celles qui éclatent de toutes parts

dans le Sanctuaire & sur-tout dans le Saint des Saints ! Je puis dire , avec vérité , que l'Homme est à l'égard de ces Parties si cachées de la Création terrestre , ce que les Animaux sont à l'égard des Parties qu'il lui est permis de contempler.

Quoi donc ! il n'y auroit point de Spectateur pour contempler les plus belles Parties de la Création terrestre , pour en admirer la magnifique ordonnance , pour en étudier les rapports divers , en saisir l'ensemble , la progression , la convergence & s'élever par cette échelle de merveilles jusqu'au Trône de CELUI QUI EST ?

ASSURÉMENT notre Monde a été fait principalement pour des INTELLIGENCES d'un Ordre très-élevé & dont les Facultés sublimes peuvent en embrasser l'Economie entière & les faire jouir de la PRÉSENCE AUGUSTE de l'ÉTERNEL. C'est à de telles INTELLIGENCES qu'il a été donné de contempler les révolutions de notre Globe beaucoup mieux que nous ne contemplons dans l'Histoire les révolutions des Empires. Ce sont ces INTELLIGENCES qui parcourent sans s'égarer les ténébreux Dédalles de la Nature , & qui s'enfonçant dans ses Abîmes les plus profonds , y puisent sans cesse de nouvelles vérités & de

29
ONS
ndis
onie
ttrr
LLI-
ands
quel
not
secret

SECRET



TREIZIEME PARTIE.

S U I T E

D U

M E M E S U J E T.

C H A P I T R E I.

*Réflexions sur ce que l'Esprit humain peut
ou ne peut en matiere de découvertes.*

A toutes les réflexions que j'ai présentées dans la Partie précédente, on m'objectera, sans doute, qu'il n'est pas impossible que l'Intelligence humaine se perfectionne assez dans la suite des Ages pour percer enfin ces mystères qui nous paroissent aujourd'hui impénétrables.

On me renverra à ce que j'ai dit moi-même dans les *Considérations*, (1) lorsque méditant sur les progrès de l'Esprit humain, je m'énonçois ainsi. " Voyez les progrès de la Physique & „ de l'Histoire naturelle depuis la renaissance „ des Lettres; combien de vérités inconnues „ aux Anciens & de conséquences sûres à dé- „ duire de ces vérités ! On ne sauroit dire quelles „ sont les bornes de l'Intelligence humaine „ en matiere d'expérience & d'observation ; „ parce qu'on ne sauroit dire ce que l'Esprit „ d'invention peut ou ne peut pas. L'Antiquité „ pouvoit-elle deviner l'Anneau de Saturne, „ les merveilles de l'Electricité, celles de la „ Lumiere, les Animalcules des infusions, &c. ? „ L'invention de quelques Instrumens nous a „ valu toutes ces vérités : & ne pourra-t-on „ pas un jour les perfectionner, ces Instru- „ mens, & en inventer de nouveaux qui por- „ teront nos connoissances fort au-delà du terme „ où nous les voyons aujourd'hui? „

Je répte encore à présent ce que je disois alors : je suis même persuadé que nous touchons à des découvertes dont nous ne saurions nous faire aucune idée & qui reculeront beaucoup

(1) *Corps organ.* Art. CCXI.

les limites de nos Connoissances actuelles. Que ne pouvons-nous pas nous promettre de ces Lunettes acromatiques qui exercent depuis quelque tems les plus savans Physiciens & les plus habiles Artistes ! Combien d'autres Instrumens ne pourra-t-on point perfectionner ! Combien de nouvelles Machines , de nouveaux procédés, de nouvelles combinaisons ne pourra-t-on point inventer qui laisseront nos plus grands Physiciens bien loin derriere ceux qui auront le bonheur de découvrir ces moyens nouveaux que nous ne soupçonnons pas même ! L'Antiquité pouvoit-elle mieux deviner nos Verres de toute espèce que les merveilles de tout genre qu'ils nous ont découvert ? pouvoit-elle soupçonner ces Instrumens de Méchanique & de Chymie auxquels nous avons dû tant de vérités qui lui étoient inconnues ? pouvoit-elle deviner ce grand nombre de procédés & de combinaisons qui ont si fort accru de nos jours la somme de ces vérités ? Le tems n'étoit pas venu où l'Art d'observer & d'expérimenter devoit éclairer le Monde & prendre la place de cette vaine Scolastique qui dominoit trop dans ces Siecles de ténèbres.

MAIS , combien de mysteres qu'il est très-évident que nous ne parviendrons jamais ici-
bas

bas à pénétrer , parce qu'ils n'ont aucune proportion avec l'état présent de nos Facultés ! Je dois développer ma pensée par quelques exemples.

CHAPITRE II.

*Autre exemple de l'imperfection de nos
Connoissances :*

la vraie nature de l'Etendue matérielle.

UN Corps quelconque est un composé de parties. Ces parties sont elles-mêmes des composés de parties plus petites : celles-ci sont formées de parties plus petites encore , & nous ignorons où cela se termine.

IL est néanmoins très-certain qu'il y a un terme à cette dégradation. Nos Microscopes ont prodigieusement multiplié ici les termes ou les degrés ; & nous concevons à merveille la possibilité d'une beaucoup plus grande perfection de ces Instrumens , & par là un accroissement très-considérable dans le nombre des termes ou des degrés dont nous parlons.

Tom. XVI.

C

SUPPOSONS maintenant que nos Microscopes aient acquis toute la perfection qu'ils peuvent recevoir : en verrions-nous mieux ces derniers Elémens dans lesquels tous les Corps vont enfin se résoudre ? N'est-il pas apparent que ces Elémens doivent être des Substances simples, & des Substances simples peuvent-elles jamais devenir l'objet de notre connoissance intuitive ?

QUAND on dit que les Corps sont formés d'Atomes insécables, dit-on plus que des mots ? car lorsqu'il s'agit de rendre raison de l'Étendue matérielle, est-il permis en bonne Philosophie de se borner à des Atomes ? ces Atomes ne sont-ils pas eux-mêmes de l'étendue matérielle ? la raison de cette étendue seroit donc ainsi dans l'étendue ; ce qui n'expliqueroit rien du tout.

ET ne seroit-ce pas choquer autant la bonne Philosophie que de soutenir que DIEU a créé des Atomes insécables dont IL a formé les corps ? Puisque DIEU n'a pu actualiser que ce qui étoit possible ; il faudroit donc toujours rendre raison pourquoi l'Étendue matérielle étoit possible.

SI l'on prend la peine de méditer ces prin-

cipes généraux, ne sera-t-on point tenté de croire avec l'Inventeur des fameuses *Monades*, que l'Étendue matérielle n'est qu'un pur phénomène, une simple apparence relative à notre manière d'appercevoir ?

IL s'enfuivroit ainsi de ces Principes, que nous ne sommes point faits pour appercevoir les Corps tels qu'ils sont en eux-mêmes ou dans leur réalité. Si nous pouvions pousser l'analyse jusqu'aux Elémens premiers, le phénomène de l'Étendue disparoîtroit entièrement pour nous & nous n'appercevriens plus que des Êtres simples, si des Êtres simples peuvent être apperçus.

TOUTE la Nature ne seroit donc pour nous qu'un grand & magnifique phénomène, un jeu admirable d'Optique, un Système régulier d'apparences ; car ces apparences seroient déterminées par les Loix les plus sages, & ce seroit uniquement ces Loix qu'il nous seroit donné de connoître & sur lesquelles nous formerions ces belles Théories qui constituent le fond le plus précieux de nos Connoissances naturelles (1)

(1) †† J'ÉBAUCHOIS ici le Système de LEIBNITZ sur les *Monades*, contre lequel les EULER & les LAMBERT ont élevé des objections très-fortes qui n'empêchent pas d'admirer le Génie aussi original que profond de l'Inventeur.

Ce qu'il y a au moins de plus évident, c'est que nous n'apercevons que les derniers résultats des premiers Principes. Tout ce qui est au-delà de ces résultats est couvert des plus épaisses ténèbres. Il nous est permis de contempler les Décorations ; mais la vue des Machines nous est interdite.

CH A P I T R E I I I .

*Autres exemples de l'imperfection de nos
Connoissances :*

les Particules élémentaires des Composés , &c.

SANS remonter néanmoins aux Principes premiers des Corps , à ces Principes qu'on peut nommer *métaphysiques* , je me bornerai à demander , si nous pouvons espérer de découvrir jamais à l'aide de nos meilleurs Verres les particules primitives ou les Elémens *physiques* de ces Composés ; que nous jugeons les plus simples ou les plus homogènes. Verrons-nous jamais au Microscope les particules élémentaires d'une molécule de Terre , d'un grain de Sel , d'une lamelle d'Or , d'une goutte

d'Eau , &c. ? Parviendrons-nous jamais à observer aussi distinctement la forme , les proportions , l'arrangement & les combinaisons diverses de ces Particules élémentaires , que nous observons les Composés qui en font les derniers résultats.

Je le demande encore ; parviendrons-nous jamais à contempler les Particules constituantes de ces Fluides qui sont les principaux Agens de la Nature ? nos Instrumens seront-ils un jour assez perfectionnés pour nous dévoiler le secret de la composition du Fluide magnétique , du Fluide électrique , de l'Air , du Feu élémentaire ? La Lumiere , qui joue un si grand rôle dans notre Monde , & sans laquelle il existeroit à peine pour nous ; la Lumiere , qui pénètre intimement tous les Corps & qui s'unit probablement à leurs particules intégrantes ; la Lumiere qui met notre Ame en commerce avec toute la Nature ; cette Lumiere , dis-je , qui nous éclaire sans cesse , la verrons-nous jamais elle même ? nous fera-t-il jamais accordé ici bas de découvrir les particules intégrantes d'un rayon rouge & d'appercevoir ce qui les distingue de celles d'un rayon violet ? Contemplerons-nous jamais ici-bas les jeux variés de la Lumiere comme nous contemplons ceux d'un

Cg

gerbe d'eau ou d'une cascade? Qui ne sent point que pour voir la Lumière elle-même, il faudroit qu'il existât un Fluide qui fit à son égard ce qu'elle fait à l'égard des Corps grossiers quand elle nous les rend visibles? Il ne suffiroit pas même qu'il existât un tel Fluide; il faudroit encore que nous eussions des organes qui lui fussent appropriés & qui fussent assez sensibles pour nous en transmettre les impressions; car les fibres les plus délicates de notre œil seroient à l'égard de ce Fluide d'énormes cables qui n'en sentiroient pas le moins du monde l'action.

Pour que nous appercevions les Objets, il ne suffit point qu'ils nous réfléchissent la Lumière; il faut encore qu'ils nous la réfléchissent en assez grande quantité pour faire sur nos yeux une impression sensible. Nos verres en rassemblant un plus grand nombre de rayons & en les rassemblant sous un certain angle, suppléent jusqu'à un certain point à la faiblesse de notre vue. Mais, s'il existe des Corps d'une si effroyable petitesse qu'ils ne puissent réfléchir à la fois qu'un seul rayon, comment les Microscopes les plus parfaits pourroient-ils nous les faire découvrir?

TELLE est apparemment la raison pourquoi les Particules primitives ou élémentaires des Composés nous demeureront toujours inconnues ici-bas. Telles sont les bornes naturelles, qui ont été prescrites dans ce Monde à notre Connoissance intuitive, & au-delà desquelles le raisonnement tenteroit vainement de percer.

CHAPITRE IV.

Bornes naturelles assignées à notre Faculté de connoître, & qui résultent de notre Constitution physique.

LA foiblesse ou plutôt la grossièreté de nos Sens & les imperfections nécessaires de nos Instrumens ne sont pas les seules bornes naturelles qui aient été prescrites sur la Terre à notre Connoissance intuitive. Notre Constitution physique en renferme d'autres qu'il ne nous est pas plus permis de franchir. Je m'explique.

Je disois (1) que l'intérieur de notre Globe

[1] Vayez le Chap. VI de la Partie XII.

ne nous est point ou presque point connu ; & je l'ai assez fait sentir. Quand il y auroit quelque part une large route qui conduiroit dans ses entrailles les plus profondes & jusques dans son Centre , pourrions-nous profiter de cette route & y pénétrer un peu profondément pour y étudier à notre aise la structure interne de ce Globe ? Respirerions-nous librement à une lieue de profondeur , & ne ferions-nous pas étouffés si nous entreprenions de pousser un peu plus loin ? & que seroit cette profondeur relativement au rayon entier ? une quinze-centieme. Nos poumons ayant été construits sur des rapports déterminés à une certaine densité de l'air , nous sommes nécessairement renfermés dans les limites de cette densité , & ces limites sont fort étroites.

IL ne nous est donc pas plus possible de connoître l'intérieur de notre Planete , qu'il ne nous l'est de connoître à fond l'intérieur de la moindre des Productions qui couvrent sa surface. Nous rencontrons par-tout des Abîmes , & nous ignorons quels sont les plus profonds : nous ne pouvons pas plus sonder le Ciron que le Globe de la Terre. Oserons-nous présumer encore que nous sommes les premiers Objets de la Création terrestre ?

CHAPITRE V.

*Imperfection de nos Connoissances sur le Monde
moral :*

exemple pris de l'Histoire moderne.

NOUS contemplons dans l'Histoire la naissance , l'élévation & la chute de ces anciens Empires qui n'existent plus que dans ces Monumens qu'elle nous conserve : nous nous plaifons à suivre assidument dans des Feuilles hebdomadaires les divers changemens qui surviennent aux différens Etats qui partagent notre Europe : nous goûtons un secret plaisir à observer du fond de notre Cabinet les intrigues des Cours, les négociations des Ministres, les marches des Généraux, les révolutions du Commerce, les progrès des Sciences & des Arts, & pour ainsi dire, l'accroissement de l'Esprit humain : nous formons sur tout cela une suite de réflexions que nous généralisons plus ou moins, sur laquelle nous repassons de tems en tems avec complaisance, & que nous ferions tentés de regarder comme des Mémoires pour servir à

L'Histoire de l'Esprit humain : mais , ces Mémoires contiennent-ils des Connoissances plus parfaites que celles que nous avons de la structure de notre Globe & de ses Productions ?

QUE découvrons-nous de ce grand spectacle qu'offre le Monde moral ? Connoissons - nous mieux les Causes qui déterminent les mouvemens du Cœur & de l'Esprit , que nous ne connoissons celles qui déterminent les mouvemens des Corps ? en un mot ; le Monde moral nous est-il mieux connu que le Monde physique ?

DEMANDEZ au Moraliste le plus profond s'il fait précisément comment le Cœur humain est fait ? ce que sont les inclinations , les affections , les passions ? ce qui les distingue essentiellement les unes des autres ? comment elles se développent , se nourrissent , se fortifient , se combattent , se répriment , s'entr'aident ? comment elles agissent sur la Volonté dans chaque cas particulier ? comment le tempérament , les alimens , le genre de vie , le chaud , le froid , le sec , l'humide influent sur l'Ame ? comment telle ou telle circonstance donnée ajoute à cette influence , la diminue ou la modifie ? comment l'Esprit apperçoit , juge , raisonne , agit ? comment l'Entendement détermine la Volonté , celle-ci

la Liberté ? d'où vient que l'Homme est souvent si différent de lui-même, si plein de contradictions, si petit, si grand, si foible, si fort ? ce qu'est cette sorte d'Instinct que l'Homme semble partager avec la Brute ? comment il se combine avec la Raison & diversifie ses effets ? Si ce Moraliste, comme je le suppose, a beaucoup approfondi son Sujet, & s'il est aussi sage que profond, il avouera sans peine qu'il n'a sur tout cela que des à peu près ou des conjectures plus ou moins probables, & il ajoutera, que la Science de l'Homme est, à son avis, la plus imparfaite de toutes.

COMBIEN ce judicieux Philosophe auroit-il raison ! est-il dans la Nature un Labyrinthe plus tortueux & plus obscur que le Cœur humain ? est-il un Abîme plus profond ? qui peut parcourir sans s'égarer les nombreux détours de ce Labyrinthe ? qui peut sonder ces profondeurs ? " qui peut séparer ces lumières & „ ces ombres réunies dans notre Cahos ? le „ DIEU qui est en nous. „ [1]

VOYEZ combien d'excellens Traités nous possédons en matière de Physique, d'Histoire na-

(1) POPE, *Essai sur l'Homme*. Londres, 1736. Epit. II, pag. 43.



tuelle, d'Economie, d'Arts, &c. & nous n'avons point encore de Système tant soit peu complet de Morale. " Peut-il, cet Homme qui enseigne „ aux Planetes les cercles qu'elles doivent dé- „ crire, qui marque leurs points d'élévation „ & d'abaissement; peut-il décrire ou fixer „ un seul mouvement de l'Ame ? Hélas ! quel „ prodige ! la partie supérieure de l'Homme peut „ s'élever sans obstacle, & empiéter d'Art en „ Art; mais, quand l'Homme travaille à son „ propre ouvrage & qu'il s'occupe de lui-même, „ à peine a-t-il commencé, qu'il s'égare; & „ telle est sa Raïson qu'elle s'égare également „ pour penser trop & pour penser trop peu. „ [2]

L'ESPECE humaine, considérée dans ses grandes Parties, paroît assez constante & uniforme; mais dès qu'on descend dans le détail, les variétés se multiplient presque à l'infini, & on vient bientôt à penser que pour avoir un Système un peu complet de Morale, il faudroit, en quelque sorte, avoir la Morale de chaque Individu, comparer entr'elles toutes ces Morales particulieres, & en déduire des résultats plus ou moins généraux qui seroient comme les premiers élémens du Système.

QU'OBSERVONS-NOUS dans nos Semblables ? quelques-unes de leurs actions extérieures : & ces actions , que sont - elles ? de simples effets. Pouvons-nous assigner les véritables Causes de ces effets ? Lorsque nous plaçons ces Causes dans l'ambition , dans l'amour de la Gloire ou dans quelqu'autre passion , remontons-nous aux premiers Principes de ces effets moraux ? ce ne sont encore que des effets que nous prenons pour des Causes. Et ces effets , sommes - nous assez habiles pour en faire une analyse exacte & les décomposer jusques dans leurs derniers élémens ?

LORSQUE BELLE-ISLE projette de dépouiller l'HÉRITIÈRE magnanime des CÉSARS , & que l'ambition d'un seul Homme embrase l'Europe entière , nous-nous étonnons qu'une si petite Cause puisse produire de si grands effets ; nous suivons le plus loin qu'il nous est possible la chaîne de ces effets ; nous admirons cette étrange concaténation d'événemens qui naissant les uns des autres remplissent sans interruption cette scène tragique , & nous finissons par de longs raisonnemens sur ce qu'une petite passion d'un très-petit Individu peut dans le Monde politique. Mais remontons-nous assez haut dans nos savantes spéculations ? qu'il y a loin encore du

point où nous nous arrêtons à celui où il faudroit atteindre pour saisir le premier chaînon de cette longue & malheureuse chaîne ! Quelques fibres plus déliées que la cent millionieme partie d'un cheveu , qui se sont ébranlées un peu trop fortement dans le Cerveau de BELLE-ISLE , font ce premier chaînon que nous n'appercevons pas ; & combien de chaînons intermédiaires que nous n'appercevons pas non plus ! [3]

VOILA néanmoins ce qu'il faudroit voir pour jouir pleinement du grand spectacle que présente le Monde moral. Je ne dis pas assez ; il faudroit voir encore ce qui a mis ces fibres en mouvement , & ici commence une autre chaîne imperceptible , qui se pliant & se repliant sans cesse sur elle-même , se prolonge à l'indéfini. Sommes-nous faits pour jouir ainsi de ce spectacle ? nous qui en saisissons à peine les parties les plus saillantes & qui nous perdons si facilement dans la foule des détails !

(3) Voyez ci-dessus ce que j'ai dit sur la production & sur l'association des idées , dans l'Ecrit intitulé *Application des Principes psychologiques*. Consultez encore les Art. XV , XVI XVII , XVIII de l'*Analyse abrégée*.



CHAPITRE VI.

Conséquence :

*que l'Homme n'apperçoit que les dehors du
Monde moral.*

SI l'Homme ne peut pénétrer le fond de son Etre ; s'il ne connoît pas mieux ses Semblables qu'il ne se connoît lui-même ; quel sera donc le Spectateur des Merveilles les plus cachées de l'Humanité ? La plus belle, la plus riche, la plus étonnante Partie du Monde moral seroit-elle donc sans Contemplateur ? La SOUVERAINE INTELLIGENCE étaleroit - ELLE dans ce *Saint des Saints* de la Création terrestre les immenses Trésors de SON ADORABLE SAGESSE , tandis qu'il n'y auroit point d'Yeux pour les admirer & d'Intelligence capable de saisir l'Ensemble de ce merveilleux Système ?

Nous contemplons les secousses du Monde politique comme nous contemplons celles du Monde physique. Nous voyons des matieres combustibles s'enflammer , des gouffres s'ouvrir , des Volcans vomir des torrens de flammes , des

Villes s'écrouler sur leurs fondemens, la Mer se répandre sur les Terres, des Isles sortir de son sein, de vastes Continens s'ébranler, le Globe entier frémir, & nous n'appercevons point la premiere étincelle qui allume dans les entrailles de la Terre ces prodigieux embrâsemens; nous ne découvrons point le petit caillou qui en se détachant d'une voûte souterraine produit cette étincelle; nous ignorons la cause qui détache ce caillou, la cause de cette cause, & que n'ignorons-nous point encore ! Ces INTEL-LIGENCES à qui il a été donné de découvrir le jeu secret des fibres les plus déliées d'un Cerveau, voient partir cette étincelle; que dis-je ! découvrent le petit caillou & toute la chaîne dont le caillou & l'étincelle ne font que deux chaînons.

LES sensations, les idées, les affections, les passions sont les élémens du Monde moral; non les élémens premiers, mais les élémens dérivés; & nous ne connoissons pas mieux ces élémens que nous ne connoissons ceux du Monde physique. Je parle ici d'une connoissance complete, & point du tout de ces à peu près qui ne sauroient jamais constituer une véritable Science.

CHAPITRE VII.

Notions générales de Cosmologie.

Ce que seroit la Science parfaite.

SIL est en Cosmologie (1) un principe aussi fécond que certain, c'est celui de cette liaison universelle qui enchaîne toutes les Parties de la Nature. Plus on entre dans le détail, & plus on découvre de ces chaînons qui unissent tous les Etres.

LA Cosmologie est la Science du Monde. Elle est la Représentation *symbolique* du Monde. La Cosmologie parfaite seroit donc celle qui représenteroit exactement toutes les Parties de la Nature & leurs rapports divers dans un détail qui ne laisseroit rien échapper.

MAIS, puisque toutes les Parties de la Nature sont enchaînées ensemble, & que celles

(1) †† LA Cosmologie est cette Science qui s'occupe principalement de l'enchaînement ou de l'Harmonie de toutes les Parties de l'Univers.

Tome XVI.

D

qui nous paroissent les plus isolées tiennent à d'autres par des rapports secrets ; il s'en suit que la Cosmologie parfaite seroit celle qui contiendrait une Méthode nécessaire ; je veux dire , une Méthode telle qu'on passeroit toujours d'une Production à une autre par un enchaînement si exactement correspondant à celui de la Nature , que tout autre enchaînement ne la représenteroit pas avec la même fidélité.

J'IMAGINE donc, que comme dans la Géométrie, on conçoit que le point produit par son mouvement la ligne , celle-ci la surface , cette dernière le solide ; il y a de même dans la Nature une Méthode cachée qui exprime exactement sa marche & qui en est la représentation idéale.

C'EST cette Méthode que saisissent ces INTELLIGENCES SUPÉRIEURES pour qui principalement notre Monde a été fait. Elles découvrent ainsi la raison prochaine de la manière , du lieu & du tems de chaque Etre.

QUI ne voit que nos Méthodes les plus parfaites ne sauroient approcher de celle-là , & que

toutes sont pleines de lacunes , de fauts , d'in-
versions ? (2)

MAIS , notre Monde tient à tout le Système
Planétaire dont il fait partie ; ce Système tient
aux Systèmes voisins ; ceux-ci sont liés à des
Systèmes plus éloignés , (3) & le même en-
chaînement que nous appercevons entre les
Êtres terrestres régne ainsi dans toute l'étendue
de l'Univers.

IL est donc une Méthode nécessaire univer-
verselle qui représente au naturel l'Univers en-
sien , & qui en est comme l'Equisse symbolique.

” AINSI , la ceinture que se file une Chenille
” a ses rapports à l'Univers comme l'Anneau de
” Saturne. Mais , combien de Pièces différentes
” interposées entre la ceinture & l'Anneau , &
” entre Saturne & les Mondes de Sirius ! Si
” l'Univers est un Tout , & comment en douter
” après tant & de si belles preuves d'un enchaî-
” nement universel ? la ceinture de la Chenille.

(2) Voy. *Cont. de la Nat.* Part. I , Chap. III , VII
Part. II , Chap. II , X , XI , XIII , Part. VIII , Chap. XV ,
XVII.

(3) Consultez la Part. VI de cette *Palinodésie*.

„ tiendra donc aussi aux Mondes de Syrius.
 „ Quelle INTELLIGENCE que celle qui saisit
 „ d'une seule vue cette chaîne immense de rap-
 „ ports divers & qui les voit se résoudre tous
 „ dans l'Unité & l'Unité dans la CAUSE ! „ (4)

„ UN même Dessin général embrasse toutes
 „ les Parties de la Création. Un Globule de lu-
 „ mière, une molécule de terre, un grain de
 „ Sel, une Moisissure, un Polype, un Coquil-
 „ lage, un Oiseau, un Quadrupède, l'Hom-
 „ me ne sont que différens traits de ce Des-
 „ sein, qui représente toutes les modifications
 „ possibles de la Matière de notre Globe. Mon
 „ expression est trop au dessous de la réalité :
 „ ces Productions diverses ne sont pas diffé-
 „ rens traits du même Dessin ; elles ne sont
 „ que différens points d'un trait unique, qui
 „ par ses circonvolutions infiniment variées
 „ trace aux yeux du CHÉRUBIN étonné les for-
 „ mes, les proportions & l'enchaînement de
 „ tous les Êtres terrestres. Ce trait unique
 „ crayonne tous les Mondes, le CHÉRUBIN lui-
 „ même n'en est qu'un point, & la MAIN ABO-

[4] *Contemplation de la Nature*, Partie XII, Cha-
 pitre XVI.

„ RABLE qui traça ce trait , possède seule la
„ maniere de le décrire. ” (5)

SI ces INTELLIGENCES auxquelles il a été donné de connoître notre Monde , ne connoissent que ce seul Monde ; il est évident , que malgré la grande supériorité de leurs Facultés , il est une multitude de Choses dont la raison leur échappe : c'est que la raison de ces Choses est dans le Systême général qu'elles ne peuvent embrasser.

MAIS , si ces INTELLIGENCES connoissent encore d'autres Mondes , & si ces Mondes sont ceux qui ont le plus de rapports avec le nôtre ; elles peuvent découvrir ainsi la raison d'un beaucoup plus grand nombre d'Etres particuliers. Ces divers Mondes sont autant de Livres qui servent à l'explication les uns des autres , & qui font partie de cette immense Bibliothèque de l'Univers que le premier des CHÉRUBINS ne se flatte pas d'épuiser.

Les connoissances de tout genre ne se perfectionnent que par les comparaisons que l'Es-

[5] *Contemplation de la Nature. Partie VIII , Chapitre XVII.*

prit établit entr'elles. Plus l'Esprit connoît, plus il compare. Plus ses connoissances sont parfaites, plus ses comparaisons sont exactes. Les Connoissances réfléchies dérivent originairement des Connoissances intuitives. Plus les Connoissances intuitives sont claires, complètes, étendues, plus les Connoissances réfléchies sont distinctes, adéquates, universelles.

Puis donc que le raisonnement repose essentiellement sur l'observation, quelle ne doit pas être la perfection de la Méthaphysique & de la Logique des INTELLIGENCES, qui lisent notre Monde & l'interprètent par les Mondes auxquels il a le plus de rapports.



CHAPITRE VIII.

*Vraie destination de l'Homme sur la Terre :
appropriation de ses Facultés à son état
présent..*

EST-IL nécessaire je le fasse remarquer ? tout ce que je viens d'exposer sur l'imperfection & sur les bornes naturelles de nos Connoissances ne tend point à favoriser un Scepticisme universel qui seroit la destruction de toute Philosophie. Je n'ai voulu qu'indiquer quelles sont les Connoissances auxquelles nous ne saurions espérer d'atteindre ici-bas.

EN approfondissant la nature de nos Facultés, on reconnoit qu'elles ont un rapport plus direct à nos besoins physiques & moraux qu'à nos plaisirs intellectuels. Elles paroissent plus faites pour nous conduire à ce degré de bonheur auquel nous pouvons espérer de parvenir sur la Terre, que pour satisfaire cette insatiable & ardente curiosité qui nous presse sans cesse.

que nous connoissons des Etres corpo-

rels suffit à nos besoins physiques : ce que nous connoissons des Etres-mixtes suffit à nos besoins moraux. Je ne parle que du nécessaire : le superflu nous sera accordé un jour. Quand nous connoîtrions à fond la nature de certains Corps en retirerions-nous de plus grands services dans les divers cas où nous es appliquons avec le plus de succès ? Quand nous connoîtrions à fond la maniere d'agir de la Rhubarbe en feroit-elle un tonique plus puissant pour notre estomac ? Quand nous saurions à fond comment sont faites les molécules du fluide magnétique , nos boussoles nous conduiroient-elles plus sûrement d'un bout du Monde à l'autre ?

Ne connoissons-nous pas assez des autres Hommes pour en tirer les services le plus essentiels & pour leur rendre tous ceux dont nous sommes capables ? Je le demande encore ; une connoissance plus parfaite du Cœur humain feroit-elle pour nous un bien réel ? ne nous feroit-elle point éprouver beaucoup plus de peines que de plaisirs ?

Je me borne à quelques exemples pour faire entendre ma pensée ; je touche à un Sujet inépuisable ; je dois craindre de m'engager

trop avant. Je fais que si nous possédions une Théorie parfaite, notre Pratique le feroit aussi. Mais, prenons garde que nous ne serions plus alors des Hommes; nous serions des Etres d'un ordre plus élevé, & la SOUVERAINE SAGESSE a voulu placer sur la Terre des Etres tels que nous. ELLE a voulu y placer des Hommes & non des ANGES : mais ELLE a préordonné dès le commencement les moyens qui élèveront un jour l'Homme à la sphere de ces INTELLIGENCES CÉLESTES.

Tout est harmonique dans chaque Monde : l'Univers entier est lui-même tout harmonie. Les Facultés corporelles & les Facultés spirituelles de l'Homme sont en rapport direct avec ce Monde où il devoit passer les premiers instans de sa durée. La perfection de ses Facultés spirituelles dépend en dernier ressort de la perfection de ses facultés corporelles. Pour accroître la perfection des premières, il faudroit accroître la perfection des dernières.

MAIS, si les Facultés corporelles de l'Homme étoient perfectionnées sans que rien changeât dans l'Economie présente de notre Monde, cet accroissement de perfection deviendrait un supplice pour l'Homme.

ÉCOUTONS avec quelle noblesse & quelle
 précision le Poète philosophe (1) à su expri-
 mimer cette vérité cosmologique. “ Le bon-
 „ heur de l’Homme (que l’orgueil ne le crût-
 „ il ainsi !) n’est pas de penser ou d’agir au-
 „ delà de l’Homme même, d’avoir des puis-
 „ sances de Corps & d’Esprit au-delà de ce
 „ qui convient à sa nature & à son état.
 „ Pourquoi l’Homme n’a-t-il point un œil mi-
 „ croscope ? en voici une raison claire :
 „ l’Homme n’est pas une Mouche. Et quel en
 „ feroit l’usage, si l’Homme pouvoit considérer
 „ un Ciron, & que sa vue ne pût s’éten-
 „ dre jusqu’aux Cieux ? Quel feroit l’usage
 „ d’un toucher plus délicat, si, sensibles &
 „ tremblotans de tout, les douleurs & les ago-
 „ nies s’introduisoient par chaque pore ? d’un
 „ odorat plus raffiné, si les parties volatiles
 „ d’une rose par leurs vibrations dans le cer-
 „ veau nous faisoient mourir de peines aro-
 „ matiques ? d’une oreille plus fine ? la Na-
 „ ture tonneroit toujours & nous étourdirait
 „ par la musique de ses Spheres roulantes. O
 „ combien nous regretterions alors que le
 „ CIEL nous eût privé du doux bruit des
 „ zéphirs & du murmure des ruisseaux ! Qui

(1) POPE , *Essai sur l’Homme* : Ep. I.

„ peut ne pas reconnoître la bonté & la fa-
„ geſſe de la PROVIDENCE également & dans
„ ce qu'elle donne & dans ce qu'elle refu-
„ ſe ? „

. „ Ceſſe donc , & ne taxe
„ point cet ordre d'imperfection. Notre bon-
„ heur dépend de ce que nous blâmons.
„ Connois ton être , ton point. LE CIEL t'a
„ donné un juſte , un heureux degré d'aveu-
„ glement & de foibleſſe. Soumets - toi , ſûr
„ d'être auſſi heureux que tu peux l'être dans
„ cette Sphere ou dans quelqu'autre Sphere
„ que ce ſoit ; & ſûr , ſoit dans l'heure de
„ ta naiſſance , ſoit dans celle de ta mort ,
„ de trouver ton ſalut entre les mains de CE-
„ LUI QUI diſpoſe de tout. „

NOTRE deſtinée actuelle eſt de ne voir que
la ſuperficie des Etres , de ramper d'un fait à
un autre fait , d'analyſer ces faits , de les
comparer entr'eux & d'en tirer quelques réſul-
tats plus ou moins immédiats : voilà notre vé-
ritable Science. Ce que nous pouvons connoi-
tre le mieux ce ſont les effets : ils étoient
auſſi ce qu'il nous importoit le plus de connoi-
tre. Les effets ſont les Loix de la Nature , & c'eſt

sur ces Loix que nous fondons nos raisonnemens les plus solides.

Si nous ne connoissons pas la nature intime de cette Force secrete (2) qui est le principe du mouvement perpétuel du cœur ; nous savons au moins que le cœur se meut , que le sang circule , & l'Art de guérir repose sur ce fait. Si nous ignorons ce que la Pesanteur est en soi , nous connoissons au moins quelques-uns de ses principaux effets , & les plus belles Parties de notre Physique s'élevent sur cette base.

IL ne faut qu'avoir un peu étudié la Nature pour être convaincu que la moindre de ses Productions pourroit consumer en entier la vie du Naturaliste le plus laborieux. SWAMMERDAM a fait un *in-Folio* sur le Pou , & il pensoit ne l'avoir qu'esquissé. Le Ver-de-terre va fournir à l'Émule [3] de l'Observateur Hollandois la matiere d'un assez gros Volume. Je le disois ailleurs : l'Au-

(2) L'Irritabilité. Voyez le Chap. XXXIII de la Partie X de la *Cont. de la Nature*.

(3) M. l'Abbé SPALLANZANI. Il a répété avec le plus grand succès mes premières expériences sur la régénération du Ver-de-terre , & a été incomparablement plus loin que moi. Quand son Ouvrage sur les Reproductions animales paroitra il étonnera les Physiciens.

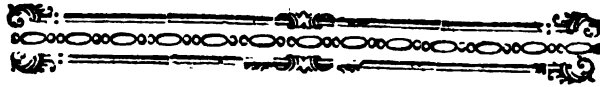
TEUR de la Nature a marqué du sceau de son IMMENSITÉ toutes ses Oeuvres.

NOUS sommes sur-tout appelés à être vertueux, parce que nous sommes appelés à être heureux & qu'il n'est point de bonheur solide sans la vertu. Mais la vertu suppose essentiellement la connoissance : nous avons donc reçu le juste degré de connoissance qui correspondoit à la grande fin de notre Etre. Sachons jouir avec reconnoissance du peu que nous connoissons : nous en savons assez pour être sages & point assez pour être vains.

„ HOMME sois donc humble dans tes espé-
 „ rances & ne prends d'effor qu'avec crainte.
 „ Attends ce grand Maître, la mort, & adore
 „ DIEU. Il ne te fait point connoître quel sera
 „ ton bonheur à venir, mais il te donne l'es-
 „ pérance pour être ton bonheur présent. Une
 „ espérance éternelle fleurit dans le cœur de
 „ l'Homme : il n'est jamais heureux, il doit tou-
 „ jours l'être. L'Ame inquiète & renfermée en
 „ elle-même, se repose & se promène dans la
 „ vie à venir. „ (4)

(4) POPE, *Essai sur l'Homme* : Ep. I.





QUATORZIEME PARTIE.

PRINCIPES ET CONJECTURES

SUR

LA LIAISON ET LA NATURE

DES

DEUX ECONOMIES

CHEZ LES ANIMAUX.

CHAPITRE I.

*Notions préliminaires sur la liaison des deux
Economies chez les Animaux.*

PENSERONS NOUS donc à présent que vous connoissions l'Animal, cette Partie la plus intéressante de la Création terrestre ; nous, qui

connoissons à peine les grosses pieces de sa charpente ? Nous ne découvrons de son Économie terrestre que ce qui est en proportion avec nos Facultés & nos Instrumens , & son E'conomie future nous est entièrement voilée.

C'EST quelque chose cependant que la Raison conçoive au moins la possibilité de cette Dispensation future , & que les conséquences légitimes qu'elle tire des PERFECTIONS DIVINES rendent cette Dispensation probable. Un trait de lumiere jaillit du sein de ces ténèbres & la Raison se plait à le recueillir , parce qu'elle saisit avidement tout ce qui tend à agrandir ses vues & à lui donner de plus hautes idées de la Création & de la BONTÉ SUPREME.

MAIS , cet ATTRIBUT ADORABLE que nous nommons BONTÉ dans la CAUSE PREMIERE , est proprement cette SOUVERAENE SAGESSE QUI a tout préordonné pour le plus grand bonheur des Etres sentans & des Etres intelligens.

LA SAGESSE agit par des Loix conformes à SA NATURE. Ces Loix sont les Regles immuables de SA VOLONTÉ. Une de ces Loix exige que l'état antécédent d'un Etre détermine son état subséquent : c'est que si l'état subséquent

d'un Être n'étoit pas déterminé par l'état qui a précédé immédiatement , il n'y auroit aucune raison suffisante [1] de l'existence de cet état subséquent.

LA VOLONTÉ DIVINE ne sauroit être ELLE-même cette raison suffisante , parce qu'il est contre la nature de la Volonté de se déterminer sans motif. [2]

OR , comment la VOLONTÉ DIVINE pouvoit - ELLE être déterminée à faire succéder l'état B à l'état A , si l'état A ne renfermoit rien qui déterminât par lui-même l'existence de l'état B ? Si tout autre état avoit pu être également choisi , comment la VOLONTÉ DIVINE auroit - ELLE pu se déterminer entre tant d'états divers qui , dans cette supposition , pouvoient également succéder à l'état A ?

JE ne fais que rappeler ces principes généraux sur la nature de la Volonté : je les ai suffisamment développés dans un autre Ecrit (3).

(1) Consultez la Partie VII de cette *Palingénésie*.

(2) Consultez l'Art. XII & l'Article XIII de l'*Analyse abrégée*. Consultez encore la partie VIII de cette *Palingénésie*.

(3) *Essai anal.* Chap. XII , XIX.

IL suit donc de ces principes que l'Etat présent des Animaux renferme des choses qui détermineront par elles-mêmes leur Etat futur.

AINSI, chaque instant de la durée des Animaux est déterminé par l'instant qui précède. L'instant actuel détermine à son tour l'instant qui suit. Cette chaîne se prolonge de la même manière au-delà de ce terme que nous nommons improprement la mort, & la Personnalité se conservant toujours par les moyens physiques préordonnés, forme cette sorte d'Unité permanente qui constitue le moi de l'Individu [4]

Le changement qui surviendra aux Animaux dans l'Economie future sera donc qu'ils retiendront plus ou moins de l'Economie précédente. Les deux Économies sont liées dès à présent par des nœuds qui nous sont inconnus, & il n'y n'y aura point proprement de saut dans le passage de l'une à l'autre.

LA Constitution actuelle de l'Animal ; je dis sa Constitution organique & psychologique, renferme donc des particularités secrètes qui sont le fondement de la liaison de cette Constitution avec celle qui doit lui succéder.

(4) Consultez la Part. III de cet Ecrit.

CHAPITRE II

Remarques psychologiques sur la Personnalité.

S I la BONTÉ SUPRÊME a voulu le plus grand bonheur possible de tous les Êtres vivans, ELLE a voulu apparemment que chaque Être vivant pût sentir l'accroissement de son bonheur ; car, comme je le disois ailleurs, (1) c'est être plus heureux encore que de sentir qu'on l'a été moins & qu'on l'est davantage. L'Être vivant qui passerait à un état plus heureux sans conserver aucun souvenir de son état précédent, ne ferait point par rapport à lui le même Être, parce qu'il ne ferait point par rapport à lui la même Personne.

LA Personnalité dans chaque Individu tient essentiellement à la mémoire des états antécédens. Je parle toujours de la Personnalité relativement au sentiment que chaque Individu a de son Moi (2). La Mémoire tient elle-

(1) *Essai anal.* §. 725. Voyez encore la Part. III de cette *Palingénésie*.

(2) Consultez l'*Essai anal.*, §. 702, 704, 705, 706, 707, &c.

**Enême aux déterminations que certaines fibres
du Cerveau contractent & qu'elles conservent. [3]**

AFIN donc que chaque Etre - mixte conserve
dans un autre état, par des voies naturelles,
le sentiment de sa propre Personnalité, il faut
nécessairement que son Ame demeure unie à
une Machine organique qui conserve les im-
pressions des états antécédens ou au moins quel-
ques-unes de ces impressions.

IL faut donc encore par une conséquence lé-
gitime, que cette Machine organique à laquelle
l'Ame demeure unie après la mort, retienne,
quelques-uns de ces rapports qu'elle soutenoit
avec l'ancienne Machine dont elle est séparée.

Ces rapports doivent être d'autant plus mul-
tipliés & diversifiés, que l'Animal possède un
plus grand nombre de Sens & de Sens plus ex-
quis, & que ces Sens ont été affectés plus sou-
vent, plus fortement par plus d'Objets différens.

(3) *Essai anal.* §. 57, Chap. XXII. *Analyse abr.* Article
IX, X, XI, *Palings*, Part. II.



CHAPITRE III.

*Conjectures sur l'accroissement de l'Industrie
des Animaux dans l'Economie future.*

Sources de la perfection de l'Animal.

MAINTENANT je prie mon Lecteur de se retracer à lui-même ces traits frappans d'industrie; j'ai presque dit d'Intelligence que nous offrent les Animaux, & que j'ai crayonnés dans la *Contemplation de la Nature*. J'ai montré combien ces procédés ingénieux dépendent de l'*organisation*. J'ai considéré le Corps de l'Animal comme une sorte d'Instrument ou de Métier destiné à exécuter avec précision & du premier coup les divers procédés relatifs à la conservation de l'Individu ou à celle de l'Espece. Mais, j'ai fait voir en même-tems qu'il est probable qu'une Ame est présente à ce Métier; qu'elle éprouve par son ministère des sensations plus ou moins variées, plus ou moins agréables qui influent à leur tour sur les mouvemens de la Machine. [1]

(1) *Cont. Part. XI, Chap. XXV, XXVII, Part. XII, Chap. XXVIII, XXXIII. Essai anal. § 774, 775, 776, 777.*

Ces procédés qui nous surprennent tant dans les Animaux , ces procédés que nous racontons avec tant de complaisance , que nous embellissons peut-être trop , & qui nous semblent supposer un rayon de cette Lumière qui brille dans l'Homme ; ces procédés , dis-je , bien médités par le Philosophe , peuvent lui aider à juger des choses étonnantes que chaque Espèce pourroit exécuter dans des genres plus ou moins analogues , si toutes les Facultés propres à l'Espèce acquéroient un plus grand degré de perfection.

ON voit assez que je ne veux point du tout insinuer ici , que ce que chaque Espèce exécute dans l'Économie présente , elle l'exécutera encore dans l'Économie à venir. Je ne veux point insinuer , par exemple , que l'Araignée , l'Abeille , le Castor exécuteront sous la nouvelle Économie les mêmes Ouvrages que nous admirons aujourd'hui. Si l'on a bien saisi les idées que j'ai exposées dans les premières Parties de cette *Palingénésie* , on comprendra que je suis fort éloigné de supposer d'aussi grands rapports entre les deux Économies.

Je veux simplement insinuer que la Constitution actuelle de ces Animaux industrieux ren-

ferme des choses que nous ne pouvons deviner, & qui ont des rapports plus directs à l'Economie future qu'à l'Economie présente. Ce sont ces préordinations secrètes qui se manifesteront dans un autre état qui donneront naissance à de nouveaux procédés fort supérieurs à ceux qui étonnent le Naturaliste. Ces nouveaux procédés ne ressembleront, sans doute, pas plus aux anciens, que les Inventions surprenantes de SÉBASTIEN (2) n'ont ressemblé à celles de son enfance.

Je conçois donc, comme je le disois ailleurs, (3) qu'il est dans chaque Animal un fond préordonné d'organisation d'où naîtra un jour le perfectionnement de toutes les Facultés, & qui détermine dès à présent la place qu'il occupera dans la nouvelle Economie.

NE présumons pas néanmoins que l'adroite & vigilante Araignée sera placée dans cette

(2.) LE Pere SÉBASTIEN TRUCHET Carme, de l'Académie des Sciences, célèbre Mécanicien. Il n'étoit encore qu'Enfant, qu'il exécutoit déjà de petites Machines qui annonçoient ce qu'il seroit un jour. Il exécuta ensuite des Tableaux mouvans de la plus savante composition & qu'on ne se lassoit point d'admirer. Voyez son *Eloge* par FONTENELLE.

(3) Part. I, II, III de cette *Paling.*

Economie au-dessus de l'Ane qui nous paroît si stupide. " Ne nous méprenons point :
 „ les traits brillans d'intelligence que quelques
 „ Insectes nous offrent nous surprennent ,
 „ parce que nous ne nous attendions pas à
 „ les trouver dans des Animaux que nous ju-
 „ gions à peine capables de sentir. Notre ima-
 „ gination s'échauffe aisément sur ces agréa-
 „ bles nouveautés , & nous donnons bientôt
 „ à ces Insectes plus de génie qu'ils n'en ont
 „ réellement. Nous exigeons , au contraire ,
 „ beaucoup des grands Animaux , apparem-
 „ ment parce que nous leur voyons une struc-
 „ ture plus ressemblante à la nôtre : aussi
 „ sommes-nous fort portés à les dégrader dès
 „ qu'ils ne remplissent pas notre attente. Il
 „ en est cependant dont l'esprit ne se mani-
 „ feste pas par des traits , pour ainsi dire , fail-
 „ lans , mais par un grand nombre de petits
 „ traits peu sensibles , qui réunis forment une
 „ somme d'Intelligence supérieure à celle de
 „ l'Insecte le plus industrieux. „ (4)

L'ANE est placé dans l'Economie présente fort au-dessus de l'Araignée, & il conservera dans un autre état la prééminence qu'il a

[4.] *Comp. de la Nat.* Part. IV, Chap. III.

sur elle. La perfection de l'Animal doit se mesurer par le nombre & la perfection de ses Sens : la portée de l'Instinct dépend en dernier ressort de ces deux conditions. L'Ane a les mêmes Sens que l'Homme ; & si son Toucher paroît fort obtus, il en est probablement dédommagé par les qualités plus éminentes de ses autres Sens. C'est par ses Sens que l'Animal est en commerce avec la Nature. Plus le nombre de ses Sens est grand ; plus ses Sens sont exquis, & plus il connoît d'Objets & de qualités de chaque Objet. Plus les Sens d'un Animal se rapprochent de ceux de l'Homme, & plus les sensations de cet Animal sont nombreuses & diversifiées. Plus l'Animal a de sensations & de sensations diverses, & plus il compare. Plus il compare & plus son Instinct s'étend & se perfectionne. L'Ane a donc un plus grand nombre de sensations & des sensations plus diverses que l'Araignée. Il connoît bien plus d'Objets ; il compare davantage ; il tient à la Nature par plus de liens. Les Facultés de son Ame, déjà plus étendues, plus développées se perfectionneront proportionnellement dans l'Economie future. (5)

[5] Consultez ici ce que j'ai exposé sur l'*Association des idées chez les Animaux* dans l'Ecrit qui a pour titre *Application des Principes psychologiques*, &c.

CHAPITRE IV.

Continuation du même Sujet.

*Comment le Naturel de l'Animal pourra être
changé dans l'Economie future.*

BEAUCOUP des procédés les plus industrieux des Animaux ont aujourd'hui pour principale fin la conservation de l'Espece. Si les Animaux ne doivent point propager dans l'Economie à venir, il est bien évident que leur Constitution *organique* ne renfermera alors aucune de ces déterminations relatives à la propagation de l'Espece. (1) Mais aux procédés dont il s'agit succéderont d'autres procédés qui seront en rapport direct avec le nouvel état des Animaux & avec l'état correspondant du Globe. Le grand Tableau de l'Animalité sera changé & présentera des scènes bien plus intéressantes que toutes celles que nos Naturalistes y contemplent à présent.

Je reprendrai ici un principe qui ne me fera

[1] Voyez la fin de la Part. I de cette *Faling*.

pas contesté par ceux qui ont beaucoup médité sur les PERFECTIONS de l'ETRE SUPREME : c'est que SA VOLONTÉ tend essentiellement au bien & au plus grand bien. Cette SAGESSE ADORABLE QUI a appelé à l'existence l'Universalité des Etres , parce qu'il étoit de SA NATURE de faire des Heureux & le plus d'Heureux qu'il étoit possible ; cette SAGESSE a voulu , sans doute , la plus grande perfection possible de toutes ses Créatures. Et si SON Plan exigeoit que les Etres sentans qui habitent une certaine Planete passassent successivement par divers degrés subordonnés de perfection , ELLE a préétabli dès le commencement les moyens destinés à accroître de plus en plus la somme de leur perfection & à lui donner enfin toute l'extension que leur Nature peut comporter.

DE ce principe si consolant & si fécond mon cœur se plaît à tirer une conséquence qui paroît en découler naturellement : c'est que les Animaux parvenus à une autre Economie dépouilleront leurs Qualités malfaisantes & ne retiendront de leur ancienne Economie que les Qualités dont le perfectionnement s'accordera avec cet état plus relevé pour lequel ils auront été originairement faits.

NON, dans les vues de cette IMMENSE BONTÉ QUI SE manifeste à nous par des traits si variés, si nombreux, si touchans, la dernière destination du Tigre n'étoit point de s'abreuver de sang & de vivre de carnage. Sa cruauté est, pour ainsi dire, étrangère à ce qui constitue proprement le fond de son Etre : elle tient uniquement à son tempérament actuel ou à cette enveloppe grossière qu'il doit dépouiller, & qui n'est en rapport direct qu'avec l'état présent de notre Globe (1) Mais, l'Âme du Tigre a des Puissances ou des Facultés qui touchent d'assez près à l'Intelligence, & qui ne sont pas liées indissolublement à ses Qualités mal-faisantes. Son Instinct est déjà fort développé : ses Sens lui donnent une multitude de perceptions & de sensations diverses qu'il compare plus ou moins. L'évolution future du petit Corps organique auquel je suppose que son Âme demeure unie, déploiera toutes ces Puissances qui sont à-présent comme concentrées ou enveloppées & élèvera le Tigre au rang des Etres pensans. Le redoutable Animal sera ainsi métamorphosé, & après cette métamorphose paroîtra un nouvel Animal qui ressemblera moins encore au premier que le Papillon ne ressemble à la Chenille.

[1] Consultez les premières Parties de cette *Palin.* & en particulier le premier Chap. de la Part. XII.

CHAPITRE V.

*Pensées sur l'Ame des Bêtes & sur la
Matérialisme.*

J'AI dit dans l'Avant-propos de cet Ouvrage que le dogme philosophique de l'existence de l'Ame des Bêtes reposoit principalement sur l'analogie, & j'ai indiqué en quoi consiste ici l'analogie. Je me persuade de plus en plus que si l'on n'avoit point intéressé la RELIGION dans cette matière purement philosophique, on auroit cédé plus volontiers aux preuves analogiques & à celles de sentiment, & on ne se seroit pas élevé avec tant de chaleur contre la survivance de l'Ame des Bêtes.

IL est même assez singulier que des Philosophes qui n'étoient point Cartésiens & qui admettoient l'existence de l'Ame des Bêtes, aient soutenu que cette Ame périssoit à la mort de l'Animal, précisément parce que cette Ame n'étoit pas une Ame humaine.

JE ne puis trop le dire : ce qui seroit démon-

tré vrai en bonne Philosophie, seroit démontré vrai en bonne Théologie. J'entends par la bonne Théologie cette RELIGION AUGUSTE qui est elle-même la Philosophie la plus sublime & la mieux appropriée aux besoins de l'Homme.

Si les Bêtes ont une Ame, cette Ame est aussi indivisible, aussi indestructible par les Causes secondes que celle de l'Homme : c'est qu'une Substance simple ne peut être ni divisée ni décomposée. L'Ame des Bêtes ne peut donc périr que par l'anéantissement ; & je ne vois pas que la RELIGION annonce en termes exprès cet anéantissement : mais je vois qu'elle exalte les immenses Trésors de la BONTÉ DIVINE.

Les preuves analogiques de l'existence de l'Ame des Bêtes paroissent d'autant plus fortes qu'on les approfondit davantage. Il ne faut pas s'en tenir ici à quelques traits ; il faut en rassembler & en comparer le plus qu'il est possible. Si une saine Philosophie établit solidement que la Matière ne peut penser, (1) l'Homme n'est pas tout Matière ; il est un Etre mixte ; il est le Résultat de l'Union de deux Substances. Les Animaux dont l'organisation se rapproche tant de celle de l'Homme ; les Animaux dont les pro-

(1) Voyez la Préface de l'*Essai anal.*

cédés imitent si bien certains procédés de l'Homme, ne feroient-ils donc que de purs Automates ? Les Philosophes , qui par des motifs louables ont soutenu l'automatisme des Brutes n'avoient-ils point à craindre qu'on ne se servit de leurs argumens subtils pour défendre l'automatisme de l'Homme ?

Ce n'est point du tout que je croie que si l'on pouvoit démontrer l'automatisme de l'Homme , la RELIGION seroit en péril : je n'ai pas fait difficulté de le dire , (2) je ne me fais aucune peine de le répéter : quand il seroit vrai que l'Homme tout entier n'est que Matière , il n'en seroit pas moins appelé à être heureux ou malheureux dans une autre vie relativement à la nature de ses actions. L'AUTEUR de l'Univers , QUI conserve l'Univers lui-même , cette grande Machine si prodigieusement composée , manqueroit-il de moyens pour conserver l'Homme purement matériel ? Mais , les Philosophes dont je parle ont été bien éloignés de comprendre ceci , & il en est encore qui croiroient que tout seroit perdu , si on démontreroit une fois l'automatisme de l'Homme ou ce qui revient au même que tout l'Homme n'est que pur organisme.

[2] *Essai anal.*

ON a donc pris la question par le côté le moins philosophique : on a fait dépendre les espérances de l'Homme d'une chose dont elles ne dépendoient point (3). On a soutenu l'existence de l'Ame humaine , parce que l'Homme est un Etre moral , & qu'un Etre moral doit être récompensé ou puni. Il falloit admettre l'existence de l'Ame humaine, parce qu'en bonne Philosophie on ne sauroit rendre raison sans elle de tous les phénomènes de l'Homme , & en particulier du sentiment si clair & si simple qu'il a de son *Moi*. Il falloit prouver l'existence de l'Ame humaine par les considérations frappantes que présentent les Propriétés de la Matière comparées avec les Facultés de l'Homme. Voilà ce que j'ai essayé de faire dans la Préface de l'*Essai analytique* & en d'autres endroits du Livre ; (4) & voilà ce qui devoit empêcher de me ranger parmi les Matérialistes. Mais la plupart des Lecteurs lisent du pouce ; ils ont vu que je parlois souvent de fibres & de mouvemens de fibres ; il ne leur en a pas fallu davantage pour être persuadés que j'étois Matérialiste. Je leur pardonne de tout mon cœur la

[3] Consultez la Partie VIII de cette *Faling*.

(4) Voy. la Note 1 de l'Art. XIX de l'*Anal. abrég.*

précipitation de leur jugement & je me borne à les renvoyer encore à mon Livre.

LES Ecrivains qui ont beaucoup loué l'excellent LOCKE sur ce qu'il n'avoit point osé décider que la Matière ne pût pas penser, n'avoient-ils dans l'esprit & dans le cœur que de célébrer la modeste réserve du Sage ? Le doute de cet Homme illustre ne flattoit-il point en secret une des opinions favorites de ces Ecrivains ? & cette opinion l'ont-ils envisagée sous le même point de vue que l'Auteur de l'*Essai analytique* ? Les Philosophes doivent être les Bienfaiteurs du Genre-humain ; ils le sont toutes les fois qu'ils détruisent des préjugés dangereux. Mais, seroit-ce un préjugé dangereux que de croire que la Matière ne peut penser ? Ne seroit-il point d'une trop malheureuse facilité d'abuser du sentiment contraire ? Lorsque les Philosophes entreprennent de détruire ce qu'ils nomment des *préjugés*, il seroit très-convenable qu'ils leur substituassent des choses d'une utilité équivalente. Il ne faut pas que le Philosophe ressemble à la Mort qu'on peint armée d'une faux : mais, si le Philosophe peut quelquefois être représenté armé d'une faux, il doit au moins porter dans l'autre main une truelle.

Je ne fais si l'on ne pourroit point prouver par un argument assez direct l'existence de l'Âme des Bêtes : cet argument repose essentiellement sur la proportion que nous observons entre les effets & les causes. Ce n'est pas ici le lieu d'anatomiser la question métaphysique s'il est des Causes. Quelque sentiment qu'on embrasse là-dessus il demeurera toujours vrai qu'il est dans la Nature un ordre en vertu duquel certaines Choses précédent constamment d'autres Choses. Nous donnons le nom de *Causes* à ces Choses qui précédent, & nous nommons *effets* celles dont elles sont immédiatement suivies. J'admets cet ordre de la Nature comme une Loi universelle dont j'ignore profondément le comment, & je regarde cette Loi comme universelle, parce qu'elle ne se dément jamais ou que du moins on ne l'a jamais vu se démentir.

Voici donc l'argument qui s'offre actuellement à mon Esprit en faveur de l'Âme des Bêtes. Si je me suis servi plusieurs fois d'un certain bâton pour frapper un Chien, il arrivera que si je le lui montre, même d'assez loin, il s'enfuira en courant & qu'il parcourra un très-grand terrain pour éviter le coup qu'il croit le menacer. Or, quelle proportion y a-t-il entre les rayons qui, partis du bâton, vont frapper la

rétine du Chien , & les mouvemens si considérables & si long-tems continués qu'il se donne pour éviter le coup ? Un certain mot que j'aurois prononcé avec une certaine inflexion de voix auroit produit sur l'Animal des effets analogues.

Je n'ignore pas que les Partisans de l'automatisme des Brutes répliqueront que la Machine a été construite avec un tel art, que la plus petite impulsion dans une de ses parties peut suffire pour exciter dans d'autres parties les plus grands mouvemens. Mais combien cette réponse est elle subtile ! combien est-elle vague ! combien est-elle peu propre à persuader cet automatisme qu'on s'obstineroit vainement à défendre ! combien l'hypothese d'un principe sentant & actif , distinct de la Matière , explique-t-elle plus simplement ou plus heureusement tous les phenomenes ! combien est-elle par cela même plus philosophique ! j'ai donc dit plus probable.





QUINZIÈME PARTIE.

ESSAI D'APPLICATION
DE L'IRRITABILITE
AUX POLYPES, &c.

NOUVEAUX ETRES
MICROSCOPIQUES.

DU DROIT DE L'HOMME
SUR LES ANIMAUX.

CHAPITRE I.

Difficultés d'expliquer les phénomènes du Polype.

*Réflexions sur les tentatives de l'Auteur
à ce sujet.*

LE Polype a paru d'abord favoriser beaucoup
l'opinion de l'automatisme des Brutes. Un Animal
F 2

dont chaque morceau devient lui-même un Animal pareil au premier ne semble pas devoir appartenir à la Classe des Êtres mixtes. Comment l'Ame d'un tel Animal pourroit-elle être divisée ? comment pourroit-elle se retrouver entière dans chaque morceau ? comment ces morceaux, encore informes ou dans lesquels la régénération n'a pas achevé de se faire, montrent-ils les mêmes inclinations que l'Animal entier ?

Le Polype peut être greffé sur lui-même ou sur un Polype de son espèce. Peut-on greffer des Ames ? que devient donc l'Ame du Sujet ou celle de la Greffe ? quel est ici le siège de la Personnalité ?

En refendant le Polype d'une certaine manière on en fait une Hydre à plusieurs têtes : y a-t-il une Ame individuelle dans chacune de ces têtes ? y a-t-il ici autant de Personnes distinctes que de têtes ? (1)

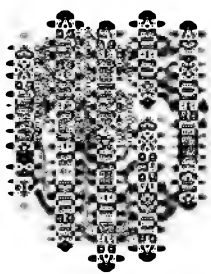
TOUTES ces questions & une foule d'autres

(1) Consultez sur tout ceci le Chap. XI du T. I, & le Chap. II du Tom. II des *Confid. sur les Corps organ.* ou les Chap. IX & XV de la Part. VIII, & le Chap. I de la Partie IX de la *Cont. de la Nature*,

que le Polype fait naître paroissent au premier coup-d'œil autant d'énigmes indéchiffrables. Je n'ai pas la présomption de prétendre les avoir déchiffrées. Mais , j'ai essayé de poser quelques principes physiques & psychologiques qui m'ont semblé propres à répandre une faible lueur dans ces épaisses ténèbres. (2.) Peut-être aurois-je mieux fait de ne point tenter de sonder ces profonds mystères ; mais j'avouerai ingénument que mon but étoit principalement de montrer au moins que la découverte du Polype ne favorise pas le moins du monde le matérialisme. Si l'on veut bien méditer mes principes & se rendre attentif à leur enchainement & à leurs conséquences naturelles , je me flatte qu'on ne jugera pas que que j'aie déraisonné sur cette ténébreuse matière. Je ne fais même si on ne sera pas un peu surpris que j'aie pu me rendre assez clair pour faire entendre facilement ma pensée. Je n'ai eu ici d'autre guide que mes propres méditations , & tout mon mérite n'a consisté qu'à ne point abandonner le fil , à la vérité fort défilé , que j'avois en main.

[2] ON peut voir l'exposition de ces principes & leur application aux cas les plus embarrassans , Chap. III T. II des Corps org.

E
ces explica-
ces phé-
ms : je me
grandes dif-
autres phé-
le Polype
ne.
Lecteur
us de faces
ci une fo-
ue comme
omme un



CHAPITRE II.

Explication des phénomènes du Polype par la seule Irritabilité

Réflexions sur la Vitalité.

J'AI raconté dans la Partie II. de mon *Traité l'Insectologie*, Obs. xiv, les mouvemens si remarquables que se donnoient des morceaux de certains Vers d'eau douce que j'ai multipliés de bouture. (1) J'ai dit, que des Vers de cette Espèce, auxquels j'avois coupé la tête, alloient en avant à peu près comme si rien ne leur eût manqué ; qu'ils sembloient chercher à se cacher ; qu'ils se détournent à la rencontre de quelque obstacle ; &c. En rappelant ce fait dans l'Article CCXXXV des *Considérations sur les Corps organisés*, j'ai ajouté ce qui suit.

” CEUX de mes Lecteurs qui ont lu les beaux
„ Mémoires de Mr. de HALLER sur l'*Irritabi-*
„ *lité* entrevoient déjà ce qu'on peut dire pour

Voyez la *Contemplation de la Nature* ; Part. VII, Chap.
x. où je donne une légère idée de la structure de ces Vers

„ tâcher de résoudre la difficulté dont il s'agit
„ ici. On sait que l'Irritabilité est cette Propriété
„ de la fibre musculaire en vertu de laquelle
„ elle se contracte d'elle-même à l'attouchement
„ de tout corps, soit solide soit fluide. C'est
„ par elle que le cœur détaché de la poitrine
„ continue quelque tems à battre. C'est par elle
„ que les intestins séparés du bas-ventre & par-
„ tagés en plusieurs portions comme nos Vers,
„ continuent pendant un tems à exercer leur
„ mouvement péristaltique. C'est par elle enfin,
„ que les membres de quantité d'Animaux con-
„ tinuent à se mouvoir après avoir été séparés
„ de leur tronc. Dira-t-on que ces portions d'in-
„ testins qu'on voit ramper sur une table com-
„ me des Vers sont mises en mouvement par
„ une Ame qui réside dans leurs membranes?
„ Admettra-t-on aussi une Ame dans la queue
„ du Lézard pour rendre raison des mouve-
„ mens si vifs & si durables qu'on y observe
„ après qu'on l'a coupée? Voudra-t-on encore
„ que ce soit une Ame logée dans l'aiguillon de
„ la Guêpe, qui le darde au dehors assez long-
„ tems après que le Ventre a été séparé du
„ corselet? Assurément ces faits sont bien aussi
„ singuliers & aussi embarrassans que ceux que
„ j'ai rapportés dans le passage cité ci-dessus :

„ qui ne voit pourtant que les uns & les autres
 „ ne sont que les résultats d'une mécanique
 „ secrète ? Mr. de HALLER a prouvé que le cœur
 „ séparé de la poitrine cesse de battre dès qu'on
 „ purge les ventricules du peu de sang qu'ils
 „ renfermoient encore : l'Irritabilité, cette For-
 „ ce dont la nature nous est inconnue, n'agit
 „ plus alors ; rien ne l'excite. C'est donc par
 „ les contractions que l'attouchement d'un corps
 „ étranger produit dans les fibres musculaires
 „ de nos Vers, dans celles des portions d'in-
 „ testins, dans celles de la queue du Lézard,
 „ &c. que s'opèrent ces mouvemens qui nous
 „ paroissent volontaires & qui ne sont pour-
 „ tant que purement machinaux. La Machine
 „ est montée pour les exécuter & elle les exé-
 „ cute dès qu'elle est mise en jeu. „

Je suppose à présent qu'on n'a pas oublié que
 le Corps du Polype a la forme d'un petit boyau.
 (2) Quand on partage ce boyau transversale-
 ment dans le milieu de sa longueur, la moitié
 postérieure est un boyau plus court. Ce boyau
 est aveugle ; je veux dire, qu'il n'est ouvert
 que par son bout antérieur. Si l'on présente à

(2) *Corps org. Art. CCV. Contemplation, Partie IX,*
Chap. I.

ce bout antérieur quelque Proie ; par exemple , un petit Ver vivant , le boyau fera effort pour l'engloutir , & il y parviendra peu à peu , &c.

VOILA donc une moitié de Polype , non-ré-générée , qui paroît avoir les mêmes inclina-tions qu'un Polype parfait & s'acquitter d'une de ses fonctions les plus essentielles.

QUE faut-il donc penser de l'Ame du Polype & du Siege qu'elle y occupe ? ne diroit-on pas que cette Ame réside universellement dans tout le Corps ?

JE conviens sans peine que la difficulté est très-grande : mais est-elle absolument irrésoluble ? l'Irritabilité neourniroit-elle point un moyen de la résoudre ? Il est démontré que tout le Corps du Polype est très-irritable. Cette moitié de Polype qui *dévore* des Proies , & qui n'est exactement que la moitié inférieure d'un petit sac charnu ou plutôt gélatineux ; cette moitié , dis-je , ne seroit-elle point irritée par l'attouche-ment & par l'agitation de la Proie ? les mouve-mens que cette irritation occasioneroit dans les bords de l'ouverture du sac ne conduiroient-ils point par une suite naturelle du jeu des parties à cette opération que nous nommons la *déglu-*

tition ? A l'égard de la digestion elle n'a rien du tout d'embarrassant & l'on voit assez qu'elle peut se réduire, comme bien d'autres fonctions vitales, à un pur mécanisme.

C'est donc proprement la déglutition qui est ici le point le plus difficile à expliquer. Mais, qu'on y prenne garde; il n'est sûrement pas plus difficile à expliquer que les mouvemens du cœur d'un grand Animal après que ce muscle si irritable a été séparé de la Poitrine. L'espece de Faculté loco-motive dont jouissent des morceaux d'intestins coupés récemment, semble bien plus embarrassante encore, & s'explique pourtant de la maniere la plus heureuse par le seul secours de l'Irritabilité. (3) J'invite mon Lecteur à relire avec attention ce passage du Livre des *Corps organisés* que je transcrivois il n'y a qu'un moment. Il ne faut pas accroître les difficultés en accroissant le merveilleux.

Il ne seroit pas même impossible que le Polype tout entier ne fût qu'un Corps organisé simplement irritable. L'extension si considérable de ses bras pourroit n'être qu'un relâchement

[3] Consultez sur l'Irritabilité le Chap. XXXIII de la Part. X de la *Contempl.*

extrême de ces parties. L'attouchement des Proies pourroit y exciter des contractions au moyen desquelles ces bras ou ces fils si déliés s'entortilleroient autour de la Proie, se raccourceroient de plus en plus & porteroient cette Proie à la bouche. Celle-ci éprouveroit des contractions ou des mouvemens analogues. La Proie seroit engloutie, digérée, & le résidu rejeté par le même mécanisme.

CETTE application de l'Irritabilité au Polype me fait naître quelques réflexions sur la *Vitalité*. Nous observons des gradations dans les trois regnes : (4) la Nature ne passeroit-elle point des Etres organisés inanimés aux Etres organisés animés, par des Etres simplement vitaux ; je veux dire, par des Etres organisés simplement irritables ? Dans ces Etres mitoyens l'Irritabilité constitueroit seule le Principe de la vie. L'action continuelle des liquides sur les solides irritables imprimeroit à ces derniers les divers mouvemens qui caractériseroient cette sorte de vie. Ce seroit de cette vie dont le Polype jouiroit au moins tandis qu'il demeureroit mutilé. Elle appartiendrait peut-être encore à quantité d'autres Especies de Polypes qui paroissent

[4] Part. II, III, IV de la *Contempl.*

des Animaux beaucoup plus déguifés; tels que les Polypes à bouquet, (5) les Polypes en naffe; (6) ceux en entonnoir, (7) ceux des infufions, (8) & bien d'autres Etres organisés microfco-piques.

[5] *Corps organisés*; Art. CXCIX, CCI, CCCXIX, CCXX. *Contempl.* Part. VIII, Chap. XI.

[6] *Cont.* Part. VIII, Chap. XIII.

(7) *Corps organisés*; Article CC. *Contemplation*; Partie VIII, Chap. XII.

(8) Voyez la curieufe *Differtation* de M. WREISBERG, Professeur d'Anatomie dans l'Académie de Gottingue & habile Observateur. Cette *Differtation*, qui est toute entiere sur les Animalcules des infufions, présente bien des particularités intéressantes, qui prouvent la sagacité de l'Observateur.



CHAPITRE III.

Réflexions sur le Monde microscopique.

QUOIQUE le monde microscopique ne nous soit pas plus connu que les Terres australes de notre Globe, nous en connoissons cependant assez pour concevoir les plus grandes idées des merveilles qu'il recèle, & pour être profondément étonnés de la variété presqu'infinie des **Modeles** sur lesquels l'Animalité a été travaillé. Les Voyageurs qui ont côtoyé les rives de ce Monde microscopique y ont découvert des Habitans dont les figures, les habillemens & les procédés ne ressemblent à rien de tout ce qui nous étoit connu. Ils n'ont pas même toujours trouvé des termes pour exprimer clairement ce qu'ils appercevoient au bout de leurs Lunettes. Il leur est arrivé, en quelque sorte, ce qui arriveroit à un Habitant de la Terre qui seroit transporté dans la Lune : comme il manqueroit d'idées analogues, il seroit privé de ces termes de comparaison qui aident à peindre les Objets.

LE Polype à bras nous avoit déjà beaucoup

Étonné par les ressemblances avec la Plante & par la singularité de sa structure. Nous n'imaginions pas qu'il existoit bien d'autres Animaux de la même Classe beaucoup plus travestis encore, & dont nous n'aurions jamais deviné les formes & la multiplication. Les Polypes dont je parle font un des grands prodiges du Monde microscopique : ils ont été nommés des Polypes à bouquet, & cette dénomination rend heureusement leurs apparences extérieures. Je les ai décrits fort au long dans mes deux derniers Ouvrages d'après le sage & célèbre Observateur qui nous les a fait connoître (1). J'ai encore décrit d'après lui, d'autres Espèces de Polypes microscopiques, qui n'offrent pas des particularités moins étranges (2) ni moins propres à perfectionner la Logique du Naturaliste.

Si cet excellent Observateur qui a enrichi l'Histoire naturelle de vérités si neuves & si imprévues, cédoit enfin aux pressantes invitations que je ne cesse de lui faire de publier la suite de ses découvertes, le Public y trouveroit de

(1) *Contempl.* Part. VIII, Chap. XI.

[2] Les Polypes en eutonnoir, & les Polypes en nasse. *Contemplation* ; Part. VIII, Chap. XII & XIII.

récon-

ar à la

Histo-

nison si

e con-

is plus

notre

x & si

le faire

oyages

que je

etour ;

CAPITRE

CHAPITRE IV.

Nouveaux Êtres microscopiques :

Les Tubiformes , les Tænia , les Navettes.

LES Ruiffeaux , les Mares , les Etangs* fourmillent dans certains tems d'une multitude d'Efpeces différentes de très-petits Polypes & d'Êtres microscopiques qui n'ont point encore de nom. Une feuille , un brin d'Herbe , un fragment de bois pourri tiré au hafard du fond d'un Ruiffeau & mis dans un Poudrier (1) plein d'eau , eft un petit Monde pour l'Observateur qui fait le voir. Mr. TREMBLEY m'a montré au Microfcope le 12 de Novembre 1765 , un de ces Êtres invisibles à l'œil nud & fans nom , dont je vais tâcher de donner une idée d'après ce que j'ai

[1] LES Naturaliftes donnent le nom de *Poudriers* à certains vafes d'un Verre blanc , dans lesquels ils renferment les Infeâtes pour les étudier plus commodément. Ces pots de verre blanc , de figure cylindrique , où l'on renferme des copftures , font des efpeces de Poudriers.

vu moi-même (2) & d'après ce que Mr. TREMBLEY m'en a rapporté.

CET Etre microscopique ne ressemble pas mal à un très-petit Tube , & je lui donneroïs volontiers le nom de *Tubiforme*. Il est fort transparent. A l'ordinaire il est fixé par une de ses extrémités sur quelqu'appui. L'autre extrémité se termine quelquefois en pointe mouffe ; d'autres fois elle semble coupée net ; on croit même y appercevoir une ouverture , comme sefoit celle d'un Tube capillaire.

CET Etre singulier est ordinairement immobile ; il lui arrive cependant de tems en tems de se balancer ou de vibrer assez lentement. Il fait plus ; il vient à se détacher de l'appui & à nager de côté & d'autre , tantôt dans une position verticale , tantôt plus ou moins oblique à l'Horizon , quelquefois horizontale , sans qu'on

[2] IL y avoit bien long-tems que je n'avois eu le plaisir de fixer l'œil à un microscope : j'ai dit ailleurs combien cet Instrument avoit fatigué & affoibli ma vue : c'étoit, en quelque sorte , pour moi une renaissance que de me retrouver cloué à un Microscope. J'ajouterai néanmoins , que malgré tout le mal qu'il m'a fait j'ai encore la vue assez bonne de près pour compter les œufs d'une Puce sans le secours d'aucun verre.

puisse découvrir comment il exécute de pareils mouvemens. S'il rencontre dans sa course le tranchant d'une feuille ou quelque fil, même très-délié, on le voit avec surprise s'y fixer par une de ses extrémités, s'y implanter comme une quille. Son adhérence à l'appui, dont la manière nous est inconnue, est assez forte pour qu'il soit en état de résister aux mouvemens qu'on imprime à l'appui ou à l'eau.

Mr. TREMBLEY qui avoit observé ces *Tubiformes* il y avoit plus de 20 ans, mais qui n'avoit pu alors les étudier, a découvert dans l'Automne de 1765 une de leurs manières de multiplier, & je l'ai observée moi-même à son Microscope. Voici en abrégé comment la chose se passe.

On apperçoit d'abord le long du Tubiforme un trait fort délié, qui semble le partager par le milieu suivant sa longueur. Ce trait se renforce de plus en plus; il paroît plus profond, plus tranché; enfin, il paroît double. On reconnoît que cette apparence d'un double trait est produite par la division actuelle de deux moitiés longitudinales du Tubiforme. On s'en assure en continuant d'observer : on voit les deux moitiés tendre continuellement à se séparer l'une

de l'autre. Tandis qu'elles sont encore parallèles ou appliquées l'une à l'autre, le Tubiforme paroît amplifié; son diamètre est double ou à-peu-près de celui d'un Tubiforme qui ne multiplie pas actuellement. Bientôt le parallélisme cesse; les deux moitiés commencent à s'écarter l'une de l'autre, tantôt par l'extrémité supérieure, tantôt par l'inférieure. La séparation s'accroît peu à peu, & le Tubiforme semble s'ouvrir comme un Compas. Lorsqu'il est entièrement ouvert, on voit deux Tubiformes inclinés l'un à l'autre comme les jambes d'un Compas, & qui sont encore unis par une de leurs extrémités. Cette division naturelle s'achève au bout de quelques heures.

Si l'on compare cette manière de multiplier des Tubiformes avec celle des Polypes à bouquet, (3) on leur trouvera de grands rapports. Mais, la première diffère de la seconde par une particularité essentielle; le Polype à bouquet se contracte avant que de se partager; & le Tubiforme ne paroît point du tout se contracter avant que de se diviser.

ON comprend bien que chaque moitié du

(3) Consultez le Chap. XI de la Part. VIII de la *Contemplation de la Nature*.

Tubiforme qui vient de se partager , & qui est devenue elle-même un Tubiforme parfait , peut se partager à son tour , & elle se partage en effet.

DE ces divisions naturelles & successives naissent des Groupes plus ou moins nombreux de Tubiformes : aussi ces Etres singuliers sont-ils fort multipliés dans les Eaux.

PARMI ces Tubiformes on en remarque de beaucoup plus courts les uns que les autres ; ce qui porteroit à soupçonner qu'ils se divisent encore transversalement.

J'AJOUTERAI que les Groupes qu'ils composent m'ont paru réveiller dans l'Esprit l'image de certaines Concrétions salines ou crySTALLINES.

Mr. TREMBLEY m'a montré au Microscope d'autres Etres aquatiques dont la figure imite extrêmement en petit celle du *Tenia*. J'ai distingué assez nettement deux Especes de ces Etres : peut-être néanmoins ne sont-ce là que de pures variétés. Quoi qu'il en soit ; la premiere Espece , qui m'a paru fort longue , alloit en s'effilant vers une de ses extrémités. J'y apperçois çà & là des traits transversaux assez espacés , & qui ne ressembloient pas mal aux incisions.

annulaires de cette Espece de *Tænia* que j'ai nommée à anneaux longs. (4) Je n'ai remarqué aucun mouvement dans cette sorte de *Tænia microscopique*. L'autre Espece m'a paru fort courte, & beaucoup plus aplatie. Les traits transversaux étoient si serrés, si rapprochés les uns des autres, qu'ils sembloient se confondre. Ces Êtres n'avoient qu'une demi transparence; & on juge bien qu'on ne découvroit point entre les traits transversaux cette sorte de travail qui se fait beaucoup remarquer dans cette Espece de *Tænia* dont j'ai donné la description. On pourroit conjecturer avec quelque vraisemblance que le *Tænia microscopique* se multiplie en se divisant transversalement ou par anneaux.

J'AI dit en parlant des *Tubiformes*, qu'ils se partagent sans se contracter. Mr. TREMBLEY a observé un autre Être microscopique qui multiplie en se partageant de la même maniere. Il ressemble assez à la navette d'un Tisseran. Il est

(4) *Dissertation sur le Tænia, &c. Oeuvres*, Tom. III 870. Dans la question III de cette Dissertation j'ai indiqué les caractères qui m'ont paru propres à distinguer deux Especes de *Tænia*. Un de ces caractères consiste dans la longueur respective des anneaux. J'ai donc nommé une des Especes le *Tænia à anneaux longs* : l'autre le *Tænia à anneaux courts*.

porté sur un pédicule comme les Cloches d'un Polype à bouquet. Il se divise par le milieu suivant sa longueur ; en sorte qu'après cette division naturelle on voit deux *Navettes* sur un même pédicule. Chaque *Navette* abandonne ensuite le pédicule & va s'établir ailleurs.

Tous ces Etres microscopiques sont d'une petitesse qui ne nous permet guere que de nous assurer de leur existence & qui nous laisse dans de profondes ténèbres sur leur véritable nature. Nous ne sommes un peu fondés à les juger des Animalcules que sur l'analogie de leur multiplication avec celle des plus grands Polypes à bouquet.

A PROPOS des Polypes à bouquet, Mr. TREMPLEY m'en a fait voir au Microscope qui m'ont paru d'une petitesse prodigieuse : on pourroit les comparer à un amas de très-petits grains de Crystal. Ils en ont tout l'éclat.

QUELLE foule de merveilles ne recèlent donc point une Mare ou un Ruissseau, & combien l'Echelle des Etres organisés est-elle étendue ! Combien nos connoissances sur le Regne animal & en général sur le Système organique sont-

elles imparfaites ! Je ne l'ai pas dit encore assez (5). Combien est-il utile que nous nous pénétrions fortement du sentiment de notre ignorance pour être plus réservés à prononcer sur les voies de l'AUTEUR de la Nature (6) !

CHAPITRE V.

Pensées au sujet des Êtres microscopiques.

QUAND on n'a pas observé soi-même la Nature, on se livre facilement aux premières idées qui s'offrent à l'Esprit sur certaines Productions qui paroissent s'éloigner beaucoup de celles qu'on connoit le plus. C'est ainsi qu'un Physicien qui n'auroit jamais vu de Polypes ni aucun de ces Êtres microscopiques dont je viens de parler admettroit aisément que ces Êtres sont simplement irritables ou vitaux. Cette hypothèse lui plairoit même d'autant plus qu'elle lui paroîtroit

(5) Voyez sur-tout la Partie XII de cette *Palingénésie*.

(6) Consultez encore les Chap. XVI, XVII de la Partie VIII de la *Contempl.*

plus commode. Mais, si ce Physicien venoit une fois à observer ces différens Etres & tous ceux qui leur sont analogues; s'il les étudioit long-tems; s'il suivoit avec soin les procédés & les mouvemens divers par lesquels ils semblent pourvoir à leur conservation; je doute qu'il hésitât beaucoup à les ranger parmi les Animaux. (1)

[1] LES Animalcules des infusions sont bien propres à confirmer ceci. Il faut lire dans l'excellente *Dissertation* Italienne de M. l'Abbé SPALLANZANI sur ces Animalcules, publiée en 1765, ce qu'il raconte de leur structure, de leur mouvemens, de leur instinct. Il en a découvert de plusieurs *Especies*, toutes assez caractérisées. La plupart ont une figure arrondie & aplatie. Ils ont une sorte de bec plus ou moins alongé. Ils sont transparens, & leur transparence permet de découvrir dans leur intérieur un amas de très-petits globules qui dans quelques-uns semblent arrangés avec art. D'autres Animalcules ont des figures fort alongées & qui tiennent plus ou moins de celle d'un très-petit Ver. On aperçoit dans leur intérieur une sorte de canal qu'on soupçonneroit analogue à l'estomac & aux intestins.

A l'égard de leurs mouvemens & de leur instinct, je ne ferois mieux faire que de transcrire ici ce que l'habile Observateur en rapporte lui-même dans son second Chapitre.

“ Le propre de ces Animaux étoit de s'élancer avec avidité sur les petites parcelles qui se détachent lentement des semences dans les infusions. Mais on remarque outre cela une partialité qui n'est pas à négliger : c'est que

Je ne prononcerai point néanmoins sur la nature de ces Etres microscopiques & sur celle de quantité d'autres Etres qui paroissent s'en rapprocher plus ou moins. Le terme très-géné-

„ ces Animaux savent se détourner avec beaucoup d'adresse
 „ des obstacles qu'ils rencontrent, & même s'éviter entr'eux
 „ J'en ai vu des centaines, renfermés dans le plus petit espace, se mouvoir à l'ordinaire, & ne jamais se heurter l'un
 „ l'autre en marchant. Souvent même il leur arrivoit de changer brusquement de direction ou d'en prendre une diamé-
 „ tralement opposée à celle qu'ils avoient prise d'abord; cependant je ne me suis jamais aperçu, du moins d'une manière
 „ sensible, qu'ils aient été donner de la tête contre les corps
 „ qui se trouvoient sur leur route. J'ai plié la petite lame de
 „ verre qui soutient la goutte d'eau de l'infusion, afin de
 „ faire descendre la liqueur dans cette courbure; & je les
 „ ai vu alors descendre vers le fond, mais sans être plus gênés dans leurs mouvemens que les Poissons qui nagent
 „ contre le courant de l'eau. „

„ . . . Lorsque la liqueur est sur le point de s'évaporer
 „ entièrement, on a beaucoup de plaisir à voir ces petits Etres
 „ & sur-tout les plus robustes d'entr'eux, se tourmenter,
 „ faire des culbutes sur la tête, s'agiter en rond, ralentir
 „ leur agitation par degrés, & enfin se trouvant à sec, s'arrêter sur le champ & expirer. „

Le judicieux Auteur conclut de la manière qui suit. „ On
 „ devroit, je crois, conclure de toutes les Observations que
 „ j'ai faites jusqu'ici, que les mouvemens ordinaires de nos

ral d'*Etres* par lequel je les désigne, indique assez que je ne veux point décider de ce qu'ils sont ou ne sont pas. Mais, j'avouerai que j'aurois plus de penchant à les regarder comme de véritables Animaux.

Nous ne saurions assigner le point précis où finit l'Echelle de l'Animalité. Nous avons vu dans

„ Animalcules aquatiques ne sont point purement mécani-
 „ ques, mais vraiment réguliers, produits par un principe
 „ intérieur & spontané, & qu'il faut placer ces Etres dans
 „ la Classe des Animaux vivans, non pas assurément d'une
 „ maniere impropre & figurée; mais en parlant rigoureuse-
 „ ment & dans le vrai. „

“ En effet, cette maniere de s'observer avec l'œil, de bes-
 „ queter doucement les parcelles des Végétaux dispersées dan
 „ l'infusion, de se réunir lorsque le fluide se dessèche, de
 „ s'attrouper dans les endroits où l'évaporation est plus lente,
 „ de passer du repos à un mouvement rapide sans y être dé-
 „ terminés par aucune impulsion étrangere, de nager contre
 „ l'effort du courant, de savoir adroitement éviter les ob-
 „ tacles & s'éviter eux-mêmes en marchant, enfin, cette
 „ faculté de changer brusquement de direction & d'en prendre
 „ même une toute opposée, sont autant de signes évidens &
 „ incontestables d'un tel principe. „

Voyez dans le Chap. XIX de la Part. VIII de la *Contem-
 plation* les nouvelles observations de l'Auteur sur les Animal-
 cules dont il s'agit,

la Partie IV de cette *Palingénésie*, qu'il n'est point du tout démontré que les Plantes soient absolument insensibles : si elles ne l'étoient point en effet, l'Echelle de l'Animalité se prolongeroit fort au-delà du point où nous présumons qu'elle finissoit. La Nature est comme cette image que présente le Prisme : tout y est nuancé à l'indéfini. " Nous traçons des lignes sur cette image, „ disois-je en terminant mon *Parallele des Plan-* „ *tes & des Animaux*; (2) & nous appelons „ cela faire des *Genres* & des *Classes*. Nous n'ap- „ percevons que les teintes dominantes, & les „ nuances délicates nous échappent. Les Plan- „ tes & les Animaux ne sont que des modifica- „ tions de la Matière organisée. Ils participent „ tous à une même essence, & l'Attribut dis- „ tinctif nous est inconnu. ”

EN effet; pour que nous pussions assigner le point précis où l'Echelle de l'Animalité expire, il faudroit que nous pussions prouver qu'il existe une organisation qui répugne essentiellement à toute Union avec une Ame ou un Principe immatériel & sentant. Et pour que nous pussions

(2) *Contemplation de la Nature*, Part. X.

prouver cela, il faudroit que nous connuissions à fond toutes les modifications de la Substance matérielle organique & toutes celles de la Substance immatérielle sentante. Je ne dis pas assez ; il faudroit encore que nous connuissions la nature intime des deux Substances,

SUPPOSONS qu'un habile Naturaliste prétende avoir découvert un caractère distinctif de la Plante & de l'Animal : supposons que ce caractère est très-marqué : ne resteroit-il pas toujours la plus grande incertitude sur son universalité. Ne faudroit-il pas que ce Naturaliste eût fait le dénombrement le plus exact de toutes les Espèces de Plantes & de toutes les Espèces d'Animaux, pour qu'il pût être sûr de la réalité de ce caractère ? & où seroit le Naturaliste aussi sage qu'instruit, qui oseroit se flatter de connoître toutes les Espèces des Etres organisés ?

NOUS ne savons pas mieux où finit l'Organisation que nous ne savons où finit l'Animalité. Nous ne connoissons point la limite qui sépare l'accroissement pour intussusception de l'accroissement par apposition. Mais, nous entrevoyons assez qu'une sorte d'apposition intervient dans le premier, puisqu'il résulte essentiellement de l'application successive de matières

étrangeres à un fond primordial. (3) Ces deux manieres de croître ont donc quelque chose de commun : elle ne sont donc pas fort éloignées l'une de l'autre. Le Végétal paroïsoit bien aussi éloigné de l'Animal, lorsque le Polype est venu les rapprocher. Est-il impossible qu'on découvre un jour quelque Production qui rapprochera de même le Végétal du Minéral, l'intussusception de l'apposition ?

Je ne veux ni organiser tout ni animaliser tout : mais , je ne veux pas qu'on s'imagine que ce qui ne paroît point organisé n'est point du tout organisé, & que ce qui ne paroît point Animal n'est point du tout Animal.

Si donc nous ne découvrons aucune raison philosophique de borner l'Echelle de l'Animalité à telle ou telle Production ; s'il est très-raisonnable de ne prétendre point renfermer la Nature dans l'étroite capacité de notre Cervelet ; s'il est aussi satisfaisant que raisonnable de penser que les Etres sentans ont été le plus multipliés qu'il étoit possible ; nous préférons d'admettre que tous ces Etres mouvans qui peuplent le Monde microscopique sont doués de vie & de

(1) Consultez ici la Part. XI de cette *Paling.*

sentiment. Et si nous admettons encore , au moins comme probable , que la **MAIN ADORABLE** QUI les a formés , les destine à une beaucoup plus grande perfection , le Tableau de l'Animalité s'embellira de plus en plus & nous offrira la Perspective la plus ravissante & la mieux proportionnée aux idées sublimes que nous devons nous former de la **SUPREME BIENFAISANCE**.

COMMENT un Philosophe dont le Cœur est aussi bien fait que l'Esprit , ne se plairait-il point à considérer ces nombreuses Familles d'Animaux répandues dans toutes les Parties de notre Globe , comme autant d'ordres différens d'Intelligences subalternes , déguisées pour un tems sous des formes très-différentes de celles qu'elles revêtiront un jour , & sous lesquelles elles déploieront ces admirables Facultés dont elles ne nous donnent à présent que de foibles indices ? Le moindre des Etres microscopiques devient ainsi à mes yeux un Etre presque respectable : ma Raïson se plait à percer cette écorce qui cache sa véritable nature , & à contempler dans cet Etre , si chétif en apparence , les libéralités infinies de l'**ETRE DES ETRES**.

CHAPITRE VI.

*Le Droit de la Nature.**L'Homme moral.*

LORSQU'ON étudie la nature de l'Homme, on ne tarde pas à découvrir que cet Etre si excellent a des rapports de divers genres avec tous les Etres qui l'environnent.

DE ces rapports, comme d'une Source féconde, découle l'importante Théorie des Loix naturelles de l'Homme.

LES Loix naturelles sont donc les résultats des rapports que l'Homme soutient avec les divers Etres : (1) définition plus philosophique que celles de la plupart des Jurisconsultes & des Moralistes.

L'HOMME parvient par sa Raison à la connaissance de ces rapports divers. C'est en étudiant

(1) *Essai anal. sur les Facultés de l'Ame.* §. 40 , 272.
Part. VIII de cette *Paling.*

sa propre nature & celle des Etres qui l'environnent, qu'il démêle les liaisons qu'il a avec ces Etres & que ces Etres ont avec lui.

CETTE connoissance est celle qu'il lui importe le plus d'acquérir, parce que c'est uniquement sur elle que repose son véritable bonheur.

CE seroit la chose la plus contraire à la Nature, que l'Homme pût être *véritablement* heureux en violant les Loix du Monde qu'il habite : c'est que ce sont ces Loix mêmes qui peuvent seules conserver & perfectionner son Etre.

L'HOMME assujetti à ces Loix par son CREATEUR, aspireroit-il donc en insensé au privilege d'être intempérant impunément, & prétendrait-il changer les rapports établis entre son estomac & les alimens nécessaires à sa conservation ?

IL y a donc dans la Nature un Ordre préétabli, dont la fin est le plus grand bonheur possible des Etres sentans & des Etres intelligens.

L'ETRE intelligent & moral, connoît cet ordre & s'y conforme. Il le connoît d'autant mieux

qu'il est plus intelligent. Il s'y conforme avec d'autant plus d'exactitude qu'il est plus moral.

LA moralité consiste donc essentiellement dans la conformité des jugemens & des actions de l'Homme avec l'Ordre établi ou ce qui revient au même , avec l'Etat des Choses.

L'ETAT des Choses est proprement leur nature particulière. & leurs relations.

L'HOMME moral en usera donc à l'égard de chaque Etre relativement à la nature propre de cet Etre & à ses rapports.

L'HOMME choqueroit donc la moralité s'il traitoit un Etre sentant comme un Etre insensible , un Animal comme un caillou.

LE Droit naturel, qui est le Système des Loix de la Nature, s'étend donc à tous les Etres avec lesquels l'Homme a des rapports.

CE Droit embrasse donc dans sa sphere les Substances inanimées comme les Substances animées. Il ne laisse aucune action de l'Homme dans une indétermination proprement dite. Il les régit toutes. Il ne règle pas moins la conduite de

l'Homme à l'égard d'un Atome vivant qu'à l'égard de son Semblable.

L'HOMME vraiment moral tâchera donc de ne rien faire dont il ne puisse se rendre raison à lui-même. Toutes ses actions seront plus ou moins réfléchies. Moins l'Homme est intelligent & moral & plus il produit de ces actions qu'il lui plait de nommer *indifférentes*.

CONCEVONS donc que plus un Etre intelligent est parfait , & moins il produit de ces actions qu'on peut nommer *indifférentes*. Il y a , sans doute , quelque part dans l'Univers des Etres intelligens si parfaits ; je dirai si réfléchis , que leurs moindres actions ont un but & le meilleur but.

VOILA une foible esquisse d'un Droit de la Nature qui n'est pas précisément celui qu'on a coutume d'enseigner dans les Ecoles : mais pourquoi rester au-dessous de son Sujet , & limiter l'Etre de l'Homme , dans la sphere enveloppe la Nature entiere ?

Si ce Droit lie l'Homme aux moindres Substances , comme à lui-même & à ses Semblables , quelle multitude de liaisons n'établit-il point

entre l'Homme & son CRÉATEUR ! Combien ces liaisons annoncent-elles l'excellence de l'Homme & sa suprême élévation sur tous les Animaux !

L'HOMME , enrichi de la Connoissance des la Nature [2] & de celle de son DIVIN AUTEUR , puisera dans ces Connoissances sublimes des principes invariables de conduite qui dirigeront toutes ses actions au but le plus raisonnable & le plus noble.

L'HOMME , appelé par la prééminence de ses Facultés à dominer sur tous les Etres terrestres , ne violera point les Loix fondamentales de son Empire. Il respectera les droits & les privilèges de chaque Etre. Il fera du bien à tous quand il ne sera forcé de faire du mal à aucun. Il ne fera jamais Tyran ; il sera toujours Monarque.

LE sceptre du Dominateur des Etres terrestres.

(2) CE que je dis ici de la Connoissance de la Nature , n'est point opposé à ce que j'ai dit dans les Parties XII & XIII , de l'imperfection & des bornes de cette Connoissance. J'ai montré à la fin de la Part. XIII , que notre Connoissance est proportionnée à nos vrais besoins , & j'ai indiqué quels sont ces besoins. Parce que nous ignorons beaucoup , il ne s'ensuit pas que nous n'en sachions point assez pour être heureux , c'est-à-dire , vertueux.

tres fera donc un sceptre de justice & d'équité. Il exercera en Monarque son droit de vie & de mort sur les Animaux. Il ne les fera point souffrir sans raison & abrégera leurs souffrances lorsqu'il sera obligé de les immoler à ses besoins, à sa sûreté ou à son instruction. Humain & bienfaisant par principes autant que par sentiment, il adoucira leur servitude, modérera leur travail, soulagera leurs maux, & n'endurcira jamais son cœur à la voix touchante de la compassion. Il ne regardera point comme une action purement indifférente d'écraser un Moucheron qui ne lui fait & ne peut lui faire aucun mal. Comme il fait que ce Moucheron est un Etre sensible qui goûte à sa manière les douceurs de l'existence, il ne le privera point de la vie par plaisir, par caprice ou sans réflexion : il respectera en lui la MAIN QUI l'a formé, & n'abusera point de sa supériorité sur un Etre que son souffle pourroit détruire.



CHAPITRE VII.

Suite du même sujet.

Du Droit de l'Homme sur les Animaux.

JE l'ai dit; l'Homme intelligent & moral se conforme à la nature & aux relations des Etres. Il ne les confond point quand il peut les distinguer, & il s'applique à les distinguer. Ainsi, dès que l'expérience & le raisonnement lui rendent probable que tel ou tel Etre est doué de Sentiment, il en agit à l'égard de cet Etre conformément aux rapports naturels que la Sensibilité met entre l'Homme & tous les Etres qui participent, comme lui, à cette noble prérogative. Il est Homme; tout ce qui respire peut intéresser son humanité. Il est un Etre moral; les jugemens de sa Raïson éclairée sont pour lui des Loix, parce qu'ils sont les Résultats de la connoissance qu'il a de l'Ordre établi. Il est ainsi à lui même sa propre Loi: & quand il n'auroit point de SUPÉRIEUR, il n'en demeureroit pas moins soumis aux Loix de la Raïson.

Je le disois encore; l'Homme moral ne se

Permet que le moins d'actions indifférentes ou machinales qu'il est possible. Il agit le plus souvent en vue de quelque motif, & ce motif est toujours assorti à la noblesse de son être. La plupart de ses actions sont réfléchies, parce qu'il les compare sans cesse aux Loix de l'Ordre. Il ne se fait point une récréation de détruire des Etres organisés; il n'arrache pas une feuille, un brin d'Herbe sans quelque motif que sa Raison approuve. C'est ainsi apparemment qu'en usoit cet Etre si moral, l'estimable DES BILLETTES.

» Le Bien Public, l'Ordre, dit son illustre (1)
 » Historien, toujours sacrifiés sans scrupule,
 » & même violés par une mauvaise gloire,
 » étoient pour lui des objets d'une passion vive
 » & délicate. Il la portoit à tel point, & en
 » même tems cette sorte de passion est si rare,

(1) FONTENELLE; Eloge de M. DES BILLETTES. Je ne puis laisser échapper cette occasion de payer à l'illustre Historiographe de l'Académie le tribut de reconnoissance que je lui dois & que j'aime à lui devoir. Ses excellens *Eloges* sont peut-être ce qui a le plus contribué à développer chez moi le goût des bonnes Choses, & à m'inspirer un desir vif de bien faire. C'est que les exemples disent plus que les préceptes, & qu'ils disent bien davantage encore quand ils sont présentés par un Peintre qui fait embellir & animer tout, mettre chaque Objet à sa place, & rendre avec art sa forme & ses couleurs. Ces *Eloges* inimitables ont été la lecture favorite de ma jeunesse & ils font encore celle de mon âge viril.

„ qu'il est peut-être dangereux d'exposer au
 „ Public, que quand il passoit sur les marches
 „ du Pont-neuf, il en prenoit les bouts qui
 „ étoient moins usés, afin que le milieu qui
 „ l'est toujours davantage, ne devint pas trop
 „ tôt un glacié. ” Un tel homme ne se jouoit
 point, sans doute, de la Vie de l'innocent Mou-
 cheron. Combien ne feroit-il pas à souhaiter,
 ajouterai-je avec l'Historien, que l'Ordre ou le
 Bien général fût toujours aimé avec la même
 superstition !

LES Animaux sont des Livres admirables où
 le GRAND ÊTRE a rassemblé les traits les plus
 frappans de SA SOUVERAINE INTELLIGENCE.
 L'Anatomiste doit ouvrir ces Livres pour les étu-
 dier & connoître mieux sa propre structure :
 mais, s'il est doué de cette Sensibilité délicate
 & raisonnée qui caractérise l'Homme moral il
 ne s'imaginera point en les feuilletant qu'il feuil-
 lette une Ardoise. Jamais il ne multipliera les
 Victimes malheureuses de son instruction & ne
 prolongera leurs souffrances au-delà du but le
 plus raisonnable de ses recherches. Jamais il
 n'oubliera un instant que tout ce qui est doué
 de vie & de sensibilité a droit à sa commisération.

Je proposerai ici pour modèle à tous les Ana-

tomistes , ce célèbre Scrutateur de la Nature à la sagacité & au burin duquel nous devons le merveilleux *Traité Anatomique* de la *Chenille* ; (2) Ouvrage immortel dont nous n'avions pas même soupçonné la possibilité , & que je regarde comme la plus belle preuve de fait de l'Existence d'une PREMIERE CAUSE INTELLIGENTE. Avec quel plaisir & quel étonnement ne lit-on point ces mots à la page XIII de la Préface ! ” Com-
 „ me je ne me suis proposé de publier qu'un
 „ simple *Traité d'Anatomie* , l'on ne doit pas s'at-
 „ tendre à trouver ici de grands détails physio-
 „ logiques ; cette partie , si pleine d'incertitu-
 „ des , pour être exposée comme il faut , auroit
 „ exigé nombre d'expériences , que la répugnance
 „ ce que j'ai à faire souffrir les Animaux ne
 „ m'a pas permis de tenter ; répugnance , qui
 „ est même allée si loin , que j'ai usé de la plus
 „ grande épargne par rapport à mes Sujets , &
 „ que je ne crois point que tout ce *Traité* ait
 „ coûté la vie à plus de huit ou neuf *Chenilles*.
 „ Encore ai-je eu toujours soin de les noyer
 „ dans de l'eau avant que de les ouvrir.” Si
 GELON stipuloit pour l'Humanité (3) quand il in-

(2) Voyez l'Art. XIV du *Tableau des Confd.*

(3) MONTESQUIEU , *Esprit des Loix*.

terdisoit aux Carthaginois vaincus les Sacrifices humains; LYONET stipuloit pour l'Animalité quand il traçoit ainsi les devoirs de l'Anatomiste en se peignant si naïvement lui-même.

CETTE qualité de l'Ame que nous nommons la *Sensibilité*, est un des plus puissans ressorts de l'Etre social. C'est elle qui rend à la Société universelle les services les plus prompts, les plus sûrs, les plus nécessaires. Elle devance la réflexion, toujours un peu tardive, & supplée à propos à la lenteur de celle-ci.

L'HOMME, de tous les Etres terrestres le plus social, a donc un grand intérêt à cultiver la *Sensibilité*, puisqu'elle fait partie de ce bel assortiment de qualités qui constitue l'Etre moral. Mais, il ne permettra point qu'elle dégénere en foiblesse & qu'elle dégrade son Etre.

L'HOMME risqueroit de corrompre bientôt ses mœurs s'il se familiarisoit trop avec les souffrances & le sang des Animaux. Cette vérité morale est si saillante qu'il seroit superflu de la développer: ceux qui sont chargés par état de diriger les Hommes ne la perdront jamais de vue. Je regarderois l'opinion de l'automatisme des Bêtes comme une sorte d'hérésie philosophique, qui

deviendrait dangereuse pour la Société si tous ses Membres en étoient fortement imbus. Mais, il n'est pas à craindre qu'une opinion qui fait violence au Sentiment & qui contredit sans cesse la voix de la Nature, puisse être généralement adoptée. CELUI qui a fait l'Homme pour dominer sur les Animaux, semble avoir voulu prévenir par cette voix secrète l'abus énorme de la Puissance, & avoir ménagé aux malheureux Sujets un accès au cœur du Monarque, lorsqu'il est sur le point de devenir Despote.

Si mon hypothese est vraie, la SOUVERAINE BONTÉ auroit beaucoup plus fait encore pour ces innocentes Victimes des besoins toujours renaissans d'un Maître souvent dur & ingrat. ELLE leur auroit réservé les plus grands dédommagemens dans cet Etat futur dont la probabilité paroît accroître à mesure qu'on approfondit les considérations philosophiques sur lesquelles elle repose & que je me suis plu à exposer en détail dans cet E'crit. La bienveillance universelle me l'a dicté, & je m'estimerois heureux si j'avois réussi, au gré de mes desirs, à inspirer à tous mes Lecteurs cette bienveillance,





SEIZIEME PARTIE.

I D É E S

S U R

L'ÉTAT FUTUR DE L'HOMME.

C H A P I T R E I.

*Principes préliminaires sur la nature de
l'Homme.*

SI les Animaux paroissent appelés à jouir dans un autre état d'une perfection plus relevée, quelle ne doit pas être celle qui est réservée dans une autre Vie à cet Etre qui n'est Animal que par son Corps, & qui par son Intelligence touche aux NATURES SUPÉRIEURES !

L'HOMME est un Etre-mixte : il résulte de l'Union de deux Substances. L'espèce particulière de ces deux Substances , & si l'on veut encore , la manière dont elles sont unies constituent la nature propre de cet Etre qui a reçu le nom d'*Homme* , & le distinguent de tous les autres Etres.

LES modifications (1) qui surviennent aux deux Substances par une suite des diverses circonstances où l'Etre se trouve placé , constituent le Caractère propre de chaque Individu de l'Humanité.

L'HOMME a donc son essence (2^e) comme tout ce qui est ou peut être. Il étoit de toute Eternité dans les Idées de l'ENTENDEMENT DIVIN ce qu'il a été lorsque la VOLONTÉ EF-

(1) CE mot exprime en général tous les changements qui surviennent ou peuvent survenir à un Etre. Ainsi les différentes figures qu'un Corps revêt , sont différentes *modifications* de ce Corps. Il en est de même des idées de l'Ame ; elles sont aussi des modifications de l'Ame.

(2) L'ESSENCE d'une chose est ce qui fait qu'elle est ce qu'elle est , ou si l'on veut , qu'elle nous paroît être ce qu'elle est. Ainsi , nous disons que l'*Etendue* & la *Solidité* constituent l'*Essence* du Corps ; parce que le Corps nous paroît toujours *étendu* & *solide* & que nous ne saurions nous le représenter sans étendue & sans solidité.

EFICACE l'a appelé de l'état de simple possible à l'Etre.

LES Essences sont immuables. Chaque Chose est ce qu'elle est. Si elle changeoit essentiellement, elle ne seroit plus cette Chose : elle seroit une autre Chose essentiellement différente.

L'ENTENDEMENT DIVIN est la Région éternelle des Essences. **DIEU** ne peut changer ses **IDÉES**, parce qu'il ne peut changer sa **NATURE**. Si les Essences dépendoient de sa **VOLONTÉ**, la même Chose pourroit être cette Chose & n'être pas cette Chose.

TOUT ce qui est ou qui pouvoit être existoit donc d'une manière déterminée dans l'**ENTENDEMENT DIVIN**. L'Action par laquelle **DIEU** a actualisé les Possibles ne pouvoit rien changer aux déterminations essentielles & idéales (3) des Possibles.

(3) *LES déterminations idéales* d'un Etre sont ici ses Qualités essentielles, ses Attributs considérés dans les idées de l'**ENTENDEMENT DIVIN**. **LEIBNITZ** avoit dit; que l'**ENTENDEMENT DIVIN** étoit la *Région éternelle des Essences*; parce que tout ce qui existe existoit de toute éternité comme possible ou en idée dans l'**ENTENDEMENT** de **DIEU**. J'exprimerai cette vérité sublime en d'autres termes : le Plan entier de l'Univers existoit de toute éternité dans l'**ENTENDE-**

IL existoit donc de toute éternité dans l'ENTENDEMENT DIVIN un certain Etre possible, dont les déterminations essentielles constituoient ce que nous nommons la Nature humaine.

SI, dans les IDÉES de DIEU, cet Etre étoit appelé à durer; si son existence se prolongeoit à l'infini au-delà du tombeau, ce seroit toujours essentiellement le même Etre qui durerait ou cet Etre seroit détruit & un autre lui succéderoit; ce qui seroit contre la supposition.

AFIN donc que ce soit l'Homme & non un autre Etre qui dure, il faut que l'Homme conserve sa propre nature & tout ce qui le différencie essentiellement des autres Etres-mixtes.

MAIS, l'Essence de l'Homme est susceptible d'un nombre indéfini de modifications diverses, & aucune de ces modifications ne peut changer l'Essence. NEWTON encore enfant étoit es-

SENT du SUPREME ARCHITECTE. Toutes les Parties de l'Univers & jusqu'au moindre Atome étoient dessinées dans ce Plan. Tous les changemens qui devoient survenir aux différentes Pièces de ce Tout immense y avoient aussi leurs Représentations. Chaque Etre y étoit figuré par ses Caractères propres; & l'Acte par lequel la SOUVERAINE PUISSANCE a réalisé ce Plan, est ce que nous nommons la Création.

féntiellement le même Etre qui calcula depuis la route des Planetes.

DE tous les Etres terrestres l'Homme est incontestablement le plus perfectible. L'Hottentot paroît une Brute, NEWTON un ANGE. L'Hottentot participe pourtant à la même Essence que NEWTON; & placé dans d'autres circonstances, l'Hottentot auroit pu devenir lui-même un NEWTON.

SI la considération des ATTRIBUTS DIVINS & en particulier de la BONTÉ SUPREME fournit des raisons plausibles en faveur de la conservation & du perfectionnement futurs des Animaux, (4) combien ces raisons acquièrent-elles plus de force quand on les applique à l'Homme, cet Etre intelligent, dont les Facultés éminentes sont déjà si développées ici-bas & susceptibles d'un si grand accroissement; à l'Homme enfin, cet Etre moral qui a reçu des Loix, qui peut les connoître, les observer ou les violer !

MAIS, puisque cet Etre qui paroît si manifestement appelé à durer & à accroître en per-

(4) ON peut consulter les trois premières Parties de cette *Paling.* & la Part. XIV du même Ouvrage.
fection

fection, est essentiellement un Etre - mixte, il faut que son Ame demeure unie à un Corps : si cela n'étoit point , ce ne seroit pas un *Etre-mixte*, ce ne seroit pas l'Homme qui dureroit & qui seroit perfectionné. La permanence de l'Ame ne seroit pas la permanence de l'Homme : l'Ame n'est pas tout l'Homme, le Corps ne l'est pas non plus : L'Homme résulte essentiellement de l'Union d'une certaine Ame à un certain Corps.

L'HOMME seroit-il décomposé à la Mort pour être récomposé ensuite ? L'Ame se sépareroit-elle entièrement du Corps (5) pour être unie ensuite à un autre Corps ? Comment concilieroit-on cette opinion commune avec le Dogme si philosophique & si sublime qui suppose que la VOLONTÉ EFFICACE a créé tout & conserve tout par un Acte unique ? [6]

Si les observations les plus sûres & les mieux faites concourent à établir que cette VOLONTÉ ADORABLE a préformé les Etres organisés ; si nous découvrons à l'œil une préformation dans

[5] ON le croit communément & sans aucune preuve. Je reviendrai ailleurs à ceci.

(6) Consultez la Partie VI de cette *Paling*.

plusieurs Espèces ; (7) n'est-il pas probable que l'Homme a été préformé de manière que la mort ne détruit point son Etre & que son Ame ne cesse point d'être unie à un Corps organisé ?

COMMENT admettre en bonne Métaphysique des Actes successifs dans la VOLONTÉ IMMUA-BLE ? Comment supposer que cette VOLONTÉ qui a pu péordonner tout par un seul Acte , intervient sans cesse & immédiatement dans l'Espace & dans le Temps ? Crée-t-elle d'abord la Chenille , puis la Chrysalide , ensuite le Papillon ? Crée-t-elle à chaque instant de nouveaux Germes ? Infuse-t-elle à chaque instant de nouvelles Ames dans ces Germes ? En un mot ; la grande Machine du Monde ne va-t-elle qu'au^doigt & à l'œil ?

Si un Artiste nous paroît d'autant plus in-

(7) LES observations des meilleurs Naturalistes prouvent que la Plante préexiste dans la graine , le Papillon dans la Chenille , le Poulet dans l'œuf , &c. Ceux qui désireront des détails sur ces faits intéressans pourront consulter les Chap. IX , X , XII du Tom. I des *Confid. sur les Corps org.* les Chap. VIII , IX , X , XI , XII de la Part. VII de la *Cont. de la Nat.* ainsi que les Chap. I , II , VI , VII , X , XI , XII , XIV de la Part. IX du même Ouvrage. Ils pourront se borner , s'ils le veulent , à parcourir ce *Tableau des Confid.* que j'ai inféré dans cette *Paling.* ou les Part. X & XI du même Livre.

telligent , qu'il a su faire une Machine qui se conserve & se meut plus long-tems par elle-même ou par les seules forces de sa mécanique , pourquoi refuserions-nous à l'Ouvrage du SUPREME ARTISTE une prérogative qui annoncerait si hautement. & sa PUISSANCE & son INTELLIGENCE INFINIES ?

COMBIEN est-il évident que l'AUTEUR de l'Univers a pu exécuter un peu en grand pour l'Homme , ce qu'IL a exécuté si en petit pour le Papillon [8] & pour une multitude d'autres Etres organisés , qu'IL a jugé à propos de faire passer par une suite de métamorphoses apparentes , qui devoient les conduire à leur état de perfection terrestre ?

COMBIEN est-il manifeste que la SOUVERAINE PUISSANCE a pu unir dès le commencement l'Âme humaine à une Machine invisible & indestructible par les Causes secondes & unir cette Machine à ce Corps grossier sur lequel seul la mort exerce son Empire !

Si l'on ne peut refuser raisonnablement de

(8) AVEC beaucoup de dextérité & d'attention l'on parvient à démêler dans la Chenille les Parties propres au Papillon , & même assez long-tems avant la métamorphose.

reconnoître la possibilité d'une telle préordination, je ne verrois pas pourquoi on préféreroit d'admettre que DIEU intervient immédiatement dans le temps qu'il crée un nouveau Corps organisé, pour remplacer celui que la mort détruit & conserver ainsi à l'Homme sa nature d'Etre mixte.

IL ne suffiroit pas même que DIEU créât un nouveau Corps ; il faudroit encore que le nouveau Cerveau qu'IL créeroit contint les mêmes déterminations (9) qui constituoient dans l'ancien le Siege de la Personnalité ; autrement ce ne seroit plus le même Etre qui seroit conservé ou restitué.

LA Personnalité tient essentiellement à la Mémoire : celle-ci tient au Cerveau ou à certaines déterminations que les fibres sensibles contractent & qu'elles conservent. Je crois l'avoir assez prouvé dans *l'Essai Analytique*, (10) et dans *l'Analyse abrégée* [11] de l'Ouvrage. Qu'on

(9) Les mêmes conditions *physiques* ou matérielles auxquelles la Mémoire a été attachée.

(10) Chap. VII; §. 57, Chap. XXII; §. 625, 626, 627, & suiv.

(11) Art. IX, X, XI, XV, XVI, XVII, XVIII. ■

prene la peine de réfléchir un peu sur ces preuves , & je me persuade qu'on les trouvera solides. Je dois être dispensé de reproduire sans cesse les mêmes preuves : je puis supposer que mes Lecteurs ne les ont pas totalement oubliées.

Puis donc que la Mémoire tient au Cerveau & que sans elle il n'y auroit point pour l'Homme de Personnalité, il est très-évident qu'afin que l'Homme conserve sa propre Personnalité ou le souvenir de ses états passés , il faut , comme je le disois , [12] qu'il intervienne l'un ou l'autre de ces trois moyens :

” Ou une action immédiate de DIEU sur
 „ l'Ame ; je veux dire , une Révélation inté-
 „ rieure :

” Ou la création d'un nouveau Corps dont le

suffiroit de savoir que certains accidens purement physiques affoiblissent & détruisent même la Mémoire, pour qu'on ne pût douter qu'elle ne dépende de l'état du Cerveau. Telle est ici-bas la condition de l'Homme , que l'altération des organes grossiers trouble ou interrompt le Jeu de l'Instrument délié auquel l'Ame est immédiatement unie.

„ Cerveau contiendrait des fibres propres à re-
 „ tracer à l'Ame le souvenir dont il s'agit :

” Ou une telle préordination que le Cerveau
 „ actuel en contient un autre sur lequel le
 „ premier fit des impressions durables , & qui fût
 „ destiné à se développer dans une autre vie. „

Je laisse au Lecteur philosophe à choisir entre
 ces trois moyens : je m'assure , qu'il n'hésitera
 pas à préférer le dernier , parce qu'il lui paroîtra
 plus conforme à la marche de la Nature , qui
 prépare de loin toutes ses productions & les
 amène par un développement plus ou moins
 accéléré à leur état de perfection.

CHAPITRE II.

*Considérations sur le Siege physique de la
 Performativité & sur les organes du Sentiment.*

Conséquence générale.

L'AME humaine , unie à un Corps organisé ,
 doit recevoir par l'intervention ou à l'occasion
 de ce Corps une multitude d'impressions diver-

tes. Elle devoit sur-tout être avertie par quelque sentiment intérieur de ce qui se passeroit dans différentes parties de son Corps : comment auroit-elle pu autrement pourvoir à la conservation de celui-ci ?

IL falloit donc qu'il y eût dans les différentes parties du Corps des organes très-déliés & très-sensibles qui allassent rayonner dans le Cerveau , où l'Ame devoit être présente *à sa manière* , (1) & qui l'avertissent de ce qui surviendrait à la partie à laquelle ils appartiendroient.

Les nerfs sont ces organes : on connoît leur délicatesse & leur sensibilité. On sait qu'ils tirent leur origine du Cerveau.

IL y a donc quelque part dans le Cerveau un Organe *universel*, qui réunit , en quelque sorte , toutes les impressions des différentes parties du Corps , & par le ministère duquel l'Ame agit ou paroît agir sur différentes parties du Corps.

(1) JE dis *à sa manière* ; parce que l'Ame étant immatérielle ne peut être présente à un lieu à la manière d'un Corps. Il ne nous est point donné de pénétrer ce Mystère. Il doit nous suffire que l'existence de l'Ame soit prouvée par des Arguments solides.

CET Organe universel est donc proprement le *Siege de l'Ame*.

IL est indifférent au Sujet qui nous occupe que le *Siege de l'Ame* soit dans le Corps *cal-leux*, dans la *Moëlle alongée* ou dans toute autre partie du Cerveau. Je le faisois remarquer dans l'*Ecrit sur le Rappel des Idées par les Mots* : (2)
 „ il est bien evident que tout le Cerveau n'est
 „ pas plus le *Siege* du *Sentiment*, que tout
 „ l'Oeil n'est le *siege* de la vision... Il importe
 „ fort peu à mes principes de déterminer pré-
 „ cisément quelle est la Partie du Cerveau qui,
 „ constitue proprement le *Siege de l'Ame*. Il
 „ suffit d'admettre avec moi qu'il est dans le
 „ Cerveau un lieu où l'Ame reçoit les impres-
 „ sions de tous les Sens & où elle déploie son
 „ *Activité*. „

QUELLE que soit donc la Partie du Cerveau que l'Anatomie envisage comme le *Siege de l'Ame*, il demeurera toujours très-probable que cette Partie qu'on peut voir & toucher n'est que l'extérieur, l'écorce ou l'enveloppe du véritable *Siege de l'Ame*. Les dernières extrémités des filets nerveux, la maniere dont ces filets sont

(2) Voyez l'Ecrit intitulé *Essai d'Application des Principes psychologiques de l'Auteur*.

disposés & dont ils agissent dans cet Organe universel , ne sont pas des choses qui puissent tomber sous les Sens de l'Anatomiste & devenir l'objet de ses observations ou de ses expériences.

AINSI , cette Partie du Cerveau que l'Anatomie regarde comme le Siege de l'Ame , elle ne la connoit à peu près point , & il n'y a pas la moindre apparence qu'elle la connoisse jamais ici-bas. (3) C'est cette Partie qui pourroit renfermer le Germe de ce nouveau Corps destiné dès l'Origine des Choses à perfectionner toutes les Facultés de l'Homme dans une autre vie. C'est ce Germe enveloppé dans des tégumens périssables qui seroit le véritable Siege de l'Ame humaine , & qui constitueroit proprement ce qu'on peut nommer la *Personne* de l'Homme. Ce Corps grossier & terrestre , que nous voyons & que nous palpons , n'en seroit que l'étui , l'enveloppe ou la dépouille.

Ce Germe , préformé pour un Etat futur , seroit impérissable ou indestructible par les Causes

(3) † † Consultez sur l'intéressante question du Siege de l'Ame la Note 5 que j'ai ajoutée à l'Ecrit intitulé *Suite du rappel des idées par les mots*, qui se trouve au-devant de cette *Préface*.

qui operent la dissolution du Corps terrestre. Par combien de moyens divers & naturels l'AUTEUR de l'Homme n'a-t-IL pas pu rendre impérissable ce Germe de vie ? N'entrevoyons-nous pas assez clairement que la matiere dont ce Germe a pu être formé & l'art infini avec lequel elle a pu être organisée, sont des causes naturelles & suffisantes de conservation ?

LA célérité prodigieuse des pensées & des mouvemens de l'Ame, la célérité des mouvemens correspondans des organes & des membres paroissent indiquer que l'Instrument immédiat de la pensée & de l'action est composé d'une matiere dont la subtilité & la mobilité égalent tout ce que nous connoissons ou que nous concevons de plus subtil & de plus actif dans la Nature.

NOUS ne connoissons ou nous ne concevons rien de plus subtil ni de plus actif que l'Ether, le Feu élémentaire ou la Lumiere. Etoit-il impossible à l'AUTEUR de l'Homme de construire une machine organique avec les élémens de l'Ether ou de la Lumiere & d'unir pour toujours à cette Machine une Ame humaine ? Assurément aucun Philosophe ne sauroit disconvenir de la possibilité de la chose : sa probabilité re-

— pose principalement , comme je viens de le dire, sur la célérité prodigieuse des opérations de l'Ame & sur celle des mouvemens correspondans du Corps.

Les impressions des Objets se propagent en un instant indivisible des extrémités du Corps au Cerveau par le ministère des nerfs. On a cru pendant long-tems que les nerfs vibroient (4) comme les cordes d'un Instrument de Musique , & on expliquoit par ces vibrations la propagation instantanée des impressions. Mais, l'appétitude à vibrer suppose l'élasticité , & on a reconnu que les nerfs ne sont point élastiques. Il y a plus ; il est prouvé que tous les Corps organisés sont gélatineux avant que d'être solides : les Arbres les plus durs, les os les plus pierreux n'ont été d'abord qu'un peu de gelée épaisse : on conçoit même un tems où ils pouvoient être presque fluides. Quantité d'Animaux restent purement gélatineux pendant toute leur vie : les Polypes de différentes Classes en sont des exemples , & tous ces Polypes sont d'une sensibilité exquise. Comment admettre des cordes élastiques dans des Animaux si mols ?

(4) C'est-à-dire, faisoient des vibrations ou exécutoient des mouvemens analogues à ceux d'un Pendule, mais incomparablement plus prompts.



PUIS donc que les nerfs ne sont point élastiques & qu'il est des Animaux qui sont toujours d'une mollesse extrême, il faut que la propagation instantanée des impressions s'opere par l'intervention d'un fluide extrêmement subtil & actif, qui réside dans les nerfs & qui concoure avec eux à la production de tous les phénomènes de la Sensibilité & de l'Activité de l'Animal.

C'EST ce fluide qui a reçu le nom de *fluide nerveux* ou d'*esprits - animaux* & que le Cerveau est destiné à séparer de la masse des humeurs.

JE le disois d'après mon illustre Ami, le PLIN (5) de la Suisse : " le Cerveau du Poulet „ n'est le huitieme jour qu'une eau transparente „ & sans doute organisée. Cependant le Fœtus „ gouverne déjà ses membres ; preuve nouvelle & bien sensible de l'existence des esprits - animaux ; car comment supposer des „ cordes élastiques [6] dans une Eau transparente ? „

(5) M. de HALLER , *Confid. sur les Corps org.* Article CXLIII.

(6) C'est-à-dire , qui sont capables de ressort. Un Corps est dit *élastique* , lorsque plié ou courbé , il se redresse subitement dès qu'on l'abandonne à lui-même.

DIVERS phénomènes de l'Homme & des Animaux ont paru indiquer que les esprits-animaux avoient quelque analogie avec le fluide électrique (7) ou la Lumière : c'est au moins l'opinion d'habiles Physiciens. Ils ont cru appercevoir dans l'Homme & dans plusieurs Animaux des particularités remarquables , qu'ils ont regardées comme des signes non-équivoques de l'analogie des Esprits - animaux avec la matière électrique.

Je n'entrerai pas dans cette discussion ; elle

(7) L'ELECTRICITE est cette Propriété commune à un très-grand nombre de Corps , en particulier , au Verre & aux Résines , en vertu de laquelle , frottés ou chauffés , ils attirent & repoussent alternativement les corps légers placés dans leur voisinage. Cette Propriété qui a tant occupé les Physiciens depuis 30 ans , & qui leur a offert des phénomènes si surprenans & si variés , paroît résider dans un fluide très-subtil qui a reçu le nom de *fluide électrique* , & que le frottement ou la chaleur met en action & chasse des pores des Corps où il étoit logé. Ce fluide se manifeste dans certaines expériences sous les différentes formes d'Aigrettes lumineuses , d'étincelles , de dards enflammés , &c. Il avoit été réservé à notre Siècle de découvrir l'analogie de ce fluide avec la matière du Tonnerre , & nos Physiciens sont devenus de nouveaux PROMÉTÉES. † † Consultez sur ceci la Note 7 du Chap. XIII, Part. V de la *Contempl.* Consultez encore sur l'Électricité animale la Note 5 du même Chapitre. Vous y verrez les merveilles que présentent en ce genre la Torpille & l'Anguille de Surinam.

seroit assez inutile & me conduiroit trop loin. Il doit me suffire d'avoir indiqué les raisons principales qui rendent très-probables l'existence, la subtilité & l'énergie des esprits-animaux. Ce sont ces Esprits qui établissent un commerce continu & réciproque entre le Siege de l'Ame & les différentes Parties du Corps.

LES nerfs eux-mêmes interviennent sans doute dans ce Commerce. Nous ne savons point comment ils se terminent dans le Cerveau. Nous ne connoissons point comment sont faites leurs extrémités les plus déliées : la matiere dont elles sont formées pourroit être d'une subtilité dont nous n'avons point d'idées, & proportionnée à celle de cette matiere dont je suppose que le véritable Siege de l'Ame est composé.

QUOIQU'IL en soit ; il demeure toujours certain que nous n'avons des idées sensibles que par l'intervention des Sens, & que la Faculté qui conserve ces idées & qui les retrace à l'Ame, tient essentiellement à l'organisation du Cerveau ; puisque lorsque cette organisation s'altère ces idées ne se retracent plus ou ne se retracent qu'imparfaitement.

SI donc l'Homme doit conserver sa Person-

nalité dans un autre Etat ; si cette Personnalité dépend essentiellement de la Mémoire ; si celle-ci ne dépend pas moins des déterminations que les Objets impriment aux fibres sensibles & qu'elles retiennent ; il faut que les fibres qui composent le véritable Siege de l'Ame participent à ces déterminations , qu'elles y soient durables , & qu'elles lient l'Etat futur de l'Homme à son Etat passé.

Si l'on n'admet pas cette supposition philosophique , il faudra admettre , comme je le remarquois , que DIEU créera un nouveau Corps pour conserver à l'Homme sa propre Personnalité ou qu'IL se révélera immédiatement à l'Ame. [8]

[8] J'en le disois Part. VII, Chap. VII : " je ne vois
 20 que mon hypothese qui puisse expliquer physiquement ou
 20 sans aucune intervention miraculeuse , la conservation de la
 20 Personnalité ou de cette conscience qui rend l'Homme suscep-
 20 tible de récompenses & de châtimens. Je suis néanmoins
 20 bien éloigné de penser que mon hypothese satisfasse à toutes
 20 les difficultés : mais j'ose dire qu'elle me paroît satisfaire
 20 au moins aux principales : par exemple , à celles qu'on
 20 tire de la dispersion des particules constituantes du Corps
 20 par sa destruction ; de la volatilisation de ces particules ,
 20 de leur introduction dans d'autres Corps , soit végétaux ,
 20 soit animaux ; de leur association à ces Corps ; des Antropo-
 20 phages , &c. , &c. "

CHAPITRE III.

*De la question si l'Homme peut s'assurer par
les seules Lumières de sa Raison de la
certitude d'un Etat futur.*

TELS sont très-en raccourci les principes & les conjectures que la Raison peut fournir sur l'Etat futur de l'Homme & sur la liaison de cet Etat avec celui qui le précède. Mais, ce ne sont là encore que de simples probabilités ou

On auroit bien peu médité cette hypothèse sur la *Résurrection*, si l'on m'objectoit, comme on l'a fait; que si une fièvre chaude dérange ou détruit même les fonctions du Siege de l'Ame; la mort doit y occasionner de bien plus grands désordres. Comment n'a-t-on pas aperçu que je pourrois tourner la même objection contre l'Ame elle-même? N'est-il pas reconnu qu'elle suit à-peu-près les progrès du perfectionnement & de la dégradation du Corps auquel elle est maintenant unie? Ne répondroit-on pas à l'objection, comme on l'a fait cent fois, que cette dépendance de l'Ame n'est due qu'à son Union actuelle avec le Corps? J'applique la même réponse à l'union du Cerveau grossier à ce Corps éthéré que je regarde comme le véritable Siege de l'Ame. Je voudrois qu'on fût moins empressé à chercher des objections contre une hypothèse, qu'à étudier cette hypothèse & à juger de l'enchaînement des principes sur lesquels elle est fondée. Il est pour l'ordinaire assez facile de trouver des objections; il l'est souvent assez peu de saisir l'ensemble d'un système.

tout

tout au plus de grandes vraisemblances : peut-on présumer qu'un jour la Raison poussera beaucoup plus loin , & qu'elle parviendra enfin par ses seules forces à s'assurer de la certitude de cet Etat futur réservé au premier des Etres terrestres?

Nous avons deux manieres naturelles de connoître ; l'intuitive & la réfléchie.

LA Connoissance intuitive est celle que nous acquérons par les Sens & par les divers Instrumens qui suppléent à la foiblesse de nos Sens.

LA Connoissance réfléchie est celle que nous acquérons par les comparaisons que nous formons entre nos idées sensibles & par les résultats que nous déduisons de ces comparaisons.

POUR que notre connoissance intuitive pût nous conduire à la certitude sur cet Etat futur réservé à l'Homme, il faudroit que nos Sens ou nos instrumens nous démontraissent dans le Cerveau une Préorganisation manifestement & directement relative à cet Etat : il faudroit que nous pussions contempler dans le Cerveau de l'Homme le Germe d'un nouveau Corps , comme le Naturaliste contemple dans la Chenille le Germe du Papillon.

MAIS, si ce Germe du Corps futur existe déjà dans le corps visible ; si ce Germe est destiné à soustraire la véritable Personne de l'Homme à l'action des causes qui en détruisent l'enveloppe ou le masque, il est bien évident que ce Germe doit être formé d'une matière prodigieusement déliée, & telle à peu près que celle de l'Ether ou de la Lumière.

OR, est-il le moins du monde probable que nos instrumens feront un jour assez perfectionnés pour mettre sous nos yeux un corps organisé formé des élémens de l'Ether ou de ceux de la Lumière ? (1)

NOTRE connoissance réfléchie dérive essentiellement de notre connoissance intuitive : c'est toujours sur des idées purement sensibles que notre Esprit opere lorsqu'il s'élève aux notions les plus abstraites. Je l'ai montré très en détail dans les Chapitres XV & XVI de l'*Essai analytique*. Si donc notre connoissance intuitive ne peut nous conduire à la certitude sur l'Etat futur de l'Homme, comment notre Connoissance réfléchie nous y conduiroit-elle ? La Raïson

(1) JE prie mon Lecteur de consulter ici ce que j'ai exposé dans les Parties XII & XIII sur l'imperfection & les bornes naturelles de nos Connoissances.

tireroit-elle une conclusion certaine de prémisses (2) probables?

Si nous faisons abstraction du Corps pour nous en tenir à l'Ame seule, la chose n'en demeurera pas moins évidente: une Substance simple pourroit-elle jamais devenir l'objet immédiat de notre Connoissance intuitive? L'Ame peut-elle se voir & se palper elle-même? Le sentiment intime qu'elle a de son Moi n'est pas une Connoissance intuitive ou directe qu'elle ait d'elle-même ou de son Moi: elle n'acquiert la *conscience* [3] métaphysique ou l'*apperception* de son être, que par ce retour qu'elle fait sur elle-même lorsqu'elle éprouve quelque perception, & c'est ainsi qu'elle fait qu'elle existe. Je le disois ailleurs? (4) " comment acquérons-nous le sentiment de notre propre existence?

(2) EN Logique on nomme *prémisses*, les deux premières propositions d'un Raisonnement sur lesquelles est fondée une troisième proposition qu'on nomme la *conclusion*. Cette dernière proposition ne peut donc être certaine quand les deux autres ne sont que probables.

[3] CETTE *conscience* est très-différente de la *conscience* en Morale. La *conscience* en Métaphysique est ce sentiment qui assure l'Ame que c'est elle-même qui éprouve telle ou telle sensation.

[4] *Analyse abrégée*, Art. I.

„ n'est-ce pas en réfléchissant sur nos propres
 „ sensations ? ou du moins nos premières sen-
 „ sations ne sont-elles pas liées essentiellement
 „ à ce sentiment qu'a toujours notre Ame que
 „ c'est elle qui les éprouve, & ce sentiment est-
 „ il autre chose que celui de son existence ? „

NOTRE Connoissance réfléchie nous démontre très-bien qu'une Substance simple ne peut périr comme une Substance composée : mais, notre Connoissance réfléchie peut-elle nous démontrer rigoureusement que l'Ame ne périsse point à la mort ou qu'il n'y ait point pour l'Ame une manière de cesser d'être ou de sentir qui lui soit propre ? Une pareille démonstration n'exigeroit-elle pas une Connoissance parfaite de la nature intime de l'Ame & de ses rapports à l'*Union*. (5)

NOTRE Connoissance réfléchie nous montre très-clairement que l'exercice & le développement de toutes les Facultés de l'Ame-humaine dépendant plus ou moins de l'organisation, & cette vérité philosophique est encore à divers égards du ressort de notre Connoissance intuitive : car nos Sens & nos instrumens nous découvrent beaucoup de choses purement phyfi-

[5] Son *Union* avec le Corps.

ques, qui ont une grande influence sur les opérations de l'Ame.

Nous ne savons point du tout ce que l'Ame humaine est en soi ou ce qu'elle est en qualité d'Esprit pur. Nous ne la connoissons un peu que par les principaux effets de son union avec le Corps. C'est plutôt l'Homme que nous observons que l'Ame humaine. Mais, nous déduisons légitimement de l'observation des phénomènes de l'Homme l'existence de la Substance spirituelle qui concourt avec la Substance matérielle à la production de ces phénomènes. [6]

[6] VOICI comment j'essayais de prouver la simplicité de l'Ame dans la Préface de *l'Essai analytique*. Ceux qui ont cru appercevoir dans ce Livre une teinte de Matérialisme, n'avoient sûrement pas donné assez d'attention à cet endroit de la Préface & à plusieurs autres endroits de l'Ouvrage où j'établissois l'immatérialité de l'Ame. Ils avoient jugé trop légèrement d'un Livre qui demandoit à être médité.

“ Nous avons le Sentiment distinct de plusieurs impressions simultanées, & ce Sentiment est toujours un & simple.
 “ Comment concilier la simplicité & la clarté de ce Sentiment avec l'Etendue & avec la Mobilité? Ces deux Objets que je vois distinctement agir sur deux points différens de mon *Sensorium* ou du *Siege* de mon Ame. Le point qui reçoit l'action de l'un n'est pas le point qui reçoit l'action de l'autre; car les parties de l'Etendue sont distinctes les unes des autres: l'Etendue ne peut donc avoir le Sentiment un & simple de deux choses distinctes. Je

AINSI, l'Ame humaine est, en quelque sorte, un Etre relatif à un autre Etre auquel elle

„ compare deux objets ; & de cette comparaison il naît en
 „ moi une troisième perception encore distincte des deux
 „ autres : c'est donc un troisième point de mon *Sensorium*
 „ qui est affecté ; & j'ai de même le Sentiment un & simple
 „ de ces trois impressions simultanées. L'Etendue matérielle
 „ ne compare donc pas ; car le point où tomberoit la com-
 „ paraison seroit toujours très-distinct de ceux que les Objets
 „ comparés affecteroient. Il ne pourroit donc en résulter un
 „ Sentiment unique ; un *Moi*. Mais les Objets n'agissent sur
 „ l'Organe que par impulsion : deux Objets qui l'affectent
 „ à la fois y excitent donc à la fois deux impulsions distinctes.
 „ Un Corps qui reçoit à la fois deux mouvemens différens se
 „ prête à l'impression de tous deux, & prend un mouvement
 „ composé, qui est ainsi le produit des deux impulsions,
 „ sans être ni l'une ni l'autre de ces impulsions en particulier.
 „ Le Sentiment clair de ces deux impressions ne peut donc ré-
 „ sultier de ce mouvement. Le sentiment du *Moi* ne réside donc
 „ pas dans la Substance matérielle.

„ C'est ainsi que nous sommes conduits à admettre qu'il est
 „ en nous quelque chose qui n'est pas Matière, & à qui ap-
 „ partiennent le Sentiment & la Pensée. Nous nommons cette
 „ chose une *Ame*, & nous disons que l'Ame est une Sub-
 „ stance *immatérielle* pour désigner l'opposition que nous re-
 „ marquons entre ses Facultés & les Propriétés de la Sub-
 „ stance *matérielle*. Ces deux Substances ne nous offrent rien
 „ de commun ; & pourtant elles sont unies, & l'Homme ré-
 „ sulte de leur union. „

Et en finissant cette Préface j'ajoutois : “ ce n'est point
 „ parce que je crois l'Ame un Etre plus excellent que la
 „ Matière que j'attribue une Ame à l'Homme : c'est unique-
 „ ment parce que je ne puis attribuer à la Matière tous les
 „ phénomènes de l'Homme. „

devoit être unie. Cette union, incompréhensible pour nous, a ses Loix & n'est point arbitraire.

Si ces Loix n'avoient pas eu leur fondement dans la nature des deux Substances, comment la SOUVERAINE LIBERTÉ auroit-ELLE pu intervenir dans la Création de l'Homme ? [7] La SAGESSE agiroit-ELLE sans motifs, & puiseroit-ELLE ces motifs ailleurs que dans les idées qu'ELLE a de la nature intime des Etres ?

NOTRE Connoissance intuitive & notre Connoissance réfléchie ne peuvent donc nous fournir aucune preuve démonstrative de la certitude d'un Etat futur réservé à l'Homme. Je parle des preuves tirées de la nature même de cet Etre. Mais, la Raïson qui fait apprécier les vraisemblances en trouve ici qu'elle juge d'une grande force & sur lesquelles elle aime à insister.

Si la Raïson essayoit de déduire de la considération des PERFECTIONS de DIEU, & en particulier de SA JUSTICE & de SA BONTÉ, des conséquences en faveur d'un Etat futur de l'Hom-

(7) CECI ne sauroit être entendu que par ceux qui ont lu & médité le §. 119 de l'*Essai anal.* K 4

me ; je dis que ces conséquences ne seroient encore que probables : c'est que la Raison ne peut embrasser le Systême entier de l'Univers , & qu'il seroit possible que ce Systême renfermât des Choses qui s'opposassent à la permanence de l'Homme : c'est encore que la Raison ne peut être parfaitement sûre de connoître exactement ce que la JUSTICE & la BONTÉ sont dans l'ÊTRE SUPREME.

J ne développerai pas actuellement ces propositions : ceux qui ont réfléchi mûrement sur cet important Sujet & qui savent juger de ce que la Lumière naturelle peut ou ne peut pas , me comprennent assez , & c'est à eux seuls que je m'adresse.

CHAPITRE IV.

Continuation du même Sujet. .

*Réflexions sur les bornes naturelles de notre
Connoissance relativement à l'Etat futur
de l'Homme.*

ON se tromperoit beaucoup & on me feroit le plus grand tort si l'on pensoit que j'ai des-

sein d'affaiblir ici les preuves que la Raison nous donne de l'existence d'une autre Vie. Je veux simplement faire sentir fortement que ces preuves, quoique très-fortes, ne sauroient nous conduire dans cette matière à ce qu'on nomme en bonne Logique la *certitude morale*. Qui est plus disposé que je le suis à saisir & à faire valoir ces belles preuves, moi qui ai osé en employer quelques-unes pour essayer de montrer qu'il n'est pas improbable que les Animaux mêmes soient appelés à une autre Économie ! [1]

Je dirai plus ; ces présomptions en faveur d'une Économie future des Animaux rendent plus frappantes encore les preuves que la Raison nous donne d'un Etat futur de l'Homme. Si le Plan de la SAGESSE DIVINE embrasse jusqu'à la restitution & au perfectionnement futurs du Vermisseau, que ne doit-il point renfermer pour cet Être qui domine avec tant de supériorité & de grandeur sur tous les Animaux !

SUPPOSONS qu'il nous fût permis de voir jusqu'au fond dans la tête d'un Animal & d'y démêler nettement les élémens de ce nouveau Corps dont nous concevons si clairement la possibilité :

supposons que nous découvrissions distinctement dans ce nouveau Corps bien des choses qui ne nous parussent point du tout relatives à l'Economie présente de l'Animal ni à l'Etat présent de notre Globe ; ne serions-nous pas très-fondés à en déduire la certitude ou au moins la très-grande probabilité d'un Etat futur de l'Animal ? & ce grand accroissement de probabilité à l'égard de l'Animal n'en seroit-il pas un plus considérable encore en faveur de l'Etat futur de l'Homme ?

Nous aurions donc ou à peu près cette certitude morale qui nous manque & que nous désirons , si notre Connoissance intuitive pouvoit percer le fond de l'organisation de notre Etre & nous manifester clairement ses Rapports divers à un Etat futur. Mais , n'est-il pas évident que dans l'Etat présent des Choses , notre Connoissance intuitive ne sauroit pénétrer jusques-là ? Afin donc que notre maniere naturelle de connoître par intuition [2] pût nous dévoiler ce grand mystere , il seroit nécessaire que nous acquissions de nouveaux Organes ou de nouvelles Facultés. Et si notre Connoissance intuitive changeoit à un tel point , nous ne se-

[2] Par le ministère des Sens,

rions plus précisément ces mêmes Hommes que DIEU a voulu placer sur la Terre ; nous serions des Etres fort supérieurs , & nous cesserions d'être en rapport avec l'Etat actuel de notre Globe. je suis encore obligé de renvoyer ici à ce que j'ai dit des bornes naturelles de nos Connoissances dans la Partie XIII de cet Ouvrage.

L'AUTEUR de notre Etre ne pouvoit-IL donc nous donner cette certitude morale , le grand objet de nos plus 'chers desirs , sans changer notre Constitution présente ? La SUPREME SAGESSE auroit-ELLE manqué de moyens pour nous apprendre ce que nous avons tant d'intérêt à savoir & à favoir avec certitude ? Je conçois facilement qu'ELLE a pu laisser ignorer aux Animaux leur Destination future : ils n'auroient plus été des Animaux s'ils avoient connu ou simplement soupçonné cette Destination : ils auroient été des Etres d'un ordre plus relevé , & le Plan de la SAGESSE exigeoit qu'il y eût sur la Terre des Etres vivans qui fussent bornés aux pures sensations & qui ne pussent s'élever aux notions abstraites.

MAIS , l'Homme , cet Etre intelligent & moral , étoit fait pour porter ses regards au-delà du tems , pour s'élever jusqu'à l'ETRE des ETRES

E

La SA-
efforts
aison hu-
à la foi-
elle faire
de cette
ELIGEN-

portante
un Philo-



(157)



DIX-SEPTIEME PARTIE.



SUITE DES IDÉES

SUR

L'ÉTAT FUTUR DE L'HOMME.

RECHERCHES SUR LE CHRISTIANISME.

LES MIRACLES.

CHAPITRE I.

Introduction aux Recherches sur le
CHRISTIANISME.

IL me semble que j'ai assez prouvé dans la Partie précédente, que notre Connoissance naturelle ne sauroit nous conduire à la certitude

morale sur l'Etat futur de l'Homme. C'est toujours en vertu du rapport ou de la proportion d'un Objet avec nos Facultés que nous parvenons à saisir cet Objet & à opérer sur les idées qu'il fait naître. Si cette proportion n'existe point, l'Objet est hors de la sphere de nos Facultés, & il ne sauroit parvenir naturellement à notre connoissance. Si l'Objet ne soutient avec nos Facultés que des rapports éloignés ou indirects, nous ne saurions acquérir de cet Objet qu'une connoissance plus ou moins *probable* : elle sera d'autant plus probable que les rapports seront moins éloignés ou moins indirects. Il faut toujours pour appercevoir un Objet qu'il y ait une certaine proportion entre la lumiere qu'il réfléchit & l'Oeil qui rassemble cette lumiere.

MAINTENANT je me demande à moi-même, si sans changer les Facultés de l'Homme, il étoit impossible à l'AUTEUR de l'Homme de lui donner une Certitude morale de sa destination future ?

JE reconnois d'abord que je serois de la plus absurde témérité si je décidois de l'impossibilité de la chose ; car il seroit de la plus grande absurdité qu'un Etre aussi borné, aussi chétif que

Je le fais oſt prononcer ſur ce que la PUISSANCE ABSOLUE peut ou ne peut pas.

MAIS, juſqu'ici je n'ai fait proprement que ſuppoſer l'Exiſtence de ce PREMIER ETRE auquel j'attribue la création de l'Univers. Il s'agit à préſent de me convaincre moi-même de cette Exiſtence, puisſque c'eſt ſur elle que repose eſſentiellement tout ce que je puis aſſirmer de la Deſtination de l'Homme. Je ne crains point de m'engager dans cette haute recherche : ſi ce GRAND ETRE que je ſuppoſe exiſte en effet ; ſi je ſuis SON Ouvrage ; ſ'IL veut mon bonheur, comment douterois-je qu'IL ne m'ait donné des moyens de m'aſſurer de SON Exiſtence ? comment préſumerois-je que la plus importante & la plus conſolante de toutes les vérités ne ſoit point ſuſceptible de preuve ? Je ſuis doué de Raiſon : par elle je parviens à la connoiſſance des Chofes , & par elle je communique cette connoiſſance à mes Semblables. Cette Raiſon , qui me donne tant de ſupériorité ſur tous les Animaux, eſt apparemment le moyen que l'AUTEUR de mon Etre m'a fourni pour m'élever juſqu'à LUI & me convaincre qu'IL exiſte. Je vais donc appliquer ma Raiſon à l'examen de cette grande & ſublime Vérité , dont toutes les Vérités que je connois décou-
lent comme de leur premier principe.

CHAPITRE II.

DIEU CRE'ATEUR ET LE'GISLATEUR.

Preuves de l'existence de cet ETRE SUPREME.

DE toutes les vérités la plus évidente pour moi est que j'existe. Si donc je ne puis révoquer en doute ma propre existence, je puis affirmer que quelque Chose existe.

JE n'ai pas la même certitude qu'il existe hors de moi un Univers précisément tel que celui dont j'ai les idées : mais, j'ai la certitude la plus parfaite de l'existence de mes idées, des différences qui sont entr'elles & de l'ordre dans lequel elles se présentent à moi. Je ne suis même certain que j'existe que parce que j'ai des idées ou que je pense.

AINSI, soit qu'il existe hors de moi un Univers tel que celui dont j'ai les idées, soit que cet Univers n'ait qu'une existence purement idéale ou qu'il n'existe que dans mes propres idées, je suis toujours assuré que certaines choses

existent

existent & qu'il est un certain ordre entre ces Choses.

Tout ce qui existe doit avoir une raison pourquoi il existe & pourquoi il existe d'une manière plutôt que d'une autre. Ceci revient à dire que je suis constitué de façon que je ne puis concevoir que le néant produise quelque chose. Si donc je me représente un tems où rien n'existoit, il me sera impossible de concevoir que quelque chose ait pu commencer d'être.

IL y a donc une raison pourquoi je suis & pourquoi je suis d'une manière plutôt que d'une autre.

CETTE raison est en moi ou hors de moi. Si elle est en moi, j'existe par la seule force de ma nature. J'ai donc toujours été & je ne puis cesser d'être : car s'il y avoit eu un tems où je n'étois point, je n'aurois jamais pu commencer d'être. Je ne puis donc cesser d'être, puisque si j'ai en moi la raison de mon existence, ma nature est d'exister.

Si, au contraire, la raison de mon existence est hors de moi, je n'existe point par la seule force de ma nature ; j'ai commencé d'être &

je puis cesser d'être. La Cause de mon existence aura donc existé avant moi ; car la Cause est antérieure à l'effet.

UN Etre qui existe par sa propre nature ou dont l'Essence est d'exister , est un Etre qui existe *nécessairement*. La non-existence d'un tel Etre seroit donc une contradiction.

UN Etre qui existe *nécessairement* , est donc un Etre qui ne peut pas ne point exister ni exister autrement.

LA Métaphysique définit , en effet , le *nécessaire*, *ce qui est Ê³ qui ne peut pas ne point être ni être autrement* ; ce qu'elle rend en d'autres termes quand elle dit ; que le *Nécessaire* est *ce dont le contraire implique contradiction ou est impossible en soi*.

LE *nécessaire* est donc tel par sa propre nature : il n'est déterminable que d'une seule manière : il est essentiellement tout ce qu'il est. Si le *nécessaire* étoit déterminable de plusieurs manières , aucune de ces manières ne lui seroit essentielle : il pourroit donc changer de manière d'être : il n'impliqueroit donc plus contradiction qu'il pût être autrement : il ne seroit donc plus

le *nécessaire* rigoureux ou *métaphysique*, suivant la définition du terme.

AINSI, dans la rigueur métaphysique il ne suffit point pour qu'un Être soit *nécessaire*, qu'il ne change point ; il faut encore qu'il ne puisse changer : il ne suffit point que les Attributs de cet Être demeurent constamment les mêmes ; il faut encore que la nature d'un tel Être exclue par elle-même jusqu'à la possibilité du changement de ses Attributs. Un Être qui ne changeroit jamais, mais qui pourroit toujours changer ne seroit donc pas un Être *nécessaire* au sens métaphysique.

TOUT Être existe d'une manière déterminée : il est ce qu'il est. La même Chose ne peut pas être & n'être pas en même tems ; être à la fois de plusieurs manières différentes.

L'ÊTRE *nécessaire* existe donc d'une manière déterminée : & parce que sa manière déterminée d'exister est inséparable de son existence, sa manière déterminée d'exister est aussi nécessaire que son existence. Il est donc *essentiellement* ce qu'il est, puisque s'il pouvoit être autrement, il ne seroit pas *nécessaire*.

CECI est d'une évidence parfaite : l'Etre dont l'Essence est d'exister, existe avec certaines déterminations ou certains Attributs qui constituent sa nature ou en vertu desquels il est ce qu'il est. Or ; puisque ces déterminations ou ces Attributs constituent l'Essence de cet Etre, & que cette Essence est d'exister ; il s'ensuit que les déterminations ou les Attributs de cet Etre ne peuvent changer ; car ils font cet Etre lui-même. Les déterminations ou les Attributs de l'Etre nécessaire sont donc immuables.

AINSI, je nomme *contingent* tout Etre qui peut exister ou ne pas exister ou qui peut exister d'une autre manière.

J'AI la plus parfaite certitude que je change à chaque instant. L'état où j'étois il n'y a qu'un moment n'est plus celui où je suis dans le moment présent. La raison de mon existence n'est donc pas en moi ; je n'existe donc pas par ma propre nature ; je ne suis donc pas un Etre nécessaire ; mes déterminations sont variables ; j'ai un sentiment très-clair des changemens qui me surviennent : je suis donc un Etre *contingent*.

Si j'applique ce raisonnement à l'Univers, tel que je le conçois hors de moi, j'aurai le

même résultat essentiel. Il sera vrai encore que l'Univers porte tous les caractères de la *contingence*.

J'ENTENDS par l'*Univers*, cet Assemblage d'Êtres que je me représente comme existans hors de moi. Cette représentation est très-réelle, quoique l'Objet puisse être très-différent des idées que je m'en forme. Je l'ai reconnu ; je ne suis pas plus sûr que j'existe, que je le suis que j'ai des idées. Or, mes idées me représentent un Univers comme existant hors de moi, & cette représentation est indépendante de ma Volonté. Je raisonne donc sur cet Univers, comme si j'étois assuré qu'il existe hors de mon Entendement de la même manière que je me le figure ou au moins d'une manière analogue. Si mes conséquences reposent sur des principes certains ; si elles découlent immédiatement de ces principes ; ma conclusion générale n'en demeurera pas moins vraie, soit que l'Univers existe réellement hors de moi, soit qu'il n'existe que dans mes idées. (1)

[1] LE célèbre BULFINGER, qui a si bien mérité de la Philosophie, avoit débuté comme moi dans sa Démonstration de l'Existence de DIEU. Je l'ignorois quand je composois ceci ; un Ami vient de m'en avertir, & je me félicite d'autant plus de m'être rencontré avec ce sage & profond Métaphysicien.

Tous les Etres qui m'environnent ou dont j'ai les idées sont dans un changement continuuel. Je n'en connois aucun dont je puisse légitimement affirmer qu'il est le même deux instans. Je suis aussi assuré de ces changemens que je le suis que j'ai les idées de ces Etres. Des Etres qui changent continuellement ne sont donc pas des Etres *nécessaires* au sens que j'ai attaché à ce mot. Les Etres qui m'environnent ou que je me représente comme existans hors de moi sont donc des Etres *contingens*. La non-existence de ces Etres ne seroit donc pas une contradiction ; puisque leur maniere d'exister changeant continuellement ils n'ont rien en eux-mêmes qui les détermine à exister d'une maniere plutôt que d'une autre. Leur Essence n'est donc pas d'exister : ils ne sont pas *essentiellement* tout ce qu'ils sont : car si leur Essence étoit d'exister, leur maniere d'être dans un instant donné seroit telle qu'il impliqueroit contradiction qu'elle ne fût point ou qu'elle pût cesser d'être. La chose est évidente : dans un Etre dont l'Essence est d'exister , tout ce qui le fait être comme il est ne peut ni cesser d'être ni être autrement : la raison en est que ce qui le fait être comme il est, est son Essence elle-même , & cette Essence

oien , que j'en suis plus sûr d'avoir suivi une bonne route pour parvenir à établir solidement la grande vérité dont il s'agit.

étant d'exister , ce qui le fait être comme il est ne peut ni cesser d'être ni être autrement.

Ces Etres que je me représente comme existans hors de moi forment cet Assemblée que je nomme l'*Univers*. Si donc ces Etres changent sans cesse, l'Assemblée qu'ils composent doit changer aussi ; car cet Assemblée n'est que ces Etres eux-mêmes considérés dans leur Ensemble. L'*Univers* n'a donc pas une existence plus nécessaire que les Etres qui le composent : il est donc *contingent*.

J'OBSERVE encore que cet Assemblée que je désigne par le mot d'*Univers* n'est qu'une notion très-générale sous laquelle je me représente une multitude presque infinie d'Etres divers. L'*Univers* n'est donc proprement qu'une abstraction de mon Esprit : il n'est pas un Etre réel ; mais il est la Collection d'un nombre presque infini d'Etres particuliers. Ce sont donc ces Etres dont je considère l'existence comme quelque chose de réel, & si cette existence est *contingente*, il faut bien que l'Ensemble qui en résulte soit *contingent* aussi.

UNE autre considération s'offre à mon Esprit : tous les Etres qui tombent sous mes Sens sont

composés. J'y découvre des parties distinctes & dans ces parties d'autres encore : je parviens même à m'assurer que je ne saurois atteindre au dernier terme de cette composition. Des Etres composés peuvent donc être décomposés, & j'en vois un grand nombre qui le sont en effet. Tous peuvent l'être par la pensée. Or, des Etres qui résultent de l'aggrégat d'une multitude d'autres Etres ne peuvent posséder une existence *nécessaire* ; puisque la seule possibilité de leur décomposition suffiroit pour que leur non-existence ne fût pas une contradiction.

Si je conçois les Composés divisés jusques dans leurs dernières parties, je pourrai nommer ces parties les élémens (2) des Composés ; désigner ensuite ces élémens eux-mêmes par le mot plus général de Matière, & donner aux différens aggrégats de la Matière le nom général de Corps.

Si je viens à considérer les différens Corps qui tombent sous mes Sens, je reconnoîtrai

[2] J'ai pris ici le mot d'*éléments* dans le sens *usité* en *Physique*, & point du tout dans celui de LEIBNITZ & de ses Disciples. On voit assez que l'acception que je donne ici à ce mot est relative au point de vue sous lequel j'envisage mon Sujet & au but particulier que je me propose.

bientôt qu'ils ont tous quelque chose de commun ; que tous sont étendus , impénétrables , résistans ; & parce que ces propriétés sont absolument inséparables de l'idée que j'ai du Corps, je les nommerai les *Propriétés essentielles* des Corps.

POUSSANT ensuite plus loin mon examen , je remarquerai que l'*Etendue* est toujours figurée & qu'il n'est aucun Corps dont la figure ne puisse changer & ne change en effet d'une manière plus ou moins sensible. J'en conclurai donc légitimement qu'il n'est aucune figure qui soit *nécessaire* & que les Corps peuvent revêtir successivement une infinité de figures différentes.

MAIS , parce que dans un Etre dont l'Essence est d'exister , la manière déterminée d'exister est inséparable de l'Essence , je dois convenir que tout Etre dont la manière d'exister peut changer & change en effet , ne peut posséder une existence *nécessaire*. Les Corps dont la manière d'être peut changer & change en effet , ne possèdent donc pas une existence *nécessaire*.

LES Elémens des Corps ne peuvent pas non plus posséder une existence *nécessaire* ; puisqu'il ne sauroit survenir aucun changement dans les Corps qui ne résulte en dernier ressort de quel-

que changement qui survient aux Elémens dont les Corps ne sont que de simples aggrégats.

Je fais une dernière observation : parmi les Corps que j'apperçois il en est qui sont en repos & d'autres qui sont en mouvement. Je vois encore que le même Corps peut être tantôt en repos & tantôt en mouvement. Je conçois très-distinctement que l'état d'un Corps en mouvement n'est pas le même que celui que je désigne par le terme de repos. Il survient donc un certain changement à un Corps qui passe de l'état de repos à celui de mouvement. Et ici encore je reconnois que le Corps ne possède pas une existence *nécessaire*, puisque sa manière d'être est susceptible de changemens divers. Or, s'il ne peut rien se passer dans le Corps qui ne résulte en dernier ressort de quelque chose qui se passe dans les Elémens dont le Corps est composé ; il s'ensuit qu'il survient un certain changement aux Elémens lorsque le Corps passe du repos au mouvement. La manière d'être des Elémens est donc susceptible de changemens divers : les Elémens n'ont donc pas une existence *nécessaire*.

Si donc je ne découvre rien en moi & hors de moi qui ne porte les caractères de la *contingence*,

Il faut qu'il y ait hors de moi & hors des autres Etres une Raison pourquoi j'existe , & pourquoi ces autres Etres existent , & pourquoi j'existe , ainsi que ces Etres , d'une maniere plutôt que de toute autre.

La même conséquence générale me paroît découler essentiellement de la progression des Etres successifs : c'est que je n'ignore pas que dans une suite quelconque il doit toujours y avoir un *premier Terme* , & qu'un nombre actuellement infini est une contradiction : c'est que l'*Infini* du Métaphysicien n'est point l'*Infini* du Géometre : c'est qu'une Chaîne d'Etres successifs changeant continuellement sa maniere d'être , ne peut pas plus posséder une existence nécessaire que ne le peuvent les Anneaux qui la composent , dont il est évident qu'il n'en est aucun qui demeure le même deux instans : c'est enfin , qu'un Etre *collectif* ou *composé* dépendant essentiellement de l'association de ses parties , est par cela même *contingent* ; car la dissociation de ces parties est toujours possible ou n'implique en soi aucune contradiction. Puis donc qu'une Chaîne d'Etres successifs ne peut exister par soi , il faut qu'il y ait hors d'elle une Cause de son existence.

Ce n'est pas que j'apperçoive une liaison nécessaire entre ce que je nomme une *Cause* & ce que je nomme un *effet* : mais , je suis obligé de reconnoître que je suis fait de maniere que je ne puis admettre qu'une Chose est , sans qu'il y ait une Raison pourquoi elle est & pourquoi elle est comme elle est & non autrement.

J'AI nommé *nécessaire* tout ce qui est & qui ne pouvoit pas ne pas être ni être autrement. Or , je vois clairement que l'état actuel de chaque Chose n'est pas *nécessaire* ; puisque j'observe qu'il varie suivant certaines Loix. Je conçois donc clairement que chaque Chose pourroit être autrement qu'elle n'est : j'ai appelé cela *contingence* , & je dis , que dans ma maniere de concevoir , chaque Chose est *contingente* de sa nature.

J'INFERE donc de cette contingence qu'il est une RAISON qui a déterminé dès le commencement les états passés , l'état actuel & les états futurs de chaque Chose.

MAIS , quand je parle de *contingence* , c'est suivant ma maniere très-imparfaite de voir & de concevoir les Choses. Il me paroît bien clair que si je pouvois embrasser l'Univers entier ou

la Totalité des Choses, je connoitrois pourquoi chaque Chose est comme elle est & non autrement : j'en jugerois alors par ses rapports au Tout, de la même manière précisément qu'un Mécanicien juge de chaque Piece d'une Machine. Je concludrois donc que l'Univers lui-même est comme il est, parce que la RAISON de l'Univers ne pouvoit être autrement.

CEPENDANT, il n'en demeureroit pas moins vrai que chaque Piece de l'Univers, chaque Etre particulier, considéré en lui-même, auroit pu être autrement. La raison que j'en découvre est que chaque Etre particulier n'étoit point déterminé en tout sens par sa propre nature. Toutes ses déterminations n'étoient pas *nécessaires* au sens que j'ai attaché à ce mot. Il étoit susceptible d'une multitude de modifications diverses, & j'en observe plusieurs qui se succèdent dans tel ou tel Etre particulier.

IL n'en est pas de même à mes yeux des vérités que je nomme *nécessaires* : je ne puis pas dire de ces vérités ce que je viens de dire des Etres particuliers. Les vérités *nécessaires* sont déterminées par leur propre nature : elles ne peuvent être que d'une seule manière : c'est dans ce sens métaphysique que les vérités géomé-

triques sont nécessaires & qu'elles excluent toute contingence.

Je ne déduis pas moins légitimement de la considération du Mouvement la *nécessité* d'un PREMIER MOTEUR : c'est que j'ai la plus grande certitude que le Mouvement n'est pas *essentiel* à la Matière. Les preuves de cette vérité me paroissent démonstratives. Si le mouvement étoit *essentiel* à la Matière, le *repos* seroit contradictoire à l'Essence de la Matière : tous les Corps seroient donc *essentellement* en mouvement, & j'en vois pourtant un grand nombre qui sont en repos. Je ne dirai point que ce repos pourroit n'être qu'apparent & que mes Sens pourroient me tromper : car je ne suis assuré de l'existence du mouvement que par le témoignage de mes Sens : si donc mes Sens peuvent me tromper sur le repos, ils peuvent me tromper aussi sur le Mouvement : je ne pourrois donc rien affirmer ou nier du repos ni du Mouvement, & combien un tel Pyrrhonisme seroit-il absurde ! (3)

[3] † † LORSQUE je parle ici du Mouvement des Corps, il est bien évident que je n'entends parler que du Mouvement *propre*. Il faut aux yeux que tous les Corps qui composent notre Globe sont emportés avec lui d'un Mouvement *commun* : mais il n'est pas moins évident, que tandis que notre Globe

UN raisonnement bien simple & très-décisif se joint ici au témoignage de mes Sens pour me convaincre que le Mouvement ne peut être essentiel à la Matière. Tout Mouvement a nécessairement une certaine direction & un certain degré de vitesse : il n'existe point de Mouvement *en général*, comme il n'existe point de Corps *en général*. S'il est essentiel à la Matière

se meut d'Occident en Orient, une foule de Corps particuliers se meuvent d'un Mouvement *propre* d'Orient en Occident, du Nord au Midi, &c. C'est donc uniquement de ce Mouvement *propre* dont il s'agit quand on traite la question métaphysique de l'origine du Mouvement, & qu'on entreprend de démontrer qu'il n'est point *essentiel* à la Matière.

Ainsi, ce seroit une grande absurdité que de soutenir que le Mouvement est *essentiel* à la Matière précisément parce que tous les grands Corps de l'Univers circulent les uns autour des autres, & qu'il n'est par conséquent aucun Corps dans un repos absolu.

Ce ne seroit pas encore une moindre absurdité que d'entreprendre d'étayer une telle opinion par la considération des *attractions* qui s'exercent entre toutes les particules de la Matière. Qui ne voit qu'il faudroit toujours assigner la *Raison* du Mouvement *propre* de chacun de ces grands Corps & du Mouvement *propre* de chaque Corps particulier, de la direction & de la vitesse de ces mouvemens &c. Et parce que cette *Raison* ne sauroit jamais se trouver dans la Matière elle-même, indifférente de sa nature à toute sorte de directions & à quelque degré de vitesse que ce soit, il seroit indispensable de la chercher dans une CAUSE étrangère à la Matière.

d'être en mouvement, il ne l'est assurément pas d'avoir tel ou tel mouvement à l'exclusion de tout autre. Il est de la plus parfaite évidence que la Matière est susceptible d'une infinité de mouvemens divers. Elle peut être mue en tout sens & avec quelque degré de vitesse que ce soit. L'Essence de la Matière ne renferme donc pas la Raison de la direction & de la vitesse de son mouvement actuel; puisque si ce mouvement avoit sa raison dans l'Essence de la Matière, il y auroit contradiction qu'elle pût être mue suivant une autre direction & avec un autre degré de vitesse. Mais, cette direction & cette vitesse sont des effets qui, dans ma maniere de concevoir, doivent avoir une Cause; autrement il faudroit que j'admissse des effets sans Causes ou que je supposasse gratuitement que le néant peut produire quelque Chose. Or, si cette direction & cette vitesse n'ont pas leur Raison dans la Matière elle-même, il faut nécessairement que cette Raison existe hors de la Matière. Ainsi, un certain mouvement n'étant qu'une maniere d'être ou un mode de la Matière, la possibilité de tel ou tel mode particulier a bien son fondement dans l'Essence de la Matière; puisque cette Essence est modifiable; mais, la Raison de l'actualité ou de l'existence de tel ou tel mode particulier ne peut résider dans l'Essence de la Matière,

Matiere , dès qu'il est de la nature de cette Essence de se prêter indifféremment à toute autre modification.

J'AI développé mon raisonnement ; je puis le resserrer beaucoup. Si le Mouvement étoit essentiel à la Matiere , ce seroit nécessairement un certain Mouvement qui lui seroit essentiel ; ce seroit un Mouvement qui auroit une certaine direction & une certaine vitesse ; puisqu'il est impossible qu'il existe un Mouvement qui soit en lui-même indéterminé , ou comme je l'ai dit , qu'il existe un Mouvement en général. La Matiere n'auroit donc pu se mouvoir que d'une seule maniere ; elle se seroit toujours mue de cette maniere , & ce Mouvement lui auroit été aussi essentiel que l'Impénétrabilité.

LA force de ce raisonnement découle d'un principe métaphysique que je ne puis contester : c'est que tout ce qui est dit appartenir à l'Essence d'un Sujet doit lui appartenir toujours & dans le même sens ou de la même maniere : car comme l'Essence d'un Sujet est ce qui le constitue ou ce qui le fait être ce qu'il est , il est clair que si l'Essence *changeoit* , le Sujet seroit détruit.

PUIS donc que le Mouvement ne peut appartenir essentiellement à la Matière, il faut qu'il y ait hors de la Matière une CAUSE de son Mouvement. J'ajoute que cette CAUSE doit posséder par ELLE-même le principe du Mouvement; autrement il faudroit que j'admissse une progression de Causes à l'infini; ce qui seroit absurde, comme je l'ai reconnu. Il y a plus; dans l'absurde supposition de cette progression à l'infini, ce ne seroit pas proprement une suite infinie de Causes que j'admettrois; ce seroit une suite infinie d'effets; puisque le Mouvement qui se communiqueroit d'un Corps à un autre Corps le long de la Chaîne infinie ne seroit jamais qu'un Effet, & cet Effet seroit sans Cause.

CHAPITRE III.

Suite du même Sujet.

Ordre de la Nature & de ses Loix.

Les ATTRIBUTS de la CAUSE PREMIERE.

C'EST ainsi que je suis conduit à reconnoître qu'il est hors de l'Univers une CAUSE de l'exis-

tence de l'Univers. Cette CAUSE est donc *nécessaire*: si ELLE ne l'étoit point, ELLE dépendroit d'une autre Cause; & si celle-ci n'étoit point non plus *nécessaire*, elle dépendroit elle-même d'une troisième Cause &c; & je retomberoïs dans l'absurde progression des Causes ou plutôt des effets à l'infini. La CAUSE de l'Univers existe donc par soi; SON ESSENCE est d'exister; & tout ce qui est est par ELLE.

JE n'entreprends point de pénétrer la NATURE de cette CAUSE ou ce que l'EXISTENCE NÉCESSAIRE est en elle-même: comment y parviendrois-je? moi que la rencontre d'un Atome confond & qui ne connois la nature intime d'aucun Etre! Mais, je suis forcé d'admettre que cette CAUSE, quel que soit le fond de SON ETRE, possède au moins tout ce qui est nécessaire à la production de ce grand Effet; que je nomme l'*Univers*. J'étudie donc l'Effet pour tâcher de parvenir à quelques notions philosophiques sur les ATTRIBUTS de la CAUSE.

JE vois d'abord que la CAUSE NÉCESSAIRE est au moins la plus grande Puissance qu'il me soit possible de concevoir; car puis-je concevoir une plus grande Puissance que celle de créer? L'Univers existe: j'ai reconnu qu'il est *contin-*

gent : il n'a donc pas toujours existé : quelle
 PUISSANCE que CELLE QUI l'a appelé du néant
 à l'être & QUI a réalisé tout ce qui étoit
 possible !

PORANT ensuite mes regards sur cet Assem-
 blage de Choses que je désigne par le terme
 très-général de *Nature*, je découvre que cet
 Assemblage est un Système admirable de rapports
 divers. Je vois ces rapports se multiplier, se
 diversifier, s'étendre à mesure que je multiplie
 mes observations. Je m'assure bientôt que tout
 se passe dans la Nature conformément à des Loix
 constantes, qui ne font que les résultats natu-
 rels de ces rapports qui enchainent tous les Etres
 & les dirigent à une fin commune.

Il est vrai que je n'apperçois point de liaison né-
 cessaire entre un moment & le moment qui le suit,
 entre l'action d'un Etre & celle d'un autre Etre,
 entre l'état actuel d'un Etre & l'état qui lui succé-
 dera immédiatement, &c. Mais, je fais fait de
 maniere que ce que j'ai vu arriver toujours, & que
 ceux qui m'ont précédé ont vu arriver toujours,
 me paroît d'une certitude morale. Ainsi, il ne
 me vient pas dans l'Esprit de douter que le Soleil
 ne se leve demain, que les boutons des Arbres

se s'épanouissent au Printems , que le Feu ne réduise le bois en cendres , &c.

Je conviens que mon *jugement* est ici purement analogique ; [1] puisqu'il est très-évident que le contraire de ce que je pense qui arrivera est toujours possible. Mais , cette simple possibilité ne sauroit le moins du monde contrebalancer dans mon Esprit ce nombre si considérable d'expériences constantes qui fondent ici ma croyance analogique.

Il me semble que je choquerois le Sens commun si je refusois de prendre l'analogie pour guide dans des Choses de cette nature. Je menerois la vie la plus misérable ; je ne pourrois même pourvoir à ma conservation : car si ce que je connois des alimens dont je me suis toujours nourri , ne suffisoit point pour fonder la certitude où je suis que ces alimens ne se conver-

[1] LORSQUE j'ai examiné en détail un certain nombre de Choses & que j'ai trouvé constamment dans toutes les mêmes Propriétés essentielles , je crois être fondé à en inférer que les Choses qui me paroissent précisément semblables à celles-là , mais que je n'ai pas examinées dans le même détail , sont aussi douées des mêmes Propriétés.

Cette manière de juger est ce que les Logiciens nomment l'analogie.

tiront pas tout d'un coup & à propos de rien en véritables poisons , comment pourrois-je hasarder d'en manger encore ?

Je suis donc dans l'obligation très - raisonnable d'admettre qu'il est dans la Nature un certain *Ordre constant* sur lequel je puis établir des jugemens , qui sans être des démonstrations , sont d'une telle probabilité qu'elle suffit à mes besoins.

! Mes Sens me manifestent cet Ordre ; ma Faculté de réfléchir m'en découvre les résultats les plus essentiels.

L'*Ordre de la Nature* est donc à mes yeux le résultat général des *rapports* [2] que j'appergois entre les Êtres.

Je regarde ces rapports comme invariables , parce que je ne les ai jamais vu & qu'on ne les a jamais vu varier naturellement.

Je déduis raisonnablement de la contemplation de ces rapports l'Intelligence de la CAUSE

[2] " J'ENTENDS en général par ces rapports , ces Propriétés , ces Déterminations en vertu desquelles différens Êtres conspirent au même but ou concourent à produire un certain effet. " *Essai analyt.* parag. 40.

NÉCESSAIRE : c'est que plus il y a dans un Tout de Parties & de Parties variées qui concourent à une fin commune , & plus il est probable que ce Tout n'est point l'Ouvrage d'une Cause aveugle : c'est que m'étant démontré à moi-même que la Matière est *contingente* & que le Mouvement ne lui est point *essentiel* , je ne puis placer dans la Matière & le-Mouvement la raison suffisante de ce qui est : c'est qu'assigner la *raison suffisante* d'une Chose n'est pas simplement donner une Cause à cette Chose ; c'est assigner un *Principe* par lequel on puisse concevoir clairement pourquoi cette Chose est & pour-quoi elle est comme elle est & non autrement ; or , ce n'est que dans l'INTELLIGENCE NÉCESSAIRE que je trouve la raison suffisante de la manière d'être de l'Univers ; comme ce n'est que dans la PUISSANCE NÉCESSAIRE que je trouve la raison suffisante de l'existence ou de l'actualité de l'Univers.

Si les Loix de la Nature résultent essentiellement des rapports qui sont entre les Etres ; [3] si ces rapports , considérés en eux-mêmes , ne sont pas nécessaires , il me paroît que je puis

(3) “ LES Loix de la Nature sont en général les résultats ou les conséquences des rapports qui sont entre les Etres. ” *Essai analyt.* §. 40.

en déduire légitimement que la Nature a un LÉGISLATEUR. La Lumière ne s'est pas donnée à elle-même ses propriétés, & les loix de sa réfraction & de sa réflexion résultent des rapports qu'elle soutient avec différens Corps soit liquides, soit solides. (4)

Je m'exprimerois donc d'une manière fort peu exacte, si je disois, *que les Loix de la Nature ont approprié les moyens à la fin* : [5] c'est que les Loix de la Nature ne sont que de simples effets, & que dans mes idées, des effets supposent une Cause ou pour m'exprimer en d'autres termes, l'existence actuelle d'une Chose suppose l'existence relative d'une autre Chose, que je regarde comme la raison de l'actualité de la première.

Si la Nature a reçu des Loix, CELUI qui les lui a imposées a, sans doute, le pouvoir

[4] LA Lumière se propage en ligne droite. Sa réfraction est cette propriété en vertu de laquelle ses rayons se plient ou se courbent en passant d'un milieu dans un milieu d'espece différente ; par exemple , de l'Air dans l'Eau ou de l'Eau dans l'Air, La réflexion de la Lumière est cette propriété par laquelle elle réjaillit ou paraît réjaillir de dessus les Corps. L'expérience découvre ses propriétés & leurs loix ; la Géométrie les calcule.

[5] *Encyclopédie de Paris, au mot Feuilles des Plantes.*

de les suspendre, de les modifier ou de les diriger comme IL LUI plaît.

MAIS, si le LÉGISLATEUR de la Nature est aussi SAGE que PUISSANT, IL ne suspendra ou ne modifiera ses Loix, que lorsqu'elles ne pourront suffire par elles-mêmes à remplir les vues de sa SAGESSE : c'est que la Sagesse ne consiste pas moins à ne pas multiplier sans nécessité les moyens qu'à choisir toujours les meilleurs moyens pour parvenir à la meilleure fin.

JE ne puis douter de la SAGESSE du LÉGISLATEUR de la Nature, parce que je ne puis douter de l'INTELLIGENCE de ce LÉGISLATEUR. J'observe que plus les lumières de l'Homme s'accroissent, & plus il découvre dans l'Univers de traits d'une INTELLIGENCE FORMATRICE. Je remarque même avec étonnement que cette INTELLIGENCE ne brille pas avec moins d'éclat dans la structure du Pou ou du Ver-de-terre, que dans celle de l'Homme ou dans la disposition & les mouvemens des Corps célestes.

JE conçois donc que l'INTELLIGENCE QUI a été capable de former le Plan immense de l'U-

nivers est au moins la plus PARFAITE des INTELLIGENCES.

MAIS, cette INTELLIGENCE réside dans un ETRE NÉCESSAIRE : un Etre *nécessaire* est non seulement celui qui ne peut pas ne pas être ; il est encore celui qui ne peut pas être autrement. Or, un Etre dont les Perfections seraient susceptibles d'accroissement, ne seroit pas un Etre *nécessaire*, puisqu'il pourroit être autrement. J'infère donc de ce raisonnement, que les PERFECTIONS de l'ETRE NÉCESSAIRE ne sont pas susceptibles d'accroissement & qu'ELLES sont absolument ce qu'ELLES sont. Je dis *absolument*, parce que je ne puis concevoir des *degrés* dans les PERFECTIONS de l'ETRE NÉCESSAIRE. Je vois très-clairement, qu'un Etre borné peut être déterminé de plusieurs manières, puisque je conçois très-clairement le changement possible de ses bornes.

SI l'ETRE NÉCESSAIRE possède une INTELLIGENCE sans bornes, il possèdera aussi une SAGESSE sans bornes ; car la Sagesse n'est proprement ici que l'Intelligence elle-même, en tant qu'elle se propose une fin & des moyens relatifs à cette fin.

L'INTELLIGENCE CRÉATRICE n'aura donc rien fait qu'avec Sageſſe : ELLE ſe fera propoſé dans la création de chaqu'Etre la meilleure fin poſſible & aura prédéterminé les meilleurs moyens pour parvenir à cette fin.

CHAPITRE IV.

*L'amour du bonheur fondement des Loix
naturelles de l'Homme.*

*Conſéquence en faveur de la perfection du
Système moral.*

*Les Loix de la Nature Langage du
LÉGISLATEUR.*

JE ſuis un Etre ſentant & intelligent : il eſt dans la nature de tout Etre ſentant & intelligent de vouloir ſentir ou exiſter agréablement , & vouloir cela c'eſt ſ'aimer ſoi-même. L'amour de ſoi-même ne diffère donc pas de l'amour du bonheur . Je ne puis me diſſimuler que l'amour du bonheur ne ſoit le principe univerſel de mes actions.

LE bonheur est donc la grande fin de mon Etre. Je ne me suis pas fait moi-même ; je ne me suis pas donné à moi-même ce principe universel d'action : l'AUTEUR de mon Etre QUI a mis en moi ce puissant ressort m'a donc créé pour le bonheur.

J'ENTENDS en général par le bonheur , tout ce qui peut contribuer à la conservation & au perfectionnement de mon Etre.

PARCE que les Objets sensibles font sur moi une forte impression , & que mon Intelligence est très-bornée , il m'arrive fréquemment de me méprendre sur le bonheur & de préférer un bonheur apparent à un bonheur réel. Mon expérience journalière & les réflexions qu'elle me fait naître me découvrent mes méprises. Je reconnois donc évidemment que pour obtenir la fin de mon Etre , je suis dans l'obligation étroite d'observer les Loix de mon Etre.

JE regarde donc ces Loix comme les moyens naturels que l'AUTEUR de mon Etre a choisis pour me conduire au bonheur. (1) Comme elles résultent essentiellement des rapports que

(1) Voyez Part. XV , Chap. VI. Voyez encore Part. VIII , Chap. III.

Je soutiens avec différens Etres & que je ne suis point le maître de changer ces rapports ; je vois manifestement que je ne puis violer plus ou moins les Loix de ma Nature particulière , sans m'éloigner plus ou moins de ma véritable fin.

L'EXPERIENCE me démontre que toutes mes Facultés sont renfermées dans certaines limites naturelles & qu'il est un terme où finit le plaisir & où commence la douleur. J'apprends ainsi de l'expérience que je dois régler l'exercice de toutes mes Facultés sur leur portée naturelle.

Je suis donc dans l'obligation philosophique de reconnoître qu'il est une sanction naturelle des Loix de mon Etre , puisque j'éprouve un mal lorsque je les viole.

PARCE que je m'aime moi-même & que je ne puis pas ne point desirer d'être heureux , je ne puis pas ne point desirer de continuer d'être. Je retrouve ces desirs dans mes Semblables , & si quelques-uns paroissent souhaiter la cessation de leur Etre ; c'est plutôt le changement de leur Etre que l'Anéantissement qu'ils souhaitent.

MA Raison me rend au moins très-probable que la mort ne sera pas le terme de la durée de mon Etre. Elle me fait entrevoir des moyens physiques préordonnés qui peuvent prolonger mon Humanité au-delà du tombeau. Elle m'assure que je suis un Etre perfectible à l'indéfini : elle me fait juger par les progrès continuels que je puis faire vers le bon & le vrai dans mon état présent, de ceux que je pourrois faire dans un autre état où toutes mes Facultés seroient perfectionnées. Enfin ; elle puise dans les notions les plus philosophiques qu'elle se forme des ATTRIBUTS DIVINS & des Loix naturelles de nouvelles considérations qui accroissent beaucoup ces différentes probabilités.

MAIS, ma raison me découvre en même tems, qu'il n'est point du tout dans l'ordre de mes Facultés actuelles que j'aie sur la survivance de mon Etre, plus que de simples probabilités. (2)

CEPENDANT, ma Raison elle-même me fait sentir fortement combien il importeroit à mon bonheur, que j'eusse sur mon Etat futur plus

(2) Voyez ce que j'ai dit là-dessus dans le Chap. II de la Part. XVI.

PHILOSOPHIQUE. Part. XVII. 191

que de simples probabilités ou au moins une somme de probabilités telle qu'elle fût équivalente à ce que je nomme la certitude morale.

MA raison me fournit les meilleures preuves de la SOUVERAINE INTELLIGENCE de l'AUTEUR de mon Etre : elle déduit très-légitimement de cette INTELLIGENCE la Souveraine Sagesse du GRAND ETRE. (3.) SA BONTÉ fera cette SAGESSE elle-même occupée à procurer le plus grand bien de tous les Etres sentans & de tous les Etres intelligens.

CETTE SAGESSE ADORABLE ayant fait entrer dans SON Plan le Systême de l'Humanité a voulu, sans doute, tout ce qui pouvoit contribuer à la plus grande perfection de ce Systême.

RIEN n'étoit assurément plus propre à procurer la plus grande perfection de ce Systême que de donner aux Etres qui le composent, une certitude morale de leur Etat futur ; & de leur faire envisager le bonheur dont ils jouiront dans cet Etat comme la suite ou la conséquence de la perfection morale qu'ils auront taché d'acquérir dans l'Etat présent.

[3] Voyez dans le Chap. III ce que j'ai exposé sur ce sujet.

ET puisque l'Etat actuel de l'Humanité ne comportoit point qu'elle pût parvenir à se convaincre par les seules forces de la Raison de la certitude d'un Etat futur, il étoit, sans contredit, dans l'ordre de la SAGESSE, de lui donner par quelque autre voie une assurance si nécessaire à la perfection du Système moral.

MAIS, parce le Plan de la SAGESSE exigeoit apparemment qu'il y eût sur la Terre des Etres intelligens, mais très-bornés, tels que les Hommes; ELLE ne pouvoit pas changer les Facultés de ces Etres pour leur donner une certitude suffisante de leur Destination future.

IL falloit donc que la SAGESSE employât dans cette vue un moyen tel que sans être renfermé dans la sphere actuelle des Facultés de l'Homme, il fût cependant si bien approprié à la nature & à l'exercice le plus raisonnable de ses Facultés, que l'Homme pût acquérir par ce moyen nouveau le degré de certitude qui lui manquoit & qu'il desiroit si vivement.

L'HOMME ne pouvoit donc tenir cette certitude si desirable que de la MAIN même de l'AUTEUR de son Etre. Mais, par quelle voie particuliere

particulière la SAGESSE pouvoit-ELLE convaincre l'Homme raisonnable des grandes vues qu'ELLE avoit formées sur lui ? A quel signe l'Homme raisonnable pouvoit-il s'assurer que la SAGESSE ELLE-MEME parloit ?

J'AI reconnu que la Nature a un LÉGISLATEUR , & reconnoître cela c'est reconnoître en même tems que ce LÉGISLATEUR peut suspendre ou modifier à son gré les Loix qu'il a données à la Nature.

CES Loix sont donc , en quelque sorte , le Langage de l'AUTEUR de la Nature ou l'expression physique de sa VOLONTÉ.

JE conçois donc facilement que l'AUTEUR de la Nature a pu se servir de ce Langage pour faire connoître aux Hommes avec certitude ce qu'il leur importoit le plus de savoir & de savoir bien , & que la Raison seule ne faisoit guere que leur indiquer.

AINSI , parce que je vois évidemment qu'il n'y a que le LÉGISLATEUR de la Nature qui puisse en modifier les Loix , j' me crois fondé raisonnablement à admettre qu'il a parlé , lorsque je puis m'assurer raisonnablement que cer-

taines modifications frappantes de ces Loix ont eu lieu & que je puis découvrir avec évidence le but de ces modifications.

Ces modifications feront donc pour moi des *signes particuliers* de la Volonté de l'AUTEUR de la Nature à l'égard de l'Homme.

Je puis donner un nom à ces sortes de modifications, ne fût ce que pour indiquer les changemens qu'elles ont apporté à la marche ordinaire de la Nature : je puis les nommer des *Miracles*, & rechercher ensuite quelles idées je dois me faire des Miracles.

CHAPITRE V.

Les Miracles :

idées sur leur nature.

JE fais assez qu'on a coutume de regarder un *Miracle* comme l'effet d'un Acte *immédiat* de la TOUTE-PUISSANCE, opéré dans le Temps, & relativement à un certain but moral.

Je fais encore qu'on recourt communément à cette intervention immédiate de la TOUTE-PUissance , parce qu'on ne juge pas qu'un Miracle puisse être renfermé dans la sphère des Loix de la Nature.

Mais, s'il est dans la nature de la Sagesse de ne point multiplier les actes sans nécessité; si la Volonté efficace a pu produire ou préordonner par un acte unique toutes ces modifications des Loix de la Nature que je nomme des *Miracles*, ne fera-t-il pas au moins très-probable qu'elle l'aura fait ?

Si la SAGESSE ÉTERNELLE QUI n'a aucune relation au Temps, a pu produire hors du Temps l'Universalité des Choses, est-il à présumer qu'elle se soit réservé d'agir dans le Temps & de mettre la main à la Machine comme l'Ouvrier le plus borné ?

PARCE que je ne découvre point comment un Miracle peut être renfermé dans la sphère des Loix de la Nature, serois-je bien fondé à en conclure, qu'il n'y est point du tout renfermé ? Puis-je me persuader un instant que je connoisse à fond les Loix de la Nature ? ne vois-je pas évidemment que je ne connois

qu'une très-petite partie de ces Loix & que même cette partie si petite je ne la connois qu'imparfaitement ?

COMMENT donc oserois-prononcer sur ce que les Loix de la Nature ont pu ou n'ont pas pu opérer dans la main du LÉGISLATEUR.

IL me semble que je puis sans témérité aller un peu plus loin : quoique je sois un Etre extrêmement borné, je ne laisse pas d'entrevoir ici la possibilité d'une préordination relative à ce que je nomme des *Miracles*.

DES méditations assez profondes sur les Facultés de mon Ame m'ont convaincu que l'exercice de toutes ces Facultés dépend plus ou moins de l'état & du jeu des organes. Il est même peu de vérités qui soient plus généralement reconnues. J'ai assez prouvé dans un autre Ouvrage (1) que les perceptions, l'Attention, l'Imagination, la Mémoire, &c. tiennent essentiellement aux mouvemens des fibres sensibles & aux déterminations particulières que l'action des Objets leur imprime, qu'elles conservent pendant un tems plus ou moins long,

(1) *L'Essai Analytique sur les Facultés de l'Ame*, publié en 1760.

& en vertu desquelles ces fibres peuvent retracer à l'Ame les idées ou les images des Objets. (2)

C'EST une Loi fondamentale de l'Union de l'Ame & du Corps que lorsque certaines fibres sensibles sont ébranlées, l'Ame éprouve certaines sensations: rien au monde n'est plus constant, plus invariable que cet effet. Il a toujours lieu, soit que l'ébranlement des fibres provienne de l'action même des Objets, soit qu'il provienne de quelque mouvement qui s'opere dans la Partie du Cerveau qui est le siege de toutes les opérations de l'Ame.

SI une foule d'expériences (3) démontre

[2] IL ne faudroit pas m'objecter qu'il seroit possible que l'Ame *pensât* sans Corps. J'accorderai, si l'on veut, cette possibilité: mais, je demanderai si l'on fait tant soit peu ce que feroit une Ame humaine séparée de tout corps? On ne connoit un peu l'Ame humaine que par son union avec le Corps: de cette union résulte essentiellement un *Etre-mixte* qui porte le nom d'*Homme*, & qui est appelé à durer toujours. Si donc l'Homme doit durer toujours, son Ame pensera toujours par le ministère d'un Corps. Voyez Part. XVI, Chap. I. Ainsi, à quoi bon élever la question, si l'Ame peut *penser* sans Corps? l'Homme n'est point un *Esprit-pur* & ne le fera jamais. Je renvoie ceux qui desireront plus de détails sur cette question, aux Articles XVI, XVIII, XIX de mon *Analyse abrégée*.

[3.] Les Livres de Médecine & de Physique sont pleins

que l'Imagination & la Mémoire dépendent de l'organisation du Cerveau, il est par cela même démontré que la reproduction ou le rappel de telle ou de telle idée dépend de la reproduction des mouvemens dans les fibres sensibles appropriées à ces idées.

Nous représentons toutes nos idées par des signes d'institution, qui affectent l'œil ou l'oreille. Ces signes sont des caractères ou des mots. Ces mots sont lus ou prononcés : ils s'impriment donc dans le Cerveau par des fibres de la Vue ou par des fibres de l'Ouïe. Ainsi, soit que le mouvement se reproduise dans des fibres de la Vue ou dans des fibres de l'Ouïe, les mots attachés au jeu de ces fibres seront également rappelés à l'Ame, & par ces mots les idées qu'ils sont destinés à représenter.

Je ne puis raisonnablement présupposer que tous mes Lecteurs possèdent aussi bien que moi mes principes psychologiques ; (4) Je suis

d'observations qui prouvent que des accidens purement physiques affoiblissent, altèrent ou détruisent même entièrement l'Imagination & la Mémoire. Rien de mieux constaté ; & révoquer en doute de pareils faits ce seroit renoncer à toute certitude historique.

[4] La *Psychologie* est la Science de l'Ame. Les principes

donc obligé de renvoyer ceux qui ne les possèdent pas assez aux divers Ecrits dans lesquels, je les ai exposés en détail. Ils feront bien sur-tout de relire avec attention l'Ecrit *sur le Rappel des idées par les Mots* & *sur l'Association des idées en général.*

Dès que jé me suis une fois convaincu par l'expérience & par le raisonnement que la production & la reproduction de toutes mes idées, tiennent au jeu secret de certaines fibres de mon Cerveau, je conçois avec la plus grande facilité que la SAGESSE SUPREME a pu pré-organiser au commencement des Choses, certains Cerveaux de maniere qu'il s'y trouveroit des fibres dont les déterminations (s.) & les mouvemens particuliers répondroient dans un tems marqué aux Vues de cette SAGESSE ADORABLE.

QUI pourroit douter un instant que si nous étions les maîtres d'ébranler à notre gré cer-

qu'on puise dans cette Science sont donc des principes psychologiques.

[s] MOT qui exprime certaines conditions physiques destinées à rappeler à l'Ame tel ou tel signe, & par ce signe telle ou telle idée.

taines fibres du Cerveau de nos Semblables ; par exemple , les fibres appropriées aux mots , nous ne rappellâssions à volonté dans leur Ame telle ou telle suite de mots & par cette suite une suite correspondante d'idées ? Répéterai-je encore que la Mémoire des mots tient au Cerveau , & que mille accidens qui ne peuvent affecter que le Cerveau , affoiblissent & détruisent même en entier la Mémoire des mots ? Rappellerai - je ce Vieillard respectable , dont j'ai parlé dans l'*Essai analytique* , §. 676 , qui avoit en pleine veille des suites nombreuses & variées de visions absolument indépendantes de sa Volonté , & qui ne troubloient jamais sa Raison ? Répéterai-je que le Cerveau de ce Vieillard étoit une sorte de Machine d'Optique qui exécutoit d'elle-même sous les yeux de l'Ame toutes sortes de décorations & de perspectives ?

ON ne s'avisera pas non plus de douter que DIEU ne puisse ébranler au gré de SA VOLONTÉ les fibres de tel ou de tel Cerveau , de manière qu'elles traceront , à point nommé , à l'Ame une suite déterminée d'idées ou de mots & une telle combinaison des unes & des autres , que cette combinaison représentera plus ou moins figu-

rément une suite d'événemens cachés encore dans l'abîme de l'avenir ?

CE que l'on conçoit si clairement que DIEU pourroit exécuter par SON Action immédiate sur un Cerveau particulier , n'auroit IL pu le *prédéterminer* dès le commencement ? Ne conçoit-on pas à peu près aussi clairement , que DIEU a pu préordonner dans tel ou tel Cerveau & hors de ce Cerveau des causes purement physiques , qui déployant leur action dans un tems marqué par la SAGESSE , produiroient précisément les mêmes effets que produiroit l'Action *immédiate* du PREMIER MOTEUR ?

C'ÉTOIT ce que j'avois voulu donner à entendre en terminant ce paragraphe 676 de l'*Essai analytique*, auquel je viens de renvoyer : mais , je doute qu'on ait fait attention à cet endroit de l'Ouvrage. " Si les Visions prophétiques , disois - je dans cet endroit , ont une cause matérielle, l'on en trouveroit ici une explication bien simple & qui ne supposeroit aucun Miracle : (6) l'on conçoit assez que DIEU a pu préparer de loin dans le cerveau des Prophetes des causes physiques propres

[6] JE prenois ici le mot de *Miracle* dans le sens qu'on attache communément à ce mot.

„ à en ébranler dans un tems déterminé les fibres sensibles suivant un ordre relatif aux événemens futurs qu'il s'agissoit de représenter à leur Esprit. „

L'AUTEUR de l'*Essai de Psychologie* (7) qui n'a pas été mieux lu ni mieux entendu que moi par la plupart des Lecteurs , & qui a tâché de renfermer dans un assez petit Volume tant de principes & de grands principes , a eu la même idée que j'expose ici. Dans le Chapitre **XXI** de la Partie **VI** de ses *Principes Philosophiques* , il s'exprime ainsi :

„ SOIT que DIEU agisse immédiatement sur les fibres représentatives des objets , & qu'il leur imprime des mouvemens propres à exprimer ou à représenter à l'Ame une suite d'événemens futurs ; soit que DIEU ait créé dès le commencement des Cerveaux dont les fibres exécuteront par elles-mêmes dans un tems déterminé de semblables Représentations ; l'Ame lira dans l'avenir : ce sera un **ESAÏE** , un **JÉRÉMIE** , un **DANIEL**. „

LES signes d'institution (8) par lesquels nous

[7] *Essai de Psychologie ou Considérations sur les Opérations de l'Ame , sur l'Habitude & sur l'Éducation* , &c. Londres 1755.

[8] LES caractères , les lettres , les mots & en général toutes

représentons nos idées de tout genre, sont des objets qui tombent sous les Sens, & qui, comme je le disois, frappent l'œil ou l'oreille & par eux le Cerveau. La Mémoire se charge du dépôt des mots, & la Réflexion les combine. On est étonné quand on songe au nombre considérable de Langues mortes & de Langues vivantes qu'un même Homme peut apprendre & parler. Il est pourtant une Mémoire purement organique où les mots de toutes ces langues vont s'imprimer & qui les présente à l'Ame au besoin avec autant de célérité que de précision & d'abondance. On n'est pas moins étonné, quand on pense à d'autres prodiges que nous offre la Mémoire & l'imagination. SCALIGER apprit par cœur tout HOMERE en vingt - un jours, & dans quatre mois tous les Poètes Grecs. WALLIS extraisoit de tête la racine quarrée d'un nombre de cinquante-trois figures. (9) Combien d'autres faits de même genre ne pourrois-je pas indiquer ! Qu'on prenne la peine de réfléchir sur les grandes idées que ces phénomènes merveilleux de la Mémoire nous donnent de l'organi-

les manieres dont les Hommes sont convenus d'exprimer leurs idées.

[9] HALLER, *Physiologie*, Tom. V, Liv. XVII, Art. VI.

sation de cette Partie du Cerveau qui est le siège de l'Ame & l'Instrument immédiat de toutes ses opérations ; & l'on conviendra , je m'assure, que cet Instrument , le Chef-d'œuvre de la Création terrestre , est d'une structure fort supérieure à tout ce qu'il nous est permis d'imaginer ou de concevoir.

CE qu'un Savant exécute sur son Cerveau par un travail plus ou moins long & par une Méthode appropriée, DIEU pourroit, sans doute, l'exécuter par un Acte *immédiat* de SA PUISSANCE. Mais , IL pourroit aussi avoir établi dès le commencement dans un certain Cerveau une telle *préorganisation* que ce Cerveau se trouveroit dans un tems prédéterminé monté à-peu-près comme celui du Savant , & capable des mêmes opérations & d'opérations plus étonnantes encore.

SUPPOSONS donc que DIEU eût créé au commencement un certain nombre de Germes humains , dont IL eût préorganisé les Cerveaux de manière , qu'à un certain jour marqué , ils devaient fournir à l'Ame l'assortiment complet des mots d'une multitude de Langues diverses ; les Hommes auxquels de pareils Cerveaux auroient appartenus , se seront trouvés ainsi transfor-

nés, presque tout d'un coup, en *Polyglotes* (10) vivantes.

Je prie ceux de mes Lecteurs qui ne comprendront pas bien ceci de relire attentivement les Articles XIV, XV, XVI, XVII, XVIII, de l'*Analyse Abrégée*, & les endroits relatifs de l'*Essai Analytique*. Les idées que je présente dans ce Chapitre sont si éloignées de celles qu'on s'étoit faites jusqu'ici sur les Sujets qui m'occupent, que je ne puis revenir trop souvent à prier mon Lecteur de ne me juger qu'après m'avoir bien saisi & bien médité. Je n'espère pas d'obtenir la grace que je demande : je fais que le nombre des bons Lecteurs est fort petit & que celui des vrais Philosophes l'est encore davantage. Mais, s'il arrive qu'on m'entende mal, je n'aurai au moins rien négligé pour prévenir les méprises de mes Juges.

Au reste, il n'y a pas la moindre difficulté à concevoir que ces Germes préordonnés qui devoient être un jour des *Polyglottes* vivantes, avoient été placés dans l'ordre des Générations successives, suivant un rapport direct à ce tems précis marqué par la SAGESSE.

[10] TERME pris ici au figuré, & qui exprime des Dictionnaires en plusieurs Langues.

IL n'y a pas plus de difficulté à concevoir dans certains Cerveaux la possibilité d'une pré-organisation telle , que les fibres appropriées aux mots de diverses Langues , ne devoient déployer leur action que lorsqu'une certaine circonstance associée surviendrait.

J'ENTREVOIS donc par cet exemple si frappant ce qu'il seroit possible que fussent ces événemens extraordinaires que je nomme des *Miracles*. Je commence ainsi à comprendre que la sphere des Loix de la Nature peut s'étendre beaucoup plus loin qu'on ne l'imagine. Je vois assez clairement que ce qu'on prend communément pour une *suspension* de ces Loix , pourroit n'être qu'une dispensation ou une direction particuliere de ces mêmes Loix.

Ceci est d'une vraisemblance qui me frappe. Je pense & je parle à l'aide des mots dont je revêts mes idées. Ces mots sont des signes purement matériels. Ils sont attachés au jeu de certaines fibres de mon Cerveau. Ces fibres ne peuvent être ébranlées que mon Ame n'ait aussitôt les perceptions de ces mots & par eux les idées qu'ils représentent.

VOILA les Loix de la Nature relatives à mon

Etre particulier. Il me seroit impossible de former aucune notion générale sans le secours de quelques signes d'institution : il n'y a que ceux qui n'ont jamais médité sur l'Economie de l'Homme qui puissent douter de cette vérité psychologique.

Je découvre donc que les Loix de la Nature relatives à la formation des idées dans l'Homme, à la représentation, au rappel & à la combinaison de ces idées par des signes arbitraires, (11) ont pu être modifiées d'une infinité de manieres particulieres, & produire ainsi, dans un certain tems, des événemens si extraordinaires qu'on ne les juge point renfermés dans la sphere d'activité de ces Loix de la Nature.

J'APPERÇOIS ainsi, que le GRAND OUVRIER pourroit avoir caché dès le commencement dans la Machine de notre Monde certaines pieces & certains ressorts qui ne devoient jouer qu'au moment que certaines circonstances correspondantes l'exigeroient. Je reconnois donc qu'il se-

[11] LES mots des Langues ou leur signification sont des choses *arbitraires* ou de pure convention. Les mots n'ont aucun rapport nécessaire avec les Objets dont ils sont les *signes* ou les représentations. Aussi le même Objet est-il représenté par différens mots en différentes Langues.

roit possible que ceux qui excluent les Miracles de la sphere des Loix de la Nature fussent dans le cas d'un Ignorant en Mécanique , qui ne pouvant deviner la raison de certains jeux d'une belle Machine recourroit pour les expliquer à une sorte de Magie ou à des moyens surnaturels.

UN autre exemple très-frappant m'affermirait dans ma pensée ; j'ai vu assez distinctement qu'il seroit possible que cet Etat futur de l'Homme que ma Raison me rend si probable , fût la suite naturelle d'une préordination physique aussi ancienne que l'Homme. (12.). J'ai même entrevu qu'il seroit possible encore qu'une préordination analogue s'étendit à tous les Etres sentans de notre Globe. (13)

[12] *Essai Analytique*, Chap. XXIV, §. 726, 727, &c. *Contemplation de la Nature*, Part. IV, Chap. XIII.

[13] Part. I. II, III, IV, V, VI de cette *Palingénésie*.



CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Continuation du même Sujet.

Deux Systèmes possibles des Loix de la Nature.

Caractères & bus des Miracles.

JE suis ainsi conduit par une marche qui me paroît très-philosophique, à admettre qu'il est deux Systèmes des Loix de la Nature, que je puis distinguer exactement.

Le premier de ces Systèmes est celui qui détermine ce que je nomme le Cours ordinaire de la Nature.

Le second Système est celui qui donne naissance à ces événements extraordinaires que je nomme des Miracles.

MAIS, parce que les Loix de la Nature ont toujours pour premier fondement les Propriétés essentielles des Corps, & que si l'Essence des Choses changeoit, les Choses seroient détruites ;

(1) je suis obligé de supposer comme certain, qu'il n'y a rien dans le second Systême qui choque les Propriétés essentielles des Corps. Et ce que je dis ici des Corps doit s'entendre encore des Ames qui leur sont unies. J'ai appris d'une Philosophie sublime que les *Essences* des Choses sont immuables & indépendantes de la VOLONTÉ CRÉATRICE. [2]

CE ne sont donc que les modes ou les Qualités variables des Corps & des Ames qui ont pu entrer dans la composition du Systême dont je parle, & produire cette combinaison particulière de Choses d'où peuvent naître les événemens miraculeux.

PAR exemple, je conçois facilement qu'en vertu d'une certaine prédétermination physique,

(1) Voyez le commencement du Chap. I de la Partie XVI.

(2) L'Essence des Choses étant ce qui fait qu'elles sont ce qu'elles sont, DIEU ne pourroit changer les Essences sans détruire les Choses ; car il seroit contradictoire que l'Essence changeât & que la Chose restât la même. Une Chose ne peut pas être & en même tems, n'être pas. C'est ce que les Métaphysiciens expriment quand ils disent que les *Essences* sont immuables, éternelles, &c.

la densité (3) de tel ou de tel Corps a pu augmenter ou diminuer prodigieusement dans un tems marqué ; la Gravitation n'agir plus sur un autre Corps ; (4) la Matière électrique s'accumuler extraordinairement autour d'une certaine Personne & la transfigurer ; (5) les mouvemens vitaux renaître dans un Corps où ils étoient éteints & le rappeler à la vie ; [6] des Obf-

(3) LA densité des Corps résulte de la quantité de matière qu'ils contiennent sous un Volume déterminé. La densité varie donc dans les différens Corps , & elle peut varier encore dans le même Corps. Ainsi, le Métal est plus dense que le Bois ; l'Eau l'est plus que l'Air , &c. En se contractant l'air devient plus dense , &c.

(4) JE suppose ici , comme l'on voit , que la *Gravitation* n'est pas essentielle à la Matière & qu'elle dépend d'une Cause physique secrète qui pousse les Corps vers un Centre commun. Cette supposition n'est point gratuite : les Propriétés *essentielles* ne varient point , & la Pesanteur varie , &c. Il est donc possible qu'il y ait eu une prédétermination physique relative à l'action de cette Force sur un certain Corps & dans un certain tems.

(5) ON connoît ces couronnes lumineuses qui paroissent sur les Personnes qu'on électrise par certains procédés , & l'on n'ignore pas non plus bien d'autres prodiges que l'Électricité a offerts à notre Siècle. Voyez la Note 7. du Chap. I de la Part. XVI.

(6) Il est aujourd'hui bien démontré , que le grand principe des mouvemens vitaux est dans l'*Irritabilité*. Une pré-

tructions particulieres de l'Organe de la Vue se diffiper & laisser un libre passage à la Lumiere, &c. &c.

Et si parmi les événemens miraculeux qui s'offriroient à ma méditation, il en étoit où je n'entrevisse aucune Cause physique capable de les produire, je me garderois bien de prononcer sur l'impossibilité absolue d'une prédétermination correspondante à ces événemens. Je n'oublierois point que je suis un Etre dont toutes les Facultés sont extrêmement bornées, & que la Nature ne m'est tant soit peu connue que par quelques effets. Je songerois en même tems à d'autres événemens de même genre

détermination physique qui accroîtroit beaucoup l'Irritabilité dans un Corps mort pourroit donc y faire renaitre les mouvemens vitaux & le rappeler à la vie. Il peut y avoir bien d'autres moyens physiques prédéterminés propres à concourir au même effet & qui me sont inconnus. Je me borne à indiquer celui que je connois un peu. L'*Irritabilité* est cette Propriété des fibres *musculaires* en vertu de laquelle elles se contractent ou se raccourcissent d'elles-mêmes à l'attouchement de quelque corps que ce soit pour se rétablir ensuite par leur propre Force. C'est par son irritabilité que le cœur bat sans cesse, qu'il bat encore après avoir été séparé de la poitrine, & qu'on peut y rappeler le mouvement & la vie lorsqu'il en paroît privé. C'est encore à l'Irritabilité que sont dûs bien d'autres phénomènes vitaux qui ne sont pas moins surprenans. Voyez Partie XV.

où j'entrevois des causes physiques préordonnées capables de les opérer.

QUAND je cherche à me faire les plus hautes idées du GRAND AUTEUR de l'Univers je ne conçois rien de plus sublime & de plus digne de cet ETRE ADORABLE, que de penser qu'IL a tout préordonné par un Acte unique de SA VOLONTE', & qu'il n'est proprement qu'un seul *Miracle*, qui a enveloppé la suite immense des Choses ordinaires & la suite beaucoup moins nombreuse des Choses *extraordinaires* : ce grand Miracle, ce Miracle incompréhensible peut-être pour toutes les INTELLIGENCES finies, est celui de la *Création*. DIEU a voulu, & l'Universalité des Choses a reçu l'Etre. Les Choses successives soit ordinaires, soit extraordinaires préexistoient donc dès le commencement à leur apparition & toutes celles qui apparaitront dans toute la durée des siècles & dans l'Eternité même existent déjà dans cette Prédétermination *universelle* qui embrasse le Temps & l'Eternité.

MAIS, ce seroit en vain que la SOUVERAINE SAGESSE auroit prédéterminé physiquement des événemens *extraordinaires* destinés à donner à l'Homme de plus fortes preuves de cet Etat futur, le plus cher Objet de ses desirs, si cette SA-

GESSE n'avoit en même tems prédéterminé la venue d'un PERSONNAGE extraordinaire, instruit par ELLE-même du secret de ses vues, & dont les actions & les discours correspondissent exactement à la *prédétermination* dont les Miracles devoient sortir.

IL ne faut que du bon-sens pour appercevoir qu'un Miracle qui seroit absolument isolé ou qui ne seroit accompagné d'aucune circonstance relative propre à en déterminer le but, ne pourroit être pour l'Homme raisonnable une preuve de sa Destination future.

MAIS, le *but* du Miracle sera exactement déterminé, si immédiatement avant qu'il s'opere le PERSONNAGE respectable que je suppose s'écrit en s'adressant au MAÎTRE de la Nature ; *je TE rends graces de ce que TU m'as exaucé : je savois bien que TU m'exautes toujours ; mais, je dis ceci pour ce Peuple qui est autour de moi, afin qu'il croie que c'est TOI QUI m'as envoyé.*

LE Miracle deviendra donc ainsi la Lettre de Créance de l'ENVOYE', & le but de la Mission de cet ENVOYE' sera de *mettre en évidence la Vie & l'Immortalité.*

SI, comme je le disois, les Loix de la Nature font le Langage du SUPREME LE'GISLATEUR, L'ENVOYE' dont je parle sera auprès du Genre-humain l'Interprète de ce Langage. Il aura été chargé par le LE'GISLATEUR d'interpréter au Genre-humain les *Signes* de ce Langage divin qui renfermoient les assurances d'une heureuse Immortalité. [7]

IL étoit absolument indifférent à la Mission de cet ENVOYE' qu'il opérât lui-même les Mi-

(7) J'AJOUTERAI ici un mot pour achever de développer ma pensée sur les Miracles.

Il seroit possible que plusieurs des Sujets sur lesquels je suppose que des guérisons miraculeuses ont été opérées eussent été eux-mêmes préordonnés dans un rapport direct à ces guérisons.

Il seroit possible, par exemple, que le Germe d'un certain Aveugle-né eût été placé dans l'ordre des Générations de manière que cet Aveugle étoit lié à la Mission de l'ENVOYÉ dès le commencement des Choses, & qu'en coïncidant ainsi avec cette Mission il eût pour fin de concourir à l'autoriser par le Miracle dont il devoit être le Sujet. La Réponse si remarquable de l'ENVOYÉ sur cet Aveugle sembleroit confirmer mon idée & indiquer la *préordination* dont je parle. *Cet Homme n'est point né Aveugle parce qu'il a péché ni ceux qui l'ont mis au monde ; mais, c'est AFIN QUE LES OEUVRES DE DIEU PAROISSENT EN LUI.*

Je conçois donc que les yeux de cet Aveugle avoient été

rales ou qu'il ne fit que s'accommoder à leur but en le déterminant d'une manière précise par ses discours & par ses actions. L'obéissance parfaite & constante de la Nature à la Voix de l'ENVOYE' n'en devenoit pas moins propre à autoriser & à caractériser sa Mission.

LA Naissance *extraordinaire* de l'ENVOYE' pouvoit encore relever sa Mission auprès des Hommes , & il étoit possible que cette Naissance fût enveloppée comme tous les autres événemens miraculeux dans cette dispensation particulière des Loix de la Nature qui devoit les produire. Combien de moyens physiques préordonnés , très-différens du moyen ordinaire , pouvoient faire développer un Germe humain dans le sein d'une Vierge !

Si cette E'conomie *particulière* des Loix de la Nature étoit destinée par la SAGESSE à fournir à l'Homme raisonnable (8) une *preuve de fait*

préorganisée dès le commencement dans un rapport déterminé à l'action des Causes physiques & secrètes qui devoient les ouvrir dans un certain tems & dans un certain lieu. Je me plais à contempler le Germe de cet Aveugle , caché depuis quatre mille ans dans la grande Chaine & préparé de si loin pour les besoins de l'Humanité.

(2) REMARQUEZ que je répète souvent dans cet Ecrit

de la certitude de son Etat futur , cette preuve a dû être revêtue de caractères qui ne permiffent pas à la Raifon d'en méconnoître la nature & la fin.

J'OBSERVE d'abord , que les Faits renfermés dans cette E'conomie , comme dans leur Principe phyfique préordonné , ont dû être tels qu'il parût manifeftement qu'ils ne reffortoient pas de l'E'conomie ordinaire des Loix de la Nature : s'il y avoit eu fur ce point quelque'équivoque , comment auroit-il été *manifefte* que le LE'GISLATEUR *parloit* ?

IL n'y aura point eu d'équivoque s'il a été manifefte qu'il n'y avoit point de proportion ou d'analogie entre les Faits dont il s'agit & les Causes *apparentes* de ces Faits , Le fens - commun apprend affez qu'un Aveugle-né ne recouvre point la Vue par un attouchement extérieur & momentané ; qu'un Mort ne reffuscite point à la feule parole d'un Homme , &c. De pareils Faits

le mot de *raisonnable* : c'est que je fuppose par-tout que l'Homme qui recherche les fondemens d'un bonheur à venir , fait de fa Raifon le meilleur emploi poffible , & qu'occupé de l'examen de la plus importante de toutes les vérités , il ne cherche point à fe la déguifer à lui-même & aux autres par de vaines *subtilités* , qui ne prouveroient que l'abus de fa Raifon.

font aisés à distinguer de ces prodiges de la Physique, qui supposent toujours des préparations ou des Instrumens. Dans ces sortes de prodiges l'Esprit peut toujours découvrir une certaine proportion, une certaine analogie entre l'effet & la cause; & lors-même qu'il ne la découvre pas intuitivement il peut au moins la concevoir. Or, le moyen de concevoir quelque analogie entre la prononciation de certains mots & la résurrection d'un Mort? La prononciation de ces mots ne sera donc ici qu'une circonstance concomitante, [9] absolument étrangère à la Cause secrète du Fait; mais propre à rendre les Spectateurs plus attentifs, l'obéissance de la Nature plus frappante & la Mission de l'ENVOYE' plus authentique. LAZARE sors dehors! & il sortit.

AU reste; je ne ferois pas entrer dans l'essence du Miracle son opération instantanée. Si un certain Miracle offroit des gradations sensibles, il ne m'en paroîtroit pas moins un Miracle lorsque je découvrois toujours une disproportion évidente entre l'effet & la cause apparente ou symbolique. [10] Ces gradations me sem-

(9) UNE circonstance qui *accompagne* le Miracle.

(10) C'EST-A-DIRE, que la Cause *apparente* n'est ici qu'un *signe* qui annonce l'effet ou y prépare le Spectateur.

bleroient même propres à indiquer à des Yeux philosophes un Agent physique & très-différent du symbolique. [11] Les gradations décelent toujours un Ordre physique , [12] & elles sont susceptibles d'une accélération à l'indéfini. (13)

[11] JE veux dire très-différent de la Cause *apparente*.

[12] C'EST que la Nature ne va point par sauts.

[13] JE dois transcrire ici ce que je disois de mon hypothèse sur les Miracles dans la Préface de la première Edition des *Recherches sur le Christianisme* , publiée en 1770 ; car il faut bien que je continue à prévenir les faux jugemens qu'on pourroit porter de ma manière de penser sur cette hypothèse & du but que je me suis proposé en la développant.

« Ceux, disois-je, qui possèdent les principes dont je suis
 „ parti jugeront de cette hypothèse. Mais, je ois devoir dé-
 „ clarer ici de la manière la plus expresse, que je n'ai point pré-
 „ tendu combattre le Sentiment qui est le plus généralement
 „ admis sur les Miracles. Le Lecteur éclairé préférera celle des
 „ deux opinions qui lui paroîtra la plus conforme à la Raison
 „ & à la RÉVÉLATION. Je n'ai point cherché à faire des
 „ Profélytes à mes petites opinions : l'on ne fait pas combien
 „ j'y suis peu attaché & combien je serai toujours disposé à
 „ avouer publiquement mes erreurs dès qu'on me les aura fait
 „ appercevoir. J'ai dit naïvement & clairement ce qui m'avoit
 „ paru le plus probable ou le plus harmonique avec les prin-
 „ cipes fondamentaux & si lumineux de la Théologie natu-
 „ relle & de la Cosmologie. Il me semble toujours, que si
 „ l'on y regarde de fort près, on reconnoîtra que tout se ré-
 „ duit ici à examiner s'il est possible que DIEU ait tout préor-
 „ donné par un Acte unique de sa VOLONTÉ : car si cette

Je remarque en second lieu, que ce Langa-

„ préordination universelle est possible, il devra paroître très-
 „ indifférent au grand but des Miracles que DIEU soit inter-
 „ venu immédiatement dans un certain tems & dans un cer-
 „ tain lieu pour les produire, ou qu'IL ait préparé dès le
 „ commencement les Causes qui devoient les opérer. Ainsi,
 „ soit que DIEU agisse dans le tems par des Volontés parti-
 „ culières, soit qu'il ait agi hors du tems par une Volonté gé-
 „ nérale qui a embrassé la multitude infinie des effets particu-
 „ liers, la Chose ne revient-elle pas précisément au même &
 „ dans la Nature & dans la GRACE ? Si le physique a pu être
 „ enchainé avec le moral; si les Prières ont pu être prévues
 „ par l'INTELLIGENCE ADORABLE aux yeux de LAQUELLE
 „ tout est à nud dans la Création; si cette Prévision tout-à-
 „ fait extérieure à la Liberté humaine ne détruit point cette
 „ Liberté, pourquoi rejetteroit-on comme absurde ou comme
 „ dangereuse une hypothese qui s'accorde si bien avec les prin-
 „ cipes d'une saine Philosophie & qui donne de si hautes idées
 „ du GRAND AUTEUR de l'Univers ? „

J'ajouterai encore ici, que lorsque cette Hypothese sur les Miracles s'offrit pour la première fois à mon Esprit il y a bien des années, je n'avois pas lu le Livre intitulé *la Religion Chrétienne prouvée par les Faits*, de l'Abbé HOUTREVILLE. Je viens de lire le Chap. VI du Tome II dans lequel l'éloquent Auteur entreprend de prouver que les Miracles sont possibles. J'y ai vu qu'il s'étoit formé sur la Nature des Miracles à-peu-près la même idée que moi. Mais, cette idée si philosophique il ne la développe pas par une sorte d'Analyse comme j'ai tâché de le faire. Il n'indique pas précisément la manière dont on peut concevoir la chose. Il se borne à montrer qu'il y a dans la Nature une multitude de phénomènes dont les Causes nous sont inconnues, & qui ressortent pourtant des Loix générales du mouvement: pag. 51 & suivantes

ge de Signes [14] a dû être multiplié & varié & former , pour ainû dire , un discours suivi , dont toutes les Parties fussent harmoniques entr'elles & s'appuyassent les [unes les autres : car plus le LE'GISLATEUR aura développé ses

de l'Edit. de 1765. Il en conclut que les Miracles pourroient avoir été enveloppés dans l'Ordre général & être entrés comme le reste dans l'Economie des desseins de DIEU : pag. 53, 57. Il combattoit par cette supposition le fameux SPINOSA , qui avoit dit que les Miracles étoient impossibles , parce qu'ils étoient contraires aux Loix de la Nature , & qu'ils supposoient de la variation dans les Décrets de DIEU. L'Abbé HOUTTEVILLE entreprend donc de prouver ici , qu'il n'y a point de variation dans les Décrets de DIEU , & qu'un seul & même Décret a pu embrasser tout , &c.

Si l'on prend la peine de comparer mes principes & ma marche avec ceux de l'Auteur on reconnoîtra facilement que je ne l'ai point copié. Nous suivions l'un & l'autre des routes très-différentes. Nous n'avions pas le même but particulier. Je ne songeois point à SPINOSA : je cherchois uniquement à développer un de mes principes psychologiques , & j'essayois de l'appliquer à la Doctrine des Miracles.

Il n'en demeure pas moins vrai que l'Abbé HOUTTEVILLE m'avoit prévenu sur l'idée générale : je me fais un devoir étroit de le reconnoître ; mais j'espère qu'on me rendra la justice de penser que je n'ai point eu l'intention de m'approprier ce qui appartenoit à cet Ecrivain estimable : personne au monde n'est plus ennemi que moi du plagiat.

(14) Les Miracles,

Vues, multiplié & varié ses Expressions, & plus il aura été certain qu'IL *parloit*.

MAIS, s'IL a voulu parler à des Hommes de tout ordre, aux Ignorans comme aux Savans, IL aura parlé aux Sens, & n'aura employé que les *Signes* les plus palpables, & que le simple bon-sens pût facilement saisir.

ET comme le but de ce Langage de Signes étoit de confirmer à la Raïson la vérité de ces grands principes qu'elle s'étoit déjà formés sur les Devoirs & sur la Destination future de l'Homme, l'INTERPRETE [15] de ce Langage a dû annoncer au Genre-humain une Doctrine qui fût précisément conforme à ces principes les plus épurés & les plus nobles de la Raïson, & donner dans sa Personne le Modele le plus accompli de la Perfection humaine.

D'UN autre côté, si la Mission de l'ENVOYÉ avoit été bornée à annoncer au Genre-humain cette Doctrine sublime; si en même tems qu'il l'annonçoit, le MAÎTRE de la Nature n'avoit point parlé aux Sens ce Langage nouveau si propre à les frapper, il est de la plus grande

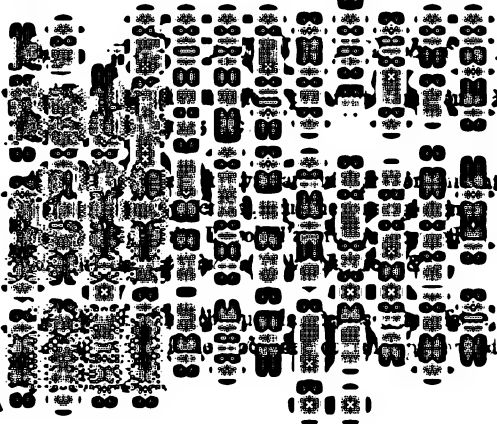
[15] L'ENVOYÉ de DIEU.

Evidence que la Doctrine n'auroit pu accroître assez par elle-même la probabilité de cet État futur qu'il s'agissoit de confirmer aux Hommes : C'est qu'on ne sauroit dire précisément ce que la Raison humaine peut ou ne peut pas en matière de Doctrine, comme on peut dire ce que le Cours ordinaire de la Nature peut ou ne peut pas relativement à certains Faits palpables, nombreux, divers. [16]

[18] ON voit assez que cet argument repose sur cette vérité si évidente, que la Raison humaine est susceptible d'un accroissement à l'indéfini. SOCRATE avoit entrevu la Théorie de l'Homme moral & l'Immortalité de l'Ame. Si dix à douze SOCRATES avoient succédé au premier dans la durée des Ages, qui fait si le dernier, aidé des lumières de ses Prédécesseurs & des siennes propres, ne se seroit point élevé enfin jusqu'à la sublime Morale dont il s'agit ? On conviendra du moins que l'impossibilité de la chose n'est point du tout démontrée.

Ici l'Esprit découvre toujours une certaine proportion entre les vérités acquises & celles qu'on peut acquérir par de nouvelles méditations : il est, en effet, très-manifeste, que les vérités morales sont enveloppées les unes dans les autres & que la méditation parvient tôt ou tard à les extraire les unes des autres.

Il n'en va pas de même des Faits miraculeux. Le simple bon-sens suffit pour s'assurer qu'un Aveugle-né ne peut recouvrer la vue presque subitement par un attouchement extérieur & momentané ; qu'un Homme réellement mort ne résuscite point à la simple parole d'un autre Homme ; qu'une

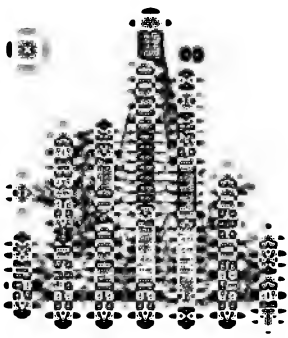


E

à parler des

entre les effets
es qui pré-
ne résultent

Logique que
de la Mission



DEUTTIEME



DIX-HUITIÈME PARTIE.



SUITE DES IDÉES

SUR

L'ÉTAT FUTUR DE L'HOMME.



CONTINUATION

DES

RECHERCHES SUR LE CHRISTIANISME.

LE TÉMOIGNAGE.



CHAPITRE I.

Nature & fondemens du Témoignage.

L'ordre moral.

UNE grande question s'offre ici à mon examen : comment puis-je m'assurer raisonnable-

Tome XVI.

P

ment que le LE'GISLATEUR de la Nature a *parlé*?

JE ne demanderai pas pourquoi le LE'GISLATEUR *ne m'a pas parlé à moi-même*? J'apperçois trop clairement que tous les Individus de l'Humanité ayant un droit égal à cette faveur, il auroit fallu pour satisfaire aux desirs de tous multiplier & varier les *Signes extraordinaires* dans une proportion relative à ces desirs. Mais par cette multiplication excessive des *Signes extraordinaires* ils auroient perdu leur qualité de *Signes*, & ce qui dans l'Ordre de la Sagesse devoit demeurer extraordinaire seroit devenu ordinaire.

JE suis obligé de reconnoître encore que je suis fait pour être conduit par les Sens & par la Réflexion : une *Révélation intérieure* qui me donneroit sans cesse la plus forte persuasion de la certitude d'un État futur, ne seroit donc pas dans l'analogie de mon Etre.

JE ne pouvois exister à la fois dans tous les tems & dans tous les lieux. Je ne pouvois palper, voir, entendre, examiner tout par mes propres Sens. Il est néanmoins une foule de Choses dont je suis intéressé à connoître la certitude ou au moins la probabilité, & qui se sont passées

long - tems avant moi ou dans des lieux fort éloignés.

L'INTENTION de l'AUTEUR de mon Etre est donc que je m'en rapporte sur ces Choses à la déposition de ceux qui en ont été les témoins & qui m'ont transmis leur témoignage de vive-voix ou par écrit.

MA conduite à l'égard de ces Choses repose sur une considération qui me semble très-raisonnable : c'est que je dois supposer dans mes Semblables les mêmes Facultés essentielles que je découvre chez moi. Cette supposition est , à la vérité, purement analogique ; mais il m'est facile de m'assurer que l'analogie a ici la même force que dans tous les cas qui sont du ressort de l'expérience la plus commune & la plus constante. Est-il besoin que j'examine à fond mes Semblables pour être certain qu'ils ont tous les mêmes Sens & les mêmes Facultés que je possède ?

JE tire donc de ceci une conséquence que je juge très-légitime : c'est que ces Choses que j'aurois vues, ouïes, palpées, examinées si j'avois été placé dans un certain tems & dans un certain lieu, ont pu l'être par ceux qui existoient dans ce tems & dans ce lieu.

IL faut bien que j'admette encore qu'elles l'ont été en effet , si ces Choses étoient de nature à intéresser beaucoup ceux qui en étoient les Spectateurs : car je dois raisonnablement supposer que des Etres qui me sont semblables se sont conduits dans certaines circonstances importantes comme j'aurois fait moi-même si j'avois été placé dans les mêmes circonstances , & qu'ils se sont déterminés par les mêmes motifs qui m'auroient déterminé en cas pareil.

JE choquerois , ce me semble , les regles les plus sûres de l'analogie (1) si je jugeois autrement. Remarquez que je ne parle ici que de Choses qui n'exigent pour être bien connues que des yeux , des oreilles & un jugement sain.

PARCE que le témoignage est fondé sur l'analogie , il ne peut me donner comme elle qu'une *certitude morale*. Il ne peut y avoir d'enchaînement nécessaire entre la manière dont j'aurois été affecté ou dont j'aurois agi en telles ou telles circonstances & celle dont des Etres que je crois m'être semblables ont été affectés ou ont agi dans les mêmes circonstances. Les circonstances elles-mêmes ne peuvent jamais être parfaitement

(1) Voyez la Note 1 du Chap. III de la Part. XVII.

semblables ; les Sujets sont trop compliqués. Il y a plus ; le jugement que je porte sur le rapport de ressemblance de ces Êtres avec moi n'est encore qu'analogique. Mais , si je me résous à ne croire que les seules choses dont j'aurois été le Témoin , il faudroit en même-tems me résoudre à mener la vie la plus triste & me condamner moi-même à l'ignorance la plus profonde sur une infinité de choses qui intéressent mon bonheur. D'ailleurs , l'expérience & la réflexion me fournissant des regles pour juger sagement de la validité du Témoignage , j'apprends de l'une & de l'autre qu'il est une foule de cas où je puis adhérer au Témoignage sans courir le risque d'être trompé.

AINSI , les mêmes raisons qui me portent à admettre un certain Ordre dans le Monde physique (2) doivent me porter à admettre aussi un certain Ordre dans le Monde moral. Cet Ordre moral résulte essentiellement de la nature des Facultés humaines & des rapports qu'elles soutiennent avec les choses qui en déterminent l'exercice.

LES jugemens que je fonde sur l'Ordre moral

[2] Voyez le Chap. III de la Part. XVII.

ne sauroient être d'une parfaite certitude , parce que dans chaque détermination particuliere de la Volonté le contraire est toujours possible ; puisque l'activité de la Volonté peut s'étendre à un nombre indéfini de cas.

MAIS , quand je suppose un Homme de bon-sens , je suis obligé de supposer en même-tems qu'il ne se conduira pas comme un Fou dans tel ou tel cas particulier , quoiqu'il ait toujours le pouvoir physique de le faire. Il n'est donc que probable qu'il ne le fera pas ; & je dois convenir que cette probabilité est assez grande pour fonder un jugement solide & assorti aux besoins de ma condition présente.

Ces choses que je n'ai pu palper , voir , entendre & examiner par moi-même , parce que l'éloignement des tems ou des lieux m'en sépareroit , seront donc pour moi d'autant plus probables qu'elles me seront attestées par un plus grand nombre de Témoins & par des Témoins plus dignes de foi , & que leurs dépositions croient plus circonstanciées , plus harmoniques entr'elles , sans être précisément semblables.

CHAPITRE II.

De la crédibilité du Témoignage :

ses conditions essentielles.

Application aux Témoins de l'ÉVANGILE.

SI j'envisage la *certitude* comme un tout, & si je divise par la pensée ce tout en parties ou degrés, ces parties ou degrés seront des parties ou des degrés de la certitude.

JE nomme *probabilités* ces divisions idéales de la certitude. Je connoîtrai donc le degré de la certitude quand je pourrai assigner le rapport de la partie au tout.

JE ne dirai pas que la probabilité d'une chose croît précisément comme le nombre des Témoins qui me l'attestent : mais, je dirai que la probabilité d'une chose augmente par le nombre des Témoins suivant une certaine proportion que le Mathématicien tente de ramener au calcul.

JE jugerai du mérite des Témoins par deux

conditions générales & essentielles ; par leur capacité & par leur intégrité.

L'ETAT des Facultés corporelles & des Facultés intellectuelles déterminera la première de ces conditions : le degré de probité & de désintéressement déterminera la seconde.

L'EXPÉRIENCE ou cette réitération d'actes & de certains actes par lesquels je parviens à connoître le caractère moral ; l'expérience, dis - je , décidera en dernier ressort de tout cela.

J'APPLIQUERAI les mêmes principes fondamentaux à la Tradition orale & à la Tradition écrite. Je verrai d'abord que celle-ci a beaucoup plus de force que celle-là. Je verrai encore que cette force doit accroître par le concours de différentes Copies de la même Déposition. Je considérerai ces différentes Copies comme autant de Chainons d'une même Chaîne. Et si j'apprends qu'il existe plusieurs suites différentes de Copies , je regarderai ces différentes suites comme autant de chaînes collatérales qui accroîtront tellement la probabilité de cette Tradition écrite qu'elle approchera indéfiniment de la certitude & surpassera celle que peut donner le Témoignage de plusieurs Témoins oculaires.

DIEU est l'AUTEUR de l'Ordre moral comme IL est l'AUTEUR de l'Ordre physique. J'ai reconnu deux sortes de Dispensations dans l'Ordre physique. (1) La premiere est celle qui détermine ce que j'ai nommé le Cours *ordinaire* de la Nature. La seconde est celle qui détermine ces événemens *extraordinaires* que j'ai nommés des *Miracles*.

LA premiere Dispensation a pour fin le bonheur de tous les Etres sentans de notre Globe.

LA seconde a pour fin le bonheur de l'Homme seul ; parce que l'Homme est le seul Etre sur la Terre qui puisse juger de cette Dispensation , en reconnoître la fin , se l'approprier & diriger ses actions relativement à cette fin.

CETTE Dispensation particuliere a donc dû être calculée sur la Nature des Facultés de l'Homme & sur les différentes manieres dont il peut les exercer ici-bas & juger des Choses.

C'EST à l'Homme que le MAÎTRE du Monde a voulu parler : IL a donc approprié SON Langage à la Nature de cet Etre que SA BONTÉ

(1) Consultez les Chap. V & VI de la Part. XVII.

vouloit instruire. Le Plan de sa SAGESSE ne comportoit pas qu'IL changeât la nature de cet Etre & qu'IL lui donnât sur la Terre les Facultés de l'ANGE. Mais, la SAGESSE avoit préordonné des moyens, qui sans faire de l'Homme un ANGE, devoient lui donner une certitude raisonnable de ce qu'il lui importoit le plus de savoir.

L'HOMME est enrichi de diverses Facultés intellectuelles : l'Ensemble de ces Facultés constitue ce qu'on nomme la *Raison*. Si DIEU ne vouloit pas forcer l'Homme à croire : s'IL ne vouloit que parler à sa Raison ; IL en aura usé à l'égard de l'Homme comme à l'égard d'un Etre intelligent. IL lui aura fait entendre un Langage approprié à sa Raison, & IL aura voulu qu'il appliquât sa Raison à la recherche de ce Langage comme à la plus belle recherche dont il pût jamais s'occuper.

LA nature de ce Langage étant telle qu'il ne pouvoit s'adresser directement à chaque Individu de l'Humanité, (2) il falloit bien que le LÉGISLATEUR l'adaptât aux moyens naturels par lesquels la Raison humaine parvient à se convaincre de la certitude morale des événemens.

(2) Voyez le commencement du Chapitre 1 de cette Partie.

passés & à s'assurer de l'ordre ou de l'espece de ces événemens.

Ces moyens naturels sont ceux que renferment le Témoignage : mais le Témoignage suppose toujours des *faits* ; le Langage du LE'GISLATEUR a donc été un *Langage de faits* & de certains faits. Mais le Témoignage est soumis à des regles que la Raison établit & sur lesquelles elle juge ; le Langage du LE'GISLATEUR a donc été subordonné à ces regles.

LE fondement de la Croyance de l'Homme sur sa Destination future a donc été réduit ainsi par le SAGE AUTEUR de l'Homme à des preuves *de fait* , à des preuves palpables & à la portée de l'Intelligence la plus bornée.

PARCE que le Témoignage suppose des Faits , il suppose des Sens qui apperçoivent ces Faits & les transmettent à l'Ame sans altération.

LES Sens supposent eux-mêmes un Entendement qui juge des Faits ; car les Sens , purement matériels , ne jugent point.

JE nomme Faits *palpables* ceux dont le simple bon-sens peut juger ou à l'égard desquels il peut

s'assurer facilement qu'il n'y a point de méprise.

LE bon sens ou le sens commun fera donc ce degré d'Intelligence qui suffit pour juger de semblables Faits.

MAIS, parce que les Faits les plus palpables peuvent être altérés ou déguisés par l'imposture ou par l'intérêt, le Témoignage suppose encore dans ceux qui rapportent ces Faits une probité & un désintéressement reconnus.

ET puisque la probabilité de quelque fait que ce soit accroit par le nombre des Déposants, le Témoignage exige encore un nombre de Déposants tel que la Raison l'estime *suffisant*.

ENFIN; parce qu'un Fait n'est jamais mieux connu que lorsqu'il est plus circonstancié, & qu'un concert secret entre les Déposants n'est jamais moins présumable que lorsque les Dépôts embrassent les circonstances essentielles du Fait sans se ressembler dans la maniere ni dans les termes, le Témoignage veut des Dépôts circonstanciés, convergentes entr'elles, & variées néanmoins dans la forme & dans les expressions.

S'IL se trouvoit encore que certains Faits qui me seroient attestés par divers Témoins oculaires, choquassent leurs préjugés les plus anciens, les plus enracinés, les plus chéris, je serois d'autant plus assuré de la fidélité de leurs Dépôts, que je serois plus certain qu'ils étoient fortement imbus de ces préjugés : c'est qu'il arrive facilement aux Hommes de croire légèrement ce qui favorise leurs préjugés, & qu'ils ne croient que difficilement ce qui détruit ces préjugés.

S'IL se rencontroit après cela que ces mêmes Témoins réunissent aux conditions les plus essentielles du Témoignage des qualités transcendantes qu'on ne trouve point dans les Témoins ordinaires ; si à un Sens droit & à des mœurs irréprochables ils joignoient des vertus éminentes, une bienveillance la plus universelle, la plus soutenue, la plus active ; si leurs adversaires mêmes n'avoient jamais contredit tout cela ; si la Nature obéissoit à la voix de ces Témoins comme à celle de leur MAÎTRE ; si enfin, ils avoient persévéré avec une constance héroïque dans leur Témoignage & l'avoient même scellé de leur sang ; il me paroîtroit que ce témoignage auroit toute la force dont un Témoignage humain peut être susceptible.

Si donc les témoins que l'ENVOYÉ auroit choisi réunissoient dans leur Personne tant de conditions ordinaires & extraordinaires, il me sembleroit que je ne pourrois rejeter leurs Dépôts sans choquer la Raison.

CHAPITRE III.

Objections contre le Témoignage tirées de l'opposition des Miracles avec le Cours de la Nature ou du Conflit entre l'Expérience & les Témoignages rendus aux Faits miraculeux.

Réponses.

ICi je me demande à moi-même si un Témoignage humain, quelque certain & quelque parfait que je veuille le supposer, suffit pour établir la certitude ou au moins la probabilité de Faits qui choquent eux-mêmes les Loix ordinaires de la Nature?

J'APPERÇOIS au premier coup d'œil qu'un Fait que je nomme *miraculeux* n'en est pas moins un Fait sensible, palpable. Je reconnois

même qu'il étoit dans l'Ordre de la SAGESSE qu'il fût très-sensible , très-palpable. Un pareil Fait étoit donc du ressort des Sens : il pouvoit donc être l'Objet du *Témoignage*.

JE vois évidemment qu'il ne faut que des Sens pour s'assurer si un certain Homme est vivant , s'il est tombé malade , si sa maladie augmente , s'il se meurt , s'il est mort , s'il rend une odeur cadavéreuse. Je vois encore qu'il ne faut non plus que des Sens pour s'assurer si cet Homme qui étoit mort est ressuscité , s'il marche , parle , mange , boit , &c.

Tous ces Faits si sensibles , si palpables peuvent donc être aussi bien l'Objet du Témoignage que tout autre Fait de Physique ou d'Histoire.

SI donc les Témoins dont je parle se bornent à m'attester ces Faits , je ne pourrai rejeter leurs Dépôts sans choquer les règles du Témoignage que j'ai moi-même posées & que la plus saine Logique prescrit.

MAIS , si ces Témoins ne se bornoient point à m'attester simplement ces Faits ; s'ils prétendoient m'attester encore la manière secrète dont le Miracle a été opéré , s'ils m'affuroient qu'il

a dépendu d'une prédétermination [physique] leur Témoignage sur ce point de Cosmologie (1) me paroîtroit perdre beaucoup de sa force.

POURQUOI cela ? c'est que cette prédétermination que ces Témoins m'attesteroient n'étant pas du ressort des Sens, ne pourroit être l'Objet direct de leur Témoignage. Je crois l'avoir prouvé dans le Chapitre III de la Part. XVI.

CES Témoins pourroient, à la vérité, m'attester qu'elle leur a été révélée par le LÉGISLATEUR LUI-même: mais, afin que je pusse être moralement certain qu'ils auroient eu une telle Révélation, il me faudroit toujours des Miracles; c'est-à-dire, des Faits qui ne ressortiroient point du Cours ordinaire de la Nature & qui tomberoient sous les Sens. [2]

JE découvre donc qu'il y a dans un *Miracle* deux choses essentiellement différentes; & que je dois soigneusement distinguer; le *Fait* & la *Manière* du Fait.

[1] Partie de la Philosophie qui traite des Loix générales & de l'Harmonie de l'Univers.

[2] Consultez le Chap. VI de la Part. XVII.

LA premiere de ces choses a un rapport direct aux Facultés de l'Homme : la seconde n'est en rapport direct qu'avec les Facultés de ces INTEL-
LIGENCES qui connoissent le secret de l'Écono-
mie de notre Monde. [3]

Si toutefois les Témoins rapportoient à l'ac-
tion de DIEU les Faits extraordinaires qu'ils
m'attesteroient, ce jugement particulier des
Témoins n'infirmiroit point à mes yeux leur
Témoignage ; parce qu'il seroit fort naturel qu'ils
rapportassent à l'intervention immédiate de la
TOUTE-PUissance des Faits dont la Cause pro-
chaine & efficiente leur seroit voilée ou ne leur
auroit pas été révélée.

Mais , la premiere condition du Témoignage
est, sans doute , que les Faits attestés ne soient
pas physiquement impossibles ; je veux dire ,
qu'ils ne soient pas contraires aux Loix de la
Nature.

C'EST l'Expérience qui nous découvre ces Loix
& le Raisonnement en déduit des conséquences
théorétiques & pratiques dont la Collection systé-
matique (4) constitue la Science humaine.

[3] On peut consulter ici les Parties XII. & XIII.

[4] L'Assemblée méthodique.

OR, l'Expérience la plus constante de tous les tems & de tous les lieux dépose contre la possibilité physique de la résurrection d'un Mort.

CEPENDANT, des Témoins que je suppose les plus dignes de foi m'attestent qu'un Mort est ressuscité ; ils sont unanimes dans leur Déposition, & cette Déposition est très-claire & très-circunstanciée.

ME voilà donc placé entre deux Témoignages directement opposés, & si je les supposois d'égale force, je demeurerois en équilibre & je suspendrois mon jugement.

JE ne le suspendrois pas apparemment si l'Athéisme étoit démontré vrai : la Nature n'auroit point alors de LÉGISLATEUR : elle seroit à elle-même son propre Législateur, & l'Expérience la plus constante de tous les tems & de tous les lieux seroit son meilleur Interprète.

MAIS, s'il est prouvé que la Nature a un LÉGISLATEUR, il est prouvé par cela même que ce LÉGISLATEUR peut en modifier les Loix. (5)

[5] Consultez les Chapitres III, IV & VI de la Partie XVII.

Si ces modifications sont des Faits palpables, elles pourront être l'objet direct du Témoignage.

Si ce Témoignage réunit au plus haut degré toutes les conditions que la Raison exige pour la validité de quelque Témoignage que ce soit, si même il en réunit que la Raison n'exige pas dans les Témoignages ordinaires, il sera, ce me semble, moralement certain que le LE'GISLATEUR aura *parlé*.

CETTE certitude morale me paroîtra accroître si je puis découvrir avec évidence le but que le LE'GISLATEUR s'est proposé en modifiant ainsi les Loix de la Nature. (6)

[6] Consultez le Chapitre VI de la Part. XVII.



CHAPITRE IV.

Suite des Objections contre la preuve testimoniale relativement aux Faits miraculeux.

Réponses.

*Considérations générales sur l'Ordre physique
& sur l'Ordre moral.*

MON scepticisme (1) ne doit pas en demeurer là : les Faits que je nomme *miraculeux* sont une violation de l'Ordre physique : l'imposture est une violation de l'Ordre moral quand elle a lieu dans des Témoins qui paroissent réunir au plus haut point toutes les conditions essentielles au Témoignage.

SEROIT-IL donc moins probable que de pareils Témoins attestassent des Faits faux, qu'il ne l'est qu'un Mort soit ressuscité ?

Je rappelle ici à mon Esprit ce que j'ai exposé

[1] MOT qui exprime ici le doute vraiment philosophique & point du tout ce *doute universel* qui seroit le tombeau de toutes les vérités,

sur l'Ordre physique dans les Chapitres v & vi de la Part. xvii. Si j'ai reconnu assez clairement que les Miracles ont pu ressortir d'une prédétermination physique, ils ne feront pas des violations de l'Ordre physique; mais, ils feront des dispensations particulières de cet Ordre renfermées dans cette grande Chaîne qui lie le passé au présent, le présent à l'avenir, l'avenir à l'éternité.

IL n'en est donc pas de l'Ordre physique précisément comme de l'ordre moral. Le premier tient aux modifications possibles des Corps: le second tient aux modifications possibles de l'Ame.

L'ENSEMBLE de certaines modifications de l'Ame constitue ce que je nomme un *Caractère moral*.

L'ESPECE, la multiplicité & la variété des actes par lesquels un Caractère moral se fait connoître à moi fondent le jugement que je porte de ce Caractère. [2]

MON jugement approchera donc d'autant plus de la certitude que je connoîtrai un plus grand

[2] Voyez ce que j'ai dit là-dessus Chap. II de la Partie XVIII.

nombre de ces actes & qu'ils feront plus divers.

Si ces actes étoient marqués au coin de la plus solide vertu, s'ils tendoient vers un but commun ; si ce but étoit le plus grand bonheur des Hommes , ce caractère moral me paroîtroit éminemment vertueux.

IL me semble donc qu'il est moins probable qu'un Témoin éminemment vertueux atteste pour vrai un Fait extraordinaire qu'il sauroit être faux , qu'il ne l'est qu'un Corps subisse une modification contraire au Cours ordinaire de la Nature : c'est que je découvre clairement une PREMIERE CAUSE & un but de cette modification : c'est que je ne découvre aucune contradiction entre cette modification & ce que je nomme l'*Essence* [3] du Corps : c'est que loin de découvrir aucune raison suffisante pourquoi un tel Témoin me tromperoit , je découvre , au contraire , divers motifs très-puissans qui pourroient l'engager à taire le Fait , si l'amour de la vérité n'étoit chez lui prédominant.

Et si plusieurs Témoins de cet ordre concourent à attester le même Fait miraculeux ; s'ils

(3) Voyez sur ce Mot la Note 3 du Chap. I de la Part. XVI.

perséverent constamment dans leurs dépositions ; si en y persévérant ils s'exposent évidemment aux plus grandes calamités & à la mort même , je dirois que l'imposture de pareils Témoins seroit une violation de l'Ordre moral que je ne pourrois présumer sans choquer les notions du Sens-commun.

IL me semble que je choquerois encore ces Notions si je présumois que ces Témoins se sont eux-mêmes trompés : car j'ai supposé qu'ils attestoient un Fait très palpable , dont les Sens pouvoient aussi bien juger que de tout autre Fait ; un Fait enfin , dont les Témoins étoient fortement intéressés à s'assurer.

UNE chose au moins que je ne puis contester c'est que ce Fait m'auroit paru indubitable si j'en avois été le Témoin. Cependant il ne m'en auroit pas paru moins opposé à l'Expérience ou au Cours ordinaire de la Nature. Or , ce que j'aurois pu voir & palper si j'avois été dans le tems & dans le lieu où le Fait s'est passé , nierai-je qu'il ait pu être vu & palpé par des Hommes qui possédoient les mêmes Facultés que moi ? (4)

(4) Consultez ce que j'ai dit sur ce point en posant les Fondemens analogiques du Témoignage dans le Chapitre I de la Part. XVIII.

IL me paroît donc que je suis raisonnablement obligé de reconnoître que la preuve que je tirois de l'Ordre physique ne sauroit être opposée à celle que me fournit l'Ordre moral : 1°. parce que ces preuves sont d'un genre très-différent, & que la certitude morale n'est pas la certitude physique : 2°. parce que je n'ai pas même ici une certitude physique que je puisse légitimement opposer à la certitude morale ; puisque j'ai admis que l'Ordre physique étoit soumis à une INTELLIGENCE QUI a pu le modifier dans un rapport direct à un certain but, & que j'aperçois distinctement ce but. [5]

AINSI, je ne saurois tirer en bonne Logique une conclusion générale de l'Expérience ou de l'Ordre physique contre le Témoignage : cette conclusion s'étendrait au-delà des prémisses. (6) Je puis bien tirer cette conclusion particulière, que suivant le Cours ordinaire de la Nature les Morts ne ressuscitent point : mais je ne saurois affirmer logiquement qu'il n'y a aucune Dispensation secrète de l'Ordre physique dont la résurrection des Morts puisse résulter. Je choque-

(5) Consultez le Chap. VI de la Part. XVII.

(6) Voyez sur ce Mot la Note 2 du Chap. III de la Part. XVI.

rois bien plus encore la saine Logique si j'affir-
mois en général l'impossibilité de la résurrec-
tion des Morts.

AU reste ; quand il seroit démontré que les
Miracles ne peuvent ressortir que d'une Action
immédiate de la TOUTE - PUISSANCE, ils n'en
seroient pas plus une violation de l'Ordre phy-
sique. C'est que le LE'GISLATEUR de la Nature
ne viole point SES Loix lorsqu'IL les suspend
ou les modifie. IL ne le fait pas même par une
nouvelle Volonté : SON INTELLIGENCE dé-
couvroit d'un coup d'œil toute la Suite des
Choses, & les Miracles entroient de toute Éter-
nité dans cette Suite comme condition du plus
grand bien. [7]

L'AUTEUR de l'*Essai de Psychologie* (8) a
rendu ceci assez clairement, quoique son Style,
souvent trop concis, ne le mette pas à la por-
tée de tous les Lecteurs. " Lorsque le Cours
,, de la Nature, dit-il, paroît tout à coup

[7] JE prie qu'on relise ce que j'ai dit sur les Miracles,
Note 13, Part. XVI, Chap. VI. Je ne voudrois pas que l'on
imaginât que je regarde mon hypothèse comme vraie.

(8) *Essai de Psychologie; Principes philosophiques* : Part.
III. Chap. III.

„ changé ou interrompu , on nomme cela un
 „ *Miracle* , & on croit qu'il est l'Effet de l'Ac-
 „ tion immédiate de DIEU. Ce jugement peut
 „ être faux & le Miracle ressortir encore des
 „ Causes secondes ou d'un arrangement prééta-
 „ bli. La grandeur du bien qui devoit en ré-
 „ sultier exigeoit cet arrangement ou cette ex-
 „ ception aux Loix ordinaires. Mais , s'il est
 „ des Miracles qui dépendent de l'Action im-
 „ médiate de DIEU , cette Action entroit dans
 „ le Plan comme moyen nécessaire du bonheur.
 „ Dans l'un & l'autre cas l'effet est le même
 „ pour la Foi. „

CHAPITRE V.

*S'il est probable que les Témoins de l'EVANGILE
 ont été trompeurs ou trompés. •*

J'AI supposé que les Témoins dont il s'agit ne pouvoient ni tromper ni être trompés. La première supposition m'a paru fondée principalement sur leur intégrité ; la seconde sur la palpabilité des Faits.

LA probabilité de la première supposition me sembleroit accroître beaucoup si les Faits attestés étoient de nature à ne pouvoir être crus par des Hommes de bon-sens si ces Faits n'avoient été vrais.

JE conçois à merveille qu'une fausse Doctrine peut facilement s'accréditer. C'est à l'Entendement à juger d'une Doctrine, & l'Entendement n'est pas toujours pourvu des notions qui peuvent aider à discerner le faux en certains genres.

MAIS, s'il est question de Choses qui tombent sous tous les Sens, de Choses de notoriété publique, de Choses qui se passent dans un tems & dans un lieu féconds en Contradicteurs ; si enfin ces Choses combattent des préjugés nationaux, des préjugés politiques & religieux, comment des Imposteurs qui n'auront pas tout-à-fait perdu le sens pourront-ils se flatter un instant d'accréditer de pareilles Choses ?

AU moins ne s'aviseront-ils pas de vouloir persuader à leurs Compatriotes & à leurs Contemporains, qu'un Homme connu de tout le monde & qui est mort en public est ressuscité ; qu'à la mort de cet Homme il y a eu pendant

plusieurs heures des Ténèbres sur tout le Pays, que la Terre a tremblé, &c. Si ces Impositeurs sont des Gens sans Lettres & du plus bas ordre, ils s'aviseront bien moins encore de prétendre parler des Langues étrangères, & n'iront pas faire à une Société entière & nombreuse le reproche absurde qu'elle abuse de ce même Don extraordinaire qu'elle n'auroit pourtant point reçu.

JE ne fais si je me trompe ; mais il me semble que de pareils Faits n'auroient jamais pu être admis s'ils avoient été faux. Ceci me paroitroit plus improbable encore, si ceux qui faisoient profession publique de croire ces Faits & qui les répandoient s'exposoient volontairement à tout ce que les Hommes redoutent le plus, & si néanmoins je n'appercevois dans leurs Dépôts aucune trace de fanatisme.

ENFIN ; l'improbabilité de la chose me sembleroit augmenter bien davantage, si le Témoignage public rendu à de pareils Faits avoit produit dans le Monde une Révolution beaucoup plus étonnante que celles que les plus fameux Conquérans y ont jamais produit.

QUE les Témoins dont je parle, n'aient pu

être trompés, c'est ce qui m'a paru se déduire légitimement de la palpabilité des Faits. Comment pourrois-je mettre en doute si les Sens suffisoient pour s'assurer qu'un Paralytique marche, qu'un Aveugle voit, qu'un Mort ressuscite, &c. ?

S'IL s'agissoit en particulier de la résurrection d'un Homme avec lequel les Témoins eussent vécu familièrement pendant plusieurs années; si cet Homme avoit été condamné à mort par un Jugement souverain; s'il avoit expiré en public par un supplice très-douloureux; si ce supplice avoit laissé sur son Corps des cicatrices; si après la résurrection cet Homme s'étoit montré plusieurs fois à ces mêmes Témoins; s'ils avoient conversé & mangé plus d'une fois avec lui; s'ils avoient reconnu ou visité ses cicatrices; si enfin, ils avoient fortement douté de cette résurrection; s'ils ne s'étoient rendus qu'aux témoignages réitérés & réunis de leurs yeux, de leurs oreilles, de leur toucher; si, dis-je, tous ces Faits étoient supposés vrais, je n'imaginerois point comment les Témoins auroient pu être trompés.

MAIS, si encore les Miracles attestés for-

moient , comme je le disois , (1) une chaîne continue , dont tous les anneaux fussent étroitement liés les uns aux autres ; si ces Miracles composoient , pour ainsi dire , un discours suivi , dont toutes les parties fussent dépendantes les unes des autres & s'étayaient les unes les autres ; si le Don de parler des Langues étrangères supposoit nécessairement la résurrection d'un certain HOMME & son Ascension dans le Ciel ; si les Miracles que cette HOMME auroit prétendu faire avant sa mort & qui me seroient attestés par les Témoins oculaires tenoient indissolublement à ceux - là ; si ces miracles étoient très - nombreux & très - diversifiés ; s'ils avoient été opérés pendant plusieurs années ; si , dis - je , tout cela étoit vrai , comme je le suppose , il me seroit impossible de comprendre que les Témoins dont il s'agit eussent pu être trompés sur tant de Faits si palpables , si simples , si divers.

IL me semble au moins que s'il avoit été possible qu'ils se fussent trompés sur quelques-uns de ces Faits extraordinaires , il auroit été physiquement impossible qu'ils se fussent trompés sur tous.

[1] Consultez le Chap. VI de la Part. XVII.

COMMENT concevrois - je sur - tout , que ces Témoins pussent s'être trompés sur les Miracles ni moins nombreux ni moins divers que je suppose qu'ils croyoient opérer eux - mêmes ?

CHAPITRE VI.

*Autres Objections contre le Témoignage tirées
de l'Idéalisme & des illusions des Sens.*

Réponses.

JE ne me jeterai pas ici dans des discussions de la plus subtile Métaphysique sur la réalité des Objets de nos sensations, sur les illusions des Sens, sur l'existence des Corps. Ces subtilités métaphysiques n'entreroient pas essentiellement dans l'examen de mon Sujet. Je n'ai point refusé de les discuter dans plusieurs de mes Ecrits précédens, & j'ai dit là - dessus tout ce que la meilleure Philosophie m'avoit enseigné.

Je fais aussi bien que personne que les Objets de nos sensations ne sauroient être en eux-mêmes ce qu'ils nous paroissent être. Je vois

des Objets que je nomme *matériels* : je déduis des Propriétés essentielles de ces Objets la notion générale de la *Matiere*. " Je n'affirmerai pas, disois-je ailleurs (1) que les Attributs par lesquels la *Matiere* m'est connue soient en effet ce qu'ils me paroissent être. C'est mon Ame qui les apperçoit : ils ont donc du rapport avec la manière dont mon Ame apperçoit : ils peuvent donc n'être pas précisément ce qu'ils me paroissent être. Mais assurément ce qu'ils me paroissent être résulte nécessairement de ce qu'ils sont en eux-mêmes & de ce que je suis par rapport à eux. Comme donc je puis affirmer du cercle l'égalité de ses rayons, je puis affirmer de la *Matiere* qu'elle est étendue & solide ; ou pour parler plus exactement, qu'il est hors de moi quelque chose qui me donne l'idée de l'Étendue solide. Les Attributs à moi connus de la *Matiere* sont donc des effets ; j'observe ces effets & j'en ignore les Causes. Il peut y avoir bien d'autres effets dont je ne soupçonne pas le moins du monde l'existence ; un Aveugle soupçonne-t-il l'usage d'un Prisme ? (2) Mais ,

[1] Préface de l'*Essai analytique*.

[2] VERRE dont les Physiciens se servent dans leurs expériences sur la Lumière & les Couleurs.

„ Je suis au moins très - assuré que ces effets
 „ qui me sont inconnus ne sont point opposés
 „ à ceux que je connois. „

J'ai assez fait entrevoir dans la Partie XIII,
 Chap. II., que les Objets matériels ne sont aux
 yeux d'une Philosophie transcendante (3) que
 de purs phénomènes, de simples apparences fon-
 dées en partie sur notre manière de voir & de
 concevoir, mais, ces phénomènes n'en sont pas
 moins réels, moins permanens, moins invaria-
 bles. Ils n'en résultent pas moins des Loix im-
 muables de notre Etre. Ils n'en fournissent donc
 pas un fondement moins solide à nos raison-
 nemens.

Ainsi, parce que les Objets de nos sensa-
 tions ne sont point en eux-mêmes ce qu'ils
 nous paroissent être, il ne s'ensuit point du
 tout que nous ne puissions pas raisonner sur
 ces Objets comme s'ils étoient réellement ce
 qu'ils nous semblent être. Il doit nous suffire
 que les apparences ne changent jamais.

Je pourrois dire beaucoup plus : quand le
 pur *Iéalisme* (4) seroit rigoureusement dé-

[3] LA Philosophie de LEIBNITZ.

[4] GARDON. philosophie est. qu'on ne peut de G. G.
 Tome XVI. R

montré, rien ne changeroit encore dans l'ordre de nos idées sensibles & dans les jugemens que nous portons sur ces idées. L'Univers, devenu purement idéal, n'en existeroit pas moins pour chaque Ame individuelle : il n'offriroit pas moins à chaque Ame les mêmes choses, les mêmes combinaisons & les mêmes successions de choses que nous contemplons à présent. On n'ignore pas que le pieux & savant Prélat (5) qui s'étoit déclaré si ouvertement & si vivement le défenseur de ce système singulier, soutenoit qu'il étoit de tous les systèmes le plus favorable à cette RELIGION à laquelle il avoit consacré ses travaux & ses biens.

Si donc je prétendois que notre ignorance sur la nature particulière des Objets de nos sensations pût infirmer le Témoignage rendu aux Faits miraculeux il faudroit nécessairement me résoudre à douter de tous les Faits de la Physique, de l'Histoire naturelle & en général de tous les Faits historiques. Un Pyrrhonisme (6) si uni-

versel dans la Nature, & qui réduit tout aux seules idées. On trouve une exposition assez claire de cette singulière Doctrine, Chapitre XXXIII. de l'*Essai de Psychologie*.

[5] BERKLEY, Evêque de Cloyne en Irlande.

[6] MOT qui exprime un doute universel. Les Pyrrhé-

versel seroit il bien conforme à la Raïson ? je devrois dire seulement au Sens commu,

Jz ne dirai rien des illusions des Sens ; parce que j'ai supposé que les Eaits miraculeux étoient palpables , nombreux , divers ; tels , en un mot , que leur certitude ne pouvoit être douteuse. Il seroit d'ailleurs fort peu raisonnable que j'argumentasse des illusions des Sens lorsqu'il s'agit de Faits qui ont pu être examinés par plusieurs Sens & que je suppose l'avoir été en effet.

niens soutenoient qu'il n'y avoit rien de certain. PYRAGON fut dans la Grece le principal Instituteur de cette monstrueuse Philosophie & donna son nom à cette Secte de Philosophes qui en faisoient profession. Il vivoit environ trois Siecles avant notre Ere.



CHAPITRE VII.

Opposition de l'Expérience avec elle-même :

nouvelle Objection contre la preuve

testimonial.

Réponse.

N'AI-JE pas trop donné au Témoignage?
ne s'est-il point glissé d'erreur dans mes raisonne-
mens ? ai-je assez douté ?

JE ne suis assuré de la vérité (1) des Hom-
mes que par la connoissance que j'ai des Hom-
mes : cette connoissance repose elle-même sur
l'Expérience, & c'est l'Expérience elle-même
qui dépose contre la possibilité physique des Mi-
racles.

VOILA donc l'Expérience en conflit avec l'Ex-

[1] LA vérité est en général la conformité de la parole
avec la pensée ou si l'on veut, l'attachement le plus constant
à la vérité.

périence : comment décider entre deux Expériences si opposées ?

J'APPREÇOIS ici des distinctions qui naissent du fond du sujet, & que je veux essayer de me développer un peu à moi-même.

PRÉCISÉMENT parce que je ne pouvois exister dans tous les tems & dans tous dans tous les lieux mon Expérience personnelle est nécessairement très-resserrée, & il en est de même de celle de mes Semblables.

TOUTE Expérience que je n'ai pu faire moi-même ne sauroit donc m'être connue que par le Témoignage.

QUAND je dis que l'Expérience de tous les tems & de tous les lieux dépose que les Morts ne ressuscitent point, je ne dis autre chose sinon que le Témoignage de tous les tems & de tous les lieux atteste que les Morts ne ressuscitent point.

SI donc il se trouve des Témoignages, que je suppose très-valides, qui attestent que des Morts sont ressuscités, il y aura conflict entre les Témoignages.

Je dis que ces Témoignages ne seront point proprement contradictoires; c'est que les Témoignages qui attestent que les Morts ne ressuscitent point, n'attestent pas qu'il est impossible que les Morts ressuscitent.

LES Témoignages qui paroissent ici en opposition sont donc simplement différens.

OR, si les Témoins qui attestent que des Morts sont ressuscités, ont toutes les qualités requises pour mériter mon assentiment, je ne pourrai raisonnablement le leur refuser :

1°. parce que les Témoignages différens ne peuvent prouver l'impossibilité de cette résurrection :

2°. parce que je n'ai aucune preuve que l'Ordre physique ne renferme point des Dispensations secrètes dont cette résurrection ait pu résulter :

3°. parce qu'en même-tems que les Témoins m'attestent cette résurrection, je découvre évidemment le but moral du Miracle.

AINSI, il n'y a point proprement de con-

tradiction entre les Expériences ; mais il y a diversité entre les Témoignages.

C'EST bien l'Expérience qui me fait connoître l'Ordre physique : c'est bien encore l'Expérience qui me fait connoître l'Ordre moral : mais ces deux Expériences ne sont pas précisément du même genre & ne sauroient être balancées l'une par l'autre.

JE puis déduire légitimement de l'expérience du premier genre que suivant le Cours ordinaire de la Nature les Morts ne ressuscitent point ; mais je ne puis en déduire légitimement qu'il est physiquement impossible que les Morts ressuscitent.

JE puis déduire légitimement de l'expérience du second genre que des Hommes qui possèdent les mêmes Facultés que moi ont pu voir & palper des Choses que j'aurois vues & palpées moi-même si j'avois été placé dans le même tems & dans le même lieu.

JE puis déduire encore de cette sorte d'Expérience que ces Hommes ont vu & palpé ces Choses si j'ai des preuves morales suffisantes de la validité de leur Témoignage.

L'Indien qui décide qu'il est physiquement impossible que l'eau devienne un corps dur n'est pas Logicien : sa conclusion va plus loin que les propositions sur lesquelles il la fonde. Il devrait se borner à dire , qu'il n'a jamais vu & qu'on n'a jamais vu l'eau devenir dans son Pays un corps dur. Et parce que cet Indien n'auroit jamais vu cela , & qu'il seroit très-sûr que ses Compatriotes ne l'auroient jamais vu , il seroit très-juste qu'il se rendît fort difficile sur les Témoignages qui lui seroient rendus de ce fait.

Si je ne devois partir en Physique que des seuls Faits connus , il auroit fallu que j'eusse rejeté sans examen les merveilles de l'Électricité , les prodiges des Polypes & une multitude d'autres Faits de même genre ; car quelle analogie pouvois-je découvrir entre ces prodiges & ce qui m'étoit connu ?

Je les ai crus néanmoins , ces prodiges : 1°. parce que les Témoignages m'ont paru suffisans : 2°. parce qu'en bonne Logique mon ignorance des secrets de la Nature ne pouvoit être un titre suffisant à opposer à des Témoignages valides.

MAIS , comme il faut un plus grand nombre de preuves morales pour rendre probable un

Fait miraculeux que pour rendre probable un prodige de Physique, je crois découvrir aussi dans les Témoignages qui déposent en faveur des Faits miraculeux des caractères proportionnés à la nature de ces Faits.

J'ai indiqué ce qui m'a paru différencier le Miracle du prodige. (2) Je n'ai pas nommé les Miracles des Faits *fur naturels* ; j'avois assez entrevu qu'ils pouvoient ressortir d'un arrangement préétabli : je les ai donc nommés simplement des Faits *extraordinaires*, par opposition aux Faits renfermés dans le Cours ordinaire de la Nature.

AINSI donc qu'il y eût ici une contradiction réelle entre les Témoignages, il faudroit que ces Témoins qui m'attestent la résurrection d'un Mort, m'attestassent en même tems qu'elle s'est opérée suivant le Cours ordinaire de la Nature. Or, je fais très-bien que loin d'attester cela, ils ont toujours rapporté le Miracle à l'intervention de la **TOUTE-PUISSANCE**.

AINSI, je ne puis argumenter logiquement de l'uniformité du Cours de la Nature contre le Témoignage qui atteste que cette uniformité

n'est pas constante : car , encore une fois , l'Expérience qui atteste l'uniformité du Cours de la Nature ne prouve point du tout que ce Cours ne puisse être changé ou modifié. (3)

CHAPITRE VIII.

Réflexions sur la certitude morale.

JE reconnois donc de plus en plus que je ne dois pas confondre la certitude morale avec la certitude physique. Celle-ci peut être ramenée à un calcul exact lorsque tous les cas possibles sont connus , comme dans les jeux de hazard , &c. ou à des approximations (1) lorsque tous les cas possibles ne sont pas connus ou que les expériences n'ont pas été assez multipliées , comme

[3] Consultez la Traduct. François de l'Ecrit de Mr. CAMPBELL sur les *Miracles* , & sur-tout les Notes du Traducteur.

[1] MOT emprunté des Mathématiques , & qui exprime une opération par laquelle on approche de plus en plus de la valeur d'une Quantité qu'on cherche , sans cependant parvenir jamais à une précision parfaite.

dans les choses qui concernent la durée & les accidens de la Vie humaine, &c.

MAIS, les Choses qu'on nomme *morales* ne sauroient être ramenées au calcul. Ici le nombre des inconnues est trop grand proportionnellement au nombre des connues. Le moral est fondu avec le physique dans la composition de l'Homme : de là naît une beaucoup plus grande complication. L'Homme est de tous les Etres terrestres le plus compliqué. Comment donc donner l'expression algébrique d'un Caractere moral ! Connoît-on assez l'Ame ? connoît-on assez le Corps ? connoît-on le mystere de leur Union ? peut-on évaluer avec quelque précision les effets divers de tant de circonstances qui agissent sans cesse sur cet Etre si composé ? peut-on. . . . Mais , il vaut mieux que je prie mon Lecteur de relire ce que j'ai dit de l'imperfection de notre Morale dans les Chap. v & vi de la Part. XIII.

CONCLURAI-JE néanmoins de tout cela qu'il n'y a point de certitude morale ? parce que j'ignore le secret de la composition de l'Homme , en déduirai-je , que je ne connois rien du tout de l'Homme ? parce que je ne fais point comment l'étrangement de quelques fibres du Cerveau est accompagné de certaines idées, nierai-je l'exis-

sance de ces idées ? ce seroit nier l'existence de mes propres idées : parce que je ne vois point ces fibres infiniment déliées dont les jeux divers influent sur l'exercice de l'Entendement & de la Volonté, mettrai-je en doute s'il est un Entendement & une Volonté ? ce seroit douter si j'ai un Entendement & une Volonté, &c. &c.

Je connois très-bien certains résultats généraux de la Constitution de l'Homme, & je vois clairement que c'est sur ces résultats que la certitude morale est fondée. Je fais assez ce que les Sens peuvent ou ne peuvent pas en matière de Faits pour être très-sûr que certains Faits ont pu être vus & palpés. Je connois assez les Facultés & les Affections de l'Homme pour être moralement certain que dans telles ou telles circonstances données des Témoins auront attesté la vérité.

Je suis même forcé d'avouer, que si je refusois d'adhérer à ces principes, je renoncerois aux maximes les plus communes de la Raison & je m'élèverois contre l'Ordre civil de tous les Siècles & de toutes les Nations.

Si donc je cherche la vérité de bonne foi, je ne subtiliserai point une question assez simple

& de la plus haute importance : je tâcherai de la ramener à ses véritables termes : je conviendrai que le Témoignage peut prouver les Miracles ; mais j'examinerai avec soin si ce Témoignage réunit des conditions telles qu'elles suffisent pour établir de pareils Faits ou du moins pour les rendre très-probables.

CHAPITRE IX.

Considérations particulières sur les Miracles & sur les circonstances qui devoient les accompagner & les caractériser.

J'AI fait entrer dans les caractères des Miracles une condition qui m'a paru essentielle ; c'est qu'ils soient toujours accompagnés de circonstances propres par elles-mêmes à en déterminer évidemment le but. (1)

Ces circonstances peuvent être fort étrangères à la Cause secrète & efficiente du Miracle. Quelques mots qu'un Homme profère à haute

[1.] Consultez le Chap. VI de la Part. XVII.

voix ne font pas la Cause efficiente de la résurrection d'un Mort : mais , si la Nature obéit à l'instant à cette Voix , il sera vrai que le MAÎTRE de la Nature aura parlé.

IL suit donc des principes que j'ai cherché à me faire sur les Miracles , qu'ils se seroient opérés lors même qu'il n'y auroit eu ni ENVOYE ni Témoins qui parussent commander à la Nature. Les Miracles tenoient dans mes principes à cet Enchaînement universel qui prétermine le tems & la maniere de l'apparition des choses. (2)

[2] MAIS, parce que dans mon hypothèse les Miracles ressortoient d'un Système particulier des Loix de la Nature , & qu'ils faisoient ainsi partie de la grande Chaîne qui lie tous les événemens , on ne seroit point du tout fondé à en inférer , comme l'a fait un Critique , que dans mon hypothèse , les Miracles ne different pas des événemens *les plus ordinaires* ; & que conséquemment , *ils ne sauroient en aucune façon servir de preuve d'une Mission extraordinaire*. Sans doute , que les Miracles ne différeroient pas essentiellement des événemens *les plus ordinaires* pour des Intelligences qui connoitroient à fond le secret de la Composition du Monde & toute l'étendue de la Sphere d'activité des Loix qui régissent les Etres naturels ou toutes les combinaisons dont ces Loix étoient susceptibles. Si donc DIEU vouloit parler à de telles Intelligences ; s'IL vouloit se révéler à elles pour leur enseigner quelque chose qui ne fût point renfermé dans la Sphere actuelle de leurs Facultés , il est bien évident qu'IL ne pourroit se servir de ce Langage des Loix de la Nature dont il est ici question , & dont je

MAIS, s'il n'y avoit eu ni ENVOYÉ ni Témoins qui interprétassent aux Hommes cette Dispensation extraordinaire. & en développassent le but, (3) elle seroit demeurée stérile & n'auroit été qu'un objet de pure curiosité & de vaines spéculations.

Les Miracles auroient pu paroître alors rentrer dans le Cours ordinaire de la Nature ou dépendre de quelques circonstances très-rares, &c. Ils n'auroient plus été que de simples pro-

me suis beaucoup occupé dans les Chapitres IV, V, VI de la Part. XVII. Des Facultés d'un autre Ordre exigeroient des Révélations d'un autre Ordre. Or, qui ne voit qu'il n'en va pas des Hommes comme de ces Intelligences? Qui ne voit que la Résurrection d'un Mort qui s'opère sur le champ à la seule parole d'un ENVOYÉ, peut être pour des Hommes une bonne preuve de la *Mission extraordinaire* de cet ENVOYÉ? Les Lecteurs intelligens & attentifs qui auront bien saisi mes principes sur les Miracles n'auront pas de peine à se tirer des objections qu'ils peuvent faire naître, & ces principes ne sont faits que pour des Lecteurs de cet ordre. Il ne leur paroitra donc pas, comme au Critique que je relève, *qu'il soit si difficile de soutenir la preuve des Miracles par des raisonnemens philosophiques.*

[3] L'ENVOYÉ ne se seroit donc pas conformé au but des Miracles s'il eût révélé aux Spectateurs le comment de ses Miracles ou le secret de leur exécution. Il suffisoit pour la persuasion & pour l'instruction des Spectateurs que les Faits dont il s'agit ne fussent point renfermés dans le cours ordinaire des événemens & que la Nature parût obéir à l'instant à la voix de l'ENVOYÉ.

diges, sur lesquels les Savans auroient enfanté
 bien des Systèmes, & que les Ignorans auroient
 attribués à quelque Puissance invisible, &c.

Plusieurs de ces Miracles n'auroient pu
 même s'opérer, parce que leur exécution tenoit
 à des circonstances extérieures qui devoient être
 préparées par l'ENVOYÉ ou par ses Ministres.

Mais, dans le Plan de la SAGESSE tout étoit
 enchaîné & harmonique. Les Miracles étoient
 en rapport avec un certain point de la durée
 & de l'espace : leur apparition étoit liée à celle
 de ces Personnages qui devoient signifier à la
 Nature les Ordres du LÉGISLATEUR & aux
 Hommes les Desseins de sa BONTÉ.

Ce feroit donc principalement ici que je cher-
 cherois ce Parallélisme (4) de la Nature & de
 la Grace, si propre à annoncer aux Etres pen-
 sans cette SUPREME INTELLIGENCE QUI a
 tout préordonné par un seul acte. (5).

[4] CET accord ou cette correspondance.

[5] ON entendroit fort mal mes principes sur cette Préor-
 dination, si l'on prétendoit qu'ils détruisent la Liberté hu-
 maine. Les actions libres ont été prévues, parce qu'elles sup-
 posoient essentiellement des motifs, & que les motifs ont été
 prévus par CELUI qui fonde les Causes & les Effets. Brévoir

SI L'ENVOYÉ & ses ministres ont prié pour obtenir des Guérisons extraordinaires ou d'autres Evénemens miraculeux, leurs prieres entroient, comme tout le reste, dans la grande Chaîne: elles avoient été prévues de toute éternité par CELUI QUI tient la Chaîne dans SA MAIN, & IL avoit coordonné les Causes de tel ou tel miracle à telles ou telles prieres.

une action libre n'est pas l'opérer; la permettre n'est pas la produire. La Prévifion est toujours relative à la nature de l'action & à celle de l'agent. *Prévoir* est donc ici connoître avec certitude l'influence des Causes & la nature particulière de l'Etre-mixte sur lequel ces Causes agissent ou à l'occasion desquelles cet Etre se détermine. L'AUTEUR de l'Homme ne sauroit - IL point comment l'Homme est fait? L'Auteur du Monde ignorerait-IL le secret de la Composition du Monde? L'OUVRIER ne connoitroit-IL point son Ouvrage? Et parce que l'AUTEUR de l'Homme sauroit comment l'Homme est fait, s'ensuivroit-il que l'Homme n'auroit ni Volonté ni Liberté? DIEU ne pouvoit-IL connoître la nature intime des Etres libres sans que cette connoissance détruisit la Liberté de ces Etres? Si la Connoissance suppose toujours un Objet, elle sera certaine ou infaillible lorsque l'Objet sera parfaitement connu. Et si cet Objet a des rapports naturels avec d'autres Objets, ceux-ci avec d'autres encore, &c. & qu'il doive résulter de ces rapports certains effets, ces effets seront exactement prévisibles si ces divers rapports sont exactement connus. Les effets devoient être subordonnés aux Causes; celles-ci devoient l'être les unes aux autres, autrement il n'y auroit eu ni Ordre ni Harmonie. De cette subordination naiffait la Prévifion. L'INTELLIGENCE ADORABLE pour QUI tout est à nud dans l'Univers, qui découvre les Effets dans leurs Causes, ces Causes dans ELLES-MÊME; QUI a vu de toute éternité les plus petites

Tome XVI.

S



CHAPITRE X.

*Doute singulier.**Examen de ce doute.*

IL me reste un doute sur le *Témoignage* qui mérite de m'occuper quelques momens.

J'AI admis , au moins comme très-probable , que ces Témoins qui m'attestent des Faits miraculeux , n'avoient été ni trompeurs ni trompés : mais , seroit-il moralement impossible qu'ils eussent été des Impositeurs d'une espee très-nouvelle & d'un ordre fort relevé ? je m'explique.

manœuvres de la Fourmi comme les Prodiges du CHE'RUBIN , cette INTELLIGENCE , dis-je , ne *prévoit* pas proprement les actions libres ; ELLE les *voit* ; car l'avenir est pour ELLE comme le présent , & tous les Siecles ne font devant ELLE que comme un instant indivisible.

Je ne m'étendrai pas davantage ici sur un Sujet si haut & si contentieux. Je prie qu'on veuille bien lire avec attention ce que j'ai exposé sur la Liberté dans les Articles XII & XIII de l'*Analyse abrégée* , & j'espère qu'on reconnoltra que mes principes sur cette Matière ne conduisent point du tout au Fatalif me.

Je suppose des Hommes pleins de l'amour le plus ardent pour le Genre humain, & qui connoissant la beauté & l'utilité d'une Doctrine qu'ils auroient désiré passionnément d'accréditer, auroient très-bien compris que des Miracles étoient absolument nécessaires à leur but. Je suppose que ces Hommes auroient en conséquence feint des Miracles & se feroient produits ainsi comme des Envoyés du TRÈS-HAUT. Je suppose enfin, qu'inspirés & soutenus par un genre d'héroïsme si nouveau, ils se feroient dévoués volontairement aux souffrances & à la mort pour soutenir une imposture qu'ils auroient jugée si utile au bonheur du Genre humain.

VOILA déjà un grand entassement de suppositions toutes très-singulières. Là-dessus je me demande d'abord à moi-même, si un pareil héroïsme est bien dans l'analogie de l'Ordre moral ? je dois éviter sur-tout de choquer le sens commun.

DES Hommes simples & illettrés inventeront-ils une semblable Doctrine ? formeront-ils un tel projet ? le mettront-ils en exécution ? le consomment-ils ?

DES Hommes qui font profession de cœur & d'esprit de croire une Vie à venir & un DIEU vengeur de l'imposture, espéreront-ils d'aller à la félicité par la route de l'imposture ?

DES Hommes qui , loin d'être assurés que Dieu approuvera leur imposture , ont , au contraire , des raisons très-fortes de craindre qu'IL ne la condamne , s'exposeront-ils aux plus grandes calamités , aux plus grands périls , à la mort pour défendre & propager cette imposture ?

DES Hommes qui aspirent au glorieux titre de Bienfaiteurs du Genre humain exposeront-ils leurs Semblables aux plus cruelles épreuves , sans avoir aucune certitude des dédommagemens qu'ils leur promettent ?

DES Hommes qui se réunissent pour exécuter un projet si étrange , si composé , si dangereux , seront-ils bien sûrs les uns des autres ? se flatteront-ils de n'être jamais trahis ? ne le feront-ils jamais en effet ?

DES Hommes qui n'entreprennent pas seulement de persuader à leurs Contemporains la vérité & l'utilité d'une certaine Doctrine ; mais qui entreprennent encore de leur persuader la

réalité de faits incroyables de leur nature, de faits publics, nombreux, divers, circonstanciés, récents, espéreront-ils d'obtenir la moindre créance si tous ces faits sont de pures inventions? pourront-ils se flatter raisonnablement de n'être jamais confondus? ne le feront-ils en effet jamais?

Des Hommes . . . je suis accablé sous le poids des objections, & je suis forcé d'abandonner des suppositions qui choquent si fortement toutes les notions du Sens commun. A peine pourrais-je concevoir qu'un héroïsme si singulier eût pu se glisser dans une seule Tête: comment concevrais-je qu'il se fût emparé de plusieurs Têtes & qu'il eût agi dans toutes avec la même force, la même constance, la même unité?

Et ce qui me paroît si improbable à l'égard de ce genre d'héroïsme, ne me le paroîtroit pas moins quand il ne s'agiroit que de l'amour de la gloire ou de la renommée.

Si des considérations solides m'ont convaincu qu'il est un Ordre moral; (1) si les juge-

(1) Voyez le Chap. I de la Part. XVIII.

mens que je porte des Hommes reposent essentiellement sur cet Ordre moral ; je ne ferois raisonnablement admettre des suppositions qui n'ont aucune analogie avec cet Ordre & qui me paroissent même lui être directement opposées.

CHAPITRE XI.

Autres doutes.

L'Amour du merveilleux :

les faux Miracles :

les Martyrs de l'erreur ou de l'opinion.

Réflexions sur tout cela.

ICI un doute en engendre promptement un autre. Le Sujet que je manie est aussi composé qu'important. Il présente une multitude de faces : je ne pouvois entreprendre de les considérer toutes : j'aurai au moins fixé les principales.

LES Annales religieuses de presque tous

les Peuples sont pleines d'apparitions , de miracles , de prodiges , &c. Il n'est presqu'aucune opinion religieuse qui ne produise en sa faveur des miracles & même des Martyrs.

L'ESPRIT humain se plaît au merveilleux : il a une sorte de goût inné pour tout ce qui est extraordinaire ou nouveau : on le frappe toujours en lui racontant des prodiges : il leur prête au moins une oreille attentive , & il les croit souvent sans examen. Il semble même n'être pas trop fait pour douter : il aime plus à croire : le doute philosophique suppose des efforts qui , pour l'ordinaire , lui coûtent trop.

Ces dispositions naturelles de l'Esprit humain sont très-propres à accroître la défiance d'un Philosophe sur tout ce qui a l'air de Miracle , & doivent l'engager à se rendre très-difficile sur les preuves qu'on lui produit en ce genre.

MAIS , les visions de l'Alchymie porteront-elles un Philosophe à rejeter les vérités de la Chymie ? Parce que quantité de livres de Physique & d'Histoire fourmillent d'observations trompeuses & de faits controuvés ou hasardés , un Philosophe qui saura douter en tirera-t-il une

conclusion générale contre tous les Livres de Physique & d'Histoire ? étendra-t-il sa conclusion indistinctement à toutes les observations , à tous les faits ?

Si beaucoup d'opinions religieuses ont emprunté l'appui des Miracles , cela même me paroîtroit prouver que dans tous les tems & dans tous les lieux les miracles ont été regardés comme le Langage le plus expreffif que la DIVINITÉ pût adresser aux Hommes , & comme le Sceau le plus caractéristique qu'ELLE pût appofer à la Mission de ses Envoyés. (1)

[1] AUSSI L'ENVOYÉ en appelle-t-il fréquemment à cette preuve comme à la plus convaincante. *Les Oeuvres que mon PERE m'a donné le pouvoir de faire rendent ce temoignage de moi que j'ai été envoyé par mon PERE. . . Si je n'avois fait devant eux des Oeuvres que nul autre n'a faites. . . Si vous ne croyez pas à mes Paroles , croyez au moins aux Oeuvres que je fais. . . Tyr & Sidon s'élèveront au jour du Jugement contre cette Nation ; car si les Miracles qui ont été faits devant elle avoient été faits devant Tyr & Sidon , elles se seroient converties.*

Les Miracles étoient , en effet , un des principaux Caractères auxquels cette Nation pensoit qu'on reconnoitroit le MESSIE ou le CHRIST : quand le MESSIE viendra fera-t-il de plus grands Miracles que cet Homme ?

Et si l'on prétendoit que le CHRIST lui-même a voulu infirmer cette grande preuve , lorsqu'IL a dit en termes formels ;

Je desoends ensuite dans le détail : je compare les Faits aux Faits, les Miracles aux Miracles : j'oppose les Témoignages aux Témoignages, & je suis frappé d'étonnement à la vue de l'énorme différence que je découvre entre les Miracles que m'attestent les Témoins dont j'ai parlé, & les faits qu'on me produit en faveur de certaines opinions religieuses. Les

il s'élèvera de faux Christs & de faux Prophetes qui feront des choses si merveilleuses & si prodigieuses, que, s'il étoit possible, les Elus mêmes en seroient séduits; si, dis-je, l'on prétendoit que le CHRIST a voulu montrer par ses paroles le peu de fond qu'il y a à faire sur les Miracles, on choqueroit manifestement les regles de la plus saine Critique : car s'il étoit bien prouvé par l'Histoire que la Nation dont il s'agit dans ce passage étoit alors fort adonnée à la Magie & aux Enchantemens; s'il étoit bien prouvé encore par l'Histoire de cette Nation qu'il s'éleva peu de tems après la venue du CHRIST de faux-Prophetes qui recouroient aux Arts magiques pour séduire le Peuple; si cette séduction étoit d'autant plus facile, que la Nation entière faisoit profession d'attendre alors la venue du MESSIE, il seroit de la plus grande évidence que le CHRIST n'auroit voulu par ces paroles que prémunir ses Disciples contre les prestiges de ces faux-Christs qui abuseroient de la crédulité du Peuple en lui persuadant qu'ils étoient eux-mêmes ce CHRIST dont les anciens Oracles annonçoient la venue. Un sage Médecin passeroit-il pour avoir voulu décréditer la Médecine, parce qu'il auroit pris soin de prémunir le Public contre les séductions des Charlatans? Mais, les vrais Médecins ne se laissent pas séduire par les Charlatans; aussi le CHRIST ajoute-t-il, que S'IL Y'ETOIT POSSIBLE les Elus mêmes en seroient séduits.

premiers me paroissent si supérieurs soit à l'égard de l'espèce, du nombre, de la diversité, de l'enchaînement, de la durée, de la publicité, de l'utilité directe ou particulière; (2) soit sur-tout à l'égard de l'importance du but général, de la grandeur des suites, de la force des Témoignages; (3) que je ne puis raison-

(2) CES Miracles ne sont point fastueux: ils ne sont point une vaine ostentation de Puissance: ils sont la plupart des Oeuvres de miséricorde, des actes de bienfaisance.

[3] JE prie instamment le Lecteur qui fait douter, de peser un à un à la balance de la Raison les divers caractères que je viens d'indiquer & qui me paroissent réunis dans les Miracles de l'EVANGILE. Je le prie encore d'appliquer un à un tous ces caractères aux faits soit anciens, soit modernes qu'on produit comme miraculeux, & de se demander à lui-même dans le silence du Cabinet, si ces faits soutiennent bien le parallèle. Il remarquera le dénombrement que je fais ici des caractères que j'aurois pu facilement pousser plus loin & développer beaucoup si le genre de mon travail me l'avoit permis: 1°. l'espèce, 2°. le nombre, 3°. la diversité, 4°. l'enchaînement, 5°. la durée, 6°. la publicité, 7°. l'utilité directe ou particulière, 8°. l'importance du but général, 9°. la grandeur des suites, 10°. la force des Témoignages.

Il est facile de trouver dans l'Histoire ancienne & moderne des faits attestés, même juridiquement comme miraculeux, & qui pourtant n'étoient que de pures inventions, des supercheries ou des effets naturels, mais frappans de diverses circonstances physiques ou morales. Notre Siècle en a offert & en offre encore plusieurs exemples. Le Lecteur vraiment Logicien & bon Critique appliquera doue à ces faits les divers

nablement ne les pas admettre au moins comme très-probables ; tandis que je ne puis pas raisonnablement ne point rejeter les autres comme des inventions aussi ridicules en elles-mêmes qu'indignes de la SAGESSE & de la MAJESTÉ du MAÎTRE du Monde.

HÉSITERAI-JE donc à prononcer entre les prestiges, les tours d'adresse d'un ALEXANDRE

caractères que présentent les Miracles de l'EVANGILE. Il ne se bornera point à des comparaisons générales ; il descendra dans le détail & dans le plus grand détail. Il ne s'arrêtera point aux grands traits, aux traits les plus saillans ; il voudra analyser encore les plus petits traits & pousser l'analyse jusques dans ses derniers élémens. Présumera-t-on qu'après un pareil examen, le Lecteur que je suppose soit fort porté à ranger dans la même catégorie & les Miracles de l'E'VANGILE & tous les faits donnés pour miraculeux par différens Partis.

Je n'ai jamais dit, parce que je ne l'ai jamais pensé, qu'il fût suffisant qu'un fait soit attesté comme miraculeux, pour qu'il faille le croire *miraculeux* : mais, j'ai fort insisté sur les différens caractères que doivent avoir les Miracles & les Témoignages qui les attestent, pour obtenir l'acquiescement de la Raison. Je ne demande qu'une grâce ; c'est de me lire avec l'attention & le recueillement qu'exige la nature de mon travail ; de ne juger point par quelques paragraphes de la Cause que je traite ; mais d'en juger par la chaîne entière des paragraphes, je veux dire par la collection de toutes les preuves que je rassemble ou que j'indique.

(4) du Pont ou d'un APOLLONIUS (5) de Thyane & les Miracles qui me sont attestés par les Témoins dont il s'agit ? Demeurerai-je en suspens entre l'autorité d'un PHILOSTRATE (6) & celle de ces Témoins ? Préferai-je dans la même balance la Fable & l'Histoire ? (7)

SI un Historien [8] d'un grand poids me rapporte qu'un Empereur Romain a rendu la vue à un Aveugle & guéri un Boiteux, j'examinerai si cet Historien, que je fais très-bien

(4) Impositeur fameux.

(5) AUTRE Impositeur fameux du tems de NERON, MIE'ROCLES, Philosophe Payen, qui vivoit au commencement du quatrième Siècle, avoit composé un Ouvrage intitulé *Phylactes*, dans lequel il comparoit les prétendus Miracles d'APOLLONIUS à ceux de l'ENVOYE' de DIEU.

(6) AUTEUR du Roman d'APOLLONIUS, & qui le composa pour faire sa cour à CARACALLA, Prince superstitieux & fort adonné à la Magie.

(7) ON sent assez que la nature de cet Ecrit ne me permet point d'entrer dans des détails historiques & critiques qui contrasteroient trop avec une simple Esquisse. On les trouvera, ces détails, dans presque tous les Livres qui ont été publiés en faveur de la Vérité qui m'occupe. On peut se borner à consulter les savantes Notes de l'estimable M. SEIGNEUX de CORREYON sur l'Ouvrage du célèbre ADDISON.

(8) TACITE sur VESPASIEN.

n'être point crédule , se donne pour le Témoin oculaire de ces faits ; si je lis dans ses *Annales* qu'il ne les rapporte que comme un *bruit populaire* : (9) s'il insinue lui-même assez clairement que c'étoit là une petite invention destinée à favoriser la cause de l'Empereur : (10) s'il parle de cette invention comme d'une flatterie , [11] je ne pourrai inférer du récit de cet Historien que la réalité d'un bruit populaire.

Si dans le Siècle le plus éclairé qui fût jamais & dans la Capitale d'un grand Royaume on a prétendu que des miracles s'opéroient par des *convulsions* ; si un Homme en place a consacré ces prétendus Miracles dans un gros Livre ; s'il a tâché de les étayer de divers Témoignages ; si une Société nombreuse a donné ces faits comme des preuves de la vérité de son opinion sur un passage d'un Traité de Théologie ; je ne verrai dans tout cela qu'une invention burlesque , & j'y contemplerai à regret

(9) *Utrumque pro Concione tentavit, nec eventus defuit.*

(10) *Quis celestis favor, & quidam in Vespasianum inclinatio numinum ostenderetur.*

(11) *Vocibus adulantium in spem induci.*

les monstrueux écarts de la Raïson humaine. (12)

(12) LE Lecteur judicieux me dispense, sans doute, de m'étendre davantage sur un événement qui fait si peu d'honneur à notre Siècle. Je serois même tenté de reprocher à quelques Ecrivains célèbres le tems qu'ils ont consumé à discuter de pareils faits, si je ne connoissois les motifs très-louables qui les ont portés à y insister avec tant de force. Combien la Vérité qu'ils défendoient étoit-elle à l'abri de ces foibles traits qu'ils s'efforçoient de repousser ! Le MAÎTRE de la Nature en suspendra-t-IL les Loix pour décider la ridicule question si quelques mots sont ou ne sont pas dans un certain Livre ou pour fixer le sens de quelques paroles d'un vieux Docteur ?

Et il ne faudroit pas objecter que dans un cas pareil, le MAÎTRE de la Nature pourroit en suspendre les Loix pour confirmer la Religion ou la Doctrine qu'admettroit le Docteur ou la Société dont il seroit membre : car s'il étoit évident aux yeux de la Raïson que les paroles de ce Docteur ne pouvoient influer sensiblement sur le bonheur du Genre-humain ; seroit-il le moins du monde présumable que la SAGESSE eût choisi une semblable occasion pour autoriser par des Miracles une certaine Croyance ? Après cela, il resteroit toujours à faire l'examen critique des Miracles qu'on allégueroit en preuve de la vérité de cette Croyance, & à faire encore l'examen de la Croyance. Voyez sur ce sujet la Note 3.

Ceci s'applique de soi-même à tous les événemens du genre de celui qui donne lieu à cette Note. Ce seroit donc une objection bien frivole contre les Miracles de l'EVANGILE que celle qu'on s'obstineroit à tirer de certains faits qui ont été pris bonnement pour miraculeux par des Particuliers ou même par des Sociétés, & publiés comme tels : car il faudroit que celui qui entreprendroit de faire valoir cette objection montrât clairement & solidement que la crédibilité est de part & d'autre

PARCE que l'erreur a eu ses Martyrs comme la vérité , je ne puis point regarder les Martyrs comme des Preuves de fait de la vérité d'une opinion. Mais , si des Hommes vertueux & d'un Sens droit souffrent le martyre en faveur d'une opinion , j'en conclurai légitimement qu'ils étoient au moins très - persuadés de la vérité de cette opinion. Je rechercherai donc les fondemens de leur opinion , & si je vois que ce sont des Faits si palpables , si nombreux , si divers , si enchainés les uns aux autres , si liés à la plus importante fin qu'il ait été moralement impossible que ces Hommes se soient trompés sur ces Faits , je regarderai leur martyre comme le dernier sceau de leur Témoignage.

égale ou à-peu-près. Il faudroit donc qu'il fit en Logicien & en Critique le Parallele dont je parlois dans la Note 3. C'est qu'il ne s'ensuivra jamais en bonne Logique que les Miracles de l'EVANGILE ne soient pas vrais , précisément parce qu'un assez grand nombre de Gens de tout ordre & de tout sexe ont pris & publié comme vrais des Miracles faux.



CHAPITRE XII.

Aveux des Adversaires.

SI après avoir ouï ces Témoins qui ont scellé de leur sang le Témoignage qu'ils ont rendu à des Faits miraculeux, j'apprends que leurs Ennemis les plus déclarés, leurs propres Compatriotes & leurs Contemporains ont attribué la plupart de ces Faits à la Magie ; cette accusation de Magie me paroîtra un aveu indirect de la réalité de ces Faits.

CET aveu me semblera acquérir une grande force, si ces Ennemis des Témoins sont en même tems leurs Supérieurs naturels & légitimes, & si ayant en main tous les moyens que la Puissance & l'Autorité peuvent donner pour constater une imposture présumée, ils ne l'ont jamais constatée.

QUE penserai-je donc si j'apprends encore que ces Témons que leurs propres Magistrats n'ont pu confondre, ont persévéré constamment à charger leurs Magistrats du plus grand des crimes,

crimes, & qu'ils ont même osé déferer une pareille accusation à ces Magistrats eux-mêmes ?

Si je viens ensuite à découvrir que d'autres Ennemis des Témoins ont aussi attribué aux Arts magiques, les Faits miraculeux que ces derniers attestoient ; si je puis m'assurer que ces Ennemis étoient aussi éclairés que le Siècle le permettoit, aussi adroits, aussi subtils, aussi vigilans qu'acharnés ; si je sais que la plupart vivoient dans des tems peu éloignés de ceux des Témoins ; si je sais enfin, qu'un de ces Ennemis le plus subtil, le plus adroit, le plus obstiné de tous & assis sur un des premiers Trônes du Monde a avoué plusieurs de ces Faits miraculeux, pourrai-je en bonne Critique ne point regarder ces aveux comme de fortes présomptions de la réalité des Faits dont il s'agit ? (1)

[1] JE le répète : nous n'avons dit les détails historiques & critiques : je ne puis qu'indiquer les plus essentiels. Il faut voir dans les excellens *Principes* de GROTIUS, d'un DITTON, d'un VERNET, d'un BERGIER, d'un BULLET, &c. ces aveux de GELSE, des PORPHYRE, des JULIEN & des autres Adversaires des Témoins. Peut-être néanmoins pourroit-on reprocher avec fondement à quelques-uns des meilleurs Apologues des Témoins de s'être plus attachés à nombrer les argumens qu'à les peser.

ces aveux
la Magie
, il n'en
ces Faits
la Magie,
diversaires
on attribue
eux : mais
& on en
ns de le



DIX-NEUVIEME PARTIE.



SUITE DES IDÉES

SUR

L'ÉTAT FUTUR DE L'HOMME.

CONTINUATION

DES

RECHERCHES SUR LE CHRISTIANISME.

LA DÉPOSITION ÉCRITE.

CHAPITRE I.

*Caractère de la déposition écrite & celui
des Témoins.*

SANS doute, que les Témoins des Faits miraculeux ont consigné dans quelq'Écrit le Témoi-

gnage qu'ils ont rendu si publiquement, si constamment, si unanimement à ces Faits ? on me produit, en effet, un Livre qu'on me donne pour la Déposition, fidele des Témoins.

J'EXAMINE ce Livre avec toute l'attention dont je suis capable, & j'avoue que plus je l'examine & plus je suis frappé des caractères de vraisemblance, d'originalité & de grandeur que j'y découvre, & qui me paroissent en faire un Livre unique & absolument inimitable.

L'ELEVATION des pensées & la majestueuse simplicité de l'expression, la beauté, la pureté, je dirois volontiers l'homogénéité [1] de la Doctrine, l'importance, l'universalité & le petit nombre des préceptes, leur admirable appropriation à la nature & aux besoins de l'Homme, l'ardente charité qui en presse si généreusement l'observation, l'onction, la force & la gravité du Discours, le sens caché & vraiment philosophique, que j'y apperçois ; voilà ce qui fixe le plus mon attention dans le Livre que j'exa-

[1] UNE masse d'Or est dite *homogene*, quand toutes les particules qui la composent sont de même nature ou d'Or pur. On voit donc ce que je veux exprimer ici par le mot d'*homogénéité* pris au figuré. L'*hétérogénéité* est le contraire de l'*homogénéité*.

mine , & ce que je ne trouve point au même degré dans aucune Production de l'Esprit humain.

Je suis très-frappé encore de la candeur , de l'ingénuité , de la modestie , je devrois dire de l'humilité des Ecrivains , & de cet oubli singulier & perpétuel d'eux-mêmes qui ne leur permet jamais de mêler leurs propres réflexions ni même le moindre éloge au récit des actions de leur MAÎTRE.

QUAND je vois ces Ecrivains raconter avec tant de simplicité & de sens froid les plus grandes choses ; ne chercher jamais à étonner les Esprits ; chercher toujours à les éclairer & à les convaincre ; je ne puis m'empêcher de reconnoître que le but de ces Ecrivains est uniquement d'attester au Genre - humain une Vérité qu'ils jugent la plus importante pour son bonheur.

COMME ils me paroissent n'être pleins que de cette Vérité , & ne l'être point du tout de leur propre Individu ; je ne suis point surpris qu'ils ne voient qu'elle , qu'ils ne veuillent montrer qu'elle & qu'ils ne songent point à l'embellir. Ils disent donc tout simplement ; *le Lé-*

preux étendit sa main, & elle devint saine : le Malade prit son lit & se mit à marcher.

J'APPERÇOIS bien là du vrai sublime ; car lorsqu'il s'agit de DIEU, c'est être sublime que de dire qu'IL veut & que la chose est : mais , il m'est aisé de juger que ce sublime ne se trouve là que parce que la chose elle-même est d'un genre extraordinaire , & que l'Ecrivain l'a rendue comme il la voyoit ; c'est-à-dire , comme elle étoit, & n'a rendu qu'elle.

NON seulement ces Ecrivains me paroissent de la plus parfaite ingénuité & ne dissimuler pas même leurs propres faiblesses ; mais ce qui me surprend bien davantage , c'est qu'ils ne dissimulent point non plus certaines circonstances de la vie & des souffrances de leur MAÎTRE, qui ne tendent point à relever sa gloire aux yeux du Monde. S'ils les avoient tues , on ne les auroit assurément pas devinées , & les Adversaires n'auroient pu en tirer aucun avantage. Ils les ont dites , & même assez en détail : je suis donc obligé de convenir qu'ils ne se proposoient dans leurs Écrits que de rendre témoignage à la Vérité.

SEROIT-IL possible , me dis-je toujours à moi-

même, que ces Pêcheurs qui passent pour faire d'aussi grandes choses que leur MAÎTRE ; qui disent au Boiteux *leve-toi & marche ! & il marche*, n'aient pas le plus petit germe de vanité & qu'ils dédaignent les applaudissemens du Peuple spectateur de leurs Prodiges ?

C'EST donc avec autant d'admiration que de surprise que je lis ces paroles : *Israélites ; pourquoi vous étonnez - vous de ceci ? & pourquoi avez-vous les yeux attachés sur nous , comme si c'étoit par notre propre puissance ou par notre piété que nous eussions fait marcher cet Homme ?* [2]. A ce trait si caractéristique méconnoîtrois-je l'expression de l'humilité , du désintéressement , de la vérité ? J'ai un Cœur fait pour sentir , & j'avoue que je suis ému toutes les fois que je lis ces paroles.

QUELS sont donc ces Hommes qui , lorsque la Nature obéit à leur voix , craignent qu'on n'attribue cette obéissance à leur puissance ou à leur piété ? Comment récuserois - je de pareils Témoins ? comment conserois - je qu'on puisse inventer de semblables choses ? & combien d'autres choses que je découvre , qui sont liées indissolublement à celle-ci , & qui ne viennent pas plus naturellement à l'Esprit !

T 4

CHAPITRE II.

Réflexions sur la Déposition des Témoins :

maniere dont elle est circonstanciée.

*Si elle a été formellement contredite par des
Dépositions de même force & du même tems.*

JE sais que plusieurs Pieces de la Déposition ont paru assez peu de tems après les événemens attestés par les Témoins. Si ces pieces sont l'Ouvrage de quelque Impositeur, il se fera bien gardé, sans doute, de circonstancier trop son récit & de fournir ainsi des moyens faciles de le confondre. Cependant rien de plus circonstancié que cette Déposition que j'ai en main : j'y trouve les Noms des Personnes, leur Qualité, leur Office, leur Demeure, leurs Maladies : j'y vois une désignation des lieux, du tems, des circonstances, & cent menus détails qui concourent tous à déterminer l'événement de la maniere la plus précise. En un mot, je ne puis m'empêcher de sentir que si j'avois été dans le lieu & dans le tems où la Déposition

a été publiée , il m'auroit été très-facile de vérifier les Faits. Ce que sûrement je n'aurois pas manqué de faire si j'avois existé dans ce lieu & dans ce tems , auroit-il été négligé par les plus obstinés & les plus puissans Ennemis des témoins ?

Je cherche donc dans l'Histoire du Tems quelques Dépôts qui contredisent formellement celle des Témoins , & je ne rencontre que des accusations très-vagues d'imposture , de Magie ou de superstition. Là-dessus je me demande , si c'est ainsi qu'on détruit une Dépôt circonstanciée ?

MAIS peut-être , me dis-je à moi-même , que les Dépôts qui contredisoient formellement celle des Témoins se sont perdues. Pourquoi néanmoins la Dépôt des Témoins ne s'est-elle point perdue aussi ? c'est qu'elle a été précieusement conservée par une Société nombreuse qui existe encore & qui me l'a transmise. Mais , je découvre une autre Société (1) aussi nombreuse & beaucoup plus ancienne , qui descendant par une succession non interrompue des premiers Adversaires des Témoins & héritière de la haine de ces Adversaires comme de

(1) Les Juifs.

leurs préjugés , auroit pu facilement conserver les Dépôts contraires aux Témoins , comme elle a conservé tant d'autres Monumens qu'elle produit encore avec complaisance & dont plusieurs la trahissent.

J'APPERÇOIS même des raisons très-fortes qui devoient engager cette Société à conserver soigneusement toutes les Pièces contraires à celles des Témoins ; j'ai sur-tout dans l'Esprit cette accusation si grave , si odieuse , si ténorisée , si répétée que les Témoins avoient osé intenter aux Magistrats de cette Société , & les succès étonnans du Témoignage que les Témoins rendoient aux Faits sur lesquels ils fondaient leur accusation. Combien étoit-il facile à des Magistrats qui avoient en main la Police de contredire juridiquement ce Témoignage ! combien étoient-ils intéressés à le faire ! Quel n'eût point été l'effet d'une Dépôtion juridique & circonstanciée qui auroit contredit à chaque page celle des Témoins !

Puis donc que la Société dont je parle ne peut produire en sa faveur une semblable Dépôtion , je suis fondé à penser en bonne Critique qu'elle n'a jamais eu de Titre valide à opposer aux Témoins.

IL me vient bien dans l'Esprit que les Amis (2) des Témoins, devenus puissans, ont pu anéantir les Titres qui leur étoient contraires; mais, ils n'ont pu anéantir cette grande Société leur ennemie déclarée, & ils ne sont devenus puissans que plusieurs Siècles après l'Événement qui étoit l'Objet principal du Témoignage. Je suis donc obligé d'abandonner un soupçon qui me paroît destitué de fondement.

TANDIS que la Société dont il s'agit se renferme dans des accusations très-vagues d'imposture, je vois les Témoins consigner dans leurs Ecrits des *Informations*, des *Interrogatoires* faits par les Magistrats mêmes de cette Société ou par ses principaux Docteurs, & qui prouvent au moins qu'ils n'étoient point indifférens à ce qui se passoit dans leur Capitale.

JE ne présumoïs pas cette indifférence; elle étoit trop improbable: je présumoïs, au contraire, que ces Magistrats ou ces Docteurs n'avoient pas négligé de s'assurer des Faits. J'examine donc ces Informations & ces Interrogatoires contenus dans les Ecrits des Témoins ou de leurs premiers Sectateurs. Comme ces Ecrits n'ont point été formellement contredits par ceux qui

(2) LES Chrétiens sous CONSTANTIN.

avoient le plus d'intérêt à les contredire , je ne puis , ce me semble , disconvenir qu'ils n'aient une grande force.

JE goûte un plaisir toujours nouveau à lire & à relire ces intéressans Interrogatoires , & plus je les relis , plus j'admire le sens exquis , la précision singulière , la noble hardiesse & la candeur qui brillent dans les Réponses. Il me semble que la Vérité forte ici de tous côtés & qu'il suffise de lire pour sentir que de tels Faits n'ont pu être controuvés : au moins si l'on invente , invente-t-on ainsi ?

CHAPITRE III.

Le Boiteux de naissance.

A peine les Témoins ont - ils commencé à attester au milieu de la Capitale ce qu'ils nomment la *Vérité* , que je les vois traduits devant les Tribunaux. Ils y sont examinés , interrogés , & ils attestent hautement devant ces Tribunaux ce qu'ils ont attesté devant le Peuple.

UN Boiteux de naissance vient d'être guéri &

ce Boiteux a plus de quarante ans. [1] Deux des Témoins passent pour les Auteurs de cette guérison. Ils sont mandés par les Sénateurs. Ceux-ci leur font cette demande, *par quel pouvoir & au nom de qui avez-vous fait cela?* La demande est précise & en forme: *Chefs du Peuple,* répondent les Témoins, *puisque'aujourd'hui nous sommes recherchés pour avoir fait d's bien à un homme impotent & que vous nous demandez par quel moyen il a été guéri, sachez vous tous & tout le Peuple, que cet Homme que vous voyez guéri l'a été au NOM de CELUI que vous avez crucifié & que DIEU a ressuscité.*

QUOI ! les deux Pêcheurs ne cherchent point à captiver la bienveillance de leurs Juges ! ils débudent par leur reprocher ouvertement un crime atroce, & finissent par affirmer le Fait le plus révoltant aux yeux de ces Juges !

Ici je raisonne avec moi-même & mon raisonnement est tout simple : si Celui que les Magistrats ont crucifié l'a été justement, s'il n'est point ressuscité, si le Miracle opéré sur le Boiteux est une autre supercherie, ces Magistrats qui, sans doute, ont des preuves de tout cela, vont reprocher hautement & publiquement aux deux Témoins leur effronterie, leur imposture,

[1] AA. III, IV.

leur méchanceté & les punir du dernier supplice.

JE poursuis ma lecture : lorsque les Chefs du Peuple voient la hardiesse des deux Disciples, connoissant d'ailleurs que c'étoient des Hommes sans Lettres & du commun Peuple, ils sont dans l'étonnement, & ils reconnoissent que ces Gens ont été avec Celui qui a été crucifié. Et comme ils voient là debout avec eux l'Homme qui a été guéri, ils n'ont rien à repliquer. Ils leur commandent donc de sortir du Conseil, & ils consultent entr'eux. . . Ils les rappellent ensuite, & leur défendent avec menaces de parler ni d'enseigner au nom du Crucifié.

QUE vois-je ! ces Sénateurs, si prévenus contre les Témoins & leurs Ennemis déclarés, ne peuvent les confondre ! ces Sénateurs auxquels deux de ces Témoins viennent de parler avec tant de hardiesse & si peu de ménagement se bornent à leur faire des menaces & à leur défendre d'enseigner ! le Boiteux a donc été guéri ? mais il l'a été au Nom du Crucifié : ce Crucifié est donc ressuscité ? les Sénateurs avouent donc tacitement cette résurrection ? leur conduite me paroît démontrer au moins qu'ils ne sauroient prouver le contraire.

JE ne puis raisonnablement objecter que l'Historien des Pêcheurs a fabriqué toute cette Procédure ; parce que ce n'est pas à moi qui suis placé à plus de dix-sept Siecles de cet Historien à former contre lui une accusation qui devoit lui être intentée par ses Contemporains , & sur-tout par les Compatriotes des Témoins , & qu'ils ne lui ont point intentée ou que du moins ils n'ont jamais prouvée.

J'APPRENDS de cet Écrivain que *cinq mille Personnes* se sont converties à la vue du Miracle : je ne dirai pas que ce sont cinq mille Témoins ; je n'ai pas leur déposition : mais , je dirai que ce nombre si considérable de Convertis est au moins une preuve de la publicité du Fait. Je ne prétendrai pas que ce nombre est exagéré ; parce que je n'ai point en main de Titre valide à opposer à l'Ecrivain , & que ma simple négative ne seroit point un titre contre l'affirmative expresse de cet Ecrivain.

JE ne saurois obtenir de ne point m'arrêter un instant sur quelques expressions de cet intéressant Récit.

Ce que j'ai , je te le donne ; au NOM du SEIGNEUR , lève-toi & marche ! Ce que j'ai ,

je te le donne : il n'a que le Pouvoir de faire marcher un Boiteux , & c'est chez un pauvre Pêcheur que ce pouvoir réside. *Au NOM du SEIGNEUR , leve-toi & marche !* quelle précision , quelle sublimité dans ces paroles ! qu'elles sont dignes de la MAJESTÉ de CELUI qui commande à la Nature !

Puisque nous sommes recherchés pour avoir fait du bien à un Impotent : c'est une Oeuvre de miséricorde & non d'ostentation qu'ils ont faite. Ils n'ont point fait paroître des Signes dans le Ciel : *ils ont fait du bien à un Impotent : du bien ! Et dans la simplicité d'un Cœur honnête & vertueux.*

Que vous avez crucifié , & que DIEU a ressuscité : nul correctif , nul ménagement , nulle considération & nulles craintes personnelles : ils sont donc bien sûrs de leur fait , & ne redoutent point d'être confondus ! ils avoient dit en parlant au Peuple : *nous savons bien que vous l'avez fait par ignorance* : ils ne le disent point devant le Tribunal : ils craignent apparemment d'avoir l'air de flatter leurs Juges & de vouloir se les rendre favorables ? *que vous avez crucifié , & que DIEU a ressuscité.*

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Saint Paul.

JE continue à parcourir l'Historien des Témoins, & je rencontre bientôt l'Histoire [1] d'un jeune Homme qui excite beaucoup ma curiosité.

QUOIQ'U'E'LEVÉ aux pieds d'un Sage, il ne se pique point d'en imiter la modération. Son caractère vif, ardent, courageux, son esprit persécuteur, son attachement aveugle aux maximes sanguinaires d'une Secte dominante lui font désirer passionnément de se distinguer dans la guerre ouverte que cette Secte déclare aux Témoins. Déjà il vient de consentir & d'assister à la mort violente d'un des Témoins; mais, son zèle impétueux & fanatique ne pouvant être contenu dans l'enceinte de la Capitale, il va demander à ses Supérieurs des Lettres qui l'autorisent à poursuivre au dehors les Partisans de la nouvelle Opinion.

(1) AG. VIII, IX.

Tome XVI.

V

IL part accompagné de plusieurs Satellites ; *il ne respire que menaces & que carnage*, & il n'est pas encore arrivé au lieu de sa destination, qu'il est lui-même un Ministre de l'ENVOYE'. Cette Ville où il alloit déployer sa rage contre la Société naissante, est celle-là même où se fait l'ouverture de son Ministère & où il commence à attester les *Faits* que les Témoins attestent.

L'ORDRE moral a ses Loix comme l'Ordre physique : les Hommes ne dépouillent pas sans cause & tout d'un coup leur caractère : ils ne renoncent pas sans cause & tout d'un coup à leurs préjugés les plus enracinés, les plus chéris, & à leurs yeux les plus légitimes ; bien moins encore à des préjugés de naissance, d'éducation, & sur-tout de Religion.

QU'EST-IL donc survenu sur la route à ce furieux Persécuteur qui l'a rendu tout d'un coup le Disciple zélé de CELUI qu'il persécutoit ? car il faut bien que je suppose une Cause & quelque grande Cause à un changement si subit & si extraordinaire. Son Historien, & lui-même m'apprennent quelle est cette Cause : une Lumière céleste l'a environné, son éclat lui a fait perdre la vue ; il est tombé par terre, & la Voix de l'ENVOYE' s'est fait entendre à lui.

BIENTÔT il devient l'objet des fureurs de cette Secte qu'il a abandonnée : il est traîné dans les Prisons , traduit devant les Tribunaux de sa Nation & devant des Tribunaux étrangers , & par-tout il atteste avec autant de fermeté que de constance les Faits déposés par les premiers Témoins.

Je me plais sur-tout à le suivre devant un Tribunal étranger , où assiste par hasard un Roi de sa Nation. Là , je l'entends raconter très - en détail l'Histoire de sa conversion : il ne dissimule point ses premières fureurs ; il les peint même des couleurs les plus fortes : [2] lorsqu'on les faisoit mourir , dit-il , j'y consentois par mon suffrage : souvent même je les contraignois de blasphémer à force de tourmens , & transporté de rage contr'eux je les persécutois jusques dans les Villes étrangères. Il passe ensuite aux circonstances extraordinaires de sa conversion , rapporte ce qui les a suivis , atteste la Résurrection du Crucifié , & finit par dire en s'adressant au Juge ; le Roi est bien informé de tout ceci , & je parle devant lui avec d'autant plus de confiance , que je sais qu'il n'ignore rien de ce que je dis , parce que

. (2) AG. XVII, 10, 11.

ce ne sont pas des Choses qui se soient passées dans un lieu caché. [3]

LE nouveau Témoin ne craint donc pas plus que les premiers d'être contredit ? c'est qu'il parle de *Choses qui ne se sont point passées dans un lieu caché* ; & je vois sans beaucoup de surprise que son Discours ébranle le Prince : *tu me persuades à-peu-près*. Le Prince ne le croit donc pas un *Impositeur* ?

CE Témoin avoit dit les mêmes Choses au sein de la Capitale en parlant devant une Assemblée nombreuse du Peuple , & n'avoit été interrompu que lorsqu'il étoit venu à choquer un préjugé ancien & favori de son orgueilleuse Nation. [4]

Je trouve dans l'Historien que j'ai sous les yeux d'autres Procédures très-circonstanciées , dont le nouveau Disciple est l'objet , & qui sont poursuivies à l'instance de Compatriotes qui ont juré sa perte. J'analyse avec soin ces Procédures , & à mesure que je pousse l'analyse plus loin ,

(3) AG. XXVI. 26.

(4) AG. XXII. 21. Le Préjugé sur la Vocation des Gentils.

je sens la probabilité s'accroître en faveur des Faits que le Témoin atteste.

Je trouve encore dans le même Historien d'autres Discours de ce Témoin qui me paroissent des Chêfs-d'œuvres de Raison & d'Eloquence, si néanmoins le mot trop prodigué d'Eloquence peut convenir à des Discours de cet ordre. Je n'oserois donc ajouter qu'il en est qui sont pleins d'esprit; ce mot contrasteroit bien davantage encore avec un si grand Homme & de si grandes Choses. *Athéniens ! je remarque qu'en toutes Choses vous êtes, pour ainsi dire, dévots jusqu'à l'excès : car ayant regardé, en passant, les Objets de votre Culte, j'ai trouvé même un Autel, sur lequel il y a cette Inscription, AU DIEU INCONNU. C'est donc ce DIEU, que vous adorez sans le connoître, que je vous annonce.* [5] Parmi ces Discours, il en est de si touchans que je ne puis me défendre de l'impression qu'ils me font éprouver. *Des chaînes & des afflictions m'attendent : mais rien ne me fait de la peine pourvu que j'acheve avec joie ma course & le Ministère que j'ai reçu du SEIGNEUR. . . . Je fais au reste, qu'aucun de vous . . . ne verra plus mon visage. . . . Je n'ai désiré ni l'argent ni l'or ni les vêtemens de personne : & vous savez vous-*

mêmes, que ces mains que vous voyez ont fourni à tout ce qui m'étoit nécessaire & à ceux qui étoient avec moi. Je vous ai montré qu'il faut soulager ainsi les Infirmes en travaillant, & se souvenir de ces paroles du SEIGNEUR; qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. [6] Mon visage.... ces mains que vous voyez....

Je suis étonné du nombre, du genre, de la grandeur, de la durée des travaux & des épreuves de ce Personnage extraordinaire: & si la gloire doit se mesurer par l'importance des vues, par la noblesse des motifs & par les Obstacles à surmonter, je ne puis pas ne le regarder point comme un véritable Héros.

MAIS, ce Héros a lui-même écrit: j'étudie donc ses Productions, & je suis frappé de l'extrême désintéressement, de la douceur, de la singulière onction, & sur-tout de la sublime bienveillance qui éclatent dans tous ses Ecrits. Le Genre-humain entier n'est point à l'étroit dans son Cœur. Il n'est aucune branche de la Morale qui ne végete & ne fructifie chez lui. Il est lui-même une Morale qui vit, respire & agit sans

[6] Act. xx. 23, 24, 25, 32, 34, 35.

esse. Il donne à la fois l'exemple & le précepte, & quels préceptes!

QUE votre Charité soit sincère. Ayez en horreur le mal & attachez-vous fortement au bien. Aimez-vous réciproquement d'une affection fraternelle, Prévenez-vous les uns les autres par bonté, Ne soyez point paresseux à rendre service. Réjouissez-vous dans l'espérance. Soyez patients dans l'affliction. Empressez-vous à exercer la bienfaisance & l'Hospitalité. Bénissez ceux qui vous persécutent ; bénissez-les, & ne les maudissez point. Réjouissez-vous avec ceux qui sont dans la joie, & pleurez avec ceux qui pleurent. N'ayez tous ensemble qu'un même esprit. Conduisez-vous par des pensées modestes. & ne présumez pas de vous-mêmes. [7]

COMMENT une Morale si élevée, si pure, si assortie aux besoins de la Société universelle a-t-elle pu être dictée par ce même Homme qui ne respiroit que menaces & que carnage & qui mettoit son plaisir & sa gloire dans les tortures de ses Semblables? Comment sur-tout un tel Homme est-il parvenu tout d'un coup à pratiquer lui-même une Morale si parfaite? CELUI

qui étoit venu rappeler les Hommes à ces grandes maximes lui, avoit donc *parlé* ?

QUE dirai-je encore de cet admirable Tableau de la *Charité*, si plein de chaleur & de vie, que je ne me lasse point de contempler dans un autre Ecrit [8] de cet excellent Moraliste ! Ce n'est pourtant pas ce Tableau lui-même qui fixe le plus mon attention ; c'est l'occasion qui le fait naître. De tous les Dons que les Hommes peuvent obtenir & exercer, il n'en est point, sans contredit, de plus propres à flatter la vanité que les Dons miraculeux. Des Hommes sans Lettres & du commun Peuple qui viennent tout d'un coup à parler des Langues étrangères, sont bien tentés de faire parade d'un Don si extraordinaire & d'en oublier la fin.

UNE Société nombreuse de nouveaux Néophytes fondée par cet Homme illustre abuse donc bientôt de ce Don : il se hâte de lui écrire & de la rappeler fortement au véritable emploi des Miracles : il n'hésite point à préférer hautement à tous les Dons miraculeux cette bienveillance sublime qu'il nomme la *charité*, & qui est, selon lui, l'ensemble le plus parfait de

toutes les vertus sociales. Quand je parlerois les *Langues des Hommes* & celles des *Anges* mêmes, si je n'ai point la *Charité* je ne suis que comme l'*Airain* qui résonne ou comme une *Cymbale* qui retenti. Et quand j'aurois le *don de Prophétie* ; que j'aurois la connoissance de tous les *Mysteres* & la *Science* de toutes choses ; quand j'aurois aussi toute la *Foi* jusqu'à transporter les *Montagnes* , si je n'ai point la *charité* je ne suis rien.

COMMENT ce Sage a-t-il appris à faire un si juste discernement des Choses ? Comment n'est-il point ébloui lui-même des *Dons* éminens qu'il possède ou que du moins il croit posséder ? Un *Imposteur* en useroit-il ainsi ? Qui lui a découvert que les *Miracles* ne sont que de simples *Signes* pour ceux qui ne croient point encore ? Qui avoit enseigné au *Persecuteur* fanatique à préférer l'*Amour* du Genre - humain aux *Dons* les plus éclatans ? Pourrois-je méconnoître aux enseignemens & aux vertus du *Disciple* la voix toujours efficace de ce *MAÎTRE* qui s'est sacrifié lui-même pour le Genre-humain ?



CHAPITRE V.

L'Aveugle - né.

CES sont toujours les Interrogatoires contenus dans la Déposition des Témoins qui excitent le plus mon attention. C'est là principalement que je dois chercher les sources de la probabilité des faits attestés. Si, comme je le remarquois, ces Interrogatoires n'ont jamais été formellement contredits par ceux qui avoient le plus grand intérêt à le faire, je ne pourrai raisonnablement me refuser aux conséquences qui en découlent naturellement.

ENTRE ces Interrogatoires il en est un surtout que je ne lis point sans un secret plaisir : c'est celui qui a pour objet un Aveugle-né guéri par l'ENVOYÉ. [1] Ce Miracle étonne beaucoup tous ceux qui avoient connu cet Aveugle : ils ne savent qu'en penser & se partagent là-dessus. Ils le conduisent aux Docteurs : ceux-ci l'interrogent & lui demandent *comment il a reçu la vue*?

(1) JEAN. IX.

Il m'a mis de la boue sur les yeux, leur répond-il; je me suis lavé & je vois.

LES Docteurs ne se pressent point de croire le Fait. Ils doutent & se divisent. Ils veulent fixer leurs doutes, & soupçonnant que cet Homme n'avoit pas été aveugle, ils font venir son Pere & sa Mere. Est-ce là votre Fils, que vous dites être né aveugle, leur demandent-ils? comment donc voit-il maintenant?

LE Pere & la Mere répondent; nous savons que c'est là notre Fils & qu'il est né aveugle; mais nous ne savons comment il voit maintenant. Nous ne savons pas non plus qui lui a ouvert les yeux. Il a assez d'âge, interrogez-le; il parlera lui-même sur ce qui le regarde.

LES Docteurs interrogent donc de nouveau cet Homme qui avoit été aveugle de naissance: ils le font venir pour la seconde fois par devant eux & lui disent; donne gloire à DIEU: nous savons que Celui que tu dis qui t'a ouvert les yeux, est un méchant. Si c'est un Homme méchant; Homme, réplique-t-il, je n'en fais rien: je suis seulement que j'étois aveugle & que je vois.

A cette réponse si ingénue les Docteurs revien-

nent à leur première question : *que s'a-t-il fait ?* lui demandent-ils encore : *comment s'a-t-il ouvert les yeux ?* Je vous l'ai déjà dit, répond cet Homme aussi ferme qu'ingénu, *pourquoi voulez-vous l'entendre de nouveau ? avez-vous aussi envie d'être de ses Disciples ?*

CETTE rplique irrite les Docteurs : *ils le chargent d'injures. . . . Nous ne savons, disent-ils, de la part de qui vient Celui dont tu parles. C'est quelque chose de surprenant que vous ignoriez de quelle part il vient ; ose repliquer encore cet Homme plein de candeur & de bon sens, & pourtant il m'a ouvert les yeux, &c.*

QUELLE naïveté ! quel naturel ; quelle précision ! quel intérêt ! quelle fuite ! Si la vérité n'est point faite ainsi , me dis-je à moi-même , à quels caractères pourrai-je donc la reconnoître ?

CH A P I T R E VI.

La Résurrection du FONDATEUR.

DE toutes les Procédures que renferme la Déposition qui m'occupe , il n'en est point , sans

doute , de plus importante que celle qui concerne la Personne même de l'ENVOYÉ. Elle est aussi la plus circonstanciée, la plus répétée , & celle à laquelle tous les Témoins font des allusions plus directes & plus fréquentes. Elle est toujours le centre de leur Témoignage. Je la retrouve dans les principales Pièces de la Déposition , & en comparant ces Pièces entr'elles sur ce point si essentiel , elles me paroissent très-harmoniques.

L'ENVOYÉ est saisi , examiné , interrogé par les Magistrats de sa Nation : ils le somment de déclarer qui il est ; il le déclare : sa réponse est prise pour un blasphème : on lui suscite de faux Témoins qui jouent sur une équivoque ; il est condamné : on le traduit devant un Tribunal supérieur & étranger : il y est de nouveau interrogé ; il fait à peu près les mêmes réponses : le Juge convaincu de son innocence veut le relâcher ; les Magistrats qui l'ont condamné persistent à demander sa mort : ils intimident le Juge supérieur ; il le leur abandonne : il est crucifié , enseveli : les Magistrats scellent le Sépulcre ; il y placent leurs propres Gardes , & peu de tems après les Témoins attestent dans la Capitale & devant les Magistrats eux-mêmes, *que Celui qui a été crucifié est ressuscité.*

JE viens de rapprocher les Faits les plus essentiels : je les compare , je les analyse , & je ne découvre que deux hypothèses qui puissent satisfaire au dénouement : ou les Témoins ont enlevé le Corps ; ou l'ENVOYÉ est réellement ressuscité. Il faut que je me décide entre ces deux hypothèses ; car je ne parviens point à en découvrir une troisième.

JE considère d'abord les opinions particulières , les préjugés , le caractère des Témoins ; j'observe leur conduite , leurs circonstances , la situation de leur Esprit & de leur Cœur avant & après la mort de leur MAÎTRE.

J'EXAMINE ensuite les préjugés , le caractère , la conduite & les allégués de leurs Adversaires.

IL me suffiroit de connoître la Patrie des Témoins pour savoir en général leurs opinions , leurs préjugés. Je n'ignore pas que leur Nation fait profession d'attendre un Libérateur temporel , & qu'il est le plus cher Objet des vœux & des espérances de cette Nation. Les Témoins attendent donc aussi ce Libérateur ; & je trouve dans leurs Ecrits une multitude de traits qui me le confirment & qui me prouvent qu'ils sont persuadés que Celui qu'ils nomment leur MAÎTRE

doit être ce Libérateur temporel. En vain ce MAÎTRE tâche-t-il de spiritualiser leurs idées ; ils ne parviennent point à dépouiller le préjugé national dont ils sont si fortement imbus : *nous espérons que ce seroit Lui qui délivreroit notre Nation.* [1]

CES Hommes dont les idées ne s'élevent pas au-dessus des Choses sensibles , sont d'une simplicité & d'une timidité qu'ils ne dissimulent point eux-mêmes. A tout moment ils se méprennent sur le sens des Discours de leur MAÎTRE , & lorsqu'il est saisi , ils s'enfuient. Le plus zélé d'entr'eux nie par trois fois & même avec imprécation de l'avoir connu , & je vois cette honteuse lâcheté décrite en détail dans quatre des principales Pieces de la Déposition.

JE ne puis douter un instant qu'ils ne fussent très-persuadés de la réalité des Miracles opérés par leur MAÎTRE : j'en ai pesé les raisons , & elles m'ont paru de la plus grande force. [2] Je ne puis douter non plus qu'ils ne se fussent attachés à ce MAÎTRE par une suite des idées qu'ils s'étoient formées du but de sa Mission.

[1] Luc. XXIV, 21.

[2] Consultez les Chapitres II, III, V, de la Part. XVIII.

L'attachement des Hommes a toujours un fondement, & il falloit bien que les Hommes dont je parle espérassent quelque chose de Celui au sort duquel ils avoient lié le leur.

ILS espéroient donc au moins qu'il délivreroit leur Nation d'un joug étranger : mais, ce MAÎTRE dont ils attendoient cette grande délivrance, est trahi, livré, abandonné, condamné, crucifié, enseveli, & avec lui s'évanouissent toutes leurs espérances temporelles. Celui qui savoit les autres n'a pu se sauver lui-même : ses Ennemis triomphent, & ses Amis sont humiliés, consternés ; confondus.

SERA-CE dans des circonstances si désespérantes que les Témoins enfanteront l'extravagant projet d'enlever le Corps de leur MAÎTRE ? Me persuaderai-je facilement qu'un pareil projet puisse monter à la tête de Gens aussi simples, aussi grossiers, aussi dépourvus d'intrigue, aussi timides ? Quoi ! ces mêmes Hommes qui viennent d'abandonner si lâchement leur MAÎTRE formeront tout à coup l'étrange résolution d'enlever son Corps au Bras séculier ! ils s'exposeront évidemment aux plus grands périls ! ils affronteront une mort certaine & cruelle & dans quelles vues ?

OU

Où ils sont persuadés que leur MAÎTRE résuscitera ; ou ils ne le sont pas : si c'est le premier, il est évident qu'ils abandonneront son Corps à la PUISSANCE DIVINE : si c'est le dernier, toutes leurs espérances temporelles doivent être anéanties. Que se proposeroient-ils donc en enlevant ce Corps ? de publier qu'il est ressuscité ? mais , des Hommes faits comme ceux-ci , des Hommes sans crédit , sans fortune , sans autorité espéreront-ils d'accréditer jamais une aussi monstrueuse imposture ?

ENCORE si l'enlèvement étoit facile : mais le Sépulcre est scellé : des Gardes l'environnent , & ces Gardes ont été choisis & placés par ceux-mêmes qui avoient le plus grand intérêt à prévenir l'imposture. Combien de telles précautions sont-elles propres à écarter de l'esprit des timides Pêcheurs toute idée d'enlèvement ! Des Gens qui *n'ont ni argent ni or* entreprendront-ils de corrompre ces Gardes ? des Gens qui s'enfuient au premier danger entreprendront-ils de les combattre ? de Gens haïs ou méprisés du Gouvernement trouveront-ils des Hommes hardis qui veuillent leur prêter la main ? se flatteront-ils que ces Hommes ne les trahiront point ? &c.

MAIS, suis-je bien assuré que le Sépulcre a

été scellé & qu'on y a placé des Gardes ? J'observe que cette circonstance si importante, si décisive ne se trouve que dans une seule Piece (3) de la désposition , & je m'en étonne un peu. Je recherche donc avec soin si cette circonstance si essentielle de la Narration n'a point été contredite par ceux qu'elle intéressoit le plus directement, & je parviens à m'assurer qu'elle ne l'a jamais été. Il faut donc que je convienne que le Récit du Témoin demeure dans toute sa force & que le simple silence des autres Auteurs de la Dépôtition écrite ne sauroit le moins du monde infirmer son Témoignage sur ce point.

INDÉPENDAMMENT d'un Témoignage si express, combien est-il probable en soi que des Magistrats qui ont à redouter beaucoup une imposture & qui ont en main tous les moyens de la prévenir, n'aient pas négligé de faire usage de ces moyens ! & s'ils n'en avoient point fait usage , quelles raisons en assignerois-je ?

Il me paroît plus probable encore que ces Magistrats ont pris toutes les précautions nécessaires , si j'ai une preuve qu'ils ont songé à tems aux moyens de s'opposer à l'imposture :

Seigneur ! nous nous sommes souvenus que ce Séducteur a dit ; lorsqu'il vivoit ; je ressusciterai dans trois jours. Commandez donc que le Sépulcre soit gardé sûrement jusqu'au troisieme jour ; de peur que ses Disciples ne viennent la nuit enlever son Corps , & ne disent au Peuple qu'il est ressuscité. Cette derniere impasture seroit pire que la premiere. (4)

Si donc les Chefs du Peuple ont pris les précautions que la chose exigeoit , ne se font-ils pas ôtés à eux-mêmes tout moyen de supposer un enlèvement ? Cependant ils osent le supposer : ils donnent une somme d'argent aux Gardes , qui à leur instigation répandent dans le Public que les Disciples sont venus de nuit , & qu'ils ont enlevé le corps , pendant que les Gardes dormoient. (5)

Je n'insiste point sur la singuliere absurdité de ce rapport suggéré aux Gardes. Elle saute aux yeux : comment ces Gardes pouvoient-ils déposer sur ce qui s'etoit passé pendant qu'ils dormoient ? Est-il d'ailleurs bien probable que

[4] MATTHIEU. XXVII, 63, 64.

[5] Ibid. XXVIII, 12, 13.

des Gardes affidés & choisis tout exprès pour s'opposer à l'imposture la plus dangereuse se soient livrés au sommeil ?

JE fais un raisonnement qui me frappe beaucoup plus : il me paroît de la plus grande évidence que les Magistrats ne peuvent ignorer la vérité. S'ils sont convaincus de la réalité de l'enlèvement , pourquoi ne font-ils point le Procès aux Gardes ? pourquoi ne publient-ils point ce procès ? quoi de plus démonstratif & de plus propre à arrêter les progrès de l'imposture & à confondre les Imposteurs !

Ces Magistrats , si fortement intéressés à confondre l'imposture , ne prennent pourtant point une route si directe , si lumineuse . si juridique. Ils ne s'assurent pas même de la Personne des Imposteurs : ils ne les confrontent point avec les Gardes : ils ne punissent ni les Imposteurs ni les Gardes : ils ne publient aucune Procédure : ils n'éclairent point le Public : leurs Descendants ne l'éclairent pas davantage , & se bornent , comme leurs Peres , à affirmer l'imposture.

IL y a plus : lorsque ces mêmes Magistrats mandent bientôt après par devant eux deux des principaux Disciples à l'occasion d'une Guéri-

son qui fait bruit, (6) & que ces Disciples osent leur reprocher en face un grand crime & attester en leur présence la Résurrection de Celui qu'ils ont crucifié; que font ces Magistrats? ils se contentent de menacer ces deux Disciples & de leur défendre d'enseigner. [7] Ces menaces n'intimident point les Témoins; ils continuent à publier hautement dans le lieu même & sous les yeux de la Police la Résurrection du Crucifié. Ils sont mandés de nouveau par devant les Magistrats ils comparoissent & persistent avec la même hardiesse dans leur Déposition: le DIEU de nos Peres a ressuscité celui que vous avez fait mourir: . . . nous en sommes les Témoins. [8] Que font encore ces Magistrats? ils font fouetter les Témoins, leur renouvellent la première défense & les laissent aller . . . [9] . . . les laissent aller! Le Lecteur judicieux ne me demande pas de nouvelles observations: il a tout vu & tout senti.

[6] Voyez le Chap. III de cette Partie.

[7] Act. IV, 18, 21.

[8] Act. V. 30, 32.

[9] Ibid. 40.

CHAPITRE VII.

Conséquences du Fait.

Remarques : objections :

Réponses.

VOILA des Faits circonstanciés, des Faits qui n'ont jamais été contredits, des Faits attestés constamment & unanimément par des Témoins que j'ai reconnu posséder toutes les qualités qui fondent en bonne Logique la crédibilité d'un Témoignage. (1) Dirai-je pour infirmer de tels Faits, que la *crainte du Peuple* empêchoit les Magistrats de faire des Informations, de poursuivre juridiquement & de punir les Témoins comme Imposteurs, de publier des Procédures authentiques,

[1] VOYEZ le Chapitre II de la Part. XVIII. Je dois éviter ici de tomber dans ces répétitions trop fréquentes, même chez les meilleurs Auteurs. Je ne reviens donc plus à ce que je pense avoir assez bien établi. C'est au Lecteur à retenir la liaison des faits & de leurs Conséquences les plus immédiates. C'est à lui encore à s'approprier mes principes & à en faire l'application au besoin.

&c. ? Mais, si le Crucifié n'avoit rien fait pendant sa vie qui eût excité l'admiration & la vénération du Peuple ; s'il n'avoit fait aucun Miracle ; si le Peuple *n'avoit point béni DIEU* à son occasion *d'avoir donné aux hommes un tel Pouvoir* ; si la doctrine & la manière d'enseigner du Crucifié n'avoient point paru au Peuple l'emporter de beaucoup sur tout ce qu'il entendoit dire à ses Docteurs ; s'il n'avoit point tenu pour vrai que *jamais Homme n'avoit parlé comme celui-là* ; pourquoi les Magistrats auroient-ils eu à craindre ce Peuple en poursuivant juridiquement les Disciples abjects d'un Imposteur, aussi Imposteurs eux-mêmes que leur Maître ? Comment les Magistrats auroient-ils eu à redouter un Peuple prévenu si fortement & depuis si long-tems en leur faveur, s'ils avoient pu lui prouver par des Procédures légales & publiques que la Guérison de l'Aveugle-né, la résurrection de LAZARE, la guérison du Boiteux, le Don des langues, &c. n'étoient que de pures supercheries ? Comment leur avoit-il été facile de prendre des informations sur de pareils faits ! combien leur étoit-il aisé en particulier de prouver rigoureusement que les Témoins ne parloient que leur Langue maternelle ! Comment encore les Magistrats auroient-ils eu à *craindre le peuple*,

s'ils avoient pu lui démontrer juridiquement que les Disciples avoient enlevé le Corps de leur Maître ? & ceci étoit-il plus difficile à constater que le reste ? &c.

PUIS-JE douter à présent de l'extrême improbabilité de la première hypothèse ou de celle qui suppose un enlèvement ? puis-je raisonnablement refuser de convenir que la seconde hypothèse a au moins un degré de probabilité égal à celui de quelque Fait historique que ce soit, pris dans l'Histoire du même Siècle ou des Siècles qui l'ont suivi immédiatement ?

TRACERAI-JE ici l'affreuse peinture du caractère des principaux Adversaires ? puiserai-je cette peinture dans leur propre Historien ? [2] opposerai-je ce caractère à celui des Témoins, le vice à la vertu, la fureur à la modération, l'hypocrisie à la sincérité, le mensonge à la vérité ? J'oublierois que je ne fais qu'une esquisse & peind du tout un Traité,

DIRAI-JE encore que la resurrection de l'ENVOYÉ n'est point un fait isolé ; [3] mais qu'il

[2] JOSEPH.

[3] Voyez le Chapitre VI de la Partie XVII & le Chapitre V de la Partie XVIII.

est le maître Chainon d'une Chaîne de Faits de même genre & d'une multitude d'autres Faits de tout genre, qui deviendroient tous absolument inexplicables si le premier Fait étoit supposé faux ? Si en quelque matiere que ce soit, une hypothese est d'autant plus probable qu'elle explique plus heureusement un plus grand nombre de Faits ou un plus grand nombre de particularités essentielles d'un même Fait ; ne ferai-je pas dans l'obligation logique de convenir que la premiere hypothese n'explique rien & que la seconde explique tout & de la maniere la plus heureuse ou la plus naturelle ? Si une certaine hypothese me conduit nécessairement à des conséquences qui choquent manifestement ce que je nomme l'*Ordre moral*, (4) pourrois-je recevoir cette hypothese & la préférer à celle qui auroit son fondement dans l'*Ordre moral* même ?

AJOUTERAI-JE que si l'ENVOYE' n'est point ressuscité, il a été lui-même un insigne Imposteur ? car du propre aveu des Témoins il avoit prédit sa mort & sa résurrection & établi un Mémorial de l'une & de l'autre. Si donc il n'est point ressuscité, ses Disciples ont dû penser

[4.] Consultez ce que j'ai dit de l'*Ordre moral*, dans le Chapitre I de la Part. XVIII.

qu'il les avoit trompés sur ce point le plus important ; & s'ils l'ont pensé , comment ont ils pu fonder sur une Résurrection qui ne s'étoit point opérée les espérances si relevées d'un bonheur à venir ? Comment ont-ils pu annoncer en son Nom au Genre-humain , ce bonheur à venir ? Comment ont-ils pu s'exposer pendant si long-tems à tant de contradictions , à de si cruelles épreuves , à la mort même pour soutenir une Doctrine qui reposoit toute entière sur un Fait faux , & dont la fausseté leur étoit si évidemment connue ? Comment des Hommes qui faisoient une profession si publique , si constante , & en apparence si sincère de l'amour le plus délicat & le plus noble du Genre humain , ont-ils été assez dénaturés pour tromper tant de milliers de leurs Semblables & les précipiter avec eux dans un abîme de malheurs ? Comment d'insignes Impositeurs ont ils pu espérer d'être dédommagés dans une autre Vie des souffrances qu'ils enduroient dans celle-ci ! Comment de semblables Impositeurs ont-ils pu enseigner aux Hommes la Doctrine la plus épurée , la plus sublime , la mieux appropriée aux besoins de la grande Société ? Comment encore . . . mais j'ai déjà assez insisté (5) sur ces monstrueuses

(5) Voyez le Chapitre X de la Part. XVIII.

oppositions à l'Ordre moral : elles s'offrent ici en si grand nombre , elles sont si frappantes qu'il me suffit d'y réfléchir quelques momens pour sentir de quel côté est la plus grande probabilité.

OBJECTERAI-JE que la Résurrection de l'ENVOYÉ n'a pas été assez publique , & qu'il auroit dû se montrer à la Capitale & sur-tout à ses Juges après sa résurrection ? Je verrai d'abord que la question n'est point du tout de savoir ce que DIEU auroit pu faire , mais qu'elle gît uniquement à savoir ce qu'IL a fait. C'étoit à l'Homme intelligent , à l'Homme moral que DIEU vouloit parler : IL ne vouloit pas le forcer à croire & laisser ainsi l'intelligence sans exercice. Il s'agit donc uniquement de m'assurer si la résurrection de l'ENVOYÉ a été accompagnée de circonstances assez décisives , précédée & suivie de Faits assez frappans pour convaincre l'Homme raisonnable de la Mission extraordinaire de l'ENVOYÉ. Or , quand je rapproche toutes les circonstances & tous les Faits ; quand je les pese à la balance de ma Raison , je ne puis me dissimuler à moi-même que DIEU n'ait fait tout ce qui étoit suffisant pour donner à l'Homme raisonnable cette certitude morale qui lui manquoit , qu'il desiroit avec ar-

deur, & qui étoit si bien assortie à sa condition présente.

Je reconnoîtrois encore que mon objection sur le défaut de publicité de la Résurrection de l'ENVOYÉ envelopperoit une grande absurdité; puisqu'en développant cette objection j'apperois aussi-tôt que chaque Individu de l'Humanité pourroit requérir aussi que l'ENVOYÉ lui apparût, (6) &c.

(6) VOYEZ le second paragraphe du Chapitre I de la Part. XVIII.

Il y avoit eu sous l'ancienne Economie des Miracles ou des Signes d'une très-grande publicité. Je crois entrevoir des raisons de cette publicité : je ne ferai que les indiquer. La Nation qui vivoit sous cette Economie n'étoit proprement qu'une seule grande Famille, qui ne devoit jamais se mêler aux Peuples voisins, pour n'altérer point le grand Dépôt qui lui étoit confié. Le Gouvernement de cette Famille étoit une *Théocratie*. Il étoit fort dans l'esprit de cette Théocratie, que le Ministre du MONARQUE fût accrédité par le MONARQUE lui-même auprès de la Famille assemblée en Corps de Nation. Il étoit encore que la Loi publiée par ce Ministre au Nom du MONARQUE fût autorisée par les Signes les plus éclatans & les plus imposans, par des Signes qui peignoient la MAJESTE' redoutable du MONARQUE, & dont la Famille entière fut spectatrice. Une autre raison encore paroissoit exiger cette Dispensation : le Ministre de l'ancienne Economie n'avoit point été annoncé de loin à la Nation par des Oracles qu'il caractérisassent assez clairement pour qu'il ne pût en être raisonnablement méconnu. Il falloit donc que la grande

IL ne faut point que je dise cela est sage, donc DIEU l'a fait ou a dû le faire ; mais je dois dire DIEU l'a fait , donc cela est sage. Est.

publicité des Miracles ou des Signes destinés à autoriser la Mission du Ministre , suppléât au défaut d'Oracles. Le caractère de la Nation & les circonstances particulieres entroient , sans doute , aussi dans les vues de cette Dispensation : on dé mêle assez quelles idées ces mots de *caractères* & de circonstances réveillent dans mon Esprit , & il n'est pas besoin que je les énonce.

Le Plan de la nouvelle Economie étoit bien différent. Elle ne devoit point être appropriée à une seule Famille. Toutes les Nations de la Terre devoient y participer dans la longue durée des Siecles. Comment eût-il été possible de rassembler dans un même lieu toutes les Nations pour accréditer auprès d'elles par des Signes extraordinaires le MINISTRE de cette nouvelle Economie , destinée à succéder à l'ancienne , à l'universaliser & à la perfectionner ? Mais , si la Mission de ce MINISTRE avoit été annoncée *en divers tems & en diverses manieres* par des Oracles assez nombreux , assez circonstanciés , assez clairs pour que le tems de sa venue , les caractères de sa Personne , ses Fonctions , &c , ne pussent être raisonnablement méconnus par le Peuple auquel il devoit d'abord s'adresser ; si les autres Peuples pouvoient acquérir la connoissance de ces Oracles ; si le MINISTRE de la nouvelle Economie devoit être revêtu d'une Puissance & d'une Sagesse surnaturelles ; *s'il devoit faire des Oeuvres que nul autre n'avoit faites ; si jamais Homme n'avoit parlé comme Celui - ci devoit parler ; s'il devoit donner à d'autres Hommes le Pouvoir de faire de semblables Oeuvres & même de plus grandes encore ; s'il devoit les envoyer à toutes les Nations pour les éclairer & leur signifier la bonne Volonté de leur PÈRE commun ; si en conséquence il devoit revêtir ces Envoyés d'un Don ex-*

ce à un Etre aussi profondément ignorant que je le suis à prononcer sur les Voies de la SAGESSE ELLE-MÊME ? La seule chose qui soit ici proportionnée à mes petites Facultés est d'étudier les Voies de cette SAGESSE ADORABLE & de sentir le prix de SON Bienfait.

traordinaire au moyen duquel ils communiqueroient leurs Pensées à ces Nations & en seroient entendus ; si . . . mais, le Lecteur intelligent & ami du vrai m'a déjà fait : j'abandonne ces considérations à son jugement.

Il est une autre chose sur laquelle il vaudra bien réfléchir encore. Ces Miracles de l'ancienne Economie qui avoient été opérés aux yeux d'une Nation entière ne se sont pas perpétués d'âge en âge chez cette Nation. Toutes les Générations qui se sont succédées de Siècle en Siècle jusqu'à nos jours n'ont pas vu de leurs propres yeux la *grande Apparition* du MONARQUE : toutes ont été pourtant très-attachées à leur LOI ; toutes ont été très-peu persuadées de la certitude de cette *Apparition* & de la Divinité de la Mission du premier Législateur. Quel a donc été le fondement logique de cette forte & constante persuasion ? comment la Génération qui existe aujourd'hui persévère-t-elle dans la croyance des Générations qui l'ont précédée ? Ce fondement logique repose, sans doute, dans la Tradition écrite & dans la Tradition orale : les preuves des Miracles de l'ancienne Economie tiennent donc essentiellement, comme celles des Miracles de la nouvelle Economie, aux règles du Témoignage.

Ainsi, la question se réduit à examiner si les Témoignages sur lesquels repose la Mission du second LÉGISLATEUR sont inférieurs en force à ceux qui fondent la Mission du premier Législateur. Cet examen important regarde, en particulier, les Sages de cette Nation dispersée aujourd'hui parmi tous les

CHAPITRE VIII.

Oppositions entre les Pièces de la Déposition.

Réflexions sur ce sujet.

J'AI dit que toutes les Pièces de la Déposition m'avoient paru très-harmoniques ou très-convergentes. J'y découvre néanmoins bien des variétés soit dans la forme, soit dans la matière. J'y apperçois même çà & là des oppositions au moins apparentes. J'y vois des difficultés qui tombent sur certains points de Généalogie, sur certains Lieux, sur certaines Personnes, sur certains Faits, &c. & je ne trouve pas d'abord la solution de ces difficultés.

COMME je n'ai aucun intérêt secret à croire ces difficultés insolubles, je ne commence point par imaginer qu'elles le sont. J'ai étudié la Lo-

Peuples & qui continue à rejeter la Mission de ce second LÉGISLATEUR, que le premier avoit annoncé lui-même assez clairement, & qui l'avoit été d'une Manière plus claire & plus précise par les Oracles postérieurs

gique (1) du Cœur & celle de l'Esprit : je me mets un peu au fait de cette autre Science qu'on nomme la *Critique* (2) & qu'il ne m'est point permis d'ignorer entièrement. Je rapproche les passages *parallèles*, [3] je les confronte, je les anatomise & j'emprunte le secours des meilleurs Interprètes. Bientôt je vois les difficultés s'aplanir, la lumière s'accroître d'instant en instant, se répandre de proche en proche, se réfléchir de tous côtés & éclairer les parties les plus obscures de l'objet.

Si cependant il est des recoins que cette lumière n'éclaire pas assez à mon gré ; s'il reste encore des ombres que je ne puis achever de dissiper, il ne me vient pas dans l'Esprit & bien moins dans le Cœur d'en tirer des conséquences contre l'ensemble de la Déposition : c'est que ces ombres légères n'éteignent point à mes yeux la lumière que réfléchissent si fortement les grandes parties du Tableau.

[1] La Logique est l'Art de penser ou de raisonner.

[2] LA Science ou l'Art qui enseigne les règles par lesquelles on doit juger des Livres & de leurs Auteurs.

[3] PASSAGES qui ont à peu près le même sens ou qui tendent à établir la même vérité.

Il

IL m'est bien permis de douter : le doute philosophique est lui-même le sentier de la vérité ; mais il ne m'est point permis de manquer de bonne foi, parce que la vraie Philosophie est absolument incompatible avec la mauvaise foi, & qu'on est Philosophe par le Cœur beaucoup plus encore que par la Tête. Si dans l'examen critique de quelque Auteur que ce soit, je me conduis toujours par les règles les plus sûres & les plus communes de l'Interprétation ; si une de ces règles me prescrit de juger sur l'ensemble des choses ; si une autre règle m'enseigne que de légères difficultés ne peuvent jamais infirmer cet ensemble, quand d'ailleurs il porte avec lui les caractères les plus essentiels de la vérité ou du moins de la probabilité, pourquoi refuserois-je d'appliquer ces règles à l'examen de la Déposition qui m'occupe, & pourquoi ne jugerois-je pas aussi de cette Déposition par son ensemble ?

Ces oppositions apparentes elles-mêmes, ces espèces d'*antithomies*, [4] ces difficultés de divers genres ne m'indiquent - elles pas d'une manière assez claire que les Auteurs des différentes Pièces

[4] MOT qui dans son sens propre exprime des contradictions ou des oppositions entre deux ou plusieurs Loix.

de la Déposition ne se sont pas copiés les uns les autres, & que chacun d'eux a rapporté ce qu'il tenoit du Témoignage de ses propres Sens ou ce qu'il avoit appris des Témoins oculaires ?

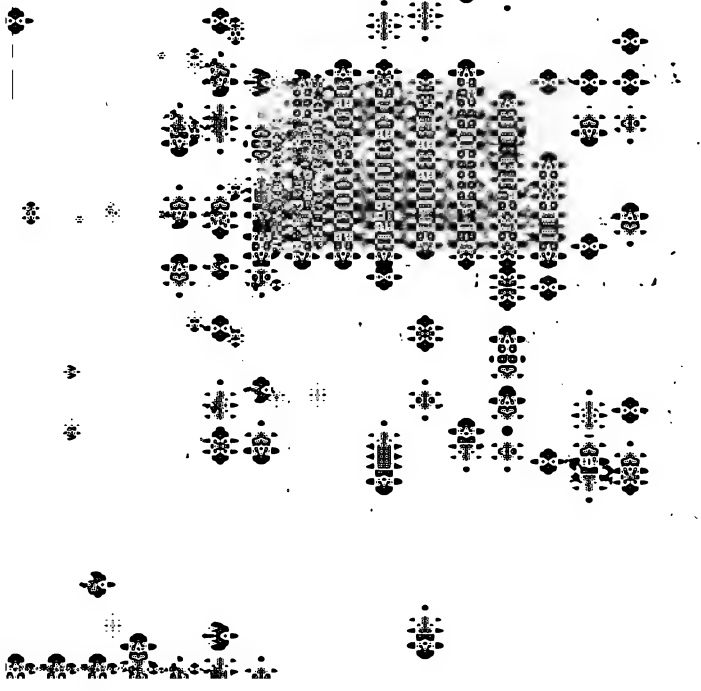
Si ces différentes Pieces de la Déposition avoient été plus semblables entr'elles ; je ne dis pas seulement dans la forme, je dis encore dans la matiere, n'aurois-je point eu lieu de soupçonner qu'elles partoient toutes de la même main ou qu'elles avoient été copiées les unes sur les autres ? & ce soupçon, aussi légitime que naturel, n'auroit-il pas infirmé à mes yeux la validité de la Déposition ?

NE suis-je pas plus satisfait quand je vois un de ces Auteurs commencer ainsi son Récit ? (5)
Comme plusieurs ont entrepris d'écrire l'Histoire des choses dont la vérité a été connue parmi nous avec une entière certitude, par le rapport que nous en ont fait ceux qui les ont vues eux-mêmes dès le commencement & qui ont été les Ministres de la Parole ; j'ai cru aussi que je devois vous les écrire avec ordre, après m'en être exactement informé de leur origine ; afin que vous reconnoissiez la certitude des récits que l'on vous

[5] Luc. I, 1, 2, 3, 4.



39
des
a
ri-
pus
crit
ons
que
ché
ms.





VINGTIÈME PARTIE



SUITE DES IDÉES

SUR

L'ÉTAT FUTUR DE L'HOMME.



CONTINUATION

DES

RECHERCHES SUR LE CHRISTIANISME.

L'AUTHENTICITÉ DE LA DÉPOSITION.

LES PROPHÉTIES



CHAPITRE PREMIER.

L'Authenticité de la Déposition écrite.

JE poursuis mon examen : je n'ai pas envisagé toutes les faces de mon Sujet : il en présente

un grand nombre : je dois me borner aux principales.

COMMENT puis-je m'assurer de l'*Authenticité* des Pièces les plus importantes de la Déposition ?

J'APPERÇOIS d'abord que je ne dois point confondre l'*Authenticité* de la Déposition avec la *Vérité*. Je fixe donc le sens des termes & j'évite toute équivoque.

J'ENTENDS par l'*Authenticité* d'une Pièce de la Déposition, ce degré de certitude qui m'assure que cette Pièce est bien de l'Auteur dont elle porte le Nom.

LA *Vérité* d'une Pièce de la Déposition sera sa conformité avec les Faits.

J'APPRENDS donc de cette distinction logique que la vérité historique ne dépend pas de l'*Authenticité* de l'Histoire : car je conçois facilement qu'un Écrit peut être très-conforme aux Faits, & porter un Nom supposé ou n'en point porter du tout.

MAIS si je suis certain de l'*Authenticité* de l'Histoire, & si l'Historien m'est connu pour très-véridique, l'*Authenticité* de l'Histoire m'en

persuadera la Vérité ou du moins me la rendra très-probable.

LE Livre que j'examine n'est pas tombé du Ciel : il a été écrit par des Hommes comme tous les Livres que je connois. Je puis donc juger de l'Authenticité de ce Livre comme de celle de tous les Livres que je connois.

COMMENT fais-je que l'Histoire de THUCYDIDE, [1] celle de POLYBE, (2) celle de TACITE, &c. [3] sont bien des Auteurs dont elles portent les Noms ? c'est de la Tradition que je l'apprends. Je remonte de Siècle en Siècle ; je consulte les Monumens des différens Ages ; je les compare avec ces Histoires elles-mêmes, & le résultat général de mes recherches est qu'on a

[1] HISTORIEN Grec, qui vivoit environ quatre Siècles avant notre Ère. Il écrivit une Histoire de la Guerre du Péloponnèse.

[2] AUTRE Historien Grec, qui naquit environ deux Siècles avant notre Ère. Il composa une Histoire militaire de Rome.

[3] HISTORIEN Latin, qui fleurissoit dans le premier Siècle de notre Ère, & qui écrivit des Annales de Rome.

.. Ce n'est point ici le lieu de faire l'éloge de ces grands Modeles dans l'Art si difficile d'écrire l'Histoire : je ne puis que les nommer.

attribué constamment ces Histoires aux Auteurs dont elles portent aujourd'hui les Noms.

- JE ne puis raisonnablement suspecter la fidélité de cette Tradition : elle est trop ancienne, trop constante, trop uniforme, & jamais elle n'a été démentie.

JE suis donc la même méthode dans mes recherches sur l'Authenticité de la Déposition dont il s'agit, & j'ai le même résultat général & essentiel.

MAIS, parce qu'il s'en faut beaucoup que l'Histoire du Péloponnèse [4] intéressât autant les Grecs que l'Histoire de l'ENVOYE' intéressoit ses premiers Sectateurs, je ne puis douter que ceux-ci n'aient apporté bien plus de soin à s'assurer de l'Authenticité de cette Histoire que les Grecs n'en prirent pour s'assurer de l'Authenticité de celle de THUCYDIDE.

UNE Société qui étoit fortement persuadée que le Livre dont je parle contenoit les assurances d'une Félicité éternelle ; une Société affligée, méprisée, persécutée, qui pouvoit sans cesse dans ce Livre les consolations & les secours que

[4] Presqu'Isle qui tient à la Grece par un Isthme. On la nomme aujourd'hui la *Morée*.

Les épreuves lui rendoient si nécessaires : cette Société, dis-je, s'en seroit-elle laissé imposer sur l'Authenticité d'une Déposition qui lui devenoit de jour en jour plus précieuse ?

UNE Société, au milieu de laquelle les Auteurs mêmes de la Déposition avoient vécu, qu'ils avoient eux-mêmes gouvernée pendant bien des années, auroit-elle manqué de moyens pour s'assurer de l'Authenticité des E'crits de ces Auteurs ? auroit-elle été d'une indifférence parfaite sur l'emploi de ces moyens ? E'toit-il plus difficile à cette Société de se convaincre de l'Authenticité de ses E'crits, qu'il ne l'est à quelque Société que ce soit de s'assurer de l'Authenticité d'un E'crit attribué à un Personnage très-connu ou qui en porte le Nom ?

DES Sociétés particulières (5) & nombreuses auxquelles les premiers Témoins avoient adressé divers E'crits, pouvoient-elles se méprendre sur l'Authenticité de pareils E'crits ? pouvoient-elles douter le moins du monde si ces Témoins leur avoient écrit, s'ils avoient répondu à diverses questions qu'elles leur avoient proposées, si ces Témoins avoient séjourné au milieu d'elles, &c ?

[5] LES Eglises fondées par les APÔTRES.

Je me rapproche le plus qu'il m'est possible du premier Age de cette grande Société fondée par les Témoins : je consulte les Monumens les plus anciens, & je découvre que presque à la naissance de cette Société ses Membres se divisèrent sur divers points de Doctrine. Je recherche ce qui se passoit alors dans les différens Partis, & je vois que ceux qu'on nommoit *Novateurs* [6] en appelloient, comme les autres, à la Déposition des premiers Témoins & qu'ils en reconnoissoient l'Authenticité.

JE découvre encore que des Adversaires (7)

[6] †† On les nommoit aussi *Hérétiques*; mais il faut observer à cet égard qu'on a souvent donné le nom d'*Hérétiques* à des Philosophes Orientaux qui n'étoient point nés dans le sein de l'Eglise, & qui à proprement parler n'étoient pas Chrétiens. Ces Philosophes associoient divers Dogmes du Christianisme à ceux de la Philosophie orientale ou de cette Philosophie dont ZOROASTRE passoit pour le principal Auteur. La Secte fameuse des *Gnostiques*, divisée en tant de branches différentes, n'étoit point du tout une Secte Chrétienne : elle étoit une Secte philosophique qui allioit les Dogmes des Mages à ceux de l'ENVOYÉ qu'elle altéroit plus ou moins. On peut voir les preuves de ceci dans le dernier Volume de l'excellent *Traité de la Vérité de la Religion Chrétienne* de mon célèbre Compatriote, M. VERNET.

[7] LES Auteurs Payens des premiers Siècles ; CELSE, PORPHYRE, JULIEN, &c.

de tous ces Partis , des Adversaires éclairés & assez peu éloignés de ce premier Age ne contestoient point l'Authenticité des principales Pièces de la Déposition.

JE trouve cette Déposition citée fréquemment par des Ecrivains [8] d'un grand poids, qui touchoient à ce premier Age & qui faisoient profession d'en reconnoître l'Authenticité,

[8] LES Peres Apostoliques & les Peres qui leur ont succédé immédiatement. Je pourrois citer ici des passages formels de JUSTIN, d'IRENÉE, de TERTULLIEN; de CLÉMENT d'*Alexandrie*, d'ORIGENE, de CYPRIEN, &c, qui prouveroient que tous ces Peres n'ont reconnu pour *authentiques* que les mêmes EVANGILES qui composent aujourd'hui notre Code sacré. Mais, de pareils détails choqueroient l'esprit de mon travail, & toute cette Erudition seroit fort déplacée dans des Recherches du genre de celles-ci. Je ne veux présenter à mes Lecteurs que les résultats les plus essentiels & les plus faillans. Il doit me suffire que je puisse toujours fournir les preuves de détail si on me les demande. Je me bornerai donc dans cette Note au seul ORIGENE, qui s'exprimoit ainsi : *Je fais par une Tradition constante, que les quatre Evangiles de MATTHIEU, de MARC, de LUC, de JEAN sont les seuls qui aient été reconnus sans aucune contestation dans toute l'Eglise de DIEU, qui est sous le Ciel.* Ceux de mes Lecteurs qui désireront plus de détails sur l'Authenticité des EVANGILES, consulteront en particulier le *Discours* si solidement pensé & si sagement écrit de M. de BEAUSOBRE; *Histoire du Manichéisme*, Tom. I, & l'excellent Ecrit de M. BERGIER intitulé *la Certitude des Preuves du Christianisme*. On trouvera encore des Choses intéressantes sur cette importante Matière dans les savantes *Notes* de M. SEIGNEUX sur ADDISSON.

comme ils faisoient profession de reconnoître la validité du Témoignage rendu par les premiers Témoins aux Faits miraculeux. Je compare ces citations avec la Déposition que j'ai en main , & je ne puis m'en dissimuler la conformité.

EN continuant mes recherches, je m'assure qu'assez peu de tems après la naissance de la Société dont je parle, il se répandit dans le Monde une foule de fausses Dépositions, dont quelques-unes étoient citées comme vraies par des Docteurs de cette Société qui étoient fort respectés. Je suis d'abord porté à en inférer qu'il n'étoit donc pas aussi difficile que je le pensois d'en imposer à cette Société, & même à ses principaux Conducteurs. Ceci excite mon attention autant que ma défiance, & j'examine de fort près ce point délicat.

Je ne tarde pas à m'appercevoir que c'est ici le lieu de faire usage de ma distinction logique entre l'*Authenticité* d'un E'crit & sa *Vérité*. Si un E'crit peut être vrai sans être authentique, les fausses Dépositions dont il est question pouvoient être vraies quoiqu'elles ne fussent point du tout authentiques. Ces Docteurs contemporains qui les citoient savoient bien apparemment si elles étoient conformes aux Faits essentiels.

& je fais moi-même qu'on a de bonnes preuves qu'elles y étoient conformes. Elles étoient donc plutôt des Histoires *inauthentiques* que de fausses Histoires ou des Romans.

JE vois d'ailleurs que les Docteurs dont je parle citoient rarement ces Histoires inauthentiques, tandis qu'ils citoient fréquemment les Histoires authentiques. Je découvre même qu'il y avoit de ces Histoires inauthentiques qui n'étoient que l'Histoire authentique elle-même modifiée ou interpolée çà & là.

JE ne puis m'étonner du grand nombre de ces Histoires inauthentiques qui se répandirent alors dans Monde : je m'étonnerois plutôt qu'il n'y en ait pas eu davantage. [9] Je conçois

[9] LE savant FABRICIUS, dans sa *Notice des Evangiles Apocryphes*, compte jusqu'à cinquante de ces faux Evangiles : il fait remarquer néanmoins qu'il s'en trouve plusieurs qui ne diffèrent que par l'*intitulation*. L'illustre BEAUSBORE dans son excellente *Histoire du Manichéisme*, Tom. I, Pag. 453, s'attache à montrer qu'un bon nombre de ces Evangiles *Apocryphes* n'étoient au fond que l'Evangile de St. MATTHIEU plus ou moins altéré ou changé. Tels étoient entr'autres les *Evangiles selon les Hébreux*, *selon les Egyptiens*, *selon les Ebionites*, *selon S. BARTHÉLEMI*, *selon S. BARNABÉ*, &c. Cet habile Critique distingue soigneusement les Ecrits apocryphes ou inauthentiques qui parurent dans le premier Siècle de ceux qui parurent dans les Siècles suivans ; ces derniers

à merveille que des Disciples zélés des princi-

étoient beaucoup moins exacts que les premiers, soit à l'égard de la Doctrine, soit à l'égard des Faits. Il n'est pas difficile d'en assigner la raison. Les fausses Doctrines ne commenceroient à se multiplier qu'après la mort des premiers Témoins; & il étoit fort naturel que des Hommes qui s'éloignoient plus ou moins de la Doctrine reçue, altérassent plus ou moins la vérité dans leurs E'crits. Le Témoignage formel que de pareils E'crivains ne laissoient pas de rendre aux Faits les plus essentiels n'en est donc que plus remarquable & plus convaincant.

Au reste, si l'on prétendoit que les E'crits apocryphes détruisent l'Autorité des Ecrits *Canoniques*, je répondrais avec notre judicieux Critique, Pag. 462, qu'il vaudroit autant dire, qu'il n'y a point d'Actes certains, parce qu'on en a supposé quantité de faux; qu'il n'y a point d'Histoires véritables, parce qu'il y en a de fabuleuses; qu'il n'y a point de bonne Mounoie; parce qu'il y en a de fausse & de contrefaite.

“ Si l'on recherche, dit encore cet E'crivain, en quoi les
 „ E'vangiles apocryphes du premier Siècle différoient des véritables, on verra que tout consistoit dans quelques particularités de la vie de notre Seigneur qui étoient ou retranchées ou ajoutées; dans quelques paroles, dans quelques sentences attribuées à l'ENVOYE', & omises par nos Evangelistes. Tel est, par exemple, ce mot du SAUVEUR, *il est plus heureux de donner que de recevoir*. EUTHALIUS rapporte, qu'il se trouvoit dans le Livre intitulé *la Doctrine des Apôtres*. . . Ces sentences étoient prises de quelques Livres reçus parmi les Chrétiens ou s'étoient conservées par la Tradition. De là aussi plusieurs passages que les Copistes inférèrent dans les Evangiles, & que S. JEROME en retrancha lorsqu'il réforma les Exemplaires de son tems sur les plus anciens Manuscrits. „ Pag. 462.

paux Témoins purent être portés tout naturellement à écrire ce qu'ils avoient ouï dire à leur Maître, & à donner à leur Narration (10) un *Titre* semblable à celui des *Pieces* authentiques. De pareilles Histoires pouvoient facilement être très-conformes aux Faits essentiels; puisque leurs Auteurs les tenoient de la bouche des premiers Témoins ou du moins de celle de leurs premiers Disciples. [11]

J^e trouve que différens Sectaires avoient aussi leurs Histoires, [12] & qui s'éloignoient plus

[10] LES *Evangiles apocryphes* connus sous les titres d'*Evangile* de S. JACQUES, d'*Evangile* de S. THOMAS, &c.

[11] „ LA Vie du SEIGNEUR étoit si belle, son Caractere si sublime & si divin, sa Doctrine si excellente, les „ Miracles, par lesquels il l'avoit confirmée, si éclatans & „ en si grand nombre, qu'il n'étoit pas possible que plusieurs „ Ecrivains n'entreprissent d'en composer des Mémoires. Cela „ produisit plusieurs Histoires de notre SEIGNEUR, plus ou „ moins exactes les unes que les autres. . . . S. LUC, qui „ parle des Relations ou des *Evangiles* qui avoient précédé „ le sien, insinue bien qu'ils étoient défectueux, mais il ne „ les condamne pas comme des Livres fabuleux ou mauvais. „ BEAUSORRE : *Disc. sur l'Authenticité*, &c. *Hist. du Manichéisme*, Tom. I. Pag. 449.

[12] Tous les *faux-Evangiles* de ces différens Sectaires n'étoient pas des *Ecrits* purement historiques : il y en avoit

ou moins de l'Histoire authentique, mais, il ne m'est pas difficile de m'assurer que ces Histoires malicieusement supposées contenoient la plupart des Faits essentiels qui avoient été attestés par les principaux Témoins. (13)

qui n'étoient gueres que dogmatiques, & dans lesquels certaines Sectes rassembloient, comme en un Corps, leurs opinions particulières. Tel étoit, par exemple, l'*Evangile de VALENTIN* ou des *Valentiniens*, auquel ces Sectaires avoient donné le nom d'*Evangile de Vérité*. Tel étoit encore l'Ecrit que les Philosophes Orientaux connus sous le nom de *Gnostiques*, avoient intitulé l'*Evangile de Perfection*. Ibid. P. 454 Voy. la Not. 6.

[13] JE veux dire, les Miracles, la Résurrection & l'Ascension du FONDATEUR. Il est vrai qu'il y avoit des Sectaires qui nioient qu'IL eût un Corps semblable au nôtre, & qui prétendoient que sa Mort & sa Résurrection n'avoient été que de pures apparences ; mais, cette singulière imagination, qui choque si directement l'esprit & la lettre du Texte sacré, prouve elle-même que ces Sectaires reconnoissoient la validité des Témoignages rendus à la Résurrection du FONDATEUR ; puisque leur erreur ne consistoit pas à nier cette Résurrection ; mais qu'elle consistoit à l'expliquer par des apparences. Ils avoient donc le Fait ; & parce que l'*Incarnation* ne s'accordoit pas avec les idées qu'ils s'étoient formées de la Personne du FONDATEUR ; ils forgeoient un Système d'apparences pour concilier leurs idées avec les Témoignages.

Ainsi, dans ces premiers tems on ne s'avisoit pas de mettre en question si le FONDATEUR avoit fait des Miracles, s'IL étoit ressuscité, s'IL étoit monté au Ciel : les Témoignages rendus à ces Faits étoient trop récents, trop nombreux, trop

seurs de ces Sectaires me paroissent fort animées contre le Parti qui leur étoit contraire, & puisqu'ils inféroient dans leurs Histoires les mêmes Faits essentiels que ce Parti faisoit profession de croire, je ne puis point ne pas envisager une telle conformité entre des Partis si opposés, comme la plus forte présomption en faveur de l'Authenticité & de la vérité de la Déposition que j'ai sous les yeux.

J'OBSERVE encore que la Société dépositaire fidele de la Doctrine & des E'crits des Témoins ne cessoit, ainsi que ses Docteurs, de réclamer contre les Sectaires & contre leurs E'crits & d'en

valides, & la Tradition trop certaine pour qu'on pût raisonnablement les révoquer en doute. Ces Faits étoient donc avoués par les Sectaires comme par les Orthodoxes; & on ne disputoit que sur certains points de Doctrine. Aujourd'hui on dispute & sur la Doctrine & sur les Faits; & au bout de dix-sept Siecles on se met à entasser objections sur objections, doutes sur doutes contre des Faits que les Contemporains de tous les Partis, plus intéressés encore à s'assurer du vrai & plus à portée de le faire, n'avoient ni contredit ni pu contredire. Je conviens néanmoins qu'il est fort dans l'esprit d'un Siecle qui porte le beau nom de *philosophique*, de ne croire aux Miracles que d'après l'examen le plus logique & le plus critique. Je demande seulement, s'il seroit vraiment philosophique de rejeter les Miracles de l'EVANGILE sans un pareil examen? Je demande encore s'il seroit possible en bonne Philosophie de les rejeter après un pareil examen?

appeller

appeller constamment aux E'crits authentiques comme au Juge suprême & commun de toutes les controverses. J'apprends même de l'Histoire de cette Société, (14) qu'elle avoit grand soin de lire chaque semaine ces E'crits, dans ses Assemblées, & qu'ils étoient précisément ceux qu'on me donne aujourd'hui pour la Déposition authentique des Témoins.

Je ne puis donc supposer, en bonne Critique, que cette Société s'en laissoit facilement imposer sur l'Authenticité des nombreux E'crits répandus dans son sein. (15) S'il me restoit

(14) *L'Histoire Ecclésiastique.*

(15) Les anciens Peres avoient trois moyens principaux de discerner les E'crits *apocryphes* qui se répandoient dans la Société Chrétienne. Le premier étoit la Prédication des premiers Témoins & de leurs successeurs immédiats, qui se conservoit & se perpétuoit dans chaque Société particulière. Le second étoit le Témoignage constant, perpétuel, uniforme que la Société primitive universelle avoit rendu aux E'crits des premiers Témoins & à ceux de leurs premiers Disciples : Témoignage que les Peres trouvoient consigné dans les E'crits des Conducteurs de la Société Chrétienne, & qu'ils recueilloient encore de la Tradition, sur laquelle ils pouvoient d'autant plus compter, que la Chaîne des Témoins étoit plus courte & que les Témoins eux-mêmes étoient d'un plus grand poids. Le troisième moyen enfin, consistoit dans la comparaison que les Peres ne manquoient point de faire des E'crits apocryphes avec les E'crits authentiques, dont les Originaux ou au moins

sur ce point essentiel quelque doute raisonnable, il seroit dissipé par un Fait remarquable que je découvre: c'est que cette Société étoit si éloignée d'admettre légèrement pour authentiques des E'crits qui ne l'étoient point, qu'il lui étoit arrivé de suspecter long-tems l'Authenticité de divers E'crits qu'un examen continué & réfléchi lui apprit enfin qui partoient de la Main des Témoins. (16)

les Copies les plus Originales existoient encore : est-il un moyen plus sûr de juger de faux-Actes que de les comparer à des Actes dont l'Authenticité est bien constatée?

[16] Ce Fait est assurément un de ceux qui prouvent le mieux que les Peres ne recevoient pas sans examen tous les E'crits qui circuloient dans l'E'glise. Ce qui en est encore une bonne confirmation, c'est le soin qu'ils prenoient de les distribuer en différentes Classes, relativement à leur degré d'*Authenticité*. L'infatigable & profond ORIGENE, qui vivoit dans le troisieme Siecle, faisoit trois de ces Classes. Il plaçoit dans la premiere les E'crits *vraiment authentiques* : il mettoit dans la seconde les E'crits *Apocryphes*; & il composoit la troisieme des E'crits *mixtes* ou *douteux*. C'étoit dans cette dernière Classe qu'il rangeoit entr'autres la seconde Epître de S. PIERRE, la seconde & la troisieme de S. JEAN, l'Epître de S. JUDE; &c. Le Pere de l'Histoire ecclésiastique, le judicieux & docte EUSEBE, qui fleurissoit dans le Siecle suivant, faisoit une Division assez semblable. Consultez l'excellent *Discours* de Mr. de BEAUSOBRE sur l'*Authenticité* des Ecrits Evangéliques; *Histoire du Manichéisme*, Tom. I, pag. 438 & suiv. Des Hommes qui savoient faire des distinctions aussi logiques &

UN autre Fait plus remarquable encore vient à l'appui de celui-ci : je lis dans l'Histoire du Temps que les Membres de la Société dont je parle s'exposèrent aux plus grands supplices , plutôt que de livrer à leurs persécuteurs ces Livres qu'elle réputoit authentiques & sacrés & que ces ardens Persécuteurs destinoient aux flammes. (17) Présumerai-je que les plus zélés Partisans de la Gloire des Grecs se fussent sacrifiés pour sauver les E'crits de THUCYDIDE ou de POLYBE ?

Si je jette ensuite les yeux sur les meilleures

aussi critiques ne reçoivent donc pas sans discernement tous les E'crits qui tomboient entre leurs mains.

[17] ON se méprendroit beaucoup si l'on s'imaginait que je donne ce Fait remarquable pour preuve de l'Authenticité & de la Vérité de la Déposition. Un Turc pourroit se faire brûler pour son *Alcoran* ; mais un Turc qui se feroit brûler pour l'*Alcoran* ne prouveroit ni l'Authenticité ni la Vérité de l'*Alcoran*. Il ne faut pas être un bien fin Critique pour sentir cela. Mais, d'un autre côté, il faudroit être bien déraisonnable pour ne pas convenir qu'un Turc qui se feroit brûler pour l'*Alcoran* ne pourroit donner une plus forte preuve de la sincérité de sa Croyance & de son attachement à cette Croyance. Resteroit ensuite à comparer les preuves que ce Turc auroit de la vérité de son opinion avec celles que les premiers Chrétiens avoient de l'Authenticité & de la Vérité de leurs Livres sacrés ; & ce sont ces preuves que j'ai tâché de rassembler en abrégé dans ces *Recherches*.

Notices des Manuscrits de la Déposition, je m'affurerais que les principales Pièces de cette Déposition portent dans ces Manuscrits les *Noms* des mêmes Auteurs auxquels la Société dont je parle les avoit toujours attribués. Cette preuve me paroîtra d'autant plus convaincante qu'il sera plus probable que quelques-uns de ces Manuscrits remontent à une plus haute antiquité. (18)

J'AI donc en faveur de l'Authenticité de la Déposition qui m'occupe le Témoignage le plus ancien, le plus constant, le plus uniforme de la Société qui en est la dépositaire ; & j'ai encore le Témoignage des plus anciens Novateurs, celui des plus anciens Adversaires & l'autorité des Manuscrits les plus originaux.

COMMENT m'élèverois - je à présent contre tant de Témoignages réunis & d'un si grand poids ? Serois-je mieux placé que les premiers Novateurs ou les premiers Adversaires pour contredire le Témoignage si invariable, si unanime de la Société primitive ? Connois - je aucun Livre du même Temps dont l'Authenticité soit éta-

[18] ENTR'AUTRES le Manuscrit du Vatican & celui d'Alexandrie, estimés du quatrième ou cinquième Siècle.

blie sur des preuves aussi solides, aussi singulieres, aussi frappantes & de genres si divers ?

CHAPITRE II.

Si la Déposition écrite a été altérée dans ses Parties essentielles ou supposée.

JE n'insisterai pas beaucoup avec moi-même sur la possibilité de certaines altérations du Texte authentique : je ne dirai point que ce Texte a pu être falsifié. Je vois tout d'un coup combien il seroit improbable qu'il eût pu l'être pendant la vie des Auteurs : (1) leur opposition & leur autorité auroient confondu bientôt les Faus-saires.

IL me sembleroit tout aussi improbable que de pareilles falsifications eussent pu être exécutées avec quelque succès immédiatement après la mort des Auteurs : leur Enseignemens & leurs E'crits étoient trop récents & déjà trop répandus.

[1] Les APÔTRES.

L'IMPROBABILITÉ me paroîtroit accroître à l'indéfini pour les Ages suivans; car il me paroîtroit très-évident qu'elle accroîtroit en raison directe de ce nombre prodigieux de Copies & de cette multitude de Versions qu'on ne cessoit de faire du Texte authentique, & qui voloient dans toutes les Parties du Monde connu. Comment falsifier à la fois tant de Copies & tant de Versions? Je ne dis point assez, comment la seule pensée de le faire seroit-elle montée à la Tête de Personne?

Je fais d'ailleurs, qu'il est bien prouvé par l'Histoire du Tems que les premiers Novateurs ne commencerent à écrire qu'après la mort des premiers Témoins. Si ces Novateurs, pour favoriser leurs opinions particulieres, avoient entrepris de falsifier les E'crits des Témoins ou ceux de leurs plus illustres Disciples, la Société (2) nombreuse & vigilante qui en étoit la gardienne ne s'y seroit-elle pas d'abord fortement opposée? Et si cette Société elle-même, pour réfuter avec plus d'avantage les Novateurs, avoit osé falsifier le Texte authentique, ces Novateurs qui en appelloient eux-mêmes à ce Texte, auroient-ils gardé le silence sur de semblables impostures?

[2] L'Eglise Chrétienne.

Ceci s'applique de foi-même aux suppositions. Il ne me semble pas moins improbable qu'on ait pu dans aucun tems supposer des E'crits aux Témoins, qu'il ne me le paroît qu'on ait pu dans aucun tems falsifier leurs propres E'crits.

En y regardant de près, il m'est facile de reconnoître que les Divisions continuelles & si multipliées de la Société fondée par les Témoins, ont dû naturellement conserver le Texte authentique dans sa première intégrité.

Si ces divisions dégénérent ensuite en guerres ouvertes & acharnées; si les Parties belligérentes en appelloient toujours au Texte authentique comme à l'Arbitre irréfragable de leurs querelles; si l'on vint enfin à découvrir un moyen nouveau (3) de multiplier à l'infini & avec autant de précision que de promptitude les Copies du Texte authentique, ne feral-je pas dans l'obligation la plus raisonnable de convenir que la crédibilité de la Déposition écrite n'a rien perdu par le laps du tems, & que ces E'crits qu'on me donne aujourd'hui pour ceux

[3] L'Imprimerie.

des Témoins, sont bien les mêmes qui leur ont toujours été attribués? (4)

(4) JE me réfère beaucoup : consultez la *Note* que le Traducteur du célèbre DITTON a mise au bas de la page 46 du Tome II. 1728.

Voici le précis des raisonnemens de ce Traducteur, qui étoit, comme l'on fait, un habile Critique.

„ Il s'agit de savoir si le *Témoignage écrit* que nous avons
 „ à cette heure, est le même que celui que les Apôtres pré-
 „ chèrent & écrivirent. Certaines Gens tâchent d'en affaiblir
 „ la certitude ou par des calculs de probabilité qui déperit
 „ tous les jours, ou par le nombre des *Variantes* qui fon-
 „ dent, à leur avis, le soupçon que les Livres sacrés d'au-
 „ jourd'hui ne sont pas ceux des Apôtres. Il me paroît que
 „ ces calculs & ces soupçons tombent à terre, si l'on partage
 „ les Siècles de l'Eglise en quatre *Périodes* ou quatre *Géné-
 „ rations périodiques*.

„ La première est depuis les Apôtres jusqu'au Règne de
 „ CONSTANTIN. La seconde est depuis ce Prince jusqu'à la
 „ Domination temporelle des Papes. La troisième est depuis
 „ le commencement de l'Empire Papal jusqu'au Siècle de
 „ l'Imprimerie, qui fut, ou peu s'en faut, celui de la Ré-
 „ formation.

„ Or, je trouve qu'à bien prendre les choses, la certitude
 „ du *Témoignage écrit* a été dans ces quatre Générations en
 „ croissant au lieu de diminuer. Dans la première qui fut un
 „ tems continu de persécution ou de dégoût pour les Chré-
 „ tiens, on ne peut nier que cette certitude ne fût bien vive
 „ pour inspirer tant de courage & de fermeté aux Chrétiens.

CHAPITRE III.

Les Variantes :

Solution de quelques difficultés qu'elles font naître.

LA Dépôtition imprimée que j'ai en main me représente donc les meilleurs Manuscrits

„ La seconde fut un tems d'orage dans l'Eglise. Il n'y eut
 „ que disputes & querelles sur la Religion , & si les Livres auxquels
 „ tous les Partis appelloient eussent été falsifiés ou supposés
 „ dans la Génération précédente; le mystere dut naturellement
 „ éclater dans celle-ci, „ . . . Lorsqu'ensuite sous la troisième
 Génération , l'établissement du pouvoir temporel des Papes
 eut fait naître dans l'Eglise de nouvelles disputes , on juge aisément
 que l'*Authenticité des E'CRITS Apostoliques* devenoit
 d'autant plus certaine , que les Partis contendans réclamoient
 également l'Autorité de ces E'CRITS & que l'un des Partis
 paroissoit à l'autre s'éloigner davantage de l'esprit ou de la
 lettre du TEXTE SACRÉ. Enfin ; sous la quatrième Génération
 arriva la fameuse découverte de l'Imprimerie , & presqu'en
 même tems le grand Schisme qui divisa l'Eglise & la divise
 encore. . . Le reste du Raisonnement saute aux yeux ; & il
 n'est pas besoin que je l'acheve.

Ainsi par une dispensation particulière de la PROVIDENCE ,
 les Divisions de la Société Chrétienne ont contribué à conser-
 ver dans son intégrité primitive la CHARTRE vénérable de
 l'Immortalité.

de cette Dépôtition qui soient parvenus jusqu'à moi ; & ces Manuscrits me représentent eux-mêmes les Manuscrits plus anciens ou plus originaux , dont ils sont les Copies.

MAIS , combien d'altérations de genres différens ont pu survenir à ces Manuscrits par l'injure des Temps ; par les révolutions des États & des Sociétés , par la négligence , par l'inattention , par l'impéritie des Copistes ! & combien d'autres sources d'altération que je découvre encore ! Il ne faut point que je me dissimule ceci , puis-je maintenant me flatter que la Dépôtition authentique des Témoins soit parvenue jusqu'à moi dans sa pureté originelle , à travers dix-sept Siècles , & après avoir passé par tant de milliers de Mains la plupart imbécilles ou ignorantes ?

J'APPROFONDIS ce point important de Critique , & je suis effrayé du nombre prodigieux des *Variantes*. [1] Je vois un habile Critique [2] en compter plus de *trente mille* , &

[1] ON nomme *Variantes* les différentes manières dont le même passage est écrit dans différentes Copies du même Livre. Ces différentes manières portent encore le nom de *leçons*.

[2] Le Docteur MILL.

ce Critique se flatte pourtant d'avoir donné la meilleure Copie de la Déposition des Témoins, & assure l'avoir faite sur plus de nonante Manuscrits, recueillis de toutes parts & collationnés exactement.

J'AI peine à revenir de mon étonnement : mais, ce n'est point pendant qu'on est si étonné qu'on peut réfléchir. Je dois me défier beaucoup de ces premières impressions & rechercher avec plus de soin & dans le sens froid du Cabinet les sources de ce nombre prodigieux de Variantes.

LES réflexions s'offrent ici en foule à mon Esprit : je m'arrête aux plus essentielles. Je ne connois, il est vrai, aucun Livre ancien qui présente ni à beaucoup près un aussi grand nombre de *leçons* diverses que celui dont je fais l'examen. Ceci a-t-il néanmoins de quoi me surprendre beaucoup ? Depuis qu'il est des Livres dans le Monde, en est-il aucun qui ait dû être lu, copié, traduit, commenté aussi souvent, en autant de lieux & par autant de Lecteurs, de Copistes, de Traducteurs, d'Interprètes que celui-ci ? Un Savant laborieux consumeroit ses veilles à lire & à collationner les nombreuses Versions qui ont été faites de ce Livre en différentes Langues & dès les premiers tems de sa

publication. Je l'ai déjà remarqué : un Livre qui contient les Gages d'un bonheur éternel pouvoit-il ne pas paroître le plus important de tous les Livres à cette grande Société à laquelle il avoit été confié , qui en reconnoissoit l'Authenticité & la Vérité, & qui en a transmis d'Age en Age le précieux Dépôt ?

Je ne suis donc plus si étonné de ces *trente mille Variantes*. Il est bien dans la nature de la Chose que plus les Copies d'un Livre se multiplient, & plus les Variantes de ce Livre soient nombreuses. Mon étonnement se dissipe même en entier, lorsque retournant au Savant Critique, j'apprends de lui-même que ces trente mille Variantes ont été puisées, non seulement dans les Copies du Texte original; mais encore dans celles de toutes les Versions, &c.

Je parcours ces Variantes, & je me convaincs par mes propres yeux, qu'elles ne portent point sur des choses essentielles, sur des choses qui affectent le fond ou l'ensemble de la Déposition. Ici je trouve un mot substitué à un autre : là, un ou plusieurs mots transposés ou omis : ailleurs quelques mots plus remarquables, qui paroissent avoir passé de la marge dans

le Texte, & que je ne rencontre point dans les Manuscrits les plus originaux, &c. [3]

Si malgré les Variantes assez nombreuses des E'crits de CICÉRON, d'HORACE, de VIRGILE les plus sévères Critiques pensent néanmoins posséder le Texte authentique de ces Auteurs, pourquoi ne croirai-je pas posséder aussi le Texte authentique de la Déposition dont il s'agit ? Si les Variantes de cette Déposition étoient un titre suffisant pour me la faire rejeter, ne faudroit-il pas que je rejetasse pareillement tous les Livres de l'Antiquité ?

CETTE remarque me ramene aux réflexions de même genre que je faisois dans le Chapitre

[3] PERSONNE n'ignore que les E'pîtres de S. PAUL contiennent tout l'essentiel des E'vangiles. L'Authenticité de treize de ces E'pîtres n'a jamais été contestée : on n'a douté que de l'Authenticité de l'E'pître aux Hébreux, & l'on s'est réuni ensuite à l'attribuer à cet Apôtre, au moins pour la matière. Les Critiques observent qu'il y a beaucoup moins de Variantes dans ces E'pîtres que dans les E'vangiles : "c'est que
 „ les Copistes en écrivant des Histoires ou des Discours par
 „ ralleles & ayant dans l'Esprit les expressions d'un autre E'van-
 „ géliste, pouvoient facilement les mettre dans celui qu'ils co-
 „ pioient. Ils semblent même quelquefois l'avoir fait à dessein
 „ pour éclaircir un endroit par l'autre. Cela est fort peu ar-
 „ rivé dans les E'pîtres de S. PAUL, &c. „ *Préface Générale* sur les E'pîtres de S. PAUL. N. T. de Berlin, 1741, pag. III.

Il au sujet des Antinomies [4] vraies ou prétendues de la Déposition. Si je veux raisonner sur cette matière avec quelque justesse, je dois me conformer aux règles de la plus saine Critique, & je ne dois pas prétendre juger du Livre en question autrement que de tout autre Livre.

MAIS, un Livre destiné par la SAGESSE à accroître les lumières de la Raison & à donner au Genre - humain les assurances les plus positives d'un bonheur à venir, n'auroit-il pas dû être préservé par cette SAGESSE de toute espèce d'altération ? & s'il en eût été préservé cela même n'auroit-il pas été la preuve la plus démonstrative que le LÉGISLATEUR avoit parlé ?

JE me livre sans réserve aux objections : je poursuis la vérité, je ne cherche qu'elle, & je crains toujours de prendre l'ombre pour le corps. Que voudrois-je donc à cette heure ? je voudrois que la PROVIDENCE fût intervenue miraculeusement pour préserver de toute altération ce Livre précieux qu'ELLE paroît avoir abandonné, comme tous les autres à l'influence dangereuse des Causes secondes.

[4] Les oppositions.

Je ne démêle pas bien encore ce que je voudrois : j'entrevois en gros le besoin d'une intervention extraordinaire propre à conserver la Déposition dans sa pureté natale. Je desirerois donc que la PROVIDENCE eût inspiré ou dirigé extraordinairement tous les Copistes, tous les Traducteurs, tous les Interprètes de tous les Siecles & de tous les Lieux ou qu'ELLE eût prévenu les guerres, les incendies, les inondations, & en général toutes les révolutions qui ont fait périr les E'crits originaux des Témoins.

Mais, cette intervention extraordinaire n'auroit - elle pas été un Miracle perpétuel, & un Miracle perpétuel auroit - il bien été un *Miracle*? une pareille intervention auroit - elle bien été dans l'Ordre de la SAGESSE ? Si les moyens naturels (5) ont pu suffire à conserver dans son intégrité primitive l'ensemble de cette Déposition si nécessaire, serois - je bien Philosophe de requérir un Miracle perpétuel pour prévenir la substitution, la transposition ou l'omission de quelques mots? Autant vaudroit que j'exigeasse un Miracle perpétuel pour prévenir les erreurs de chaque Individu en matiere de Croyance, [6] &c.

[5] Consultez la Note 4 du Chapitre II. de cette Partie.

[6] Consultez ici ce que j'ai exposé sur la Nature & le

JE rougis de mon objection ; je reconnais que mes desirs étoient insensés. Ce qui les excuse à mes propres yeux, c'est que je les formois dans la simplicité d'un Cœur honnête qui cherchoit sincèrement le vrai & qui ne l'avoit pas d'abord apperçu. [7]

but des Miracles dans le Chapitre VI de la Part. XVII, & dans le Chap. IX de la Part. XVIII.

[7] J'AUROIS pu facilement entrer dans de beaucoup plus grands détails sur l'Authenticité des Livres sacrés, sur les altérations de divers genres survenues à ces Livres, sur les Variantes, sur les Pièces supposées, & sur divers autres points d'Histoire & de Critique auxquels je n'ai fait que toucher. Je suis revenu plus d'une fois à cette remarque, & je ne pouvois trop y revenir pour qu'on ne prit pas le change sur le genre & le but de mon travail. De sçavans Hommes ont tant écrit sur ces Matières depuis deux Siècles, qu'on peut en consultant leurs Ouvrages & en les extraisant paroître très-érudit à fort peu de frais. Mais, moi qui n'avois point du tout dans l'Esprit d'étaler une E'rudition d'emprunt, & qui n'avois jamais goûté les Ouvrages de compilation ; moi qui ne voulois point faire un Traité historique & critique sur les preuves du CHRISTIANISME ; moi qui ne voulois que saisir & faire saisir le philosophique & le moral de ces preuves, je devois m'attacher principalement à ce qui constituoit ce philosophique & ce moral ; je devois me cramponner au Tronc & aux maîtresses Branches, & abandonner les Rameaux & les Feuilles au Philologue de profession, plus fait que je ne le suis pour manier les épines de la Critique. Les Lecteurs que j'avois sur-tout en vue ne m'auroient su aucun gré de ces détails scientifiques. On fait d'ailleurs assez, que lorsqu'il s'agit

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

La Vérité de la Déposition écrite.

SI je me suis assez convaincu de l'Authenticité de cette Déposition qui est le grand objet de mes recherches ; si je suis moralement certain qu'elle n'a été ni supposée ni essentiellement altérée : pourrai-je raisonnablement douter de la Vérité ?

Je l'ai dit : la Vérité d'un Ecrit historique

d'une Matière extrêmement abondante, il n'y a point d'art à se dilater & qu'il y en a beaucoup à se resserrer. Enfin ; il en est des proportions d'un Livre bien fait comme de celles du Corps humain ; les Extrémités doivent être en rapport avec la Tête & le Tronc. Si donc quelque Critique me reprochoit de ne m'être pas étendu davantage sur tel ou tel Article, je le prierois de considérer que c'étoit mon Livre que je faisois & non le sien. Un Philosophe renonceroit à s'occuper des preuves du CHRISTIANISME, si ces preuves reposoient sur la multitude presqu'infinie de ces petits détails qui forment le Dédale de la Critique moderne. Le Temple auguste de la VÉRITÉ n'a point été placé au milieu de ce Dédale : la SAGESSE en a rendu l'accès plus facile aux Humains : les routes qui y conduisent ne sont ni tortueuses, ni obscures : le Bon-sens & la Raison qui se tiennent à l'entrée ont été chargés d'y introduire les Amis sincères de la Vérité & de la Vertu.

est la conformité avec les Faits. Si je me suis suffisamment prouvé à moi-même que les Faits miraculeux contenus dans la Déposition sont de nature à n'avoir pu être supposés ni admis comme vrais s'ils avoient été faux : s'il m'a paru encore solidement établi que les Témoins qui attestoient publiquement & unanimement ces Faits ne pouvoient ni tromper ni être trompés sur de semblables Faits , pourrai-je rejeter leur déposition sans choquer , je ne dis pas seulement toutes les regles de la plus saine Logique ; je dis simplement les maximes les plus reçues en matiere de conduite ? (1)

Je fais ici une réflexion qui me frappe : quand il seroit possible que je conçusse quelque doute raisonnable sur l'authenticité des E'crits historiques (2) des Témoins ; quand je fonderois ces doutes sur ce que ces E'crits n'ont été adressés à aucune Société particulière chargée spécialement de les conserver , je ne pourrois du moins former le moindre doute légi-

[1] JE prie qu'on veuille bien relire avec attention ce que j'ai dit sur le Témoinage dans les Chapitres I , II , IV , V , VIII de la Part. XVIII. J'évite les répétitions , & je ne reviens pas aux choses dont je pense avoir assez montré la certitude ou la probabilité.

(2) Les E'vangiles.

time sur ces E'pîtres adreſſées par les Témoins à des Sociétés particulieres & nombreuses qu'ils avoient eux-mêmes fondées & gouvernées. Combien ces Sociétés étoient-elles intéreſſées à conſerver précieufement ces Lettres de leurs propres Fondateurs ! Je lis donc ces Lettres avec toute l'attention qu'elles méritent , & je vois qu'elles ſuppoſent par-tout les Faits miraculeux contenus dans les E'crits hiftoriques , & qu'elles y renvoient fréquemment comme à la Baſe inébranlable de la Croyance & de la Doctrine.

CHAPITRE V.

Les Prophéties.

SI le LE'GISLATEUR de la Nature ne s'étoit point borné à adreſſer au Genre-humain ce Language de Signes [1] qui affectoit principalement les Sens ; s'IL lui avoit encore annoncé de fort loin *en divers tems & en diverſes manieres* [2]

[1] Les Miracles : Chapitre IV de la Part XVI. Chap. I, II, de la Partie XVII.

[2] *Héb. I, 1.*

la Mission de l'ENVOYE', ce seroit, sans doute, une nouvelle preuve bien éclatante de la Vérité de cette Mission, & une preuve qui accroîtroit beaucoup la somme déjà si grande de ces probabilités que je viens de rassembler en faveur de l'E'tat futur de l'Homme.

Je serois bien plus frappé encore de cette preuve, si par une Dispensation particulière de la SAGESSE SUPREME, les Oracles dont je parle avoient été confiés aux Adversaires mêmes de l'ENVOYE' & de ses Ministres, & si ces premiers & ces plus obstinés Adversaires avoient fait jusqu'alors une profession constante d'appliquer ces Oracles à cet ENVOYE' qui devoit venir.

J'OUVRE donc ce livre [3] que me produisent aujourd'hui comme authentique & divin les Descendans en ligne directe de ces mêmes Hommes qui ont crucifié l'ENVOYE' & persécuté ses Ministres & ses premiers Sectateurs. Je parcours divers morceaux de ce Livre, & je tombe sur un E'crit [4] qui me jette dans

[3] Le V. Testament.

[4] ESAÏE LIII: ESAÏE ou ISAÏE, de la Race Royale; le premier des quatre *Grands Prophètes*. Il prophétisoit environ sept siècles avant notre Ere. On a dit avec raison de ce Prophète qu'il étoit, en quelque sorte, un *cinquième E'vangéliste*.

le plus profond étonnement. Je crois y lire une Histoire anticipée & circonstanciée de l'ENVOYE' : j'y retrouve tous ses Traits , son Caractere & les principales particularités de sa Vie. Il me semble , en un mot , que je lis la Déposition même des Témoins.

Je ne puis détacher mes yeux de ce surprenant Tableau : quels traits ! quel coloris ! quelle expression ! quel accord avec les Faits ! quelle justesse , quel naturel dans les emblèmes ! que dis-je ! ce n'est point une peinture emblématique d'un avenir fort éloigné ; c'est une représentation fidèle du présent , & ce qui n'est point encore est peint comme ce qui est.

IL a paru comme une foible Plante & comme un Rejeton qui sort d'une terre aride. Il n'y a en lui ni beauté ni éclat ; nous l'avons vu & nous n'avons rien trouvé qui nous attirât vers lui.

MÉPRISE , à peine au rang des Hommes , Homme de douleur & qui a connu les souffrances , semblable à ceux dont on détourne les yeux ; il a été un objet de mépris ; & nous n'en avons fait aucun cas.

CEPENDANT il s'est chargé de nos maladies
 & il a pris sur lui nos douleurs.

. IL étoit percé pour nos forfaits &
 froissé pour nos iniquités; le châtement qui nous
 procure la paix est sur lui, & c'est par sa
 meurtrissure que nous sommes guéris.

. IL a été opprimé & affligé; cepen-
 dant il n'a point ouvert la bouche; il a été con-
 duit à la mort comme un Agneau & comme une
 Brebis qui est muette devant celui qui la tond. . .

IL a été tiré de l'oppression & de la condam-
 nation; & qui pourra exprimer sa durée? Il a
 été retranché de la Terre des Vivans, mais c'est
 à cause des péchés de mon Peuple qu'il a été
 frappé.

ON avoit ordonné son sépulcre avec les Mé-
 chans, & il a été avec le Riche dans sa mort:
 car il n'avoit point commis de violence & il
 n'y avoit point eu de fraude dans sa bouche.

. après qu'il aura donné sa vie en sa-
 crifice pour le péché, il se verra de la Postérité;
 ses jours seront prolongés, & le bon plaisir de l'É-
 TERNEL prospérera entre ses mains.

IL verra le fruit de ses peines ; il en sera satisfait , & ce Juste justifiera un grand nombre d'Hommes par la connoissance qu'ils auront de lui.

C'EST pour cela que l'ÉTERNEL lui donnera sa portion parmi les grands ; il partagera le butin avec le Puissans ; parce qu'il se sera offert lui même à la mort , qu'il aura été mis au rang des criminels , qu'il aura porté les péchés de plusieurs & qu'il aura intercédé pour les Coupables.

. IL (5) sera haut & puissant. Comme il a été pour plusieurs un sujet d'étonnement , tant il a paru abject & inférieur même aux plus petits des Hommes ; ainsi sera-t-on frappé d'étonnement quand il répandra sa lumière sur plusieurs Nations.

CELUI QUI peignoit ainsi aux Siècles futurs l'ORIENT D'ENHAUT , leur auroit-il désigné encore le tems de son Lever ? J'ai peine à en croire mes propres yeux , lorsque je lis dans un autre E'crit [6] du même Livre

[5] LII.

[6] DANIEL IX : le dernier des quatre grands Prophetes

cet Oracle admirable qu'on prendroit pour une Chronologie composée après l'E'vénement,

Il naquit environ l'an 616 avant notre Ere. Il fut emmené Captif à Babylone environ l'an 606, & instruit dans toutes les Sciences des Chaldéens. On fait comment il fut élevé aux premières Dignités de l'Empire. Il mourut vers la fin du règne de CYRUS, âgé de près de 90 ans.

On fait encore que les Prophéties de DANIEL sont celles qui exercent le plus la sagacité & le savoir des plus habiles Interprètes; je pourrois ajouter des plus profonds Astronomes: car j'en connois un dont je regretterai toujours la mort prématurée, qui avoit fait dans ces admirables Prophéties de Découvertes astronomiques qui avoient étonné deux des premiers Astronomes de notre Siècle, Mrs. de MAIRAN & CASINI. Je parle de feu Mr. de CHE'SEAUX, mort à 33 ans, en 1751, & dont les rares & nombreuses Connoissances étoient relevées par une modestie, une candeur & une piété plus rares encore. Voyez l'*Avertissement* de ses *Mémoires posthumes sur divers sujets d'Astronomie & de Mathématiques*: Lausanne 1754, in 4°. ouvrage profond, trop peu connu & si digne de l'être; mais qui ne sauroit être entendu que des Savans les plus initiés dans les secrets de la haute Astronomie.

Il n'y a pas moyen de disconvenir des Vérités & des Découvertes qui sont prouvées dans votre Dissertation, écrivait l'illustre MAIRAN au jeune Astronome: mais je ne puis comprendre comment & pourquoi elles sont aussi réellement renfermées dans l'E'CRITURE SAINTE. Est-on soupçonné que l'étude d'un Prophète enrichiroit l'Astronomie & qu'elle nous vaudroit sur certains points très-difficiles de cette belle Science un degré de précision supérieur à celui que le calcul avoit donné jusqu'alors?

IL y a septante Semaines déterminées sur son Peuple & sur sa sainte Ville pour abolir l'infidélité, consumer le péché, faire propitiation pour l'iniquité, pour amener la Justice des Siècles, pour mettre le Sceau à la Vision & à la Prophétie, & pour oindre le SAINT des SAINTS.

TU sauras donc & tu entendras, que depuis la sortie de la Parole portant qu'on s'en retourne & qu'on rebâtisse la Ville, jusqu'au CHRIST le Conducteur, il y a sept Semaines & soixante-deux Semaines.

ET après ces soixante-deux Semaines le CHRIST sera retranché, mais non pas pour soi.

ET il confirmera l'Alliance à plusieurs dans une Semaine, & à la moitié de cette semaine il fera cesser le Sacrifice & l'Oblation.

JE fais que ces Semaines de l'Oracle sont des Semaines d'Années, chacune de sept Ans. Il s'a-

††. Le Lecteur qui désirera d'avoir une idée des découvertes de Chronologie & d'Astronomie que M. de CHÉSEaux a faites dans les Oracles de DANIEL, en trouvera un Précis très-net à la fin du Tom. III de l'ADDITION de M. CORBEYON, imprimé à Genève en 1771.

git donc ici d'un événement qui ne doit arriver qu'au bout de 490 Ans.

JE fais par l'Histoire le Temps de la venue de ce CHRIST que l'Oracle annonce. Je remonte donc de ce CHRIST jusqu'à 490 Ans, car l'Événement doit être l'interprète le plus sûr de l'Oracle.

J'ARRIVE ainsi au regne de ce Prince [7]

[7] ARTAXERXES *longue-main*; environ la 10me. année de son Regne, selon quelques Chronologistes, & la 7me. selon PRIDEAUX. Ce célèbre Ecrivain a montré, en effet, que si l'on compte les 70 *Semaines* en partant de la 7me. année du Regne d'ARTAXERXES *longue-main* ou de l'E'dit que ce Prince accorda à ESDRAS, on trouve précisément 70 *Semaines* ou 490 ans, mois par mois, jusqu'à la mort du CHRIST : précision étonnante ! accord merveilleux avec l'événement ! Le hasard opéreroit-il ainsi ? un Esprit judicieux & impartial se refusera-t-il à de semblables preuves ? Voyez l'*Histoire des Juifs* du doct. Anglois ; Tom. II, Pag. 10 & suiv. de l'E'dit, de 1722.

† † M. de CHÉSEAUX s'étoit aussi occupé des 70 *Semaines* de DANIEL & avoit embrassé l'opinion de PRIDEAUX comme celle qui cadre le mieux & avec l'Histoire & avec la manière la plus sûre de calculer les Temps de l'Oracle. Consultez là-dessus le court E'crit de l'Astronome de Lausanne, inséré Tom. III de l'ADDISON de M. de CORREYON, P. 332. Vous y trouverez précisément le même résultat chronologique que dans l'Historien Anglois.

Mont sort en effet la dernière [8] *Parole pour le rétablissement* de cette Nation captive dans les Etats de ce Prince ; & c'est de la main de cette Nation elle-même que je tiens cet Oracle qui la trahit & la confond.

DOUTERAI-JE de l'Authenticité des Ecrits où ces étonnans Oracles sont consignés ? mais , la Nation qui en a toujours été la Dépositaire n'en a jamais douté : qu'opposerois-je à un Témoignage si ancien , si constant , si uniforme ? Je n'imaginerai pas que cette Nation a supposé de pareils Ecrits : combien cette imagination seroit-elle absurde ! les Oracles eux-mêmes ne la démentiroient-ils pas ? ne seroit-elle pas démentie encore par tant d'autres endroits des mêmes Ecrits qui couvrent cette Nation d'ignominie & qui lui reprochent si fortement ses défordres & ses crimes ? elle n'a donc rien supposé , rien altéré , rien retranché , puisqu'elle a laissé subsister des Titres si humilians pour elle & si favorables à la grande Société qui reconnoît le CHRIST pour son Fondateur.

[8] ^o IL y avoit eu deux *E'dits* antérieurs : le premier avoit été accordé par CYRUS , la première année de son Règne à Babylone , environ l'an 537 avant le CHRIST. Le second E'dit avoit été donné par DARIUS , Fils d'HYSTASPE , environ l'an 518 avant le CHRIST.

RECOURRAI-JE à l'étrange supposition que l'accord des événemens avec les Oracles est le fruit du hasard? mais, trouverai-je dans la coïncidence de tant de traits & de traits si divers l'empreinte d'une cause aveugle? (9)

UN doute plus raisonnable s'élève dans mon Esprit : puis-je me démontrer à moi-même que ces Oracles dont je suis si frappé ont bien précédé de cinq à six siècles les événemens qu'ils annonçoient en termes si exprès & si clairs? connois-je des monumens contemporains qui m'attestent que les Auteurs des E'crits dont je parle ont bien vécu cinq à six Siècles avant le CHRIST? Je ne m'engage point dans cette savante & laborieuse rescherche : j'apperçois une route plus courte, plus facile, plus sûre & qui doit me conduire à un résultat plus décisif.

J'AI appris de l'Histoire, que sous un Roi d'E'gypte (10) on fit une *Version Grecque* des E'crits dont il est question. Je consulte cette fameuse Version, & j'y retrouve ces mêmes Oracles que me présente le Texte original. Cette Version, exécutée par des Interprètes

(9) Voyez le Chap. IV de la Part. XVI.

(10) PTOLOME'E *Philadelphus*.

(11) de cette même Nation Dépositaire du Texte original , avoit précédé de près de trois Siècles [12] la naissance du CHRIST. Je fais donc certain que les Oracles qui m'occupent ont précédé d'environ trois Siècles les événemens qu'ils annonçoient.

JE ne ferois pas le moins du monde fondé à soupçonner que des Membres de la Société fondée par le CHRIST ont *interpalé* [13] dans cette Version ces Oracles qui leur étoient si favorables. La Nation gardienne du Texte original n'auroit-elle pas réclamé d'abord contre une telle imposture ? D'ailleurs n'auroit-il pas

[11] LES LXX Interprètes. On lira , si l'on veut , dans l'*Histoire des Juifs* du savant PRIDEAUX tout ce qu'on a débité sur ces *Interprètes* & sur leur *Version* d'après le faux ARISTE'E. Il reste toujours très-certain , que cette célèbre Version fut faite par des Juifs d'Alexandrie ; à l'usage de ceux de leur Nation qui vivoient parmi les Grecs ou qui parloient la langue Grecque. On trouvera un Précis de cette Discussion critique dans l'excellente *Préface générale* du N. T. de Berlin , Pag. CLVI & CLVII de l'E'dit. de 1741.

[12] LA Version des LXX fut faite 271 ans avant notre Ère.

[13] CE Mot désigne les *Additions* qu'une Main étrangère insère furtivement dans un Manuscrit.

fallu interpoler encore tous les E'crits des Docteurs de cette Nation qui font mention de ces Oracles & qui n'hésitent point à les appliquer à cet ENVOYÉ qui devoit venir ?

Si pour donner au Genre-humain un plus grand nombre de preuves de sa Destination future, l'AUTEUR du Genre-humain a voulu joindre au Langage de Signes, (14) déjà si persuasif, le *Langage prophétique* ou *typique*, IL n'aura pas donné à ce Langage des caracteres moins expressifs qu'à celui de Signes. IL l'aura tellement approprié aux événemens futurs qu'il s'agissoit de représenter, qu'il n'aura pu s'appliquer exactement ou d'une maniere complete qu'à ces seuls événemens. IL l'aura fait entendre dans un tems & dans des circonstances tels qu'il fût impossible à l'Esprit humain de déduire naturellement de ce tems & de ces circonstances l'existence future de ces événemens. Et parce que si ce Langage avoit été de la clarté la plus parfaite, les Hommes auroient pu s'opposer à la naissance des événemens, il aura été mêlé d'ombres & de lumiere: il y aura eu assez de lumiere pour qu'on pût reconnoître à la nais-

[14] LES Miracles : voyez les Chap. IV , VI de la partie XVII.

fance des événemens que le LÉGISLATEUR avoit parlé , & il n'y en aura point eu assez pour exciter les passions criminelles des Hommes.

JE découvre tous ces caractères dans les Oracles que j'ai sous les yeux. Je vois dans le même Livre beaucoup d'autres Oracles semés çà & là & qui ne sont gueres moins significatifs. *Ils ont percé mes mains. . . . Ils ont partagé entre eux mes vêtements & jetté ma robe au sort , (15) &c.*

QUEL autre que CELUI pour QUI tous les Siècles sont comme un instant pouvoit dévoiler aux Hommes cet Avenir si reculé & appeler les Choses qui ne sont point comme si elles étoient !

[15] Pseaume XXI. Je me serois étendu davantage sur les Prophéties , & je les aurois présentées sous un autre point de vue si j'avois adressé ces *Recherches* à ce Peuple illustre , l'ancien & fidele Gardien de ces Oracles sacrés. Peut-être néanmoins en ai-je dit assez pour faire sentir à un Lecteur judicieux & exempt de préjugés combien les deux principaux Oracles auxquels je me suis borné sont décisifs en faveur du MESSIE que les Chrétiens reconnoissent. Je ne vois pas que les Docteurs modernes de ce Peuple infortuné réussissent mieux que leurs Prédécesseurs à infirmer les conséquences que je Chrétien tire si légitimement de ces admirables Prophéties. Divers Apologistes du CHRISTIANISME ont approfondi ce

es excell-
ni sont
fur mai
du Gha-





VINGT-UNIÈME PARTIE.



SUITE DES IDÉES

sur

L'ÉTAT FUTUR DE L'HOMME.



FIN DES RECHERCHES
SUR LE CHRISTIANISME.

LA DOCTRINE.

LES SUCCÈS DU TÉMOIGNAGE.



CHAPITRE PREMIER.

La Doctrine du FONDATEUR.

S'IL est bien vrai que la SAGESSE ELLE-MÊME
ait daigné descendre sur la Terre pour éclairer
des Hommes mortels, je dois, sans doute,
Tome XVI. **B b**

retrouver dans la Doctrine de son ENVOYÉ l'empreinte indélébile de cette SAGESSE ADORABLE.

JE médite profondément ce grand Sujet : je commence par me tracer à moi-même les caractères que cette Doctrine devrait avoir pour me paraître conforme aux lumières les plus pures de la Raison & pour ajouter à ces lumières ce que les besoins de l'Humanité exigent & qu'elles ne peuvent fournir. (1)

JE ne puis disconvenir que l'Homme ne soit un Etre sociable & que plusieurs de ses principales Facultés n'aient pour Objet direct l'état de Société. Le Don seul de la Parole suffiroit pour m'en convaincre. La Doctrine d'un ENVOYÉ CE'LESTE devrait donc reposer essentiellement sur les grands principes de la sociabilité. Elle devrait tendre le plus directement à perfectionner & à ennoblir tous les sentimens naturels qui lient l'Homme à ses Semblables : elle devrait multiplier & prolonger à l'indéfini les cordages de l'Humanité : elle devrait présenter à l'Homme l'amour de ses Semblables comme la source la plus féconde & la plus pure de son bonheur présent & de son bonheur

[1] Consultez le Chap. III de la Part. XVI.

à venir. Est-il un principe de Sociabilité plus épuré ; plus noble ; plus actif ; plus fécond que cette bienveillance si relevée qui porte dans la Doctrine de l'ENVOYE' le nom si peu usité [2] & si expressif de Charité ? Je vous donne un commandement nouveau ; c'est de vous aimer les uns les autres. . . . C'est à ceci qu'on reconnoitra que vous êtes mes Disciples si vous avez de l'amour les uns pour les autres. . . . Il n'est point de plus grand amour que de donner sa vie pour ses Amis. . . . Et qui étoient les Amis de l'ENVOYE' ? les Hommes de tous les Siècles & de tous les Lieux : il est mort pour le Genre humain.

À ces préceptes si réitérés d'amour fraternel à cette Loi sublime de la Charité méconnoîtrai-je le FONDATEUR & le LÉGISLATEUR de la Société universelle ? à ce grand exemple de bienfaisance , à ce Sacrifice si volontaire méconnoîtrai-je l'AMI DES HOMMES le plus vrai & le plus généreux ?

[2] JE ne dis pas si nouveau , quoique je le puisse dans un certain sens. CICÉRON avoit dit dans ce beau passage qu'on lit dans son Livre des Fins V, 23 ; *in omni autem honesto ; nihil est tam illustre , nec quod latius pateat , quam consuetudo inter homines hominum , et quasi quedam Societas et communicatio utilitatum , et ipsa caritas Generis humani : &c.* Ce Sage faisoit entendre à son Siècle les premiers accens de la Charité.

C'EST toujours le Cœur qu'il s'agit de perfectionner : il est le Principe universel de toutes les affections : une DOCTRINE CELESTE ne se borneroit point à regler les actions extérieures de l'Homme : elle voudroit porter encore ses heureuses influences jusques dans les plus profonds replis du Cœur. *Vous avez oui dire ; vous ne commettrez point d'adultere : mais , moi je vous dis , que celui qui regarde une Femme avec des yeux de convoitise a déjà commis l'adultere dans son Cœur.* Quelle est donc cette nouvelle DOCTRINE qui condamne le crime pensé comme le crime commis ? c'est la DOCTRINE de ce Philosophe par excellence qui savoit bien comment l'Homme est fait , & que telle est la constitution de son Etre qu'un mouvement imprimé trop fortement à certaines parties du Cerveau pouvoit le conduire insensiblement au crime. Un Ppsychologue [3] ne doit pas avoir de la peine à comprendre ceci. Le Voluptueux insensé le sentiroit au moins s'il pouvoit appercevoir son Cœur à travers les immondices de son Imagination. *Mais moi je vous dis ; c'est un Maître qui parle , & quel MAÎTRE ! il parloit comme ayant autorité.*

[3] LA *Ppsychologie* est la Science de l'Ame & de ses opérations Le *Ppsychologue* est le Philosophe qui s'attache particulièrement à cette Science.

L'homme de bien tire de bonnes choses du bon trésor de son Cœur ; & le méchant Homme tire de mauvaises choses de son mauvais trésor : que de simplicité dans ces expressions ! que de vérité dans la pensée ! que la chose est bien faite comme cela ! l'Homme de bien. . . ce n'est pas le grand Homme ; c'est mieux encore. . . son bon trésor. . . son Cœur. . . le Cœur de l'Homme de bien.

IL n'y a pas de passion plus antipathique avec l'Esprit social que la vengeance : il n'en est point non plus qui tyrannise plus cruellement le Cœur qui a le malheur d'en être possédé. Une DOCTRINE CELESTE ne se borneroit donc pas à réprouver un sentiment si dangereux & si indigne de l'Etre social : elle ne se borneroit pas même à exiger de lui le sacrifice de ses propres ressentimens ; bien moins encore lui laisseroit-elle la peine du *Talion* : [4] elle voudroit lui inspirer le genre d'Héroïsme le plus relevé & lui enseigner à punir par ses bienfaits l'Offenseur. *Vous avez appris qu'il a été dit ; œil pour œil & dent pour dent : & moi je vous dis ; . . . aimez vos Ennemis ; bénissez ceux qui vous haïssent , priez pour ceux qui vous*

[4] PUNITION pareille à l'offense : œil pour œil , &c.

maltraitent & qui vous persécutent. . . car si vous n'aimez que vos Freres, que faites-vous d'extraordinaire ? [5] Et quel motif présente ici l'AUTEUR d'une DOCTRINE si propre à ennoblir le Cœur de l'Être social ? afin que vous soyez les Enfans de votre PERE CE'LESTE qui fait lever son soleil sur les méchans & sur les Gens de bien, & qui répand la pluie sur les Justes & sur les Injustes. L'Être vraiment social répand donc ses bienfaits comme la PROVIDENCE répand les siens. Il fait du bien à tous & s'il agit par des principes généraux, les exceptions à ces principes sont encore des bienfaits & de plus grands bienfaits. Dispensateur judicieux des Biens de la Providence, il fait, quand il le faut, les proportionner à l'excellence des Êtres auxquels il les distribue. Il tend sans cesse vers la plus grande perfection, parce qu'il sert un MAÎTRE parfait. . . Soyez parfaits. . .

UNE DOCTRINE qui proscriit jusqu'à l'idée de vengeance & qui ne laisse au Cœur que le choix des bienfaits prescrira, sans doute, la réconciliation & le pardon des injures personnelles. L'Être vraiment social est trop grand pour

[5] J'ai fait que ces belles paroles, ainsi que plusieurs autres de cet admirable Discours, s'adressoient plus directement aux Disciples du MAÎTRE qu'au Peuple qui l'écoutoit. Mais, qui ignore que la DOCTRINE de ce MAÎTRE exige ces heureuses dispositions de tous ceux qui la professent ?

être jamais inaccessible à la réconciliation & au pardon. Lors donc que vous présenterez votre Offrande pour être mise sur l'Autel , si vous vous souvenez que votre Frere a quelque chose contre vous , laissez votre Offrande devant l'Autel & allez premièrement vous réconcilier avec votre Frere : après cela , venez & présentez votre Offrande. C'est encore que le Dieu de paix qui est le Dieu de la Société universelle , veut des Sacrificateurs de la paix. . . . sur l'Autel. . . . elle le profaneroit. . . . devant l'Autel. . . . elle n'y demeurera qu'un moment. Combien de fois pardonnerai-je à mon Frere ? sera-ce jusqu'à sept fois ? demande ce Disciple dont l'Ame n'étoit pas encore assez ennoblie : jusqu'à septante fois sept fois , répond CELUI qui pardonne toujours , parce qu'il a toujours à pardonner.

UNE DOCTRINE qui ne respireroit que Charité feroit apparemment de la Tolérance une des premieres Loix de l'Etre social : car il seroit contre la nature de la Chose qu'un Etre social fût intolérant. Des Hommes encore charnels voudroient disposer du Feu du Ciel : ils voudroient. . . . SEIGNEUR ! voulez-vous. . . . que répond l'AMI DES HOMMES à cette demande aussi inhumaine qu'insensée ? vous ne savez de quel Esprit vous êtes

animés : je ne suis pas venu pour perdre les Hommes , mais je suis venu pour les sauver. Des Hommes qui se disent les Disciples de ce bon MAÎTRE poursuivront-ils donc leurs Semblables parce qu'ils ont le malheur de ne pas attaches à quelques mots les mêmes idées qu'eux ? Emploieront-ils le fer & le feu pour. . . . Je ne puis achever. . . je frémis d'horreur. . . , cette affreuse nuit commence à se dissiper. . . , un rayon de lumière y pénètre. . . puisse le SOLEIL DE JUSTICE y pénétrer enfin !

UNE DOCTRINE CE'LESTE devrait éclairer l'Homme sur les vrais Biens. Il est un Etre sensible : il a des affections ; il faut des Objets à sa faculté de desirer : il en faut à son Cœur. Mais , quels Objets une telle DOCTRINE présenteroit-elle à un Etre qui n'est sur la Terre que pour quelques momens & dont la vraie Patrie est le Ciel ? Cet Etre dont l'Ame immortelle engloutit le Temps & saisit l'E'ternité , attacherait-il son Cœur à des Objets que le Temps dévore ? Cet Etre doué d'un si grand discernement , prendroit-il les couleurs changeantes des gouttes de la rosée pour l'éclat des Rubis ? *Ne vous amassez pas des Trésors sur la Terre où les vers & la rouille les consomment & où les voleurs*

percent & dérobent. Mais , amassez-vous des Trésors dans le Ciel où les Vers & la rouille ne gâtent rien & où les Voleurs ne percent ni ne dérobent : car où sera votre Trésor , là aussi sera votre Cœur. Quoi de plus vrai & quoi de plus senti par celui qui est assez heureux pour se faire un semblable Trésor ! Son Cœur y est tout entier. Cet Homme est déjà assis dans les Lieux célestes. Il est affamé & altéré de la Justice , & il sera rassasié.

CHAPITRE II

Continuation du même Sujet.

Objection : Réponse.

SI une DOCTRINE CÉLESTE prescrivait un Culte, il seroit en rapport direct avec la nature de l'Intelligence & aussi approprié à la noblesse de l'Etre moral qu'à la MAJESTÉ & la Spiritualité de l'ETRE des ETRES. Apprenez ce que signifient ces Paroles ; je veux miséricorde & non point sacrifice. . . miséricorde. . . la chose signifiée & non le signe. Le tems vient

Et il est même déjà venu , que les vrais Adorateurs adoreront DIEU en Esprit & en Vérité ; car ce sont là les Adorateurs qu'IL demande. DIEU est un ESPRIT, & il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en Esprit & en Vérité. . . en Esprit. . . en Vérité. . . ces deux mots épuisent tout & ne peuvent être épuisés ; mais ils peuvent être oubliés : l'aveugle superstition ne les connut jamais. En Esprit. . . en Vérité : que ces deux mots caractérisent bien encore cette RELIGION universelle , opposée ici à cette RELIGION locale , donnée à une seule Famille pour être ainsi la Dépôttaire de ces grandes & éternelles Vérités utiles à tous les Siecles & à toutes les Nations ! [1]

(1) LES Vérités les plus importantes de la Religion naturelle. Reprocherai-je à la Famille qui en a été la Dépôttaire son ignorance dans les Sciences de Raisonnement ? Si elle avoit été un peu dialecticienne n'auroit-elle point altéré le Dépôt ou n'auroit-elle point passé pour l'avoir elle-même enfanté ? Je médite avec plaisir sur cette conduite de la PROVIDENCE. Il me paroît assez remarquable que le meilleur, le plus court & le plus ancien Abrégé des Loix naturelles nous soit produit par cette Famille qui le possède depuis plus de 32 Siecles , & dont le Législateur n'inventa ni la Métaphysique ni la Logique. Quelles hautes idées encore ce Législateur ne donne - t - il point de la CAUSE PREMIERE ! Quel Volume à commenter dans tous les Mondes, dans le Temps & dans l'Eternité, que le seul JE SUIS CELUI QUI SUIS ! Pensée prodigieuse & qui ne pouvoit venir que de CELUI à QUI seul il appartient de

MAIS, parce que l'Homme est un Etre sensible, & qu'une Religion qui réduiroit tout au pur Spiritualisme pourroit ne point convenir assez à un tel Etre ; il feroit fort dans le caractère d'une DOCTRINE CÉLESTE de frapper les Sens par quelque chose d'extérieur. Cette DOCTRINE établiroit donc un Culte extérieur ; elle institueroit des Cérémonies, [2] mais en petit nombre, & dont la noble simplicité & l'expression feroient exactement appropriées au but particulier de l'Institution & au spiritualisme du Culte intérieur.

DE même encore ; parce qu'un des effets naturels de la Priere est de retracer fortement à l'Homme ses foiblesses, ses miseres, ses besoins ; parce qu'un autre effet naturel de cet Acte religieux est d'imprimer au Cerveau les dispositions les plus propres à surmonter la trop forte impression des Objets sensibles ; enfin, parce que la Priere est une partie essentielle de cet hommage raisonnable que la Créature intelligente doit à son CRÉATEUR, une DOCTRINE CÉLESTE rappel-

dire ce qu'IL EST ! Le premier Législateur annonçoit le JÉHOVA, l'ÉTERNEL DES ARMÉES ; le second LE GISELATEUR a annoncé l'UNIQUE BON, le DIEU DES MISÉRICORDES.

(2) Les Sacremens.

leroit l'Homme à la Priere , & lui en feroit un devoir. Elle lui en prescriroit même un *Formulaire* , [3] & l'exhorteroit à *n'user point de vaines redites*. Et comme l'Ame ne sauroit demeurer long-tems dans ce profond recueillement que la Priere exige , le Formulaire prescrit seroit très-court , & ne contiendrait que les choses les plus nécessaires , exprimées en termes énergiques & d'une signification très-étendue.

IL seroit bien encore dans l'esprit d'une DOCTRINE CELESTE de redresser les jugemens des Hommes sur le désordre moral , sur la confusion des Méchans avec les Bons , & en général sur la conduite de la PROVIDENCE. La Philosophie moderne s'élève bien haut ici , & n'atteint pas encore à la hauteur de cette PHILOSOPHIE populaire qui cache sous des images familières les Vérités les plus transcendantes. *SEIGNEUR n'avez-vous pas semé du bon Grain dans votre Champ ? d'où vient donc qu'il y a de l'Yraie ? ... Voulez-vous que nous allions la cueillir ? Non , dit-il ; de peur qu'en cueillant l'Yraie vous n'arrachiez aussi le bon Grain. Laissez croître l'un & l'autre jusqu'à la Moisson , & au tems de la Moisson je dirai aux Moisson-*

neurs, cueillez premièrement l'Yvraie & liez-la en bottes ; . . . mais amassez le bon Grain dans mon Grenier. Des Ignorans en Agriculture voudroient dévancer la Saison & nettoyer le Champ avant le tems. Ils ne le voudroient plus, s'il leur étoit permis de lire dans le Grand Livre du MAÎTRE du Champ.

Si l'Amour de soi-même est le Principe universel des actions de l'Homme ; si l'Homme ne peut jamais être dirigé plus sûrement au bien que par l'espoir des récompenses ou par la crainte des peines ; si une DOCTRINE CÉLESTE doit étayer la Morale de motifs capables d'influer sur des Hommes de tout Ordre ; une telle DOCTRINE annoncera, sans doute, au Genre-humain un État futur de bonheur ou de malheur relatif à la nature des actions morales. Elle donnera les plus magnifiques idées du bonheur à venir, & peindra des couleurs les plus effrayantes le malheur futur. Et comme ces Objets sont de nature à ne pouvoir être représentés à des Hommes que par des comparaisons tirées de choses qui leur soient très-connues, la DOCTRINE dont je parle recourra fréquemment à de semblables comparaisons. Ce seront des *festins*, des *Noces*, des *Couronnes*, des *raffasemens de joie*, des *fleuves de délices*, &c. ou ce seront des *pleurs*,

des grincemens de dents, des ténèbres, un ver rongeant, un feu dévorant, &c. Enfin; parce que les menaces ne fauroient être trop réprimantes, puisqu'il arrive tous les jours que les Hommes s'exposent volontairement pour un plaisir d'un moment à des années de misère & de douleur; il seroit fort dans l'esprit de la chose que la DOCTRINE dont il s'agit représentât les peines comme éternelles ou du moins comme un malheur d'une durée indéfinie. Mais, en ouvrant cet épouvantable abîme aux yeux des Hommes sensuels, cette DOCTRINE DE VIE exalteroit en même tems les compassions du PERE commun des Hommes & permettroit d'entrevoir sur le bord de l'abîme une MAIN bienfaisante qui... Si dans l'ETRE SUPREME la JUSTICE est la BONTÉ dirigée par la SAGESSE..... si la SOUVERAINE BIENFAISANCE veut essentiellement le perfectionnement de tous les Etres sentans & de tous les Etres intelligens..... si les peines pouvoient être un moyen naturel de perfectionnement..... si elles étoient dans l'Economie morale ce que les Remedes sont dans l'Economie physique..... si il y a plus de joie au Ciel pour un Pécheur qui se repent..... si l'on aime beaucoup, parce qu'il a été beaucoup pardonné..... mon Cœur tressaille..... je suis dans

l'admiration. quelle merveilleuse Chaîne qui unit..... les compassions du SEUL BON sont infinies..... Il ne veut point la mort du Pêcheur ; mais IL veut sa conversion & sa vie... IL veut. & veut-IL en vain ?

MAIS, une DOCTRINE qui prendroit les Hommes par l'intérêt seroit-elle une DOCTRINE CÉLESTE ? Ne devroit-elle pas , au contraire , diriger les Hommes au bien par l'amour pur & désintéressé du bien ? Une Ame qui aime la perfection peut être facilement séduite par une idée sublime de perfection. N'ai-je point à me défier ici de cette sorte d'illusion ? Une Doctrine qui ne présenteroit point d'autre motif aux Hommes que la considération toute philosophique de la satisfaction attachée à la pratique du bien , seroit elle une Doctrine assez universelle , assez efficace ? Le plaisir attaché à la perfection intellectuelle & morale seroit-il bien fait pour être senti par toutes les Ames ? Ce plaisir si délicat , si pur , si angélique suffiroit-il dans tous les cas & principalement dans ceux où les passions & les appétits tyrannisent ou sollicitent l'Ame si puissamment ? Que dis-je ! l'Homme est-il un ANGE ? son Corps est-il d'une substance éthérée ? la chair & le sang n'entrent-ils point dans sa composition ? CELUI QUI a fait l'Homme

connoissoit mieux ce qu'il lui falloit que le Philosophe trop épris d'une perfection imaginaire. L'Auteur de toute vraie perfection a approprié à la plus importante fin des moyens plus sûrs & plus agissans : IL a assorti ses préceptes à la nature & aux besoins de cet Etre mixte qu'IL vouloit exciter & retenir. " IL a parlé au Sage
 „ par la voix de la Sagesse ; au Peuple par celle
 „ du Sentiment & de l'Autorité. Les Ames grandes & généreuses peuvent se conformer à
 „ l'Ordre par amour pour l'Ordre. Les Ames
 „ d'une moins forte trempe peuvent être dirigées au même but par l'espoir de la récompense ou par la crainte de la peine. [4] En
 „ rappelant l'Homme à l'Ordre moral, l'AUTEUR de l'Homme le rappelle en même tems
 „ à la Raison. Il lui dit ; fais bien & tu seras
 „ heureux ; sèmes & tu recueilleras : c'est l'expression fidele du vrai , la relation de la cause
 „ à l'Effet : une Graine mise en terre s'y développe. [5] „

Si l'Homme est de sa nature un Etre mixte ; si son Ame exerce toutes ses Facultés par l'intervention d'un Corps ; si le Sentiment de la

[4] *Essai de Psychologie*, Préf.

[5] *Ibid.* Chap. LIV,

Personnalité

Personnalité est attaché au jeu de certaines parties de ce Corps ; [6] une DOCTRINE qui viendrait du CIEL ne se bornerait pas à enseigner à l'Homme le Dogme de l'immortalité de son Âme ; elle lui enseignerait encore celui de l'immortalité de son Être. Et si cette DOCTRINE empruntait des comparaisons tirées de ce qui se passe dans les Plantes, elle parlerait au Peuple un langage familier, mais très-expressif ; & sous cette enveloppe le Philosophe découvrirait une préordination qui le frapperait d'autant plus qu'elle serait plus conforme aux notions les plus psychologiques de la Raison. [7] Il admirerait ici.

[6] Revoyez ici le Chap. I de la Part. XVI.

[7] C'EST cette *Préordination* que j'ai tâché de développer dans le Chap. XXIV de l'*Essai analyt.* & dont j'ai crayonné les Elémens dans le Chap. I de la Partie XVI. Un habile Journaliste (*Bibliot. des Sciences*, Tom. XVI, Part. II.) m'a objecté que dans cette hypothèse il n'y aurait proprement ni *mort* ni *résurrection* : qu'il n'y aurait point de *mort*, parce que le Corps incorruptible que je suppose ne *meurt* point & que l'Âme ne *s'en sépare* point : qu'il n'y aurait donc point aussi de *résurrection*, puisque les deux Substances n'étant jamais *séparées*, ne seraient jamais *réunies*. Il m'oppose cette déclaration de la RÉVÉLATION ; que ceux qui sont dans les Sépulchres en sortiront en *résurrection de vie* ou en *résurrection de condamnation*, &c.

Je proposerai à mon tour quelques questions sur l'opinion commune. Sait-on bien ce que c'est que la *mort* ? A-

comme ailleurs, l'accord merveilleux de la Nature & de la grace, & reconnoitroit dans

on de bonnes preuves qu'il soit nécessaire que l'*Ame se sépare* entièrement de *tout Corps* pour qu'il y ait une *mort proprement dite*? La RE'VE'LATION nous apprend-elle que l'Ame de LAZARE se sépara de son Corps pour s'y réunir quatre jours après? La rupture de toute espèce de commerce entre le Corps incorruptible que je suppose & le Corps grossier ou terrestre, la cessation absolue des mouvemens vitaux de celui-ci ne pourroient-elles suffire à constituer la *mort proprement dite*? Dans la rigueur philosophique & même théologique la *résurrection* exigeroit - elle indispensablement que l'Ame allât se réunir à un Corps qu'elle auroit entièrement abandonné, & ne suffiroit-il pas que le Corps incorruptible auquel elle auroit été unie dès le commencement & qu'elle n'auroit point dépouillé se développât pour prendre une nouvelle vie? Convient-il de presser ces expressions de la RE'VE'LATION, que ceux qui sont dans les Sépulcres en sortiront, &c.? La RE'VE'LATION devoit-elle parler au Peuple une langue toute philosophique? JOSUE' auroit-il été entendu s'il avoit dit; *Terre, arrête-toi*? Combien est-il dans les E'CRITURES de ces expressions dont il ne faut prendre que l'esprit? celles de la belle Parole du *Grain semé en terre* ne sont-elles pas de ce nombre? Si le grand but de la RE'VE'LATION étoit d'annoncer au Genre humain que l'Homme tout entier étoit appelé à jouir d'une vie éternelle, étoit-il nécessaire qu'elle s'exprimât plus exactement sur la mort & sur la résurrection? Falloit-il qu'elle nous enseignât le secret de l'Union des deux Corps; car c'est là qu'est cachée la Science de la mort?

Ce n'est pas ici le lieu de pousser plus loin ces questions: j'en accumulerois facilement un grand nombre d'autres: j'y reviendrai peut-être ailleurs. On comparera mon opinion avec

cette Doctrine Céleste la perfection ou le complément de la vraie philosophie. *Le tems viendra où ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix du FILS de DIEU , & en sortiront , les uns en résurrection de vie , les autres en résurrection de condamnation. résurrection de vie.* Heureuse immortalité ! ce ne sera donc pas l'Ame seule qui jouira de cette félicité : ce sera tout l'Homme. *Je suis la Résurrection & la vie.* paroles étonnantes ! langage que l'oreille n'avoit jamais entendu ! expressions dont la majesté annonçoit le PRINCE de la Vie ! . . . *Je suis la résurrection. . . .* Il commande à la Mort & arrache au Sépulcre sa Victoire.

QUE n'aurois-je point à dire encore ? car ce grand Sujet est inépuisable , & je n'ai fait que l'effleurer. Une DOCTRINE qui viendrait du CIEL devrait être dans une harmonie si parfaite avec la Nature de l'Homme & ses relations diverses , que l'expérience que l'Homme feroit des préceptes & des maximes de cette DOCTRINE lui en prouvât elle-même la vérité. Celui qui auroit annoncé une pareille

celle qui est plus généralement admise , & on jugera de la préférence que la mienne peut mériter. Consultez la Note 3 du Chap. II de la Part. XVI.

Doctrine n'auroit donc pas craint d'en appeller à l'expérience : l'Homme qui voudra faire la *Volonté de mon PERE* connoitra si *ma Doctrine vient de LUI* ou si je parle de mon chef. Que de vérités pratiques je découvre dans ce peu de mots ! . . . la *Volonté de mon PERE* . . . l'amour de l'ordre , l'observation des rapports qui lient l'Homme à ses semblables & à tous les Etres La *Volonté de mon PERE* ; ce qu'IL veut est bon , agréable & parfait De mon chef : cet ENVOYÉ , qui en appelle ailleurs à ses Oeuvres , n'en appelle ici qu'à l'expérience journaliere de chaque individu : c'est que le Précepteur de l'Homme connoissoit l'Homme : c'est qu'IL savoit que la Conscience parleroit un langage assez clair : c'est qu'en observant les Loix de la Raison l'Homme reconnoitroit que la RAISON E'TERNELLE parloit : il connoitra si *ma Doctrine vient de DIEU*. [8]

[8] QUE le Lecteur qui a une Ame faite pour sentir , pour savourer , pour palper le vrai , le bon , le beau , le pathétique , le sublime , lise , relise , relise encore les Chapitres XIV , XV , XVI , XVII de l'Evangile du Disciple chéri de l'ENVOYÉ ; & qu'il se demande à lui-même , dans la douce émotion qu'il éprouvera , si ces admirables Discours ont pu sortir de la bouche d'un simple Mortel ? je n'ajoute pas d'un Impositeur ; car le Lecteur que je suppose seroit trop ému trop attendri , trop étonné pour que l'odieuse supposition d'im-

CHAPITRE III.

La Doctrine des premiers Disciples du FONDATEUR.

Parallele de ces Disciples & des Sages du Paganisme.

SI après avoir ouï la SAGESSE ELLE-même, j'écoute ces Hommes extraordinaires qu'ELLE inspiroit, je croirai l'entendre encore; c'est qu'ELLE parlera encore. Je ne me demanderai donc plus à moi-même comment de simples Pêcheurs

posture pût s'élever un instant dans son Ame. Combien regretté-je que mon Plan ne me conduise pas à essayer d'analyser ces derniers Entretiens du meilleur & du plus respectable des MAÎTRES, de ce MAÎTRE qui alloit donner sa vie pour ses Amis, & qui en consacroit les derniers momens à les instruire & à les consoler ! mais que dis-je ! l'admiration m'égare & m'ôte jusqu'au sentiment de mon incapacité : de pareils Entretiens ne pouvoient être analysés que par ceux auxquels le MAÎTRE disoit qu'*Il ne leur donnoit plus le nom de Serviteurs*, &c. O que je plains l'Homme assez dépourvu de Sentiment ou d'Intelligence ou assez dominé par ses préjugés pour demeurer froid à des Entretiens où le BIENFAITEUR de l'Humanité se peignoit Lui-même avec une vérité & une simplicité si touchantes & si majestueuses !

ont pu dicter au Genre humain des Cahiers de Morale fort supérieurs à tout ce que la raison avoit conçu jusqu'alors; des Cahiers qui épuisent tous les Devoirs; qui les rappellent tous à leur véritable Source.; qui font des différentes Sociétés répandues sur le Globe une seule Famille; qui lient étroitement entr'eux tous les Membres de cette Famille; qui enchainent cette Famille à la grande Famille des INTELLIGENTES CELESTES; & qui donnent pour PERE à ces Familles CELUI dont la BONTÉ embrasse depuis le Passereau jusqu'au CHE'RUBIN? Je reconnoîtrai facilement qu'une si haute Philosophie n'est point sortie des fanges du Jourdain & qu'une Lumière si éclatante n'a point jailli des épaisses ténèbres de la Synagogue.

JE m'affermirai de plus en plus dans cette pensée, si j'ai la patience ou l'espece de courage de parcourir les E'crits des plus fameux Docteurs (1) de cette fanatique & orgueilleuse

[1] LES *Rabbins* & les *Thalmudistes* : les anciens Docteurs de la Nation. *Thalmud* signifie *Doctrine*. Le *Thalmud* est le Recueil de toutes les *Traditions* sur la Doctrine, sur la Police, sur les Cérémonies. Deux de ces Recueils portent le nom de *Thalmud*; l'un est celui qu'on nomme de *Jérusalem*, qui est le plus ancien; l'autre est celui de *Babylonne*, qu'on croit avoir été compilé dans le cinquième Siècle de notre Ère.

Synagogue, & si je compare ces E'crits à ceux de ces Hommes qu'elle persécutoit avec tant de fureur, parce que leurs vertus l'affligeoient & l'irritoient. Quels monstrueux amas de rêves & de visions ! que d'absurdités entassées sur

Les plus Sages entre les Docteurs modernes de la Nation sont bien éloignés d'adopter les rêves des anciens *Talmudistes*, & tâchent d'épurer de plus en plus la Doctrine en la séparant du vil alliage que la barbarie ou l'ignorance des Siècles, de ténèbres y avoit introduit. On peut voir dans quelques Apologistes du CHRISTIANISME, & en particulier dans HOUTTEVILLE, T. I. P. 188, de l'Édit. de 1765, divers traits de la Doctrine des anciens *Talmudistes*.

Je ferai néanmoins observer ; que quelques efforts que puissent faire les Sages de cette Nation pour épurer & perfectionner leur Doctrine ; ils n'y parviendront pas en entier, s'ils n'y joignent point le Complément nécessaire & naturel que lui fournit le CHRISTIANISME, & qu'elle suppose si évidemment. Ils ne sauroient dérober aux yeux du Spectateur clairvoyant ces nombreuses Pierres d'attente que l'ARCHITECTE LUI-MÊME a laissées cà & là dans cet Édifice majestueux que SA MAIN élevoit il y a 3000 ans. Je n'ose espérer que mon foible Travail sur le CHRISTIANISME engagera quelques-uns de ces Sages à examiner de plus près & avec l'impartialité la plus soutenue une DOCTRINE qui auroit pour eux les Promesses de la Vie présente & des Promesses plus expressees de celle qui est à venir : mais, mon cœur m'inspire ici des vœux dans lesquels il se complaira toujours & qu'ils desireroit ardemment qui fussent exaucés par le PÈRE des Lumières & l'AUTEUR de tout Don parfait.

d'autres absurdités ! quel abus de l'interprétation ; quel étrange oubli de la Raison ! quelles insultes au bon-sens ! &c. Je tente de fouiller dans ce Marais ; sa profondeur m'étonne ; je fouille encore , & j'en tire un *Livre* (2) précieux tout défiguré & que j'ai peine à reconnaître.

Je me tourne ensuite vers les Sages du Paganisme : j'ouvre les E'crits immortels d'un PLATON , d'un XÉNOPHON , d'un CICÉRON , &c. & mes yeux sont réjouis par ces premiers traits de l'Aurore de la Raison. Mais , que ces traits sont foibles , mélangés , incertains ! que de nuages ils ont à percer ! la Nuit finit à peine ; le Jour n'a pas commencé ; l'ORIENT d'EN-HAUT n'a pas paru encore ; mais les Sages espèrent son lever & l'attendent. (3)

[2] Le vieux Testament.

[3] VOYEZ le *second Alcibiade* de PLATON. †† C'est dans cet intéressant Dialogue que PLATON fait dire à SOCRATE : *il faut attendre qu'il vienne un Personnage qui nous apprenne comment on doit se conduire envers la Divinité & envers les Hommes. Quand viendra ce tems-là, dit alors AL-CIBIADE, & qui sera celui qui m'instruira ? Ce sera celui qui prend soin de vous, répond SOCRATE.*

Et dans le *Phédon* : *pour savoir ces choses avec certitude dans cette vie, c'est ce qui est impossible ou très-difficile, à moins*

Je ne refuse point mon admiration à ces beaux Génies. Ils consoloient la Nature humaine des outrages qu'elle recevoit de la superstition & de la Barbarie. Ils étoient, en quelque sorte ; les Précurseurs de cette RAISON qui devoit *mettre en évidence la Vie & l'Immortalité*. Je leur appliquerois ; si je l'osois , ce qu'un Ecrivain , qui étoit mieux encore qu'un beau Génie , disoit des Prophetes ; *ils étoient des Lampes qui luisoient dans un lieu obscur*.

MAIS plus j'étudie ces Sages du Paganisme , & plus je reconnois qu'ils n'avoient point atteint à cette plénitude de Doctrine que je découvre dans les Ouvrages des *Pêcheurs* & dans ceux du *Faiseur de Tentes*. Tout n'est point homogène [4] dans les Sages du Paganisme , tout n'y est point du même prix , & j'y aperçois quelquefois la perle sur le fumier. Ils disent des choses admirables & qui semblent

qu'on n'y puisse parvenir par un moyen plus assuré , comme quelque Révélation divine.

Dans un autre endroit encore de l'*Epinomide*, le Sage Payen , parlant du Culte de la Divinité , s'énonce ainsi : *qui sera en état de nous l'enseigner si DIEU ne lui sert de Guide ?*

[4] Voyez la Note 1 du Chap. I de la Part. XIX.

tenir de l'inspiration ; mais, je ne fais ; ces choses ne vont point autant à mon Cœur que celles que je lis dans les Ecrits de ces Hommes que la Philosophie humaine n'avoit point éclairés. Je trouve dans ceux-ci un genre de pathétisme , une onction , une gravité , une force de sentiment & de pensée ; j'ai presque dit , une force de nerfs & de muscles que je ne trouve point dans les autres. Les premiers atteignent aux moelles de mon Ame ; les seconds à celles de mon Esprit. Et combien ceux-là me persuadent - ils davantage que ceux-ci ! c'est qu'ils sont plus persuadés ; ils ont vu, oui *Et touché*.

JE découvre bien d'autres caractères qui me paroissent différencier beaucoup les Disciples de l'ENVOYÉ de ceux de SOCRATE [5] & sur-tout des Disciples de ZE'NON. (6) Je m'arrête à

[5] LE plus sage des Philosophes Grecs. Il illustroit la Grece plus de quatre Siècles avant notre Ere. On sait que CICE'RON disoit de lui qu'il avoit fait descendre du Ciel la Philosophie pour l'introduire dans les Villes & dans les Maisons, &c. Il s'étoit consacré tout entier à la Morale, &c. PLATON & XE'NOPHON furent les plus illustres Disciples de ce grand Maître.

[6] AUTRE Philosophe Grec, Fondateur de la Secte des Stoïciens. Ce nom fut donné à cette Secte &c celui d'un Por-

considérer ces différences, & celles qui me frappent le plus font cet entier oubli de soi-même qui ne laisse à l'Ame d'autre sentiment que celui de l'importance & de la grandeur de son Objet, & au Cœur d'autre desir que celui de remplir fidèlement sa destination & de faire du bien aux Hommes; cette patience réfléchie qui fait supporter les épreuves de la vie, non point seulement parce qu'il est grand & philosophique de les supporter; mais, parce qu'elles sont des Dispensations d'une PROVIDENCE SAGE, aux yeux de LAQUELLE la résignation est le plus bel hommage; cette hauteur de pensées & de vues, cette grandeur de courage qui rendent l'Ame supérieure à tous les événemens, parce qu'elles la rendent supérieure à elle-même; cette constance dans le vrai & le bon que rien ne peut ébranler, parce que ce vrai & ce bon ne tiennent pas à l'opinion; mais qu'ils reposent sur une *démonstration d'Esprit & de Puissance*; cette juste appréciation des Choses...

tique où ZE'NON enseignoit. Il faisoit consister le *Souverain Bien* à vivre d'une manière conforme à ce qu'il nommoit la *Nature* & à suivre les conseils de la *Raison*. Il fleurissoit plus de deux Siècles avant notre Ère. La Secte des *Stoïciens* est de toutes les Sectes de l'Antiquité celle qui a produit les plus grands Hommes. *Si je pouvois cesser un instant de penser que je suis Chrétien, je voudrois être Stoïcien*, disoit l'Auteur de l'*Esprit des Loix*.

mais , combien de tels Hommes font-ils au-
dessus de mes foibles éloges ! ils se sont peints
eux-mêmes dans leurs E'crits : c'est là qu'ils
veulent être contemplés ; & quel parallele pour-
rois-je faire entre les E'leves de la SAGESSE
DIVINE & ceux de la Sagesse humaine ?

CHAPITRE IV.

L'Eglise primitive :

ses principes : ses mœurs.

Aveux tacites ou exprès des Adversaires.

CEs Sages du Paganisme qui disoient de si
belles choses & qui en faisoient tant penser
aux Adeptes , avoient-ils enlevé au Peuple un
seul de ses préjugés & abattu la moindre Idole ?
SOCRATE , que je nommerois l'Instituteur de
la Morale naturelle & qui fut dans le Paganisme
le premier Martyr de la Raïson ; le prodigieux
SOCRATE avoit-il changé le Culte d'Athenes &
opéré la plus légère révolution dans les mœurs
de son Pays ?

PEU de tems après la Mort de l'ENVOYÉ je vois se former dans un coin obscur de la Terre une Société dont les Sages du Paganisme n'avoient pas même entrevu la possibilité. Cette Société n'est presque composée que de SOCRA-
TES & d'ÉPICTÈTES. (1) Tous ses Membres sont unis étroitement par les liens de l'amour fraternel & de la bienveillance la plus pure & la plus agissante. Ils n'ont tous qu'un même Esprit, & cet Esprit est celui de leur FONDA-
TEUR. Tous adorent le GRAND ÊTRE en Esprit & en Vérité, & la Religion de tous consiste à visiter les Orphelins & les Veuves dans leurs afflictions, & à se préserver des impuretés du Siècle. . . . Ils prennent leurs repas avec joie & simplicité de cœur. . . . Il n'est point de Pautres parmi eux, parce que tous ceux qui possèdent des Fonds de Terre ou des Maisons les vendent & en apportent le prix aux Conducteurs de la So-

[1] ÉPICTÈTE, Philosophe Grec, & l'un de ceux qui ont le plus honoré la Secte des Stoïciens. Il vivoit dans le premier Siècle. Il fut Esclave d'un Officier de NÉRON qui le traitoit durement. Il mourut dans une extrême vieillesse. On a dit de lui qu'il étoit de tous les anciens Philosophes celui dont la Doctrine se rapprochoit le plus du Christianisme. Ses mœurs étoient plus douces & plus sociables que celles de la plupart des Stoïciens. Il disoit que toute la Philosophie étoit renfermée en ces deux mots; *supportez & absentez-vous*. Il fut toujours un Exemple vivant de cette admirable Philosophie pratique.

ciété. En un mot ; je crois contempler un nouveau Paradis terrestre ; mais dont tous les Arbres sont des *Arbres de Vie*.

QUELLE est donc la Cause secrète d'un si grand Phénomene moral ? par quel prodige inconnu à tous les Siecles qui ont précédé, vois-je naître au sein de la corruption & du fanatisme une Société dont le principe est l'amour des Hommes, la fin leur bonheur, le mobile l'approbation du SOUVERAIN JUGE, l'Espérance la Vie éternelle ?

M'ABUSEROIS - JE ? le premier Historien [2] de cette Société en auroit-il exagéré les vertus, les mœurs, les actions ? Mais, les Hommes dont il parloit n'avoient guere tardé à se faire connoître dans le Monde : ils étoient environnés, pressés, observés, persécutés par une foule d'ennemis & d'envieux ; & si l'adversité manifeste le caractère des Hommes, je dois convenir que jamais Hommes ne purent être mieux connus que ceux-ci. Si donc leur Historien avoit exagéré, ou déguisé les Faits, est-il à croire qu'il n'eût point été relevé par des Contempo-

[2] Luc, A&.

raîns soupçonneux , vigilans , prévenus & qui n'étoient point animés du même intérêt ?

AU moins ne pourrai-je suspecter avec fondement le Témoignage que je lis dans cette fameuse *Lettre d'un Magistrat* [3] également éclairé & vertueux , chargé par un grand Prince (4) de veiller sur la conduite de ces Hommes nouveaux que la Police surveille par-tout. Ce Témoignage si remarquable est celui que rendoient à la nouvelle Société ceux-mêmes qui l'abandonnoient & la trahissoient ; & c'est ce même Témoignage , que le Magistrat ne contredit point , qu'il met sous les yeux du Prince.

” Ils affuroient que toute leur erreur ou leur „ faute avoit été renfermée dans ces points :

[3] PLINÉ le jeune : Lettre 97 , Liv. X. Traduct. de SACY. On sait que PLINÉ étoit Consulaire & Gouverneur de la Bithynie & du Pont.

[4] TRAJAN. †† Ce grand Prince qui n'aimoit pas la nouvelle Société , par ce qu'il en redoutoit les progrès , fut pourtant si frappé du rapport de PLINÉ , qu'il interdit l'odieuse voie des délations secrètes & anonymes contre les Membres présumés de cette Société , & ne voulut pas même permettre une Inquisition de Police. *Il ne faut pas en faire perquisition* , répondoit-il à PLINÉ ; *mais s'ils sont accusés & convaincus , il faut les punir.*

„ qu'à un jour marqué ils s'assembloient avant
 „ le lever du Soleil , & chantoient tout-à-tour
 „ des vers à la louange du CHRIST , comme
 „ s'il eût été DIEU ; qu'ils s'engageoient par
 „ serment , non à quelque crime , mais à ne
 „ point commettre de vol ni d'adultère , à ne
 „ point manquer à leur promesse , à ne point
 „ nier un dépôt ; qu'après cela ils avoient cou-
 „ tume de se séparer , & ensuite de se rassem-
 „ bler pour manger en commun des mets in-
 „ nocens. „

IL me semble que je n'ai point changé de lecture & que je lis encore l'Historien de cette Société extraordinaire. Ceux qui rendoient un Témoignage si avantageux à ses principes & à ses mœurs , étoient pourtant des Hommes (†) qui , assurés de la protection du Prince & de ses Ministres , auroient pu la calomnier impunément. Le Magistrat ne combat point ce Témoignage ; il n'a donc rien à lui opposer ? il avoue donc tacitement ces principes & ces mœurs ? *Est-ce le nom seul que l'on punit en eux , dit-il , ou sont-ce les crimes attachés à ce nom ?* il in-

[5] †† C'E'TOIENT des Apostats qui abjuroient le Christianisme & retournoient au Paganisme pour se soustraire aux châtimens ou pour conserver ou obtenir des avantages temporels.

finue donc très-clairement que c'étoit un *nom* qu'on punissoit, plutôt que des *crimes*? Quel accord singulier entre deux E'crivains dont les opinions religieuses & les vucs étoient si différentes! quel monument! quel éloge! Le Magistrat est contemporain de l'Historien: tous deux voient les mêmes Objets & presque de la même manière. Seroit-il possible que la vérité ne fût point là?

MAIS, le Magistrat fait un reproche à cette Société d'Hommes de bien, & quel est ce reproche? *une opiniâtreté & une inflexible obstination qui lui paroissent punissables. J'ai jugé, ajoute-t-il; qu'il étoit nécessaire d'arracher la vérité par la force des tourmens.... Je n'ai découvert qu'une mauvaise superstition portée à l'excès.*

ICI le Magistrat ne voit plus comme l'Historien; *mauvaise superstition*: c'est que ce ne sont plus des faits, des mœurs que le Magistrat voit; c'est une Doctrine; & pour être bien vue, cette Doctrine demandoit des yeux plus exercés dans ce genre d'observation. Je fais d'ailleurs beaucoup d'attention à l'heureuse opposition qui se rencontre ici entre les deux E'crivains: elle me paroît concourir, comme le reste

à mettre la vérité dans tout son jour. Ce n'est point comme un Partisan secret de la nouvelle Secte que le Magistrat en juge; c'est au travers de tous ses préjugés de naissance, d'éducation, de Philosophie, de Politique, de Religion, &c. J'aime à apprendre de lui cette *inflexible obstination*: quel est donc le sujet d'une *obstination* qui résiste à la force des tourmens? Seroit-ce quelque'opinion particuliere? non; ce sont des Faits & des Faits dont tous les Sens ont pu juger.

†† Je trouve en faveur de la nouvelle Société un autre Témoignage qui ne me frappe guere moins que celui du Gouverneur de la Bithynie; je parle du Témoignage du mordant & ingénieux LUCIEN, [6] un des meilleurs Écrivains & des plus beaux-Esprits du même Siècle, & qui exerça aussi une des principales Magistratures dans une grande Province de l'Empire. " Le Législateur des Chrétiens, dit-il, (7) leur persuade qu'ils sont tous Freres...

[6] IL naquit sous l'Empire de TRAJAN, & mourut dans un âge très-avancé sous celui de MARC-AURELE qui l'avoit élevé à la Préfecture d'E'gypte.

[7] *De Mortis Peregrini.*

„ ils se séparent de nous ; ils renient les Dieux
 „ des Grecs ; ils adorent leur Docteur cruci-
 „ fié , & conforment leur vie à ses Loix. Ils
 „ méprisent les richesses ; tout est commun en-
 „ tr'eux , & ils sont constants dans leur Foi....
 „ Jusqu'à ce jour , ils adorent ce grand Homme
 „ crucifié dans la Palestine. „ Je m'arrête sur-
 tout à ce mot si remarquable , *leur persuade*
qu'ils sont tous Freres , & je me rappelle aussitôt
 ces belles paroles du MAÎTRE *c'est à ceci*
qu'on reconnoitra que vous êtes mes Disciples , si
vous avez de l'amour les uns pour les autres.
 Ainsi , l'amour fraternel étoit bien la livrée des
 premiers Sectateurs de cette RELIGION donc
 qui fait de l'aimable Charité une de ses prin-
 cipales Loix , & c'est des E'crivains mêmes du
 Paganisme que je tiens la confirmation d'un fait
 qui dépose si clairement en faveur de l'Origine
 céleste de cette admirable Doctrine. (8)

[8] SI le Genre de cet E'crit le comportoit je citerois
 bien d'autres Témoignages avantageux que les Auteurs Payens
 ont rendus aux vertus & aux mœurs des premiers Chrétiens.
 On en trouvera un bon nombre dans la plupart des Apolo-
 gistes. On se bornera à consulter là-dessus les sçavans E'crits
 d'un COLONIA ou d'un BULLET.



CHAPITRE V.

Les succès du Témoignage.

Remarque sur les Martyrs.

LA Société naissante se fortifie de jour en jour ; elle s'étend de proche en proche , & partout où elle s'établit je vois la corruption , le fanatisme , la superstition , les préjugés , l'idolâtrie tomber au pied de la Croix du FONDATEUR.

BIENTÔT la Capitale du Monde se peuple de ces Néophytes ; elle en regorge : *multitudo ingens*. (1) Ils inondent les plus grandes Provinces de l'Empire , & c'est encore de ce même Magistrat , (2) l'ornement de son Pays & de son Siècle que je l'apprends. Il étoit Gouverneur de deux grandes Provinces , la Bithynie & le Pont. Il écrit à son Prince : " l'affaire „ m'a paru digne de vos réflexions par la mul-

[1] TACITE sur NÉRON.

[2] PLINIE le jeune, dans la même Lettre.

„ titude de ceux qui sont enveloppés dans ce
 „ péril ; car un très-grand nombre de Person-
 „ nes de tout Age , de tout Ordre , de tout
 „ Sexe , sont & seront tous les jours impli-
 „ quées dans cette accusation. Ce mal conta-
 „ gieux n'a pas seulement infecté les Villes ; il
 „ a gagné les Villages & la Campagne.... Ce
 „ qu'il y a de certain , c'est que les Temples
 „ étoient presque déserts , les Sacrifices négligés
 „ & les Victimes presque sans Acheteurs. „

CORINTHE , Ephese , Thessalonique , Philip-
 pes , Colosses & quantité d'autres Villes plus
 ou moins considérables m'offrent une foule de
 Citoyens qui embrassent la nouvelle Doctrine.
 Je trouve l'Histoire de la Fondation de ces So-
 ciétés particulières , non seulement dans l'His-
 torien de la grande Société dont elles faisoient
 partie , mais encore dans les *Lettres* de ce Dis-
 ciple infatigable qui les a fondées.

Je vois la Tradition orale s'unir ici à la Tra-
 dition écrite & concourir avec elle à conserver
 & à fortifier le Témoignage. Je vois les Disci-
 ples du second Siecle donner la main à ceux
 du premier , un IRE'NE'E [3] recevoir d'un Po-

[3] L'UN des plus savans Peres Grecs. Il naquit dans la

LYCARPE [4] ce que celui - ci avoit lui - même
reçu d'un des premiers Témoins oculaires, [5]

Grece selon les uns, l'an 97 ; selon d'autres, l'an 120, ou
140. Il avoit été dans sa jeunesse Disciple de POLYCARPE.
Il fut Evêque de Lyon. On place sa mort à l'an 202. „ La
„ Tradition des Apôtres, disoit ce Pere, s'est répandue dans
„ tout l'Univers, & tous ceux qui cherchent la vérité dans
„ sa source trouveront cette Tradition consacrée dans chaque
„ Eglise. Nous pourrions faire un dénombrement de tous
„ ceux que les Apôtres ont constitués Evêques dans ces Eglises
„ & de tous leurs successeurs jusqu'à nos jours. . . C'est
„ par une telle succession non interrompue que nous avons
„ reçu la Tradition qui subsiste actuellement dans l'Eglise,
„ de même que la Doctrine de la Vérité, telle qu'elle a été
„ prêchée par les Apôtres. „ Voyez la Note 15 du Chap. I
„ de la Part. XX.

[4] ÉVÊQUE de Smyrne & Conducteur des Eglises d'Asie.
Il avoit été Disciple de S. JEAN, & il se plaisoit à raconter
les Discours qu'il avoit ouïs de la bouche de cet Apôtre.
„ POLYCARPE, écrivoit IRE'NE'E, enseigne les mêmes choses
„ qu'ont enseigné les Apôtres ; il a conversé avec plusieurs
„ de ceux qui ont vu le CHRIST. . . Je l'ai vu dans ma
„ jeunesse, car il a vécu long-tems, & a souffert le plus
„ glorieux Martyre dans une très-grande vieillesse. „

[5] „ JE pourrais, dit encore IRE'NE'E, marquer la
„ place où POLYCARPE enseignoit : Je pourrais décrire sa
„ façon de vivre & tout ce qui caractérisoit sa Personne. Je
„ pourrais encore rendre les Discours qu'il tenoit au Peuple
„ & tout ce qu'il racontoit de ses conversations avec JEAN
„ & avec d'autres qui avoient vu le SEIGNEUR. Tout ce
„ qu'il disoit de sa Personne, de ses Miracles & de sa Doc.

& cette Chaîne de Témoignages traditionnels se prolonger sans interruption dans les Ages suivans, &c.

LES Princes & leurs Ministres exercent de tems en tems sur l'innocente Société des cruautés inconnues aux nations les plus barbares & qui font frémir la nature : & c'est au milieu de ces horribles persécutions que cette Société s'enracine & se propage de plus en plus.

CEPENDANT , ce n'est pas tant cet effet assez naturel des persécutions qui excite mon attention , que l'espèce très-nouvelle du Martyre. De violentes contradictions peuvent irriter & exalter les Ames. Mais , ces milliers de Martyrs qui expirent dans les tortures ne sont pas des Martyrs de l'Opinion : ils meurent volontairement pour attester des *Faits*. Je connoissois des Martyrs de l'Opinion : il y en a eu dans tous les tems & presque dans tous les lieux : il en

trine, il le rapportoit comme il le tenoit des Témoins oculaires de la Parole de Vie : tout ce que disoit là-dessus ce saint Homme étoit exactement conforme à nos Écritures. EUSEBE, L. v, Chap. xv & xx. Voyez les Notes de M. SEIGNEUX sur l'Ouvrage d'ARISTON, pag. 228, 229; T. II de la première Édition.

est encore dans ces Contrées malheureuses [6] que la folle superstition tyrannise : mais je ne connois que les Disciples de l'ENVOYÉ qui soient morts pour attester des *Faits*.

J'OBSERVE encore que ceux qui se sacrifient si courageusement pour soutenir ces Faits, ne sont point attachés à leur Croyance par la naissance, par l'éducation, par l'autorité ni par aucun intérêt temporel. Cette Croyance choque, au contraire, tout ce qu'ils ont reçu de la naissance, de l'éducation, de l'autorité, & elle ne choque pas moins leur intérêt temporel. Il n'y a donc que la plus forte conviction de la certitude des Faits qui puisse me fournir la raison suffisante de ce dévouement si volontaire aux souffrances & à une mort souvent cruelle.

ENFIN ; après trois Siècles de travaux, d'épreuves, de tourmens ; après avoir combattu pendant trois Siècles avec les armes de la patience & de la charité ; la Société triomphe : la nouvelle RELIGION monte sur le Trône des CÉSARS ; [7] les Idoles sont renversées & le Paganisme expire.

[6] L'Inde.

[7] Par la conversion de l'Empereur CONSTANTIN environ l'an 325.

CHAPITRE VI.

Continuation du même Sujet.

Foiblesse apparente des Causes :

grandeur, rapidité, durée de l'Effet.

Obstacles à vaincre :

moyens qui en triomphent.

*Voies de la PROVIDENCE dans l'établissement
du CHRISTIANISME.*

QUELLE étonnante Révolution viens-je de contempler ? quels hommes l'ont opérée ? quels obstacles ont-ils eu à surmonter ?

UN HOMME pauvre qui n'avoit pas où reposer sa Tête, & qui passoit pour le Fils d'un Charpentier, & qui a fini ses jours par un supplice infâme, a fondé cette RELIGION victorieuse du Paganisme & de ses Monstres.

CET HOMME s'est choisi des Disciples dans

la lie du Peuple ; il les a pris la plupart parmi de simples Pêcheurs , & c'est à de tels Hommes qu'il a confié la charge de publier sa RELIGION par toute la Terre : *allez & instruisez toutes les Nations. . . . Vous me servirez de Témoins jusqu'aux extrémités de la Terre.*

ILs obéissent à la voix de leur MAÎTRE : ils annoncent aux Nations la DOCTRINE DE VIE : ils leur attestent la *résurrection du Crucifié* , & les Nations croient au Crucifié & se convertissent.

VOILA le grand Phénomène moral que j'ai à expliquer : voilà cette Révolution plus surprenante que toutes celles que l'Histoire consacre , dont il faut que j'assigne la raison suffisante.

JE jete un coup d'œil rapide sur la face du Monde avant la naissance de cette grande Révolution. Deux Religions principales s'offrent à mes regards , le Théïsme [1] & le Polythéïsme. [2]

[1] LA Croyance d'un seul DIEU & d'une PROVIDENCE.

[2] LA Croyance de la pluralité des Dieux. . .

JE ne parle pas du Théisme des Philosophes Payens : ce très-petit nombre de Sages qui, comme ANAXAGORE [3] ou SOCRATE, attribuoient l'Origine des Choses à un *Esprit Eternel*; ces Sages, dis-je, ne faisoient point un Corps, & laissoient le Peuple dans la fange du préjugé & de l'idolâtrie. Ils avoient la main pleine de vérités & ne daignoient l'ouvrage que devant les Adeptes.

JE parle du Théisme de cette Nation si singulière & si nombreuse, séparée par ses Loix, par ses coutumes, par ses préjugés mêmes de toutes les autres Nations, & qui croit tenir sa Religion & ses Loix de la MAIN de DIEU. Cette Nation est fortement persuadée que cette Religion & ces Loix ont été appuyées de Miracles éclatans & divers : elle est fort attachée à son culte extérieur, à ses Usages, à ses Traditions ; & quoiqu'elle soit fort déchue de sa première splendeur & soumise à un Joug étranger, elle conserve encore tout l'orgueil de son ancienne Liberté, & pense être l'unique Objet des complaisances du CRE'ATEUR :

(3) PHILOSOPHE Grec, né 500 ans avant notre Ere. Il fut surnommé l'*Esprit*, parce qu'il croyoit qu'un *Esprit* étoit la Cause de l'Univers. Il appelloit le Ciel sa Patrie.

elle méprise profondément les autres Nations ; & fait profession d'attendre un Libérateur qui lui assujétira l'Univers.

LE Polythéisme est à-peu-près la Religion universelle & par-tout la dominante. Il revêt toutes sortes de formes suivant le Climat & le Génie des Peuples. Il favorise toutes les passions & même les plus monstrueuses. Il abandonne le cœur, mais il retient quelquefois la main. Il flatte tous les Sens & associe la *Chair avec l'Esprit*. Il présente aux peuples les exemples fameux de ses Dieux, & ces Dieux font des Monstres de cruauté & d'impureté, qu'il faut honorer par des cruautés & des impuretés. Il fascine les yeux de la Multitude par ses Enchantemens, par ses Prodiges, par ses Augures, par ses Devinations, par la pompe de son Culte, &c. Il élève des Autels au vice, & creuse des Tombeaux à la vertu.

COMMENT les *Pêcheurs*, transformés en Missionnaires, persuaderont-ils aux *Théistes* dont il s'agit que tout ce Culte extérieur, si majestueux, si ancien, si vénéré n'est plus ce que DIEU demande d'eux & qu'il est aboli pour toujours, que toutes ces Cérémonies si augustes, si mystérieuses, si propres à étonner les Sens ne sont

que l'Ombre des Choses dont on leur présente le Corps ? Comment les forcer à reconnoître que ces Traditions auxquelles ils sont si attachés de cœur & d'esprit ne sont que des *Commandemens d'Hommes* & qu'elles anéantissent cette *Loi* qu'ils croient divine ? Comment sur-tout les Pêcheurs persuaderont-ils à ces orgueilleux *Théistes* que cet Homme si abject, que leurs Magistrats ont condamné & qui a expiré sur une Croix est lui-même ce grand *Libérateur* qui leur avoit été annoncé & qu'ils attendoient ; qu'ils ne sont plus les seuls Objets des Graces extraordinaires de la PROVIDENCE, & que toutes les Nations de la Terre sont appelées à y participer ? &c.

COMMENT des Pêcheurs abattront-ils ces verres à facettes [4] qui sont sur les yeux du grossier *Polythéiste*, & qui lui font voir presque autant de Dieux qu'il y a d'Objets dans la Nature ? Comment parviendront-ils à spiritualiser ses idées, à le détacher de cette Matière morte à laquelle il est incorporé, & à le convertir au DIEU VIVANT ? Comment l'arracheront-ils aux plaisirs séduisans des Sens, aux

[4] Verres qui multiplient les images des objets.

voluptés de tout genre ? (5) Comment purifieront-ils & ennobliront-ils toutes les affections ? Comment en feront-ils un Sage & plus qu'un Sage ? Comment retiendront-ils son cœur autant que sa main ? Comment sur-tout lui persuaderont-ils de rendre ses hommages à un homme flétri par un supplice ignominieux , & convertiront-ils aux yeux du Polythéiste *la folie de la Croix en sagesse* ?

COMMENT les Hérauts du *Crucifié* porteront-ils leurs nouveaux Sectateurs à renoncer à leurs intérêts temporels les plus chers , à vivre dans le mépris , dans l'humiliation , dans l'opprobre , à braver tous les genres de douleurs & de supplices , à résister à toutes les tentations & à persévérer jusqu'à la mort dans une DOCTRINE qui ne leur promet de dédommagement que dans une autre vie ?

PAR quels moyens est-il donc arrivé que les

[5] QUAND on considère l'affreux tableau que l'Apôtre des Gentils trace des mœurs des Payens , *Rom. 1.* , on seroit tenté de croire qu'il a trop noirci ce tableau : mais lorsqu'on vient à consulter les Historiens contemporains , un TACITE , un SUETONE , on y retrouve les mêmes peintures , & on en trouve de plus affreuses encore dans les Poètes du même Siècle. Voyez FLEURY *Mœurs des Chrétiens* ; pag. 27 , l'édition de Bruxelles , 1753.

Pêcheurs de Poissons sont devenus *des Pêcheurs d'Hommes* ? comment a-t-il été possible qu'en moins d'un demi-Siècle tant de Peuples divers aient embrassé la nouvelle DOCTRINE ? Comment le *grain de Senevé est-il devenu un grand Arbre* ? comment cet Arbre a-t-il ombragé de si grandes contrées ?

Je fais qu'en général les Hommes ne sont pas ennemis de la sévérité en Morale ; c'est qu'elle suppose un plus grand effort ; c'est que les Hommes ont un goût naturel pour la perfection ; ce n'est point qu'ils la cherchent toujours ; mais, ils l'aiment toujours au moins dans la spéculation. Une pauvreté volontaire , un grand désintéressement , un genre de vie pénible , laborieux s'attirent facilement l'attention & l'estime des Hommes. Ils admireront volontiers tous cela pourvu qu'on ne les oblige point à le pratiquer.

Si donc cette nouvelle DOCTRINE qui est annoncée au Monde étoit purement *spéculative* , je concevrois sans beaucoup de peine qu'elle auroit pu obtenir l'estime & même l'admiration de quelques Peuples. Ils l'auroient regardée comme une nouvelle Secte de philosophie , & ceux

qui la professoient auroient pu leur paroître des Sages d'un Ordre très-particulier.

MAIS , cette DOCTRINE ne consiste point en pures spéculations ; elle est toute pratique ; elle l'est essentiellement & au sens le plus étroit : elle est le Genre le plus relevé de l'Héroïsme pratique : elle suppose le renoncement le plus entier à soi-même , combat toutes les passions , enchaîne tous les penchans , réprime tous les desirs , ne laisse au cœur que l'Amour de DIEU & du Prochain , exige des sacrifices continuels & les plus grands sacrifices , & ne propose jamais que des récompenses que l'œil ne voit point & que la main ne palpe point.

Je conçois encore que les charmes de l'éloquence , l'appas des richesses , l'éclat des Dignités , l'influence du Pouvoir accrédi teront facilement une Doctrine & lui concilieront bien des Partisans.

MAIS , la Doctrine du *Crucifié* est annoncée par des Hommes simples & pauvres dont l'éloquence consiste plus dans les choses que dans les mots ; par des Hommes qui publient des choses qui choquent toutes les opinions reçues ; par des Hommes du plus bas Ordre & qui ne promettent

promettent dans cette Vie à leurs Sectateurs que des souffrances, des tortures & des croix. Et ce sont pourtant ces Hommes qui triomphent de la Chair & du Sang & convertissent l'Univers.

L'EFFET est prodigieux, rapide, durable; il existe encore : je ne découvre aucune Cause naturelle capable de le produire : il doit néanmoins avoir une Cause & quelque grande Cause : quelle est donc cette Cause ? *au nom du Crucifié les Boiteux marchent, les Léprieux sont rendus nets, les Sourds entendent, les Aveugles voient, les Morts ressuscitent.* Je ne cherche plus : tout est expliqué : le problème est résolu. Le LÉGISLATEUR de la Nature a parlé : les Nations l'ont écouté, & l'Univers a reconnu son MAÎTRE. [6] CELUI qui

[6] S'IL y avoit une LOI DIVINE qui ordonnât expressément à une Nation de croire aux Miracles que des Prophetes opéreroient au milieu d'elle; il faudroit que cette LOI reposât elle-même sur quelque grand Miracle; autrement elle ne seroit pas d'obligation *divine*, au sens rigoureux, puisqu'il ne seroit pas prouvé que DIEU LUI-même auroit parlé. Mais, parce que les Miracles ne sauroient être perpétuels & universels, il faudroit encore que ceux qui obéiroient aujourd'hui à cette LOI comme *divine*, la crussent telle sur les Témoignages qui auroient été rendus de vive voix & par écrit aux Miracles dont sa publication auroit été accompagnée. Il me semble donc que celui qui seroit né sous cette LOI ne seroit pas fondé à dire aujourd'hui; *ce n'est pas sur des Mi-*

voyoit dans le grain de Senevé le grand Arbre étoit donc l'ENVOYÉ de ce MAÎTRE QUI avoit choisi les choses foibles du Monde pour confondre les fortes.

† † LES Choses foibles du Monde. . . . ici j'invite le Lecteur qui fait se placer à une certaine hauteur pour contempler de ce Sommet élevé la Marche de la PROVIDENCE, à réfléchir avec moi sur les Voies admirables de sa SAGESSE dans l'établissement du CHRISTIANISME.

UNE RELIGION dont l'universalité embrassoit tous les Siècles, tous les Lieux, toutes les Nations, toutes les Conditions, tous les États de la Vie; une RELIGION qui étoit donnée sur la Tête des Rois comme sur celle du moindre

raeles, mais c'est sur la Législation que repose ma Foi à une Révélation : car il faudroit toujours que cette Législation eût été autorisée par des Miracles, pour être réputée divine par celui qui y seroit soumis; & s'il n'avoit pas vu lui-même ces Miracles, si ses Contemporains ne les avoient pas vus non plus, s'ils avoient été opérés un grand nombre de Siècles avant lui, il seroit à cet égard dans le même cas que ceux qui croient à la Mission du CHRIST sur les Témoignages rendus aux Miracles destinés à la confirmer. Je prie mon Lecteur de relire attentivement la Note 6 du Chap. VII de a Part, XIX, à laquelle celle-ci se rapporte : il en démentira mieux l'objet particulier de ces réflexions.

de leurs Sujets ; une RELIGION qui devoit sans cesse détacher le Cœur des choses terrestres , ennoblir , épurer , sublimer toutes les pensées , toutes les affections de l'Homme , le remplir , le pénétrer de la dignité de son Être & de la grandeur de sa fin , porter ses espérances jusques dans l'Eternité & l'associer ainsi aux INTELLIGENCES SUPÉRIEURES ; une RELIGION qui donnoit tout à l'Esprit & rien à la Chair , qui appelloit ses premiers Sectateurs aux plus grands Sacrifices , parce qu'il n'est point de sacrifices que ne puissent faire des Hommes qu'elle instruit à *ne craindre que Dieu* ; que dirai-je enfin , pour concentrer mes foibles pensées sur une si haute Matière ! une RELIGION qui étoit la Perfection ou le Complément de la Loi naturelle , la Science des vrais Sages , la ressource des petits & la consolation des Malheureux ; une RELIGION si majestueuse dans sa simplicité , si sublime dans ses Enseignemens , si grande dans sa fin , si étonnante dans ses Effets , une telle RELIGION , dis-je , ne devoit point être donnée aux hommes par un ENVOYE' revêtu de la Majesté & de la pompe des Rois : il falloit que CRABU qui devoit commander aux Elémens & à la Mort n'eût par un Lien où reposer sa Tête , qu'il se désignât lui-même par l'humble titre de *Fils de l'Homme* , qu'il

vint pour servir & non pour être servi, & qu'il lavât les pieds de ceux qui l'appelloient leur MAÎTRE & leur SEIGNEUR.

LES Choses foibles du Monde. . . . si cet ENVOYÉ devoit avoir un Précurseur, il étoit encore dans l'Ordre de cette ÉCONOMIE sublime que ce Précurseur vécût dans la pauvreté & dans la frugalité, que ses mœurs fussent austères, ses actions irréprochables, qu'il précédât sous des vêtemens grossiers le PRINCE de la Vie caché lui-même sous le voile d'une Chair infirme : il falloit encore que ce Précurseur rappellât les Hommes aux Devoirs les plus essentiels de l'Humanité, & qu'il leur enseignât une Doctrine qui fût comme une préparation à la Doctrine plus complète & plus relevée du SOUVERAIN DOCTEUR : il falloit enfin, qu'il annonçât & qu'il caractérisât par des traits frappans CELUI qui venoit après lui.

LES choses foibles du Monde. . . . par une suite de ces mêmes Vues si supérieures à toutes les Vues humaines, l'ENVOYÉ du TRES-HAUT devoit naître d'une Vierge, dans une Famille obscure, mais issue d'un Sang illustre & auquel d'anciens Oracles avoient fait les plus magnifiques promesses : cette naissance de-

voit être annoncée à de simples Bergers , & les HÉRAUTS CÉLESTES chargés de la célébrer par leurs Hymnes devoient instruire ces Bergers de l'objet & de l'étendue de la Mission du CHRIST ; *paix sur la Terre & Bienveillance envers les Hommes : Bienveillance.* non point envers une seule Nation , mais envers toutes les Nations ; *Bienveillance.* non point envers une seule Génération , mais envers toutes les Génération ; la Bienveillance du TRES-BON embrasse le Genre humain entier, c'est que le TRES-BON est le Pere du Genre-humain.

LES choses foibles du Monde. que de traits ne découvert-je point encore dans cette Dispensation merveilleuse de la Providence , qui tendent tous à détourner les regards des Hommes des Grandeurs humaines pour les concentrer sur la véritable Grandeur ! cet ENFANT, *le desiré des Nations* , naît dans une hotellerie ; il a pour berceau une crèche & passe pour le fils d'un Charpentier : mais CELUI aux pieds duquel tous les Trônes devoient un jour s'abaisser , devoit-il emprunter sa Gloire de l'éclat des Trônes ? CELUI qui devoit commander à la Nature & aux Esprits , devoit-IL être armé de la Puissance des Rois ? & parce qu'IL pouvoit conférer à ses Ministres le Pouvoir de commander

comme lui à la Nature & aux Esprits, il devoit choisir ses Ministres parmi les Pêcheurs & les Péagers & donner à de tels Hommes la charge d'enseigner les Nations & de réformer l'Univers.

CHAPITRE VII.

Difficultés générales.

*Que la Lumière de l'E'VANGILE ne s'est point
autant répandue que la grandeur de sa
Fin paroïssoit l'exiger, &c.*

*Que la plupart des Chrétiens font peu de progrès
dans la vertu.*

Réponses.

NE précipité-je point mon Jugement ? ne me pressé-je point trop de croire & d'admirer ? l'univers a-t-il reconnu son MAÎTRE ? cette DOCTRINE salutaire a-t-elle réformé l'Univers entier ? Je jette les yeux sur le Globe, & je vois avec étonnement que cette LUMIERE CÉLESTE n'éclaire qu'une petite Partie de la Terre, & que tout le reste est couvert d'épaisses ténèbres. Et encore dans les Portions éclairées combien découvert-je de Taches !

CETTE difficulté ne me paroît pas considérable. Si cette Doctrine de vie doit durer autant que l'État présent de notre Globe, que sont dix-sept Siècles relativement à la durée totale ? peut-être ce que dix-sept jours ou dix-sept heures sont à dix-sept Siècles. Jugerai-je de la durée de cette RELIGION comme de celle des Empires ? tout Empire est comme l'Herbe & toute la gloire des Empires comme la fleur de l'herbe ; l'herbe sèche, sa fleur tombe, mais la RELIGION du SEIGNEUR demeure : elle survivra à tous les Empires : son Chef doit régner jusqu'à ce que DIEU ait mis tous ses Ennemis sous ses pieds. Le dernier Ennemi qui sera détruit c'est la Mort.

J'EXAMINE de plus près la difficulté, & je m'apperçois qu'elle revient précisément à celle que je pourrois élever sur la distribution si inégale de tous les dons & de tous les biens soit de l'esprit, soit du Corps. Cette seconde difficulté bien approfondie me conduit à une absurdité palpable. Les dons de l'Esprit, comme ceux du Corps, tiennent à une foule de circonstances physiques enchaînées les unes aux autres, & cette chaîne remonte

jusqu'au premier instant de la Création. Afin donc que tous les Hommes eussent possédé les mêmes dons & au même degré, il auroit fallu en premier lieu qu'ils ne fussent point nés les uns des autres ; car combien la génération ne modifie-t-elle pas l'organisation primitive des Germes ! Il auroit fallu en second lieu que tous les Hommes fussent nés dans le même Climat, se fussent nourris des mêmes alimens, qu'ils eussent eu le même Genre de vie, la même E'ducation, le même Gouvernement ; &c. car pourrois-je nier que toutes ces choses n'influent plus ou moins sur l'Esprit ? Ici la plus légère cause porte ses influences fort au-delà de ce que je puis penser.

AINSI, pour opérer cette égalité parfaite de dons entre tous les Individus de l'Humanité, il auroit fallu que tous ces Individus eussent été jetés dans le même moule ; que la Terre eût été éclairée & échauffée par-tout également ; que ses Productions eussent été les mêmes par-tout ; qu'elle n'eût point eu de Montagnes, de Vallées, &c. &c. Je ne finirois point si je voulois épuiser tout cela.

COMBIEN de pareilles difficultés qui saisissent d'abord un Esprit peu pénétrant, & dont il verroit sortir une foule d'absurdités s'il étoit

capable de les analyser ! L'Esprit se tient volontiers à la surface des Choses ; il n'aime pas à les creuser , parce qu'il redoute le travail & la peine. Quelquefois il redoute plus encore la *Vérité*.

Si donc l'Etat des choses ne comportoit point que tous les Hommes participassent aux mêmes dons & à la même mesure de dons , pourquoi m'étonnerois-je qu'ils n'aient pas tous la même Croyance ? Combien la Croyance elle-même est-elle liée à l'ensemble des circonstances physiques & des circonstances morales !

MAIS cette RELIGION SAINTE qui me paroît si bornée dans ses progrès & qu'un Cœur bienfaisant voudroit qui éclairât le Monde entier , doit-elle demeurer renfermée dans ses limites actuelles comme dans des bornes éternelles ? Que de moyens divers la PROVIDENCE ne peut-ELLE point s'être réservés pour lui faire franchir un jour & avec éclat ces limites étroites où est elle renfermée ! Que de Monumens frappans , que de Documens démonstratifs ensevelis encore dans les entrailles de la Terre ou sous des ruines & qu'ELLE aura en tirer dans le tems marqué par sa SAGESSE ! Que de révolutions futures dans les grands Corps politiques

qui partagent notre Monde, dont elle a préordonné le tems & la maniere dans des Vues dignes de SA SOUVERAINE BONTÉ ! Ce Peuple, le plus ancien & le plus singulier de tous les Peuples ; ce Peuple dispersé & comme disséminé depuis dix-sept Siecles dans la Masse des Peuples , sans s'incorporer jamais avec elle , sans former jamais lui-même une Masse distincte ; ce Peuple Dépositaire fidele des plus anciens Oracles , Monument perpétuel & vivant de la Vérité des nouveaux Oracles ; ce Peuple , dis-je , ne sera-t-il point un jour dans la MAIN de la PROVIDENCE un des grands Instrumens de ses desseins en faveur de cette RELIGION qu'il méconnoît encore ? [1] Cette Chaîne des événe-

(1) PUISSE ce Peuple si vénérable par son antiquité & auquel vient le SALUT de tous les Peuples , ouvrir bientôt les yeux à la Lumiere , & célébrer avec les Chrétiens le SAINT d'Israël , le CHEF & le CONSOMMATEUR de la Foi ! Puisse l'Olivier sauvage n'oublier jamais qu'il a été enté sur l'Olivier franc ! Puissent tous les Enfans du CHRIST ne fermer plus leur cœur à ce Peuple infortuné que DIEU a aimé , qu'IL aime encore , qu'IL semble avoir confié à leurs soins , mis sous leur sauve-garde , & dont la conversion fera un jour leur consolation & leur joie ! Que ne puis-je hâter par mes desirs ce moment heureux , & prouver aux nombreux descendans d'ABRAHAM toute la vivacité des vœux que mon cœur forme pour leur rétablissement ! Sont-ils tombés sans ressource & point du tout : mais leur chute a donné occasion au Salut des Gentils , afin que le bonheur des Gentils leur donnât de l'émulation. Et

mens qui contenoit ça & là les Principes secrets des Effets *miraculeux*, ne renfermeroit-elle point de semblables Principes dans d'autres Portions de son étendue, dans ces portions que la nuit de l'avenir nous dérobe ; & les principes en se développant ne produiront-ils point un jour sur le Genre humain des changemens plus considérables encore que ceux qui furent opérés il y a dix-sept Siecles ? (2)

Si la DOCTRINE dont je parle ne produit pas de plus grands effets moraux chez la plupart de ceux qui la professent, l'attribuerai je à son imperfection ou au défaut de motifs suffisans ? Mais, connois-je aucune Doctrine dont les principes tendent plus directement au bonheur de la Société universelle & à celui de ses Membres ? En est-il aucune qui présente des motifs plus propres à influer sur l'Esprit & sur le Cœur ? Elle élève l'Homme mortel jusqu'au

si leur obéissance a fait la richesse du Monde, . . . que ne fera pas la conversion du Peuple entier ! . . . car si leur réjection a été la réconciliation du Monde, que sera leur rappel, sinon un retour à la Vie ? Rom. XI, 11, 12, 15.

(2) Consultez ce que j'ai exposé sur les *Miracles* dans les Chapitres IV, V, VI, Partie XVII. Chap. IX, Partie XVIII.

Trône de DIEU , & porte ses espérances jusques dans l'Eternité.

MAIS, en publiant cette LOI sublime , le LE* GISLATEUR de l'Univers n'a pas transformé en pures Machines les Etres intelligens auxquels IL la donnoit. IL leur a laissé le Pouvoir physique de la suivre ou de la violer. IL a mis ainsi dans leur main la décision de leur sort. IL a mis devant eux le bien & le mal , le bonheur & le malheur.

OBJECTER contre la DOCTRINE du FONDATEUR que tous ceux qui la professent ne sont pas Saints, c'est objecter contre la Philosophie que tous ceux qui la professent ne sont pas Philosophes. Hélas ! pourquoi cela encore est-il si vrai ! S'ensuit-il néanmoins que la Philosophie ne soit pas propre à faire des Philosophes ? Jugerois-je d'une Doctrine uniquement par ses effets ? ne ferai-je pas plus équitable si j'en juge par ses principes , par ses maximes, par ses motifs & par l'appropriation de toutes ces choses au but que je découvre dans cette Doctrine ? Si malgré l'excellence de cette Doctrine , si malgré son appropriation à son but , je suis forcé de reconnaître qu'elle n'atteint pas toujours ce but , j'en conclurai seulement que les préjugés , les pas-

sions , le tempérament affoiblisent ou détruisent souvent l'impression que cette Doctrine tend à produire sur les Ames. Je n'en ferai point du tout surpris ; parce que je concevrai facilement qu'un Etre intelligent & libre ne peut être contraint par des motifs , & que des raisons ne sont jamais des causes *nécessitantes*, des poids , des leviers , des ressorts. J'observerai encore que tous ceux qui professent extérieurement une Doctrine ne sont pas intimement convaincus de sa vérité.

ET s'il résulteroit de tout cela dans mon Esprit , que le nombre des vrais Sages qu'une certaine Doctrine peut produire est très-petit , je ne m'en étonnerois pas davantage ; parce que je comprendrois qu'une grande perfection en quelque genre que ce soit , ne sauroit jamais être fort commune , & qu'elle doit l'être bien moins encore dans le genre de la vertu que dans tout autre. Mais , je comprendrois aussi qu'une vertu moins parfaite n'en seroit pas moins vertu , comme l'Or n'en est pas moins Or quoiqu'il mêlé à des Matières qui ne sont point Or. Comme je voudrois être toujours équitable , je tiendrois compte à cette Doctrine des plus petits biens qu'elle produiroit & de tous les maux qu'elle préviendroit. Et s'il s'agissoit en particu-

lier d'une DOCTRINE qui prescrivit de faire le bien sans éclat, de faire de *bonnes œuvres* plutôt que de *belles œuvres* ; si elle exigeoit que la *main gauche ne sût pas* alors ce que feroit la *main droite*, j'en infererois l'impossibilité de calculer tout le bien dont la Société pourroit être redevable à une telle DOCTRINE.

CHAPITRE VIII.

Autre difficulté générale :

que les preuves du CHRISTIANISME ne sont pas assez à la portée de tous les Hommes.

Réponse.

Précis des raisonnemens de l'Auteur sur les Miracles & sur le Témoignage.

UNE autre difficulté s'offre à mon examen. Une DOCTRINE qui devoit être annoncée à tous les Peuples de la Terre ; une DOCTRINE qui devoit donner au Genre humain entier les Gages de l'immortalité ; une DOCTRINE qui

émanoit de la SAGESSE ELLE-même, ne devoit-elle pas reposer sur des preuves que tous les Hommes de tous les tems & de tous les lieux pussent saisir avec une égale facilité, & sur lesquelles ils ne pussent élever aucun doute raisonnable? Cependant, combien de Connoissances de divers genres ne sont point nécessaires pour recueillir, pour entendre & pour apprécier ces preuves! Combien de recherches profondes, pénibles, épineuses ces Connoissances ne supposent-elles point! combien le nombre de ceux qui peuvent s'y appliquer avec succès est-il petit! que de talens, que de sagacité, que de discernement ne faut-il point pour comparer les preuves entr'elles, pour estimer le degré de probabilité de chacune, pour juger de la somme des probabilités réunies, pour balancer les preuves par les objections, pour fixer la valeur des objections relatives à chaque genre de preuves, pour résoudre ces objections & former de tout cela des résultats qui engendrent la certitude! Une DOCTRINE qui supposoit tant de qualités rares de l'Esprit & du Cœur, tant de Connoissances, tant de recherches étoit-elle bien appropriée à tous les Individus de l'Humanité? étoit-elle bien propre à leur fournir des assurances raisonnables d'un Bonheur à venir? pouvoit-elle dissiper leurs doutes, fortifier &

accroître les espérances de la Raïson , *mettre en évidence la Vie & l'Immortalité ?*

JE ne me déguise point cette difficulté ; je ne cherche point à l'affoiblir à mes propres yeux ; je me la présente à moi-même dans toute sa force ; seroit-il possible qu'elle fût insoluble ? je veux m'en assurer ; je vais donc l'examiner de fort près & l'analyser si je le puis

J'AI reconnu avec évidence, (1) que l'Homme ne sauroit s'assurer par les seules lumières de sa Raïson de la certitude d'un État futur. Il ne pouvoit donc être conduit à cette certitude que par des Voies extraordinaires. Je conçois sans peine que l'acquisition de nouvelles Facultés ou seulement peut-être un grand accroissement de perfection dans ses Facultés actuelles auroit pu mettre cet État futur à la portée de sa Connoissance intuitive , & lui permettre de le contempler , en quelque sorte , comme il contemple son État actuel. Je conçois encore qu'une Révélation intérieure ou des Miracles extérieurs pouvoient donner à l'Homme cette certitude si nécessaire à son bonheur & suppléer ainsi à l'imperfection de ses Facultés actuelles.

[1] Chap. III de la Part. XVI.

MAIS, l'acquisition de nouvelles Facultés ou seulement un grand accroissement de perfection dans les Facultés actuelles de l'Homme auroit fait de l'Homme un Etre très-différent de celui que nous connoissons sous le nom d'Homme. Et comme toutes les Parties de notre Monde sont en rapport entr'elles & avec le Système entier, il est très-évident que si l'Homme, le principal Etre de notre Planete, avoit été changé, il n'auroit plus été en rapport avec cette Planete où il devoit passer les premiers instans de sa durée. Une Vue beaucoup plus perçante, un Toucher incomparablement plus délicat, &c. l'auroient exposé à des tourmens continuels. Il auroit donc fallu changer aussi l'Economie de la Planete elle-même, pour la mettre en rapport avec la nouvelle Economie de l'Homme.

J'APPERÇOIS donc que la difficulté, considérée sous ce point de vue, ne tend pas à moins qu'à demander pourquoi DIEU n'a pas fait une autre Terre? & demander cela, c'est demander pourquoi DIEU n'a pas créé un autre Univers? car la Terre est liée à l'Univers, comme l'Homme l'est à la Terre. L'Univers est l'Ensemble de tous les Etres créés. Cet Ensemble est systématique ou harmonique. Il ne s'y trouve pas une seule Piece qui n'ait sa raison dans

le Tout. Prétendrois-je que dans l'Ouvrage de l'INTELLIGENCE SUPREME il y ait quelque chose qui soit sans aucune liaison avec l'Ouvrage , & qui pourtant en fasse partie ? Si malgré l'extrême foiblesse de mes talens & de mes lumieres ; si malgré la grande, imperfection de mes Instrumens je ne laisse pas de découvrir tant de liaisons , de rapports , d'harmonie entre les diverses parties du Monde que j'habite ; si ces liaisons se multiplient , se combinent , se diversifient à mesure que je multiplie , que je combine & que je diversifie mes observations & mes expériences ; combien est-il probable que si mes Facultés & mes Instrumens étoient incomparablement plus parfaits , je découvrerois partout & jusques dans les moindres Parties , les mêmes liaisons , les mêmes rapports , la même harmonie ! Et cela devrait bien être , puisque les plus grandes Pieces sont toujours formées de Pieces plus petites ; celles - ci de plus petites encore ; &c. & qu'un Tout quelconque dépend essentiellement de l'ordre & des proportions des Parties qui le composent.

IL ne seroit donc point du tout philosophique de vouloir que l'AUTEUR de l'Univers eût changé l'Economie de l'Homme pour lui procurer plus de certitude sur son Etat à venir. Il ne le

seroit pas plus de vouloir qu'une Révélation intérieure lui en eût donné l'assurance : car une pareille Révélation auroit dû être universelle ou s'étendre à tous les Individus de l'Humanité : puisqu'il n'en étoit aucun à qui la certitude d'un Bonheur à venir ne fût également nécessaire. Mais , je l'ai déjà remarqué au commencement du Chapitre I de la Part. XVIII : il étoit dans l'analogie de l'Economie de l'Homme d'être conduit par les Sens & par la Réflexion : une Révélation intérieure & universelle qui se feroit perpétuée d'âge en âge auroit-elle été en rapport avec la Constitution présente de l'Homme ? Et si le bonheur dont il devoit jouir dans son E'tat futur avoit été lié dès l'Origine des Choses à l'application qu'il devoit faire de sa Raison à la recherche des fondemens de ce bonheur , comment auroit-il pu appliquer sa Raison à cette belle recherche dès qu'une Révélation intérieure & irrésistible auroit rendu inutile cet exercice de son Intelligence ?

IL restoit une autre Voie extraordinaire qui pouvoit conduire l'Homme à cette certitude si desirable que la Raison seule ne pouvoit lui fournir. Cette Voie étoit celle de Miracles palpables , éclatants , nombreux , divers , enchaînés les uns aux autres & liés indissolublement à des

circonstances qui les caractérisassent & en déterminassent la fin. Il est bien manifeste que cette Voie extraordinaire étoit la seule, à nous connue, qui ne changeât rien à la Constitution présente de l'Homme & qui laissât un libre exercice à toutes ses Facultés.

MAIS, si les Miracles étoient destinés à manifester aux Hommes les Volontés du GRAND ETRE; s'ils étoient en quelque sorte, l'expression physique de ces Volontés, tous les Hommes avoient un droit égal à cette faveur extraordinaire; tous pouvoient aspirer à voir des Miracles; & si pour satisfaire, comme je le disois, (2) aux besoins ou aux desirs de chaque Individu de l'Humanité, les Miracles avoient été universels & perpétuels, comment auroient-ils pu conserver leur qualité de *Signes extraordinaires*? comment auroient-ils été distingués du Cours ordinaire de la Nature? (3)

IL étoit donc dans la nature même des Miracles qu'ils fussent opérés dans un certain lieu

(2) - AU commencement du Chap. I de la Part. XVIII.

(3) JE prie qu'on relise ce que j'ai dit sur ce beau Sujet dans les Chap. IV, V, VI de la Part. XVII.

& dans un certain tems. Or ; cette relation au lieu & au tems ; cette relation nécessaire supposoit évidemment le Témoignage ou la Tradition orale & la Tradition écrite. La Tradition supposoit elle-même une certaine Langue qui fût entendue de ceux auxquels cette Tradition étoit transmise. Cette Langue ne pouvoit être universelle, perpétuelle, inaltérable ; une telle Langue n'étoit pas plus dans l'Economie de notre Planete qu'une ressemblance parfaite, soit physique, soit morale, entre tous les Individus du Genre humain.

Ainsi, c'étoit une suite naturelle de la vicissitude des Choses humaines que la Langue dans laquelle les Témoins des Faits miraculeux avoient publié leur Déposition devint un jour une Langue morte & qui ne fût plus entendue que des Savans. C'étoit encore une suite de cette même vicissitude des Choses de ce bas Monde que les Originaux de la Déposition se perdisent ; que les premières Copies de ces Originaux se perdisent aussi ; que les Copies postérieures présentaient un grand nombre de *variantes* ; qu'une multitude de petits Faits, de petites circonstances, très-connus des Contemporains, & propres à répandre du jour sur certains passages du Texte fussent inconnus à leurs Des-

cendans ; que bien d'autres connoissances plus ou moins utiles leur fussent inconnues encore ; &c. &c. C'étoit enfin une suite naturelle de l'Etat des Choses & de la nature des Facultés de l'Homme qu'on inventât un Art (4) qui eût pour objet direct l'interprétation du plus important de tous les Livres. Ce bel Art devoit donc naître ; il devoit éclairer les Sages , dissiper ou affoiblir les ombres qui obscurcissoient certaines vérités , & les Sages devoient éclairer & conduire le Peuple.

Je ne reviendrai pas à objecter que DIEU auroit pu prévenir par une intervention extraordinaire la chute de la Langue dans laquelle la Déposition avoit été écrite , qu'IL auroit pu prévenir par le même moyen la perte des Originaux de la Déposition , les oppositions , les altérations , les variantes du Texte : j'ai vu assez (5) combien une pareille objection seroit peu raisonnable , puisqu'elle supposeroit encore des Miracles continuels &c. J'ai reconnu aussi que ces oppositions , ces altérations , ces

(4) LA Critique qu'on pourroit appeller la *Logique* des Littérateurs ou des Commentateurs : Voy. la Note 2 du Chapitre VIII de la Partie XIX.

(5) Consultez le Chap. III de la Part. XX.

variantes du Texte ne portent point sur le fond ou l'ensemble de la Déposition , & qu'il n'est même jamais impossible de concilier les passages d'une manière satisfaisante. (6)

JE me rapproche de plus près de la difficulté que j'examine. Dès que la certitude d'un E'tat futur ne pouvoit reposer que sur des preuves de fait ; dès que la nature & le but des Miracles exigeoient qu'ils fussent opérés dans un certain lieu & dans un certain tems, il en résultoit nécessairement que les preuves d'un E'tat à venir devoient être soumises à l'examen de la raison , comme toutes les autres preuves de fait. Les preuves d'un E'tat à venir devoient donc être autant du ressort de la Critique que tout autre fait historique : elles devenoient donc ainsi l'objet le plus important des recherches des Savans ; & il entroit dans le Plan de la PROVIDENCE que les Savans recueilleroient ces preuves , les distribueroient dans un certain ordre , les développeroient , les éclairciroient , résoudroient les objections qu'elles feroient naître , composeroient de tout cela des Traités particuliers , & qu'ils feroient auprès du Peuple les

(6) Voyez le Chap. VIII de la Part. XEX , & les Chapitres II & III de la Part. XX

Interprètes de cette Déposition où étoient renfermées les *Paroles de la Vie éternelle*.

Je voudrois concentrer mes raisonnemens. L'Homme a deux moyens de connoître ; les Sens & la Réflexion. Ni l'un ni l'autre de ces moyens ni tous les deux ensemble ne pouvoient le conduire à une certitude morale sur son E'tat à venir ; ils étoient trop disproportionnés avec la nature des Choses qui faisoient l'Objet de cette certitude. Je l'ai montré. (7) L'Homme ne pouvoit donc être conduit à cette certitude que par quelque moyen extraordinaire. Mais , c'étoit un certain Etre intelligent & moral qu'il s'agissoit d'y conduire : c'étoit l'Homme ; c'est-à-dire , un Etre mixte doué de certaines Facultés , & dont les Facultés étoient renfermées dans certaines limites actuelles. Si donc le moyen extraordinaire dont je parle avoit consisté à donner à l'Homme de nouvelles Facultés ou à changer la portée actuelle de ses Facultés , ce n'auroit point été l'Homme qui auroit été conduit à cette certitude dont il est question ; il auroit été un Etre très-différent de l'Homme actuel. Il étoit donc nécessaire que ce moyen extraordinaire fût dans un tel rapport avec la

Constitution présente de l'Homme , que sans y apporter aucun changement , il pût suffire à convaincre la Raïson de la certitude d'un E'tat futur. Les Miracles étoient ce moyen ; car rien n'étoit plus propre que des Miracles à prouver aux Hommes que le MAÎTRE de la Nature *parloït*. (8) Mais, si les Miracles avoient été opérés en tout lieu & en tout tems , ils seroient rentrés dans le Cours ordinaire de la Nature , & il n'auroit plus été possible de s'assurer que le MAÎTRE de la Nature parloït. Il falloit donc que les Miracles fussent opérés dans un certain lieu & dans un certain tems. Ils devoient donc être soumis aux regles du Témoignage comme tous les autres faits. La Raïson devoit donc leur appliquer ces regles & juger par cette application de la réalité de ces Faits. Et parce que ces Faits étoient miraculeux , & que des Faits miraculeux exigent pour être crus un plus grand nombre de Témoignages & des Témoignages d'un plus grand poids , il étoit dans l'ordre de cette sorte de preuve qu'elle fût donnée par des Témoins qui réunissent au plus haut degré les conditions qui fondent aux yeux de la Raïson la crédibilité de quelque Fait que

(8) Voyez les Chap. IV, V, VII de la Part. XVII & le Chap. II de la Part. XVIII.

ce soit. (9) Je dis *de quelque Fait que ce soit*, parce qu'il me paroît très-évident que les Miracles n'en font pas moins des Faits, quoique ces Faits ne soient point renfermés dans la sphere des Loix communes de la Nature. Je l'ai déjà remarqué ailleurs : [10] la raison acquiescera donc aux preuves de fait que les Miracles lui fournissent, si en appliquant à ces preuves les regles de la plus saine Critique & cellès d'une Logique exacte, ces preuves lui paroissent solidement établies.

Je n'ajoute plus qu'une réflexion ; & j'aurai satisfait, je pense, à la difficulté que je me suis proposée au commencement de ce Chapitre. N'ai-je point exagéré beaucoup cette difficulté ? faut-il, en effet, de si grands talens & des connoissances si diverses & si relevées pour juger sainement des preuves de cette RÉVÉLATION que les besoins de l'Homme sollicitoient auprès de la BONTÉ SUPREME ? Un bon Esprit, un Esprit impartial & dégagé des préjugés d'une fausse Philosophie, un Cœur droit, une Ame

(9) Voyez le Chap. II de la Part. XVIII.

(10) JE prie qu'on relise avec attention le Chap. III de la Part. XVIII.

honnête, un degré assez médiocre d'attention ne suffisent-ils point pour apprécier des preuves palpables, rassemblées par les meilleurs Génies avec autant d'ordre que de clarté dans des Livres qu'ils ont su mettre à la portée de tout le Monde ? Afin qu'un Lecteur sensé puisse juger de la vérité d'une certaine Histoire & d'une certaine Doctrine, est-il rigoureusement nécessaire qu'il possède tous les talens & toutes les Connoissances des Auteurs qui ont rassemblé les preuves de cette Histoire & de cette Doctrine ? La décision de quelque Procès que ce soit exige-t-elle indispensablement que tous les Juges aient la même mesure de connoissances, les mêmes connoissances & les mêmes talens que les Rapporteurs ? N'arrive-t-il pas tous les jours qu'on est obligé de s'en rapporter aux Experts ou aux Maîtres de l'Art sur je ne fais combien de Choses plus ou moins nécessaires ? Pourquoi donc le Peuple ne s'en rapporteroit-il pas aux Savans sur le choix & sur l'appréciation des preuves de cette RÉVÉLATION dont ils tâchent de mettre la certitude à sa portée ? D'ailleurs, parmi ces preuves n'en est-il pas qui peuvent être saisies facilement par les Esprits les plus bornés ? Combien l'excellence de la Morale du FONDATEUR est-elle propre à frapper fortement les Ames

honnêtes & sensibles ! Combien le Caractere du FONDATEUR lui-même excite-t-il l'admiration & la vénération d'un Ami sincere de la vérité & de la vertu ! Combien ce Caractere s'est-il empreint dant celui de ses premiers Disciples ! quelle vie ! quelles mœurs ! quels exemples ! quelle Bienveillance ! quelle CHARITÉ ! Le Peuple ne sauroit-il saisir de telles Choses , & demeureroit-il froid à tout cela ? Il ne croira pas , si l'on veut , sur autant de preuves réunies qu'un Docteur ; mais il croira sur les preuves qui seront le plus à sa portée , & sa croyance n'en sera ni moins raisonnable ni moins pratique ni moins consolante.

CHAPITRE IX.

*Autre difficulté générale tirée de la Liberté
humaine.*

Réponse.

TOURNERAI - JE contre la DOCTRINE du FONDATEUR la *nécessité morale* des actions humaines ? Prétendrai-je que cette sorte de né-

cessité exclut toute imputation , & conséquemment toute Loi , toute Religion ? Ne verrai-je pas clairement que la nécessité morale n'est point du tout une vraie nécessité ; qu'elle n'est au fond que la certitude considérée dans les actions libres ? Parce que l'Homme ne peut pas ne point s'aimer lui-même ; parce qu'il ne peut pas ne se déterminer point pour ce que son Entendement a jugé le plus convenable ; parce que sa Volonté tend essentiellement au bien réel ou apparent , s'ensuit-il que l'Homme agisse comme une pure Machine ? s'ensuit-il que les Loix ne puissent point le diriger à sa véritable fin ; qu'il ne puisse point les observer ; qu'il n'ait point un Entendement , une Volonté , une Liberté ; que ses actions ne puissent point lui être imputées dans aucun sens ; qu'il ne soit point susceptible de bonheur & de malheur ; qu'il ne puisse point rechercher l'un & éviter l'autre ; qu'il ne soit point , en un mot , un Etre moral ? Je regrette que la pauvreté de la Langue ait introduit dans la Philosophie ce malheureux mot de *nécessité morale* , si impropre en soi , & qui cause tant de confusion dans une chose très-simple & qui ne sauroit être exposée avec trop de précision & de clarté. (1)

(1) VOYEZ ce que j'ai dit sur la Volonté & sur la Li-

berté dans les Chap. XII & XIX de l'*Essai anal. sur les Facultés de l'Ame*. Je n'ai rien négligé pour y ramener la question à ses termes les plus simples & les plus vrais. Voyez encore les Art. XII, XIII de l'*Analyse abrégée* de cet Ouvrage.

Les mouvemens des Corps sont d'une nécessité *physique* ; parce qu'ils résultent des Propriétés essentielles de la Matière. Un Corps est mu & il meut. Il ne peut ni n'être pas mu ni ne pas mouvoir.

Les déterminations des Esprits sont d'une nécessité *morale* ; parce qu'elles dépendent des Facultés de l'Esprit. Un Esprit n'est pas déterminé à agir, comme un Corps est déterminé à se mouvoir. Un Esprit se *détermine* & n'est jamais *déterminé*. Il se détermine sur la vue plus ou moins distincte des motifs. Ces motifs sont des idées présentes à l'Intelligence. Il juge du rapport ou de l'opposition des motifs avec les idées qu'il a du bonheur. Ce jugement est le principe moral de sa détermination. Cette détermination tient essentiellement à la nature de l'Intelligence & de la Volonté. Elle est d'une nécessité *morale*, parce qu'il seroit contradictoire à la nature d'un Etre moral ou doué d'Intelligence & de Volonté qu'il ne se déterminât pas pour ce qui lui paroît le plus conforme à son bonheur. La détermination est l'effet d'une *Force* qui est propre à l'Esprit, & qui n'est point mise en action par les motifs, comme la *Force motrice* des Corps l'est par l'impulsion. Comme l'Agent est très-différent, le Principe de l'action ne l'est pas moins. Enfin ; l'Etre moral a toujours le Pouvoir physique de se déterminer autrement dans chaque cas particulier. Mais, parce qu'il se détermine conformément aux Loix de la Sagesse, seroit-on fondé à dire que ses déterminations sont d'une nécessité *fatale* ? Ne seroit-ce pas confondre volontairement des Choses très-distinctes & qu'il est facile de distinguer ?

CHAPITRE X.

Suite des difficultés générales.

*Que la DOCTRINE E'VANGE'LIQUE ne paroît
pas favorable au Patriotisme.*

*Qu'elle a produit de grands maux sur
la Terre.*

Réponses.

OBJECTERAI-JE que la DOCTRINE de l'EN-VOYÉ n'est point favorable au *Patriotisme*, & qu'elle n'est propre qu'à faire des *Esclaves*? Ne ferois-je pas démenti sur le Champ par l'Histoire fidele de son établissement & de ses progrès? E'toit-il des Sujets plus soumis, des Citoyens plus vertueux, des Ames plus généreuses, des Soldats plus intrépides que ces Hommes nouveaux répandus par-tout dans l'E'tat, persécutés par-tout, toujours humains, toujours bienfaisans, toujours fideles au Prince & à ses Ministres? Si la source la plus pure de la grandeur d'Ame est dans le sentiment vif & profond

de la noblesse de son Etre , quelle ne sera pas la grandeur d'Ame & l'élévation des pensées d'un Etre dont les vues ne sont point renfermées dans les limites du tems.

RÉPÉTERAI-JE que de véritables Disciples de l'ENVOYÉ ne formeroient pas un Etat qui pût *subsister* ? ” Pourquoi non , répond un vrai Sage [1] qui favoit apprécier les Choses & qui ne peut être soupçonné de crédulité ni de partialité ; „ pourquoi non ? ce seroient des Ci-
 „ toyens infiniment éclairés sur leurs Devoirs ,
 „ & qui auroient un très-grand zele pour les
 „ remplir ; ils sentiroient très-bien les Droits
 „ de la défense naturelle ; plus ils croiroient
 „ devoir à la Religion , plus ils penseroient dé-
 „ voir à la Patrie. Les principes de cette Re-
 „ ligion bien gravés dans le Cœur seroient in-
 „ finiment plus forts que ce faux honneur des
 „ Monarchies , ces vertus humaines des Répu-
 „ bliques & cette crainte servile des Etats Des-
 „ potiques. „

ME plairai-je à exagérer les maux que cette DOCTRINE a occasionés dans le Monde , les

(1) MONTESQUIEU : *Esprit des Loix* ; Liv. XXIV , Chap. VI.

Guerres cruelles qu'elle a fait naître , le sang qu'elle a fait répandre , les injustices atroces qu'elle a fait commettre , les calamités de tout genre qui l'accompagnoient dans les premiers Siecles & qui se font reproduites dans des Siecles fort postérieurs , &c ? Mais , confondrai-je jamais l'abus ou les suites accidentelles , & si l'on veut , nécessaires d'une Chose excellente avec cette Chose même ? Quoi donc ! étoit-ce bien une DOCTRINE qui ne respire que douceur , miséricorde , charité qui ordonnoit ces horreurs ? E'toit - ce une bien DOCTRINE si pure , si sainte qui prescrivoit ces crimes ? E'toit - ce bien la PAROLE du PRINCE de la Paix qui armoit des Freres contre des Freres & qui leur enseignoit l'art infernal de raffiner tous les genres de supplices ? E'toit - ce bien la TOLÉRANCE elle-même qui aiguïsoit les poignards , préparoit les tortures , dressoit les E'chaffauds , allumoit les bûchers ? Non ; je ne confondrai point les ténèbres avec la lumière , le Fanatisme furieux avec l'aimable Charité. Je sais que la *Charité est patiente & pleine de bonté ; qu'elle n'est point envieuse ni vaine ni insolente ; qu'elle ne s'enfle point d'orgueil , ne fait rien de malhonnete , ne cherche point son intérêt particulier ; ne s'irrite point , ne soupçonne point le mal , ne se réjouit point de l'injustice ; mais se plait à la droiture ;*

Tome XVI. G g

excuse tout , espere tout , supporte tout. Non ; CELUI qui alloit de lieu en lieu faisant du bien n'avoit point armé d'un glaive homicide la main de ses Enfans & ne leur avoit point dicté un Code d'intolérance. Le plus doux , le plus compatissant & le plus juste des Hommes n'avoit point soufflé (2) dans le cœur de ses Disciples l'esprit de persécution ; mais il l'avoit embrasé (3) du Feu divin de la Charité.

AVANCER , dit encore ce grand Homme [4] que j'ai déjà cité & que je voudrais citer toujours ; " avancer que la Religion n'est pas un „ motif réprimant parce qu'elle ne réprime pas „ toujours , c'est avancer que les Loix Civiles „ ne sont pas un motif réprimant non plus. „ C'est mal raisonner contre la Religion que „ de rassembler dans un grand Ouvrage une „ longue énumération des maux qu'elle a produits , si l'on ne fait de même celle des biens

(2) Il souffla sur eux , &c. JEAN XX , 22. Action symbolique , mais très-significative.

(3) Ne nous sentions-nous pas le cœur embrasé , &c. LUC , XXIV , 32.

(4) MONTESQUIEU : *Esprit des Loix* ; Liv. XXIV , Chap. II.

„ qu'elle a faits. Si je voulois raconter tous les
 „ maux qu'ont produit dans le Monde les Loix
 „ Civiles, la Monarchie, le Gouvernement Ré-
 „ publicain, je dirois des choses effroyables.
 „ Quand il feroit inutile que les Sujets eussent
 „ une Religion, il ne le feroit pas que les
 „ Princes en eussent, & qu'ils blanchissent d'é-
 „ cume le seul frein que ceux qui ne crai-
 „ gnent pas les loix humaines puissent avoir.
 „ Un Prince qui aime la Religion & qui la craint
 „ est un Lion qui cede à la main qui le flatte
 „ ou à la voix qui l'appaise: celui qui craint la
 „ Religion & qui la hait est comme les Bêtes
 „ sauvages qui mordent la chaîne qui les em-
 „ pêche de se jeter sur les Passans: celui qui
 „ n'a point du tout de Religion est cet Animal
 „ terrible qui ne sent la liberté que lorsqu'il
 „ déchire & dévore. „

QUE j'aime à voir cet Ecrivain si profond &
 si humain, ce Précepteur des Rois & des Na-
 tions tracer de sa main immortelle l'éloge de
 cette RELIGION qu'un bon Esprit admire d'au-
 tant plus qu'il est plus Philosophe; je pourrois
 ajouter, plus Métaphysicien: car il faut l'être
 pour généraliser ses idées, & voir en grand. (5)

(5.) MONTESQUIEU: *Esprit des Loix*; Liv. XXIV,
 Chap. III.

„ Que l'on se mette devant les yeux d'un
 „ côté les massacres continuels des Rois & des
 „ Chefs Grecs & Romains , & de l'autre la
 „ destruction des Peuples & des Villes par ces
 „ mêmes Chefs ; TIMUR (6) & GENGISKAN
 „ [7] qui ont dévasté l'Asie ; & nous verrons
 „ que nous devons à la RELIGION , & dans
 „ le Gouvernement un certain Droit politique
 „ & dans la Guerre un certain Droit des Gens
 „ que la Nature humaine ne sauroit assez re-
 „ connoître. „

„ C'EST ce Droit des Gens qui fait que
 „ parmi nous la victoire laisse aux Peuples vain-
 „ cus ces grandes choses , la vie , la liberté ,
 „ les Loix , les biens , & toujours la Religion
 „ lorsqu'on ne s'aveugle pas soi-même. „

(6) TIMUR-BEC OU TAMERLAN , Empereur des Tur-
 tares , & l'un des plus fameux Conquérens , mort en 1415 ,
 âgé de 71 ans. Il remporta diverses victoires sur les Perses ,
 subjuga les Parthes , soumit la plus grande partie des Indes ,
 s'affujettit la Mésopotamie & l'Égypte ; triompha de BAJA-
 ZET I, Empereur des Turcs , & domina ainsi sur les trois
 Parties du Monde.

[7] GENGISKAN , l'un des plus illustres Conquérens ,
 vainqueur des Mogols & des Tartares & Fondateur d'un des
 plus grands Empires du Monde. Il mourut en 1226 à 72 ans.

COMBIEN de vertus domestiques, combien d'œuvres de miséricorde exercées dans le secret des cœurs cette DOCTRINE DE VIE n'a-t-elle pas produit & ne produit-elle pas encore ! Combien de SOCRATES & d'EPICTETES déguisés sous l'habit de vils Artisans ! si toutefois un honnête Artisan peut jamais être un Homme vil. Combien cet Artisan en fait-il plus sur les Devoirs & sur la Destination future de l'Homme que n'en furent SOCRATE & EPICTETE !

A DIEU ne plaise que je sois ni injuste ni ingrat ! je compterai sur mes doigts les bienfaits de la RELIGION, & je reconnoîtrai que la vraie Philosophie elle-même lui doit sa naissance, ses progrès & sa perfection. Oserois-je bien assurer, que si le PERE *des lumieres* n'avoit point daigné éclairer les Hommes, je ne serois pas moi-même Idolâtre ? Né peut-être au sein des plus profondes ténèbres & de la plus monstrueuse superstition, j'aurois croupi dans la fange de mes préjugés ; je n'aurois aperçu dans la Nature & dans mon propre Etre qu'un Cahos. Et si j'avois été assez heureux ou assez malheureux pour m'élever jusqu'au doute sur l'AUTEUR des Choses, sur ma Destination présente, sur ma Destination future, &c. ce doute auroit été per-

pétuel ; je ne serois point parvenu à le fixer ;
& il auroit fait peut-être le tourment de ma vie.

La vraie Philosophie pourroit-elle donc méconnoître tout ce qu'elle doit à la RELIGION ? Mettroit-elle sa gloire à lui porter des coups qu'elle sauroit qui retomberoient infailliblement sur elle-même ? La vraie RELIGION s'éleveroit-elle à son tour contre la Philosophie & oublieroit-elle les services importans qu'elle peut en retirer ?

CHAPITRE XI.

Fin des difficultés générales.

*L'obscurité des Dogmes & leur opposition
apparente avec la Raison.*

Réponse.

ENFIN ; attaquerai-je la RELIGION de l'ENVOYE' par ses Dogmes ? Argumenterai-je de ses Mystères , de leur incompréhensibilité , de leur

opposition, au moins apparente, avec la Raison ?

MAIS, quel droit aurois-je de prétendre que tout soit lumière dans la Nature & dans la **GRACE** ? Combien la Nature a-t-elle de Myſteres que je ne puis percer ! combien m'en ſuis-je occupé dans les Parties **XII** & **XIII** de cet Ouvrage ! combien le catalogue que j'en dreſſois eſt-il incomplet ! combien me ſeroit-il facile de l'étendre ſi je le voulois ! Serois-je bien fondé après cela à m'étonner de l'obſcurité qui enveloppe certains Dogmes de la **RELIGION** ? cette obſcurité elle-même n'emprunte-t-elle pas de nouvelles ombres de celle qui couvre certains myſteres de la Nature ? Seroit-il bien philoſophique de me plaindre que **DIEU** ne m'ait pas donné les yeux & l'Intelligence d'un **ANGE** pour voir juſqu'au fond dans les ſecrets de la Nature & dans ceux de la **GRACE** ? Voudrois-je donc que pour ſatisfaire à mon impertinente curioſité **DIEU** eût renverſé l'Harmonie univerſelle, & qu'**IL** m'eût placé ſur un E'chelon plus élevé de l'Echelle immenſe des E'tres ? N'ai-je pas aſſez de lumières pour me conduire ſûrement dans la route qui m'eſt tracée, aſſez de motifs pour y affermir mes pas, aſſez d'eſpérance pour animer mes efforts & m'exciter à

remplir ma destinée? La Religion naturelle, cette Religion que je crois tenir des mains de ma Raison & dont elle se glorifie, la Religion naturelle, ce Système qui me paroît si harmonique, si lié dans toutes ses Parties, si essentiellement philosophique, combien a-t-il de mystères impénétrables! Combien la seule idée de l'ETRE NECESSAIRE, de l'ETRE EXISTANT PAR SOI renferme-t-elle d'abîmes que l'ARCHANGE même ne peut sonder! Et sans remonter jusqu'à ce PREMIER ETRE QUI engloutit comme un Gouffre, toutes les conceptions des INTELLIGENCES créées, mon Ame elle-même, cette Ame dont la Religion naturelle me fait espérer l'immortalité, que de questions interminables ne m'offre-t-elle point! &c.

MAIS, ces Dogmes de la RELIGION de l'ENVOYÉ qui paroissent au premier coup d'œil si incompréhensibles, & même si opposés à la Raison, le sont-ils, en effet, autant qu'ils paroissent l'être? Des Hommes trop prévenus peut être en faveur de leurs propres idées ou trop préoccupés de la pensée qu'il y a toujours du mérite à croire & que ce mérite augmente en raison du nombre & de l'espèce des Choses qu'on croit, n'auroient-ils point mêlé de fausses interprétations aux images embléma-

tiques & aux paroles métaphoriques du FONDATEUR & de ses premiers Disciples ? N'auroient-ils point altéré & multiplié ainsi les Dogmes ? Ne prends - je point ces interprétations pour les Dogmes mêmes ? Je vais à la Source la plus pure de toute Vérité dogmatique : j'étudie ce Livre admirable qui fortifie & accroît mes espérances : je tâche de l'interpréter par lui-même, & non par les songes & les visions de certains Commentateurs : je compare le Texte au Texte, le Dogme au Dogme, chaque Ecrivain à lui-même, tous les Ecrivains entr'eux & tout cela aux principes les plus évidens de la Raison ; & après cet examen réfléchi, sérieux, impartial, long-tems continué, souvent repris, je vois les oppositions disparaître, les ombres s'affoiblir, la lumière jaillir du sein de l'obscurité, la Foi s'unir à la Raison & ne former plus avec elle que la même Unité. [1]

[1] ON sent assez qu'une Exposition des Dogmes, n'entroit point dans le Plan d'un Ouvrage calculé pour toutes les Sociétés Chrétiennes, & où je devois me borner à établir les fondemens de la crédibilité de la RE'VE'LATION. Mais, je répéterai ici ce que je disois dans l'*Essai anal.* en terminant mon Exposition du Dogme de la Résurrection : § 754. " L'explication que je viens de hasarder d'un des principaux Dogmes de la RE'VE'LATION montre qu'elle ne se repose pas aux idées philosophiques, & cette explication peut

CHAPITRE XII.

*Considérations générales sur la liaison & sur
la nature des Preuves.*

*Conclusion des Recherches sur le CHRIS-
TIANISME.*

J'AI parcouru en Philosophe les principales preuves de cette RÉVÉLATION que ma Raison avoit jugé si nécessaire au plus grand bonheur de l'Homme. Je retrace fortement à mon Esprit toutes ces preuves. Je les pese de nouveau. Je ne les sépare point : j'en embrasse la collection, l'ensemble. Je vois évidemment qu'elles forment un tout unique , & que chaque preuve principale est une partie essentielle de ce tout. Je découvre une subordination , une liaison , une harmonie entre toutes ces parties , une tendance de toutes vers un centre commun. Je me place dans ce centre : je reçois ainsi les diverses im-

„ faire juger encore de celles dont les autres Dogmes feroient
„ susceptibles s'ils étoient mieux entendus. „

pressions qui partent de tous les points de la circonférence : j'éprouve l'effet de chaque impression particulière & celui de l'impression totale. Je démêle les effets particuliers ; je les compare & je sens fortement l'effet général.

Je reconnois donc que cet effet qui peut tant sur l'Esprit & sur le Cœur seroit anéanti , si au lieu d'embrasser les preuves collectivement ou dans leur ensemble , je les prenois séparément pour ne les point réunir. Ce seroit pis encore , si je les réduisois toutes aux seuls Miracles. Je délierois le faisceau ; j'en détacherois un trait unique , & je ne ferois usage que de ce trait unique.

MA méthode est naturelle & me paroît conduire au but par la ligne la plus courte. Je me la retrace à moi-même. Dès que je posois mes fondemens dans la Constitution physique & morale de l'Homme [1] telle que nous la connoissons par l'expérience & par le raisonnement ; je devois rechercher d'abord s'il étoit dans l'analogie de cette Constitution que l'Homme pût parvenir par les seules forces de sa Raison à une certitude suffisante sur sa Destination fu-

[1] Chap. I, II, Part. XVI.

ture ? [2] Et puisqu'il me paroïssoit évident que la chose n'étoit pas possible ; il étoit fort naturel que je recherchasse si sans changer la Constitution présente de l'Homme l'AUTEUR de l'Homme ne pouvoit lui donner cette certitude si désirable. Cette belle question me conduisoit par une route aussi philosophique que directe aux Miracles : [3] car il s'agissoit d'abord d'examiner si DIEU LUI-même avoit parlé : puis, comment IL avoit parlé ; par Qui IL avoit parlé ; à Qui IL avoit parlé ; &c. [4]

MAIS , parce que dans mes principes les Miracles ne font que l'office d'un Langage particulier & que le Langage n'est qu'une Collection de signes qui ne signifient rien par eux-mêmes , je devois porter ma vue sur le but ou l'emploi de ce Langage extraordinaire que le LE'GISLATEUR de la Nature m'avoit paru avoir adressé aux Hommes , [5] sur le Carac-

[2] Chap. III, Part. XVI, Chap. VIII, Part. XXI.

[3] Chap. IV, V, VI, Part. XVII.

[4] Chap. I, II, III, Part. XVIII.

[5] Chap. VI, Part. XVII & Chap. IX, Part. XVIII.

tere moral des Hommes extraordinaires qui avoient été chargés d'interpréter ce Langage au Genre humain , (6) sur les Oracles qui avoient annoncé la Mission d'un ENVOYÉ CELESTE , (7) sur la DOCTRINE de cet ENVOYÉ , (8) sur le succès de sa Mission , &c. (9)

DE cette réunion & de cette comparaison des preuves *externes* (10) & des preuves *internes* (11) du CHRISTIANISME résulte dans mon Esprit cette conséquence importante ; qu'il n'est point d'Histoire ancienne qui soit aussi bien attestée.

[6] Chap. II, Part. XVIII.

[7] Chap. V, Part. XX.

[8] Chap. I, II, III, Part. XXI.

[9] Chap. V & VI, Part. XXI.

[10] ON appelle *externes* les preuves que fournissent les Miracles, les Prophéties, le Caractere du FONDATEUR, celui de ses Disciples, &c. Toutes ces preuves sont extérieures à la DOCTRINE considérée *en elle-même* ; mais toutes concourent avec la DOCTRINE à établir la même Vérité fondamentale.

[11] ON nomme *internes* les preuves qu'on tire de la nature même de la DOCTRINE ; c'est-à-dire, de son excellence, de son appropriation aux besoins de l'Homme, &c.

que celle de l'ENVOYÉ, qu'il n'est point de Faits historiques qui soient établis sur un si grand nombre de preuves, sur des preuves aussi solides, aussi frappantes, aussi diverses que le sont les Faits sur lesquels repose la RELIGION de l'ENVOYÉ.

UNE saine Logique m'a enseigné à distinguer exactement les différens genres de la certitude & à n'exiger point la rigueur de la démonstration en matière de Faits ou de Choses qui dépendent essentiellement du Témoignage. (12) Je fais que ce que je nomme la *certitude morale* n'est point & ne peut être une certitude parfaite ou rigoureuse; que cette sorte de certitude n'est jamais qu'une probabilité plus ou moins grande, & qui se rapprochant plus ou moins de ce point indivisible où réside la certitude complète, entraîne plus ou moins l'assentiment de l'Esprit.

Je fais encore que si je voulois n'adhérer

[12] JE crois avoir suffisamment prouvé dans le Chap. III de la Part. XVIII; que certains Faits, quoique miraculeux, n'en sont pas moins du ressort des Sens, & conséquemment de celui du Témoignage. Je suppose toujours que mon Lecteur s'est approprié la suite de mes principes & qu'il n'a pas lu mon Livre comme un Roman.

jamais qu'à l'évidence proprement dite ou à la démonstration , ne croire jamais que ce que mes propres Sens m'attesteroient , il faudroit me jeter dans le Pyrrhonisme le plus absurde ; car quel Pyrrhonisme plus absurde que celui qui douteroit sérieusement de tous les Faits de l'Histoire , de la Physique , de l'Histoire naturelle , &c. & qui rejeteroit entièrement toute espèce de Témoignage ! Et quelle Vie plus misérable & plus courte que celle d'un Homme qui ne se confieroit jamais qu'au rapport des ses propres Sens , & qui se refuseroit opiniâtrément à toute conclusion analogique ; (13)

Je ne dirai point que la Vérité du CHRISTIANISME est *démontrée* : (14) cette expression admise & répétée avec trop de complaisance par les meilleurs Apologistes seroit assuré-

[13] Consultez sur ceci le Chap. I de la Part. XVIII.

[14] ON voit assez que je prends ici ce mot dans son sens propre ou littéral. Ceux qui se choqueroient de mon expression n'entreroient guère dans les vues de mon Travail. J'écris pour des Lecteurs qui aiment l'exactitude , & je l'aime aussi. Je fais très-bien & je l'ai répété plus d'une fois , que dans les Choses morales l'évidence morale produit sur les Esprits judicieux les mêmes effets essentiels que l'évidence mathématique : mais il ne me paroît pas convenable de transporter à l'évidence morale une expression qui n'est propre qu'à l'évidence mathématique.

ment impropre. Mais , je dirai simplement , que les Faits qui fondent la crédibilité du CHRISTIANISME me paroissent d'une telle probabilité , que si je les rejetois , je croirois choquer les regles les plus sûres de la Logique & renoncer aux maximes les plus communes de la Raison.

J'AI tâché de pénétrer dans le fond de mon Cœur , & comme je n'y ai découvert aucun motif secret qui puisse me porter à rejeter une DOCTRINE si propre à suppléer à la foiblesse de ma Raison , à me consoler dans mes épreuves , à perfectionner mon Etre , je reçois cette DOCTRINE comme le plus grand bienfait que DIEU pût accorder aux Hommes , & je la recevrais encore quand je ne la considérerois que comme le meilleur Système de Philosophie pratique.





VINGT-DEUXIÈME PARTIE.



FIN DES IDÉES

SUR

L'ÉTAT FUTUR DE L'HOMME.



LEGERES CONJECTURES

SUR LES

BIENS A VENIR.



CHAPITRE I

*Accord des idées de l'Auteur sur la Restitution
future de l'Homme avec les déclarations
les plus expressees de la RÉVÉLATION.*

Réflexions à ce Sujet.

SI un Etre formé essentiellement de l'Union
de deux Substances étoit appelé à durer, il

Tom. XVI.

H h

dureroit comme Etre-mixte ou il né seroit plus le même Etre. Je l'ai prouvé. [1]

LE Dogme de la Résurrection est donc une conséquence immédiate de la nature de l'Homme. Il est donc un Dogme très-philosophique. Ceux qui veulent tout ramener à l'Ame oublient l'Homme.

„ Si l'Ame humaine pouvoit exercer ses Facultés sans le secours d'un Corps ; si la nature de notre Etre comportoit que nous pussions sans ce secours jouir du bonheur, concevroit-on pourquoi l'AUTEUR de la RE'VE'LATION QUI est CELUI de notre Etre, auroit enseigné aux Hommes le Dogme de la Résurrection ? „ [2]

L'HOMME est doué de Mémoire , & cette Mémoire tient au Cerveau. [3] Elle est le fon-

[1] RELISEZ la Part. VIII & consultez le commencement de la Part. XVI de cette *Palingénésie*. Le nombre des Lecteurs qui savent lire est si petit, que je suis obligé de recourir fréquemment aux renvois.

[2] *Essai anal.* Parag. 727.

[3] *Ibid* Chap. VII, XXII. *Anal. abrégée*, XV, XVI, XXV, XXVIII.

dement de la Personnalité de l'Homme & le Trésor de ses Connoissances.

Si la même Personne est appelée à durer , elle devra conserver la Mémoire des Choses passées & retenir un certain fond d'idées acquises.

IL faut donc qu'il y ait dans l'Homme un Siege physique de la Personnalité qui ne soit point soumis aux Causes destructives de la Vie présente.

LA RE'VE'LATION annonce un Corps spirituel qui doit succéder au Corps animal. L'opposition du mot *spirituel* au mot *animal* montre assez que le Corps futur sera formé d'une substance très-déliée. C'est ce que prouvent encore ces expressions remarquables que l'Apôtre Philosophe ne présente point au figuré : *tout ce que j'ai dit sur la Résurrection , revient à ceci que la Chair & le Sang ne peuvent posséder le Royaume de DIEU , & que la Corruption ne jouira point de l'Incorruptibilité.* [4]

La comparaison si philosophique du Grain de

Bled que l'Apôtre emploie indique encore que la Résurrection ne sera que le développement plus ou moins rapide du Corps *spirituel* logé dès le commencement dans le Corps *animal*, comme la *Plante* dans sa *Graine*. Mais, *quelqu'un dira ; comment les Morts peuvent-ils ressusciter ? & avec quel Corps viendront-ils ? Insensés ! ce que vous semez ne reprend point de vie s'il ne meurt... [5]*

Ce Corps *spirituel* destiné à succéder au Corps *animal* n'en différera, sans doute, pas moins par son organisation que par la matière dont il sera formé. A un Séjour très-différent répondront apparemment des Organes très-différens. Tous les Organes du Corps *animal* qui ne sont en rapport qu'avec la Vie présente seront, sans doute, supprimés. La Raison seule conduit à le présumer, & la RÉVÉLATION supplée ici, comme ailleurs, aux efforts de la Raison. Quand la RÉVÉLATION va jusqu'à nous déclarer que *l'Estomac sera détruit*, que les *Sexes seront abolis*, elle nous fait concevoir les plus grands changemens dans la Partie matérielle de l'Homme : car dans un

[5] L'ENVELOPPE du Grain *meurt* ; le *Germe* subsiste, se développe, fructifie ; &c. Rien de plus significatif que cette Parabole dont il est si facile de saisir l'esprit. 1. Cor. XV, 35, 36.

Tout organique dont toutes les Parties sont si enchainées , quel prodigieux changement ne suppose point la suppression des Organes de la Nutrition & de la Génération !

IL faut lire dans le Chapitre XXIV de *l'Essai Analytique* , l'exposition philosophique du Dogme de la Résurrection , & l'on conviendra , je m'assure , que mes principes psychologiques sur l'État présent de l'Homme & sur son E'tat futur s'accordent exactement avec les déclarations les plus expressees & les plus claires de la RE'VE' - LATION.

IL faut relire encore ce que j'ai exposé sur l'E'tat futur des Animaux (6) dans les cinq pre-

[6] MON Libraire faisoit imprimer la Part. XVI de cet Ouvrage lorsque j'ai reçu la premiere Partie du Tom. XXIX de la *Bibliothèque des Sciences & des Beaux-Arts* , premier Trimestre de 1768. Je me suis mis d'abord à parcourir les *Nouvelles littéraires* , & ce n'a point été sans quelque surprise que j'ai vu à l'Article de la *Grande-Bretagne* , l'annonce d'un Livre Anglois en deux petits Volumes, sous ce Titre : *AN Essai, &c* , c'est-à-dire , *Essai sur la Vie future des Animaux bruts* , par M. DEAN , Vicaire de *Middleton* 1768 , chez KEARSLY.

Comme je n'ai point vu encore cet Ouvrage , dont j'ignorois l'existence , je ne puis donner à mes Lecteurs une idée

mieres Parties de cette *Palingénésie* & dans la Partie XIV, & appliquer à l'Homme toutes celles de ces analogies qui peuvent lui convenir.

des Principes & de la marche de l'Auteur ni comparer son travail avec le mien. Je me bornerai donc à transcrire ici la *Notice* que les Savans Journalistes ont insérée aux pages 209 & 210 du *Trimestre* que j'ai cité. La voici.

“ Cet Ouvrage sans être supérieurement écrit, ne laisse pas
 „ de se faire lire avec plaisir. M. DEAN tâche d'y établir
 „ les propositions suivantes.

„ 1. L'Ecriture Sainte insinue en divers endroits que le
 „ Brutes existeront dans un état à venir.

„ 2. La Doctrine de leur existence future a été soutenue
 „ par divers Savans Juifs & par quelques Peres de l'Eglise,

„ 3. La Raison en nous apprenant que les Bêtes ont une
 „ Ame, nous enseigne par cela même qu'elles existeront dans
 „ un état à venir.

„ 4. Toutes les Notions que nous avons d'une Ame, nous
 „ conduisent à croire qu'elle doit être immortelle & exister
 „ toujours,

„ 5. Le Système de ceux qui croient que DIEU anéantit
 „ l'Ame des Bêtes n'est appuyé sur aucun fondement solide.

„ 6. Les Objections que l'on tire de l'Ecriture Sainte
 „ contre l'existence future des Brutes sont frivoles & ne
 „ viennent que de ce qu'on a mal entendu les passages cités.

On voudra bien que je ne ralentisse pas ma marche par des répétitions superflues.

„ 7. Les autres objections sont également foibles , & ne sont dictées que par l'orgueil des Hommes.

„ Au reste, ces idées de M. DEAN ne sont rien moins que nouvelles. Divers Savans du premier ordre, sans prendre un ton aussi affirmatif que lui, ont cru qu'il étoit vraisemblable que l'Âme des Bêtes existeroit quelque part après qu'elle auroit cessé d'animer le corps qui lui étoit assigné, & qu'elle seroit dédommée des maux qu'elle auroit soufferts dans ce Monde. On peut voir entr'autres ce que dit là-dessus le célèbre M. DITTON à l'endroit que nous citons à la marge. „

Il paroît par cette Notice que M. DEAN s'est uniquement attaché dans cet Ouvrage à prouver l'immortalité de l'Âme des Brutes, & qu'il en a déduit la probabilité de leur Vie future. Peut-être même qu'il n'a point prétendu se borner simplement à rendre probable cette Vie future, & qu'oubliant les règles d'une Logique exacte, il s'est persuadé trop facilement d'avoir porté la chose jusqu'à la démonstration. C'est au moins ce que je puis inférer légitimement du reproche que lui font les Journalistes, d'avoir pris un ton trop affirmatif. J'ose espérer qu'il ne leur paroitra pas que je mérite le même reproche.

Au reste, la Notice que je viens de transcrire m'apprend assez que mes principes & ma marche diffèrent beaucoup des principes & de la marche de l'Auteur Anglois. Ce n'est pas uniquement l'immortalité de l'Âme des Brutes que j'ai essayé de prouver : la chose étoit certes bien facile : mais, j'ai tenté de rendre probable l'immortalité de leur Être, en les consi-

CONSIDÉRATION importante, dit très - bien

dérant comme des *Etres mixtes*. J'ai fort développé mes idées sur ce Sujet aussi nouveau qu'intéressant : je les ai envisagées sous divers rapports plus ou moins nombreux & plus ou moins étendus. J'ai ouvert au Lecteur Philosophe dans les Part. I, II, III, IV, V, VI, XIV une vaste & agréable perspective. J'ai enchaîné tout cela à l'état futur de l'Homme, & j'ai tâché d'accroître ainsi la somme des probabilités que la Lumière naturelle nous fournit en faveur de l'immortalité de notre Etre, &c.

Ce n'étoit non plus que l'*immortalité* ou la *permanence* de l'Ame des Brutes, que le célèbre DITTON avoit en vue dans le passage auquel les Journalistes renvoient. Sect. VIII de la *Dissertation* qui termine son Livre sur la *Félicité de la RELIGION CHRÉTIENNE*. On en jugera par la lecture de ce passage même, que je me fais un devoir de placer ici.

„ Comme je ne connois ni toutes les fins que DIEU
 „ s'est proposées en créant les Bêtes ni tous les usages qu'il
 „ en fait dans l'Univers, je ne fais pas non plus de quelle
 „ manière il dispose de leurs Ames quand elles cessent de
 „ vivre.

„ Ceux qui disent qu'elles n'existent point ou qu'elles ne
 „ conservent point leur individualité, ne peuvent non plus
 „ prouver ce qu'ils affirment que ceux qui disent le contraire.

„ D'autre part ceux qui supposent qu'elles passent succes-
 „ sivement en d'autres Corps & qu'elles subissent plusieurs
 „ révolutions dans la Nature ne sont pas fondés, à mon avis,
 „ sur un plus grand degré de certitude que les Personnes qui,
 „ rejetant la Transmigration, laissent les Ames dans un

un Anonyme [7] qui a beaucoup pensé & qui
 vouloit faire penser; " ceux qui reprochent à la
 „ RE'VE'LATION de n'avoir pas mis dans un
 „ assez grand jour les Objets de la Foi, favent-
 „ ils si la chose étoit possible? Sont-ils certains
 „ que ces Objets ne different pas assez des Objets
 „ terrestres pour ne pouvoir pas être saisis par

„ état inconnu aux Hommes, mais où elles peuvent répondre
 „ aux vues de DIEU & à la perfection de l'Univers d'une
 „ manière plus efficace, qu'elles ne le font à présent dans le
 „ vil rang où elles sont placées.

„ Encore un coup, je confesse ici mon ignorance. Tout cela
 „ est couvert pour moi d'épaisses ténèbres. Tout ce qui me
 „ paroît de très-sûr, c'est que les Bêtes ne sont point de pures
 „ Machines, & ce qui me paroît de la même évidence, c'est
 „ que ces Ames ne sont point conduites par une Ame com-
 „ mune. „

Je l'ai dit ailleurs : dès qu'on admet que les Bêtes ont
 une *Ame*, il est très-évident qu'on doit admettre que cette
 Ame, Substance simple, indivisible ne périt pas par les causes
 qui détruisent le *Corps grossier*. On doit convenir encore que
 la Raison ne découvre aucun motif pourquoi DIEU antantiroit
 cette Ame, &c. Il ne faut donc qu'y réfléchir un instant
 pour se persuader la survivance de cette Ame, &c. Mais, je
 me suis assez expliqué sur ce point de Pŷchologie en divers
 endroits de cet Ouvrage.

[7] *Essai de Pŷchologie*; Princ. Phil. Part. VI, Cha-
 pitre XXII.

» des Hommes ? Notre maniere actuelle de con-
» noître tient à notre Constitution présente, &
» nous ignorons les rapports de cette Constitu-
» tion à celle qui doit lui succéder. Nous n'a-
» vons des idées que par les Sens : c'est en com-
» parant entr'elles les idées sensibles, c'est en gé-
» neralisant que nous acquérons des notions de
» différens genres. Notre capacité de connoître
» est donc limitée par nos Sens ; nos Sens le sont
» par leur structure ; celle-ci l'est par la place
» que nous occupons. Nous connoissons, sans
» doute, de la Vie à venir tout ce que nous
» en pouvions connoître ici-bas : pour nous
» donner plus de lumiere sur cet E'tat futur, il
» eût fallu apparemment changer notre État
» actuel. Le tems n'est pas venu où ce change-
» ment doit s'opérer : *Nous marchons encore par*
» *la Foi & non par la Vue* : l'Animal stupide
» qui broute l'herbe abstrairait-il ? Il distingue
» une touffe de gazon d'une motte de terre,
» & cette connoissance suffit à son État pré-
» sent. Il acquerroit des connoissances plus re-
» levées, il atteindroit à nos Sciences & à nos
» Arts si la conformation essentielle de ses Or-
» ganes venoit à changer ; mais alors ce ne se-
» roit plus cet Animal. Ferez-vous entrer dans
» le Cerveau d'un Enfant la Théorie sublime de

» l'Infini ? Ce Cerveau contient actuellement
» toutes les fibres nécessaires à l'acquisition de
» cette Théorie ; mais vous ne pouvez encore
» les mettre en action.

» Tout se fait par degrés dans la Nature :
» un développement plus ou moins lent conduit
» tous les Êtres à la perfection qui leur est
» propre. Notre Ame ne fait que commencer
» à se développer : mais cette Plante si foible
» dans ses principes, si lente dans ses progrès
» étendra ses racines & ses branches dans l'É-
» ternité.

» C'EST assurément un trait de la sagesse de
» la RÉVÉLATION que son silence sur la na-
» ture de notre État futur. L'HOMME DIVIN
» qui enseigna à des Hommes mortels la Résur-
» rection, étoit trop bon Philosophe pour parler
» de Musique à des Sourds, de couleurs à des
» Aveugles. »

Je profiterai de l'avis judicieux de cet Anony-
me : je n'oublierai pas que je suis *aveugle & sourd*,
& je ne prononcerai point sur les *couleurs* ni sur
les *sous*. Oublierois-je néanmoins ma Condition
présente si je hasardois sur les Biens à venir

quelques légères conjectures que je déduirois des Choses qui me sont connues ?

Ce que l'Anonyme vient d'exposer sur l'impossibilité où nous sommes de nous représenter les Biens à venir, est de la meilleure Logique. Quand il dit ; *L'Animal stupide qui broute l'herbe abstraïroit-il ?* il fait bien sentir par cette comparaison philosophique que l'Homme ne sauroit pas plus se représenter la véritable nature des Biens à venir, que l'Animal ne peut se représenter les plaisirs intellectuels de l'Homme. *L'Animal stupide qui broute l'herbe* devineroit-il nos Sciences & nos Arts ? L'Homme, qui ignore tant de Choses [8] qui appartiennent au Monde qu'il habite, devineroit-il les Choses qui appartiennent à ce Monde qu'il habitera un jour ?

Je pense donc, comme notre Psychologue, *que nous connoissons de la Vie à venir tout ce que nous en pouvions connoître ici-bas ; & que pour nous donner plus de lumière sur cet État futur il auroit fallu apparemment cl.* notre État actuel.

CECI est bien simple : comme

[8] Voyez les Part. XII & XIII.

nous à connoître des Objets qui , non seulement n'ont aucune *proportion* avec nos Facultés actuelles , mais qui supposent , sans doute , encore d'autres Facultés pour être saisis ou conçus ? L'Homme le plus éclairé & le plus pénétrant qui seroit privé de l'Ouïe devineroit-il l'usage d'une Trompette ?

Si cependant un voile épais dérobe à nos regards avides ces Biens à venir après lesquels notre Cœur soupire , nous pouvons au moins entrevoir quelques-unes des principales Sources dont ils découleront.

CHAPITRE II.

*Considérations sur les Facultés de l'Homme
envisagées dans le rapport à son état
futur.*

*Moyens par lesquels ces Facultés pourront se
perfectionner à l'indéfini.*

L'HOMME possède trois Facultés émi-

nentes ; la Faculté de connoître , la Faculté d'aimer & celle d'agir.

NOUS concevons très-clairement que ces Facultés sont perfectibles à l'indéfini. Nous suivons à l'œil leur développement , leurs progrès , leurs effets divers. Nous contemplons avec étonnement les Inventions admirables auxquelles elles donnent naissance , & qui démontrent d'une manière si éclatante la suprême élévation de l'Homme sur tous les Etres terrestres.

IL est , ce semble , dans la Nature de la BONTÉ autant que dans celle de la SAGESSE de perfectionner tout ce qui peut l'être. Il l'est surtout de perfectionner des Etres qui , doués de Sentiment & d'Intelligence , peuvent goûter le plaisir attaché à l'accroissement de leur perfection.

EN étudiant avec quelque soin les Facultés de l'Homme , en observant leur dépendance mutuelle ou cette subordination qui les assujettit les unes aux autres & à l'action de leurs objets , nous parvenons facilement à découvrir quels sont les moyens naturels par lesquels elles se développent & se perfectionnent ici-bas. Nous pouvons donc concevoir des moyens ana-

logues plus efficaces qui porteroient ces Facultés à un plus haut degré de perfection.

Le degré de perfection auquel l'Homme peut atteindre sur la Terre est en rapport direct avec les moyens qui lui sont donnés de connoître & d'agir. Ces moyens sont eux-mêmes en rapport direct avec le Monde qu'il habite actuellement.

UN Etat plus relevé des Facultés humaines n'auroit donc pas été en rapport avec ce Monde dans lequel l'Homme devoit passer les premiers momens de son existence. (1) Mais, ces Facultés sont indéfiniment perfectibles, & nous concevons fort bien que quelques-uns des moyens naturels qui les perfectionneront un jour peuvent exister dès à présent dans l'Homme. (2)

AINSI, puisque l'Homme étoit appelé à habiter successivement deux Mondes différens, sa constitution originelle devoit renfermer des cho-

[1] Il faut consulter ce que j'ai dit là-dessus dans la Part. XIII, Chap. VIII.

[2] Qu'on prenne la peine de relire le Chap. I de la Part. XVI.

ses relative à ces deux Mondes. Le Corps *animal* devoit être en rapport direct avec le premier Monde ; le Corps *spirituel* avec le *second*.

Deux Moyens principaux pourront perfectionner dans le Monde à venir toutes les Facultés de l'Homme : des Sens plus exquis & de nouveaux Sens.

Les Sens sont la première Source de toutes nos connoissances. Nos idées les plus réfléchies, les plus abstraites dérivent toujours de nos idées sensibles. L'esprit ne crée rien ; (3) mais il opere sans cesse sur cette multitude presque infinie de perceptions diverses qu'il acquiert par le ministère des Sens. (4)

De ces opérations de l'Esprit qui sont toujours des comparaisons, des combinaisons, des abstractions naissent par une génération naturelle toutes les Sciences & tous les Arts.

[3] Voyez l'*Essai anal.* Parag. 528, 529, 530 & la Note que j'ai mise à la fin de la Partie VII de cette *Palingénésie*.

[4] Consultez le Chap. XV de l'*Essai anal.*

LES Sens, destinés à transmettre à l'Esprit les impressions des Objets, sont en rapport avec les Objets. L'Oeil est en rapport avec la Lumière; l'Oreille avec le Son; &c.

PLUS les rapports que les Sens contiennent avec leurs Objets sont parfaits, nombreux, divers, & plus ils manifestent à l'Esprit de qualités des Objets; & plus encore les perceptions de ces qualités sont claires, vives, complètes.

PLUS l'idée sensible que l'Esprit acquiert d'un Objet est vive, complète, & plus l'idée réfléchie qu'il s'en forme est distincte.

NOUS concevons sans peine que nos Sens actuels sont susceptibles d'un degré de perfection fort supérieur à celui que nous leur connoissons ici-bas & qui nous étonne dans certains Sujets. Nous pouvons même nous faire une idée assez nette de cet accroissement de perfection par les effets prodigieux des Instrumens d'Optique & d'Acoustique.

Qu'on se figure, comme moi, ARISTOTE observant une Mitre avec nos Microscopes ou contemplant avec nos Télescopes Jupiter & ses Lu-

nes : quels n'eussent point été sa surprise & son ravissement ! quels ne seront donc point aussi les nôtres lorsque revêtus de notre Corps *spirituel* nos Sens auront acquis toute la perfection qu'ils pouvoient recevoir de l'AUTEUR BIENFAISANT de notre Etre !

ON imaginera , si l'on veut , que nos Yeux réuniront alors les avantages des Microscopes & des Télescopes , & qu'ils se proportionneront exactement à toutes les distances. Et combien les Verres de ces nouvelles Lunettes seront-ils supérieurs à ceux dont l'Art se glorifie !

ON doit appliquer aux autres Sens ce que je viens de dire de la Vue. Peut-être néanmoins que le Goût , qui a un rapport si direct à la Nutrition , sera supprimé ou converti en un autre Sens d'un usage plus étendu & plus relevé.

QUELS ne seroient point les rapides progrès de nos Sciences physico-mathématiques s'il nous étoit donné de découvrir les premiers principes des Corps , soit fluides , soit solides ! Nous verrions alors par intuition ce que nous tentons de deviner à l'aide de raisonnemens ou de calculs d'autant plus incertains que no-

tre Connoissance directe est plus imparfaite. Quelle multitude innombrable de rapports nous échappe, précisément parce que nous ne pouvons appercevoir la figure, les proportions, l'arrangement de ces Corpuscules infiniment petits sur lesquels pourtant repose tout le grand E'difice de la Nature !

Il ne nous est pas non plus fort difficile de concevoir que le Germe du Corps *spirituel* peut contenir dès à présent les Elémens organiques de nouveaux Sens qui ne se développeront qu'à la Résurrection.

„ Ces nouveaux Sens nous manifesteront
 „ dans les Corps des Propriétés qui nous seroient
 „ toujours inconnues ici-bas. Combien de qua-
 „ lités sensibles que nous ignorons encore, &
 „ que nous ne découvririons point sans éton-
 „ nement ! Nous ne connoissons les différentes
 „ Forces répandues dans la Nature, que dans
 „ le rapport aux différens Sens sur lesquels
 „ elles déploient leur action. Combien est-il de
 „ Forces dont nous ne soupçonnons pas même
 „ l'existence, parce qu'il n'est aucun rapport
 „ entre les idées que nous acquérons par nos

„ cinq Sens & celles que nous pourrons ac-
 „ quérir par d'autres Sens ! „ (1)

Qu'ON se représente un Homme qui naîtroit avec une paralysie complète sur trois ou quatre des principaux Sens , & qu'on suppose des causes naturelles qui rendissent la vie & le mouvement à ces Sens & les missent tous en valeur : quelle foule de perceptions nouvelles , variées, imprévues cet Homme n'acqueroit-il point en peu de tems ! quel prodigieux accroissement de perfection n'en résulteroit-il point pour toutes ses Facultés &c ! Je rappelle ici mon Lecteur à cette *Statue* que j'essayoïis d'animer dans l'*Essai Analytique*. Nous ne sommes encore que des *Statues* qui ne jouissent , pour ainsi dire , que d'un seul Sens , mais dont les autres Sens se déploieront dans ce Monde que la Raison entrevoit & que la Foi contemple.

Ces Sens nouveaux , renfermés infiniment en petit dans le Siege de l'Ame , sont donc en rapport direct avec ce Monde à venir qui est notre vraie Patrie. Ils peuvent avoir encore des rapports particuliers avec d'autres Mondes qu'il nous sera permis de visiter & où nous puise-

rons fans cesse de nouvelles Connoissances & de nouveaux Témoignages des LIBÉRALITE'S INFINIES du BIENFAITEUR de l'Univers.

CHAPITRE III.

Perfectionnement que la Faculté de connoître pourra recevoir dans l'état futur de l'Homme par une vue plus parfaite & plus étendue des Mondes Planétaires.

Enchaînement & variétés de tous ces Mondes.

ELEVONS nos regards vers la Voûte étoilée : contemplons cette Collection immense de Soleils & de Mondes disséminés dans l'Espace , & admirons que ce Vermisseau qui porte le nom d'Homme ait une raison capable de pénétrer l'existence de ces Mondes & de s'élancer ainsi jusqu'aux extrémités de la Création.

MAIS , cette Raison dont la vue est si perçante , la curiosité si active & dont les desirs sont si étendus , si relevés , si assortis à la no-

bleffe de son Etre auroit-elle été renfermée pour toujours dans les limites étroites d'un Télescope? Ce DIEU si BIENFAISANT qui a daigné se révéler à elle par les Merveilles du Monde qu'elle habite , ne lui auroit-il point réservé de plus hautes Révélations dans ces Mondes où SA PUISSANCE & SA SAGESSE éclatent avec plus de magnificence encore , & où ELLES se peignent par des Traits toujours nouveaux , toujours variés , toujours inépuisables ?

Si notre Connoissance réfléchie dérive essentiellement de notre Connoissance intuitive ; si nos richesses intellectuelles s'accroissent par les comparaisons que nous formons entre nos idées sensibles de tout genre ; si nous comparons d'autant plus que nous connoissons davantage ; si enfin , notre Intelligence se développe & se perfectionne à proportion que nos comparaisons s'étendent , se diversifient , se multiplient , quels ne seront point l'accroissement & le perfectionnement de nos Connoissance naturelles lorsque nous ne serons plus bornés à comparer les Individus aux Individus , les Especes aux Especes , les Regnes aux Regnes , & qu'il nous sera donné de comparer les Mondes aux Mondes !

Si la SUPREME INTELLIGENCE a varié ici-

bas toutes ses Oeuvres ; si une progression harmonique regne entre tous les Etres terrestres ; si une même Chaîne les embrasse tous , (1) combien est - il probable que cette Chaîne merveilleuse se prolonge dans tous les Mondes Planétaires , qu'elle les unit tous , & qu'ils ne font ainsi que des Parties constitutantes & infinitésimales de la même Série ! [2]

Nous ne découvrons à présent de cette grande Chaîne que quelques Anneaux : nous ne sommes pas même sûrs de les observer dans leur Ordre naturel : nous ne suivons cette progression admirable que très - imparfaitement & à travers mille & mille détours : nous y rencontrons des interruptions fréquentes ; mais , nous sentons toujours que ces lacunes sont bien moins celles de la Chaîne que celles de nos Connoissances.

LORSQU'IL nous aura été accordé de contempler cette Chaîne comme j'ai supposé que la contemplent ces INTELLIGENCES pour les-

[1] Consultez la *Cont. de la Nat.* Part. I, Chap. VII Part. II, Chap. IX, X, XI, XII, XIII.

[2] *Cont. de la Nat.* Part. IV, Chap. XI.

quelles notre Monde a été principalement fait ; (3) lorsque nous pourrons , comme elles , en suivre les prolongemens dans d'autres Mondes , alors & seulement alors nous connoîtrons l'Ordre naturel des Chainons , leur dépendance réciproque , leurs relations secretes , la raison prochaine de chaque Chaînon & nous nous élèverons ainsi par une E'chelle de perfections relatives jusqu'aux Vérités les plus transcendantes & les plus lumineuses.

CHAQUE Monde Planétaire a donc son E'conomie particuliere , ses Loix , ses Productions , ses Habitans , & rien de tout cela ne se retrouve de la même maniere ni dans le même Ordre dans aucune autre Planete. La répétition des mêmes Modeles en différens Mondes seroit un indice de stérilité ; & comment concevoir un terme à la fécondité de l'INTELLIGENCE INFINIE ? Si une Méthaphysique relevée nous persuade qu'il n'est pas sur la Terre deux Individus précisément semblables ; si des observations délicates poussées fort loin paroissent confirmer la même vérité , quels ne doivent point être les Caractères qui différencient un Monde d'un

[3] Voyez les Part. XII , XIII. Relisez sur-tout le Chap. VII de la Part. XIII.

autre Monde & même deux Mondes les plus voisins ! Ainsi, chaque Monde est un Système particulier, un Ensemble de Choses qui ne se rencontre dans aucun autre Point de l'Espace, & ce Système particulier est au Système général ce qu'est un pignon ou une roue dans une Machine, ou mieux encore, ce qu'est une fibre, une glande dans un Tout organique.

DE quels sentimens notre Ame ne sera-t-elle donc point inondée lorsqu'après avoir étudié à fond l'Economie d'un Monde, nous volerons vers un autre, & que nous comparerons entr'elles ces deux Economies ! Quelle ne sera point alors la perfection de notre Cosmologie ! Quels ne seront point la généralisation & la fécondité de nos principes, l'enchaînement, la multitude & la justesse de nos conséquences ! quelle lumière réjaillira de tant d'Objets divers sur les autres Branches de nos Connoissances, sur notre Physique, sur notre Géométrie, sur notre Astronomie, sur nos Sciences rationnelles & principalement sur cette SCIENCE DIVINE qui s'occupe de l'ETRE des ETRES.

TOUTES les vérités sont enchaînées & les plus éloignées tiennent les unes aux autres par des nœuds cachés. Le propre de l'Entendement

est de découvrir ces nœuds. NEWTON s'applaudissoit, sans doute, d'avoir su démêler les rapports secrets de la chute d'une Pierre au mouvement d'une Planete : transformé un jour en INTELLIGENCE CE'LESTE, il sourira de ce jeu d'Enfant, & sa haute Géométrie ne fera plus pour lui que les premiers E'lémens d'un autre Infini.

CHAPITRE IV.

Excellence & sublimité des Connoissances que l'Homme acquerra dans son Etat futur par la contemplation des Merveilles de la Cité de DIEU.

LA Raïson de l'Homme perce encore au delà de tous les Mondes Planétaires : elle s'élève jusqu'au Ciel où DIEU habite : elle contemple le Trône auguste de l'ANCIEN DES JOURS : elle voit toutes les Spheres rouler sous ses Pieds & obéir à l'Impulsion que SA MAIN PUISSANTE leur a imprimée : elle entend les acclamations de toutes les INTELLIGENCES, & mêlant ses

adorations & ses louanges aux Chants majestueux de ces HIÉRARCHIES, elle s'écrie dans le sentiment profond de son néant, SAINT, SAINT, SAINT est CELUI QUI EST ! L'E'TERNEL est le SEUL BON ! gloire soit à DIEU dans les Lieux Célestes ; Bienveillance envers l'Homme !

BIENVEUILLANCE envers l'Homme ! O profondeur des richesses de la BONTÉ DIVINE ! ELLE ne s'est point bornée à se manifester à l'Homme sur la Terre par les Traits les plus multipliés, les plus divers, les plus touchans ; ELLE veut encore l'introduire un jour dans les Demeures Célestes & l'abreuver au Fleuve de délices. Il y a plusieurs demeures dans la Maison de notre PÈRE ; si cela n'étoit pas , SON ENVOYÉ nous l'auroit dit : Il y est allé pour nous y préparer une place.... Il en reviendra ; & nous prendra avec Lui, afin que nous soyions où Il sera..... où Il sera ; non dans les Parvis, non dans le Sanctuaire de la Création Universelle ; mais, dans le Saint des Saints..... où il sera ; où sera le ROI des ANGES & des Hommes, le ME'DIATEUR de la nouvelle Alliance ; le CHEF & le CONSOMMATEUR de la FOI , CELUI qui nous a frayé le chemin nouveau qui mène à la Vie, qui nous a donné la liberté d'entrer dans le

Lieu Très-Saint, qui nous a fait approcher de la Ville du DIEU VIVANT, de la Jérusalem Céleste, de l'innombrable multitude des ANGES, de DIEU même QUI est le JUGE de tous.

SI, la SOUVERAINE BONTÉ s'est pluë à parer si richement la première Demeure de l'Homme; si ELLE y a répandu de si grandes beautés; prodigué tant de douceurs, accumulé tant de biens; si toutes les Parties de la Nature conspirent ici-bas à fournir à l'Homme des sources intarissables de plaisirs; que dis-je ! si cette BONTÉ INEFFABLE enveloppe & serre l'Homme de toutes parts ici-bas; quel ne sera point le Bonheur dont ELLE le comblera dans la Jérusalem d'En-haut ! quelles ne feront point les beautés, la richesse & la variété du magnifique Spectacle qui s'offrira à ses regards dans la Maison de DIEU, dans cet autre Univers qui enceint tous les Orbes Planétaires & où l'ETRE EXISTANT PAR SOI donne aux HIÉRARCHIES CÉLESTES les Signes les plus Augustes de SA PRÉSENCE ADORABLE !

CE sera dans ces Demeures éternelles, au sein de la Lumière, de la Perfection & du Bonheur que nous lirons l'Histoire Générale & Particulière de la PROVIDENCE. Initiés alors, jus-

qu'à un certain point , dans les Myſteres profonds de SON Gouvernement , de SES Loix , de SES Diſpenſations nous verrons avec admiration les raiſons ſecretes de tant d'événemens généraux & particuliers qui nous étonnent , nous confondent & nous jettent dans des doutes que la Philoſophie ne diſſipe pas toujours , mais ſur leſquels la RELIGION nous raffure toujours. Nous méditerons ſans ceſſe ce Grand Livre des *Deſtinées des Mondes*. Nous nous arrêterons ſurtout à la page qui concerne celles de cette petite Planete , ſi chere à notre cœur , le Berceau de notre Enfance , & le premier Monument des Complaiſances paternelles du CRE'ATEUR à l'égard de l'Homme. Nous n'y découvrirons point ſans ſurpriſe les différentes Révolutions que ce petit Globe a ſubies avant que de revêtir ſa forme actuelle , & nous y ſuivrons à l'œil celles qu'il eſt appellé à ſubir dans la durée des Siècles. [1] Mais , ce qui épuifera notre admiration & notre reconnoiſſance ce ſeront les Merveilles de cette grande RÉDEMPTION qui renferme encore tant de Chofes au-deſſus de notre foible portée , *qui ont été l'Objet de l'exaète recherche & de la profonde meditation des Pro-*

(1) Voyez les Part. VI , XII , XIII.

phètes, & dans lesquelles les ANGES desirent de voir jusqu'au fond. Un mot de cette page nous tracera aussi notre propre Histoire & nous développera le pourquoi & le comment de ces calamités, de ces épreuves, de ces privations qui exercent souvent ici-bas la patience du Juste, épurent son Ame, rehaussent ses vertus, ébranlent & terrassent les Foibles. Parvenus à ce degré si supérieur de Connoissances, l'Origine du Mal physique & du Mal moral ne nous embarrassera plus : nous les envisagerons distinctement dans leur source & dans leurs effets les plus éloignés ; & nous reconnoîtrons avec évidence que tout ce que DIEU avoit fait étoit bon. [2] Nous n'observons sur la Terre que des effets : nous ne les observons même que d'une manière très-superficielle : toutes les Causes nous sont voilées : (3) alors nous verrons les effets dans leurs Causes, les conséquences dans leurs principes, l'Histoire des Individus dans celle de l'Espece, l'Histoire de l'Espece dans l'Histoire du Globe, cette dernière dans celle des Mondes, &c. *Présentement nous ne voyons les Choses que confusément & comme par un Verre*

(2) Voyez *Cont. de la Nat.* Part. I, Chap. III.

[3] *Essai anal.* §. 123. *Paling.* Part. XII, Chap. IIS.

obscur ; mais alors nous verrons face à face, & nous connoîtrons ; en quelque sorte , *comme nous avons été connus* , Enfin ; parce que nous aurons des Connoissances incomparablement plus completes & plus distinctes de l'Ouvrage , nous en acquerrons aussi de beaucoup plus profondes des PERFECTIONS de l'OUVRIER. Et combien cette Science , la plus sublime , la plus vaste , la plus desirable de toutes ou plutôt la seule Science se perfectionnera-t-elle sans cesse par un commerce plus intime avec la SOURCE E'TERNELLE de toute Perfection ! je n'exprime point assez ; je ne fais que begayer ; les termes me manquent ; je voudrois emprunter la Langue des ANGES : s'il étoit possible qu'une Intelligence finie épuisât jamais l'Univers , elle puiseroit encore d'E'ternité en E'ternité dans la Contemplation de son AUTEUR de nouveaux Trésors de Vérités ; & après mille myriades de Siecles consumés dans cette Méditation , elle n'auroit qu'effleuré cette SCIENCE dont la plus élevée des INTELLIGENCES ne possède peut-être que les premiers Rudimens. Il n'y a de vraie Réalité que dans CELUI QUI EST ; car tout ce qui est , est par LUI & existoit de toute E'ternité en LUI avant que d'être hors de LUI. (4) Il n'y

(4) Consultez le Chap. I de la Part. XVI.

a qu'une seule EXISTENCE parce qu'il n'y a qu'un *seul* ETRE dont l'ESSENCE soit d'*exister* & tout ce qui porte le nom impropre d'*Etre* étoit renfermé dans l'EXISTENCE NE'CESSAIRE comme la conséquence dans son principe.

CHAPITRE V.

Réflexions sur notre Faculté d'aimer :

ses imperfections actuelles :

comment elle se perfectionnera dans un autre séjour.

COMBIEN notre Faculté d'aimer est-elle actuellement bornée, imparfaite, aveugle, grossièrement intéressée ! Combien toutes nos Affections participent-elles à la Chair & au Sang ! Combien notre Cœur est-il étroit ; combien a-t-il de peine à s'élargir & à embrasser la Totalité des Hommes ! Combien, encore une fois, le *physique* de notre Constitution s'oppose-t-il à l'épure-ment & à l'exaltation de notre Faculté d'aimer ? Combien

Combien lui est-il difficile de se concentrer un peu fortement dans l'ÊTRE SOUVERAINEMENT AIMABLE !

Nos besoins toujours renaissans nous lient aux Objets qui peuvent les satisfaire. Le cercle de nos Affections ne s'étend guere au-delà de ces Objets. Il semble qu'il ne nous reste point assez de Capacité d'aimer pour aimer encore ce qui ne se rapporte pas d'une manière directe à notre Individu. Notre Amour propre ne cherche que lui-même, ne voit & ne sent que lui-même dans tout ce qui l'environne. Il se reproduit dans tout ce qui le flatte, & il est rarement assez élevé pour n'être fortement touché que du plaisir de faire des Heureux. Il y a toujours je ne fais quoi de terrestre qui se mêle à nos Sentimens les plus délicats & à nos actions les plus généreuses. Il faut toujours que les Ames les plus sensibles, les plus nobles retiennent quelque chose de la Partie matérielle de notre Être. Et combien sur-tout n'en retient point cette Passion si douce & si terrible dans ses effets, qui fait sentir son pouvoir à tous les Individus, & sans laquelle l'Espèce ne seroit plus !

TELLE est sur la Terre notre Faculté d'aimer.
Tome XVI. K k

mer : telles sont ses limites , ses imperfections , ses taches. Mais cette Puissance excellente , cette Puissance si impulsive , si féconde en effets divers , si expansible , embarrassée à présent dans les liens de la chair en fera un jour dégagée ; & CELUI QUI nous a faits pour L'aimer & pour aimer nos Semblables saura ennoblir , épurer , sublimer tous nos desirs & faire converger toutes nos Affections vers la plus grande & la plus noble fin.

LORSQUE nous aurons été revêtus de ce Corps *spirituel* & *glorieux* que la FOI espère , notre Volonté perfectionnée dans le rapport à notre Connoissance n'aura plus que des desirs assortis à la haute élévation de notre nouvel Etre. Elle tendra sans cesse à tout bien , au vrai bien , au plus grand bien. Toutes ses déterminations auront un but & le meilleur but. [1] L'Ordre fera la règle immuable de ses desirs , & l'AUTEUR de l'Ordre le Centre de toutes ses Affections. Comme elle sera fort réfléchie , parce que la Connoissance sera fort distincte & fort étendue , ses inclinations se proportionneront constamment à la Nature des

(1) Voyez dans le Chap. VI de la Part. XV le Tableau que je crayonnois de l'Homme moral.

Choses & elle aimera dans un rapport direct à la Perfection de chaque Etre. La Connoissance assignera à chaque Etre son juste prix : elle dressera l'Echelle exacte des valeurs relatives ; & la Volonté éclairée par la Connoissance ne se méprendra plus sur le prix des Choses & ne confondra plus le bien apparent avec le bien réel,

DE'POUILLE'S pour toujours de la Partie *corruptible* de notre Etre , *revêtus de l'Incorruptibilité* , unis à la Lumière , [2] nos Sens ne dégraderont plus nos Affections ; notre Imagination ne corrompra plus notre Cœur ; les grandes & magnifiques images qu'elle lui offrira sans cesse vivifieront & échaufferont tous ses Sentimens ; notre Puissance d'aimer s'exaltera & se déploiera de plus en plus , & la sphere de son activité s'agrandissant à l'infini embrassera les INTELLIGENCES de tous les Ordres & se concentrera dans l'ETRE SOUVERAINEMENT BIENFAISANT. Notre bonheur s'accroîtra par le sentiment vif & pur du bon-

[2] DANS mon hypothèse, le Corps *spirituel* dont parle la RE'VE'LATION sera formé d'une Matière semblable ou analogue à celle de l'Ether ou de la Lumière. Voyez en particulier le Chap. II de la Part. XVI.

heur de nos Semblables & de celui de tous les Etres sentans & de tous les Etres intelligens. Il recevra de plus grands accroissemens encore par le sentiment délicieux & toujours présent de l'approbation & de l'amour de CELUI QUI *sera tout en tous*. Notre Cœur brûlera éternellement du beau Feu de la Charité, de cette CHARITE' CE'LESTE, qui après avoir jeté sur la Terre quelques étincelles, éclatera de toutes parts dans le séjour de l'Innocence & de la Paix. *La Charité ne finira jamais.*

CHAPITRE VI.

Remarques sur notre Faculté d'agir :

ses limitations actuelles & ce qui en résulte :

son perfectionnement dans l'E'tat futur.

LA force, comme la portée de nos Organes, est ici bas très-limitée. Nous ne saurions les exercer pendant un tems un peu long sans éprouver bientôt ce sentiment incommode & pénible

que nous exprimons par le terme de *fatigue*. Nous avons à surmonter une résistance continue pour nous transporter ou plutôt pour ramper d'un lieu dans un autre. Notre Attention, cette belle Faculté qui décide de tout dans la Vie intellectuelle, notre Attention s'affoiblit en se partageant & se consume en se concentrant. Notre Mémoire ne retient qu'avec effort ce que nous lui confions : elle souffre des déperditions journalières : l'âge & mille accidens la menacent, l'altèrent, la détruisent. Notre Raison, l'appanage le plus précieux de notre nature, tient en dernier ressort à quelques fibres délicates, que des Causes assez légères peuvent déranger & dérangent quelquefois. Que dirai-je encore ! notre Machine entière, cette Machine qui nous est si chère & où brille un Art si prodigieux, est toujours près de succomber sous le poids & par l'action continuée de ses ressorts. Elle ne subsiste que par des secours étrangers & par une sorte d'artifice. Le principe de la vie est précisément le principe de la mort & ce qui nous fait vivre est réellement ce qui nous fait mourir.

Le Corps *animal* est formé d'Elémens très-hétérogènes, & dont une multitude de petites

Forces tendent continuellement à troubler l'harmonie. Il faut que des E'lémens étrangers viennent sans cesse s'unir aux E'lémens primitifs pour remplacer ce que les mouvemens intestins & la transpiration dissipent sans cesse. Le jeu perpétuel des Vaisseaux, nécessaire à ce remplacement, altere peu à peu l'E'conomie générale de la Machine ; racornit des Parties qui devroient demeurer souples ; oblitère des conduits qui devroient rester perméables ; change les dispositions respectives des pieces & détruit enfin l'équilibre des poids & des ressorts.

Le Corps *spirituel*, formé probablement d'E'lémens semblables ou analogues à ceux de la Lumière, n'exigera point ces réparations journalières qui conservent & détruisent le Corps *animal*. Ce Corps *glorieux* que nous devons revêtir subsistera, sans doute, par la seule énergie de ses Principes & de la profonde Mécanique qui aura présidé à sa construction. Il y a bien de l'apparence encore, que ce Corps éthéré ne sera pas soumis à l'action de la Pesanteur comme les Corps grossiers que nous connaissons. Il obéira avec une facilité & une promptitude étonnantes à toutes les volontés de notre Ame, & nous nous transporterons d'un Monde dans un autre avec une célérité peut-être égale

à celle de la Lumière. Sous cette E'conomie de Gloire nous exercerons sans fatigue toutes nos Facultés , parce que les nouveaux Organes sur lesquels notre Ame déploiera sa Force motrice seront mieux proportionnés à l'énergie de cette Force , & qu'ils ne seront point assujettis à l'influence de ces Causes perturbatrices qui conspirent sans cesse contre notre E'conomie actuelle. Notre Attention saisira à la fois & avec une égale force un très grand nombre d'Objets plus ou moins compliqués ; elle les pénétrera intimement ; elle en détièlera toutes les impressions partielles , en découvrira les ressemblances & les dissemblances les plus légères , & en déduira sans effort les résultats les plus généraux. Notre Génie sera donc proportionné à notre Attention ; car j'ai montré que l'Attention est la Mere du Génie. [1] Ce qui sera une fois entré dans notre Mémoire ne s'en effacera jamais , parce que les Fibres auxquelles elle sera attachée dans cette nouvelle E'conomie , ne seront point exposées à une infinité de petites impulsions intestines , qui tendent continuellement ici bas à changer la position respectiue des élémens de ces Organes si déliés & à détruire

[1] *Essai anal.* §. 529, 530.

les déterminations que les Objets leur ont imprimées. [2] Notre Mémoire s'enrichira donc à l'indéfini : elle s'incorporera des Mondes entiers , & retracera à notre Esprit sans altération & sans confusion l'immense Nomenclature de ces Mondes : que dis-je ! ce ne fera point simplement une Nomenclature : ce sera l'Histoire naturelle générale & particulière de ces Mondes , celle de leurs Révolutions , de leur Population , de leur Législation , &c. , &c. Et comme les Organes sont toujours en rapport avec les Objets dont ils doivent transmettre à l'Ame les impressions , il est à présumer que la Connoissance d'un nombre si prodigieux d'Objets & d'Objets si différens entr'eux dépendra d'un Assortiment d'Organes infiniment supérieur à celui qui est relatif à notre E'conomie présente. Les signes de nos idées se multiplieront , se diversifieront , se combineront dans un rapport déterminé aux Objets dont ils seront les représentations symboliques , & la Langue ou les Langues que nous posséderons alors auront une expression , une fécondité , une richesse dont les Langues que nous connoissons ne sauroient

(2) *Ibid.* Chap. VII , XXII. *Cont. de la Nct.* Part. V , Chap. VI. *Anal. abrég.* VII , VIII , IX , X , XI , &c.

nous donner que de très foibles images. Précifément parce que nous verrons les Choses d'une maniere incomparablement plus parfaite, nous les exprimerons auffi d'une maniere incomparablement plus parfaite. Nous observons ici bas que la perfection des Langues correspond à celle de l'Esprit, & que plus l'Esprit connoît plus il exprime : nous observons encore que le Langage perfectionne à son tour la Connoissance ; & la Langue favante des Géometres, cette belle Langue où réside à un si haut point l'expression symbolique, peut nous aider à concevoir la possibilité d'une Langue vraiment universelle que nous posséderons un jour & qui est apparemment celle des INTELLIGENCES SUPÉRIEURES.

LE Corps *animal* renferme quantité de Choses qui n'ont de rapports directs qu'à la conservation de l'Individu ou à celle de l'Espece. Le Corps *spirituel* ne contiendra que des Choses relatives à l'accroissement de notre perfection intellectuelle & morale. Il fera, en quelque sorte, un Organe universel de Connoissance & de Sentiment. Il fera encore un Instrument universel au moyen duquel nous exécuterons une infinité de Choses dont nous ne saurions nous

faire à présent que des idées très-vagues & très-confuses. (3)

Si ce Corps *animal* & terrestre, que la mort détruit, renferme de si grandes beautés; si la moindre de ses parties peut consumer toute l'intelligence & toute la sagacité du plus habile Anatomiste, (4) quelles ne seront point les beautés de ce Corps *spirituel* & céleste qui succédera au Corps périssable ! Quelle Anatomie que celle qui s'occupera de l'E'conomie de ce Corps glorieux; qui pénétrera la mécanique, le jeu & la fin de toutes ses Parties; qui fera les rapports physiques de la nouvelle E'conomie avec l'ancienne, & les rapports bien plus nombreux & bien plus compliqués des nouveaux Organes aux Objets de la Vie à venir !

(3) Voyez ce que j'ai bégayé sur la *Souveraine Perfection mixte* dans le Chap. VII de la Part. II de la *Contemp. de la Nat.*

[4] Consultez ce que j'ai dit de l'excellence des Machines organiques, Part. IX, Chap. I. Consultez encore ce que j'ai exposé sur l'Animal, Part. XII, Chap. I, & sur l'imperfection de notre Anatomie *actuelle*, Chap. IV.



CHAPITRE VII.

Degrés de perfection ou de gloire qui distingueront les Individus de l'Humanité dans l'Etat futur, & qui correspondront aux degrés de perfection qu'ils auront acquis sur la Terre.

Progrès de tous ces Individus vers une plus haute perfection.

Il y a sur la Terre parmi les Hommes une diversité presque infinie de dons, de talens, de connoissances, d'inclinations, &c. L'Echelle de l'Humanité s'élève par une suite innombrable d'Echelons de l'Homme brut à l'Homme pensant. (1) Cette progression continuera, sans doute, dans la Vie à venir & y conservera les mêmes rapports essentiels ; je veux dire, que les progrès que nous aurons faits ici bas dans la connoissance & dans la vertu détermineront le point d'où nous commencerons à partir dans

(1) Voyez ce que j'ai dit des *Gradations de l'Humanité* dans le Chap. X de la Part. IV de la *Cont. de la Nature*.

l'autre Vie ou la place que nous y occuperons. Quel puissant motif pour nous exciter à accroître sans cesse notre connoissance & notre vertu !

Tous les momens de notre existence individuelle sont indissolublement liés les uns aux autres. Nous ne passons point d'un état à un autre état sans une raison suffisante. Il n'y a jamais de saut proprement dit. L'état subséquent a toujours sa raison suffisante dans l'état qui l'a précédé immédiatement. (2) La mort n'est point une lacune dans cette Chaîne : elle est le chaînon qui lie les deux Vies ou les deux Parties de la Chaîne. Le jugement que le SOUVERAIN JUGE portera de nous aura son fondement dans le degré de perfection intellectuelle & morale que nous aurons acquis sur la Terre ou ce qui revient au même , dans l'emploi que nous aurons su faire de nos Facultés & des Talens qui nous auront été confiés. *A celui à qui il aura beaucoup été donné , il sera beaucoup redemandé , & on donnera à celui qui aura.* Ce qui est , est : la VOLONTE' DIVINE ne change point la Nature des Choses , & dans le Plan

[2] Je dois renvoyer ici mon Lecteur au Chap. I de la Part. XIV , & le prier de méditer un peu sur cet endroit de l'Ouvrage.

qu'ELLE a réalisé le vice ne pouvoit obtenir les avantages de la vertu. (3)

IL suit donc de ces principes que la Raison se forme à elle-même, que le degré de perfection acquise déterminera dans la Vie à venir le degré de bonheur ou de gloire dont jouira chaque Individu. La RÉVÉLATION donne encore sa sanction à ces principes si philosophiques. Elle établit expressément cette Échelle de bonheur ou de gloire que la Philosophie ne se laisse point de contempler. *Il y a des Corps célestes & des Corps terrestres ; mais il y a de la différence entre l'éclat des Corps célestes & celui des Corps terrestres : autre est l'éclat du Soleil , autre celui de la Lune & autre celui des Étoiles : l'éclat même d'une Étoile est différent de l'éclat d'une autre Étoile. Il en sera de même à la Résurrection.* [4] Et si l'on vouloit que ces paroles remarquables ne fussent pas susceptibles de l'interprétation que je leur donne , cette Déclara-


[3] Voyez la Part. VIII où ceci est plus développé.

[4] JE sais que quelques Commentateurs donnent à ce passage un sens plus direct & plus littéral : on ne prendra donc , si l'on veut , mon interprétation que comme une application indirecte & qui a son fondement dans d'autres passages des ÉCRITURES.

tion si formelle & si répétée des ÉCRITURES ; que DIEU rendra à chacun selon ses Oeuvres ; ne suffiroit - elle pas pour prouver que les degrés du bonheur à venir seront aussi variés que l'auront été les degrés de la vertu ? Or , combien les degrés de la vertu different-ils sur la Terre ! Combien la vertu du même Individu s'accroît-elle par de nouveaux efforts ou par des actes réitérés fréquemment ! La vertu est une habitude : elle est l'habitude au bien.

Il y aura donc un Flux perpétuel de tous les Individus de l'Humanité vers une plus grande perfection ou un plus grand bonheur ; car un degré de perfection acquis conduira par lui-même à un autre degré. Et parce que la distance du Créé à l'INCRÉÉ, du Fini à l'INFINI est infinie, ils tendront continuellement vers la SUPREME PERFECTION, sans jamais y atteindre.





CONCLUSION

DE

TOUT L'OUVRAGE.

OUÉ la Contemplation de ce magnifique, de cet immense, de ce ravissant **SYSTEME DE BIENVEUILLANCE** qui embrasse tout ce qui pense, sent ou respire est propre à élever, à agrandir notre Ame, à balancer, à adoucir toutes les épreuves de cette Vie mortelle, à soutenir, à augmenter notre patience, notre résignation, notre courage, à nourrir, à exalter tous nos sentimens de reconnoissance, d'amour, de vénération pour cette **BONTÉ ADORABLE** QUI nous a ouvert par SON ENVOYÉ les portes de cette Eternité heureuse, le grand, le perpétuel Objet de nos desirs & pour laquelle nous sommes faits. Déjà ELLE nous met en possession de ce *Royaume qu'ELLE nous avoit préparé avant la fondation des Siecles. . . .* déjà ELLE place sur notre Tête la *Couronne immarcescible de Gloire. . . .* déjà

nous sommes assis dans les lieux célestes . . . le Sépulcre a rendu sa Proie . . . la Mort est engloutie pour toujours . . . l'incorruptible a succédé au corruptible , le spirituel à l'animal , le glorieux à l'abject . . . les plus longues révolutions des Astres entassées les unes sur les autres ne peuvent plus mesurer notre durée . . . il n'est plus de Temps . . . l'Eternité commence & avec elle une Félicité qui ne doit point finir , mais qui doit toujours accroître Transportés de joie , de gratitude & d'admiration nous nous prosternons au pied du Trône de notre BIEN-FAITEUR nous nous écrions notre PÈRE ! notre PÈRE ! nous

SAISISSEZ LA VIE ÉTERNELLE.

A Genthod près de Genève , le 17 de Mai 1769.

FIN.

TABLE

T A B L E.

PALINGÈNE'SIE PHILOSOPHIQUE.



DOUZIEME PARTIE.

Imperfection & bornes naturelles de nos Con-
noissances.

CHAP. I. *Ce qu'est un Animal aux yeux de l'Au-
teur. Réflexions à ce sujet.* Page. 1

II. *Considérations générales sur l'imperfection des
Connoissances humaines. Réflexions au sujet de
nos Bibliothèques & de nos Encyclopédies.* 5

III. *Divers traits de l'imperfection de nos Con-
noissances. Les Forces: les Elémens, &c.* 8

IV. *Autres traits de l'imperfection de nos Con-
noissances. Les mixtes que le Chymiste tente de
décomposer: les recherches du Physicien sur
la Lumière, l'Air, l'Eau, &c. l'Anatomie
des Plantes & des Animaux.* 10

V. *Autre trait sur le même sujet: l'Union de
l'Ame & du Corps.* 16

VI. *Imperfection de nos Connoissances sur la struc-
ture & les révolutions de notre Globe.* 18

VII. *Imperfection de nos connoissances sur le
Monde microscopique.* 22

VIII. *Conséquence générale: que la Terre n'a
pas été faite principalement pour l'Homme.* 26
Tome XVI. L 1

TREIZIEME PARTIE.

Suite du même sujet.

CHAP. I. *Réflexions sur ce que l'Esprit humain peut ou ne peut pas en matière de découvertes.*

Page. 30

II. *Autre exemple de l'imperfection de nos Connoissances : la vraie nature de l'Étendue matérielle.*

33

III. *Autres exemples de l'imperfection de nos Connoissances : les Particules élémentaires des Composés , &c.*

36

IV. *Bornes naturelles assignées à notre Faculté de connoître & qui résultent de notre Constitution physique.*

39

V. *Imperfection de nos Connoissances sur le Monde moral : exemple pris de l'Histoire moderne.*

41

VI. *Conséquence : que l'Homme n'apperçoit que les dehors du Monde moral.*

47

VII. *Notions générales de Cosmologie. Ce que seroit la science parfaite.*

49

VIII. *Vraie destination de l'Homme sur la Terre : appropriation de ses Facultés à son état présent.*

55

QUATORZIEME PARTIE.

Principes & conjectures sur la liaison & la nature des deux économies chez les Animaux.

DES CHAPITRES. 531

- CHAP. I. *Notions préliminaires sur la liaison des deux Économies chez les Animaux.* Page. 62
- II. *Remarques psychologiques sur la Personnalité.* 66
- III. *Conjectures sur l'accroissement de l'industrie des Animaux dans l'Economie future. Sources de la perfection de l'Animal.* 68
- IV. *Continuation du même sujet. Comment le naturel de l'Animal pourra être changé dans l'Économie future.* 73
- V. *Pensées sur l'Ame des Bêtes & sur le Matérialisme.* 76

QUINZIEME PARTIE.

Essai d'application de l'irritabilité aux Polypes, &c. Nouveaux Etres microscopiques. Du Droit de l'Homme sur les Animaux.

- I. *Difficulté d'expliquer les phénomènes du Polype. Réflexions sur les tentatives de l'Auteur à ce sujet.* 83
- II. *Explication des phénomènes du Polype par la seule Irritabilité. Réflexions sur la Vitalité.* 87
- III. *Réflexions sur le Monde microscopique.* 94
- IV. *Nouveaux Etres microscopiques. Les Tubiformes, les Tænia, les Navettes.* 97
- V. *Pensées au sujet des Etres microscopiques.* 104
- VI. *Le Droit de la Nature. L'Homme moral.* 112
- VII. *Suite du même sujet. Du Droit de l'Homme sur les Animaux.* 118

SEIZIEME PARTIE.

Idées sur l'E'tat futur de l'Homme.

CHAP. I. *Principes préliminaires sur la nature de l'Homme.* Page. 124II. *Considérations sur le Siege physique de la Personnalité & sur les Organes du Sentiment. Conséquence générale.* 134III. *De la question si l'Homme peut s'assurer par les seules Lumieres de sa Raison de la certitude d'un Etat futur.* 144IV. *Continuation du même sujet. Réflexions sur les bornes naturelles de notre Connoissance relativement à l'E'tat futur de l'Homme.* 152

DIX - SEPTIEME PARTIE.

Suite de Idées sur l'E'tat futur de l'Homme.

Recherches sur le CHRISTIANISME. Les Miracles.

I. *Introduction aux Recherches sur le CHRISTIANISME.* 157II. *DIEU CREATEUR ET LEGISLATEUR. Preuves de l'Existence de cet ETRE SUPREME.* 160III. *Suite du même sujet. Ordre de la Nature & ses Loix. Les ATTRIBUTS de la CAUSE PREMIERE.* 178IV. *L'amour du bonheur, fondement des Loix*

DES CHAPITRES. 533

naturelles de l'Homme. Conséquence en faveur de la perfection du système moral. Les Loix de la Nature, Langage du LE'GISLATEUR.

Page. 187

CHAP. V. *Les Miracles : idées sur leur nature.* 194

VI. *Continuation du même sujet. Deux Systèmes possibles des Loix de la Nature. Caractères & but des Miracles.* 209

DIX-HUITIEME PARTIE.

Suite des idées sur l'Etat futur de l'Homme.

Continuation des Recherches sur le CHRISTIANISME. Le TÉMOIGNAGE.

I. *Nature & fondemens du Témoignage. L'ordre moral.* 225

II. *De la crédibilité du Témoignage : ses conditions essentielles : Application aux Témoins de l'E'VANGILE.* 233

III. *Objections contre le Témoignage, tirées de l'opposition des Miracles avec le Cours de la Nature ou du conflit entre l'Expérience & les Témoignages rendus aux Faits miraculeux. Réponses.* 238

IV. *Suite des objections contre la preuve testimoniale relativement aux Faits miraculeux. Réponses. Considérations générales sur l'Ordre*

| | |
|---|-----------|
| <i>physique & sur l'Ordre moral.</i> | Page. 244 |
| CHAP. V. <i>S'il est probable que les Témoins de l'E'VANGILE ont été trompeurs ou trompés.</i> | 250 |
| VI. <i>Autres objections contre le Témoignage, tirées de l'Idéalisme & des illusions des Sens.</i> | |
| <i>Réponses.</i> | 255 |
| VII. <i>Opposition de l'Expérience avec elle-même : nouvelle objection contre la preuve testimoniale.</i> | |
| <i>Réponse.</i> | 260 |
| VIII. <i>Réflexions sur la certitude morale.</i> | 266 |
| IX. <i>Considérations particulières sur les Miracles & sur les circonstances qui devoient les accompagner & les caractériser.</i> | 269 |
| X. <i>Doute singulier : Examen de ce doute.</i> | 274 |
| XI. <i>Autres doutes. L'Amour du merveilleux : les faux Miracles : les Martyrs de l'erreur ou de l'opinion. Réflexions sur tout cela.</i> | 278 |
| XII. <i>Aveux des Adversaires.</i> | 288 |

DIX - NEUVIEME PARTIE.

Suite des idées sur l'E'tat futur de l'Homme.

Continuation des Recherches sur le CHRISTIANISME. La Déposition écrite.

| | |
|--|-----|
| I. <i>Caractere de la Déposition écrite & celui des Témoins.</i> | 291 |
| II. <i>Réflexion sur la Déposition des Témoins : ma-</i> | |

DES CHAPITRES. 199

| | |
|---|------------|
| <i>niere dont elle est circonscrite. Si elle a été formellement contredite par des Dépôts de même force & du même tems.</i> | Page. 296. |
| CHAP. III. <i>Le Boiteux de naissance.</i> | 300 |
| IV. <i>SAINT-PAUL</i> | 305 |
| V. <i>L'Aveugle né.</i> | 314 |
| VI. <i>La Résurrection du FONDATEUR.</i> | 316 |
| VII. <i>Conséquences du Fait. Remarques : objections. Réponses.</i> | 320 |
| VIII. <i>Oppositions entre les Pictes de la Dépô- sition. Réflexions sur ce sujet.</i> | 335 |

VINGTIEME PARTIE.

Suite des idées sur l'E'tat futur de l'Homme.

Continuation des recherches sur le CHRISTIA-
NISME. L'authenticité de la Dépôtion. Les
Prophéties.

| | |
|---|-----|
| I. <i>L'Authenticité de la Dépôtion écrite.</i> | 340 |
| II. <i>Si la Dépôtion écrite a été altérée dans ses Parties essentielles ou supposée.</i> | 357 |
| III. <i>Les Variantes : solution de quelques difficultés qu'elles font naître.</i> | 361 |
| IV. <i>La vérité de la Dépôtion écrite.</i> | 369 |
| V. <i>Les Prophéties.</i> | 371 |

VINGT - UNIEME PARTIE.

Suite des idées sur l'E'tat futur de l'Homme.

**Fin des Recherches sur le CHRISTIANISME. La
Doctrine. Les Succès du Témoinage.**

- CHAP. I. La Doctrine du FONDATEUR.** Pag. 385
- II. Continuation du même sujet. Objection. Ré-
ponse.** 393
- III. La Doctrine des premiers Disciples du FON-
DATEUR. Parallele de ces Disciples & des
Sages du Paganisme.** 405
- IV. L'Eglise primitive : ses principes : ses mœurs.
Aveux tacites ou exprès des Adversaires.** 412
- V. Les succès du Témoinage. Remarques sur
les Martyrs.** 420
- VI. Continuation du même sujet. Foiblesse ap-
parente des Causes : grandeur , rapidité , durée
de l'Effet. Obstacles à vaincre : moyens qui
en triomphent. Voies de la PROVIDENCE
dans l'établissement du CHRISTIANISME.** 425
- VII. Difficultés générales. Que la Lumière de
l'ÉVANGILE ne s'est point autant répandue
que la grandeur de sa Fin paroissoit l'exiger.
Etc. Que la plupart des Chrétiens font peu
de progrès dans la vertu. Réponses.** 438
- VIII. Autre difficulté générale : que les preuves
du CHRISTIANISME ne sont pas assez à la
portée de tous les Hommes. Réponse. Précis
des raisonnemens de l'Auteur sur les Mira-
cles & sur le Témoinage.** 446

DES CHAPITRES. 537

- CHAP. IX. Autre difficulté générale tirée de la Liberté humaine. Réponse. Page. 460
- X. Suite des difficultés générales. Que la Doctrine Evangélique ne paroît pas favorable au Patriarisme. Qu'elle a produit de grands maux sur la Terre. Réponses. 463
- XI. Fin des difficultés générales. L'obscurité des Dogmes & leur opposition apparente avec la Raison. Réponse. 470
- XII. Considérations générales sur la liaison & sur la nature des preuves. Conclusion des recherches sur le CHRISTIANISME. 474.

VINGT-DEUXIEME PARTIE.

Fin des idées sur l'Etat futur de l'Homme.

Légères conjectures sur les Biens à venir.

- I. Accord des idées de l'Auteur sur la Restitution future de l'Homme avec les déclarations les plus expressees de la RÉVÉLATION. Réflexions à ce sujet. 481
- II. Considérations sur les Facultés de l'Homme envisagées dans le rapport à son Etat futur. Moyens par lesquels ces Facultés pourront se perfectionner à l'indéfini. 493
- III. Perfectionnement que la faculté de connoître pourra recevoir dans l'Etat futur de l'Homme par une vue plus parfaite & plus étendue des

| | |
|--|-----------|
| <i>Mondes Planétaires. Enchaînement & variétés de tous ces Mondes.</i> | Page. 501 |
| CHAP. IV. <i>Excellence & sublimité des Connoissances que l'Homme acquerra dans son Etat futur par la contemplation des Merveilles de la Cité de DIEU.</i> | 506 |
| V. <i>Réflexions sur notre Faculté d'aimer : ses imperfections actuelles : comment elle se perfectionnera dans un autre séjour.</i> | 512 |
| VI. <i>Remarques sur notre Faculté d'agir : ses limitations actuelles & ce qui en résulte : son perfectionnement dans l'Etat futur.</i> | 516 |
| VII. <i>Degrés de perfection ou de gloire qui distingueront les Individus de l'Humanité dans l'Etat futur, & qui correspondront aux degrés de perfection qu'ils auront acquis sur la Terre. Progrès de tous ces Individus vers une plus haute perfection.</i> | 523 |
| <i>Conclusion de tout l'Ouvrage.</i> | 527 |

E R R A T A.

Page

- 4 : lig. 4. *qu'il*; *Mlle* qu'elle.
 Ibid : lig. 23. *s'il*; *lif.* si elle.
 9 : lig. 1, *doutoux*; *lif.* douteux.
 15 : lig. 5, *es*; *lif.* les.
 17 : lig. 18, *gotte palpe*; *lif.* gotte, palpe.
 30 : lig. 2, de l'intitulation : *peut en*; *lif.* peut pas en.
 39 : lig. 4, *qu*; *lif.* qui.
 55 : lig. dernière *que nous*; *lif.* *Ce* que nous.
 56 : lig. 8, *es*; *lif.* les.
 Ibid : lig. 17, *le*; *lif.* les.
 65 : lig. 14, *donc qu'ils*; *lif.* donc tels qu'ils.
 87 : lig. 11, *qu'ils*; *lif.* qu'ils.
 107 : lig. 8, de la Note : *dan*; *lif.* dans.
 109 : lig. 22, *pour*; *lif.* par.
 116 : lig. 5 *des la*; de la.
 148 : lig. 20, *dépendant*; *lif.* dépendent.
 149 : lig. 11, *oncourt*; *lif.* concourt.
 152 : lig. 10, *J*; *lif.* Je.
 159 : lig. pénultième & dernière; *décontent*; *lif.* décontent.
 174 : lig. 3, de la Note; *paopre*; *lif.* propre.
 190 : lig. 2, *fera*; *lif.* fera.
 196 : lig. 4, *oserois*; *lif.* oserois-je.
 197 : lig. 4, de la Note : *feroit*; *lif.* seroit.
 Ibid : lig. 5, *au*; *lif.* un.
 223 : lig. 4, de la Note : *l'Homme*; *lif.* l'Homme.
 258 : lig. 16 *Ob ets*; *lif.* Objets.
 259 : lig. 2, *commu*; *lif.* commun.
 Ibid : lig. 4; *Exits*; *lif.* faits.
 261 : lig. 7, *dans tous dans tous*; effacez un dans tous.
 270 : lig. 6, *ies*; *lif.* les.
 272 : lig. 12. *devoient*; *lif.* devoient.
 273 : lig. 21 de la Note : *es*; *lif.* les.
 274 : lig. dernière, de la Note *Taalisme*; *M.* Fatalisme.
 288 : lig. 17 : *Témons*; *lif.* Témoins.
 201 : lig. 9, *vou*; *lif.* vous.
 202 : lig. 21, *de se*; *lif.* de moi de se.



- 207 : lig. dernière *XVVI* ; lif. *LXXVI*.
 214 : lig. 9, *pourra* ; lif. *pourrai*.
 215 : lig. 21, retranchez *Homme* & lif. méchant Homme
 216 : lig. 7, *rplique* ; lif. *replique*.
 222 : lig. 4, *desposition* ; lif. *déposition*.
 225 : lig. 17, *lenr* ; lif. *leur*.
 227 : lig. 19, *Guéri-* ; lif. *guérison*.
 272 : lig. 2, *éclarnta* ; lif. *éclatante*.
 273 : lig. 18, *atierât* ; lif. *attirât*.
 275 : lig. 7, *le* ; lif. *les*.
 276 : lig. 5, de la Note : *CVRUS* ; lif. *CYRUS*.
 284 : lig. 2, retranchez un *et*.
 293 : lig. 16, 17 : *à la spiritualité* ; lif. & à la spiritualité
 296 : lig. au renvoi ; (2) lif. (3)
 401 : lig. 5, *enseigneroit* ; lif. *enseigneroit*.
 402 : lig. 6, de la Note : *incorruptible* ; lif. *incorruptible*.
 404 : lig. pénultième de la Note, *émue* ; lif. *ému*.
 406 : lig. pénultième de la Note : *Babylonne* ; lif. *Babylone*.
 407 : lig. 15, de la Note : *qu'ils* ; lif. *qu'il*.
 413 : lig. 4, de la Note *vielleffe* ; lif. *vicilleffe*.
 427 : lig. 7 & 8, *la* effacez un de ces mots
 432 : lig. 8, *toutes* ; lif. *toutes*.
 434 : lig. pénultième de la Note : *a* ; lif. *la*.
 443 : lig. 5, *Ses* ; lif. *ces*.
 465 : lig. 12, *Etoit-ce une bien* lif. *Etoit-ce bien une*.
 470 : lig. 2, *vle* lif. *vie*.
 Ibid. : lig. 4, de la Note 10 : *ella-mime* , lif. *elle-même*.
 478 : lig. 3, *sur* lif. *sur*.
 486 : lig. 18 de la Note *oeux* ; lif. *ceux*.
 496 : lig. 1, *relativea* lif. *relatives*.

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE CHARLES BONNET.

—
TOME DIX-SEPTIEME.
—

Tome XVII.



**ŒUVRES
D'HISTOIRE
NATURELLE
ET DE
PHILOSOPHIE
DE CHARLES BONNET.**

De l'Académie Royale des Sciences de Paris, de l'Académie Impériale Léopoldine & de celle de St. Pétersbourg, des Sociétés Royales de Londres, de Montpellier, de Gottingue, & de celle de Médecine de Paris, des Académies Royales des Sciences de Lyon, de Stockholm, de Coppenhague, Honoraire de celle des Beaux-Arts de la même Ville, des Académies de l'Institut des Sciences de Bologne, de Padoue, de Harlem, de Munich, de Sienne, de Cassel, & de celle des Curieux de la Nature de Berlin.

TOME DIX-SEPTIEME.

ESSAI DE PSYCHOLOGIE.

A NEUCHÂTEL,
Chez S AMUEL FAUCHE, Pere & Fils,
Imprimeurs & Libraires du ROI.

M. DCC. LXXXIII.

THE

AMERICAN

REPUBLICAN

1892

OF THE

REPUBLICAN

OF THE

REPUBLICAN

REPUBLICAN

REPUBLICAN

REPUBLICAN

REPUBLICAN

REPUBLICAN

REPUBLICAN

REPUBLICAN

REPUBLICAN

REPUBLICAN

REPUBLICAN

REPUBLICAN

REPUBLICAN

REPUBLICAN

REPUBLICAN

REPUBLICAN

REPUBLICAN

REPUBLICAN

REPUBLICAN

REPUBLICAN

REPUBLICAN

REPUBLICAN

REPUBLICAN

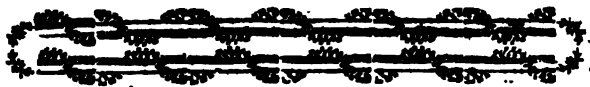
REPUBLICAN

REPUBLICAN

REPUBLICAN

REPUBLICAN

REPUBLICAN



AVERTISSEMENT.

ME voici enfin arrivé au moment où je suis , en quelque sorte , forcé de faire l'aven public de cet Ouvrage de ma jeunesse , que j'ai cité assez fréquemment dans mes E'crits , critiqué plus d'une fois , plus souvent encore commenté & éclairci , & pour lequel j'ai presque toujours laissé transpirer un penchant secret qui dévoiloit trop aux yeux d'un Lecteur pénétrant cet amour paternel que je paroissais pourtant vouloir lui cacher , & que je n'étois peut - être pas fâché qu'il soupçonnât. L'*Essai de P'sychologie* parut à Leyde en Hollande , dans l'E'té de 1754 , quoiqu'il portât au Titre 1755. Il faisoit partie de ces Méditations sur la Nature , dont j'ai fait l'histoire abrégée dans la Préface des *Considérations sur les Corps organisés*. Des

vj A V E R T I S S E M E N T .

Amis éclairés & vertueux avec lesquels j'avois lu ces Méditations m'ayant paru les goûter bien plus que je n'avois osé l'espérer, il me vint dans l'Esprit d'en détacher les Morceaux relatifs à la Connoissance de notre Etre & d'en hasarder la publication. Mais, j'y touchois à des matières très-déliçates & très-contentieuses, & je ne le faisois point avec cette sage circonspection, cette modeste réserve qu'elles devoient naturellement inspirer à un jeune Homme qui avoit tant de raisons de se défier de ses lumières & de son jugement. Trop plein de mes petites idées, trop persuadé que les sentimens que j'adoptois sur les questions les plus difficiles ou les plus importantes de l'Economie de l'Homme reposoient sur des fondemens solides, j'exposois mes opinions sans aucun ménagement, avec une liberté, je dirai mieux, avec une hardiesse & quelquefois avec une sorte de dureté, plus propres à repousser un Lecteur sage,

AVERTISSEMENT. vij

qu'à lui faire goûter ce que je croyois être le vrai. Il y a plus ; j'étois ordinairement si concis , qu'il n'étoit pas toujours facile de saisir bien ma pensée , & qu'il l'étoit toujours trop de lui donner une interprétation dangereuse. A force de vouloir exercer la pénétration de l'Esprit , je risquois çà & là d'occasioner des méprises d'autant plus à craindre , que dans ces matieres si abstraites le vrai n'est quelquefois séparé du faux que par une toile d'Araignée , si je puis m'exprimer ainsi.

Ce furent sur-tout ces réflexions , dont j'avoue que je ne fus bien frappé qu'après l'impression de mon Livre , qui me déterminèrent à garder l'Anonyme & à attendre en silence le jugement que le Public éclairé porteroit de ce petit E'crit. Je ne tardai pas à en être instruit : les critiques & les louanges se succéderent alternativement , & tout me sembla assez compensé. Je cherchai dans celles-là ce qu'elles

pouvoient avoir de bon , pour en profiter avec reconnoissance , & je ne regardai celles-ci que comme des encouragemens à perfectionner un travail dont je ne me dissimulois ni les imperfections ni les défauts.

Il faut pourtant que je dise comment j'avois été porté à employer çà & là dans cet Ouvrage des expressions qui choquoient plus ou moins l'Opinion commune , & qui étoient susceptibles d'une interprétation aussi contraire à mes principes qu'à l'esprit de mon travail & à la pureté de mes intentions. On connoît l'art avec lequel certains Fatalistes modernes ont tourné contre la Religion ce qu'on nomme la *nécessité morale* des actions humaines & tout ce qu'ils se sont plu à en déduire relativement au mérite & au démérite , à la vertu & au vice, à l'ordre & au désordre. Le ton élevé & très-métaphysique de quelques uns de ces Ecrivains & la sorte de mépris qu'ils témoignent pour les sentimens adoptés par

des Philosophes Chrétiens très-respectables , sont bien propres assurément à en imposer au Peuple des Philosophes & à jeter dans le plus grand embarras un Lecteur ami du vrai , mais incapable par lui-même de saisir le nœud des difficultés & de démêler la vérité au travers des subtilités métaphysiques dont ces adroits Ecrivains savent l'envelopper. Je sentoient fortement tout cela , & plus je le sentoient , plus je me persuadois que ce seroit servir utilement la Religion que de combattre le Fataliste avec ses propres armes , & de montrer que lors-même qu'on admettroit cette *nécessité* des actions humaines dont il abuse , les Vérités salutaires ne seroient point en péril , & que la Vertu n'en seroit pas moins tôt ou tard source de Bonheur & le vice source de Malheur.

DANS cette vue louable , j'imaginai de revêtir moi-même le Personnage du Fataliste , au risque de passer auprès d'un Lec-

x. Avertissement.

teur peu attentif ou peu instruit, pour un vrai Fataliste : j'adoptai, en quelque sorte, son langage ; je pris un ton aussi élevé & aussi métaphysique que le sien : je parus admettre le Système de la nécessité dans toute sa rigueur ; mais je m'attachai en même tems à faire sentir de la manière la plus claire, qu'il est un sens dans lequel ce Système, qui allarme trop les Théologiens, n'est point du tout incompatible avec l'esprit & le but de la Révélation. Et afin de prévenir autant qu'il étoit possible les méprises ou les équivoques que j'avois le plus à craindre, je déterminai avec précision comment je pensois qu'on devoit envisager ce Système philosophique ; je l'exposai sous son vrai point de vue ; j'en esquissai la nature, les fondemens, les principes généraux ; j'en peignis l'harmonie, la grandeur, les beautés ; je répondis aux principales objections qu'il fait naître, & je montrai comment il peut se concilier avec les Dogmes les plus fon-

AVERTISSEMENT. xj

damentaux de la Religion naturelle & de la Religion révélée. Je présentai par-tout le GRAND ETRE comme la première & l'unique CAUSE de toutes les Existences, la SAGESSE ÉTERNELLE comme l'Arbitre suprême des destinées de l'Homme, l'ÉVANGILE comme le Tableau le plus fini de la Perfection humaine, & son ADORABLE AUTEUR comme le Restaurateur de la Raison & le Philosophe par excellence. Je fis envisager les Devoirs comme les conséquences nécessaires de la nature de l'Homme & des rapports qu'il soutient avec lui-même, avec les Etres qui l'environnent, avec son CRÉATEUR. Je plaçai dans l'Amour propre bien entendu ou dans l'Amour du Bonheur le principe général des actions morales, & je ne produisis les Loix qui les régissent que comme des moyens naturels de fléchir la Volonté de l'Homme & de le diriger vers sa véritable fin. Je tâchai de donner les notions les plus claires & les plus exactes des admirables Facultés dont il est enrichi,

xij A V E R T I S S E M E N T .

& de faire sentir fortement qu'il n'y a qu'un certain emploi de ces Facultés qui puisse le conduire au Bonheur ou au degré de Perfection dont il est susceptible ici-bas. Je montrai comment l'E'ducation fait par un régime approprié cultiver & développer toutes les Facultés de l'Homme , corriger les vices du Tempérament , mettre en valeur tous les Talens , ennoblir les dispositions naturelles de l'Esprit & du Cœur , & comment l'Habitude , toujours agissante , fortifie & enracine toutes les déterminations acquises. Enfin ; je ne me bornai pas à établir sur des preuves solides la simplicité & l'immortalité de l'Ame ; je déduisis encore & de la nature mixte de notre Etre & des déclarations du Texte sacré , que c'est principalement l'immortalité de l'Homme tout entier que le BIENFAITEUR de l'Homme a mise en évidence par l'E'VANGILE. Mais , cette Doctrine de Vie étant annoncée à un Habitant de la Terre , il étoit dans l'ordre de la SOUVERAINE SA-

AVERTISSEMENT. xiiij

ESSE qu'Elle se servit dans ses Instructions d'un Langage approprié à un Habitant de la Terre, & qu'Elle proportionnât ses hautes Révélations à la foiblesse actuelle des conceptions de cet Etre. C'est ce que j'essayai de faire entendre dans un Discours particulier sur l'utilité de la Métaphysique & sur son accord avec les Vérités les plus essentielles de la RÉVÉLATION. J'en inférai légitimement, que ce seroit s'abuser beaucoup, que de présumer que des idées très-philosophiques & puisées dans la nature même des Choses, soient inconciliables avec les Vérités de la Foi, comme si la Raison & la RÉVÉLATION n'émanoient pas essentiellement de la même Source.

Je viens de faire l'apologie du Psychologue : peut-être néanmoins qu'elle n'étoit pas bien nécessaire & que j'aurois pu m'en tenir à l'aveu ingénu de ses torts ; car il semble qu'il suffise de lire son Ouvrage avec un peu de réflexion pour ne se méprendre

xiv. **AVERTISSEMENT.**

point sur les principes, sur la croyance & sur les intentions. Je fais pourtant que des Lecteurs éclairés s'y sont mépris ; & c'en étoit assez pour m'engager à entrer ici dans quelque détail sur les opinions & sur les vues secrètes & à reproduire sous une autre forme ce qu'il avoit dit lui-même dans la Préface & dans quelques autres endroits du Livre. Invité aujourd'hui, & je pourrois dire, autorisé par des Suffrages respectables, à faire entrer cette Production dans la Collection générale de mes Oeuvres, j'aurois pu ne me borner point à corriger les fautes assez nombreuses d'impression qui s'y étoient glissées & à supprimer la plus grande partie des caractères *italiques* que j'y avois prodigués ; & étendre mes corrections à des choses plus essentielles ou plus importantes, à ces choses sur-tout qu'un Lecteur sage voudroit qui eussent été traitées avec la circonspection qu'elles exigent ; & à beaucoup d'autres encore ou erronées ou peu exactes. Mais de telles corrections m'auroient

A V E R T I S S E M E N T. xv

mené bien plus loin qu'on ne pense & m'auroient entraîné peu à peu vers une refonte presque générale du Livre, qui l'auroit dénaturé plus ou moins : & comment me ferois-je déterminé à en user ainsi à l'égard d'un Ouvrage qui est depuis près de trente ans entre les mains du Public, & dont le sort est décidé depuis si long-tems ! Dailleurs, on trouve dans mes E'crits postérieurs la plupart des corrections que j'aurois le plus souhaité de faire à l'*Essai de l'Psychologie* lorsque je l'ai revu en dernier lieu. Je renvoie en particulier au Chapitre IX de la Partie XXI de la *Palingénésie*, (1) où j'ai exposé bien clairement ma pensée sur la *nécessité morale* & sur la Liberté humaine. (2) Je renvoie encore sur le *Fata-*

(1) *Oeuvres*, Tom. VII de l'E'dit : in 4to, & Tom. XVI de l'E'dit : in 8°.

(2) Le Chapitre de la *Palingénésie* auquel je renvoie ici, est le Chapitre XL des *Recherches sur les Preuves du Christianisme*, de l'E'dition séparée, publiée à Geneve en 1771.

xvj *AVER TISSEMENT.*

isme & sur le *Matérialisme* aux Articles XIII, XVIII, XIX de l'*Analyse abrégée*. Je ne présume pas, qu'après m'être expliqué sur ces matieres aussi nettement que je l'ai fait dans les E'crits que je viens de citer, il puisse rester aucun doute raisonnable sur ma maniere de penser à cet égard; & pourroit-on oublier que l'Auteur de la *Psychologie* est aussi celui des *Recherches sur les Preuves du Christianisme* !

Au reste; ceux de mes Lecteurs qui auront comparé la *Psychologia* avec les autres E'crits que j'ai publiés depuis en divers tems, auront facilement reconnu qu'elle contient les germes, à la vérité assez informes, de presque toutes les idées sur Dieu, sur l'Univers & sur l'Homme, que j'ai développées, rectifiées ou perfectionnées dans ces E'crits. Ils y auront encore apperçu à peu près la même conformité dans le style que dans les idées; & ç'a été cette sorte de conformité qui a le plus contribué

AVERTISSEMENT. xvij

à déceler la Main dont partoît l'Ouvrage anonyme.

Je n'ajoute plus qu'un mot sur la *Psychologie* : je l'ai placée dans la Collection de mes Oeuvres philosophiques à la suite de l'*Essai analytique* & de la *Palingénésie*, parce que j'ai cru qu'elle gagneroit à être relue après ces deux Écrits, qui contiennent d'ailleurs tous les éclaircissemens & les correctifs dont elle avoit besoin.

J'avois depuis plusieurs années dans mon Porte-feuille divers petits Écrits de Philosophie rationnelle que je n'avois jamais publiés, & que l'impression générale de mes Oeuvres m'a appelé naturellement à revoir, à finir ou à perfectionner. (*) Entre ces Écrits le plus essentiel est celui que j'ai intitulé *PHI- LALETHE*, & où je recherche en Sceptique raisonnable s'il est en Philosophie quelques Vérités qu'un Esprit sage soit dans l'obligation de reconnoître & qui puissent servir de fondement à une Morale philoso-

(*) Ces Écrits sont rassemblés dans le tom. XVIII. de cet édit.
Tome XVII.

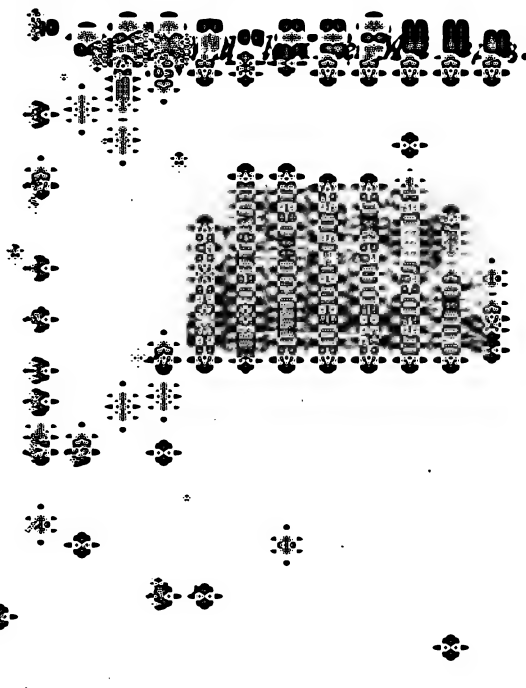
phique. Je n'ai donc admis ici que ce que j'ai pu déduire immédiatement du Sentiment intime ou de l'Expérience, & que je ne pouvois par conséquent rejeter sans choquer directement la Raïson ou le Sens commun. Et comme la méthode dont je faisois l'essai exigeoit que je n'allasse à la Vérité que par la route du doute philosophique, il étoit bien dans l'esprit de cette méthode de ne prononcer point sur quelques Opinions célèbres, dont la fausseté pouvoit ne paroître pas assez démontrée à un Sceptique un peu rigoureux. Je ne devois donc pas m'arrêter à combattre ces Opinions; mais je devois tâcher de rendre mes raisonnemens aussi indépendans de ces Opinions qu'il étoit possible, & n'envisager chaque Sujet que dans le rapport aux principes dont je parlois & au but particulier que je me propoisois.

M. HENRI MEURON, Professeur de Belles-Lettres à Neuchatel & proche Parent de M. D. MEURON dont j'ai parlé dans

AVERTISSEMENT: xix

ma Préface générale, recevra ici un témoignage public de ma reconnoissance de l'attention soutenue, de l'exactitude & du zèle qu'il n'a cessé d'apporter à la révision des épreuves des deux E'ditions de mes Oeuvres. Si la vigilance du Libraire & le travail des Imprimeurs avoient mieux répondu à ses soins, je n'aurois pas à me plaindre de l'ampleur des *Errata* de la petite E'dition ni de quelques autres négligences typographiques qui la déparent. Heureusement que la grande E'dition ne donne pas lieu aux mêmes reproches & qu'elle a été à tous égards beaucoup plus soignée. J'ai fort à me féliciter d'avoir eu pour principal Reviseur un Professeur aussi recommandable par les qualités de son cœur que par ses lumieres, & qui n'ayant pas moins cultivé la Philosophie que les Belles-Lettres, n'en a été que plus en état de saisir bien ma pensée & de présider avec autant d'intelligence que d'assiduité à l'impression de mes E'crits. Il ne falloit pas moins assurément que ses sentimens pour

illement
le sou-
ne & lui
a bien
is il s'en
a travail
hnement
de l'ap-





A

M E S A M I S.

RECEVEZ, mes chers Amis,

cette légère marque de ma reconnoissance

& de mon dévouement. Vous m'avez aidé

à cultiver ma Raison ; je vous en devois

b iiij

P R É F A C E

CET Essai, composé depuis plusieurs années, m'ayant paru du goût de ceux qui se plaisent à réfléchir sur la nature de notre Etre, je me suis déterminé à le rendre public. Les Matieres que j'y ai fait entrer sont intéressantes par elles-mêmes; j'ai tâché qu'elles le fussent encore par la maniere dont elles sont exposées. Mais combien de Livres n'a-t-on pas écrit sur ces Matieres! Il semble que tout ait été dit. On ne peut plus que donner aux Choses un tour nouveau; & ce sera, si l'on veut, tout ce que j'ai fait.

J'AI peu lu; j'ai plus médité. En fait de Métaphysique & de Morale la méditation est souvent plus utile que la lecture: elle met dans les idées plus de liaison, plus d'harmonie, plus d'intérêt, plus de netteté. C'est au-dedans de soi-même qu'il

faut lire ; c'est là que sont les précieux matériaux qu'il s'agit de mettre en œuvre. La méditation est l'Architecte qui se saisit de ces matériaux, qui leur donne une forme & un arrangement.

J'AI posé les principes qui m'ont paru les plus vrais : je ne me suis pas effrayé des conséquences. Ceux qui ne jugent des Choses que par les idées communément reçues, trouveront mon Livre dangereux & contraire aux VÉRITÉS RÉVÉLÉES. Ils me soupçonneront de rejeter intérieurement ces VÉRITÉS, & peut-être ne se borneront-ils pas au simple soupçon. Je ne puis empêcher ces jugemens, parce que je ne puis empêcher que le préjugé n'aille son train : un Enfant ne passe pas tout d'un coup à l'état d'un Homme fait. Je déclare néanmoins à tous les Lecteurs de cet ordre, dont je respecte le zèle pour la RELIGION, que je fais profession d'être Chrétien, & que j'aspire, comme eux, à cette immortalité glorieuse que le SAUVEUR du Monde a mise en évidence. Je les prie de me pardonner si j'ose soutenir que mes idées peu-

vent facilement se concilier avec les principes de la RÉVÉLATION , & qu'elles n'ont avec ces principes qu'une opposition apparente.

Je le répète donc , & puis-je assez le répéter ? je suis infiniment éloigné de chercher à ébranler les Fondemens de la RÉVÉLATION. Je les crois au dessus de toute atteinte. Depuis tant de Siècles que l'Incrédulité bat contre ce Rocher , je ne vois pas qu'elle ait produit autre chose que de l'écume. Mon but est , au contraire , de rendre la RÉVÉLATION plus chère à ces Ames fortes , qui peuvent la contempler d'un œil philosophique & en embrasser le Plan.

ON rend un fort mauvais service à la RELIGION quand on la tourne contre la Philosophie. Elles sont faites pour s'unir. C'est contre la Théologie que la RELIGION doit combattre , & alors chaque combat que livrera la RELIGION fera une victoire.

Le Christianisme ne consiste pas dans

les idées que nous nous formons de la Liberté, mais dans le bon usage que nous faisons de cette Liberté. Il importe fort peu à la RELIGION qu'il y ait des *contingens* ou que tout soit *nécessaire*. Les rapports qui dérivent essentiellement de la Nature des Choses n'en subsistent pas moins; les Loix qui font l'effet de ces rapports n'en font pas moins des Loix. La vertu n'en est pas moins source de bien, le vice source de mal.

Ce sont ces rapports auxquels l'ÉVANGILE a voulu nous rappeler. La raison les appercevoit: mais, exposée aux assauts de la passion & aux atteintes de l'intérêt & du préjugé, il lui falloit pour la conduire sûrement au bonheur des motifs plus puissans que ceux qui se tirent de la considération de ces rapports. L'ÉVANGILE les fournit ces motifs. Il annonce des récompenses & des peines. Il parle au Sage par la voix de la Sagesse, au Peuple par celle du Sentiment & de l'Autorité. Les Ames grandes & généreuses peuvent se conformer à l'Ordre par amour pour l'Ordre. Les

Ames d'une moins forte trempe peuvent être dirigées au même but par l'espérance de la récompense ou par la crainte de la peine.

Il est vrai que dans le Système philosophique ces récompenses & ces peines ne sont que des effets naturels de l'observation ou de l'inobservation de l'Ordre. La Sanction de la Loi est naturelle & ne suppose rien d'arbitraire: mais quel tort cela fait-il à la RELIGION? quel préjudice cela apporte-t-il à la pratique? Le Système philosophique n'admet-il pas au sens le plus étroit que *chacun recevra selon ses œuvres*?

Mais, dira-t-on, dans ce Système la vertu est sans mérite: j'en conviens. Elle n'est qu'heureuse & elle l'est nécessairement. Un bonheur qui ne procède pas essentiellement de notre fait en est-il moins un bonheur? ce bonheur en est-il moins senti?

ALLONS plus loin: dans le Système vulgaire la vertu a-t-elle quelque mérite qui ne dépende point des Causes extérieures,

ou des circonstances dans lesquelles l'Homme se trouve placé ? Les Partisans de ce Système ne disent-ils pas tous les jours ; *la vertu est un don de DIEU , un effet de la Grace ; nous ne pouvons rien par nous-mêmes ?* A quoi donc se réduit ici le fait de l'Homme ? je supplie qu'on y fasse attention : ces expressions de *Don* , de *Grace* , de *Pouvoir reçu* n'acquierent de l'exactitude que dans le Système philosophique.

J'AVOUE de bonne foi qu'on a beaucoup de peine à se familiariser avec ce Système & à le bien saisir dans toutes ses parties. J'ai été autant que personne dans le cas de l'éprouver. Je ne me rappelle point sans un secret plaisir les embarras & les difficultés que j'éprouvois lorsque je commençois à bégayer cette Langue. Je suis enfin venu à la parler , & j'en admire l'énergie.

Si quelqu'un m'objectoit que cette Langue se rapproche beaucoup de celle des Stoïciens ; si l'on me reprochoit d'admettre , comme eux , un *Destin inévitable* , voici quelle seroit ma réponse : les Del-

P R E F A C E. xxix

tinées des Hommes ont été réglées de toute éternité ; mais c'est par l'ÊTRE qui d'éternité en éternité est le SAGE & le PUISSANT.

Vous vous trompez si vous pensez que le Christianisme consiste dans quelque idée de spéculation ou dans quelque notion particulière sur la Personne de JÉSUS-CHRIST , sur la Grace , la Prédestination , le Libre arbitre : ne voyez-vous pas que ce ne sont là que disputes de mots , livrées de Partis , caractères de Sectes. Vous êtes appelé à agir : agissez donc ; agissez , vous dis-je : devenez vertueux : soyez religieux , juste , tempérant : devenez Epoux , Pere , Ami , Citoyen , Homme. Vous ferez tout cela si vous êtes Chrétien : vous ferez Chrétien si vous pratiquez les maximes évangéliques.

RETENEZ ceci : tout Dogme qui n'est pas lié à la Pratique n'est point un Dogme. DIEU n'est point l'Objet direct de la RELIGION ; c'est l'Homme. L'ÊTRE ESSENTIELLEMENT HEUREUX trouveroit-il sa félicité hors de soi ? *L'Homme mortel apporteroit-il quelque profit au DIEU FORT ?* La RELI-

SON a été donnée à l'HOMME pour son bonheur : mais ce bonheur est étroitement uni à la Pratique de ses Devoirs envers DIEU , envers lui-même , envers les autres Hommes. Ces Devoirs dérivent essentiellement de la nature de l'HOMME : ils sont des Loix , parce qu'ils sont l'effet nécessaire des rapports qu'il a avec différens Etres. La RAISON connoît ces Loix & les approuve. Leur observation la perfectionne , l'élève , l'ennoblit , Toutes les Facultés de l'HOMME ont pour dernière fin la Société ; elle est l'E'tat le plus parfait de l'HOMME. La RELIGION se rapporte donc en dernier ressort à la Société , comme le moyen à sa fin. Des Hommes , qui seroient fâchés qu'on ne leur crût pas une Ame raisonnable , pensent que la Société est faite pour la RELIGION. Ils veulent , en conséquence , que l'on sacrifie à la RELIGION des biens que DIEU avoit destinés dans sa SAGESSE au bonheur de la Société. La Montre est-elle pour le ressort ? le Vaisseau est-il pour les voiles ?

Je voudrois persuader aux Hommes que le Christianisme est la meilleure Philosophie , parce qu'il est la perfection de

la Raison : mais la Raison ne se perfectionne que par des moyens qui lui sont assortis. La douceur & la tolérance sont essentielles à l'E'CONOMIE DE GRACE. Quand donc vous verrez des Gens qui se disent Chrétiens & Ministres du DIEU des Miséricordes agir précisément comme des Ministres du Despote le plus cruel , croyez qu'il n'y a point là de Christianisme. Quelle absurdité ! prétendre toucher le cœur en détruisant les principes de la Vie ! quel opprobre pour l'Humanité ! substituer à l'attention la crainte , au recueillement la terreur , au raisonnement l'appareil des supplices ! Mais admettez une fois que le salut du Genre humain ne peut se trouver que dans une certaine Croyance ; la Charité s'enflammera aussi-tôt , & pour ne pas laisser périr le Genre humain elle l'exterminera par le fer & par le feu. Que seroit devenue la Nature humaine si les différentes Sectes de Philosophes avoient été animées du même esprit & armées du même pouvoir qu'une Eglise qui s'estime Chrétienne ?

LES Cerveaux s'éclairent : la Raison s'épure : la vérité quitte le séjour du Cabinet pour se répandre dans le Monde. En vain s'oppose-

roit-on à les progrès ; ils font une suite nécessaire de l'état des Choses.

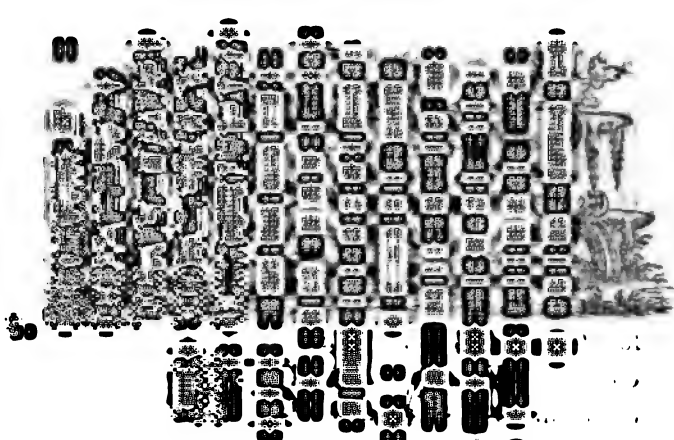
Pourquoi donc tant d'écrits sur la question si les Sciences sont utiles ? c'est disputer s'il convenoit que l'Homme eût un Entendement, deux Yeux & deux Oreilles ? La Science est une suite aussi naturelle de nos Facultés que la chute des Corps l'est de la pesanteur. L'esprit humain, doué d'une activité si merveilleuse, tend naturellement à produire. Demanderez-vous pourquoi DIEU a fait l'Homme tel qu'il est ? je demanderai moi si DIEU pouvoit ne pas faire l'Homme tel qu'il est ?

CHERCHONS le Fait : voyons ce qui en résulte : voilà notre Philosophie.

S'E'PUISER en plaintes éternelles sur l'Esprit, sur le Goût, sur les Mœurs, c'est oublier que le Bœuf est un Animal qui rumine & que l'Aigle n'est pas une Colombe. Pourquoi le Bœuf rumine-t-il ? pourquoi la force de l'Aigle ? DIEU a vu que cela étoit bon.

Si cet Ouvrage mérite l'approbation des Philosophes j'en serai très-flatté : je le serai beaucoup plus s'il contribue aux progrès du vrai.

ESSAI



par les
les que
par
être
d'Ame.
l'Ame
les
ori-
l'Ame

ne forme des idées spirituelles qu'à l'aide des mots qui en sont les signes ; & ces mots prouvent la corporéité de ces idées. Nous ne savons ce qu'est une idée considérée dans l'Ame, parce que nous ignorons absolument la nature de l'Ame. Mais nous savons qu'à certains mouvemens que les Objets impriment au Cerveau répondent constamment dans l'Ame certaines idées. Ces mouvemens sont ainsi des especes de signes naturels des idées qu'ils excitent ; & une Intelligence qui pourroit observer ces mouvemens dans le Cerveau y liroit comme dans un Livre. Ce n'est pas qu'il y ait aucun rapport naturel entre des mouvemens & des idées, entre la Substance spirituelle & la Substance corporelle ; mais telle est la Loi établie par le CRÉATEUR, telle est cette Union merveilleuse impénétrable à l'Humanité.

NON SEULEMENT la première formation des idées est due à des mouvemens ; leur reproduction paroît encore dépendre de la même cause. A la Faculté de connoître l'Ame joint celle de mouvoir. Elle agit sur les divers organes de son Corps, comme ces Organes agissent sur elle. Elle meut les fibres des Sens ; elle y excite des ébranlemens semblables à ceux que les Objets y avoient excités ; & en vertu

DE PSYCHOLOGIE. 1

de la Loi secrete de l'Union les images ou les signes des idées attachés à ces ébranlemens se reproduisent aussi - tôt. Le Sentiment intérieur nous convainc de la Force motrice de l'Ame, & cette preuve est d'une évidence que l'on tenteroit vainement d'affaiblir.

VOILA les principes généraux dont je suis parti & que j'ai tâché d'analyser dans ce petit Ouvrage. Si quelques-uns de mes Lecteurs trouvoient que j'ai rendu l'Ame trop dépendante du Corps, je les prierois de considérer que l'Homme est de sa nature un Etre mixte, un Etre composé nécessairement de deux Substances, l'une spirituelle, l'autre corporelle. Je leur ferois remarquer que ce principe est tellement celui de la RÈVE'LATION, que la Doctrine de la Résurrection des Corps en est la conséquence immédiate. Et loin que ce Dogme, si clairement révélé, dût révolter le Dèiste Philosophe, il devroit, au contraire, lui paroître une présomption favorable à la Vérité de la RELIGION, puisqu'il est si parfaitement conforme avec ce que nous connoissons de plus certain sur la nature de notre Etre.

L'ANALYSE des opérations de l'Ame m'a conduit à traiter de la Liberté, sujet si épineux

& pourtant si simple dès qu'on l'envisage d'un œil philosophique. Après avoir fixé la nature de cette Faculté de notre Âme & considéré ce qui en résulte par rapport à la Morale & à la Religion, j'ai passé à l'examen de l'origine & des effets de l'Habitude, ce puissant ressort de l'E'ducation. J'ai ensuite considéré l'E'ducation elle-même, ses principes les plus importants & son étonnant pouvoir.

J'AI contemplé ces différens Objets d'un point de vue assez élevé, qui ne m'a laissé voir que leurs parties les plus frappantes & qui a dérobé à mes regards des détails plus propres à fatiguer l'attention qu'à l'exercer agréablement. Dans l'exposition de ce spectacle intéressant je n'ai pas observé un ordre didactique : j'ai suivi le fil de mes pensées. Je ne me flatte pas que ce fil m'ait toujours conduit au vrai : je l'ai cherché sincèrement ; mais dans une Matière aussi ténébreuse que l'est la Méchanique des idées, on est souvent forcé de se contenter de ce qui n'est qu'hypothétique.



CHAPITRE I.

De l'état de l'Ame après la conception.

LE principe fécondant en pénétrant le Germe y fait naître une circulation qui ne finira qu'avec la vie. Le mouvement, une fois imprimé à la petite Machine, s'y conserve par les forces de son admirable mécanique. C'est ainsi que le mouvement imprimé dès le commencement à la grande Machine du Monde continue suivant les Loix établies par le PREMIER MOTEUR. Les Solides mis en action travaillent la matière alimentaire. Ils en extraient les différentes liqueurs dont la circulation & le jeu constituent les grands principes de la vie. Les esprits filtrés par le Cerveau coulent dans les nerfs & les animent. L'Ame commence à éprouver des sensations, mais ce ne sont encore que des sensations extrêmement foibles & confuses ; des sensations que l'Ame ne peut rapporter à aucun lieu, qui ne l'instruisent de rien, qui ne sont proprement ni agréables ni désagréables, qui n'excitent en elle aucune velléité.

A mesure que le Germe se développe, l'action

réciproque des Solides & des Fluides acquiert plus de force ou d'intensité. Des filets nerveux qui n'avoient point encore été rendus sensibles commencent à le devenir. La réaction de l'Ame sur les fibres nerveuses ou sur les Esprits animaux , toujours proportionnelle à la quantité de leur Mouvement , augmente conséquemment d'intensité. Les sensations sont moins foibles & moins rares. Les relations du Fœtus avec le Corps organisé qui le nourrit devenant de jour en jour plus étroites , plus efficaces & plus nombreuses multiplient les sources du sentiment & le rendent plus actif. Bientôt les sensations acquierent assez de vivacité pour être accompagnées d'un certain degré de plaisir ou de douleur. L'Ame commence à avoir quelque degré de velléité. Par sa nature d'Etre sentant elle desire nécessairement la continuation du plaisir & la cessation de la douleur. Mais ce desir est encore très-foible ou très-imparfait , parce qu'il est proportionné à la foiblesse du sentiment qui en est l'objet & à l'impuissance actuelle de l'Ame. Les Organes du Fœtus plus développés sont par cela même plus accessibles aux impressions des Objets environnans. Les nerfs qui y sont répandus étant ébranlés plus fréquemment & quelquefois assez fortement , font passer jusqu'à l'Ame des sensations qui l'émeuvent. Une suite natu-

reille de cette émotion est le cours irrégulier des esprits dans différens muscles. Les contractions qu'ils y excitent font sentir à l'Ame qu'elle est douée de la Faculté de mouvoir : mais ce n'est encore qu'un sentiment vague , confus , indéterminé. L'Ame ne connoît encore ni son Corps ni l'empire qu'elle a sur lui. Elle meut accidentellement & sans dessein de mouvoir. Elle ne se détermine point ; les sensations la déterminent. Rien ne se lie encore dans le Cerveau ; nulle Réminiscence ; nul rappel ; nulle Imagination. La Réminiscence se forme dans l'Ame par le retour fréquent de la même sensation ou par sa liaison avec d'autres. Le rappel & l'Imagination font des modifications de la Force motrice qui ne sauroient avoir lieu qu'après un exercice réitéré de cette Force. Plus passive qu'active , plus automate que libre , l'Ame obéit plus qu'elle ne commande , elle est mue plus qu'elle ne meut.



CHAPITRE II.

De l'état de l'Ame à la naissance.

CE n'est proprement qu'à la naissance que la Force motrice de l'Ame commence à se déployer. Diverses circonstances concourent alors à mettre l'Ame dans une situation incommode & douloureuse, qui s'annonce souvent par des cris & toujours par des mouvemens plus ou moins sensibles de tout le Corps. Les esprits qu'une Puissance aveugle chasse indistinctement dans tous les muscles, les secouent & les contractent fortement. Les membres auxquels ces muscles aboutissent, dégagés des liens qui les tenoient auparavant enchaînés, cedent avec docilité aux impressions qu'ils reçoivent & sont agités en différens sens. Cette agitation se communiquant par le moyen des nerfs à la partie du Cerveau qui répond à ces membres, l'Ame acquiert le sentiment de leur existence. Mais ce sentiment est confus : l'Ame ne distingue point encore la main du pied, le côté droit du côté gauche. Ce n'est que par une suite d'expériences ou de tâtonnemens, qui commencent peut-être avant la naissance, que l'Ame

s'habitue à rapporter à leur véritable lieu les sensations qu'elle éprouve & à ne mouvoir précisément que les membres qu'il faut mouvoir. On peut imaginer que l'Ame commet d'abord bien des méprises ; mais ces méprises cessent peu à peu. Bientôt les esprits sont dirigés d'une manière plus convenable : la main ne reçoit plus des ordres qui s'adressent au pied ; le pied ne reçoit plus les ordres qui s'adressoient à la main : l'Ame apprend à régner.

CHAPITRE III.

De l'état de l'Ame après la naissance.

FOIBLE, chancelant & borné dans ses commencemens l'empire de l'Ame se fortifie, s'affermi & s'étend par degrés. Chaque jour lui soumet de nouveaux sujets : chaque heure, chaque moment sont marqués par de nouveaux mouvemens ou par de nouvelles sensations. La scène, auparavant vuide, se remplit & se diversifie de plus en plus. Déjà les Sens ouverts aux impressions du dehors transmettent à l'Ame des ébranlemens d'où naît une multitude de perceptions & de sensations différentes. Déjà

le plaisir & la douleur voltigent sous cent formes autour du Trône de l'Ame. Ami du plaisir l'Ame jette sur lui des regards empressés ; elle lui tend les bras ; elle le saisit avec transport ; elle s'efforce de le retenir. Ennemie de la douleur l'Ame se trouble & s'aigrit à sa présence ; elle tâche de détourner la vue de dessus le monstre odieux qui l'obsède ; elle s'émeut, elle s'agite avec violence ; elle fait effort pour le repousser. Les perceptions plus nettes , plus distinctes , les sensations plus vives , plus agissantes , les Objets plus connus , plus déterminés rendent les volontés plus décidées & plus efficaces.

CHAPITRE IV.

Continuation du même sujet.

De la liaison des idées & de leur rappel.

LE retour fréquent des mêmes situations , les rapports que différentes perceptions ou différentes sensations ont entr'elles , soit dans la manière dont elles sont excitées , soit dans les circonstances qui les accompagnent , soit dans les effets qu'elles produisent sur l'Ame établissent entre les idées une liaison en vertu de

laquelle elles se rappellent réciproquement. L'AUTEUR de notre Etre ayant voulu que toutes nos idées dépendissent originairement des mouvemens ou des vibrations qui sont excités dans certaines parties de notre Cerveau , le rappel de ces mêmes idées dépend vraisemblablement d'une pareille cause. Il est une modification de la Force motrice de l'Ame , qui en agissant sur les fibres ou sur les esprits y occasionne des mouvemens semblables à ceux que les Objets y ont fait naître.

L'IMAGINATION , qui d'un pinceau fidèle & délicat retrace à l'Ame l'image des choses , n'est de même qu'une modification de la Force motrice qui monte les fibres ou les esprits sur un certain ton approprié aux Objets qui doivent être représentés & semblable à celui que ces Objets y imprimeroient par leur présence.

LE Siege de l'Ame est une petite Machine prodigieusement composée & pourtant fort simple dans sa composition. C'est un abrégé très-complet de tout le Genre nerveux , une *Neurologie* en miniature. On peut se représenter cet admirable Instrument des opérations de notre Ame sous l'image d'un Claveffin , d'une Orgue , d'une Horloge ou sous celle de quelque autre

Machine beaucoup plus composée encore. Ici sont les ressorts destinés à mouvoir la Tête : là sont ceux qui font mouvoir les Extrémités : plus haut sont les mouvemens des Sens : au-dessous sont ceux de la respiration & de la voix , &c. Et quel nombre , quelle harmonie , quelle variété dans les pieces qui composent ces ressorts & ces mouvemens ! L'Ame est le Musicien qui exécute sur cette Machine différens airs ou qui juge de ceux qui y sont exécutés . & qui les répète. Chaque fibre est une espece de touche ou de marteau destiné à rendre un certain ton. Soit que les touches soient mues par les Objets soit que le mouvement leur soit imprimé par la Force motrice de l'Ame le jeu est le même , il ne peut différer qu'en durée & en intensité. Ordinairement l'impression des Objets est plus durable & plus vive que celle de la Force motrice. Mais dans les songes & dans certaines maladies l'Imagination acquiert assez de force pour élever ses peintures au niveau de la réalité.



CHAPITRE V.

De la Réminiscence.

LA Réminiscence par laquelle l'Ame distingue les perceptions qui l'ont déjà affectée des perceptions nouvelles, paroît d'abord n'être point comme le rappel & l'Imagination, une Faculté, pour ainsi dire, *mixte*, une Faculté qui tienne autant au Corps qu'à l'Ame ou à l'exercice de la quelle le Corps concoure directement. Il semble que ce soit une Faculté purement spirituelle ou qui n'appartienne qu'à l'Ame. On est porté à penser que l'Ame conservant le sentiment de toutes ses modifications, ce sentiment est plus ou moins vif, plus ou moins distinct suivant que les ébranlemens ont été plus ou moins forts ou plus ou moins répétés.

MAIS si l'on approfondit davantage ce sujet, on reconnoîtra que la Réminiscence n'est pas d'une autre nature que le rappel & l'Imagination & que toutes ces opérations de notre Ame peuvent s'expliquer d'une façon également mécanique. Pour le concevoir, il n'y a qu'à

supposer que l'impression que font sur l'Âme des fibres qui sont mues pour la première fois n'est pas précisément la même que celles qu'y produisent ces fibres lorsqu'elles sont mues de la même manière pour la seconde, la troisième ou la quatrième fois. Le sentiment que produit cette diversité d'impression est la Réminiscence.

On imaginera, si l'on veut, que les fibres qui n'ont point encore été mues, & qu'on pourroit nommer des fibres *vierges*, sont par rapport à l'Âme dans un état analogue à celui d'un membre qui seroit paralytique dès avant la naissance. L'Âme n'a point le sentiment de l'effet de ces fibres. Elle l'acquiert au moment qu'elles sont mises en action. Alors l'espece de paralysie cesse & l'Âme est affectée d'une perception nouvelle. La souplesse ou la mobilité de ces fibres augmente par le retour des mêmes ébranlemens. Le sentiment attaché à cette augmentation de souplesse ou de mobilité constitue la Réminiscence, qui acquiert d'autant plus de vivacité que les fibres deviennent plus souples ou plus mobiles.

Des fibres, auparavant mues, mais dans lesquelles il s'opere de nouveaux mouvemens

ou une nouvelle suite de mouvemens, font naître dans l'Ame de nouvelles perceptions. La répétition plus facile de ces mouvemens retrace à l'Ame les mêmes perceptions & y excite la Réminiscence de ces perceptions.

L'AME est presque toujours affectée à la fois de plusieurs idées. Lorsqu'une de ces idées reparoit, elle réveille ordinairement quelques-unes de celles qui l'accompagnoient, & c'est là une autre source de la Réminiscence.

CHAPITRE VI.

Continuation du même sujet.

SOUVENT à l'occasion d'une idée l'Ame a le sentiment confus d'une autre idée qu'elle cherche à rappeler. Pour cet effet, elle use de la Force motrice dont elle est douée : elle meut différentes touches ou elle meut différemment les mêmes touches, & elle ne cesse de mouvoir qu'elle n'ait disposé son Cerveau de manière à lui retracer cette idée. Plus les rapports de deux idées sont prochains, plus le rappel est prompt & facile. Ces rapports consistent principalement dans une telle disposition des fibres

ou des esprits, que la Force motrice trouve plus de facilité à s'exercer suivant un certain sens que suivant tout autre.

JE m'explique : l'état actuel de l'Organé de la Pensée est un état déterminé. Le passage de cet état à tous ceux qui peuvent lui succéder n'est pas également facile. Il est des tons, il est des mouvemens qui s'excitent les uns les autres, parce qu'ils se sont succédés fréquemment. De cette succession répétée naît dans la Machine une disposition habituelle à exécuter plus facilement une certaine suite d'airs ou de mouvemens que toute autre suite. De là les différentes déterminations de la Force motrice dans le rappel des idées.

CHAPITRE VII

De l'Attention.

TOUTES les idées qui affectent l'Ame en même tems ne l'affectent pas avec une égale vivacité. Cette diversité d'impression dérive principalement du plus ou du moins d'intensité des mouvemens communiqués aux fibres du Cerveau. Mais, l'Ame peut par elle-même rendre

rendre très vive une impression très foible. En réagissant sur les fibres représentatives d'un certain Objet, elle peut rendre plus fort ou plus durable le mouvement imprimé à ces fibres par l'Objet, & cette Faculté se nomme l'*Attention*.

CHAPITRE VIII.

De l'état de l'Ame privée de l'usage de la Parole.

PENDANT que l'Homme demeure privé de ce précieux avantage, la sphere de ses idées est resserrée dans des bornes fort étroites. Toutes ses perceptions sont purement sensibles & n'ont d'autre liaison que les circonstances qui les ont vu naître ou que les divers rapports qui résultent de la manière dont elles ont été excitées. Les idées ne sont revêtues que de signes *naturels*, & ces signes sont les images que les Objets tracent dans le Cerveau. L'Ame ne peut donc rappeler une certaine idée qu'autant qu'elle est actuellement occupée d'une idée ou d'une image qui a un rapport déterminé avec cette idée. L'Ame parcourt donc la suite de ses idées comme une suite de tableaux. Elle rap-

pelle les perceptions dans leur ordre naturel ou dans un ordre qui est à peu près le même que celui dans lequel elles ont été produites. L'idée d'un Arbre réveille celle d'un bois : l'idée d'un bois réveille celle d'une Maison qui s'y trouve placée : l'idée de cette Maison réveille celle des Personnes qui y ont été vues : l'idée de ces Personnes réveille celle de leurs actions : l'idée de ces actions réveille celle du plaisir ou de la douleur qu'elles ont causé, &c. La succession de ces idées n'étant dans son origine que la succession des mouvemens imprimés aux fibres, dès que la Machine est déterminée à exécuter un de ces Mouvements, elle se trouve par cela même montée pour en exécuter toute la suite.

AINSI, la perception ou le sentiment, le rappel, la Réminiscence, l'Imagination & l'Attention paroissent être les seules opérations de l'Ame privée de l'usage de la Parole ou des signes *arbitraires*. La Mémoire entant qu'elle est la Faculté qui rappelle ces signes, le jugement & le raisonnement entant qu'ils sont l'expression articulée du rapport ou de l'opposition qu'on observe entre deux ou plusieurs idées, la combinaison arbitraire & réfléchie des idées, les abstractions *universelles* ou ces opérations

par lesquelles on sépare d'un Sujet ce qu'il y a de commun avec plusieurs autres Sujets pour ne retenir que ce qu'il y a de propre ; toutes ces choses ne sauroient avoir lieu dans cette enfance de l'Ame , parce qu'elles supposent nécessairement l'usage des termes ou des signes *d'institution*. Les jugemens que l'Ame porte alors sur les Objets ne sont point proprement des jugemens : ils ne sont que le simple^t sentiment de l'impression de ces Objets. Toute sensation accompagnée de plaisir incline l'Ame vers l'Objet qui est la source de ce plaisir : toute sensation accompagnée de déplaisir ou de douleur produit un effet contraire. Tout Objet dont l'impression ne détruit point l'équilibre de l'Ame est simplement apperçu. L'enfant qui n'articule point encore ne compare pas entr'eux différens Objets : il ne juge pas par cette comparaison de leur convenance ou de leur disconvenance ; mais il reçoit les impressions de différens Objets , & il cede sans réflexion à celles qui ont un certain rapport avec son état actuel , ses besoins ou son bien-être.

IL en est à peu près de même des jugemens qu'il forme sur les grandeurs & sur les distances. L'Objet que sa main ou son œil saisissent en entier ne l'affecte pas de la même

maniere que celui sur lequel la main ou son œil se promènent en tout sens. Du sentiment de l'étendue dérive celui des distances. Les Objets interposés peuvent produire aux yeux de l'Enfant l'effet d'un Corps continu. Ces perceptions de l'étendue & de la distance se liant continuellement à de nouvelles perceptions & à de nouvelles sensations, les expériences se multiplient sans cesse & l'Imagination retraçant vivement tout cela l'Ame se détermine en conséquence.

Au moyen de l'Attention dont l'Ame est douée elle peut séparer la partie de son tout, le mode de son sujet; elle peut faire des abstractions *partielles* & des abstractions *modales*, comme parlent les Métaphysiciens; considérer la main indépendamment du bras, la couleur indépendamment de la figure: mais elle ne sauroit faire des abstractions *universelles*, parce que toutes ses idées étant particulières ou *concrètes*, toutes n'étant que des images & des images d'*Individus*, chaque idée ne représente que l'Objet qui lui est propre & ne sauroit servir par elle-même à représenter les Objets analogues, encore moins servir indifféremment à représenter toutes sortes d'Objets. L'idée d'un Homme est nécessairement l'idée d'un certain

Homme, de certains traits, d'un certain vêtement, d'une certaine attitude, &c. tout est ici déterminé. Mais, une perception peut servir à rappeler la perception d'une chose dont l'Âme a un besoin actuel ; & alors cette perception fait en quelque sorte l'office de *signe*.

ENFIN, la manière dont l'Âme privée de la Parole exprime ses sentimens, répond tout à fait à la nature de ces sentimens ou de ces perceptions. Ce sont des sons, des cris, des mouvemens, des gestes, des attitudes &c. qui paroissent aussi liés avec les sentimens qu'ils représentent, que ces sentimens le sont avec les Objets qui les excitent.

CHAPITRE IX.

Réflexion sur l'Âme des Bêtes.

CE que je viens de dire sur l'Âme humaine privée de la Parole peut s'appliquer à l'Âme des Bêtes, Principe immatériel, doué de perceptions, de sentiment, de Volonté, d'Activité, de Mémoire, d'Imagination ; mais qui ne ré-

s'échit point sur ses opérations, qui ne généralise point ses idées, qui n'est point susceptible de *Moralité*.

CHAPITRE X.

Comment l'Ame apprend à lier ses idées à des sons articulés & à exprimer ces sons.

EN entendant souvent prononcer un certain mot à la vue d'un certain Objet, l'Enfant s'accoutume insensiblement à lier l'idée du mot à celle de l'Objet. Cette liaison une fois formée, les deux idées se rappellent réciproquement : le mot devient signe de l'Objet ; l'Objet donne lieu de rappeler le mot.

MAIS l'Enfant ne se borne pas à ouïr des sons articulés : bientôt il cherche à imiter ces sons. Soit que le principe de cette imitation dérive de quelque communication secrète entre l'organe de l'ouïe & celui de la voix, soit qu'il découle simplement du plaisir que l'Ame trouve à exercer sa Force motrice & à l'exercer d'une manière nouvelle ; soit enfin qu'il naisse de l'Amour propre inhérent à la nature de l'Ame, &

en vertu duquel elle se complait à exécuter ce qu'elle voit exécuter à d'autres ; quelle que soit ; dis-je, l'origine de ce principe, l'Enfant commence à bégayer : il rend des sons ; il répète ces sons ; il les diversifie plus ou moins. Mais ce ne sont point encore des sons articulés : l'Enfant sent que ces sons diffèrent de celui qu'il entend prononcer. Il s'efforce d'atteindre à une plus grande justesse. Il se rend attentif à tout ce qui s'offre à lui. Il fixe les yeux sur celui qui parle : il observe les mouvemens de ses levres : il tâche d'imiter ces mouvemens. Il fait divers essais ; il réitère ces essais. Déjà il a fait entendre un son qui se rapproche beaucoup de celui qu'il veut imiter. Il fait de nouvelles tentatives qui le rapprochent de plus en plus du but. Enfin il saisit le mot. Le plaisir qu'il en ressent l'engage à le répéter plusieurs fois. Il s'affermir ainsi dans la prononciation de ce mot. Ce premier pas dans le Langage est bientôt suivi d'un second. La formation d'un mot. facilite celle de tous les mots analogues. Une modification conduit ici aux modifications les plus prochaines. Les échelons se multiplient de jour en jour : la chaîne s'étend continuellement : le Dictionnaire grossit, & l'Enfant parvient en peu d'années à nommer tout ce qu'il voit.

CHAPITRE XI.

Comment l'Ame apprend à lier ses idées à des caractères & à former ces caractères.

CEs sons que l'oreille de l'Enfant saisit & que sa voix exprime, l'Art fait les peindre à ses yeux par le secours de quelques caractères. La même Faculté qui rend l'Enfant capable de lier l'idée d'un son à celle d'un Objet avec lequel cette idée n'a aucun rapport nécessaire, le met en état de lier de même l'idée d'un caractère ou d'une figure à celle d'un son avec lequel cette idée n'a pas un rapport plus nécessaire ou plus naturel.

L'ENFANT apprend à écrire comme il apprend à parler. La Force motrice de l'Ame s'exerce sur les fibres musculaires de la main & des doigts comme elle s'exerce sur celles de la voix. C'est par l'exercice réitéré de cette Force sur ces organes que l'Ame se rend insensiblement maîtresse de tous les mouvemens & de toutes les inflexions dont ils sont susceptibles. Il se forme entre l'œil & la main une

correspondance analogue à celle qui paroît régner entre l'organe de l'ouïe & celui de la voix.

CHAPITRE XII.

De l'état de l'Ame douée de la Parole. Comment l'Ame parvient à universaliser ses idées. De la formation des idées universelles d'Homme, d'animal, de Corps organisé, de Corps, d'Etre.

ENRICHIR du don précieux de la Parole, instruit dans l'Art ingénieux de peindre la pensée, l'Homme est à portée de jouir de tous les avantages de la Raison. Le cercle étroit de ses idées va s'étendre de plus en plus & il embrassera enfin jusques aux idées les plus abstraites. A l'état moins parfait d'Etre purement sentant succédera l'état plus parfait d'Etre pensant. La nature des Choses, leurs qualités, leurs rapports, leur action, leurs changemens, leurs successions, leurs usages, leur durée exprimés par des termes offriront au Raisonnement un fond d'idées sur lequel il s'exercera sans jamais l'épuiser. L'Ame n'opérant plus simplement sur les Choses mêmes ou sur leurs images, mais encore sur les termes qui les représentent, rendra chaque

jour ses idées plus générales ou plus universelles. Ainsi en employant le terme d'*Homme* pour désigner un certain Objet déterminé, tous les Objets semblables seront représentés par le même terme. Si l'Ame porte ensuite son attention sur tout ce qui est renfermé dans l'idée particulière de l'*Homme* qu'elle a sous les yeux, si elle exprime par des mots tout ce qu'elle y découvre, elle parviendra à décomposer cette idée en d'autres idées qui seront comme les élémens de celle-là, & qui élèveront l'Ame par degrés aux notions les plus universelles.

DETACHANT donc de l'idée particulière d'un certain *Homme* ce qu'elle a de propre ou d'accidentel, & ne retenant que ce qu'elle a de commun ou d'essentiel, l'Ame se formera l'idée de l'*Homme* en général. Si elle ne fixe son attention que sur la nutrition, le mouvement, le sentiment elle acquerra l'idée plus générale d'*Animal*. Si elle ne retient de l'idée d'*Animal* que l'*Organisation*, elle acquerra l'idée plus générale encore de *Corps organisé*. Laisant l'*Organisation* pour ne considérer que l'*Étendue* & la *Solidité*, l'Ame se formera l'idée du *Corps* en général. Faisant encore abstraction de l'*Étendue* solide & ne s'arrêtant qu'à l'existence, l'Ame acquerra l'idée la plus générale, celle de l'*Être*, &c.

CHAPITRE XIII.

Continuation du même sujet.

*De la formation des idées de Pensée, de Volonté,
de Liberté, de vrai, de faux, de juste &c,
de bien, &c. de Regle, de Loi.*

SI au lieu de considérer l'Homme principalement par ce qu'il a de corporel, l'Ame l'envisage sur-tout dans ce qu'il a de spirituel, si elle désigne de même par des termes tout ce que ce nouvel examen lui en fera connoître, elle acquerra des idées d'un genre fort différent, mais qu'elle universalisera comme les premières. D'une pensée, d'une volonté, d'une action particulière elle s'élèvera par l'abstraction à la Pensée, à la Volonté, à la Liberté en général. De la conformité ou de l'opposition de la pensée avec l'état des Choses l'Ame se formera l'idée du vrai & du faux, de la vérité & de l'erreur. Faisant abstraction de l'Agent & ne considérant l'action que dans ses rapports avec le bonheur de l'Homme ou avec celui des Etres qui lui ressemblent, elle acquerra les idées de l'Utile, de bien & de mal,

de la vertu & du vice, du juste & de l'injuste, de l'honnête & du déshonnête, de la perfection & de l'imperfection, de l'ordre & du désordre, du beau moral. Par la connoissance du bien ou du mal moral qui découle naturellement du bon ou du mauvais usage que l'Homme fait de ses Facultés, l'Ame parviendra à la notion de la Regle des actions humaines. Considérant ensuite cette Regle comme la Volonté d'un Souverain, l'Ame acquerra l'idée de la Loi, &c.

CHAPITRE XIV.

Continuation du même sujet.

De la formation des idées d'unité, de nombre, d'étendue, &c. du mouvement, de tems.

SI détournant les yeux de dessus l'Homme l'Ame les porte sur les autres Objets dont elle est environnée, & qu'elle continue d'exercer la Faculté qu'elle a d'abstraire, ses connoissances se multiplieront eu se diversifiant; la Mémoire, l'Imagination & le Raisonnement acquerront un nouveau degré de force & de

perfection. La multiplicité, l'étendue, les mouvemens & la variété de ces Objets occuperont l'Ame tour à tour. L'Ame ne considérant dans chaque Objet que l'existence, & faisant abstraction de toute composition & de tout attribut, elle acquerra l'idée d'unité. La collection des unités conduira l'Ame à la notion du nombre ou de la quantité numérique. Cette notion s'étendra & se diversifiera à l'infini si ajoutant des unités à d'autres unités ou combinant des unités avec d'autres unités, l'Ame ne représente pas seulement par des termes, mais encore par des figures ce qui résultera de chaque addition ou de chaque combinaison. Si l'Ame considère chaque Objet comme un composé de parties placées immédiatement les unes à côté des autres ou les unes hors des autres, elle acquerra la notion de l'étendue. Si l'Ame regarde une certaine étendue; celle de son doigt ou de son pied, par exemple, comme une unité, & qu'appliquant cette étendue sur une autre étendue elle recherche combien de fois celle-ci est contenue dans celle-là ou combien de fois celle-là est contenue dans celle-ci, elle parviendra à mesurer l'étendue; & comparant secrètement l'étendue des Objets à celle de son Corps elle nommera grands ceux dont l'étendue lui

paraîtra surpasser beaucoup celle de cette portion de matiere à laquelle elle est unie : elle nommera, au contraire, petits les Objets dont l'étendue lui paraîtra contenue un grand nombre de fois dans celle de cette même portion de Matiere. Si l'Ame considérant une étendue comme immobile voit un Corps s'appliquer successivement à différens points de cette étendue, elle se formera la notion du mouvement. Si l'Ame observe un Corps qui se meut d'un mouvement uniforme dans une étendue déterminée, & qu'elle conçoive cette étendue partagée en parties égales ou proportionnelles, auxquelles elle donne les noms d'Années, de Mois, de Jours, d'Heures: &c. elle acquerra l'idée du Tems. Comparant ensuite les divers mouvemens qui s'offrent à elle à ce mouvement uniforme, comme à une mesure fixe ou commune, elle jugera qu'un mouvement a plus de vitesse qu'un autre, quand il parcourt dans le même tems une plus grande étendue, &c.



CHAPITRE XV.

*Continuation du même sujet. .**De la formation des idées de Classes, de Genres, d'Espèces.*

SI l'Âme contemple les variétés des Êtres corporels, si elle recherche ce qui les distingue les uns des autres, & qu'elle exprime par des mots les diverses particularités qui s'offriront à ses regards, elle se formera bientôt des idées de Distributions. L'Âme ne descendant pas d'abord dans le détail, & ne faisant attention qu'aux traits les plus saillans, rangera dans le même ordre tous les Êtres dans lesquels elle remarquera ces mêmes traits, & cet ordre sera une Classe. En considérant les Objets d'un point de vue moins éloigné & poussant plus loin l'examen, l'Âme découvrira des particularités qui lui apprendront que les Êtres qu'elle a rangés dans le même ordre, parce qu'elle les a cru semblables, different à bien des égards, & saisissant les caractères particuliers qui les différencient le plus, elle en composera de nouveaux ordres subordonnés au premier, & ces ordres seront des Genres. En

étendant encore davantage ses recherches, en observant jusqu'aux moindres traits, l'Ame appercevra de nouvelles variétés: elle soudivisera donc encore les derniers ordres en d'autres ordres moins généraux, & ces ordres seront des Especes. &c.

A l'aide de semblables Distributions & des noms que l'Ame imposera à chaque Espece elle parviendra à ranger dans sa Mémoire sans confusion les Productions infiniment variées des trois Regnes. Les Etoiles, qui paroissent semées dans l'Étendue comme le sable sur le bord de la Mer, étant de même divisées par Constellations, & chaque Constellation étant représentée par un signe ou exprimée par un mot, l'Ame parviendra à une connoissance exacte du Ciel & à nombrer ce qui lui avoit d'abord paru innombrable.



CHAPITRE XVI.

Continuation du même sujet.

De la formation des idées de Cause & d'Effet.

SI l'Ame s'arrête à considérer la face de la Nature, elle ne sera pas long-tems à s'apercevoir que cette face n'est pas constamment la même, mais qu'elle change continuellement. Elle observera que chaque changement est toujours la suite immédiate de quelque chose qui a précédé. Cette observation conduira l'Ame à la notion de la Cause & de l'Effet.

CONSIDÉRANT ensuite l'Univers comme un Effet & concevant que cet Effet pourroit ne pas être ou être autrement, l'Ame s'élèvera à la notion de la CAUSE PREMIERE ou de la RAISON SUFFISANTE de ce qui est.



CHAPITRE XVII.

Autres avantages de la Parole: qu'elle fixe les idées, qu'elle fortifie & augmente leurs Liaisons: qu'elle rend l'Ame maîtresse de leur arrangement. De l'état moral de quelques Peuples de l'Amérique.

L'USAGE des termes ne se borne pas à multiplier les idées, à les universaliser. Il les fixe, pour ainsi dire, sous les yeux de l'Ame, il la rend maîtresse de les considérer aussi longtemps qu'elle le veut & sous autant de faces qu'elle le veut. Il facilite merveilleusement leur rappel en multipliant à l'infini les liens qui les unissent. Le simple son, la simple vue d'un mot suffit pour rappeler à l'Ame une foule d'idées qui ne tiennent souvent à ce mot que par une certaine ressemblance d'expressions ou par des rapports encore plus légers. Enfin, par l'usage des termes l'Ame donne à ses idées l'arrangement que les circonstances exigent. Elle dispose ainsi de ses idées comme bon lui semble, elle exerce sur elles l'empire le plus despotique.

Le Langage est tellement ce qui perfectionne toutes les Facultés de l'Ame, que la perfection de ces Facultés répond toujours à celle du Langage. Les Langues des Nations les plus barbares sont aussi les Langues les plus pauvres. Telles sont celles de diverses contrées de l'Amérique Méridionale. [1] Ces Langues manquent absolument de termes pour exprimer les idées abstraites & universelles. Les idées de Temps, d'Espace, d'Etre, de Substance, de Matière, de Corps n'ont aucun signe qui les représente. Il n'y a point non plus dans ces Langues de termes propres pour les idées de vertu, de justice, de liberté, de reconnaissance, d'ingratitude. L'Arithmétique de quelques-unes de ces Contrées ne va pas au-delà du nombre de trois. L'état moral de ces Nations est à-peu-près celui d'une enfance perpétuelle.

Si le Langage donne naissance aux Sciences & les perfectionne; les Sciences à leur tour perfectionnent le Langage; soit en l'enrichissant de nouveaux termes & de nouveaux tours, soit en y répandant l'ordre, la netteté, l'exactitude & la précision.

(1) Mr. de la CONDAMINE, *Relation des Amazones.*

CHAPITRE XVIII.

*De la perfection, du génie & de l'origine des
Langues en général.*

L'ABONDANCE des mots & la multitude des inversions constituent la principale richesse d'une Langue. Moins de richesses & même une sorte de pauvreté peuvent être très-bien compensés par la clarté & le naturel.

LE Génie des Langues paroît tenir principalement au physique. La flexibilité & la délicatesse des organes , leur disposition à recevoir certaines impressions & à les retenir semblent imprimer à une Langue le tour ou l'air qui la caractérise. Le moral aide au physique en cultivant ces dispositions. Une Imagination vive , & si je puis m'exprimer ainsi , extrêmement mobile saisit tout , épuise tout. Le pinceau agit sans cesse ; le coloris domine ; mais le dessin est souvent peu correct , & les peintures sont chargées. L'Orient abonde en semblables tableaux.

Si nous recherchons la première origine du

Langage & que nous consultions la Genèse, nous la trouverons , ce semble , dans l'ordre que DIEU donna à ADAM de nommer tous les Animaux. Si nous ne consultons là-dessus que la Raison & que nous supposions une Famille sous la simple direction de la Nature , nous croirons trouver cette origine dans les sons ou dans les cris que les premiers besoins feront pousser aux Enfans , & qui étant remarqués par les Parens , deviendront par la suite signes d'institution de ces mêmes besoins.

L'OMBRE que tout Corps jette à la lumière a pu donner naissance à la Peinture ; celle-ci à l'Ecriture. A mesure que la Raison s'est perfectionnée elle a simplifié les signes & les a rendus capables de représenter un plus grand nombre de Choses. Les Symboles & les Hiéroglyphes des Peuples les plus anciens justifient cette conjecture.



CHAPITRE XIX.

Réflexion sur le Langage des Bêtes.

LES Bêtes n'ont point proprement de Langage, si l'on entend par la Faculté de parler, celle de lier ses idées à des signes d'institution. Les sons & les mouvemens par lesquels les Bêtes manifestent leurs sentimens, leurs besoins, leurs plaisirs, leurs douleurs, sont des expressions *naturelles* de ces sentimens, de ces besoins, de ces plaisirs, de ces douleurs; & ces expressions sont invariables dans chaque Espèce. La connoissance de ces expressions fait la plus belle Partie de l'Histoire naturelle des Animaux; elle est aussi celle qui exerce le plus la Logique & la sagacité de l'Observateur. Les phrases que le Perroquet étudie & qu'il répète si bien ne prouvent pas plus qu'il parle, que la prononciation des mots d'une Langue ne prouve que celui qui les prononce entend cette Langue. Parler n'est point simplement rendre des sons articulés; c'est encore lier ces sons aux idées qu'ils représentent. Les Bêtes ne sauroient former ces liaisons. Telles sont les bor-

nes éternelles que le CRE'ATEUR a prescrites dans sa SAGESSE aux progrès de leur Intelligence. Si ces bornes ne subsistoient point, l'Homme, ce Roi des Animaux, chanceleroit sur son Trône.

CHAPITRE XX.

De la variété presqu'infinie de mouvemens que la Parole imprime au Cerveau. Que la nature & la variété des opérations de ce viscere nous font concevoir les plus grandes idées de son organisation.

LORSQUE l'on réfléchit sur la part que les Sens ont à la production des idées, & que l'on considère qu'elle est toujours occasionnée par quelque mouvement qui se passe dans le Cerveau, soit que ce mouvement dérive de l'impression actuelle des Objets sur les Sens, soit qu'il ait sa source dans l'impression de la Force motrice de l'Ame, on se persuade avec raison que le Langage en multipliant les idées ne fait que multiplier les mouvemens de l'Organe de la Pensée. Nous ne saurions penser à quelque sujet que ce soit que nous ne nous

représentations les signes naturels ou artificiels des idées renfermées dans ce sujet, ou que nous ne prononçons intérieurement, mais très-foiblement les mots qui expriment ces idées. Or, il est assez évident que ce sont là des effets de la Force motrice de l'Ame qui s'exerce à la fois ou successivement sur différens points du Sensorium.

AINSI, lorsque l'Ame se représente un Objet, & qu'elle se rappelle en même tems le mot qui exprime cet Objet, elle excite deux mouvemens dans l'Organe de la Pensée. Elle agit d'abord sur la partie de cet Organe qui répond aux extrémités du nerf optique; elle y excite des ébranlemens analogues à ceux que l'Objet y exciteroit s'il étoit présent. Elle agit encore sur la partie du même Organe qui correspond à celui de la voix; elle y produit un mouvement foible analogue à celui qu'y produiroit la prononciation du mot: si l'Objet dont l'Ame se retrace l'image est un fruit délicieux, elle pourra se rappeler en même tems la sensation que ce fruit a excitée en elle quand elle en a goûté. Ce sera donc un troisième mouvement qui s'excitera dans l'Organe de la Pensée: l'Ame agira sur la partie de cet Organe qui communique à celui du Goût; elle y occa-

tionera un mouvement semblable à celui que le fruit y auroit occasioné par son impression.

Les Philosophes qui ont avancé que nous ne saurions nous rappeler nos sensations ont erré. Si tel étoit l'état des choses , les sensations qui nous auroient affectés un grand nombre de fois nous paroîtroient aussi nouvelles que si elles ne nous eussent jamais affectés. Il est vrai que l'Ame ne sauroit donner aux sensations qu'elle rappelle le degré de vivacité qu'elle reçoivent de leur Objet. Et c'est là un des principaux caractères qui distinguent les sensations des perceptions. Il arrive cependant quelquefois que des sensations que l'Ame ne fait que rappeler l'affectent aussi vivement que si elles étoient excitées par l'Objet même. C'est ce qu'on éprouve sur-tout dans les songes , où l'Ame n'étant point distraite par les impressions du dehors , se livre toute entière à celles du dedans. Quelqu'un qui s'exerceroit fréquemment dans le rappel des sensations , & qui s'aideroit des moyens convenables , parviendroit peut-être à se procurer dans la veille des sensations aussi vives qu'en songe. Mais , l'Homme raisonnable est destiné à quelque chose de mieux qu'à se rappeler des sensations. Occupé à enrichir sa Mémoire & à cultiver son Entende-

ment , il n'oublie point que les sensations sont moins un moyen de perfection qu'un moyen de conservation.

L'E'BRANLEMENT que l'impression des Objets cause dans les Organes des Sens ne cesse pas toujours avec cette impression. On s'en convainc lorsqu'après avoir fixé un Objet fort éclairé , on ferme incontinent les yeux ; on croit voir encore cet Objet ; on reconnoît sa forme & sa couleur. Il se passe quelque chose d'analogue dans l'Organe de l'Ouïe ; on s' imagine entendre le son d'un Instrument ou celui d'une Cloche , quoique le Corps sonore n'affecte plus l'Organe. L'état actuel de l'Organe & le degré d'attention que l'Ame apporte à ce qu'elle éprouve , contribuent sans doute à rendre l'ébranlement plus ou moins fort , plus ou moins durable. La continuation de cet ébranlement après que la cause qui l'a produit a cessé d'agir indique une certaine élasticité dans les fibres ou dans les esprits.

Les idées que les Sens transmettent à l'Ame & qu'elle rappelle par le secours de la Mémoire & de l'Imagination , ne sont pas les seules dont elle est affectée. La Réflexion lui en procure un grand nombre d'autres , en lui décou-

vrant les rapports plus ou moins prochains qui découlent de ces premières idées. Ce sont encore de nouveaux mouvemens ou une nouvelle combinaison de mouvemens imprimés au Cerveau.

Si on fait attention à la multitude presque infinie d'idées, & d'idées prodigieusement variées, qui peuvent exister dans la Tête d'un Homme, à la clarté, à la vivacité, à la composition de ces idées, à la manière dont elles naissent les unes des autres, & dont elles se conservent, à la promptitude avec laquelle elles paroissent & disparaissent suivant le bon plaisir de l'Âme; si on se rappelle ce qu'a été un ARISTOTE, un LEIBNITZ, un NEWTON, & ce qu'est aujourd'hui un FONTENELLE, un MONTESQUIEU, on jugera du plaisir que goûtent les ANGES à la vue de la petite Machine qui exécute des choses si surprenantes. Assurément s'il nous étoit permis de voir jusqu'au fond dans la Mécanique du Cerveau, & sur-tout dans celle de cette Partie qui est l'Instrument immédiat du Sentiment & de la Pensée, nous verrions ce que la Création terrestre a de plus ravissant. Nous ne suffisons point à admirer l'appareil & le jeu des Organes destinés à incorporer un morceau de pain à notre propre substance; qu'est-ce pour-

tant que ce spectacle comparé à celui des Organes destinés à produire des Idées & à incorporer à l'Ame le Monde entier? Tout ce qu'il y a de grandeur & de beauté dans le Globe du Soleil le cede, sans doute, je ne dis pas au Cerveau de l'Homme, je dis au Cerveau d'une Mouche.

CHAPITRE XXI.

Considération générale sur la prodigieuse variété des perceptions & des sensations & sur la mécanique destinée à l'opérer.

SI toutes nos idées, même les plus spirituelles, dépendent originairement des mouvemens qui se font dans le Cerveau, il y a lieu de demander si chaque idée a sa fibre particulière destinée à la produire ou si la même fibre me différemment produit différentes idées?

Je m'arrête d'abord aux idées purement sensibles. Il est incontestable qu'il n'y a point de sentiment là où il n'y a point de Nerfs. Il ne l'est pas moins que chaque Sens a une organisation qui lui est propre, d'où résultent ses

effets. Les perceptions & les sensations sont ces effets. Quoiqu'elles aient toutes de commun d'être excitées par l'entremise des nerfs, il regne cependant entr'elles une variété inépuisable. Considérées relativement aux Sens dont elles tirent leur origine on peut les ranger sous cinq genres principaux, qui renferment une multitude indéfinie d'especes. Quand on demande si chaque idée a un instrument approprié à sa production, cela doit s'entendre des especes contenues sous ces genres. On demande donc si la faveur du salé, par exemple, est produite par des fibres différentes de celles qui occasionent la sensation de l'amer ?

EN général, les nerfs sont tous de la même nature. Ils tirent tous leur origine du Cerveau. Ils sont tous des Corps blanchâtres, homogènes, solides. Mais, examinés plus en détail, on y découvre des variétés de plusieurs genres. Les uns s'éloignent beaucoup de leur origine, & sont par conséquent fort longs ; les autres s'en éloignent fort peu, & sont par conséquent fort courts. Les uns sont fort gros ; les autres fort déliés : les uns sont fort tendus ; les autres le sont moins : les uns sont revêtus de deux membranes qui sont un prolongement de celles

du Cerveau ; la membrane extérieure , plus épaisse , plus ferme , est moins sensible ; la membrane intérieure , plus mince , plus délicate , a plus de sensibilité ; les autres ne sont revêtus que d'une seule membrane , & cette membrane est la plus fine. Les uns sont rassemblés par petits paquets & forment des especes de houpes , de pyramides , de mammelons ; les autres composent des lames plus ou moins repliées , plus ou moins étendues , plus ou moins fines , &c.

TOUTES ces variétés sont relatives à la fin principale pour laquelle les nerfs sont destinés : cette fin consiste à transmettre à l'Ame l'impression des Objets. Cette impression se transmet par le mouvement , soit de l'Objet lui-même , soit des corpuscules qui en émanent. Et comme la petitesse & le mouvement de ces corpuscules augmentent continuellement depuis ceux qui sont destinés à la sensation du Tact , jusques à ceux qui occasionent la sensation de la Lumiere , il y a de même dans les Sens une gradation correspondante , depuis celui du Toucher jusqu'à celui de la Vue. Mais , y a-t-il assez de variétés dans les fibres nerveuses de chaque Sens pour répondre à celles qu'on observe dans les perceptions & dans les sensations ; ou n'est-il

pas nécessaire pour rendre raison des faits de recourir à de telles variétés ? Voilà précisément l'état de la question. Commençons par le Sens du Toucher.

CHAPITRE XXII.

De la mécanique des idées du Toucher.

TROIS membranes posées les unes sur les autres recouvrent le Corps humain, l'épiderme, le réticule, la peau proprement dite. Elles sont formées de l'entrelacement ou des ramifications d'un nombre prodigieux de fibres de différens genres. Le tissu qu'elles composent est plus mince dans l'épiderme, plus lâche dans le réticule, plus épais dans la peau. L'épiderme placé à la surface du Corps recouvre immédiatement le réticule, qui a sous lui la peau. Après avoir traversé celle-ci, les nerfs du Toucher s'insinuent dans les mailles du réticule : ils s'y dépouillent du tégument épais qu'ils avoient apporté du Cerveau, & ne retenant que le plus fin, ils prennent la forme de mammelons plus ou moins saillans. Sous cette forme ils s'élèvent jusques à l'épiderme qui leur demeure

adhérent & sur lequel ils tracent ces petits filons concentriques qu'on apperçoit au bout des doigts.

Ce court exposé suffit pour donner une légère idée de la mécanique du Toucher. On voit que les mammelons ébranlés par l'impression médiate ou immédiate des Objets, transmettent cet ébranlement à la partie du Cerveau qui leur répond.

A l'égard de la diversité des impressions que nous recevons par le Sens du Toucher, il ne paroît pas qu'il soit nécessaire de supposer dans les mammelons une diversité relative, d'imaginer qu'ils contiennent des fibrilles à l'unisson de chaque espèce d'impression. Nous concevons assez de variétés dans les différens états que les fibres du Toucher peuvent subir dans les différens mouvemens qui peuvent leur être communiqués, pour satisfaire à tout ce que nous éprouvons. De la contraction & de l'engourdissement des mammelons peut résulter la sensation du froid ; de la dilatation & du tremouffement de ces mêmes mammelons peut résulter la sensation du chaud. De la plus grande contraction à la plus grande dilatation, du trémouffement le plus foible au trémouffement le plus fort

fort les nuances sont infinies. Du degré de la nuance dépend le plaisir ou la douleur. Si de l'état d'une dilatation médiocre & d'un tremouffement vif mais doux, les fibres passent à l'état d'une si grande dilatation & d'une agitation si violente qu'elles en soient séparées ou même divisées, l'Âme passera du sentiment d'une chaleur douce à celui de la brûlure.

ENTRE le chatouillement & la cuisson il y a les mêmes gradations qu'entre la chaleur & la brûlure. L'espece de la sensation dépend du mouvement imprimé. Il faut juger de ce mouvement par celui de l'Objet ou des corpuscules qui en émanent. La petitesse & l'activité des corpuscules du Feu doivent imprimer aux fibres des mammelons des vibrations incomparablement plus promptes que celles qu'y produit le passage d'une plume fort déliée ou la marche d'un fort petit Insecte.

UNE pression douce, égale, uniforme des mammelons peut donner à l'Âme le sentiment du poli. Une pression rude, inégale, variée peut lui donner le sentiment de l'aspérité.

UNE contraction subite des mammelons, une espece de spasme dans leurs fibres nerveuses

peut occasionner le frissonnement. La cause de ce spasme n'est pas la même chez tous les Individus. Tel frissonne à l'atouchement de certains Corps qui font éprouver à un autre des sensations fort agréables. Le tempérament & l'habitude produisent ces variétés.

LE même Corps nous paroît à la fois chaud & poli. Le trémoussement que le Feu occasionne dans les mammelons n'est point incompatible avec une certaine pression de ces mammelons.

L'ADHÉRENCE de l'épiderme aux mammelons modérant l'impression que les Corps font sur eux, le Toucher est plus vif là où il est plus mince, plus délicat; plus grossier là où il est plus épais, plus endurci.

CHAPITRE XXXIII.

De la mécanique des idées du Goût.

L'ORGANE du Goût a tant de rapport avec celui du Toucher que décrire l'un d'est presque décrire l'autre. Comme la peau la Langue a ses mammelons, mais plus saillans, plus épanouis, plus sensibles.

Les Saveurs sont l'Objet du Goût. Les Sels fixes, les Souffres, les Huiles dissous & atténués par quelque liquide, principalement par la salive, sont la cause matérielle des Saveurs.

Les Sels par leurs pointes aiguës sont très-propres à émouvoir, à irriter les fibres délicates des papilles. Les Souffres & les Huiles, par leurs parties onctueuses & balsamiques, sont propres à y produire des effets contraires.

MAIS comme les Sels n'ont pas tous la même figure essentielle, les mêmes qualités ils n'agissent pas tous sur les fibres de la même manière. Les uns les picotent; les uns les rongent; les autres les brûlent; d'autres les crépent; d'autres les contractent; d'autres les distendent; d'autres les secouent; d'autres y font des impressions qui semblent tenir le milieu entre deux impressions plus déterminées.

A ces différents effets des Saveurs sur l'Organe répondent différentes sensations. A un certain degré d'intensité dans le mouvement des fibres répond un certain degré de vivacité dans la Sensation.

AINSI, le Goût, non plus que le Toucher,

ne nous offre rien qui exige que chaque sensation ait sa fibre particulière.

CHAPITRE XXIV.

De la mécanique des idées de l'Odorat.

NOUS pouvons de même rendre raison de la diversité des Odeurs sans recourir à une semblable supposition. Plus délicat que le Goût, l'Odorat sent l'action des atomes infiniment petits qui s'élevent des Corps odoriférans. Ce que les Sels fixes, les Souffres & les Huiles grossiers sont au Goût, les Sels volatils, les Souffres & les Huiles spiritualisés le sont à l'Odorat. Les lames nerveuses qui tapissent les feuillets osseux placés à la partie supérieure du Nez, retiennent dans leurs replis les corpuscules odoriférans & font passer leur impression jusques au Siege de l'Ame. L'Action de ces corpuscules sur le tissu des lames se modifie suivant la nature des Corps dont ils émanent. Le mouvement plus ou moins grand dont ils sont doués rend leur impression plus ou moins vive. La même lame, la même fibre successivement secouée, tirillée, picotée, comprimée,

relâchée, desséchée, humectée, engourdie, &c. ne peut que transmettre à l'Âme des sensations aussi différentes entr'elles que le sont entr'eux les mouvemens qui les occasionent.

CHAPITRE XXV.

De la mécanique des idées de l'Ouïe.

IL y a lieu de douter qu'il en soit absolument de l'Ouïe comme des trois Sens dont je viens de parler. On fait qu'une corde d'une longueur ou d'une tension déterminée ne rend jamais que le même ton fondamental quelle que soit la manière dont on la touche. Ce ton dépend essentiellement du nombre de vibrations que la corde fait dans un tems donné. Le nombre des vibrations dépend lui-même de la longueur ou de la tension de la corde. Allonge-t-on la corde en la relâchant ? elle fait moins de vibrations dans le même tems ; & le ton qu'elle rend est plus grave. Accourcit-on la corde en la tendant ? elle fait plus de vibrations dans le même tems , & le ton est aigu. On fait encore que si dans le même instrument il y a plusieurs cordes à l'unisson ou

qui fassent leurs vibrations dans le même tems , si l'on pince une de ces cordes , toutes celles qui seront à son ton frémiront à la fois.

L'AIR qui transmet aux cordes à l'unisson & en repos le mouvement qu'il reçoit de la corde pincée , rencontrant celles-là à la fin de leur première vibration , dans l'instant qu'il leur communique la seconde , continue l'ébranlement. Dans des cordes au contraire , qui font leurs vibrations en tems inégaux , lorsque l'Air vient imprimer la seconde vibration , les unes n'ont que commencé la première , d'autres ne l'ont faite qu'à moitié , d'où il résulte entre l'Air & les cordes une collision en sens opposé , qui éteint de part & d'autre le mouvement.

MAIS pour que l'Air reçoive & transmette les différens tons que rend le Corps sonore , il faut qu'il soit lui-même à l'unisson de tous ces tons. C'est ce qui a porté à soupçonner que l'Air contenoit des particules correspondantes aux divers tons de la Musique ; des particules à l'unisson de *l'ut* , d'autres à l'unisson du *ré* , d'autres à l'unisson du *mi* , &c. Peut-être même que cette supposition ne suffit pas : les particules d'un même genre peuvent n'être pas toutes contigues & se trouver séparées

par des particules de genres différens , incapables de recevoir & de transmettre les tons propres à celles-là. Il semble donc qu'il faille admettre que chaque corpuscule d'Air est formé d'élémens à l'unisson de tous les tons , qu'il qu'il est une petite machine composée de sept branches élastiques , de sept ressorts principaux. L'art que cette conjecture suppose dans les élémens de l'Air est , sans doute , autant au-dessous de la réalité , que les conceptions de l'Artisan le plus grossier sont au-dessous de celles de l'Artiste le plus habile.

Les mêmes vibrations que les cordes d'un Instrument impriment à l'Air qui les touche , celui-ci à l'Air plus éloigné , elles les communiquent au Corps de l'Instrument , & de cette communication dépendent la force & l'agrément des tons. Il y a donc aussi dans l'Instrument des fibres à l'unisson de ces tons. Leur existence ne paroitra pas douteuse si l'on fait attention à la maniere dont les Instrumens de Musique sont construits. Ils sont formés de l'assemblage de plusieurs pieces fort élastiques , coupées & courbées si inégalement que leur longueur & leur largeur different presque à chaque point. Par là l'Instrument se trouve pourvu de fibres dont la longueur varie comme les

tons qu'elles sont destinées à réfléchir & à fortifier.

Ces principes admis , on ne voit pas comment l'Oreille transmettroit à l'Âme l'harmonie d'un concert, si toutes les fibres étoient parfaitement uniformes & identiques, si toutes étoient montées sur le même ton. L'observation paroît concourir ici avec le raisonnement pour nous persuader le contraire. On trouve dans la partie intérieure de l'Oreille deux cavités osseuses & tortueuses, le labyrinthe & le limaçon qui semblent être tout à fait analogues aux Corps des Instrumens de Musique. Les rameaux que le nerf auditif jette dans ces cavités & qui en revêtent intérieurement les parois , peuvent être comparés aux fibres qui tapissent l'intérieur d'un Violon : ce sont autant de petites cordes dont la longueur est déterminée par celle de la piece qu'elles recouvrent. Les canaux demi-circulaires du labyrinthe étant tous construits sous différentes proportions , le limaçon diminuant continuellement de diamètre depuis sa base jusques à son sommet , sont extrêmement propres à fournir l'Organe de fibres appropriées à tous les tons & à toutes les nuances des tons.

Les rayons sonores rassemblés par l'espece d'entonnoir que forme la partie extérieure de l'Oreille, & modérés jusqu'à un certain point par l'action du tambour, sont portés dans le labyrinthe & le limaçon. Ils communiquent aux fibres de ces cavités les différentes impressions qu'ils ont reçues de l'Objet. Le nerf auditif, auquel ces fibres aboutissent comme à leur tronc, en est ébranlé; l'Ame aperçoit des sons & goûte le plaisir de l'harmonie.

Ces sons variés, harmonieux qui charment l'Oreille & qu'elle rend à l'Ame avec tant de précision, la Voix les exécute avec une justesse & un agrément qui l'élève fort au-dessus des Instrumens de Musique les plus parfaits. Le Larynx, cartilage composé, placé à l'entrée de la Trachée-artère, destiné à l'ouvrir & à la fermer est garni intérieurement d'un grand nombre de fibres élastiques qu'on a prouvé être parfaitement analogues aux cordes des Instrumens de Musique. L'Air chassé par les Poumons est l'archet qui met ces cordes en jeu. Le degré de vitesse dont il les frappe détermine le son. La Glotte, cette partie du Larynx qui livre passage à l'Air, est construite avec un tel art, que son ouverture augmente ou diminue précisément dans la proportion du

Autre que
diviser
tons ou
us pouf-
u moins
pouvè les
Dans le
s aigus ;
graves.
e la na-
celle des
ec force
port, on
eux que
res de la
Viole.

COPIE DE LA
BIBLIOTHEQUE
NATIONALE
DE FRANCE
PAR
LE
SIRVANT
DE LA
BIBLIOTHEQUE
NATIONALE
DE FRANCE

CHAPITRE XXVI.

De la mécanique des Idées de la Vue.

LA Lumière est à l'Oeil ce que le Son est à l'Oreille. Les couleurs répondent aux tons. La Musique a sept tons principaux; l'Optique a sept couleurs principales. Chaque ton a ses oscillations qui le distinguent de tout autre; chaque couleur a ses vibrations & son degré de réfrangibilité. Entre un ton & un autre ton, entre une couleur & une autre couleur les nuances sont indéfinies. Les tons supérieurs sont les plus aigus; les couleurs supérieures sont les plus vives. Les degrés d'élévation & d'abaissement d'un même ton sont relatifs aux différentes teintes d'une même couleur. Le Son se propage à la ronde par un milieu très-rare & très-élastique; de grands Philosophes ont pensé qu'il en est de même de la Lumière, & il n'est peut-être pas impossible de répondre aux difficultés qu'on fait contre cette hypothèse.

Si nous partons de l'analogie que nous venons d'observer entre la Lumière & le Son,

nous penserons que comme l'Oreille a des fibres à l'unisson des différens tons, l'Oeil a de même des fibres à l'unisson des différentes couleurs ; mais , au lieu que les fibres de différens genres sont distribuées dans l'Oreille sur différentes lignes, nous supposerons qu'elles sont rassemblées par faisceaux dans toute l'étendue de la rétine & du nerf optique. Chaque faisceau sera composé de sept fibres principales , qui seront elles-mêmes de plus petits faisceaux formés de la réunion d'un grand nombre de fibrilles relatives aux diverses nuances. Enfin , il en fera des corpuscules de la Lumière comme de ceux de l'Air.

UN fait seulement paroît contraire à cette supposition. Si on ferme les yeux après avoir regardé fixement le Soleil , on sera affecté d'une suite de couleurs qui se succéderont dans l'ordre des couleurs prismatiques ou de celles de l'Arc-en-Ciel. Pourquoi cette succession , pourquoi les sept couleurs principales ne paroissent-elles pas à la fois , s'il n'est aucun point sur la rétine qui n'ait des fibres représentatrices de toutes ces couleurs ? Le Soleil ne peint au fond de l'œil que du blanc , comment ce blanc se décompose - t - il graduellement en rouge , orange , jaune , verd , &c. ? Ce fait ne prouve-t-il

pas que les fibres qui servent immédiatement à la Vision sont toutes de même espèce & que la diversité des couleurs procède uniquement du degré de mouvement?

EN effet, les couleurs les plus hautes sont celles qui fatiguent le plus l'Organe. Elles ne le fatiguent plus que parce qu'elles le secouent plus vivement. Le blanc, le rouge, l'orangé, le jaune doivent donc paroître les premières dans l'œil qui a fixé le Soleil. Ils doivent se succéder dans un ordre relatif à la promptitude des vibrations que chaque couleur exige. Le verd, le bleu, l'indigo, le violet n'exigeant pas un mouvement si prompt, doivent suivre immédiatement les couleurs supérieures & observer entr'eux la même loi de succession.

CETTE explication paroît d'autant plus naturelle, que la simple agitation ou une compression un peu forte du Globe de l'œil suffit pour donner naissance à des couleurs aussi vives que celles qui sont produites par l'action du Soleil sur l'Organe.

JE ne fais pourtant si l'ingénieuse hypothèse qui admet une diversité spécifique dans les fibres de la Vision doit céder au fait que j'ai

indiqué. Il me semble que j'entrevois une manière de solution ; mais je me défie de sa bonté. Selon cette hypothèse les couleurs sont entr'elles comme les tons sont entr'eux : elles se différencient donc comme les tons par le nombre de vibrations que chacune d'elles fait en tems égal. Les couleurs les plus vives répondant aux tons les plus élevés, elles sont celles qui font le plus de vibrations dans le même tems & dont le mouvement cesse par conséquent le plutôt : je parle du mouvement qui est imprimé aux fibres & qu'elles conservent plus ou moins de tems à proportion de leur espèce. Un rayon solaire est, comme nous l'avons vu, composé de sept rayons principaux, qui portent chacun une couleur qui lui est propre & qui est invariable. Ces rayons séparés par le Prisme & réunis ensuite par une Lentille, se pénètrent intimement & ne présentent plus qu'un seul rayon de couleur blanche. Lors donc qu'un semblable rayon tombe sur la rétine, il excite dans toutes les fibres de chaque faisceau un ébranlement violent : l'Organe en est même blessé. Au milieu d'une telle agitation l'Ame ne distingue rien : les mouvemens particuliers se confondent & ne composent qu'un mouvement général dont l'impression est une. Tout se résout ainsi dans une seule sensation, & cette sensa-

tion est du blanc. L'ébranlement perdant peu à peu de sa violence par l'absence de la Cause qui l'a produit, le Cahos commence à se débrouiller; les mouvemens particuliers deviennent sensibles, tout se démêle par degré. Les mouvemens auxquels tiennent les impressions les plus vives, les plus faillantes sont démêlés les premiers. L'Ame apperçoit d'abord le rouge, l'orangé, le jaune. Mais ces mouvemens s'éteignent bientôt, & laissent appercevoir à l'Ame les mouvemens plus foibles ou plus lents, d'où résultent les sensations des couleurs basses. L'Ame voit saillir successivement le bleu, l'indigo, le violet.

LE noir, dans l'une & l'autre hypothèse, n'est que la privation de tout mouvement.

SUIVANT l'Optique Newtonienne un Corps n'est blanc que parce qu'il qu'il réfléchit la Lumière telle qu'il la reçoit, sans la modifier, sans y occasioner aucune de ces réfractions d'où naissent les couleurs. Pourquoi pendant que l'œil demeure fixé sur un papier blanc ou sur tout autre corps de même couleur ne sent-on point l'effet particulier des différens mouvemens que les petits rayons colorés impriment aux fibres qui leur correspondent? En voici,

ce me semble , la raison : les rayons de toute espece , mais confondus , que le papier envoie sans cesse dans l'œil , entretiennent les mouvemens des fibres & conséquemment la confusion qui forme le blanc. Si les fibres , laissées à elles-mêmes , conservoient le mouvement , que le papier leur a communiqué , l'inégalité de ce mouvement dans chaque espece de fibre , sa durée plus ou moins longue donneroient lieu à la distinction , à la succession des couleurs. Mais l'impression que fait le papier n'est pas assez forte pour que les fibres continuent à se mouvoir après qu'il a cessé d'agir.

L'AGITATION ou la compression du Globe de l'œil , une fièvre un peu violente suffisent pour faire voir des couleurs dans l'obscurité. La pression ou les tiraillemens que cela cause dans les fibres du nerf optique les met dans un état qui les rapproche de celui où elles se trouvent lorsque la Lumière les agite.



CHAPITRE

CHAPITRE XXVII.

*Conjectures sur la mécanique de la reproduction
des idées.*

LES idées qui affectent l'Ame à l'occasion des mouvemens que les Objets extérieurs impriment aux Organes des Sens, l'Ame a la Faculté de les reproduire sans l'intervention de ces Objets, & cette Faculté porte le nom général d'*Imagination*.

IL nous a paru que la reproduction des idées étoit l'effet de la Force motrice dont l'Ame est douée, de cette Force en vertu de laquelle agissant à son gré sur tous les points du Cerveau qui correspondent avec les Sens, elle le monte sur le ton qui convient à chaque espèce de perception & de sensation.

E'VITANT donc de décider sur les deux hypothèses qui nous occupent, préférant de les réunir pour mieux satisfaire à tous les phénomènes, nous dirons que l'Ame reproduit les idées sensibles, tantôt en donnant aux fibres le mouvement qu'exige l'idée qu'elle veut rappeler.

peller, tantôt en remuant l'espece de fibre appropriée à cette idée.

Ce sera de la premiere de ces deux manieres que l'Âme rappellera les différentes impressions que le même Corps a produites sur sa Peau, sur sa Langue, sur son Nez. Ce sera de la seconde maniere qu'elle rappellera les impressions de ce même Corps sur ses Oreilles & sur ses Yeux.

Je souhaiterois de répandre quelque clarté sur cette espece de Théorie. Je sens que je touche à des abîmes : mais je n'ai pas la témérité d'entreprendre de les fonder : je ne veux que les regarder en me tenant à quelque appui.

La Lumiere & les couleurs sont la source féconde des perceptions que nous recevons par le Sens de la Vue. En bannissant de la Nature l'obscurité, la confusion & l'uniformité elles impriment à chaque Objet des traits qui lui sont propres & qui le caractérisent.

Les formes, les grandeurs, les distances, les situations, les mouvemens sont des genres

de perceptions visuelles qui ont sous eux une multitude inombrables d'especes.

TOUTES ces perceptions l'Ame les reproduit. Le degré de force & de vivacité avec lequel cette reproduction s'opere est toujours proportionnel à l'intensité des mouvemens communi-
qués par l'Objet, à la fréquence des reproductions, au tempérament des fibres.

MAIS, chaque genre, chaque espèce de perception visuelle a-t-elle dans le Cerveau sa place marquée, a-t-elle des fibres qui lui soient consacrées & qui ne soient consacrées qu'à elle?

CE seroit étendre l'hypothese au-delà du besoin que de le supposer. On peut admettre raisonnablement que la rétine est formée de fibres à l'unisson de différentes couleurs : mais comme le mélange de la Lumiere & de l'Ombre suffit pour représenter tout ce qui est Corps, il suffit de même que quelques endroits de la rétine soient plus éclairés que d'autres ou éclairés d'une Lumiere différemment modifiée, pour faire appercevoir à l'Ame différens Objets ou différentes parties du même Objet. Il en est à cet égard des fibres de la Vision comme des Caractères d'Imprimerie, dont la seule combi-

naïson exprime une infinité de choses & de sens, ou pour employer une comparaison qui se rapproche plus de notre sujet, il en est de ces fibres comme des couleurs que le Peintre a sur sa Palette, & dont il forme à volonté une Plante, un Animal, un Paysage ou toute autre représentation.

CHAPITRE XXVIII.

Continuation du même sujet.

PLUS j'y réfléchis, & plus je me persuade que pour atteindre à quelque chose de passablement clair sur la manière dont les idées sont reproduites, il faut se rendre attentif à ce qui se passe dans l'Organe à la présence de l'Objet. Je ne parle encore que de la Vision.

DES lames minces détachées de toute la surface des Objets, ou comme s'exprimoit l'Antiquité, les *Especes* des Objets ne viennent point s'appliquer sur le fond de l'Oeil, & ne donnent point naissance aux perceptions visuelles. Le temps a détruit ces chimères assorties à l'enfance de la Physique, & leur a substitué des vérités

que l'expérience avoue. Un Fluide plus subtil, plus élastique, plus rapide que tout ce que nous connoissons dans la Nature, se réfléchit sans cesse de dessus les surfaces des Corps & va peindre leur image sur la rétine. La Lumière est ce Fluide. Les rayons lumineux qui partent de chaque point de l'Objet & qui tendent à s'écarter les uns des autres à mesure qu'ils s'éloignent de ce point, sont admis dans l'œil par la prunelle. Ils en traversent les différentes humeurs qui les plient à proportion qu'elles sont plus denses. Ce pli tend à les rapprocher les uns des autres, à les réunir en un seul point. C'est sur la rétine, comme sur une toile placée derrière les humeurs, que se fait cette réunion. Le point lumineux qu'elle produit est l'image parfaite de celui dont les rayons émanent. Ces rayons composent ainsi comme une double pyramide qui va de l'Objet à l'Oeil. Les deux pyramides sont opposées l'une à l'autre par leur base, & cette base est dans la prunelle. La pyramide extérieure a son sommet dans l'Objet : la pyramide intérieure a le sien sur la rétine. D'autres pyramides, d'autres traits de Lumière réfléchis de même par d'autres points de l'Objet viennent à la fois tomber sur la rétine & y tracer l'image de ces points. De toutes ces images particulières se forme l'image

totale de l'Objet. La partie de la rétine sur laquelle cette peinture repose est dans une agitation continuelle. Chaque point lumineux a son mouvement propre, qui transmis jusqu'au Siege de l'Ame par les dernières ramifications du nerf optique, y fait naître une perception. L'amas des perceptions partielles compose la perception totale de l'Objet : celle-ci est la somme de celles-là.

LA Lumiere qui se réfléchit de dessus un Objet peut être considérée comme un Corps solide, comme un faisceau de petits dards qui appuie par une de ses extrémités sur l'Objet & par l'autre sur la rétine. L'Ame touche, pour ainsi dire, l'Objet de l'Oeil comme elle le toucheroit avec le doigt ou un bâton, mais cette espece de Toucher est infiniment plus délicate que le Toucher proprement dit.

QUAND un Objet réfléchit la Lumiere de façon qu'elle souffre une dégradation continuelle depuis le milieu de l'Objet jusqu'à ses bords, l'Ame a la perception d'un globe. Lorsque la Lumiere se réfléchit par-tout également, l'Ame a la perception d'une surface plane. Mais comme la peinture d'un globe produit sur l'Oeil le même effet qu'un globe réel, l'Ame ne peut distin-

DE PSYCHOLOGIE. 77

guer ici l'apparence de la réalité que par le Toucher ou par la connoissance qu'elle a des Objets environnans. Il est d'autres illusions du même genre que l'Ame reconnoît par de semblables moyens.

LES rayons qui partent des deux extrémités d'un Objet & qui dirigent leur marche vers la prunelle tendent à se rapprocher l'un de l'autre à mesure qu'ils avancent. Ils s'unissent à leur entrée dans l'Oeil , & continuant leur route en ligne droite vers la rétine ils se croisent & forment deux angles opposés par la pointe. L'un de ces angles embrasse dans son ouverture l'Objet ; l'autre son image. L'ouverture de ces angles détermine donc la grandeur apparente de l'Objet ou l'étendue que cet Objet occupe sur la rétine. Sont-ils fort ouverts ? l'Objet paroît fort grand : sont-ils fort aigus ? l'Objet paroît fort petit : sont-ils si aigus que les deux rayons coïncident ? l'Objet ne paroît à l'Ame que comme un point.

LA perception de la distance naît de celle de la grandeur ou plutôt cette perception n'est que celle de la grandeur elle-même. C'est par l'étendue des Corps interposés que se forme l'idée de la distance qui est entre deux Objets

ou entre un Objet & l'œil. L'Ame juge encore de la distance par la Lumière réfléchie : plus elle est foible , plus l'Objet paroît éloigné : augmente-t-elle de force ? il semble se rapprocher. L'éloignement apparent d'une Montagne diminue lorsque la neige la couvre.

La situation d'un Objet est un rapport aux Objets environnans.

Si ces Objets sont immobiles ou considérés comme tels , & que la position de l'Objet dont il s'agit varie à chaque instant à leur égard , cet Objet sera jugé en mouvement. La peinture qui s'en formera sur la rétine s'appliquera successivement sur différens points de cette membrane , tandis que celles des autres Objets continueront d'affecter les mêmes points. Un Objet , quoiqu'en repos , paroîtra en mouvement si son image change de place sur le fond de l'œil ; soit que cela arrive par le transport insensible du Spectateur , soit que l'Ame rapporte à cet Objet un mouvement qui appartient à des Objets placés derrière ou au-dessous. Le Rivage fuit aux yeux du Navigateur. Le Pont remonte la Rivière pour le Voyageur qui fixe de l'œil le rapide courant.

CHAPITRE XXIX.

Continuation du même sujet.

COMMENT l'Ame reproduit-elle les diverses idées dont nous venons d'entrevoir la production ? comment se retrace-t-elle l'image d'un globe, sa forme, sa couleur, sa grandeur, sa distance, sa situation, son mouvement ?

LA première production des idées est due au jeu des Organes : leur seconde production, leur reproduction dépendrait-elle d'une cause totalement différente ? Je ne le présume pas, & le sentiment contraire me paroît plus probable.

L'AME se retrace la forme d'un globe en mouvant les fibres d'un même paquet de manière que le mouvement décroisse par degré depuis le milieu du paquet jusqu'à ses bords.

L'AME colore cette image par les vibrations qu'elle excite dans les fibres appropriées à l'espece de couleur que le globe a réfléchi.

L'AME se représente la grandeur du globe

en mettant en mouvement une étendue de fibres égale à celle que l'image tracée par ce globe occupoit sur la rétine.

EN réveillant l'image des Corps interposés & environnans, l'Ame reproduit les idées de distance & de situation.

ELLE reproduit la perception du mouvement en imprimant à toutes les fibres placées sur la ligne que l'image produite par le globe a parcourue, les mouvemens particuliers d'où résultent sa forme, sa couleur & sa grandeur.

Au reste ; comme les qualités sensibles qui caractérisent un Objet s'offrent à nous en même-tems & que ce n'est que par abstraction & pour en faciliter l'examen que nous les séparons les unes des autres, l'Ame reproduit aussi l'idée de cet Objet en entier, avec toutes ses déterminations & dans le même instant indivisible. Tous les mouvemens dont nous venons de parler s'excitent donc à la fois.

IL en est de la reproduction des idées que nous recevons par le Sens du Toucher, du Goût, de l'Odorat & de l'Ouïe comme de la reproduction des idées que nous recevons par

le Sens de la Vue. C'est en imprimant à chaque Organe des mouvemens semblables à ceux que les Objets y avoient imprimés que l'Ame se rappelle les perceptions & les sensations attachées à l'action de ces Objets.

C'EST, par exemple, en excitant une légère contraction dans les nerfs qui aboutissent aux mammelons de la Peau, que l'Ame se rappelle la fraîcheur qu'elle a goûtée dans le bain. C'est en produisant une impression analogue sur les papilles de la Langue, que l'Ame fait renaître en elle la délicieuse faveur d'un fruit. C'est en touchant avec choix & mesure les fibres nerveuses de l'Oreille, que l'Ame croit entendre encore les accens qui l'ont charmée.

ENFIN, c'est par la même mécanique que l'Ame se rappelle les mouvemens de pitié, de compassion, de crainte, de terreur, &c. qu'elle a éprouvés à la présence de certains Objets.

QUAND un Objet agit en même tems sur plusieurs Sens, l'Ame est affectée à la fois de sensations de différens genres. Si elle veut se rappeler une de ces sensations, elle reproduira en même tems les sensations concomitantes. Il en est de même de la perception d'un Objet

par le seul Sens de la Vue. Cette perception est toujours accompagnée d'une multitude d'autres perceptions que l'Ame réveille en même tems qu'elle reproduit la perception principale.

Je tâche à me rappeler le goût d'un fruit : aussi-tôt son odeur, sa forme, sa couleur, sa grandeur se représentent à moi. Je pense à un Animal dont la forme m'a paru singulière : au même instant je me rappelle le lieu où je l'ai vu & les circonstances particulières où je me rencontrais alors. Ces reproductions n'ont point de fin, parce que toutes nos idées sont enchaînées les unes aux autres.



CHAPITRE XXX

Réflexion sur les conjectures précédentes.

TELLE est la manière dont j'imagine que s'opère la reproduction des idées. On m'objectera peut-être l'impossibilité où nous sommes de comprendre que l'Âme exécute tant de mouvemens divers nécessaires à cette reproduction ; qu'elle sache ne mouvoir précisément que les fibres destinées à reproduire une certaine couleur, modifier le mouvement de ces fibres dans des proportions exactement relatives aux dégradations de Lumière qu'exige la représentation d'une certaine forme, &c. Mais concevons-nous mieux comment l'Âme meut son Corps ; comment elle contracte tel ou tel muscle, comment elle proportionne la contraction à la résistance. &c. ? Voyez MONDONVILLE exécuter un de ces airs qui émeuvent toutes les passions : quelle célérité dans les mouvemens de ses doigts ! quel accord ! quelle justesse ! quelle cadence ! quelle variété ! on diroit qu'une Divinité préside à ces mouvemens : l'Âme les produit cependant ; & comment les produit-elle ?

CHAPITRE XXXI.

Autre conjecture sur la reproduction des idées.

AU lieu de supposer, comme j'ai fait, que l'Ame reproduit les mouvemens d'où naissent les idées, ne soupçonneroit-on point plus volontiers, qu'excités une fois par les Objets, ils se conservent dans le Cerveau & que l'acte du rappel ou de la reproduction des idées n'est que l'attention que l'Ame prête à ces mouvemens ?

L'ÉCONOMIE animale nous offre plusieurs exemples de mouvemens qui paroissent se conserver par les seules Forces de la Mécanique : tel est le mouvement de la circulation ; tels sont ceux de la nutrition & de la respiration qui en dépendent. Les mouvemens qui constituent en quelque sorte la Vie spirituelle, ne seroient-ils point aussi durables que ceux qui constituent la Vie corporelle ? Les fibres du Cerveau ne seroient-elles point des ressorts si parfaits, des machines d'une construction si admirable qu'elles, ne laissent perdre aucun des mouvemens qui leur ont été imprimés ?

Il est vrai qu'on a de la peine à concevoir la conservation du mouvement dans une Partie aussi molle que paroît l'être le Cerveau. On ne conçoit pas non plus facilement que le Cerveau puisse fournir à une aussi prodigieuse suite de mouvemens que l'est celle qu'exige le nombre des idées. Mais nous ne connoissons pas assez la nature du Cerveau & sa structure pour apprécier la Force de ces objections.

CHAPITRE XXXII.

Autre hypothèse sur la mécanique des idées.

DES Philosophes accoutumés à juger des choses par ce qu'elles sont en elles-mêmes & non par leur rapport avec les idées reçues, ne se révolteroient pas s'ils entendoient avancer que l'Âme n'est que simple spectatrice des mouvemens de son Corps; que celui-ci opère seul toute la suite des actions qui compose une Vie; qu'il se meut par lui-même; que c'est lui seul qui reproduit les idées, qui les compare, qui les arrange; qui forme les raisonnemens, imagine & exécute des plans de tout genre, &c.

Cette hypothèse, hardie peut-être jusques à l'excès, mérite néanmoins quelque explication :

L'ON ne sauroit nier que la PUISSANCE INFINIE ne pût créer un Automate qui imiteroit parfaitement toutes les actions extérieures & intérieures de l'Homme.

J'ENTENDS ici par actions extérieures tous les mouvemens qui se passent sous nos yeux : je nomme actions intérieures tous les mouvemens qui dans l'état naturel ne peuvent être apperçus, parœ qu'ils se font dans l'intérieur du Corps. De ce nombre sont les mouvemens de la digestion, de la circulation, des sécrétions, &c. Je mets sur-tout dans ce rang les mouvemens qui donnent naissance aux idées de quelque nature qu'elles soient.

DANS l'Automate dont nous parlons tout seroit exactement déterminé. Tout s'exécutoit, par les seules règles de la plus belle Mécanique. Un état succéderoit à un autre état, une opération conduiroit à une autre opération suivant des Loix invariables. Le mouvement deviendroit tour à tour cause & effet, effet & cause. La réaction répondroit à l'action, la reproduction à la production.

CONSTRUIT

CONSTRUIT sur des rapports déterminés avec l'activité des Etres qui composent notre Monde, l'Automate en recevroit les impressions, & fidele à s'y conformer il executeroit une suite correspondante de mouvemens.

INDIFFÉRENT pour quelque détermination que ce fût, il céderoit également à toutes, si les premieres impressions ne montoient, pour ainsi dire, la Machine & ne decidoient de ses opérations & de sa marche.

LA suite de mouvemens qu'exécutoit cet Automate le distingueroit de toute autre formé sur le même modele, mais qui n'ayant pas été placé dans de semblables circonstances, n'auroit pas éprouvé les mêmes impressions ou ne les auroit pas éprouvées dans le même ordre.

LES Sens de l'Automate ébranlés à la présence des Objets communiqueroient leur ébranlement au Cerveau, principal Mobile de la Machine. Celui-ci mettroit en action les muscles des mains & des pieds en vertu de leur liaison secrete avec les Sens. Ces muscles alternativement contractés & dilatés approcheroient ou éloigneroient l'Automate des Objets dans le rapport qu'ils auroient avec la conservation ou la destruction de la Machine.

Tome XVII.

F



LES mouvemens de perception & de sensation que les Objets auroient imprimés au Cerveau s'y conserveroient par l'énergie de sa mécanique. Ils deviendroient plus vifs suivant l'état actuel de l'Automate , considéré en lui-même & relativement aux Objets.

LES mots n'étant que des mouvemens imprimés à l'Organe de l'Ouïe ou à celui de la Voix , la diversité de ces mouvemens , leur combinaison , l'ordre dans lequel ils se succéderaient représenteroient les jugemens , les raisonnemens & toutes les opérations de l'Esprit.

UNE correspondance étroite entre les Organes des Sens , soit par l'abouchement de leurs ramifications nerveuses , soit par des ressorts interposés , soit par quelque autre moyen que nous n'imaginons pas , établiroit une telle liaison dans leur jeu , qu'à l'occasion des mouvemens imprimés à un de ces Organes d'autres mouvemens se réveilleroient ou deviendroient plus vifs dans quelque'un des autres Sens.

DONNEZ à l'Automate une Ame qui en contemple les mouvemens , qui se les applique , qui croie en être l'Auteur , qui ait diverses volontés à l'occasion de divers mouvemens ;

vous ferez un Homme dans l'hypothese dont il s'agit.

MAIS cet Homme feroit-il libre ? Le sentiment de notre Liberté, ce sentiment si clair, si distinct, si vif qui nous persuade que nous sommes Auteurs de nos actions peut-il se concilier avec cette hypothese ? Si elle leve la difficulté qu'il y a à concevoir l'action de l'Ame sur le Corps, d'un autre côté elle laisse subsister dans son entier celle qu'on trouve à concevoir l'action du Corps sur l'Ame.

CHAPITRE XXXII.

De l'opinion philosophique qu'il n'y a point de Corps.

C'EST font ces difficultés qui ont conduit un Théologien Anglois aussi pieux que hardi à avancer qu'il n'y a point de Corps, & que l'opinion de leur existence est la source la plus féconde & la plus dangereuse de l'erreur & de l'impiété. Si son Livre ne persuade pas, il prouve du moins combien nos connoissances les plus certaines peuvent être obscurcies & à quel point l'Esprit humain est susceptible de doute & d'il-

lusion. Voici le précis des raisons de ce subtil Métaphysicien.

IL est évident que les Choses que nous appercevons ne sont que nos propres idées. Il n'est pas moins évident que ces idées ne peuvent exister que dans un Esprit. Il est encore très clair que ces idées ou ces Choses que nous appercevons existent, soit elles-mêmes, soit leurs Archétypes indépendamment de notre Ame, puisque nous sentons que nous n'en sommes point les Auteurs. Nous ne pouvons déterminer à notre volonté quelles idées particulières nous aurons en ouvrant les Yeux ou les Oreilles. Ces idées existent donc dans un autre Esprit qui nous les présente par un acte de sa volonté. Nous disons que les Choses que nous appercevons immédiatement, quelque nom qu'on leur donne, sont des idées ou des sensations. Or, comment une idée ou une sensation peuvent-elles exister ailleurs que dans un Esprit ou être produites par quelqu'autre Cause que par un Esprit? La chose est inconcevable, & affirmer ce qui est inconcevable, est-ce philosopher?

D'un autre côté on conçoit aisément que ces idées ou sensations existent dans un Esprit &

sont produites par un Esprit ; puisque c'est là ce que nous expérimentons tous les jours en nous-mêmes. Nous avons une infinité d'idées, & nous en pouvons faire naître une variété prodigieuse dans notre Imagination par un seul Acte de notre volonté. Il faut avouer cependant, que ces créatures de l'Imagination ne sont ni si distinctes ni si fortes ni si vives ni si permanentes que les idées que nous recevons par le moyen des Sens, & que nous nommons des Choses réelles.

De tout cela notre Auteur conclut, 1°. que l'existence de la Matière est absurde & contradictoire ; 2°. qu'il y a un Esprit qui nous affecte à chaque instant des impressions sensibles que nous appercevons ; 3°. que de la variété, de l'ordre & de la manière de ces impressions se déduisent la SAGESSE, la PUISSANCE & la BONTÉ de leur DIVIN AUTEUR.

SUIVANT ce système singulier, l'Univers est donc purement idéal. Les Corps ne sont que de simples modifications de notre Ame. Ils n'ont pas plus de réalité que n'en ont les couleurs & tout ce que nous voyons en songe. Leur existence est d'être aperçus. Les Sens ne sont que certaines idées auxquelles tient un nombre pro-

digieux de perceptions & de sensations différentes, que nous représentons par des termes. J'ouvre les yeux ; c'est-à-dire , je suis affecté de l'idée que j'ouvre les yeux , & aussi-tôt un grand nombre de perceptions s'offre à moi. Je mange ; c'est-à-dire , je suis affecté de l'idée que je prens de la nourriture , & en même tems j'ai plusieurs sensations que j'exprime par le terme de *saveurs* en lui joignant d'autres termes qui désignent les qualités ou l'espece de ces saveurs. Ces perceptions & ces sensations ne dépendent du tout point de ma Volonté. Il n'est point en mon pouvoir de n'être pas affecté de certaines perceptions ou de certaines sensations quand je suis affecté de l'idée que j'ouvre les yeux ou que je prens de la nourriture. DIEU excite en moi ces perceptions & ces sensations suivant les Loix que SA SAGESSE s'est prescrites. Mais , je puis par un acte de ma Volonté & avec le secours de mon Imagination réveiller en moi ces idées. Elles m'affectent alors d'une maniere plus foible , & je ne puis les retenir long-tems. A ce caractère & au sentiment intérieur qui me persuade que je les ai excitées je distingue ces productions de mon Esprit des perceptions & des sensations qui me viennent du dehors ou que j'éprouve par le ministère des Sens. La Nature des Choses n'est donc que l'Ordre qu'il a plu à DIEU de mettre

dans nos idées. Cet Ordre consiste dans la liaison , la succession , l'harmonie & la variété des idées. L'expérience nous instruit de cet Ordre : elle nous apprend que certaines idées sont toujours accompagnées ou suivies de certaines idées ; que certaines sensations engendrent ou peuvent engendrer certaines sensations. C'est là-dessus que sont fondés tous nos raisonnemens & toutes nos maximes de conduite. Je vois du Feu ; je fais que cette idée peut faire naître en moi la sensation que je nomme chaleur , & que cette sensation peut y exciter celle que je nomme brûlure ; je me conduis en conséquence. Je suis affecté de l'idée d'une production de la Nature que je n'ai jamais vue : cette idée excite en moi celle de quelque chose de curieux , d'intéressant , de singulier : je me rends donc attentif à cette idée ; je la considère avec tout le soin & toute la patience dont je suis capable : par cet acte de ma Volonté je vois naître dans mon Esprit différentes perceptions qui en produisent elles mêmes plusieurs autres. J'acquiers ainsi une idée plus complète de cette production ; & cet exercice de mon Esprit étant accompagné du plaisir secret qui est inséparable de la recherche & de l'acquisition du vrai , je desirerois d'être affecté souvent de semblables perceptions & ce desir me rend Observateur , &c. Le déve-

loppement des Plantes & des Animaux , les mouvemens des Corps célestes , &c. , ne sont encore que la gradation ou la succession que DIEU a jugé à propos de mettre dans cette partie de nos idées. Il n'a pas voulu qu'à la perception d'une Plante naissante succédât brusquement la perception de cette même Plante en fleur , il a voulu que nous eussions une suite de perceptions qui nous la représentaient sous différens degrés de grandeur & de consistance. DIEU n'a pas voulu qu'à la perception du Soleil placé dans l'E'quateur succédât immédiatement la perception de cet Astre placé dans le Tropique du Cancer : il a voulu que nous eussions une suite de perceptions du Soleil qui nous le montraient placé successivement dans tous les points de l'E'clyptique compris entre ces deux Cercles , &c. , &c. Ainsi, l'E'tude de la Nature n'est , à parler métaphysiquement , que l'attention que nous apportons à considérer la liaison , l'harmonie & la variété des idées que DIEU excite en nous. Les Traités de Physique & d'Histoire naturelle sont autant de Grammaires ou de Dictionnaires de ces idées. Le système dont nous parlons est la clef de ces Livres. Tout se réduit ici au plus simple. DIEU & les Esprits , des perceptions & des sensations. Et qu'on n'objecte point que DIEU nous trompe en nous persuadant l'exis-

tence de Choses qui ne sont point : DIEU nous trompe-t-il dans nos songes , dans les jugemens que nous portons sur les couleurs , les grandeurs , les distances , &c. ? Telle est la Nature des Choses , telle est notre condition actuelle que nous voyons hors de nous ce qui est en nous , de l'Étendue & de la Solidité où il n'y a que des perceptions & des sensations. L'Univers en est-il pour cela moins beau , moins harmonique , moins varié , moins propre à faire le bonheur des Créatures ? Un Architecte qui traceroit le Plan d'un Bâtiment superbe , & qui indiqueroit en même temps les moyens de l'exécuter , en paroîtroit-il moins habile dans son Art parce qu'il ne réaliseroit point ce Plan ? Le SUPREME ARCHITECTE a tracé autant d'Univers qu'il a créés d'Esprits. Quel Univers que celui que SA MAIN DIVINE traça dans l'Esprit du Chérubin ! Quelle INTELLIGENCE que celle qui embrasse à la fois tous ces Univers ! Au reste , si la RE'VE'LATION affirme l'existence des Corps , c'est de la même manière qu'elle affirme l'immobilité de la Terre & le mouvement du Soleil. Le but de la RE'VE'LATION est de nous rendre vertueux & non de subtils Métaphysiciens.

Le système que je viens d'exposer n'a assuré.

rément rien d'absurde ; mais il faut une Tête métaphysique pour le bien saisir. Il est certain que nous n'avons aucune démonstration de l'existence des Corps. L'Auteur célèbre des *Causés occasionelles* l'avoit déjà prouvé, & les raisons qu'allegue le Théologien Anglois ne font que mettre cette proposition dans un plus grand jour. Mais afin d'être convaincus de cette existence, avons-nous besoin qu'on nous la démontre rigoureusement ? Les Sens ne nous parlent-ils pas un langage assez clair, assez éloquent, assez énergique pour mettre cette vérité hors de doute & pour dissiper les nuages qu'une Métaphysique trop subtile cherche à y répandre ? Certainement les Hommes se persuaderont toujours l'existence des Corps ; & si c'est une erreur que de la croire, jamais erreur ne fut plus difficile à reconnoître, jamais le faux ne ressembloit plus au vrai.

MAIS attaquons plus philosophiquement le Système de notre Auteur : n'y a-t-il point de sophisme dans ce raisonnement ? il est évident que les Choses que j'apperçois ne sont que mes propres idées & que ces idées ne peuvent exister ailleurs que dans un Esprit : donc elles ne peuvent être produites que par un Esprit ; donc la Matière n'existe point & ne peut exister. L'Au-

teur ne confond il pas ici ce que l'École distinguoit sagement par les termes un peu barbares de *formel* & de *virtuel*? Il est très-évident que les idées que nous avons du Corps ne peuvent exister ailleurs que dans un Esprit ; mais s'ensuit-il de là nécessairement que ces idées ne puissent être produites que par un Esprit ? Nous ne savons point, il est vrai, comment le mouvement d'une fibre excite une idée dans notre Ame : mais nous démontre-t-on rigoureusement l'impossibilité de la chose ? nous prouve-t-on que DIEU n'a pu créer que des Esprits ? Assurément c'est aller trop loin que d'oser réduire la Création aux seules Substances spirituelles.

IL y a plus ; notre Auteur admet l'existence des autres Hommes & le commerce que nous avons avec eux : cependant, aux termes de son système, je ne suis assuré que de ma propre existence & de celle de DIEU ; je pense, donc je suis. Je suis, donc il est une CAUSE ÉTERNELLE de mon existence. Voilà toute la suite des conséquences nécessaires qu'il m'est permis de tirer. Je ne puis conclure de mon existence à celle des autres Hommes, parce que tout ce que j'éprouve, & que je pourrois leur attribuer comme à la Cause qui le produit, peut dépendre uniquement de l'action de DIEU sur

moi. La supposition de l'existence des autres Esprits est donc purement gratuite. Et comment converserions-nous avec des Esprits qui sont nos semblables ?

CHAPITRE XXIV.

Réflexions sur la diversité des opinions des Philosophes touchant la nature de notre Etre.

REMARQUONS ici en passant la variété & la singularité des opinions des Philosophes sur la nature de notre Etre. Je ne parle point de l'Antiquité qui croyoit l'Âme humaine un Composé d'atomes, un Feu, un Air subtil, une Émanation ou un Souffle de la Divinité. On ne s'imaginoit plus qu'en subtilisant la Matière on la spiritualise. On ne fait plus ce que c'est qu'une Émanation ou un Souffle de la Divinité. Je ne veux donc parler que des Philosophes modernes. Les uns, fondés sur ce que nous ne connoissons pas la nature intime des Substances, ont cru que la Matière pouvoit penser, & ont tout matérialisé. D'autres, confondant la Pensée avec l'occasion de la Pensée, ont nié que la Matière existât, & ont tout

spiritualisé. D'autres , évitant sagement ces deux extrêmes , ont admis l'existence de la Matière & celle des Esprits. Ils ont uni des Substances matérielles à des Substances spirituelles : ils en ont formé des Etres *mixtes* , au rang desquels ils nous ont placés. A la vérité , ils ne se sont pas accordés sur la manière de cette Union : mais si les hypothèses qu'ils ont imaginées sur ce sujet ténébreux ne sont au fond que des rêves philosophiques , il faut convenir qu'ils ont rêvé d'une manière digne de leur siècle.

CHAPITRE XXXV.

De la simplicité ou de l'immatérialité de l'Ame.

Nous pensons , nous voulons , nous agissons.

Nous avons des idées ou des représentations des Choses. Nous comparons ces idées entr'elles : nous jugeons de leur convenance ou de leur opposition. Nous posons des principes ; nous en tirons des conséquences. Ces conséquences nous conduisent à d'autres conséquences. Sur celles-ci nous établissons de nouveaux principes. Nous combinons nos idées de mille manières

différentes : nous en composons des tableaux de tout genre. S'éloignent-elles ? nous les retenons : ont-elles disparu ? nous les rappelons. Nous enchaînons le passé avec le présent ; nous portons nos regards dans l'avenir. Nous parcourons la Terre ; nous nous élançons dans les Cieux ; nous volons de Planètes en Planètes avec la rapidité de l'éclair.

Là plaisir , la convenance ou la nécessité nous font désirer la possession de certains Objets. Des sentimens contraires nous éloignent d'autres Objets. Sollicités à embrasser les uns , persuadés de fuir ou de négliger les autres , nous nous déterminons en conséquence : nous commandons à nos membres ; ils exécutent. Enfin , nous sommes conscients de toutes ces Choses : nous sentons que c'est en nous , dans notre Moi qu'elles se passent.

SI ces Facultés admirables que nous découvrons au-dedans de nous faisoient partie de l'Essence corporelle ; si elles dériveroient immédiatement de cette Essence , nous les observerions dans tous les Corps , comme nous y observons l'E'tendue , la Solidité , la Divisibilité , &c.

Puis donc que ces Facultés n'existent que

dans certains Corps, elles ne font point des Attributs du Corps, mais de simples modes.

OR, le mode a un rapport fondamental avec l'Essence; il découle nécessairement de quelque Attribut essentiel. Nous ne voyons dans le Corps aucune modification qui ne tienne à quelqu'un des Attributs que nous lui connoissons. Nous pouvons déterminer, en quelque sorte, l'origine ou la génération de chaque mode.

SI donc la Pensée, la Volonté, la Liberté font des modifications du Corps, ce sont des modifications absolument indépendantes des Attributs par lesquels il nous est connu. Il y a plus; ce sont des modifications que nous ne pouvons concilier avec ces Attributs. Ceci mérite toute notre attention.

LORSQUE nous jettons les yeux sur un Paysage nous voyons à la fois & sans confusion un grand nombre d'Objets. Nous voyons ces Objets, non seulement comme composant un Tout, un même Tableau, mais encore comme séparés & distincts les uns des autres. Nous découvrons dans la même perspective différens points, dans ces points différens objets, dans ces objets différentes parties.

Si ce qui est en nous qui apperçoit a de l'étendue, il faut nécessairement concevoir dans cette étendue, autant de points affectés qu'il y a d'objets apperçus dans le Paysage. Représentez-vous l'image qui s'en peint sur la rétine : chaque point de cette image est une perception. Mais ces perceptions existent toutes à part : elles ne sont que différentes parties d'une même étendue. Comment donc arrive-t-il que nous voyons à la fois, en même tems, d'un seul coup-d'œil tous les objets que ces perceptions représentent ? Elles se réunissent en un point : mais si elles se réunissent en un point, elles s'y confondent, & si elles s'y confondent, comment voyons-nous les objets séparés les uns des autres ?

CE n'est pas tout : comment s'opere la *Conscience* de ces perceptions ? où réside le *Moi* qui apperçoit, qui sent ? dans un autre point de l'étendue pensante : mais comment ce point peut-il être lié avec ceux qui forment les perceptions & en être pourtant distinct ? Je ne dis pas assez ; comment ce point peut-il répondre en même tems & à chaque perception particulière & au Total de ces perceptions, sans pourtant se confondre avec elles ni de l'une ni de l'autre manière ?

UNE

UNE autre difficulté se présente : l'Étendue pensante qui n'est affectée que d'une seule idée l'est en entier ou en partie : si elle l'est en entier, comment de nouvelles idées viennent-elles se loger avec la première ? celle-ci se resserre-t-elle ? ou l'Étendue pensante augmente-t-elle ? mais qui pourra digérer l'une ou l'autre de ces suppositions ? qui pourra concevoir une idée qui se réduit à la moitié , au quart de son étendue ? qui pourra admettre une Substance pensante qui se contracte & se dilate ? Si , au contraire, la perception n'affecte le Sujet pensant que dans une partie de son étendue , ce Sujet est à la fois pensant & non pensant.

Les difficultés, je pourrois dire les contradictions, se multiplient ici à chaque pas. Les Objets extérieurs ne peuvent agir sur le Corps pensant que par l'impulsion ; à moins qu'on ne veuille renouveler les Qualités occultes des Anciens & préférer les notions les plus chimériques , aux notions les plus certaines. Les perceptions ne sont donc que les mouvemens qui s'excitent dans la Substance pensante. Nous devons donc raisonner sur les perceptions comme nous raisonnons sur tous les Corps en mouvement. Il faudra dire qu'une pensée a tant

de degrés de vitesse , tant de degrés de masse ,
telle ou telle direction.

L'EXTREME dissonnance de ces expressions n'est cependant pas ce qui fait ici la principale difficulté. Lorsque nous avons à la fois plusieurs perceptions , il s'excite dans la Partie de notre Cerveau qui est le Siege de la Pensée divers mouvemens qui sont ces perceptions. Pour avoir le sentiment de ces perceptions, & comme distinctes les unes des autres, & comme formant un Tout , il est nécessaire que ces mouvemens aillent se communiquer à un point commun de la Substance pensante. Ce point se trouvera ainsi dans le cas d'un Corps qui est pressé par plusieurs Forces agissantes en sens différens : il se prêterà à l'impression de toutes ces Forces à proportion du degré d'intensité. Son mouvement deviendra un mouvement composé ; il sera le produit de toutes ces Forces & ne fera aucune de ces Forces en particulier. Comment donc un tel mouvement pourra-t il représenter les perceptions comme distinctes les unes des autres ?

LA difficulté paroîtra encore plus forte si l'on fait attention au nombre prodigieux de perceptions différentes que nous avons en même

tems par le seul Sens de la Vue. Et que seroit-ce si l'on admettoit que nous pouvons voir, toucher, ouïr, sentir, goûter dans le même instant indivisible!

RESSERRONS ces divers raisonnemens. Si la Faculté de penser réside dans une certaine Partie de notre Cerveau, il y a en nous autant de Moi qu'il y a de points dans cette Partie qui peuvent devenir le siege d'une perception. La perception est inséparable du sentiment de la perception: une perception qui n'est point apperçue n'est point une perception. Le sentiment d'une perception n'est que l'Etre pensant existant d'une certaine maniere. Il y a donc en nous autant d'Etres pensans qu'il y a de points qui apperçoivent.

MAIS nous n'appercevons pas seulement; nous voulons, & le Vouloir est un mouvement qui s'excite dans un autre point de l'E'tendue pensante. Le Moi qui veut n'est donc pas le Moi qui apperçoit.

EN vain pour satisfaire à ce que nous sentons intérieurement, entreprendrons-nous de réunir les perceptions & les volitions en un point: ce point est un composé de parties, &

ces parties sont essentiellement distinctes les unes des autres.

LA Force d'inertie n'est pas moins opposée à la Liberté que l'Étendue & le Mouvement le sont à l'Entendement & à la Volonté.

LE Corps est de sa nature indifférent au mouvement & au repos : il fait également effort pour conserver l'un ou l'autre de ces deux états : il tend également à retenir quelque degré de mouvement que ce soit ou quelque direction que ce soit : s'il change d'état , ce changement est l'effet d'une Force extérieure qui agit sur lui.

LE Principe de nos déterminations paroît être d'une toute autre nature. Nous sentons en nous une Force toujours agissante , qui s'exerce par elle-même , & dont les effets se diversifient presque à l'infini.

Nous sentons que nous pouvons commencer une action , la continuer , la suspendre & la reprendre par intervalles , & déterminer à notre gré la durée de ces intervalles. Nous sentons que nous pouvons rappeler une certaine idée , la considérer avec plus ou moins d'attention ou pendant un tems plus ou moins long , la

169
fuf-
hance
pou-
une
autre
fans
t qui
nous
cer-
ltre
ar-
autre:

(1) (2) (3) (4) (5) (6) (7) (8) (9) (10) (11) (12) (13) (14) (15) (16) (17) (18) (19) (20) (21) (22) (23) (24) (25) (26) (27) (28) (29) (30) (31) (32) (33) (34) (35) (36) (37) (38) (39) (40) (41) (42) (43) (44) (45) (46) (47) (48) (49) (50) (51) (52) (53) (54) (55) (56) (57) (58) (59) (60) (61) (62) (63) (64) (65) (66) (67) (68) (69) (70) (71) (72) (73) (74) (75) (76) (77) (78) (79) (80) (81) (82) (83) (84) (85) (86) (87) (88) (89) (90) (91) (92) (93) (94) (95) (96) (97) (98) (99) (100)

170
fuf-
hance
pou-
une
autre
fans
t qui
nous
cer-
ltre
ar-
autre:

(1) (2) (3) (4) (5) (6) (7) (8) (9) (10) (11) (12) (13) (14) (15) (16) (17) (18) (19) (20) (21) (22) (23) (24) (25) (26) (27) (28) (29) (30) (31) (32) (33) (34) (35) (36) (37) (38) (39) (40) (41) (42) (43) (44) (45) (46) (47) (48) (49) (50) (51) (52) (53) (54) (55) (56) (57) (58) (59) (60) (61) (62) (63) (64) (65) (66) (67) (68) (69) (70) (71) (72) (73) (74) (75) (76) (77) (78) (79) (80) (81) (82) (83) (84) (85) (86) (87) (88) (89) (90) (91) (92) (93) (94) (95) (96) (97) (98) (99) (100)

CHAPITRE XXXVI.

*Continuation du même sujet.**Réponse à quelques objections.*

MAIS, dira-t-on, il est dans la Matière des Forces dont nous ne connoissons ni la nature ni l'origine. Nous ignorons absolument comment la Force d'inertie, le mouvement, la Pesanteur conviennent au Corps. Nous ne savons point, & nous ne le saurons, sans doute, que dans une autre Vie, comment le mouvement se communique & se conserve, & s'il est un Etre physique ou un Etre métaphysique. N'en seroit-il donc point de même de la Force de penser & de celle d'agir; ces Forces ne seroient-elles point dans la Matière sans que nous fussions comment elles y sont?

Il est vrai que nous sommes dans la plus profonde ignorance sur la nature du Mouvement & sur celle des autres Forces qui existent dans la Matière. Il est vrai que nous ne savons point comment la Force d'inertie s'unit à l'Étendue & à la Solidité pour former l'Essence du

Corps ; tout comme nous ignorons la maniere dont l'E'tendue & la Solidité s'unissent ensemble.

IL est vrai encore que le Mouvement pourroit n'être point un Etre physique. Mais , quoiqu'il faille convenir de tout cela , il ne s'ensuit point du tout qu'il en soit de la Force de penser & de celle d'agir comme il en est des Forces dont nous venons de parler. Ces Forces ont des rapports certains & constans avec les Qualités de la Matiere. La Force d'inertie est toujours proportionnelle à la quantité des parties : elle ne peut diminuer ni augmenter dans le même sujet : elle agit en tout sens & en tout lieu. La Pesanteur suit aussi la raison des masses ; elle suit encore celle des distances ; mais elle n'agit point horizontalement. Le Mouvement se mesure & se compare : nous prédifons à coup sûr ce qui doit arriver dans le choc de deux Corps , soit de même nature soit de nature différente : nous déterminons de même la direction que prendra un Corps poussé par différentes Forces , &c. La Pensée & la Liberté ne nous offrent rien de semblable. Non seulement nous ne voyons pas la moindre relation entre ces Facultés & les Propriétés du Corps , mais tout ce que nous pouvons affirmer de celles-ci nous pouvons le nier de celles-là.

ON insiste , & on objecte en second lieu , que nous ne connoissons que l'Essence *nominale* du Corps ; d'où l'on infere qu'il peut y avoir dans l'Essence *réelle* un Principe , à nous inconnu , de la Pensée & de la Liberté.

RÉPONSE : les Attributs qui constituent l'Essence *nominale* du Corps ont leur fondement dans l'Essence *réelle*. Ils sont les rapports nécessaires sous lesquels le Corps se montre à nous. D'autres Intelligences le voient sous d'autres rapports ; & tous ces rapports sont réels. Mais , quel que soit leur fondement , quels que soient le nombre & la nature des Attributs du Corps qui nous sont inconnus , il demeure toujours incontestable que ces Attributs ne peuvent être le moins du monde opposés à ceux que nous connoissons. La Pensée & la Liberté ne découlent donc pas des Attributs du Corps qui nous sont inconnus.

ON fait un dernier effort , & on objecte en troisieme lieu , que c'est borner la PUISSANCE DIVINE que d'oser soutenir qu'ELLE ne peut pas donner au Corps la Faculté de penser.

RÉPONSE : on ne borne point la PUISSANCE DIVINE en avançant qu'ELLE ne peut changer

la nature des Choses. Si l'Essence du Corps est telle qu'elle soit incompatible avec la Pensée, DIEU ne sauroit lui accorder cette Faculté sans détruire son Essence.

C'EST ainsi que nous sommes conduits à chercher hors du Corps le Principe de nos Facultés. Ce Principe actif; simple, un, immatériel est l'*Ame humaine* unie à un Corps organisé.

L'ESSENCE réelle de l'Ame nous est aussi inconnue que celle du Corps. Nous ne connoissons l'Ame que par ses Facultés; comme nous ne connoissons le Corps que par ses Attributs. Ce que l'Étendue, la Solidité & la Force d'inertie sont au Corps, l'Entendement, la Volonté & la Liberté le sont à l'Ame. Autrefois on cherchoit ce que les Choses sont en elles-mêmes, & on disoit orgueilleusement de savantes sottises. Aujourd'hui on cherche ce que les Choses sont par rapport à nous, & on dit modestement de grandes vérités.

NOUS sommes donc formés de deux Substances qui, sans avoir entr'elles rien de commun, agissent pourtant ou paroissent agir réciproquement l'une sur l'autre; & ce composé est un des plus surprenans, & des plus impénétrables de la Création.

CHAPITRE XXXVII.

De la question si l'Ame est purement passive lorsqu'elle apperçoit ou qu'elle sent.

CETTE question me paroît se réduire à celles-ci : conçoit-on de l'action où il n'y a point du tout de réaction ? quelle idée peut-on se faire de l'impression d'un Etre actif sur un Etre absolument passif ? Mais l'Ame ne réagit pas sur le Corps comme un Corps réagit sur un autre Corps. A l'occasion des mouvemens du Cerveau l'Activité de l'Ame se déploie d'une certaine maniere, & l'effet qui en résulte nécessairement est la formation de l'idée ou de la sensation. Comment s'opere cette formation ? arrêtons - nous ici, une épaisse nuit nous enveloppe : nous touchons à l'abîme de l'Union.



CHAPITRE XXXVIII.

Examen de la question si l'Ame a plusieurs idées présentes à la fois ou dans le même instant indivisible.

J'AI supposé que l'Ame a plusieurs idées présentes à la fois ; qu'elle excite dans le même instant indivisible plusieurs mouvemens différens. Cette supposition ne répugne-t-elle point à la simplicité de l'Ame & à la manière dont elle acquiert des idées & dont elle les met au jour ? En effet, une idée est une modification de l'Ame & cette modification n'est que l'Ame elle-même existant dans un certain état. Conçoit-on que l'Ame puisse subir à la fois plusieurs modifications différentes, éprouver dans le même instant plusieurs sentimens contraires ? Les moyens par lesquels l'Ame acquiert des idées & ceux par lesquels elle les manifeste prouvent, non la simultanéité des idées, mais leur succession. Ces moyens sont des mots, des images, des mouvemens qui ne sauroient être prononcés ou excités à la fois, mais qui ne peuvent se succéder dans l'Ame avec une rapidité équivalente à la simultanéité. D'ailleurs, l'Ame a le sentiment de

toutes ses modifications ; elle reconnoît que l'une n'est pas l'autre. Les jugemens qu'elle porte sur ces idées ou sur les diverses sensations qu'elle éprouve se réduiroient-ils donc au simple sentiment du passage d'une modification à une autre modification ? Ainsi quand l'Ame passe de la modification représentée par le terme de *meurtre* à la modification représentée par le terme de *crime*, elle sent qu'elle n'a presque pas changé d'état, d'où elle infère le rapport des deux modifications, ce qui forme un jugement affirmatif. Le contraire a lieu dans les jugemens négatifs. Et comme il n'est point de modification qui ne tienne à d'autres modifications par des rapports naturels, la modification actuelle réveille à l'instant toutes celles avec lesquelles elle est enchaînée : la modification de *meurtre* réveille la modification de *crime* ; la modification de *crime* excite celle de *juste défense*, &c.

Je ne fais ici qu'indiquer les principes généraux d'une hypothèse ingénieuse. Analysons cette hypothèse, & tâchons de démontrer que l'Ame a nécessairement plusieurs idées présentes à la fois.

LA décision de cette question, l'Ame n'a-t-elle qu'une seule idée présente à la fois ou

en peut-elle avoir plusieurs ? me semble dépendre du sens qu'on attache à ces deux mots *une & présente*.

Nos idées étant ou simples ou composées, à parler exactement, il n'y a que les premières qui soient unes. Toute idée composée est l'assemblage de plusieurs autres. Ainsi, quand on a une idée composée, on a plusieurs idées à la fois. Quand je vois une boule d'or ou quand je pense à cette boule, j'ai en même tems l'idée de sa rondeur & celle de sa couleur.

Ces idées ne sont pas successives dans l'Ame. Je ne pense pas d'abord à la rondeur, puis à la couleur : car je ne saurois penser à une boule que mon imagination ne lui prête quelque couleur. L'idée de la rondeur sans couleur est une idée abstraite qu'on n'acquiert que par quelque effort d'Esprit, & que peut-être le commun des Hommes ne se forme jamais par cette abstraction que les Philosophes supposent.

UNE idée composée renferme plusieurs jugemens. Quand je pense à la Terre, je me figure un grand Globe composé de Terres & de Mers, couvert d'Habitans, &c, & j'ai par là même une image de toutes ces Propositions, la Terre est

ronde, la Terre est habitée, la Terre est composée de Mers, d'Isles & de Continens, &c. C'est ce que les Scholastiques appelloient *Thema complexum propositionis*. En ce sens, tout ce qui occupe à chaque instant un Esprit n'est qu'une idée, mais fort composée ou, si l'on veut, une grande multitude d'idées.

ON ne sauroit expliquer les jugemens par le sentiment du passage d'une modification à une autre : 1^o. parce que le jugement affirmatif n'est pas toujours la perception de l'identité de deux idées ; le nombre des propositions identiques étant fort petit ; mais la perception que toutes les idées partielles de l'Attribut sont comprises dans l'idée du Sujet : 2^o. parce que le jugement négatif n'est pas non plus la perception que deux idées n'ont rien de commun, mais la connoissance qu'il y a dans l'Attribut quelque idée qui n'est pas comprise dans celle du Sujet : 3^o. parce que pour s'appercevoir qu'on passe d'une idée à une autre, il faut, quand on a la suivante, conserver quelque sentiment de la précédente. Sans cela, on ne sauroit dire si on a changé d'idée, ou si on a conservé la première. Pour m'appercevoir qu'on ne me tient *plus* la main, il faut me rappeler & me représenter qu'on me la tenoit un mo-

DE PSYCHOLOGIE. tri

ment auparavant : autrement je pourrais bien m'apercevoir qu'on ne me tient *pas* la main , mais non qu'on ne me la tient *plus*.

AINSI , pour savoir si en pensant à *meurtre* je suis modifié de la même manière qu'en pensant à *crime* , il faut que j'aie eu deux modifications ensemble : car comment savoir qu'elles sont les mêmes ou différentes , si lorsque j'ai l'une , je n'ai pas l'autre ? non plus que je ne pourrais dire qu'un Portrait ressemble à son Original , si on suppose qu'en voyant le Portrait il ne me reste plus d'idée de l'Original , & qu'en jettant les yeux sur l'Original je perds totalement l'idée du Portrait.

SI l'on réfléchit sur la Mémoire , on se persuadera facilement que toute idée qui est une fois entrée dans le Cerveau , s'y conserve toujours , quoiqu'avec plus ou moins de distinction , en sorte que le Cerveau ou , si l'on veut , l'Esprit d'un Homme d'un certain âge & d'une certaine éducation est l'assemblage ou le réservoir d'un nombre prodigieux d'idées , qu'on pourroit nommer une idée prodigieusement complexe.

EN effet , si l'idée du Roi de France étoit

absolument hors de mon Esprit lorsque je crois n'y point penser, elle me seroit aussi étrangère que celle du Roi de Siam. Ainsi, quand je viendrois à voir ces deux Princes, je serois affecté de l'idée de l'un, comme de l'idée de l'autre : au lieu qu'il est sûr que je reconnoitrois fort bien l'idée du Roi de France pour une idée que j'ai eue & celle du Roi de Siam pour une idée que je n'ai jamais eue.

LORS donc que je dis que je ne pense pas au Roi de France ou que son idée ne m'est pas présente à l'Esprit, cela veut dire seulement que j'y pense si foiblement que je n'en ai pas ce sentiment distinct qu'on appelle *conscience*; que cette idée est, dans ce moment là, obscurcie, pour ainsi dire, par d'autres idées plus vives, plus fortes, de sorte que je ne l'apperois pas assez pour me dire à moi-même, dans ce moment, je pense au Roi de France.

CETTE Faculté de rendre une idée que nous avons, assez vive pour qu'elle se distingue des autres que nous avons aussi, se nomme l'*Attention*. Et l'usage fondé sur ce que nous ne pensons guère qu'à ce qui nous frappe vivement, veut qu'on dise qu'une idée n'est présente

sente à l'Esprit, que quand on lui donne attention.

L'ATTENTION est plus ou moins forte ; elle a ses degrés qui sont infinis. Si donc on demandoit à combien d'idées nous pouvons faire attention à la fois ? cette question ne sauroit avoir de réponse : 1°. parce qu'elle n'exprime pas le degré d'attention dont on veut parler : 2°. parce qu'il y a des Esprits capables d'une plus grande attention les uns que les autres.

PRENONS un exemple du Sens de la Vue : je jette les yeux sur un Païsage, & si je les tiens fixés sur un point ou sur un Objet, il est vu plus distinctement que les autres : ceux qui en sont à une petite distance se voient encore avec assez de distinction, mais elle diminue pour les objets qui s'éloignent du centre du Tableau, & n'est plus que confusion pour ceux dont la distance est de 45 degrés : les Opticiens, fondés sur l'expérience, disent que l'étendue d'un coup d'œil est bornée à l'angle droit. J'ai donc à la fois l'idée de quantité d'objets, mais avec une dégradation de clarté ou de netteté plus aisée à concevoir qu'à exprimer.

IL en est de même de la vue de l'Esprit. Une démonstration contient une suite de propositions qu'on doit avoir présentes à l'Esprit toutes la fois, mais non pas avec une égale distinction. L'Ame parcourt cette suite, comme l'œil parcourt le Paysage, fixant sa plus grande attention successivement aux différentes parties de la démonstration, & ainsi elle s'assure par degrés de la certitude de chaque conséquence. Mais dans le moment qu'elle s'occupe le plus d'une d'entr'elles, elle doit avoir un sentiment, moins distinct à la vérité, de toutes les précédentes. Cela se remarque sur-tout lorsqu'on trouve par soi-même la démonstration; sans cela on n'y viendrait que par hazard ou après un nombre infini de tentatives inutiles. Quelconque se rendra attentif à ce qui se passe au dedans de lui, lorsqu'il cherche une démonstration, verra qu'il ne perd jamais entièrement de vue la conséquence finale à laquelle il veut arriver & qu'il l'a toujours eue présente à l'Esprit dès les premiers pas qu'il a faits.

J'AI souvent cherché à connoître combien d'idées je puis avoir à la fois avec assez de distinction pour pouvoir l'appeller *conscience* ou *apperception*. Je trouve à cet égard assez de variété, mais en général ce nombre ne passe pas

cinq ou six. Je tâche, par exemple, à me représenter une figure de cinq ou six côtés ou simplement cinq ou six points : je vois que j'en imagine distinctement cinq : j'ai peine à aller à six. Il est pourtant vrai qu'une position régulière de ces lignes ou de ces points soulage beaucoup l'Imagination & l'aide à aller plus loin.

L'ÂME a si essentiellement plusieurs idées présentes à la fois, que c'est du sentiment des rapports de son état présent avec ses états antécédens que découle la Personnalité.

Au reste; loin que la multitude d'idées que l'Âme peut avoir à la fois forme une difficulté contre sa simplicité, elle la prouve, au contraire, avec bien de la force, comme je l'ai fait voir dans les Chap. XXXV & XXXVI. LEIBNITZ dit que la perception est la représentation de la multitude dans l'unité, définition plus vraie que claire.

Je ne voudrais pas dire que l'Âme est modifiée de plusieurs manières différentes à la fois, mais que la modification est complexe & renferme plusieurs déterminations à la fois, à peu près comme le Feu est en même temps

chaud & lumineux , comme un mouvement est ensemble uniforme , vite , horizontal , d'Orient en Occident , comme un son est tout à la fois grave , fort , doux & plein.

CHAPITRE XXXIX.

Des mouvemens qui paroissent purement machinaux & qui dépendent néanmoins du bon plaisir de l'Ame.

LES mouvemens qui paroissent purement machinaux le sont - ils en effet ? Si nous consultons là - dessus l'expérience elle nous offrira une foule de faits qui sembleront décider affirmativement cette question. Combien d'actions que nous faisons , pour ainsi dire , machinalement , sans la moindre apparence d'attention , de réflexion ! Notre condition présente est même telle que le nombre de ces actions machinales surpasse celui des actions réfléchies. Nous marchons , nous mangeons , nous écrivons , nous jouons sans penser aux mouvemens des jambes , des mâchoires , des mains , des doigts. Ce mouvement si naturel , mais si admirable , par lequel nous écartons le bras droit quand le Corps

penche du côté gauche, tie le faisons-nous pas sans nous en appercevoir ? N'en est-il pas de même du mouvement par lequel nous fermons l'œil à l'approche imprévue d'un Objet ? Combien de mouvemens très-compassés, très-ordonnés, très-variés tout ensemble un Musicien, un Danseur, un Voltigeur n'exécutent-ils pas sans réflexion ! Que n'aurions-nous point à dire de tant de distractions qui surprennent ? Combien de MÉNALQUES qu'on diroit n'être que des Automates spirituels ! Que ne nous fourniroient point les Somnambules, plus Automates encore ? Que ne puissions-nous point dans les songes ? Nous lions en dormant de longues conversations : nous adressons des questions ; on nous répond ; & nous ne nous appercevons point que c'est nous qui dictons les réponses. Que dis-je ! nous parlons, nous raisonnons, nous méditons dans la veille sans réfléchir le moins du monde à tout cela. Bien plus encore ; il est des mouvemens que nous sommes tellement appelés à faire machinalement, que si nous nous avisons de vouloir y apporter quelque attention, nous les exécutons mal, & même nous ne les exécutons point du tout. Si on cherche sur le Violon un air qu'on a su, mais qu'on a oublié en grande partie, on le trouvera plus prompt :

temment en laissant aller sans réflexion les doigts sur l'Instrument qu'en y donnant beaucoup d'attention.

CEPENDANT, il est certain que toutes les actions que nous venons d'indiquer sont volontaires dans leur origine. Toutes reconnoissent l'Ame pour Principe. C'est elle qui, selon qu'elle est déterminée par le plaisir, le besoin, la convenance ou par quelque autre motif distinct ou confus, imprime au Corps différens mouvemens appropriés à chaque circonstance. Nous ne marchons, nous ne mangeons, nous ne jouons qu'en vertu de la volonté que nous avons de faire ces choses. Les organes qui les exécutent ne continuent à se mouvoir qu'autant de tems que cette volonté demeure la même. Vient-elle à changer? les mouvemens des organes changent pareillement. Le sommeil ne détruit point les Facultés de l'Ame; il ne fait qu'en modifier plus ou moins l'exercice. L'Ame ne veut pas moins en songe que dans la veille; elle ne desire pas moins de persévérer dans un certain état ou d'en sortir.

MAIS, lorsque l'Ame imprime au Corps une suite déterminée de mouvemens, n'intervient-il pour la produire qu'une seule volonté, pour

ainsi dire , générale ; ou chaque mouvement est-il l'effet d'une volonté particulière , d'un Acte spécial de l'Âme ? Lorsqu'un Musicien joue un air sa liberté ne s'exerce-t-elle que dans le choix de cet air ; ou préside-t-elle à la formation de chaque note ? Voilà précisément le noeud de la question. Tâchons de le délier.

UN Philosophe abîmé dans une profonde méditation enfle un sentier long & tortueux. Ce sentier le conduit à un Bois ; le Bois à une Prairie. Il les parcourt : un obstacle se présente ; il se détourne. Il hâte , retarde , interromp sa marche suivant que les circonstances l'exigent. Il regagne le sentier ; rentre chez lui , & n'a rien vu : encore moins son Âme s'est-elle aperçue des divers mouvemens qu'elle a imprimés à son Corps. Cependant , qui pourroit nier qu'elle n'en ait été la Cause immédiate ? Comment admettre sans la plus grande absurdité , que le Corps , une fois déterminé à se mouvoir , ait décrit seul toute cette longue courbe ? Quel mécanisme a pu changer tout - à - coup sa direction , à la rencontre d'un obstacle & le ramener dans le bon chemin ? Prenons y garde ; ce n'est point ici un de ces phénomènes de l'Habitude , qu'on pourroit entreprendre d'expliquer par la succession répétée des mêmes

mouvements. Il s'agit d'une suite toute nouvelle de mouvemens communiquée à la Machine. Dans une semblable suite les mouvemens subséquens ne sont point déterminés par les mouvemens antécédens. Le premier pas n'est point cause nécessaire du second, le second du troisieme, &c. Il faut que le Principe soi-mouvant détermine & dirige chaque mouvement en conséquence de certaines impressions. L'Ame agit donc sans savoir qu'elle agit ? ne précipitons point notre jugement.

NOTRE Philosophe s'est promené & n'a rien vu, avons-nous dit : cela est-il exactement vrai ? quoi ! les Haies, les Arbres, la Ver-dure, les Pierres ; les Ruisseaux, les Montagnes, le Ciel qui s'offroient à lui de toutes parts il ne les a point apperçus ? tous ces Objets ont été par rapport à lui comme non existans ? ils ne l'ont pas été au moins par rapport à son Corps : l'œil n'a cessé d'en recevoir les impressions & de les transmettre au Cerveau. L'Ame n'auroit-elle senti aucune de ces impressions ? Nous sommes déjà certains qu'elle a apperçu les Objets qui l'ont obligé de se détourner. Comment la vue de ces Objets a-t-elle produit cet effet ? c'a été ensuite du jugement que l'Ame a porté sur la disconvenance de cet

endroit de la promenade avec son bien-être. Elle avoit donc porté un jugement contraire sur les endroits qui avoient précédé ? elle a donc comparé ces endroits avec celui dont il s'agit ? elle avoit donc apperçu les Objets qui burdoient sa route & qui en faisoient partie ?

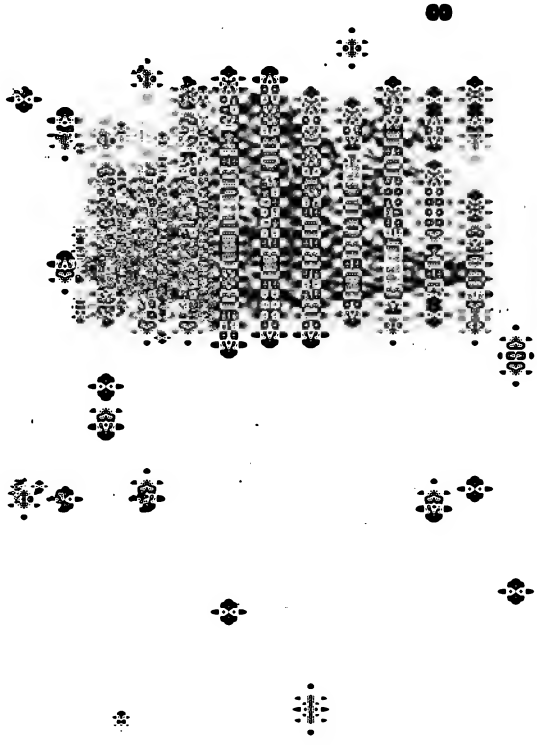
Que concluons-nous de là ? que l'Ame est affectée à la fois de perceptions vives & de perceptions foibles, & qu'elle proportionne son attention au degré de force ou d'intérêt de chacune. Les idées que la méditation fournissoit à notre Philosophe pendant sa promenade l'occupaient presque tout entier : son attention y étoit concentrée. Les perceptions des Objets environnans n'ayant aucun rapport avec le sujet de sa méditation & n'apportant aucun changement à l'état actuel de l'Ame, ne faisoient, pour ainsi dire, que glisser à sa surface. L'Ame ne les distinguoit point les unes des autres ; elles étoient toutes par rapport à elles au même niveau d'intensité ou plutôt de foiblesse. Il n'en a pas été de même des perceptions des Objets qui faisoient obstacle : ces perceptions touchant au bien-être de l'Individu ont fait sur l'Ame une impression un peu plus sensible ; elles ont sailli au-dessus des perceptions des autres Objets ; l'attention que

l'Âme donnoit à ses réflexions en a été un peu partagée : l'effet nécessaire de ce partage a été de changer la direction du mouvement de la Machine.

C'EST ainsi qu'en lisant, nous ne sommes frappés que du sens des mots, & presque point des lettres qui les composent. Nous avons pourtant la perception de celles-ci; puisque de cette perception dépendent nécessairement & la perception des mots & celle des idées qui leur sont attachées. Mais la perception des lettres est de la classe des perceptions foibles, & la perception des idées attachées aux mots est de la classe des perceptions vives. La perception des lettres devient une perception vive lorsqu'il se rencontre dans un mot une lettre mal conformée ou hors de sa place. Ce défaut ou ce dérangement donne à cette lettre une sorte de relief qui la fait saillir au-dessus des autres lettres du même mot.

IL n'est presque point de momens dans notre existence où nous n'ayions un grand nombre de perceptions foibles. Le seul état du Corps, sa position, son attitude, la santé, la maladie, &c. en fournissent une multitude. Et quand on dit qu'on ne pense à rien, c'est précisément

127
ables
tion
ction
nous
le se
ntre,
con-
cesse
par le



CHAPITRE XL.

Continuation du même sujet.

Application de quelques principes à divers cas.

A P P L I Q U O N S ces principes aux faits que nous avons indiqués. Nous reconnoissons qu'ils sont des preuves très-équivoques de cette proposition que l'Ame meut sans savoir qu'elle meut. En effet, le sentiment ou la perception que l'Ame a des mouvemens qu'elle communique à son Corps est par sa nature au rang des perceptions les plus foibles. L'état actuel de l'Homme le comportoit ainsi. Ses idées, je veux dire, les impressions qu'il reçoit du dehors par le ministère des Sens, les réflexions qu'il fait sur ces idées, leurs comparaisons, leur arrangement étoient & devoient être le principal objet de son Attention. Cette Attention est une Force très-limitée, parce qu'elle réside dans un Sujet qui est fort borné. Le partage l'affoiblit, l'exercice la fatigue. Si elle se dirige vers un Objet particulier, c'est toujours en diminution de l'impression que les autres Objets font sur l'Ame. Mais tout a

été sagement ordonné : l'Attention se proportionne à l'importance des Objets & aux rapports plus ou moins grands qu'ils soutiennent avec la conservation ou le bien-être de l'Individu. Tant que les mouvemens du Corps ne se rapportent pas directement à cette double fin, l'Ame n'y fait aucune attention, parce qu'ils n'en exigent aucune. Elle n'a que le simple sentiment de ces mouvemens, & ce sentiment l'assure que son état demeure le même, qu'il ne change point en mal. Cela lui suffit. Tel est le cas d'un Homme qui se promène dans un chemin uni en suivant le fil d'une méditation. Rien ne détourne son Attention. Sa marche est facile, négligée, uniforme. S'il arrive qu'elle soit tantôt plus vite, tantôt plus lente, quelquefois interrompue, ce n'est point l'effet de l'impression des Objets extérieurs sur son Ame, elle ne s'en occupe point & ne faudroit s'en occuper : c'est l'effet de la succession plus ou moins rapide des idées qui s'offrent dans l'intérieur. L'influence de ces idées sur les mouvemens de la Machine avec lesquels elle n'ont aucun rapport, prouve que l'Ame agit à chaque instant pour produire ces mouvemens ; puisqu'il n'y a que l'Ame qui puisse être affectée de ces idées.

PASSONS à un autre cas. Un danger imprévu vient tout-à-coup menacer le Corps : l'Activité de l'Âme se porte à l'instant de ce côté-là : un mouvement intervient ; le Corps est préservé. Tel est le cas de l'équilibre. Or, je dis que dans ce cas-là même l'Âme a le sentiment de son action ; & je crois pouvoir le démontrer. Il est évident que l'Âme a le sentiment du danger : elle ne peut avoir le sentiment du danger sans souhaiter de l'éviter : elle ne sauroit souhaiter de l'éviter sans agir en conséquence : elle ne sauroit agir en conséquence sans le sentir, puisque l'action est un moyen pour parvenir à une fin que l'Âme connoît & qu'elle desire : le moyen est nécessairement lié à la fin. Mais dans ces fortes de cas, l'Âme voit, juge, & agit avec tant de promptitude, que tout cela se confond, & qu'il n'y a de distinct que le jeu de la Machine. Il faut y regarder de bien près & décomposer cette sensation pour s'assurer du vrai. Mais l'Âme devoit-elle juger de ces sensations comme elle juge d'un Théoreme ou d'un Fait de Physique ?

Nous avons cité l'exemple d'un Musicien comme un des plus propres à éclaircir la question qui nous occupe : nous voyons à présent ce qu'il faut penser de cet exemple. Les Notes

sont dans la Musique ce que les mots sont dans le discours. Le ton que représente une Note est l'idée attachée à un mot. L'Ame a la perception de l'un comme elle a la perception de l'autre. Elle fait quelle corde & quel point de cette corde répond précisément à tel ou tel ton. Elle connoît la valeur propre à chaque note & le coup d'Archet qui peut l'exprimer. C'est sur cette connoissance qu'elle dirige les mouvemens des doigts, & ceux du poignet. L'Ame est donc aussi consciente de tous ces mouvemens qu'elle l'est des perceptions qui les déterminent. L'habitude en rendant ces mouvemens plus faciles, moins dépendans de l'attention, affoiblit, il est vrai, le sentiment que l'Ame a que c'est elle-même qui les produit, mais elle ne le détruit pas. La perception des notes & le sentiment des mouvemens qui les expriment sont deux idées liées essentiellement l'une à l'autre & qui se confondent. Une idée est une modification de l'Ame ; & qu'est-ce autre chose que cette modification sinon l'Ame elle-même modifiée ou existant d'une certaine manière ? Est-il un sentiment qui doive être plus présent à l'Ame que celui de sa propre existence ? Mais l'existence est nécessairement déterminée dans tous ses points : on n'existe point indéterminément : le sentiment de ces

déterminations s'identifie donc avec celui de l'existence ou plutôt ce n'est qu'un même sentiment.

LA distraction n'est pas toujours l'effet d'une profonde méditation ; elle est plus souvent le fruit de la légèreté & de l'étourderie. Un distrait de cette espèce n'a point l'usage de l'Attention. Emporté par un torrent rapide d'idées frivoles , il est incapable de se fixer sur quoi que ce soit. Le sentiment tient lieu chez lui de notions , l'apparence , de la réalité. Il voit confusément la première surface des choses , & il se trompe toujours sur le fond. Son Ame sait qu'elle agit , & qu'elle agit en vue d'une certaine fin , mais elle se méprend sans cesse sur cette fin. L'action n'est presque jamais d'accord avec la pensée. L'Ame veut un Objet , elle en prend un autre. Son inattention perpétuelle aux perceptions qu'elle reçoit du dehors affoiblit tellement en elle l'impression de ces perceptions qu'elle les sent à peine. Tout se confond à ses yeux. Les Objets les plus dissemblables s'identifient ; les plus discordans se rapprochent. Il n'est point pour elle de nuances : les teintes les plus fortes lui échappent ou ne l'affectent que légèrement.

SANS

SANS être livré à la méditation & sans être étourdi il n'est Personne qui n'ait en sa vie bien des distractions. Combien de fois n'arrive-t-il pas qu'on a sous les yeux des Objets de la présence desquels on ne paroît pas s'apercevoir ! Si pourtant on est acheminé à penser à ces Objets on s'en retracera l'idée dans un assez grand détail : preuve incontestable que la distraction ne détruit pas le sentiment des impressions qu'on reçoit du dehors & qu'elle ne fait que le rendre moins vif.

Le Somnambule n'est point un Automate. Tous ses mouvemens sont dirigés par une Âme qui voit très-clair : mais sa vue est toute intérieure : elle se porte uniquement sur les Objets que l'Imagination lui retrace avec autant de force que d'exactitude. La vivacité, & la vérité de ces images, l'impossibilité qu'il l'Âme se trouve par l'assoupissement des Sens de juger de ces perceptions intérieures, par comparaison à celles du dehors, la jettent dans une illusion dont l'effet est nécessairement de lui persuader qu'elle veille. Elle agit donc conséquemment aux idées qui l'affectent si fortement : elle exécute en dormant ce qu'elle exécutoit en veillant. Elle imprime au Corps une suite de mouvemens qui correspond à celle que la vue des

Objets occasionoit pendant la veille. Semblable au Pilote qui gouverne son Vaisseau sur l'inspection d'une Carte, l'Ame dirige son Corps sur l'inspection de la Peinture que l'Imagination lui offre. Et comme cette Peinture est d'une grande fidélité ; on observe dans les mouvemens la même régularité , la même justesse , les mêmes fins , les mêmes rapports aux Objets extérieurs qu'on observeroit dans ceux d'un Homme qui feroit usage de ses Sens & qui se trouveroit placé dans les mêmes circonstances. Si quelquefois l'Ame commet des méprises , c'est moins dans la direction des mouvemens que dans le choix des Objets ; c'est moins dans la fin que dans le moyen. Ordinairement ces méprises dérivent de l'inaction totale des Sens , qui ne permet pas à l'Ame de juger de la nature des Objets extérieurs & de leur disconvenance au but ou à l'ordre des perceptions intérieures qui reglent ses mouvemens. Mais quelquefois ces méprises ont une origine contraire : les Sens à demi assoupis font passer jusqu'à l'Ame des impressions foibles , qui se mêlent avec les perceptions du dedans & en troublent la suite & la liaison.

Tous les mouvemens qui demandent à être exécutés avec promptitude , sont ralentis , trou-

blés ou interrompus lorsque l'Ame leur donne une certaine attention. C'est que l'attention devient alors distraction. L'Ame considère dans chaque mouvement plus de choses qu'il n'en faut considérer. Cela la détourne de l'Objet principal, & lui fait manquer l'ordre ou la succession précise des mouvemens. Si à cet excès d'attention se joint la crainte de mal réussir, le dérangement est extrême.

CHAPITRE XLI.

*De la Faculté de sentir & de celle de mouvoir.
Que ces deux Facultés sont très-distinctes
l'une de l'autre.*

SENTIR & agir sont deux choses distinctes. Avoir une multitude de perceptions confuses à l'occasion des mouvemens qu'un Objet excite dans le Cerveau, c'est *sentir*. Imprimer au Cerveau de pareils mouvemens, c'est *agir*. Le mouvement qui occasionne un sentiment n'est point ce sentiment. Tout sentiment est une idée ou une collection d'idées. Toute idée tient à la Faculté de connoître. Tout mouvement tient à la Faculté de mouvoir. La Faculté de vouloir sup-

pose nécessairement la Faculté de connoître. On ne veut point ce qu'on ne connoît point. Mais la Faculté de vouloir ne suppose pas toujours la Faculté de mouvoir. On peut vouloir des choses auxquelles la sphere d'activité de l'Ame ne s'étend point. Prenons garde à ceci : l'Ame toujours présente à elle-même, s'ignore elle-même. Elle agit à chaque instant sur différentes Parties : elle exerce cette action le voulant & le sachant ; & elle ne connoît point la maniere dont elle l'exerce. Elle est unie de la maniere la plus intime à toutes les Parties de son Corps, & elle n'a pas le moindre sentiment de leur mécanique & de leur jeu. Seroit-ce donc heurter de front nos Connoissances certaines que d'avancer, que la Force motrice n'a été soumise à la direction de la Volonté que jusques à un certain point & relativement à un certain ordre de mouvemens ? y auroit-il de la contradiction à penser que la Force motrice déploie son activité sur certaines Parties en vertu d'une Loi secrète, qui la rend indépendante à cet égard de toute Volonté & de tout Sentiment ? Cela répugneroit-il davantage à notre maniere de concevoir, que n'y répugne l'Union de deux Substances qui n'ont entr'elles aucun rapport ? non assurément. Mais, nous sommes forcés par de bons raisonnemens d'ad-

mettre cette Union ; & rien ne nous force d'admettre cette Loi secrète. Si cependant on aimoit à la réaliser , comme l'ont fait quelques Philosophes pour expliquer par là plus facilement tous les Phénomènes de l'E'conomie Animale , les Ames seroient dans les Corps organisés ce que les poids , les ressorts & les autres puissances sont dans les Machines. Les Ames présideroient aux mouvemens admirables de la digestion , de la circulation , des sécrétions , de l'accroissement , des reproductions , &c. comme un Enfant préside aux merveilles qu'enfante le Métier que sa main ignorante fait mouvoir.

Je m'explique plus métaphysiquement. Les Sens sont l'origine de toute connoissance. Les idées les plus spirituelles sortent des idées sensibles comme de leur matrice. Liée aux Sens par les nœuds les plus étroits , l'Ame ignore-roit pourtant à jamais leur existence si l'action des Objets extérieurs ne venoit la lui découvrir. Elle ignoreroit de même la Faculté qu'elle a de mouvoir , si le plaisir & la douleur ne l'en instruisoient par le ministère des Sens. L'Ame sent qu'elle meut son bras , par la réaction du bras sur le cerveau. Cette réaction affectant quelqu'un des Sens , produit dans l'Ame un sentiment , une idée. De cette idée sensible ou

directe l'Ame peut déduire avec le secours du Langage les notions réfléchies d'Existence, de Sentiment, de Volonté, d'Activité, d'Organe, de Mouvement, de Corps, de Substance, &c. Afin donc qu'un mouvement soit apperçu de l'Ame, il ne suffit pas qu'elle l'exécute : ce mouvement n'est point lui-même une idée ; or, il n'y a qu'une idée qui puisse être l'objet de la Faculté de sentir. Il ne peut devenir cet objet qu'autant qu'il est réfléchi sur l'Organe du Sentiment. Mais les mouvemens qui operent les reproductions, l'accroissement, les sécrétions, &c. ne réagissent point sur le Siege du Sentiment, puisque l'Ame n'en a pas la moindre idée. Ils pourroient donc être l'effet de la Force motrice sans que l'Ame en eût le plus léger sentiment ; la Force motrice différant autant de la Force représentatrice ou de la Faculté d'appercevoir, qu'un mouvement differe d'une perception.

PAR une conséquence naturelle du même principe, l'Ame n'a point le sentiment de la mécanique & du jeu des Organes sur lesquels elle agit librement, par cela même qu'elle agit sur ces Organes. Cette action n'est point une idée : c'est un mouvement communiqué, un degré de Force transmis. Tout ce que l'Ame en connoît

& que l'expérience lui enseigne, c'est le point du *Sensorium* vers lequel elle doit diriger son action.

L'ACTION des Sens sur l'Ame ne sauroit non plus lui donner le sentiment de leur structure & de leur maniere d'opérer. Dans l'ordre établi l'effet nécessaire de cette action est la perception d'un Objet extérieur au Sens qui en rend à l'Ame les impressions. Ce n'est que par cette perception que l'action dont nous parlons affecte la Faculté de sentir. Mais cette perception n'a rien de commun avec le mouvement qui en est la cause occasionelle. Ce qu'un mot est à l'idée qu'il représente, ce mouvement l'est, pour ainsi dire, à la perception qu'il fait naître. Il est une espece de signe employé par le CRÉATEUR pour exciter dans l'Ame une certaine perception & pour n'y exciter que cette perception. Il seroit contradictoire à la nature & à la fin de ce signe qu'il excitât à la fois & de la même maniere deux perceptions qui non seulement n'auroient entr'elles aucun rapport, mais qui s'excluroient encore mutuellement. Comment le mouvement qui donneroit à l'Ame l'idée d'une couleur qui est une idée simple, lui donneroit-il en même tems & précisément par la même voie l'idée très-composée de l'Organe & de son opération? Il faudroit à l'Ame un autre Sens qui

traduisit en perceptions, si je puis m'exprimer ainsi, cette mécanique & ce jeu.

C'EST encore par la même raison que l'Ame ne se connoît point elle-même. L'Ame ne connoît que par l'intervention des Sens. Les Sens n'ont de rapport qu'à ce qui tient au Corps : l'Ame n'est rien de ce qui tient au Corps.

CHAPITRE XLII

De la Liberté en général.

CETTE Force motrice de l'Ame, cette Activité qu'elle exerce à son gré sur ses Organes est la *Liberté*.

LE Sentiment intérieur nous démontre que nous sommes doués de cette Force, comme il nous démontre que nous sommes doués de la Faculté de penser. Nous sentons que nous pouvons mouvoir la main ou le pied, considérer un Objet ou nous en éloigner, continuer une action ou la suspendre. Prétendre infirmer cette décision du Sentiment, c'est renoncer à toute évidence, c'est dénaturer notre Etre.

MAIS cette Force motrice de l'Ame est de sa nature *indéterminée* : c'est un simple Pouvoir d'agir. Comment ce Pouvoir est-il réduit en acte ?

CHAPITRE XLIII.

Des déterminations de la Liberté en général. De la Volonté & de l'Entendement. Des Affections.

LA raison qui détermine l'Ame à agir est la vue du meilleur.

Le meilleur est ici tout ce que l'Ame juge être tel , soit qu'elle se trompe dans son jugement , soit qu'elle ne se trompe point. Le meilleur apparent a la même efficace que le meilleur réel : tout ce que l'Ame croit lui convenir la détermine.

LA Faculté en vertu de laquelle l'Ame embrasse le meilleur est la Volonté.

L'AME veut essentiellement le meilleur. L'indifférence au bien seroit une contradiction dans la Nature des Etres sentans.

LES idées que l'Ame a du meilleur sont la règle des jugemens qu'elle forme sur le meilleur.

LA Faculté en vertu de laquelle l'Ame a des idées, compare ces idées entr'elles & voit leurs rapports & leurs oppositions, est l'Entendement.

LE Penchant naturel qui entraîne l'Ame vers certains Objets, qui la porte à rechercher certains plaisirs est le principe général des Affections, & ce principe tire son origine du Tempérament, de l'Habitude, du Genre de vie, de l'Éducation.

LES idées & les Affections de l'Ame sont donc la source de ses déterminations.



CHAPITRE XLIV.

De la Liberté d'indifférence.

DANS la supposition qu'une Ame fût dégagée de son Corps & placée entre deux Objets qui lui paroîtroient parfaitement semblables , elle demeureroit en équilibre entre ces deux Objets , & ne pourroit se déterminer pour l'un plutôt que pour l'autre. Cette proposition est facile à démontrer. Il n'est point d'effet sans une raison capable de le produire. Quelle seroit ici la raison qui opéreroit la détermination de l'Ame ? Elle ne sauroit être dans la nature des Objets proposés , puisqu'on les suppose parfaitement semblables. Elle ne sauroit être non plus dans la nature de la Volonté , puisque la Volonté ne s'exerce que sur le meilleur , & qu'il n'est point ici de meilleur. Enfin , cette raison ne sauroit être dans la nature de la Liberté , puisque la Liberté n'est que le pouvoir d'agir & que ce pouvoir est indéterminé.

MAIS l'Ame est unie à un Corps : elle en éprouve à chaque instant les impressions ; quoique toutes ces impressions ne lui soient pas

également sensibles. De là il arrive assez souvent que l'Ame croit agir indifféremment, bien qu'elle soit mue par une raison; mais cette raison est alors dans une certaine disposition du Corps dont l'Ame ne s'apperçoit pas clairement.

ENFIN, dans les cas qu'on nomme d'*indifférence* l'Ame est dans une espèce d'équilibre que la moindre Force ou la moindre raison est capable de rompre: & cette raison est ordinairement si petite que l'Ame n'en est pas affectée d'une manière bien sensible. Je dis d'une manière bien sensible, parce que je crois que l'Ame apperçoit toujours cette raison, mais plus ou moins distinctement, à proportion de l'attention que l'Ame apporte à la considérer. Quelques degrés de plus d'attention dans l'instant où l'Ame s'est déterminée auroient transformé ces raisons sourdes en raisons distinctes: c'est ce que tout Homme qui pense peut éprouver chaque jour.

De là découle une maxime importante: puisque des raisons sourdes sont capables de nous déterminer, & qu'elles peuvent devenir d'autant plus efficaces que nous nous en défions moins, il est d'un Homme sage de ne souffrir

chez lui que le moins de ces raisons qu'il est possible. Étudions-nous donc avec soin : rendons-nous attentifs aux moindres principes de nos actions ; & tâchons de ne nous déterminer dans les cas moraux que sur des raisons distinctes.

CHAPITRE XLV.

Que l'expérience prouve qu'il faut à l'Ame des motifs pour la déterminer.

L'EXPERIENCE prouve si bien que l'Ame ne sauroit se déterminer sans motif, que lorsque les Objets proposés n'en fournissent aucun, nous voyons les petits Esprits en chercher dans des choses absolument étrangères au sujet, par exemple, dans un certain genre de sort. Et si vous leur faites voir que ce sort n'a aucune liaison avec les partis proposés, ils ne manqueront pas de recourir à quelqu'autre sort ou à d'autres expédiens aussi peu raisonnables. Faites sur ces nouveaux moyens de détermination les mêmes réflexions que vous avez faites sur le premier, vous les menerez ainsi pendant quelque tems de sorts en sorts, d'expédiens en expédiens, sans qu'ils parviennent à se déter-

miner. Ce jeu durera d'autant plus que les partis proposés seront plus considérables.

DANS ces cas là que fera le Philosophe ? il laissera agir la Machine : il s'en remettra à la disposition actuelle de son Corps : il dira *pair* ou *non*, suivant que sa bouche se trouvera disposée pour dire l'un ou pour dire l'autre.

LA marche du Philosophe différera encore plus de celle du Peuple dans les cas importants ou composés. Souvent dans ces sortes de cas le Peuple cherche hors des partis proposés des motifs à ses déterminations. Quoique ces différens partis n'aient qu'un air de ressemblance, il suffit pour opérer sur son esprit l'effet d'une parfaite égalité. Le Philosophe, au contraire, tourne & retourne plusieurs fois les mêmes Objets : il veut les voir sous toutes leurs faces. Il pèse toutes les probabilités, compare toutes les convenances, estime tous les avantages, & par ce sage examen il parvient à découvrir lequel de tous ces partis est le plus conforme à ses vrais intérêts.



CHAPITRE XLVI.

Explication de ces paroles, Video meliora, proboque, deteriora sequor.

DANS cette situation l'Ame porte alternativement sa vue sur différens motifs. Le vrai bien & le bien apparent s'offrent à elle tour à tour. La Raison lui conseille d'embrasser celui-là : la Passion lui persuade d'embrasser celui-ci. La Raison expose à l'Ame tous les avantages du parti qu'elle lui conseille & tous les inconvéniens de celui que la Passion voudroit qu'elle embrassât. La Passion vient ensuite, & par des Raisonnemens subtils & artificieux elle tâche d'affoiblir ceux de la Raison & de faire prendre au bien apparent la forme du vrai bien. Pour cet effet, elle avoue que le parti que la Raison propose est le meilleur à parler en général : mais elle insinue adroitement que dans le cas particulier où l'Ame se trouve, le parti opposé peut être préféré. La Raison entreprend aussitôt de dissiper l'illusion & de faire reprendre au bien apparent sa véritable forme. Mais la Passion redouble à l'instant ses efforts, & aidée des Sens & de mille raisons sourdes, elle prend

insensiblement le dessus. La Raison commence à plier; ses forces diminuent de moment en moment, & sa voix foible & mourante parvient à peine jusqu'à l'Ame. Enfin, la victoire se déclare entièrement: la Passion triomphe; & le bien apparent devient le meilleur.

MAIS le triomphe de la Passion dure peu; & bientôt l'Ame revenue à elle-même reconnoît qu'elle a été trompée. Elle retourne donc sur ses pas pour tâcher de découvrir la source de sa détermination. Et comme elle ne sauroit se placer précisément dans les mêmes circonstances où elle étoit au moment de l'action, elle se rappelle seulement qu'elle a vu distinctement le vrai meilleur, & le jeu de la Passion lui échappe en tout ou en partie. Elle vient ainsi à penser qu'elle s'est déterminée contre la vue distincte du bien; quoiqu'il soit certain qu'au moment où elle a agi le vrai meilleur avoit disparu & fait place à l'Objet de la Passion. Un Philosophe qui se trouveroit en pareil cas s'assureroit aisément de la vérité du fait: mais un vrai Philosophe pourroit-il se trouver dans ce cas?

L'AME se détermine donc toujours pour ce qui

qui lui paroît le meilleur , & jamais elle n'embrasse le pire reconnu pour pire.

TELLE est l'Union de l'Ame avec le Corps, qu'à l'occasion de certaines idées qui s'offrent à l'Ame, il s'excite dans le Corps certains mouvemens qui rendent ces idées plus vives. Celles-ci, devenues telles, augmentent à leur tour la force des mouvemens, & de cette espèce d'action & de réaction résulte la Passion qui augmente sans cesse. Les appétits sensuels se rendent plus actifs & plus pressans : le sang-froid nécessaire à la Raison pour discerner le vrai disparoît entièrement & fait place au tumulte & à l'agitation. L'Ame cède à la force qui l'entraîne & devient la proie de la Passion.

VOULEZ-VOUS donc éviter d'être subjugués, allez à la source du mal : écarter soigneusement ces idées qui ont tant de force pour ébranler les Sens : aussi-tôt qu'elles se présentent à vous, détournez-en la vue. Si vous les considérez un instant, si vous écoutez un moment ces dangereuses Syrenes, vous risquez de périr. Fuyez donc, je vous conjure, fuyez & ne vous arrêtez point.

GRACE ! en éclairant l'Entendement sur les biens, il se rend maître des Affections & ne laisse à la Volonté que des desirs légitimes.

CHAPITRE XLVII.

Des fondemens de la prévision.

LA chaîne des idées qu'offrent l'Entendement, les penchans, les goûts, les inclinations, & tout ce qui est renfermé dans le terme général d'*Affections* constitue proprement ce qu'on peut nommer le *Caractere de l'Ame*.

Le Caractere de l'Ame étant donné, la disposition actuelle du Corps étant déterminée, & deux ou plusieurs partis étant proposés, on prédira à coup sûr quel sera celui des partis que l'Ame embrassera.

La prudence humaine, & cette prudence plus relevée qu'on nomme la *Politique*, n'ont pas d'autre fondement.

L'INTELLIGENCE ADORABLE qui par des nœuds secrets a uni l'Ame au Corps, qui voit

les Effets dans les Causes , les Causes dans les Effets , qui connoît jusqu'à la moindre idée de l'Entendement & qui sonde les cœurs & les reins, cette INTELLIGENCE n'auroit-ELLE point prévu toutes les actions des Hommes ?

CHAPITRE XLVIII.

De la question si les déterminations de la Liberté sont certaines ou nécessaires.

TOUTES nos déterminations sont-elles donc nécessaires ? De grands Philosophes distinguent ici le certain du nécessaire. Ils nomment certain , *ce qui est & qui pourroit ne pas être ou être autrement. Le nécessaire est ce qui est & qui ne pourroit pas ne pas être ou être autrement.* Ils distinguent ensuite trois sortes de nécessités ; la nécessité mathématique , la nécessité physique & la nécessité morale. Que la ligne droite soit la plus courte qu'on puisse mener d'un point à un autre, c'est d'une nécessité mathématique : qu'une Pierre laissée à elle-même tombe, c'est d'une nécessité physique : qu'un Homme de bon sens ne se jette pas par la fenêtre, c'est d'une nécessité morale. Les deux dernières especes de

nécessités sont, selon ces Philosophes, des *nécessités hypothétiques*, qui ne sont, telles qu'en vertu de l'ordre qu'il a plu à DIEU d'établir. Enfin, la nécessité morale n'est pas proprement, selon eux, une *nécessité*, mais une parfaite *certitude*. Il est certain que l'Ivrogne boira le vin que vous lui présentez; mais il n'est pas nécessaire qu'il le boive.

CEPENDANT, si l'on prouvoit que dans toutes nos déterminations le certain coïncide avec le nécessaire, on détruiroit cette ingénieuse & subtile distinction, & l'on reviendrait à quelque chose de plus simple.

Je demande donc; tout ce qui dérive de la nature d'un Etre ne doit-il pas être dit en dériver nécessairement? Je prends cet Etre tel qu'il est, & je n'examine point s'il pouvoit être constitué d'une autre manière.

OR, ce qui constitue la nature de l'Ame ce ne sont pas seulement ses Facultés, ce sont aussi ses idées & ces idées sont elle-même. Et comme les déterminations de l'Ame sont toujours relatives à ses idées ou à sa nature, il suit de là que les déterminations de l'Ame sont toujours nécessaires.

TOUT Agent agit d'une manière conforme à sa nature, c'est-à-dire, nécessairement ; mais comme il y a différentes especes d'Agens, il y a aussi différentes especes de nécessités ; & l'Âme n'agit pas par la même nécessité qui fait tomber une Pierre laissée à elle-même ; le Principe de l'action est différent ; mais l'effet est également sûr ou déterminé.

Je ne fais pas difficulté de le dire : la nécessité mathématique ou absolue, la nécessité physique & la nécessité morale me paroissent toutes se réduire à la nécessité hypothétique.

SUPPOSEZ une figure formée de trois lignes droites : une suite nécessaire de cette supposition sera que les trois angles de cette figure seront égaux à deux droits. Voilà la nécessité mathématique ou absolue.

SUPPOSEZ un Corps pressé par deux Forces égales, en sens différens, mais non pas opposés : une suite nécessaire de cette supposition sera que le Corps se prêtera également à l'impression de ces deux Forces & qu'il se mouvra suivant la diagonale d'un carré. Voilà la nécessité physique.

SUPPOSEZ un Homme fort enclin à la co-

lère placé dans des circonstances propres à émouvoir sa bile ; une suite nécessaire de cette supposition fera que cet Homme se livrera aussitôt à la colere. Voilà la nécessité morale.

Je soutiens donc que le contraire de ces trois nécessités est également impossible. Je crois qu'il est aussi impossible que l'Homme colere ne se livre pas à la colere, qu'il l'est que les trois angles d'un triangle n'en égalent pas deux droits.

Et ne dites pas que l'Homme colere peut devenir doux : vous venez de supposer un triangle, & vous supposez maintenant un quarré.

PARCE que nous ne voyons pas tout l'enchaînement des Causes & des Effets & la relation de cet enchaînement avec la CAUSE PREMIERE, nous disons qu'un événement est seulement certain, quoiqu'il soit nécessaire. Nous définissons donc le certain, *ce qui est & qui pourroit ne pas être ou être autrement* ; & nous ne considérons pas que ce qui est, est en vertu d'un Ordre établi ; Ordre nécessaire ; production d'une CAUSE NÉCESSAIRE.



CHAPITRE XLIX.

Que la nécessité ne détruit point la Liberté.

QUOI donc, me direz-vous, le Sentiment intérieur ne me persuade-t-il pas, que dans chaque cas particulier je pouvois agir autrement que je n'ai fait? Ne sens-je pas que je pourrois mettre ma main dans le Feu si je le voulois? N'est-ce pas là une preuve que je ne suis pas nécessité?

OUI, vous êtes libre. Le Sentiment intérieur vous convainc de votre Liberté; & ce Sentiment est au-dessus de toute contradiction. Mais cette voix si claire, ce cri de la Nature, qu'expriment-ils? *j'ai le pouvoir d'agir; je fais ce que je veux: si je voulois autrement, j'agirois autrement.* Rien de plus vrai que cette expression. Mais pourquoi, je vous prie, ne voulez-vous pas autrement? Vous sentez que vous pourriez mettre la main au Feu? sans doute, vous le pouvez: mais pourquoi ne le faites-vous pas? vous voulez le meilleur; & il est impossible que cela vous paroisse le meilleur dans l'état actuel de votre Ame. Vous sentez que vous pouvez

ESSAI

agir autrement que vous n'avez fait dans tel ou tel cas particulier ? cela est encore très-vrai ; mais quand vous vous êtes déterminé , ne vous êtes-vous pas déterminé pour ce qui vous paroissoit le meilleur ? vous avez donc agi *librement* , puisque vous avez fait usage du pouvoir que vous aviez d'agir.

Le Sentiment de la Liberté est la Conscience que nous nous sommes déterminés volontairement, sans contrainte, en vue du meilleur.

Nous sommes donc *libres* toutes les fois que nous usons à notre gré du Pouvoir que nous avons d'agir.

Nous sommes *contraints* quand nous sommes privés de l'exercice de ce Pouvoir.

MAIS , nous ne sommes pas proprement contraints lorsque par des menaces on nous oblige d'agir d'une manière contraire à celle dont nous aurions agi si nous eussions été laissés à nous-mêmes : car dans ce cas la Volonté ne fait que changer d'Objet : son meilleur actuel est alors d'éviter l'effet des menaces.

Les déterminations libres de l'Ame viennent

entièrement de son propre fonds. C'est l'Ame elle-même qui se détermine sur certains motifs : mais elle n'est point déterminée ou *nécessitée* par ces motifs, comme un Corps est déterminé ou *nécessité* à se mouvoir par la Force qui agit sur lui. L'Ame juge du rapport des Objets avec son état présent, & elle se détermine sur la perception de ce rapport.

LA Volonté ne sauroit être contrainte ; parce qu'il seroit contradictoire à la nature de l'Etre intelligent qu'il voulût ce qui ne lui paroîtroit pas le meilleur. C'est ce qu'on rend en d'autres termes lorsqu'on dit, que l'Ame veut toujours avec *Spontanité* ou de plein gré.

CHAPITRE L.

De la Liberté considérée en DIEU.

LA Liberté est essentiellement la même dans tous les Etres intelligens. C'est chez tous une Force active, un Pouvoir d'agir inhérent à leur nature, mais ce Pouvoir est plus étendu dans les uns & plus resserré dans les autres. Ainsi, j'ose dire, que la LIBERTE' DIVINE, prise dans

ce sens, est du même genre que la nôtre. Mais notre Liberté est infiniment bornée ; & la LIBERTÉ DIVINE ne reconnoît point d'autres bornes que les bornes des Possibles. Notre Liberté s'exerce souvent sur le bien apparent : la LIBERTÉ DIVINE s'exerce toujours sur le vrai bien.

CHAPITRE LI.

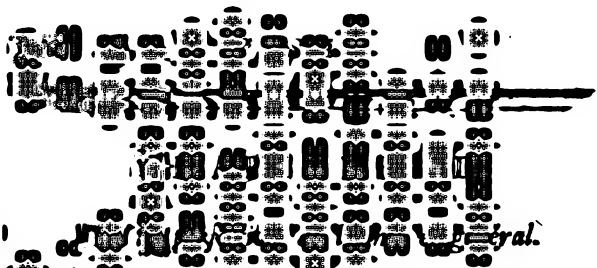
Question, si les Bêtes sont douées de Liberté.

LA Liberté est la Faculté d'agir : si les actions des Bêtes procedent d'un Principe immatériel capable de connoissance, les Bêtes sont douées de Liberté. Mais cette Liberté est très-imparfaite, puisqu'elle est resserrée dans les bornes étroites de l'Entendement qui la dirige.

Cet Entendement, maintenant si resserré, s'étendra peut-être quelque jour. Vouloir que l'Ame des Bêtes soit mortelle, précisément parce que la Bête n'est pas Homme ; ce seroit vouloir que l'Ame de l'Homme fût mortelle précisément parce que l'Homme n'est pas Ange.

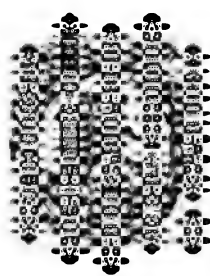
L'ÂME des Bêtes & l'ÂME de l'Homme sont également indestructibles par les Causes secondes. Il faut un Acte aussi positif de la DIVINITÉ pour anéantir l'Âme du Ver que pour anéantir celle du Philosophe. Mais quelles preuves nous donne-t-on de l'anéantissement de l'Âme des Bêtes ? On nous dit qu'elles ne sont pas des *Êtres moraux*. N'y a-t-il donc que les *Êtres moraux* qui soient capables de bonheur ? Les *Êtres* qui ne sont point *moraux* ne sauroient-ils le devenir ? A quoi tient cette *moralité* ? à l'usage des termes : à quoi tient cet usage ? probablement à une certaine Organisation. Faites passer l'Âme d'une Brute dans le Cerveau d'un Homme, je ne fais si elle ne parviendrait pas à y universaliser ses idées. Je ne prononce point : il peut y avoir entre les Âmes des différences relatives à celles qu'on observe entre les Corps. Voyez cependant, quelle diversité le physique met entre les Âmes humaines.

POURQUOI bornez-vous le cours de la BONTÉ DIVINE ? ELLE veut faire le plus d'Heureux qu'il est possible. Souffrez qu'ELLE élève par degrés l'Âme de l'Huitre à la sphère de celle du Singe ; l'Âme du Singe à la sphère de celle de l'Homme.



suit les
veut que
l'action
ame.
dans la

histe en
l'univer-
de ces



CHAPITRE LIII.

De l'Ordre.

CHAQUE Chose a ses qualités, ses déterminations particulieres qui font qu'elle est ce qu'elle est.

Ces qualités donnent naissance aux rapports qu'on observe entre les Choses. Ces rapports constituent l'Ordre.

L'ORDRE est donc quelque chose de très-réel, puisqu'il dérive de l'essence même des Etres, & que cette essence a sa Raison dans l'ENTENDEMENT DIVIN, SOURCE ÉTERNELLE de toute Réalité.

AGIR d'une maniere conforme à l'Ordre, c'est agir d'une maniere conforme aux rapports qui sont entre les Choses : c'est en user à l'égard de chaque Etre relativement à sa nature ou à son mérite. Traiter un Animal comme un Cail-
lou, un Homme libre comme un Esclave, un MONTESQUIEU comme un SPINOSA, c'est agir d'une maniere contraire à l'Ordre.

L'AME a sa nature , ses Facultés d'où dérivent ses rapports aux Etres environnans. La Loi Naturelle est l'effet de ces rapports.

L'AME observe cette Loi , ou ce qui revient au même , l'Ordre , lorsqu'elle agit conformément à sa nature ou à ses rapports.

L'AME a le sentiment des rapports. Le Tempérament , l'E'ducation , l'Habitude le rendent plus ou moins vif. Ce que quelques Philosophes ont nommé *Instinct moral* ne se réduiroit-il point à ce sentiment ?

MAIS , pourquoi l'Ame éprouve-t-elle certains sentimens à la présence de certains Objets ? telle est sa nature : tels sont les rapports qu'elle soutient avec ces Objets. L'Ame a ces sentimens comme elle a la sensation de la chaleur.

Les idées de juste & d'injuste , d'honnête & de deshonnête , de vertu & de vice , de bien & de mal se réduisent à celles d'Ordre & de désordre.



CHAPITRE LIV.

Du Bonheur.

L'AMOUR de la Félicité est le Principe universel des actions humaines. La Raison l'éclaire. Il imprime à l'Âme le mouvement.

TEL est l'état des Choses : l'observation de l'Ordre est source de *bien* ; son inobservation source de *mal*. La sobriété conserve la santé ; l'intempérance la détruit.

Ces effets naturels de l'observation ou de l'inobservation de l'Ordre sont ce qu'on nomme sa *Sanction*.

LA Volonté la plus parfaite est celle qui obéit le plus fidèlement à l'Ordre. Elle veut constamment le vrai bien , parce qu'elle veut constamment ce qui est conforme à sa nature.

Le sentiment de la Perfection est toujours accompagné de plaisir : le sentiment de l'imperfection est toujours suivi de déplaisir.

Le plaisir qui naît de la perfection fait le bonheur moral : le déplaisir qui naît de l'imperfection fait le malheur moral : les remords en sont l'expression.

L'E'VANGILE est le Tableau le plus fini de la Perfection humaine : c'est que CELUI qui a fait l'Homme a fait aussi ce Tableau.

EN nous rappelant à l'Ordre , l'E'VANGILE nous rappelle à la Raison. Il nous dit ; faites bien , & vous serez heureux : semez , & vous recueillerez. C'est l'expression fidele du vrai , la relation de la Cause à l'Effet : une Graine mise en terre s'y développe.

LES Devoirs ne sont tels , que parce qu'ils sont une suite nécessaire de nos relations ou de notre nature. La Créature n'adorera - t - elle pas son CRE'ATEUR ? ne s'aimera-t-elle pas elle-même ? n'aimera - t - elle pas ses Semblables ? Assurément , l'Ame exprimera ses sentimens , parce qu'elle les a : elle les a parce qu'elle est faite pour le Bonheur & qu'ils en sont la principale branche. Quelle perfection ne suppose pas dans l'Ame la contemplation des ATTRIBUTS DIVINS , l'Amour de soi-même bien ordonné , l'Amour du Prochain ! Quel bonheur naît de cette perfection !

LA

LA Morale, qui est le Système des Devoirs ou du Bonheur, n'est donc pas arbitraire. Elle a son fondement dans la Nature. Ses maximes sont vraies, puisqu'elles découlent de rapports certains. Elles sont utiles, puisqu'elles conduisent au Bonheur.

LA Morale peut se corrompre, parce que le sentiment des rapports peut s'altérer. L'Amour propre, ce puissant Mobile, ne cesse point d'agir: toujours il porte l'Ame à chercher son Bonheur; mais ce Bonheur revêt toutes les formes que l'E'ducation, la Coutume, le Préjugé lui impriment. Ici l'Humanité tend vers la Nature Angélique; là, elle descend au niveau de la Brute.

ON peut disputer sur les mots; les Choses demeurent ce qu'elles sont. L'Amour de la Félicité ne diffère point de l'Amour propre: s'aimer soi-même, c'est vouloir son Bonheur. La Bienveillance universelle n'est que l'Amour propre le plus parfait. Cet Amour se complait dans le sentiment d'une Perfection qui le porte à regarder les autres comme lui-même.

UNE DOCTRINE qui prescrit d'aimer son Prochain comme soi-même, & qui nomme Pro-

chain tous les Enfans d'ADAM, est au moins la plus belle DOCTRINE. SON AUTEUR a été, sans doute, l'Ami le plus zélé du Genre humain. Il l'a été en effet; il est mort pour le Genre humain.

UNE Doctrine qui prescrit de ne regarder comme notre Prochain, que ceux qui professent notre Croyance, est au moins une Doctrine anti-socialle. Ses Partisans sont, sans doute, ennemis du Genre humain: ils le sont en effet; ils le persécutent.

LES degrés de la perfection morale ou du Bonheur moral varient comme les circonstances qui concourent à leur formation. Et comme il ne naît pas deux Etres précisément dans les mêmes circonstances, il n'est pas deux Etres qui aient précisément le même degré de perfection ou de Bonheur. Le Monde Physique est si prodigieusement nuancé! comment le Monde moral, qui lui est si étroitement uni, n'auroit-il pas ses nuances?

LES degrés de la perfection ou du Bonheur sont donc indéfinis. L'Echelle qu'ils composent embrasse toutes les Sphères. Elle s'élève de l'Homme à l'ANGE, de l'ANGE au SE'RAPHIN, du SE'RAPHIN au VERBE.

CHAPITRE LV.

Réflexions sur l'Existence de DIEU.

SI l'Univers étoit le produit de la Matière & du Mouvement , pourquoi cette liaison de l'Ordre avec le Bonheur ? pourquoi cet Ordre ? pourquoi le sentiment des rapports ? pourquoi des Êtres Intelligens ? Admettez un DIEU CAUSE PREMIERE de tout ; quel Océan de Lumière se répand sur la Nature ! Mais , cet Océan a ses Ecueils ; sachez les éviter : il a ses Abîmes ; n'entreprenez jamais de les sonder.

L'ATHÉISME de spéculation prend sa source dans cette Métaphysique présomptueuse qui ne s'arrêtant pas à la certitude des Choses ; veut en pénétrer le comment. Cette Métaphysique insensée ne distinguant point en DIEU SA NATURE de SES ATTRIBUTS connus par les Faits , entreprend de pénétrer jusques dans cette NATURE & de chercher la raison de la RAISON même. Esprits téméraires ! la rencontre d'un Vermisseau vous confond , & vous voulez pénétrer la NATURE intime de l'ÊTRE DES ÊTRES.

LE vrai Philosophe fait s'arrêter où la Raison refuse de le suivre. Les preuves qui établissent la Nécessité d'une PREMIERE CAUSE ne lui paroissent point affoiblies par l'obscurité impénétrable qui environne l'ESSENCE de cette CAUSE. Il se contente de voir clairement que le Monde est successif & qu'une progression infinie de Causes est absurde; parce que chaque Cause individuelle ayant sa Cause hors de soi, la somme de toutes ces Causes, quelque infinie qu'on la suppose, a nécessairement sa Cause hors de soi. Il écoute dans les sentimens de l'admiration la plus vive & du respect le plus profond, cette VOIX MAJESTUEUSE qui répond à toutes les Intelligences, JE SUIS CELUI QUI SUIS. Il se borne à apprendre de la contemplation des faits, que l'ETRE EXISTANT PAR SOI est nécessairement PUISSANT, SAGE, BON; c'est-à-dire, qu'IL a toute la Puissance, toute la Sagesse, toute la Bonté possibles. Il voit jaillir de ces ATTRIBUTS DIVINS les sources intarissables de son Bonheur, & pénétré d'amour, de joie & de reconnoissance il adore la BONTÉ INEFFABLE qui l'a créé.

MAIS la curiosité du demi-Philosophe s'irrite facilement : elle est accoutumée à oser. Que faisoit l'ETRE NÉCESSAIRE avant qu'il créât ?

comment a-t-il créé? quelle est la nature de sa durée? comment apperçoit-il la succession? questions aussi impertinentes que dangereuses & qui n'occuperont jamais un Sage.

L'ATHÉE qui nous reproche que pour expliquer le Monde, nous resourçons à un Être beaucoup plus merveilleux ou plus incompréhensible que le Monde, a-t-il oublié que le Cerveau de l'Horloger est beaucoup plus incompréhensible que la Montre? Mais une Montre qui se formeroit par le mouvement fortuit de quelques morceaux d'Acier ou de Cuivre, seroit-elle plus facile à concevoir que le Cerveau de l'Horloger? Nous avons dans l'Horloger la Cause naturelle de l'existence de la Montre. Il est vrai que cette Cause a ses obscurités: en est-elle moins certaine? Et où est la Cause dont nous concevons nettement l'action, la nature? Niera-t-on pour cela qu'il y ait des Causes? ce seroit nier sa propre action. Nous n'accumulons point les Merveilles: il n'est proprement ici qu'une MERVEILLE, mais qui absorbe toute conception. La réalité de l'Univers n'a rien ajouté à l'idée de l'Univers: s'il nous étoit permis de voir dans l'ENTÉNEMENT de l'OUVRIER, nous ne regarderions pas l'Ouvrage.

CHAPITRE LVI.

Du Système général.

LA CAUSE PREMIERE est UNE ; SON Effet est UN , & ne peut être qu'UN ; l'Univers est cet Effet.

DIEU a agi ; IL a agi en DIEU. SA VOLONTÉ EFFICACE a réalisé tout ce qui pouvoit l'être. Un seul Acte de cette VOLONTÉ a produit l'Univers : le même Acte le conserve. La VOLONTÉ DIVINE est permanente, invariable ; DIEU est constant à SOI ; IL est ce qu'IL est.

L'ENTENDEMENT DIVIN n'a point vu plusieurs Univers prétendre à l'existence ; la SAGESSE n'a point choisi. Le choix est le partage d'une Nature bornée ; l'INTELLIGENCE SANS BORNES a vu le Bien absolu & l'a fait. IL étoit SA PENSÉE , & cette PENSÉE étoit cette INTELLIGENCE.

L'UNIVERS a donc toute la perfection qu'il pouvoit recevoir d'une CAUSE INFINIMENT

PARFAITE : ne dites pas il est le meilleur ; il ne pouvoit y en avoir d'autre.

CHAQUE Chose est donc comme elle devoit être & où elle devoit être. Tout est bien, & ne pouvoit être autrement.

IL est une liaison universelle. L'Univers est l'Assemblage des Etres créés. Si dans cet Assemblage il y avoit quelque chose qui ne tint absolument à rien, quelle seroit la raison de l'existence de cette Chose ?

Nous suivons à l'œil la liaison qui est entre toutes les Parties de la Nature. Cette liaison s'étend à mesure que les observations se multiplient. Chaque Etre est un Système particulier qui tient à un autre Système particulier, une Roue qui s'engrene dans une autre Roue. L'Assemblage de tous les Systèmes particuliers, de toutes les Roues compose le Système général, la grande Machine de l'Univers.

LA raison de chaque Individu est donc dans le Système général, la raison du Système général dans la RAISON ÉTERNELLE.

N'ALLEZ pas au-delà ; vous tomberiez dans

l'absurde progression des Causes à l'infini. Ne vous arrêtez pas à l'Univers; il n'a que les Caractères d'Effet.

Le Caractère ou l'Essence propre de chaque Âme étoit donc déterminée par la place que cette Âme devoit occuper dans le Système. Placée par la MAIN même de DIEU sur l'Échelon qu'elle occupe, il ne dépendoit pas d'elle d'ajouter ou de retrancher à sa perfection originelle.

CHERCHEZ - vous la raison du cruel NÉRON, de l'aimable TITE, du sage ANTONIN? demandez - vous pourquoi le François est policé, l'Hottentot barbare? regardez vers le Plan général?



CHAPITRE LVII.

*Que le système de la nécessité ne détruit point
la Moralité des actions.*

ICi je vois les Théologiens s'élever contre moi. Quoi ! s'écrient-ils , plus de mérite & de démérite , plus de moralité , plus d'imputation , plus de peines ni de récompenses , plus de Religion !

SUSPENDEZ votre jugement , je vous supplie , & daignez m'écouter.

ÊTES-VOUS les Auteurs des avantages corporels dont vous jouissez ? vous êtes-vous donné ces yeux vifs & perçans , ces oreilles fines & délicates , ce corps vigoureux & bien proportionné ? non , ces dons précieux ne sont point votre ouvrage. En êtes-vous moins sensibles cependant au plaisir de les posséder ? ces faveurs du TOUT-PUISSANT vous en paroissent-elles moins estimables ?

EH bien ; à cette Machine si admirable DIEU a joint une Âme capable de penser ; & il a

placé cette Ame dans de telles circonstances qu'elle est un SOCRATE ou un NEWTON. En estimerez-vous moins la vertu du Sage & le savoir du Géometre ? nullement ; la vertu & le savoir demeureront toujours tels aux yeux de la Raïson.

L'HOMME naît libre ; il agit sans contrainte & se détermine pour ce qui lui paroît le meilleur. Il peut donc être regardé à juste titre comme l'Auteur de ses actions ; ces actions peuvent lui être imputées comme à la Cause immédiate qui les produit. Il est vrai qu'il n'est pas l'Auteur des principes de ses déterminations ; mais dans quel Sytème prouve-t-on qu'il le soit ? Il use du pouvoir qu'il a reçu d'agir ; il en use avec plaisir & connoissance ; s'en est assez.

INTERROGEZ les Partisans les plus zélés de la *Liberté d'indifférence* : ils conviendront tous que les cas où cette Liberté s'exerce sont très-rares & peu importans ; & que l'Homme est presque toujours mû par des raisons. Faites un pas en avant ; & demandez d'où proviennent ces raisons ? vous obtiendrez bientôt des réponses qui vous prouveront que vos Adversaires ont dans l'Esprit les mêmes idées que vous.

MAIS, n'allez point aux Philosophes : interrogez le Peuple. Demandez - lui pourquoi **ADRASTE** aime mieux céder à ses passions que de les combattre ? il vous répondra , **ADRASTE** n'a point eu d'éducation ; il s'est toujours trouvé dans de mauvaises Compagnies. Mais pourquoi **ADRASTE** n'a - t - il point eu d'éducation ? pourquoi ces mauvaises Compagnies ? le Peuple ne va pas jusqu'à ces pourquoi ; & combien de Philosophes qui sont ici Peuple !

ADRASTE aime mieux céder à ses passions que de les combattre, parce que son Entendement manque du degré de perfection nécessaire pour lui faire distinguer le vrai bien du bien apparent, & que ses affections & la disposition naturelle de son Corps favorisent la décision de l'Entendement.

MAIS, pourquoi cette imperfection de l'Entendement, ces affections, cette disposition naturelle du corps ?

LE manque d'éducation, le genre de vie, les préjugés & mille autres circonstances ont concouru à ces effets.

MAIS, toutes ces circonstances sont exté-

rieures & ne dépendent point originairement du fait d'ADRASTE. Elles dérivent d'un enchaînement infini de Causes & d'effets, & cet enchaînement tient au Système général.

L'HOMME vertueux est celui qui se conforme à l'Ordre ; l'Homme vicieux est celui qui trouble l'Ordre. Nous estimons l'un, nous mésestimons l'autre : nous ferrons le Diamant, nous jetons le Caillou.

LE mérite est vertu ou perfection : le démérite est vice ou imperfection.

CHAPITRE LVIII

Des Loix Divines & Humaines considérées dans le Système de la nécessité.

LES différentes espèces de Loix qui sont prescrites aux Hommes sont différentes sources de déterminations.

LE but de la RÉVÉLATION est de nous fournir les plus puissans motifs pour nous porter au bien.

MAIS, pourquoi ce Divin Flambeau n'éclairait-il pas tous les Hommes ? pourquoi la crasse ignorance, l'idolâtrie monstrueuse, la folle superstition regnent-elles sur de très-grandes parties du Genre humain ?

Vous l'avez appris : le Système général renfermoit cette diversité de perfection dont vous cherchez l'origine. Les Mœurs, les Coutumes, le Gouvernement, la Religion, le Climat, &c. sont les Causes naturelles & prochaines de ces différences. DIEU a prévu ces Causes & IL a approuvé qu'elles eussent leur effet, parce qu'IL a vu que le Monde où cela entroit étoit bon. Par une suite du même Plan DIEU a voulu que la RÉVÉLATION CHRE'TIENNE fût le moyen qui portât une partie du Genre humain au plus haut degré de perfection morale où l'Humanité puisse parvenir.

Qu'ON ne me demande donc point si la RÉVÉLATION est nécessaire ou simplement utile : elle est absolument nécessaire pour porter les Hommes au plus grand degré de la Perfection ou du Bonheur. Mais il est une infinité de degrés de Perfection ou de Bonheur au-dessous de celui-là.

de la place qu'ils occupent , parce que tous voient distinctement que c'étoit celle qui leur convenoit , & que où qu'ils eussent été placés ils auroient pu toujours ambitionner des places plus relevées ; la distance du fini à l'infini étant infinie. En un mot ; les moins Heureux s'écrient qu'ils préfèrent infiniment leur état à la non-existence.

IL est des Récompenses & des Peines : il est un Bonheur & un Malheur à venir. Les Récompenses , suites naturelles de la vertu , iront sans cesse en augmentant , parce que l'Âme se perfectionnera sans cesse. Les Peines , suites naturelles du vice , iront sans cesse en diminuant ; parce qu'elles rapprocheront sans cesse le vicieux de l'Ordre & que DIEU veut essentiellement le Bonheur de toutes ses Créatures : la Justice est dans cet ETRE ADORABLE la BONTÉ dirigée par la SAGESSE.

Nous serons jugés , non sur ce qu'on suppose que nous aurions pu faire & que nous n'aurons pas fait , mais uniquement sur ce que nous aurons fait. Et ce Jugement ou cette Imputation consistera à traiter chaque Homme relativement au degré de perfection ou d'excellence qui se trouvera en lui.

CELUI

Celui-LA sera jugé le plus vertueux dont la vertu aura été plus habituelle. La vertu ne consiste pas dans un trait : elle se forme de l'assemblage d'une multitude de traits dont la variété, la beauté & l'accord composent une Vie.

TACHEZ donc de contracter l'habitude de la Vertu : fortifiez en vous cette habitude, & votre nature sera d'être vertueux.

CHAPITRE LXXI.

De l'Habitude en général.

LES mouvemens que les Objets impriment au Cerveau l'Ame les reproduit ; & plus elle les reproduit, plus elle acquiert de facilité à les reproduire.

Si deux ou plusieurs mouvemens ont été excités à la fois, & que l'Ame veuille reproduire un de ces mouvemens, il arrivera presque toujours que les autres mouvemens se reproduiront en même tems.

VOILA l'Habitude. Comment se forme-t-elle.

elle ? question infiniment intéressante , & dont l'éclaircissement répandroit le plus grand jour sur toutes les opérations de notre Ame. Que sont , en effet , ces opérations , sinon des mouvemens & des répétitions de mouvemens ?

L'HABITUDE naît dans l'Enfance : elle se fortifie dans la Jeunesse : elle s'enracine de plus en plus dans l'Age viril : elle est indestructible dans la Vieillesse.

L'HABITUDE tient donc à l'état des fibres. Elle se forme pendant qu'elles sont assez souples pour se prêter aux impressions qu'elles reçoivent. Elle se fortifie à mesure que les actes se réitérent & que les fibres acquièrent plus de solidité.



CHAPITRE LXII.

De la manière dont l'Habitude se forme.

LA répétition fréquente du même mouvement dans la même fibre change jusqu'à un certain point l'état primitif de cette fibre. Les molécules dont elle est composée se disposent les unes à l'égard des autres dans un nouvel ordre relatif au genre & au degré de l'impression reçue. Par ce nouvel arrangement des molécules la fibre devient plus facile à mouvoir dans un sens que dans tout autre. Les suc nourriciers se conformant à la position actuelle de ces molécules, se placent en conséquence. La fibre croît, sa solidité augmente, la disposition contractée se fortifie, s'enracine, & la fibre devient de jour en jour moins susceptible d'impressions nouvelles.



CHAPITRE LXIII

Comment l'Habitude s'affoiblit & se fortifie.

SIL le mouvement imprimé à une fibre n'y est pas répété ou qu'il ne le soit qu'au bout d'un fort long espace de tems, l'efficace de la disposition primitive & des mouvemens intestins, souvent contraires, effacera peu à peu dans cette fibre la pl. qui avoit commencé à s'y former, & l'Habitude ne se contradera point.

Il en sera de même si la fibre éprouve successivement un grand nombre d'impressions différentes. Ces impressions se détruiront mutuellement, & la fibre ne retiendra aucune détermination particulière.

EXCEPTEZ de ces cas celui où une fibre reçoit une si forte impression que l'effet en est permanent & atteint jusqu'à la Vieillesse. Il est un terme au-delà duquel les molécules élémentaires ne sauroient changer de situation. La Force qui agit sur les Élémens des Corps a ses loix. Ces loix sont les résultats nécessaires des rapports qu'a le Sujet de cette Force avec le

Sujets de la Matière. Mais l'un & l'autre sont inconnus.

Plus une fibre a de force originelle, plus elle a de capacité à retenir les impressions qu'elle a contractées. Les molécules une fois disposées dans un certain ordre, prennent plus difficilement de nouvelles positions.

Ce que je viens de dire d'une fibre doit s'appliquer à un Organe, à un Membre, au Corps.

CHAPITRE LXIV.

L'Habitude, source des goûts, des penchans, des inclinations, des mœurs, du Caractère.

LA facilité avec laquelle les fibres encore tendres se prêtent aux premières impressions qu'elles reçoivent, la résistance qu'elles apportent à contracter de nouveaux plis dès qu'elles se sont endurcies jusqu'à un certain point, sont la vraie source des goûts, des penchans, des inclinations, des mœurs, du Caractère, &c.

Il n'y a point d'Être qui agit par l'interven-

tion d'un autre Etre. Les Facultés de l'Ame sont modifiées par l'état du Corps.

L'ETAT du Corps est déterminé par la naissance & par les impressions du dehors.

LE Corps est une Production organique qui résulte du concours de deux Productions organiques de même genre. Il participe aux qualités de l'une & de l'autre dans une certaine proportion.

LE degré d'activité de chaque Individu conspire à fixer cette proportion.

LE Corps apporte donc en naissant des déterminations particulières, en vertu desquelles il est plus ou moins susceptible de certaines impressions.

LES mêmes Objets ne produisent donc pas les mêmes effets sur tous les Cerveaux. Chaque Cerveau a dès la naissance un ton, des rapports qui le distinguent de tout autre.

LE changement d'état que subit un Cerveau immédiatement après la naissance par l'impression des Objets, est toujours en raison

composée de l'activité de ces Objets & de la disposition primitive des fibres.

TOUT mouvement qui affecte le Siege de l'Ame change la maniere d'exister de l'Ame, & ce changement est une perception ou une sensation.

LA diversité des perceptions & des sensations dépend donc de la diversité des mouvemens que les Objets excitent dans le Siege de l'Ame.

TOUT changement dans l'existence de l'Ame lui est agréable, désagréable ou indifférent.

TOUTE maniere d'exister dont l'Ame desire la continuation est plaisir.

TOUTE maniere d'exister dont l'Ame desire la cessation est déplaisir.

TOUTE maniere d'exister dont l'Ame ne desire ni la continuation ni la cessation lui est indifférente.

Le plaisir & la douleur sont les effets nécessaires d'une loi qui veut qu'à un certain

état du Cerveau répond constamment dans l'Ame une certaine modification.

LE sentiment qui accompagne cette modification, le desir qu'elle excite, l'acte qui le suit sont des résultats nécessaires de la nature de l'Ame.

COMME Etre sentant, l'Ame se porte nécessairement vers les Objets qui sont propres à lui procurer du plaisir, & se détourne nécessairement de ceux qui sont propres à lui causer de la douleur.

COMME Etre mouvant, l'Ame agit plus facilement sur des fibres encore souples, que sur des fibres déjà endurcies, sur des fibres douées d'une certaine tendance au mouvement que l'Ame veut leur imprimer, que sur des fibres douées d'une tendance opposée ou différente.

L'AME se plait dans l'exercice facile de ses Forces.



CHAPITRE LXV.

Du plaisir & de la douleur.

LE plaisir & la douleur sont de trois genres.

Il est des plaisirs & des douleurs purement physiques ou corporels, qui n'affectent que la Partie inférieure & grossière de l'Ame, la Faculté sensitive,

Il est des plaisirs & des douleurs spirituels, qui affectent principalement la partie supérieure de l'Ame, l'Entendement & la Réflexion.

Il est des plaisirs & des douleurs qu'on peut nommer *mixtes*, parce qu'ils tiennent le milieu entre ceux-là, qu'ils participent à la nature des uns & des autres. Les plaisirs & les douleurs de l'Imagination sont la plupart de ce genre.

Les plaisirs & les douleurs du premier genre sont le partage de l'Enfance. Ceux du troisième genre affectent sur-tout la première Jeunesse.

Ceux du second genre sont l'appanage de la Raïson.

Nous ignorons quelle espece de mouvement produit telle ou telle espece de plaisir, telle ou telle espece de douleur physique.

MAIS nous favons que tout mouvement est susceptible d'augmentation, & que le même mouvement qui, dans un certain degré nous a causé du plaisir, commence à nous causer de la douleur dès qu'il passe ce degré & qu'il tend à désunir les molécules des fibres.

L'INTENSITE' de la douleur est proportionnelle au nombre des molécules désunies & au tems employé à les désunir. Un tems plus court suppose un plus grand effort.

Le plaisir physique consistera donc en général dans une douce agitation, dans un léger ébranlement, dans de petites & de très-promptes vibrations des molécules.

De cette douce agitation au mouvement qui opere la désunion il y a bien des degrés. Tous ces degrés ne composent qu'une même chaîne.

CHAPITRE LXVI.

*Des effets qui résultent de l'impression des Objets
sur les Sens de l'Enfant.*

LE plaisir étant attaché de sa nature à un certain mouvement, le penchant que l'Ame témoigne souvent dès l'Enfance pour certains Objets, résulte du mouvement que ces Objets impriment à un ou plusieurs Sens ou à différentes parties du même Sens.

L'ELOIGNEMENT de l'Ame pour d'autres Objets dérive d'une impression contraire.

L'APTITUDE ou l'inaptitude à un mouvement suit de la Génération.

UN Enfant recherche certains alimens, il se plaît à certains tons, il se déclare pour certaines couleurs; c'est que les papilles de la Langue ont avec certains Sels ou certains mélanges des rapports qu'elles n'ont pas avec d'autres Sels & d'autres mélanges : c'est que les mouvemens des fibres de l'Ouïe & de celles de la Vue destinées à transmettre à l'Ame cer-

taines vibrations de l'Air & de la Lumière sont plus dans la proportion nécessaire au plaisir, que ceux des autres fibres,

Les premières impressions de plaisir que l'Âme éprouve à la présence d'un Objet déterminent la manière de penser à l'égard de cet Objet & de tous ceux qui ont avec lui quelque rapport.

La manière de penser détermine la manière d'agir.

L'ÂME recherchera donc ces Objets dans leur rapport à ses penchans les plus décidés.

La fréquence des actes décide le penchant. Elle augmente la disposition au mouvement. Plus de mobilité facilite plus le rappel & rend les images plus vives. Plus de vivacité dans les images met plus d'activité dans les desirs.



CHAPITRE LXVII.

De l'Éducation considérée dans ses effets les plus généraux.

LA force de l'Éducation modifie la force du Naturel. L'Éducation est une seconde naissance qui imprime au Cerveau de nouvelles déterminations.

EN offrant aux Sens dans un certain ordre une suite variée d'Objets, elle diversifie les mouvemens des Organes. Par là elle développe & perfectionne différentes Facultés, elle fait germer divers Talens, elle met en jeu différentes Affections.

Ces Facultés, ces Talens, ces Affections sont différentes manières de goûter l'existence, différentes sources de plaisir.

LES modifications de l'existence sont ce qui la caractérise & fixe sa valeur.

L'ÉDUCATION ne crée rien ; mais elle met

en œuvre ce qui est créé. Elle reçoit des mains de la Nature une Machine admirable dans sa composition , & qui , selon qu'elle est maniée , produit la toile la plus grossière ou un Chef-d'œuvre des Gobelins.

CHAPITRE LXVIII.

De ce qui constitue la perfection de l'Éducation.

LA perfection de l'E'ducation consiste à multiplier les mouvemens du *Sensorium* le plus qu'il est possible ; à combiner ces mouvemens de toutes les façons assignables & conformes à la destination de l'Individu ; à établir entre ces mouvemens une liaison en vertu de laquelle ils se succèdent dans le meilleur ordre ; enfin , à rendre habituel tout cela.



CHAPITRE LXIX.

Que le Naturel modifie le effets de l'Éducation

MAIS comme l'Éducation ne forme point le Naturel, elle ne le détruit point non plus. Le Naturel modifie donc à son tour l'Éducation; & c'est à bien connoître la Force du Naturel que consiste principalement le grand Art de diriger l'Homme.

ARATOR planta des Chênes dans un terrain léger & graveleux : ils languissent ; leurs jets sont foibles , pâles , en petit nombre. ARATOR ! vous vous méprenez : le Chêne mâle & vigoureux ne se plaît que dans une terre compacte & nourissante : mais la Vigne saura trouver dans ce terrain aride des fucs proportionnés à la finesse & à la volatilité de son nectar.



CHAPITRE LXX.

Des dispositions naturelles de l'Esprit.

LE matériel de la Mémoire, de l'Imagination, de l'Attention, de la Réflexion, du Génie est une certaine nature de fibres, une certaine disposition du Cerveau.

LE spirituel de ces Facultés est un certain exercice de la Force motrice de l'Ame, d'où naissent différentes idées & différentes combinaisons d'idées ; ou pour parler plus exactement, c'est l'Ame elle-même en tant qu'elle agit sur différens points du *Sensorium* & qu'elle modifie différemment son action.

LE degré de perfection de chaque Faculté répond donc à l'état des fibres qui sont les instrumens de cette Faculté.

L'EXPERIENCE seule manifeste cet état. Elle apprend quels sont les Objets qui agissent sur le Cerveau avec le plus de force ; quels sont les mouvemens que les fibres contractent avec le plus de facilité.

LES

LES idées attachées à ces mouvemens seront celles que l'Ame aimera le plus à reproduire & à combiner , parce qu'elle le fera avec moins de travail.

Il en est des fibres qui servent aux opérations mécaniques , comme de celles qui servent aux opérations intellectuelles. Elles ont , ainsi que ces dernières , leurs déterminations primitives , que l'expérience découvre , & en vertu desquelles le Corps est plus ou moins propre à certains mouvemens & à certaines suites de mouvemens.

Du commerce mutuel de ces deux ordres de fibres naît l'harmonie qui regne entre les Sens & les Membres.

L'EFFET de cette harmonie est un tel accord entre les impressions d'un ou de plusieurs Sens & les mouvemens d'un ou de plusieurs Membres , que les uns répondent aux autres.

Le plus ou le moins de justesse d'un ou de plusieurs Sens , leur accord plus ou moins parfait avec un ou plusieurs Membres , la souplesse plus ou moins grande de ces derniers décident

du plus ou du moins de disposition à certaines Professions , ou à certains Arts.

L'EXTREME justesse de l'Oreille , son accord parfait avec l'Organe de la Voix , la grande flexibilité de cet Organe forment une disposition naturelle pour le Chant. Un coup d'Oeil sûr & prompt, une Imagination qui saisit & retrace avec force & justesse les images qui se peignent au fond de l'Oeil, l'aptitude de la main à exprimer par ses mouvemens les traits de ces images sont des dispositions naturelles pour le Dessin.

UNE heureuse Mémoire conduit à l'Etude des Faits. Un grand fonds d'imagination & un penchant marqué pour l'Harmonie sont le Germe du Poète. Une Attention soutenue & beaucoup de cette sorte d'Imagination qui saisit les Propriétés d'une Figure , les rapports & les combinaisons des nombres & des grandeurs annoncent le Géometre.



CHAPITRE LXXI.

En quoi consiste principalement la sagesse de l'E'ducation dans la maniere dont elle démêle les dispositions naturelles de l'Esprit & dont elle les met en œuvre.

LA sage E'ducation démêle ces dispositions naturelles & s'y conforme. Elle fait imaginer les expériences propres à les lui faire connoître. Comme ULYSSE elle fait découvrir ACHILLE & le rendre à sa véritable destination. Fidèle à suivre la Nature, industrieuse à la secourir elle met chaque Cerveau à sa place, & donne à chaque Talent l'exercice qui lui convient. Persuadée qu'il n'est point de Tête si disgraciée qui ne puisse figurer dans le Monde moral, elle ne se rebute point, & le mauvais succès de ses premières épreuves ne fait que l'exciter à en tenter de nouvelles. Raisonnable dans ses desirs, parce qu'elle est fort éclairée, elle n'a point la sottise ambition de vouloir monter tous les Cerveaux sur les tons les plus élevés. Elle fait se borner quand la Nature le demande & renoncer sans chagrin à faire un Artiste, quand il n'y a de la matière que pour faire un La-

bonheur. Elle ne cherche point la pêche fondante sur l'Epine , le muscat parfumé sur la Ronce. Instruite de l'utilité de chaque Production , elle n'en méprise aucune. Le désordre seul lui déplaît. Une heureuse disposition laissée sans culture , un Talent déplacé , voilà ce qui la choque. Elle veut que tout Etre tende à la plus grande perfection qui convient à sa nature , & elle préfère sagement l'excellence dans un Genre inférieur à la médiocrité dans un Genre supérieur. Elle croit que la masse du bonheur départi au Genre humain se forme par la réunion des services particuliers de tous les Individus. Elle n'oublie point qu'il falloit sur la Terre des Mouffes , des Vers , des Limaçons , comme il y falloit des Pommiers , des Bœufs , des Chameaux.

CHAPITRE LXXII.

Des dispositions naturelles du Cœur.

LA Vertu , comme les Talens , tient beaucoup au Physique. Elle se façonne dans la matrice comme l'Oeil , l'Oreille , la Main. On naît tempérant , humain , courageux , comme

on naît Musicien , Dessinateur , Poète. Le Cœur a comme l'Esprit ses fibres , ses humeurs , son mécanisme.

Des fibres douées d'une grande élasticité , un sang bouillant & qui se porte avec impétuosité dans le cœur donnent à l'Homme un certain sentiment de ses Forces , qui est inséparable de la confiance en ses Forces , & cette confiance est le principe du courage. Des Papilles médiocrement sensibles , un Estomac qui demande peu sont la cause naturelle de la sobriété. Un genre nerveux délicat , une Imagination qui peint avec assez de force pour faire ressentir à l'Ame quelque chose d'analogue à ce qu'éprouvent les Malheureux constituent le matériel de la pitié. Des solides d'une élasticité tempérée , des humeurs difficiles à émouvoir , une bile peu abondante , sont le physique de la douceur.



CHAPITRE LXXIII.

Comment l'E'ducation cultive & ennoblit les dispositions naturelles du Cœur.

L'E'DUCATION ennoblit ces Dons de la Nature & les élève par degrés au rang des Vertus morales. Elle transplante dans les Jardins ces Plantes sauvages : la culture qu'elles y reçoivent les perfectionne, les multiplie ; donne des graces à leur port, augmente la vivacité & la variété de leurs couleurs, relève le goût & le parfum de leurs Fruits. La Nature aidée par cette Main habile s'empresse de répondre à ses soins.

PAR un sage régime l'E'ducation prévient des excès dangereux. Elle retient la Vertu dans les bornes de l'utile, & en l'unissant inséparablement à la Raison, elle lui donne son véritable lustre.

L'E'DUCATION modere la trop grande énergie d'un tempérament vertueux en le dirigeant sans cesse vers sa fin naturelle. Les idées d'ordre, de beauté, de convenance qu'elle fait

Entrer dans l'Entendement instruisent l'Âme du rapport qu'a un certain exercice de la Vertu avec son Bonheur ; & l'heureuse expérience qu'elle fait de cet exercice fortifie en elle le goût de la Vertu.

CHAPITRE LXXIV.

Du régime de l'Éducation à l'égard des Tempéramens vicieux.

LA Nature est souvent vicieuse. Les plus mauvaises dispositions sont un présent de la naissance comme les dispositions les plus heureuses. Il est des vices de tempérament comme il est des vertus de tempérament. La même Main a formé le Lion courageux & le Daim timide, le Porc glouton & l'Ane sobre, le Léopard farouche & le Chien docile, le Loup cruel & l'innocent Agneau.

L'ÉDUCATION prudente n'attaque point de front un Tempérament vicieux ; elle ne le combat point à force ouverte. Les coups qu'elle lui porteroit pourroient atteindre au principe de la Vie. Elle se conduit avec plus d'art. Au

ESSAI

lieu d'opposer au Torrent l'indéflexibilité de la roche, elle ne lui oppose que la souplesse de l'osier. Elle se laisse pénétrer jusqu'à un certain point; elle cède avec mesure: elle prend un peu du mouvement afin d'en faire perdre. Elle détourne à propos tout ce qui pourroit augmenter l'effort du courant & grossir ses eaux. Elle parvient ainsi peu-à-peu à surmonter sa violence, à empêcher ses débordemens, à modérer sa pente, à changer la direction. Ce Torrent qui menaçoit les Campagnes, ne coule plus que pour les embellir & les fertiliser. Ses eaux terribles maniées par cet excellent Ingénieur vont rendre à la Société des services de tout genre. Elles vont remplacer une multitude de Bras, animer une infinité de Machines.

Ce n'est donc pas tant à détruire le Tempérament vicieux, qu'à le contenir dans certaines limites & à faire une juste application de cette Force, que l'E'ducation déploie son Génie. Elle veut du mouvement: il est l'Ame du Monde. Elle redoute un repos, une inaction qui conduiroit à une funeste Léthargie. Mais, elle ne redoute pas moins un trop grand mouvement, un mouvement qui tendroit à pervertir, à détruire l'Individu. Elle écartera donc avec le plus grand soin tout ce qui pourroit

exciter un semblable mouvement dans des fibres disposées à le recevoir. L'effet qu'il y produiroit ne seroit pas absolument momentané. L'état actuel des molécules élémentaires des fibres, leur arrangement, leur position respective s'en ressentiroient plus ou moins ; & ce changement, quelque léger qu'il fût, seroit toujours un nouveau degré de propension ajouté à ceux que les fibres posséderaient déjà.

CET effet seroit encore plus dangereux s'il étoit accompagné de sensations agréables & un peu vives. L'Imagination s'y trouveroit intéressée. Elle reproduiroit ces sensations ; & en les reproduisant elle augmenteroit la disposition des organes à les transmettre. Elles acquerroient ainsi plus de vivacité & solliciteroient l'Ame plus fortement.



CHAPITRE LXXV.

De la liaison qui est entre les Talens & de celle qui est entre les Vertus. Que l'E'ducation s'applique à connoître ces liaisons, à les fortifier, à les étendre.

UN Talent se lie à un autre Talent, une Vertu à une autre Vertu, une Habitude à une autre Habitude. Il n'est rien d'absolument isolé. Une même chaîne réunit tout; pénètre le Physique & le Moral; embrasse tous les mouvemens du Corps, toutes les Idées de l'Esprit, tous les sentimens du Cœur.

L'E'DUCATION suit le fil de cette chaîne: ses yeux perçans le démêlent lorsqu'il est presque imperceptible: ils découvrent des liaisons qui échappent au commun des Hommes. L'E'ducation s'applique à fortifier ces liaisons, à les étendre, à les multiplier. Elle voit quels Talens, quelles Vertus peuvent germer du Talent dominant, de la Vertu principale; & c'est à procurer le développement de ces Boutons précieux qu'elle met ses soins.

ELLE hâte lentement cet important ouvrage. Scrupuleuse imitatrice de la sage Nature, elle ne va point par sauts. Elle ne précipite point son œuvre. Elle n'entreprend point de faire développer un nouveau Bouton que le Rameau qui doit le nourrir n'ait acquis une certaine consistance.

ELLE ne multiplie point les Branches aux dépens du Tronc. La conservation & l'accroissement de celui-ci forment toujours le grand objet de son travail, & elle est aussi sévère à retrancher tout ce qui pourroit l'épuiser, qu'intelligente à cultiver ses Productions les plus utiles. En cherchant à multiplier les Talens dans le même Individu, à y développer de nouvelles Qualités, elle se donne bien de garde d'affaiblir le Talent dominant, la Vertu distinctive. Elle sait que c'est dans ce Talent, dans cette Vertu que se trouve la plus grande perfection du Sujet, la source la plus sûre & la plus féconde des services que la Société peut en retirer. L'Éducation est donc très-attentive à conserver au Sujet ce qui constitue, en quelque sorte, son Essence morale. Elle travaille à renforcer de plus en plus les traits qui le caractérisent, à les rendre ineffaçables.

CHAPITRE LXXVI.

De l'universalité des Talens.

LIL apparoît de tems en tems de ces Cerveaux heureux , de ces Prodiges du Monde moral qui offrent aux yeux étonnés des semences de presque tous les Talens. La Nature semble s'être pluë à leur à leur prodiguer ses Dons les plus rares , à y concentrer des Richesses qu'elle a coutume de partager très - inégalement entre un grand nombre d'Individus. Mémoire , Imagination , Jugement , Attention , Génie , perfection des Sens , disposition des Organes , tout paroît concourir à rendre ces Cerveaux des Instrumens universels des Sciences & des Arts. L'Ame qui possède un tel Cerveau peut habiter indifféremment toutes les Régions du vaste Empire des Sciences. Elle a les Qualités , l'espece de Tempérament qui conviennent à chaque Climat.



CHAPITRE LXXVII.

De la conduite de l'E'ducation à l'égard de l'universalité des Talens.

CETTE abondance extraordinaire, cette étonnante profusion n'exige pas moins d'art dans l'E'ducation qu'une triste stérilité. Ces Talens n'ont pas tous la même énergie : ils ne tendent pas tous avec la même force à se développer. Ils sont les résultats nécessaires d'une Organisation très - compliquée : dans une semblable Organisation une parfaite égalité de tendance seroit presque impossible. L'E'ducation s'attachera donc à découvrir de quel côté la Nature incline le plus, afin de fortifier ces penchans naissans. Un Jardinier expérimenté & intelligent fait démêler les Boutons qui promettent le plus & leur conserver l'avantage qu'ils tiennent de la Nature. Il détermine habilement la sève à se porter vers eux en plus grande abondance. Il prévient à tems des dérivations qui pourroient leur dérober une nourriture nécessaire à l'entretien & à l'augmentation de leurs forces.

LA Démocratie dans les Talens n'est pas sujette à de moindres imperfections que celles qui l'accompagnent dans l'E'tat civil. Une Monarchie bien réglée a constamment plus d'activité, de nerf, de vigueur. Elle tend plus directement à son but, & ce but est une gloire plus solide. Elle pense plus fortement & plus en grand. Elle exécute avec plus de sûreté & de promptitude. Elle favorise plus efficacement le Commerce, les Sciences, les Arts. Elle ne pousse pas néanmoins également toutes les Branches de son Commerce ; elle ne cultive pas avec le même soin toutes les Sciences & tous les Arts. Cela ne la conduiroit qu'à une certaine médiocrité en tout genre. Mais elle étend davantage les Branches de son Commerce dont elle a lieu d'espérer de plus sûrs profits, des richesses plus durables : elle donne de plus puissans encouragemens aux Sciences & aux Arts auxquels ses Sujets sont le plus propres. Par là elle atteint dans certains Genres à une perfection qui lui acquiert sur ses Voisins un empire plus glorieux que celui qui naît de la conquête.

L'ACTIVITÉ de l'Ame est bornée : c'est un Feu qui ne peut embraser qu'une certaine quantité de matiere. Le trop diviser, c'est l'af-

foiblir ; se concentrer sur un petit nombre de corps , c'est l'entretenir & l'augmenter. Réunissez donc ces rayons trop divergens , & ils produiront les plus grands effets. Ils jetteront au loin la plus vive lumière. Ils pénétreront les tissus les plus serrés , décomposeront les corps les plus durs.

MAIS, si l'E'ducation ne se laisse point entraîner aux appas séduisans de l'universalité des Talens, d'un autre côté elle est éloignée d'étouffer des dispositions qui peuvent être cultivées avec avantage. Telles sont celles qui par leur liaison avec le Talent dominant tendent à lui donner plus de lustre , à l'élever à une plus grande perfection. Ces Talens secondaires sont chers à l'E'ducation. Ce sont de petits Ruisseaux destinés à grossir une Source , de petites Forces qui conspirent avec la Force principale. Les rapports qui lient ces Talens rendent leur développement plus facile. La nourriture que reçoit une Branche se communique bientôt aux autres. La germination de tous ces petits Talens répand dans le Cerveau une variété féconde en grands effets. Pour former d'agréables accords ; le ton principal doit être accompagné de tous ses harmoniques.

CHAPITRE LXXVIII.

Des Talens purement curieux , & de l'art avec lequel l'E'ducation fait les rendre utiles.

IL est des Talens, il est des Goûts purement curieux , & qu'on admire à-peu-près comme certains Insectes à cause de leur singularité ou de leur industrie. L'E'ducation, qui ramene tout à l'utile, imite ces Physiciens ingénieux & zélés pour le Bien public, qui en étudiant ces Insectes cherchent à y découvrir quelque utilité cachée.

BON, attiré par l'éclat & la variété des couleurs de certaines Araignées, fixe sur elles des regards curieux. Il observe qu'elles renferment leurs œufs dans une espece de Bourse ou de Coque d'une soie très-fine & très-lustrée. Il contemple avec un secret plaisir la maniere industrielle dont cette Coque est construite, arrêtée, défendue. Mais il n'en demeure pas là : le curieux est entre les mains du Sage le fil qui conduit à l'utile : BON imagine de faire travailler ces araignées pour l'usage de l'Homme. Il rassemble un grand nombre de ses Insectes ;
il

il recueille avec soin leurs Coques jusques là inconnues ou négligées, & après avoir donné à la soie qui les compose les préparations convenables, il en forme des Tissus d'une beauté parfaite, des Tissus supérieurs à tout ce qu'on voit en ce genre. Il entreprend encore de tirer de cette soie des Gouttes pareilles à celles que la Chymie fait extraire de la soie des Vers, & le mérite des nouvelles Gouttes l'emporte à quelques égards sur celui des anciennes.

RE'AUMUR suivant avec sa sagacité ordinaire les Teignes domestiques, admire la façon ingénieuse de leurs Fourreaux, l'art avec lequel elles savent les fixer, les alonger, les élargir. La même matière qui sert à vêtir l'Insecte sert à le nourrir. RE'AUMUR observe avec surprise que les excréments des Teignes ont précisément la couleur du drap qu'elles ont rongé. L'action de leur estomac n'a altéré en rien la vivacité de la teinte. Cette observation qui seroit demeurée stérile dans tout autre Cerveau, prend dans celui de RE'AUMUR une forme utile. Il lui vient en pensée de proposer aux Peintres de s'affortir de poudres colorées auprès des Teignes, en leur faisant ronger des draps de toutes couleurs & de toutes nuances de couleur.

LE jeune ORNITHOPHILE est passionné des Oiseaux & sur-tout des Oiseaux de Proie. Il en remplit ses appartemens, & il lui reste à peine de la place pour loger sa propre Personne. Il de commerce qu'avec eux ; ils lui tiennent lieu de tout. Il passe des journées entières à contempler leur bec crochu, leurs serres tranchantes, leurs couleurs nuées, ondées, tranchées. Il fait le nombre de leurs grosses plumes, & il n'est pas une écaille de leurs jambes qui ne l'ait occupé quelques heures. Le feu de leurs yeux, la fierté de leur contenance, leur force, leur rapacité l'enchantent, le transportent. Il tressaille de joie quand ils accourent au leurre & qu'ils déchirent la viande qu'il leur présente. Il déplore alors le sort de ceux qui sont insensibles à ces plaisirs ; leur indifférence l'étonne, & il ne conçoit pas qu'on puisse vivre heureux sans quelque connoissance des Oiseaux de Proie. L'E'ducation fourit de l'enthousiasme d'ORNITHOPHILE, & appercevant sous cette écorce singulière les germes d'un Observateur & d'un Naturaliste, elle projette de les développer. Elle conduit ORNITHOPHILE dans une Bibliotheque. Là, elle lui met en mains un Traité d'Ornithologie, où elle lui montre ses chers Favoris peints d'après le naturel. ORNITHOPHILE, qui a l'Imagination pleine des Originaux, découvre

bientôt des défauts dans les Copies : ici , c'est un bec trop recourbé ; là , c'est un œil qui n'est pas assez ouvert ou une tête trop applatie : ailleurs , c'est un Corsage trop effilé , des couleurs mal rendues , une queue trop courte ou trop fermée , des doigts mal proportionnés , &c. Toutes ces remarques sont justes , & l'E'ducation ne manque point de les approuver. Elle propose ensuite à ORNITHOPHILE de jeter un coup d'œil sur l'Histoire particuliere de chaque Oiseau. Il n'en trouve pas les descriptions moins défectueuses que les Figures , & il indique bien des particularités qu'il a observées & qui ont été omises. L'E'ducation applaudit au Naturaliste naissant , & flattant adroitement son Amour propre , elle l'invite à écrire ses observations & à les perfectionner , afin de les communiquer aux Maîtres de l'Art. ORNITHOPHILE se laisse aisément persuader : il se met à écrire ; les découvertes se multiplient ; l'Esprit d'observation se développe , & l'E'ducation n'a plus qu'à le porter sur d'autres sujets d'Histoire naturelle ou de Physique.

PHIDIAS a un talent particulier pour imiter en pâte tout ce qu'il voit. L'E'ducation substituée à cette pâte une Pierre molle ; elle aime

les mains de PHIDIAS d'un Ciseau ; elle en fait un Sculpteur.

ARCHYTAS , encore Enfant , ne peut détacher ses yeux de dessus un Moulin ; & il a à peine l'usage bien libre des doigts qu'il se met à contrefaire la Machine. L'E'ducation feint d'admirer beaucoup sa petite invention ; & en lui en indiquant cependant d'une manière indirecte les défauts les plus sensibles , elle l'invite à la corriger. Encouragé par ces éloges , excité par son goût naturel ARCHYTAS construit un grand nombre de Moulins , & le dernier construit a toujours quelque degré de supériorité sur le précédent. ARCHYTAS acquiert ainsi une certaine adresse des doigts , un certain sentiment des proportions mécaniques dont l'E'ducation prévoit assez les suites & qu'elle se propose de cultiver. Dans cette vue , elle offre successivement aux yeux d'ARCHYTAS des Moulins de différentes constructions plus composées les uns que les autres. Le jeune Artiste surpris de cette variété à laquelle il ne s'attendoit pas , sent redoubler en lui le goût de l'imitation. A ces Moulins l'E'ducation fait succéder les Machines qui s'en rapprochent le plus , à celles-ci d'autres Machines plus composées & plus curieuses. ARCHYTAS que ces nouveautés enflam-

ment de plus en plus , atteint en peu de tems à une dextérité singuliere & à un degré d'intelligence peu commun à son âge. Il est déjà Méchanicien par goût & par pratique : mais la Théorie lui manque , & sans elle il ne sauroit aller bien loin. L'E'ducation , qui connoît ses besoins , travaille incessamment à lui inculquer les principes d'une Science pour laquelle il témoigne tant de vocation. Elle suit dans ses instructions Théorétiques la même méthode qu'elle a à suivre dans les instructions pratiques : elle conduit ARCHYTAS du simple au composé , du connu à l'inconnu. Elle irrite sa curiosité ; elle aiguise sa pénétration. Enfin , elle lui dévoile les mysteres les plus profonds de cette belle Science. Par ces soins éclairés , par cette heureuse culture ARCHYTAS devient le plus célèbre Méchanicien de son Siecle. Il a commencé par des imitations grossieres des Machines les plus communes ; il finit par l'invention de Métiers qui exécutent seuls les plus belles E'toffes.



C H A P I T R E LXXIX.

Du soin qu'a l'Education d'exercer agréablement les Forces de l'Esprit.

QUELLE que soit la nature du plaisir, il est certain qu'il ne se trouve point dans un exercice trop pénible des Facultés. Il faut toujours qu'il y ait une proportion entre la puissance & la résistance, entre la dépense que l'Ame fait de ses Forces & l'acquisition qui résulte de cette dépense.

Si la résistance surmonte trop la puissance ; si l'Ame dépense beaucoup pour ne rien acquérir ou pour acquérir très-peu, elle ne sentira que les efforts, & ce sentiment sera un sentiment désagréable, une pure fatigue.

Si, au contraire, la résistance est telle qu'elle cede graduellement aux efforts de la puissance, l'Ame aura du plaisir, & elle en aura d'autant plus, que ces richesses croîtront davantage dans un tems donné, & qu'elle pourra juger de ses progrès par une comparaison p'us exacte & plus suivie,

E'TUDIEZ donc la portée actuelle des Esprits, des Talens, des Facultés ; & vous entretiendrez constamment entre la puissance & la résistance cette proportion admirable qui tend les ressorts de l'Ame sans les affaiblir. Ces ressorts une fois faussés par une résistance trop opiniâtre, perdroient leur activité, qu'il seroit ensuite difficile de rétablir.

E'CARTEZ le dégoût : il est inséparable de la paresse qui éteint toutes les Facultés. Imitiez la nature : elle parvient par la voie du plaisir à une fin nécessaire. Elle a attaché la conservation de l'Individu & celle de l'Espece à des sensations très-agréables. Quand vous conduirez l'Ame à la perfection par la route du plaisir, vous la conduirez sûrement. Combien de Génies qu'une méthode contraire a fait avorter ! combien de Talens étouffés ou dégénérés dès leur naissance par une culture mal entendue ! Non ; les irruptions des Barbares n'ont pas fait à la Société des maux plus réels que ceux qu'elle éprouve chaque jour d'une semblable culture.



CHAPITRE LXXX.

Des progrès de l'Esprit ou de la gradation qu'on observe dans l'acquisition de ses Connoissances.

L'ESPRIT végete comme le Corps. Il est une gradation nécessaire dans l'acquisition de nos Connoissances & dans le développement de nos Talens , comme il en est une dans l'accroissement de nos Membres. Il n'est point en notre pouvoir de doubler , de tripler dans un instant le degré d'un Talent ; de passer sans milieu d'une vérité d'un genre à une vérité d'un autre genre ; de découvrir du premier coup tout ce que renferme un sujet.

CELA est d'une évidence parfaite. Les moyens par lesquels nous acquérons des idées & ceux par lesquels nous opérons entraînent par eux-mêmes la succession. L'œil , l'oreille , la main sont des instrumens qui n'agissent que successivement. Le cerveau ne reçoit que de la même manière leurs impressions. La lecture , la conversation , l'expérience , la méditation sont inséparables de la succession. L'Âme ne sauroit

saïfir tout d'un coup les rapports qui lient deux vérités un peu éloignées. Elle n'y parvient que par l'intervention d'idées moyennes , & toute la Théorie du Raisonnement repose sur ce principe. Les Génies les plus pénétrants , les plus profonds ne se distinguent des autres Hommes que parce qu'ils emploient un plus petit nombre de milieux. Leur vue plus étendue saïfis des rapports plus éloignés. Ils ne marchent pas , ils volent ; mais toujours leur vol est-il successif.

PARCOUREZ toutes les Sciences & tous les Arts ; suivez toutes les découvertes , toutes les inventions & vous verrez qu'il n'en est point qui n'ait son échelle, ses gradations , son mouvement. Tantôt l'échelle se trouvera composée d'un très - grand nombre d'échelons distribués irrégulièrement ; tantôt le nombre des échelons sera fort petit & leur distribution régulière ; tantôt la ligne parcourue sera une ligne droite , tantôt ce sera une courbe très - composée , très - bizarre. Les circonstances , la nature du sujet , la lenteur ou la rapidité des Esprits , la disette ou l'abondance des Génies détermineront ces variétés.

Ce seroit assurément un Ouvrage bien inté.

ressant que celui qui exposeroit sous nos yeux dans une suite de Tableaux les découvertes les plus utiles, les plus brillantes, & la véritable marche des Inventeurs. Un pareil Ouvrage seroit la meilleure Introduction à l'Histoire de l'Esprit humain. Les Mémoires que les Physiciens & les Naturalistes publient en seroient d'excellens Matériaux. L'Esprit d'observation qui s'y montre par-tout est l'Esprit universel des Sciences & des Arts. C'est cet Esprit qui va à la découverte des Faits par la route la plus sûre, & qui voit toujours naître sous ses pas des vérités nouvelles. Mais quelle est la Science où les progressions de cet Esprit soient exprimées par une suite de degrés plus nombreuse, plus étendue, plus liée que dans la Géométrie ! Nous la voyons cette Science, aujourd'hui si sublime, naître comme un Ver des fanges du Nil, tracer en rampant les bornes des Possessions, se fortifier peu à peu, prendre des ailes, s'élever au sommet des Montagnes, mesurer d'un vol hardi les Plaines célestes, percer enfin dans la Région de l'Infini.

L'ÉDUCATION dressera donc son plan d'Instruction sur la génération la plus naturelle des idées. Elle choisira dans chaque sujet celles qui seront les plus lumineuses, les plus intéressantes.

tes, les plus capitales. Elle les distribuera suivant leurs rapports les plus prochains. Elle en composera des suites qui représenteront fidèlement la marche de l'Esprit dans la recherche du vrai. Elle conservera tous les milieux nécessaires, & ne supprimera que ceux qui pourroient causer de l'ennui & du dégoût. Elle tâchera de faire du Cerveau confié à ses soins un E'difice dont toutes les pieces communiquent les unes avec les autres dans un ordre commode, naturel, élégant. Elle y ménagera des avenues faciles, agréables. Elle suivra dans les proportions, les ornemens, les ameublemens la loi sévère que lui imposera la destination de l'E'difice. Elle ne confondra point l'économie d'un Temple avec celle d'un Palais, l'ordonnance d'un Théâtre avec celle d'un Arsenal. Lorsqu'un mouvement conduit à un autre mouvement; lorsque les idées naissent les unes des autres, que les comparaisons, les images, les transitions ne servent qu'à y répandre plus de clarté, à lier plus fortement tous les chaînons de la chaîne, l'Ame retient mieux ce que l'on veut qu'elle retienne, elle exerce toutes ses Facultés avec une aisance, un agrément qui en assurent les progrès.

CHAPITRE LXXXI

Réflexions générales sur les Méthodes d'Instruction.

SI nous jugeons sur les principes que nous venons de poser du mérite des Ouvrages qui ont pour objet l'Instruction de la Jeunesse, & qui s'annoncent sous les différens Titres d'*Elémens*, d'*Introductions*, d'*Abrégés*, d'*Entretiens*, de *Catéchismes*, &c, quels seront les résultats d'un semblable examen?

CET enchaînement naturel des vérités qui contribue tant à les graver dans la Mémoire y fera-t-il bien observé? Les Forces de l'Ame y seront elles ménagées avec cet art qui les entretient & les augmente? La Curiosité, toujours si agissante, y recevra-t-elle la nourriture propre à aiguïser son appétit? L'agréable y conduira-t-il toujours à l'utile? Des fleurs, mêlées & distribuées avec goût, y cacherront-elles des épines qu'il seroit dangereux de laisser appercevoir? L'Esprit y embellira-t-il la Raison; la Raison y ennoblira-t-elle l'Esprit? Au lieu de la vivacité, de la délicatesse & du badinage léger du Dialogue, n'y éprou-

verons - nous point le froid , la pesanteur & le sérieux d'une Dissertation ? N'y verrons - nous point avec surprise l'Architecture Gothique du onzieme Siecle mise en œuvre dans des E'difices du dix-septieme ? N'y remarquerons-nous point des Colonnes énormes employées à soutenir un simple Dais , & de petits Pilastres appelés à porter le poids immense d'une Voûte ? Les distributions n'y offriront - elles point d'embarras & d'obscurité ? Les Avenues n'y seront-elles point des Labyrinthes ?

CHAPITRE LXXXII.

De la maniere d'enseigner les premiers Principes de la Religion.

J'OUVRE un Catéchisme à l'usage des Enfans , qu'on dit fait par un habile Homme : j'y vois à la tête cette Question ; qu'est - ce que DIEU ? La Réponse est aussi sensée que la Demande ; DIEU est un Esprit infini & tout parfait , éternel , tout puissant , présent par-tout. Quoi donc ! un seul de ces Attributs suffiroit pour absorber le Philosophe le plus profond , &

vous voulez en faire entrer toute la collection dans la Tête d'un Enfant ! Sans doute, que vous ne prétendez pas qu'il comprenne ces termes ? & pourquoi, je vous prie, chargez-vous si inutilement sa Mémoire ? Que diriez-vous d'un Traité de Géométrie Élémentaire qui commenceroit par les propriétés de la Parabole ou par les Suites infinies ? Si vous voulez parler de DIEU à l'Enfant, faites - LE lui connoître sous les images sensibles d'un Pere, d'un Ami, d'un Bienfaiteur absent qui lui envoie chaque jour de quoi fournir à ses besoins & à ses plaisirs.

Je continue à feuilleter ce Catéchisme ; & je trouve dès la seconde ou la troisième Section la Doctrine des Anges fideles & des Anges rebelles ; Satan Esprit malin, orgueilleux, artificieux, tentateur de nos premiers Parens, ennemi naturel de l'Homme, &c. A quoi bon cela, je le demande ; qu'à jeter dans l'Âme de l'Enfant des terreurs paniques, que les discours d'un Domestique ignorant & superstitieux ne manqueront pas de fortifier ? Je confesse ingénument que je ne connois point l'utilité de ces instructions ; & je souhaiterois ardemment que toute cette Doctrine des Démons eût été reléguée pour toujours dans la Philosophie Orientale.

LA maniere de présenter les Dogmes de la RELIGION aux Enfans n'est guere moins absurde. On diroit qu'on n'ait pour but que d'exercer leur Mémoire ou plutôt de l'accabler par cet assemblage de termes obscurs, métaphysiques & quelquefois contradictoires. Est-ce là cette Religion annoncée aux Simples & faite pour éclairer l'Entendement & toucher le Cœur? ou n'est-ce point plutôt un Extrait de Théologie Scholastique?

QUE dirons-nous encore de la Morale, déjà si sèche par elle-même, & qu'on prend soin de rendre encore plus rebutante par cette ennuyeuse cathégorie de vertus & de vices?

POUR moi, si j'avois à dire ma pensée sur l'Instruction des Enfans, sujet si important, si rebattu, mais sur lequel on ne sauroit trop rebattre, j'avouerois que tous nos Catéchismes me paroissent inutiles ou même nuisibles à cette fin. Je voudrois ne parler de DIEU & de la RELIGION à l'Enfant que lorsque sa Raison auroit atteint une certaine maturité. Il me semble que l'idée assez claire & toujours présente du Pouvoir paternel suffit pour diriger cet âge tendre, sans qu'il soit besoin d'y faire intervenir la notion psychologique d'un Esprit Infini

dont il ne sauroit concevoir l'existence. Quand je vois un Enfant joindre les mains à demi, lever vers le Ciel des yeux qui ne disent rien, réciter à la hâte d'un ton piteux & d'une voix mal articulée une Priere qu'il a apprise avec beaucoup de peine, je ne vois qu'un jeune Singe qui répète sa leçon. De telles Prières ne sauroient être d'aucune utilité pour celui qui les fait ni édifiantes pour ceux qui les écoutent ; & elles jettent même une sorte de ridicule sur ce que la Religion a de plus saint. Je voudrois donc n'entretenir d'abord l'Enfant que des choses les plus sensibles, que des Objets qui s'offriroient à lui tous les jours. Je n'oublierois point que si nous sommes Machines, c'est surtout à cet âge, & que les ressorts de cette Machine qu'il s'agit de monter sont les Sens. J'instruirois l'Enfant de ses Devoirs sans paroître l'en instruire. J'en resserrerois le nombre le plus qu'il me seroit possible, en les déduisant des relations les plus prochaines, les plus essentielles, des relations qui auroient pour objets immédiats son propre Corps, ses Parens & les Personnes avec lesquelles il auroit à vivre. Je l'intéresserois à l'observation de ces Devoirs principalement par le bien naturel qui en résulte. Je les lui ferois goûter en les lui rendant toujours utiles, & en en bannissant avec soin la gêne,

le

le dégoût & le chagrin. La table, le jeu, la promenade seroient l'Ecole où il recevrait ses instructions. Les Fables de LA FONTAINE l'amuseroient utilement. Je ferois toutes les occasions qui s'offriroient naturellement de glisser dans son Ame quelque vérité, de développer dans son Cœur quelque sentiment. J'exciterois son petit amour propre par des éloges & des récompenses dispensés à propos & par une émulation bien ménagée. Je le formerois à la réflexion en conversant souvent avec lui & en lui laissant une grande liberté de m'interrompre & de dire tout ce qu'il penseroit. Je ferois rencontrer sous ses pas, comme par hasard, une de ces merveilles de la Nature dont tous les yeux sont frappés : je lui en développérois peu-à-peu les particularités les plus curieuses & les plus à sa portée. Je lui ferois désirer de voir d'autres Objets de ce genre. Je l'acheminerois ensuite insensiblement à s'enquérir de l'Auteur de ces choses. Je lui ferois chercher, & je chercherois avec lui cet ESPRIT invisible qui semble nous dire par-tout, Me voici. J'échaufferois sa curiosité pour cet ETRE le plus intéressant de tous les Etres ; & je la satisferois en LE lui faisant connoître sur-tout par ses Attributs moraux. Je m'attacherois à lui rendre DIEU aimable, à imprimer pour LUI dans son Cœur

le même amour, & s'il étoit possible un amour plus vif, que celui qu'il ressentiroit pour ses Parens les plus chers. Je me ferois une espece de devoir de ne parler jamais de DIEU qu'avec un air de recueillement & en accompagnant la prononciation de ce NOM auguste de gestes propres à faire sur l'Esprit de l'Enfant une impression mêlée de joie & de respect. Je lui montrerois ce tendre PERE pressé sans cesse du soin de ses Créatures, leur donnant à toutes la pâture, le vêtement & le domicile. Un Gâteau d'Abeilles, la Coque d'un Ver à soie, le Nid d'un Oiseau feroient mes démonstrations. Le ramenant ensuite à lui-même, je lui ferois remarquer le nombre & l'excellence des biens par lesquels DIEU a voulu distinguer l'Homme de tous les Animaux. Je lui découvrerois enfin dans la Rédemption le trait le plus touchant de la BONTÉ DIVINE. Je lui produirois JÉSUS-CHRIST sous la relation simple & tout-à-fait intelligible d'un Envoyé, dont la Mission a pour objet principal d'annoncer le pardon au Pécheur qui se repent & de mettre en évidence la Vie & l'Immortalité. J'applanirois à ses yeux la route du Salut. Je ferois des Loix du SEIGNEUR un *joug facile & un fardeau léger*. J'accoutumerois le jeune Homme à envisager la Religion comme ce qui doit égayer toutes ses occupations, assai-

sonner tous ses plaisirs, embellit autour de lui toute la Nature. Je voudrois que cette idée riante, je serai éternellement heureux, l'accompagnât par-tout, qu'elle assistât à son coucher & à son lever ; qu'elle le suivît dans la compagnie & dans la solitude, qu'elle dissipât ou adoucît tous les chagrins qui pourroient s'élever dans son Ame. Je ferois souvent retentir à ses oreilles ce Chant d'allégresse, paix sur la Terre & bonne Volonté envers les Hommes.

CHAPITRE LXXXIII.

Du caractère.

QUAND un Talent s'est développé jusqu'à un certain point ; quand une Vertu ou un Vice ont poussé des racines assez profondes, ils deviennent, pour ainsi dire, un centre d'attraction qui exerce sa puissance sur tout ce qui l'environne. Toutes les Facultés spirituelles, & corporelles se ressentent plus ou moins de l'énergie de cette Force. Le Cerveau se modelant sur son impression, façonne en conséquence les sens nourriciers, & leur donne un arrangement relatif au ton dominant.

DE LÀ naît le Caractere, qui n'est que l'ensemble ou le résultat des dispositions habituelles.

CHACUN Talent, chaque Profession, chaque État a son Caractere que l'Observateur attentif découvre, que le Moraliste étudie, que le Législateur consulte.

LA multiplicité des Talens, des Vertus ou des Vices dans le même Sujet rend le Caractere plus compliqué, d'une décomposition plus difficile.

ON a dit que c'est un Caractere bien fade que de n'en avoir aucun. Ces termes expriment assez bien cette extrême médiocrité en tout genre, ce parfait unisson de plusieurs riens, de plusieurs qualités manquées, qui laissent un Homme dans une indétermination si complète qu'on ne fait à quelle classe il appartient ni quelle valeur lui assigner. Un tel Homme n'a proprement ni talent ni vertu ni vice. Il en est de ces Caracteres indéterminés, comme de ces Visages qui n'ont point de physionomie, parce qu'ils n'ont aucun trait qui saille.

IL faut que l'Éducation s'industrie beaucoup

pour trouver dans un Fond aussi ingrat quelque disposition qui mérite d'être cultivée par préférence. Elle ne doit cependant pas désespérer de ses soins. Souvent la Nature se plaît à cacher des Dons estimables sous des apparences qui promettent peu. Elle veut être sollicitée à se produire ; & elle ne se découvre qu'à ceux qui savent l'interroger.

CHAPITRE LXXXIV.

Du pouvoir de l'E'ducation.

C'EST un grand pouvoir que celui de l'E'ducation : l'Univers est plein de ses effets. La Génération peut mettre entre les Habitans d'un même Lieu des différences marquées ; elle peut accorder aux uns des dispositions qu'elle refuse aux autres ; mais ces dispositions que deviendroient-elles si l'E'ducation ne s'en faisoit pour les faire valoir ? C'est elle qui rend assez souvent les Membres d'une même Famille aussi différens entr'eux que le sont les Habitans de Climats éloignés. C'est elle qui fait fleurir aujourd'hui sur les bords de la Seine & sur ceux de la Tamise un Peuple de Savans , à la place

duquel on ne vit autrefois qu'une Nation de Barbares. C'est elle qui conserve à la Chine depuis près de trois mille ans sa Religion, ses Loix, ses Mœurs, ses Sciences & ses Arts. C'est elle enfin qui transportera quelque jour sur les Rives sauvages de l'Amazone les Sciences Européennes, & qui transformera l'Américain stupide en Métaphysicien profond.

D'où vient la distance énorme qui sépare l'immortel NEWTON du Pâtre grossier ? La Nature n'auroit-elle pas pétri leurs Cerveaux du même limon ; auroit-elle mis dans l'un des parties qui ne se trouveroient point dans l'autre ; ou auroit-elle arrangé dans l'un certaines parties tout autrement qu'elle ne les auroit arrangées dans l'autre ? Non ; le Cerveau du Pâtre a essentiellement les mêmes organes, la même structure, le même tissu que celui du Philosophe ; & si ce dernier a quelque avantage qui n'ait pas été donné à l'autre, cet avantage n'est pas tel qu'il eût fait de NEWTON, placé dans les Orcades, le NEWTON qu'on a vu briller à Londres. L'Éducation a opéré ce prodige dont nous cherchons la cause prochaine ; elle a élevé le Philosophe au sein de la Lumière ; elle a laissé ramper le Pâtre dans l'épaisse nuit.

CHAPITRE LXXXV.

Continuation du même sujet.

LE pouvoir de l'E'ducation ne se borne point à cette Vie : il perce au - delà du tombeau , & porte ses heureuses influences jusques dans l'E'ternité.

APRÈS s'être développé par degrés insensibles , l'Homme atteint l'âge de maturité. Dans cet âge il déploie toutes ses Forces , il exerce toute son Activité , il goûte la plénitude de l'existence. Mais ce Solstice de la Vie humaine dure peu. Bientôt l'Homme déchoit ; ses Forces s'affoiblissent ; son Activité diminue ; & cet affoiblissement graduel le conduit insensiblement à la vieillesse , qui est suivie de la mort.

L'HOMME , cet Être excellent , dans lequel nous découvrons tant de traits d'une origine céleste , ne vivroit - il donc que la vie de l'E'phémère ? Tant de vertus , tant de lumières , tant de capacités à acquérir n'auroient - elles pour fin que d'embellir un instant le tableau

changeant de l'Humanité , en rendant à la Société des services nécessaires ?

LA Raison peut élever ces doutes , parce qu'elle peut craindre d'être privée pour toujours d'un Bonheur qu'elle désireroit qui ne finit point , & qu'ignorant le Plan de l'Univers , elle ignore si ce desir s'accorde avec ce Plan. Mais lorsqu'elle réfléchit profondément sur la simplicité de l'Âme & sur les PERFECTIONS DIVINES , elle y découvre des motifs suffisans pour se persuader que l'Âme continuera d'exister après la destruction du Corps grossier qu'elle anime aujourd'hui. S'il reste là - dessus quelques inquiétudes à la Raison , c'est sur le besoin que l'Âme a d'un Corps pour exercer ses Facultés. La RÉVÉLATION vient dissiper ces inquiétudes en enseignant aux Hommes le Dogme important de la RÉSURRECTION , Dogme si consolant , & en même tems si conforme aux notions les plus saines de la Philosophie. La SOUVERAINE SAGESSE a donc de grandes vues sur l'Homme. ELLE a placé au - dedans de lui le Germe d'une Immortalité glorieuse. ELLE a semé sur la Terre le Grain qui renferme ce Germe précieux ; ELLE a voulu qu'il y prit ses premiers accroissemens , qu'il y portât ses premiers fruits ; & ELLE s'est proposée de le transplanter un jour dans un

Terrein plus fertile, où il recevra la culture propre à donner à ses productions toute la perfection qu'elles sont capables d'acquies.

L'ÉDUCATION commence ici bas ce grand ouvrage. Elle prépare le Cœur & l'Entendement pour cet État futur : elle les rend propres à habiter le Séjour de la Vertu & de la Lumière.

MAIS, qu'est-ce que ce Germe qui doit se développer un jour avec tant d'éclat ? Un voile épais le dérobe à nos foibles yeux & ne laisse à notre curiosité avide que la ressource des conjectures. Ce Germe seroit-il un Corps organique de matière éthérée ou d'une matière analogue à celle de la Lumière ? Seroit-il le véritable Siege de l'Âme ? Le Corps calleux n'en seroit-il que l'enveloppe grossière ? Les esprits animaux, destinés à transmettre à ce Corps éthéré les ébranlemens des Objets, y produiroient-ils des impressions durables, source de la *Personnalité* ? Les esprits animaux eux-mêmes seroient-ils d'une nature analogue à celle de la Lumière ou de la Matière électrique ? L'action des Viscères n'auroit-elle pour but que de séparer ce Feu élémentaire des alimens dans lesquels on sait qu'il est renfermé ? Les nerfs ne seroient-ils que les cordons destinés à la transmission de

cette Matière dont la rapidité est si merveilleuse ? Le Corps éthéré contiendrait-il en petit tous les Organes du Corps glorieux que la Foi espère & que S. PAUL nomme Corps *spirituel*, par opposition au Corps *animal* ? La Résurrection ne feroit-elle que le développement prodigieusement accéléré de tous ces Organes ? Une Lumière céleste, infiniment plus active que la liqueur qui opère le développement du Germe grossier, opéreroit-elle le développement du Germe immortel ?

TOUT n'est que changement & que développement. Contenus originellement en petit dans des Germes les Corps organisés ne font que se développer, & l'instant où ce développement commence est ce que nous nommons improprement *Génération*. La Nature prépare de loin ses Productions ; elle les fait passer successivement par différentes formes pour les élever enfin au dernier terme de leur perfection. Quelle distance entre la Plante renfermée encore dans la Graine & cette même Plante parvenue à son parfait accroissement ! Quelle différence entre la Chenille & le Papillon qui en doit naître, entre ce Ver hérissé de poils qui rampe pesamment sur la terre & qui ne se nourrit que d'alimens grossiers, & cet Animal paré des plus

riches couleurs , qui fend l'air d'un vol léger & qui ne vit que de rosée ! Cependant , la Chenille est un véritable Papillon sous une forme empruntée. La main savante & délicate d'un SWAMMERDAM ou d'un RÉAUMUR fait faire tomber ce Masque & produire à nos yeux surpris les parties propres au Papillon.

L'HOMME ne paroît point non plus ici bas sous sa véritable forme : ce n'est point lui-que nous voyons ; ce n'est que cette Enveloppe terrestre qu'il doit rejeter. La mort , si redoutable au Vulgaire , n'est pour une Ame philosophique que la mue qui doit précéder une heureuse transformation.

F I N.



P R I N C I P E S
PHILOSOPHIQUES

S U R L A
C A U S E P R E M I E R E
E T S U R S O N E F F E T .

Et vidit DEVS cuncta quæ fecerat , & erant valdè bona.

Genes. I, v, 31.

ВВЕДЕНИЕ

ОБЩАЯ ЧАСТЬ

ГЛАВА I

ОБЩАЯ ЧАСТЬ

ОБЩАЯ ЧАСТЬ

ОБЩАЯ ЧАСТЬ

ОБЩАЯ ЧАСТЬ

ОБЩАЯ ЧАСТЬ

ОБЩАЯ ЧАСТЬ

DISCOURS

PRELIMINAIRE

Sur l'utilité de la Métaphysique & sur son accord avec les Vérités essentielles de la RELIGION.

TOUS les Etres ont leurs rapports. Les conséquences de ces rapports sont des Loix. La Métaphysique considère ces rapports : elle en observe l'enchaînement & les effets. L'Homme, le plus parfait des Etres terrestres, est aussi celui dont les rapports sont les plus étendus, les plus féconds, les plus variés. L'Homme tient à toute la Nature, & la Nature tient à l'ETRE des ETRES.

L'UTILITE de la Métaphysique est donc proportionnée à la grandeur des Objets dont elle s'occupe. Elle part modestement du fait : elle recherche ce qui est, & en généralisant les idées, elle s'élève par degrés à la PREMIERE RAISON des Choses.

LA Métaphysique voit la RELIGION comme une maîtresse Roue dans une Machine. Les effets de cette Roue sont déterminés par ses rapports

240 DISCOURS PRELIMINAIRE.

aux Pièces dans lesquelles elle s'engrene. La RELIGION parle d'une Alliance, d'un MÉDIATEUR, de récompenses & de peines à venir. Ces termes puisés dans le langage des Hommes & pour des Hommes expriment figurément l'Ordre établi. Les rapports de l'état actuel de l'Humanité à un état futur sont des rapports certains. Ceux de la vertu au bonheur, du vice au malheur ne sont pas moins certains, & ils se manifestent déjà ici bas.

AINSI, soit que l'on admette une nécessité proprement dite dans les actions morales; soit que l'on nie cette nécessité, rien ne change : la Religion est toujours le Trésor de la Grace. La vertu & le vice demeurent ce qu'ils sont : leurs conséquences sont infaillibles ; elles dérivent de la Nature des Choses.

DIEU voit l'Homme de bien & le Méchant comme IL voit le Froment & l'Ivoire. Ce sont différens degrés de l'Echelle terrestre. DIEU a voulu l'existence de ces degrés parce qu'ils entrent dans la composition de ce Monde ; IL a voulu l'existence de ce Monde, parce qu'il entroit dans la composition de l'Univers ; IL a voulu l'Univers, parce que l'Univers étoit Bon, DIEU ne récompense donc point ; IL ne punit point ;

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. 241.

à parler métaphysiquement : mais IL a établi un Ordre en conséquence duquel la vertu est source du bien , le vice source du mal.

CE seroit donc en vain que le Vicietix voudroit s'autoriser d'un Enchaînement nécessaire : il n'en sera pas moins vrai qu'il éprouvera un mal proportionné au degré de son imperfection. Mais le Vicieux peut cesser de l'être : il cessera de l'être dès qu'il le voudra : il le voudra dès qu'il aura été placé dans des circonstances propres à lui faire distinguer sûrement le meilleur réel du meilleur apparent.

TELLE est l'idée que la Raison se forme de la fin principale des peines : elles sont le moyen qui ramenera à l'Ordre tous les Etres qui auront eu le malheur de s'en écarter. L'Ame est une Force dirigée essentiellement vers le bien : un degré de perfection acquis conduit à un autre degré.

DANS ce Système la difficulté se réduit donc à demander ; pourquoi DIEU a créé un Monde dans lequel le mal devient pour un certain nombre d'Etres le véhicule du bien ? La solution de cette question est dans l'ESSENCE de l'ENTEN-

242 DISCOURS PRE' LIMINAIRE.

DEMENT DIVIN. *La Métaphysique n'entreprend point de sonder ces profondeurs : elle se borne à découvrir que l'Univers est la Production de l'ETRE SUFFISANT A SOI, & dont les PERFECTIONS n'ont point d'autres bornes que sa NATURE.*

EN approfondissant la Méchanique de notre Etre, la Métaphysique apperçoit dans l'Amour-propre le Principe de toutes nos Actions ; & ce Principe n'est pas plus opposé à la RELIGION que celui de la nécessité. L'Amour - propre est l'Amour du bonheur ; & qui pourroit douter que l'Amour du bonheur ne soit le ressort qui meut les Hommes ? La RELIGION en leur annonçant des récompenses & des peines, fait-elle autre chose que tendre davantage ce ressort ? L'Amour - propre est dans une belle Ame la source de la Bienveillance universelle, parce que le sentiment de la perfection est inséparable de celui du bonheur. L'Entendement peut s'obscurcir & se méprendre dans le discernement des biens & des maux. Mais l'Amour - propre ne perd point de son activité : l'Homme ne cesse point de sentir & de vouloir son bonheur.

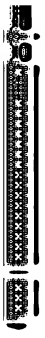
ÉCLAIREZ donc l'Homme sur le bonheur ; en

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. 243

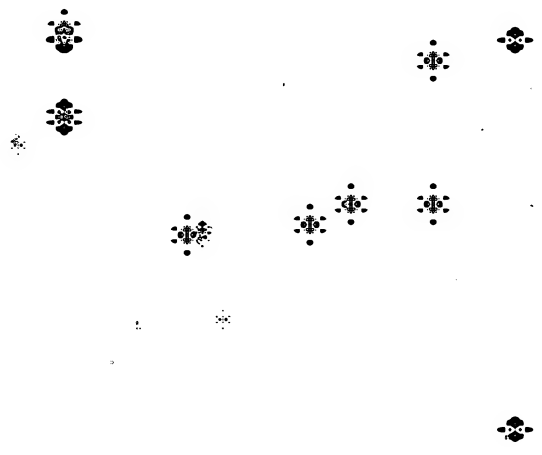
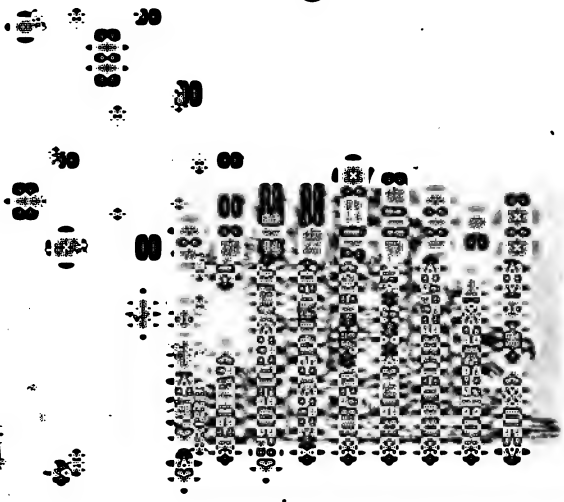
seigneur-lui qu'il le trouvera dans celui de ses semblables & dans l'observation des rapports qu'il soutient avec eux ; laissez à l'expérience à la connaissance de la vérité de ces principes , & vous en ferez un Agent moral.

JE l'ai dit dans ma Préface ; je le répète ici : la RELIGION considérée sous son vrai point de vue , peut s'allier aux idées les plus philosophiques : mais ceux qui manient la RELIGION n'ont pas toujours assez de Philosophie dans l'Esprit. Ils s'imaginent que tout est perdu lorsqu'on donne à un mot un sens différent de celui qu'ils adoptent. Ils jugent d'un principe par ses conséquences ; & au lieu de s'assurer de la vérité du principe ; ils examinent ce qui en résulteroit s'il étoit admis. C'est ainsi que sans y penser ils asservissent la raison à l'opinion , la RELIGION au préjugé , & qu'ils fournissent à l'incrédule les armes les plus dangereuses.

VOUS donc qui vous intéressez sincèrement aux progrès de la RELIGION , qui est la Vérité , ne vous scandalisez point lorsqu'un Philosophe ose vous dire que l'Homme est une Machine physico-morale construite pour exécuter une certaine suite



NAIRE
elles par
quel en
e mettre
les opé





PRINCIPES

PHILOSOPHIQUES.

INTRODUCTION.

J'AI donné dans les Considérations précédentes des principes sur l'Economie de notre Etre : je reprends ici quelques-uns de ces principes : je les lie à d'autres principes plus généraux ou relatifs. Je tâche d'en composer une suite où ils soient exposés avec netteté & précision. Je vais à ce qui me paroît le plus certain, & je ne me détermine point par les conséquences. Ce qui est, est. Les détails n'entrent point dans mon plan : je veux saisir les grosses Branches & non les Rameaux.

PHILOSOPHES qui êtes au-dessus du préjugé & qui recherchez le fond des Choses ! c'est à vous que j'adresse ces principes : jugez ; & dites-moi si je suis dans l'erreur.

PEUPLE des Philosophes ! Théologiens pas-

PREMIERE PARTIE.

DE LA CAUSE PREMIERE.

CHAPITRE I

Le Monde successif, preuve d'une CAUSE NÉCESSAIRE.

LE Monde est successif : son état actuel est l'effet immédiat de son état antécédent. Une Génération succède à une autre Génération, une forme à une autre forme, un mouvement à un autre mouvement.

LA suite de ces états divers n'est pas infinie. Chaque état a nécessairement sa Cause hors de soi : la somme de toutes ces Causes individuelles a donc nécessairement SA CAUSE hors de soi.

CETTE CAUSE extérieure à la Chaîne im-

menſe qui forme l'Univers ; cette CAUSE qui a en ſOI la raiſon de ſON Exiſtence ; cette CAUSE ſans LAQUELLE rien n'exiſteroit eſt la CAUSE NE'CESSAIRE.

C H A P I T R E II.

Des ATTRIBUTS de la CAUSE NE'CESSAIRE.

QUELS ſont les ATTRIBUTS de cette CAUSE ? ELLE a agi ; obſervons ſES Effets ; ils nous manifefteront ſES ATTRIBUTS.

L'UNIVERS exiſte ; la CAUSE qui l'a produit eſt donc PUISSANTE. L'Univers eſt un Syſtème de rapports : la CAUSE qui l'a produit eſt donc INTELLIGENTE. L'Univers renferme des Etres heureux : la CAUSE qui l'a produit eſt donc BIENFAISANTE.



CHAPITRE III.

De l'illimitation des ATTRIBUTS DIVINS.

MAIS, CES ATTRIBUTS ADORABLES résident dans l'ÊTRE EXISTANT par SOI ; ils n'ont donc aucune raison *extérieure* de limitation. Ils sont nécessairement ce qu'ils sont. Ils ne le sont pas dans un certain degré : ILS le sont *absolument*.

L'ÊTRE NÉCESSAIRE a donc toute la PUISSANCE, toute la SAGESSE, toute la BONTÉ possibles. IL est l'ÊTRE ABSOLUMENT PARFAIT.



SECONDE PARTIE.

L'UNIVERS UN ET BIEN.

CHAPITRE I.

De la Bonté de l'Univers.

L'EFFET répond à sa Cause. L'Univers est l'Effet de la CAUSE NECESSAIREMENT PARFAITE: il a donc toute la perfection qu'il pouvoit recevoir. Il est bien.

CHAPITRE II.

De l'Unité de l'Univers.

L'UNIVERS est un; parce qu'il est tout ce qui pouvoit être La CAUSE PREMIERE a produit le plus grand effet possible. DIEU a voulu & a

voulu en DIEU. SA VOLONTÉ efficace a rendu actuel tout ce qui étoit possible. DIEU continue à vouloir ce qu'IL a voulu, parce qu'IL est essentiellement ce qu'IL a été & ce qu'IL fera.

C H A P I T R E I I I.

Continuation du même sujet.

L'UNIVERS est un encore dans les rapports des Parties au Tout & des moyens à la fin. Cette fin est le bonheur des Etres sentans & intelligens. Les moyens sont les rapports de ces Etres entr'eux & aux Objets environnans.

C H A P I T R E I V.

Motif de la Création.

DIEU a créé parce qu'IL étoit DIEU. Ses PERFECTIONS vouloient des Etres qui goûtaient l'existence. DIEU a créé ces Etres. En les créant, IL a satisfait à SOI. IL les aime, parce qu'IL s'aime LUI-MÊME de l'Amour le plus parfait.

C H A P I T R E V.

De la PROVIDENCE.

LA VOLONTE' qui a créé & qui conserve est la PROVIDENCE.

DIEU est présent à toutes les Parties de l'Univers : IL l'a fait. IL connoît les Loix des Etres matériels & des Etres intelligens : IL a ordonné ces Loix ; IL a formé ces Etres. IL ne prévoit pas ; IL voit. L'avenir est pour LUI comme le présent, un Monde qui se développera comme ce Monde développé. IL découvre les Effets dans leurs Causes. Que dis-je ! il n'y a qu'une Cause, qu'un Effet ; DIEU, l'Univers.

C H A P I T R E VI.

Un seul Univers étoit possible.

L'ENTENDEMENT DIVIN n'a point vu différens Univers aspirer à l'existence. La SAGESSE

n'a point choisi entre ces Univers le meilleur. Un seul Univers étoit possible : c'étoit celui dont DIEU a dit *qu'il étoit bon*. Il étoit bon, parce qu'il répondoit aux PERFECTIONS de la CAUSE. Il étoit le Plan de la SAGESSE, l'Objet de la PUISSANCE qui n'a point d'autres bornes que la Nature des Choses.

CHAPITRE VII.

De l'Origine du Mal.

LE Mal entroit-il donc comme Mal dans le Plan de l'Univers ? Il étoit l'Effet nécessaire des limites naturelles de la Création. L'Univers est aussi bon qu'il pouvoit l'être. Il n'est pas aussi bon que sa CAUSE : il n'est pas l'ÊTRE EXISTANT PAR SOI.

Les déterminations de chaque Être ont leurs avantages & leurs inconvéniens. Un bien exclut un autre bien ; une propriété s'oppose à une autre propriété ; un arrangement répugne à un autre arrangement, une Force à une autre Force, un degré à un autre degré. Le DIVIN GEOMETRE a vu le *maximum* & le *minimum* de

tout cela, & l'Univers est la solution d'un
Problème digne de SA PROFONDE SAGESSE.

CHAPITRE VIII.

Etat de la question.

POURQUOI DIEU ne détruit-il pas le Mal
à sa naissance, la grêle dans la nuée?

DIEU agit par les Causes secondes. Il a voulu
que ces Causes produisissent leurs Effets, &
que ces Effets devinssent Causes à leur tour.
Voilà le fait. Tel est le fondement le plus so-
lide de nos jugemens sur l'E'tat des Choses &
la suite des E'vénemens.

LA question se réduit donc à celle-ci : pour-
quoi DIEU préfère-t-il d'agir par les Causes
secondes à agir immédiatement?



CHAPITRE IX.

Réponse à la question.

CETTE question est irrésoluble : elle tient à des Connoissances qui ne sont peut-être données à aucune Créature ; parce que ces Connoissances touchent à la NATURE intime de l'ÊTRE DES ÊTRES.

RENFERMONS - NOUS donc sagement dans cette proposition : DIEU agit par les Causes secondes : cela étoit conforme à SA SAGESSE ; cela étoit bon.



CHAPITRE X.

Des Miracles.

LORSQUE le cours de la Nature paroît tout à coup changé ou interrompu , on nomme cela un *Miracle*, & on croit qu'il est l'Effet de l'Action immédiate de DIEU. Ce jugement peut être faux & le Miracle ressortir encore des Causes secondes ou d'un arrangement préétabli. La grandeur du Bien qui devoit en résulter exigeoit cet arrangement ou cette exception aux Loix ordinaires Mais. s'il est des Miracles qui dépendent de l'Action immédiate de DIEU, cette Action entroît dans le Plan comme moyen nécessaire de bonheur. Dans l'un & l'autre cas l'effet est le même pour la Foi,



TROISIEME

TROISIÈME PARTIE.

DES LOIX.

CHAPITRE I.

Notion générale des Loix.

LES Loix sont les résultats des rapports qui sont entre les Êtres.

CHACQUE Être a son Essence qui le distingue de tout autre ; & cette Essence est le fondement de ses rapports.

LES Loix se différencient donc comme les Êtres. Chaque Être a ses Loix.



CHAPITRE II.

De l'invariabilité des Loix.

L'ESSENCE des Êtres est invariable : ils sont ce qu'ils sont.

LES Loix des Êtres , fondées sur leur Essence , sont donc invariables. Le Fer se porte vers l'Aimant , le Tigre se jette sur le Daim , le Voluptueux poursuit le plaisir , le Séraphin brûle pour DIEU , de l'amour le plus ardent , en vertu des Loix établies. Ces Loix très - différentes entre elles sont également constantes. Les Forces physiques & les Forces intellectuelles sont également déterminées à produire leurs Effets. Ces Effets sont nécessaires : ils découlent de rapports immuables. Chaque Être décrit sa courbe : celle de l'Araignée , beaucoup moins composée que celle du Singe , l'est beaucoup plus que celle du Polype. Toutes ces courbes ne sont que des portions infiniment petites de la Courbe prodigieusement variée qui compose l'Univers. L'INTELLIGENCE SUPREME connoît SEULE l'équation de cette Courbe.

 QUATRIEME PARTIE.

DES

 LOIX DE L'HOMME

CHAPITRE I.

L'Homme, Etre mixte.

L'HOMME est un Etre mixte. Il tient par son Corps aux Substances matérielles ; par son Âme aux Substances spirituelles.

L'HOMME sent qu'il existe, & la simplicité de ce sentiment tout-à-fait inexplicable par les propriétés de la Matière, nous conduit à penser qu'il est une modification d'une Substance qui n'est point Matière.



C H A P I T R E I I

L'Homme , Etre corporel.

EN vertu des rapports que l'Homme soutient avec la Matière , il est soumis aux Loix du Mouvement & à l'activité des Forces physiques.

IL se nourrit ; Il change en sa propre Substance des particules étrangères : il croît par l'infusception de ces particules : il engendre des Êtres semblables à lui.

L'Action réciproque & continuée des Solides & des Fluides & l'impression variée des Elémens conservent , altèrent ou détruisent cette admirable Machine dans le rapport de sa Constitution à l'activité des Causes qui agissent sur elle.



CHAPITRE III.

L'Homme, Etre spirituel.

COMME Etre spirituel l'Homme sent, aperçoit, juge, veut, agit.

Ces différentes opérations sont l'effet de Facultés qui ont l'Ame pour Sujet. Elles sont des manieres d'être de ce Sujet.

CHAPITRE IV.

De l'Union de l'Ame & du Corps.

CEs modifications ont une Cause extérieure & prochaine: cette Cause est la Machine organisée à laquelle l'Ame est unie par des nœuds qui ne sont vraisemblablement connus que de la SAGESSE QUI les a formés.

LA Loi fondamentale de cette union est qu'à l'occasion des mouvemens qui s'excitent dans le Corps l'Ame est modifiée, & qu'à l'occasion des modifications de l'Ame le Corps est mû.

CHAPITRE V.

Des déterminations & de la gradation du Sentiment,

IL n'est point de modification de l'Ame qui lui soit indifférente. Toutes sont accompagnées de sentimens agréables ou désagréables. Les modifications de la Faculté de sentir sont déterminées comme celles de toute autre Faculté.

Il est une gradation dans les sentimens comme il en est une dans toutes les Productions de la Nature. L'Instrument qui mesurerait les sentimens auroit, comme celui qui mesure la chaleur, un point d'où l'on commenceroit à compter : au-dessus de ce point seroient les degrés du plaisir, au-dessous ceux de la douleur,



CHAPITRE VI.

De l'Amour-propre.

L'AME se plaît aux modifications agréables ; elle se déplaît aux modifications déagréables. Elle est un Etre sentant : elle veut le Bonheur ; elle s'aime elle-même,

CET Amour est le Principe fécond des actions de l'Homme , la Loi suprême des volontés.

CHAPITRE VII.

L'utile, source de plaisir & des déterminations de l'Amour-propre.

L'AME apperçoit les rapports des Choses à son Bonheur ; & cette perception produit un sentiment agréable.

L'UTILE est source de plaisir. Tout ce qui est source de plaisir modifie la faculté de sentir en ra-

compensée du caractère de l'Âme & du nombre, de l'espece ou de l'intensité des plaisirs.

CH A P I T R E V I I I .

Des premiers Principes du Beau.

L'ÂME se plaît dans l'exercice facile de ses Facultés : elle est un Être actif ; mais son Activité est bornée.

L'ÂME aime donc à saisir des rapports ; mais elle n'aime pas des rapports trop compliqués. Le Beau lui plait, parce qu'il est un & varié : il offre des rapports faciles à saisir. Le Beau paroîtra donc à l'Âme d'autant plus beau qu'il offrira un plus grand nombre de rapports & de rapports faciles à saisir, ou qu'il réveillera en elle un plus grand nombre de sentimens agréables ou des sentimens plus vifs. Les rapports des moyens à la fin sont une source de beauté. L'importance de la fin & la simplicité des moyens sont une plus grande beauté encore. L'Homme est beau : un Monde est plus beau : l'Univers est souverainement beau : il est le Système général du Bonheur.

CHAPITRE IX.

*Du Caractere de l'Ame, & des sources de ses
variétés.*

L'AME juge des rapports comme elle a été appelée à en juger. La place qu'elle occupe dans le Système détermine sa maniere de penser : sa maniere de penser détermine ses volitions : ses volitions déterminent ses actions. L'Eskimaut raisonnera-t-il comme le François ? ALEXANDRE pouvoit-il penser comme DIOGENE, Mais il falloit des Eskimaux & des François, un ALEXANDRE & un DIOGENE.

Le Caractere de l'Ame est ce qui la distingue. Les idées & les volontés le fixent. Il exprime la valeur de l'Ame.

DANS un Monde successif & varié il ne naît pas deux Êtres précisément semblables. La Loi des développemens s'y opposeroit. Elle ne permet pas qu'un Corps organisé demeure le même un instant. Les effets d'une Cause toujours changeante sont nécessairement variés. Là com-

binaison des Causes morales avec les Causes physiques augmente encore la variété.

CHAPITRE X.

De la Perfection morale.

LE Bonheur se diversifie donc comme les Esprits. L'échelle du Bonheur est celle des Êtres sentans & intelligens. Elle est celle de la Perfection.

A la tête de cette échelle est la Perfection morale. Elle consiste dans le nombre, la généralité & la vérité des notions & dans l'observation de l'Ordre ou des rapports.

CHAPITRE XI.

De l'origine du plaisir attaché à la Perfection.

L'ÂME se complait d'autant plus dans la Perfection morale qu'elle saisit plus fortement les rapports qui en sont les fondemens.

Ces rapports sont ceux que l'Homme soutient par sa nature avec les Êtres qui l'environnent.

CHAPITRE XII.

De la Loi Naturelle & des Maximes morales.

LA Loi Naturelle est le résultat de ces rapports. Les Maximes de la *Morale* en sont l'expression.

L'ÂME juge de la beauté de ces Maximes par leur utilité. Elle les approuve comme des moyens de Bonheur. Elle acquiert d'autant plus de facilité à les pratiquer qu'elle les pratique plus souvent. L'habitude à s'y conformer la rend vertueuse. La Vertu est cette habitude : elle est un Tempérament de l'Âme.

CHAPITRE XIII.

Du Tempérament vertueux.

L'ÂME qui a ce Tempérament fait le bien sans y réfléchir : elle ne sauroit faire autrement :

la nature est de faire le bien : elle est un Automate bienfaisant. Elle ne se détermine pas par la vue distincte des motifs ou des rapports : elle agit par sentiment ; & ce sentiment est le produit des perceptions distinctes qui l'ont souvent affectée. Il est , à proprement parler , une multitude de perceptions confuses qui viennent frapper l'Ame subitement & à la fois , & qu'elle ne démêle point. La Réflexion analyse le sentiment : elle en découvre l'origine & la formation : elle est le prisme qui décompose ce faisceau d'idées.

C H A P I T R E X I V.

L'Amour propre, Principe des Devoirs.

LES Devoirs naissent de l'Amour propre comme de leur Tronc : ils en font les Branches & les Rameaux , ou plutôt c'est l'Ame elle même répandue dans le Tronc & jusques dans les moindres Rameaux. Et comme il y a plus de vie là où il y a plus de vaisseaux , le sentiment est aussi plus vif dans le Tronc que dans les Branches ; dans les Branches que dans les Rameaux. Les Devoirs dont l'obser-

vation emporte une plus grande utilité sont ceux qui excitent le plus l'Amour propre. Les principes qui supposent une plus grande perfection dans l'Intelligence qui les fait & qui les pratique sont ceux qui agissent sur l'Ame le plus fortement. Le plaisir qui naît de la Perfection est proportionné au degré de la Perfection.

CHAPITRE XV.

Des Devoirs envers DIEU.

AINSI, la contemplation des ATTRIBUTS DIVINS émeut puissamment l'Ame qui s'en occupe. Les Devoirs qui découlent de cette contemplation lui paroissent les plus importants. L'Ame ne demeure pas froide à la vue des Biens particuliers ; la vue du SOUVERAIN BIEN ne l'embraseroit-elle point ? L'Ame se complait dans le sentiment de son excellence : ce sentiment n'est jamais plus vif que lorsqu'elle s'élève le plus : elle ne s'élève jamais plus que lorsqu'elle remonte de l'Univers à son AUTEUR. On li

L'Amour propre vers la véritable fin, & cette fin est un Bonheur permanent.

CHAPITRE XIX.

De la Foi.

LA Raison juge du Moyen & de la Fin
Evangéliques. L'assentiment qu'elle leur donne
constitue la Foi.

LA Foi est donc raisonnable. C'est la Raison
elle-même opérant sur les VÉRITÉS SALUTAI-
RES, & la Raison est le bon usage de nos Fa-
cultés.

Le mérite de la Foi ne consiste donc pas à
croire, mais à rechercher ce qu'il faut croire.
Il ne dépend pas de nous de voir rouge ce
qui est bleu, mais il dépend de nous de distin-
guer le rouge du bleu.

CHAPITRE XX.

De la Vérité & du But de la RE'VE'LATION.

LA certitude de la RE'VE'LATION est fondée en dernier ressort sur ce qu'une multitude d'Hommes qui avoient des Yeux & des Oreilles, du bon Sens & un Cœur droit n'a pu ni tromper ni être trompée en matiere de Faits renfermés dans la sphere des notions communes.

L'UTILITE' de la RE'VE'LATION n'est point une preuve de la Vérité : mais la Vérité prouveroit son Utilité, si la Raïson avoit besoin de preuves en ce genre.

LES Martyrs prouvent simplement qu'il est des Ames capables de souffrir la mort en faveur d'une Opinion ; mais ils ne prouvent point la vérité de cette Opinion. Quelle Opinion n'a pas eu ses Martyrs ? Quelle foule de prodiges n'offrent point en ce genre les bords du Gange ou du St. Laurent ?

LE CHRISTIANISME existe : un HOMME qui se nommoit CHRIST le fonda, & cet HOMME résuscitoit les Morts.

Tome XVII.

S

LE But de la Mission de cet ENVOYE' CELESTE est d'élever une Partie du Genre humain au plus haut degré de la Perfection ou du Bonheur. C'est ce que l'E'CRITURE nomme en sa langue le *Salus*. Mais DIEU ne veut pas que tous les Hommes parviennent à ce degré, comme IL ne veut pas que tous les Hommes soient Philosophes & que tous les Animaux soient Singes.

NE dites donc pas , la RE'VE'LATION est *nécessaire* : le Fait vous démentiroit , & le Fait est l'expression de la VOLONTE' DIVINE. ELLE laisse le Chinois sacrifier à *Fohé*, le Canadien à *Michapous*. Le Chinois & le Canadien sont heureux : ils le sont moins que le Chrétien ; mais le Chrétien l'est moins que l'ANGE , celui-ci moins que le CHE'RUBIN. DIEU ne devoit-IL donc créer que des CHÉRUBINS ! Mais il est encore des degrés entre les CHÉRUBINS : un CHÉRUBIN n'est pas tout autre CHÉRUBIN. Chacune de ces Intelligences a ses déterminations , sa maniere d'être.

APPRENEZ donc que la Nature des Choses vouloit des Gradations , & que DIEU veut la Nature des Choses.

CINQUIEME PARTIE.

DES

LOIX DES ANIMAUX.

CHAPITRE I.

Les Animaux, Etres mixtes.

SI des Effets semblables supposent les mêmes Causes, les Animaux sont des Etres mixtes. Ils tiennent, comme l'Homme, aux Substances corporelles & aux Substances spirituelles.

COMME l'Homme, ils se nourrissent, ils croissent, ils multiplient.

COMME l'Homme, ils sentent, ils apperçoivent, ils veulent, ils agissent.

CHAPITRE II.

Différence essentielle entre l'Homme & les Animaux.

MAIS, les Animaux ne jugent pas proprement ; ils ne *généralisent* point leurs idées : ils n'ont que des notions particulières , parce qu'ils ne sont point doués de la *Parole* ; & c'est là ce qui paroît les distinguer essentiellement de l'Homme.

CHAPITRE III.

De l'Union des deux Substances dans les Animaux.

DANS l'Animal, comme dans l'Homme, l'Union de l'Âme & du Corps suit la même Loi fondamentale : le Corps mù par les Objets modifie l'Âme ; l'Âme modifiée meut le Corps.

CHAPITRE IV.

Des modifications de l'Ame de la Brute, de leurs Causes & de leurs effets.

LEs modifications de l'Ame de la Brute lui sont agréables ou désagréables. Elle est un Etre sentant.

Tout ce qui est cause de modifications agréables détermine l'Activité de l'Animal en raison composée de sa Nature & de l'efficacité des Causes qui agissent sur lui. L'Animal veut nécessairement son Bien-être : il s'aime comme tous les Etres sentans.

CHAPITRE V.

Des Sentimens dans la Brute & de leur rapport.

L'ANIMAL est affecté par les rapports des Choses à son Bien-être, & cette impression produit un Sentiment agréable.

LES SENTIMENS SE RÉVEILLENT LES UNS LES AUTRES DANS L'ÂME DE LA BRUTE. LA LOI DE LEUR RAPPEL EST FONDÉE SUR LEUR ANALOGIE & LEUR INTENSITÉ.

CHAPITRE VI

De l'Instinct.

LA Faculté en vertu de laquelle l'Animal fait ce qui convient à sa nature est ce qu'on nomme son *Instinct*; & cet Instinct paroît n'être que le sentiment qui naît des rapports établis.

LA portée de l'Instinct se mesure par le nombre & la qualité des rapports que l'Animal soutient avec les Êtres environnans. Les Sens sont la principale Source de ces rapports.

L'ÉDUCATION perfectionne l'Instinct comme elle perfectionne la Raison. En plaçant l'Animal dans des circonstances où il n'eût point été placé par la Nature, elle allonge la chaîne de ses sensations, elle multiplie ses rapports, elle lui imprime de nouveaux mouvemens. Elle l'a atteint son but lorsqu'elle a rendu tout cela

aussi propre à l'Animal que son caractère original.

CHAPITRE VII

Du Principe des actions des Brutes.

UNE Loi secrète préside à la conservation de l'Animal, à celle de son Espece, à celle de ses Petits, à celle de la Société dont il est Membre. Cette Loi différeroit-elle de celle qui porte tout Etre sentant à vouloir son Bien-être ? Est-il un Mobile plus puissant, un Principe d'action plus sûr ?

L'ACTUALITE des sensations & le degré de leur intensité décident des mouvemens de l'Animal. Il se plaît dans l'exercice de ses Organes & dans un certain exercice. Ce plaisir est ordinairement fondé sur un besoin : ce besoin l'est sur la Machine. De là résultent des opérations que le Peuple admire & que le Philosophe observe.

TOUT paroît avoir été arrangé de façon que les Petits sont causes de modifications agréables

pour les Mères appellées à les nourrir & à les élever, & que les plaisirs ou les besoins d'un Individu d'une Société sont ceux de cette Société.

CHAPITRE VIII.

Réflexions. Exemples.

LES actions des Animaux présentent un texte assez obscur : on veut commenter ce texte ; & parce qu'on est Homme & qu'on raisonne , on fait raisonner les Animaux ; on leur prête de l'industrie , de l'intelligence , & ce qui est moins philosophique encore , des vues & de la prévoyance. Si cependant l'on cherchoit à se faire des principes sur cette matière , l'on rameneroit tout aux sensations & à une mécanique qui ne seroit pas moins admirable que l'Intelligence qu'on voudroit lui substituer. Je dis admirable , parce qu'on aime beaucoup à admirer ; & on aime beaucoup à admirer , parce qu'on est fort ignorant. Des Intelligences élevées admirent peu , il en est peut-être de si élevées qu'elles n'admirent que la CAUSE PREMIERE.

Vous célébrez l'industrie du Ver à soie dans la construction de sa Coque; vous célébrez une chimere. Le Ver à soie construit une Coque, parce que le besoin de filer le presse. Il donne à cette Coque une figure ellyptique, parce que forcé de plier son Corps tantôt en maniere d'anneau, tantôt en forme d'S, il est ainsi l'espece de Moule qui détermine mécaniquement la figure & la proportion de la Coque.

NE dites pas, les Abeilles amassent des provisions pour l'Hyver; vous diriez une absurdité. Mais, dites simplement, les Abeilles recueillent du miel & de la cire, & vous direz un fait. Le Philosophe cherchera l'explication de ce fait dans les rapports qui sont entre les fleurs & la Constitution psychophysique des Abeilles. Attirées vers les fleurs par les corpuscules qui en émanent, les Abeilles trouvent du plaisir à y exercer leur Activité & à l'y exercer d'une certaine maniere. Ce plaisir cesse lorsque l'Insecte est autant chargé de cire ou de miel qu'il peut l'être. Un autre sentiment succede alors par une liaison naturelle; ce sentiment est celui de la Ruche. Les Abeilles y retournent donc & y portent leur récolte. D'autres sensations qui nous sont inconnues & qu'on pourroit essayer de deviner déterminent les Abeilles à déposer

cette récolte dans les cellules. Les Abeilles continuent cet exercice aussi long-tems que la Saison le leur permet : l'Hyver arrive, & elles se trouvent approvisionnées sans avoir songé ni pu songer à faire des provisions. Ce ne sont pas les Abeilles qui ont prévu ; c'est l'AUTEUR des Abeilles. Par une suite de l'ordre que SA SAGESSE a établi, les Abeilles sont pourvues de nourritures lorsque la Campagne ne peut plus leur en fournir. L'Homme & quelques Animaux profitent du travail des Abeilles ; & cela entroit encore dans le Plan.

Vous êtes touché de l'attachement de la Chienne pour ses Petits ; vous ennoblissez cet attachement & vous l'élevez au rang d'une tendresse réfléchie ; vous vous méprenez : la Chienne aime ses Petits, parce qu'elle s'aime elle-même. Ils contribuent à son bien-être actuel, soit en déchargeant ses mammelles d'un lait trop abondant, soit en excitant dans leurs parties nerveuses un chatouillement agréable.

Les Abeilles, les Fourmis, les Castors, &c. naissent en Société : ils y sont retenus par les plaisirs attachés à cet état. Ces plaisirs ont leur fondement dans la Constitution de l'Animal. Il les goûte dès qu'il est né ; plus il les goûte &

plus les nœuds qui le tiennent à la Société se referrent. De là, la conservation de cette Société, Le plaisir est la voix de la Nature : tout Etre sentant obéit à cette voix : c'est elle qui rappelle l'Abeille à sa Ruche, la Fourmi à sa Fourmillière, le Castor à sa Cabane.

CHAPITRE IX.

De la Mémoire des Animaux.

IL n'est pour les Animaux ni passé ni futur ; ils ne sentent que le présent ; les notions de passé & de futur tiennent à des comparaisons qui supposent évidemment l'usage des termes.

LES Animaux ont de la Mémoire : mais cette Mémoire diffère essentiellement de la nôtre. Nous nous rappelons que nous avons existé dans un certain tems avec certaines idées : nous sentons que le Moi qui pensoit alors est le moi qui pense actuellement, & ce Sentiment constitue la *Personnalité*. Il n'est point de Moi, de Personnalité chez les Animaux. Leur Cerveau retient comme le nôtre, & peut-être mieux que le nôtre, les impressions des *Objets*. Les idées

ou les sentimens attachés à ces impressions se réveillent les uns les autres par un enchainement physique : mais leur rappel n'est point accompagné de *Réminiscence*. Ils affectent l'Animal simplement comme actuels ; & c'est comme tels qu'ils déterminent les mouvemens.

LES caresses que le Chien fait à son Maître après une absence , sont l'expression du Rapport qui est entre l'Objet & les sensations agréables qu'il a fait éprouver au Chien. Le rappel de ces sensations par l'Objet monte la Machine ; elle joue. Nous nous plaifons à trouver dans cette Scène les traits les plus touchans : nous substituons sans y penser l'Homme au Chien.

C H A P I T R E X.

De l'Activité de l'Ame des Animaux.

CES mouvemens qui s'excitent dans l'Animal à l'occasion d'une sensation ou du rappel d'une sensation, dépendent-ils, comme je l'ai supposé, de l'action de l'Ame sur les Membres ? ou sont-ils l'effet d'une correspondance secrète

qui soit entre le Siege du Sentiment & les Membres ?

DANS cette dernière supposition l'Ame seroit simple spectatrice des mouvemens de son Corps ; mais non une spectatrice indifférente : son activité se borneroit à la perception , au sentiment. Nous ne sommes assurés qu'il n'en est pas de même de notre Ame , que par le Sentiment intérieur ; ce Sentiment suffit à nous convaincre de notre Liberté. L'analogie conduit à attribuer la Liberté aux Animaux , mais une Liberté limitée par le nombre & le genre des sensations.

SPIRITUELLE , intelligente, libre, l'Ame humaine n'en a pas moins, comme le Corps, sa mécanique, & les actions où elle intervient avec le plus de connoissance peuvent être considérées comme physiques sans détruire leur moralité. Il est un sens dans lequel on peut dire que l'Homme est un *Automate moral*. La Brute est un *Automate sentant*. Son Activité ou sa Liberté se déploie par le ministère des sensations.

LES sensations résultent du rapport qui est entre les Objets & la Constitution animale.

Soumis à la direction des sensations, & uniquement à cette direction, l'Animal remplit sa fin sans s'égarer : la Nature est son guide, il en suit fidèlement les Loix. Soumis à la direction des sensations & à celle des notions générales l'Homme s'égare souvent, mais ses erreurs mêmes, il est vrai, servent à le ramener au but. L'Homme s'égare, parce qu'il est Animal raisonnable ; l'Animal ne s'égare pas parce qu'il n'est qu'Animal.

Les sensations balancent les sensations : le repos naît de l'équilibre, l'action de la rupture de cet équilibre.

CHAPITRE XI.

Continuation du même sujet.

SI l'organisation seule ne suffit pas à entretenir la vie dans les Corps animés, si cet effet dépend encore d'un Principe distinct du Corps, d'un Principe qui agisse à chaque instant sur les ressorts de la Machine & qui en modifie les mouvemens suivant les circonstances, nous trouverons ce Principe dans l'Ame, & cette

forte d'Activité sera commune à toutes les Ames unies à des Corps organisés : cet exercice de la Force motrice des Ames sera indépendant du Sentiment : elles agiront sans savoir qu'elles agissent : elles feront les Mobiles des Systèmes vitaux, & elles l'ignoreront. Dans les mouvemens les plus volontaires l'Ame a-t-elle le moindre sentiment du comment de son action ? C'est que mouvoir & sentir sont deux choses essentiellement différentes.

CHAPITRE XII.

Du Travail des Animaux qui vivent en Société. De la durée de ces Sociétés.

LE Travail de différentes Espèces d'Animaux qui vivent en Société ne prouve point qu'il y ait entre les Membres de ces Sociétés un accord proprement dit ; un semblable accord supposerait des conventions qui n'entrent point dans la sphère de l'Instinct des Animaux. Ce Travail prouve seulement que chaque Individu est une Machine montée pour exécuter certains mouvemens ou certaines suites de mouvemens ,

& qui les exécute. L'Ouvrage se forme par le concours des mouvemens de toutes ces Machines : il est le résultat de ces mouvemens , l'expression de toutes ces Forces particulieres.

AINSI, les Nids des Chenilles qui vivent en Société résultent des fils que fournit chaque Individu. Il les fournit , parce que sa Constitution le porte à filer & à filer souvent. Il file sur tous les Corps qu'il parcourt : de tous ces fils se forme un sentier de soie que les Chenilles suivent assez constamment, & qui les ramene à leur Nid lorsqu'elles s'en sont le plus écartées. Pendant qu'elles sont encore fort jeunes elles s'écartent peu : elles filent alors autour d'une feuille ou de l'extrémité d'une branche , & ces fils sont le fondement du Nid. Les Chenilles sont déterminées à se fixer sur cette feuille ou sur cette branche , parce que c'est là ou fort près de là que le Papillon avoit déposé les œufs dont elles sont sorties.

Les plaisirs ou les besoins qui tiennent plusieurs Individus réunis en Société sont ou à tems ou à vie ; de là des Sociétés à tems & des Sociétés à vie.



SIXIEME PARTIE.

DE LA LOI DES GRADATIONS ET DE L'ÉCHELLE DES ETRES.

CHAPITRE I.

Idee générale de la Perfection.

TOUT Etre est parfait en soi : il a ce qui convenoit à sa fin.

CONSIDÉRÉ relativement à d'autres Etres , tout Etre est plus ou moins parfait.

LORSQUE différentes Parties conspirent au même but , on dit du Tout qu'elles forment qu'il est parfait.

Tome XVII.

T

LA mesure de la Perfection des Parties est donc dans leurs rapports au Tout. Celles - là sont les plus parfaites, dont les rapports au Tout sont plus étendus ou plus variés.

LA mesure de la Perfection du Tout est dans sa fin; celle de la fin dans le bien qu'elle renferme; celle du bien dans le nombre & la qualité des Etres qui en font les Objets.

C H A P I T R E I I.

Deux sortes de Perfections.

IL est deux genres de Perfection; la Perfection qui est propre aux Corps; la Perfection qui est propre aux Ames.

C H A P I T R E I I I.

Du plus haut degré de la Perfection corporelle.

LE plus haut degré de la Perfection corporelle est dans l'Organisation & dans une Organisation telle que d'un nombre de Parties

aussi petit qu'il est possible résulte un plus grand effet. Tel est entre les Etres terrestres le Corps humain.

UN Organe est un assemblage de parties solides différemment construites , qui concourent ensemble à produire un certain effet, ou c'est un Composé de différens vaisseaux qui contiennent, préparent ou font circuler une ou plusieurs especes de liqueurs.

CHAPITRE IV.

Du plus bas degré de la Perfection corporelle.

LE plus bas degré de la Perfection corporelle est de n'être pas composé. Telle est la Particule élémentaire.



CHAPITRE V.

Du plus haut degré de la Perfection spirituelle.

LE plus haut degré de la Perfection spirituelle est dans la généralisation des idées. Tel est le caractère qui élève l'Âme humaine au-dessus de l'Âme des Brutes.

GÉNÉRALISER ses idées, c'est abstraire d'un sujet ce qu'il a de commun avec d'autres.

DE ces abstractions naissent les *Attributs* & les *Modes*, qui ne sont que le *Sujet* considéré sous différens rapports.

LES attributs auxquels l'idée du *Sujet* est attachée constituent son *Essence nominale*. Le Principe ou la Raison de ces Attributs est l'*Essence réelle* du *Sujet*.

AINSI, plus un *Génie* a de profondeur, plus il décompose un *Sujet*.

LE nombre de ces décompositions peut servir de principe à la graduation de l'Échelle des *Intelligences*.

L'INTELLIGENCE pour QUI la décomposition se réduit à l'Unité est l'INTELLIGENCE CRÉATRICE.

CHAPITRE VI.

Du plus bas degré de la Perfection spirituelle.

LE plus bas degré de la Perfection spirituelle est dans le sentiment confus de l'existence ou des fonctions vitales. Telle est peut-être la Perfection de l'Ame de l'Huitre.

CHAPITRE VII.

De la Perfection mixte.

LA Perfection corporelle & la Perfection spirituelle sont réunies dans chaque Sujet organisé animé, & l'une répond à l'autre.

LA réunion des deux Perfections forme la Perfection mixte, & celle-ci répond à la Place que l'Etre occupe dans le Plan.

C H A P I T R E V I I I .

De la Vie.

DU jeu des Organes ou de leur action sur les liqueurs qu'ils renferment résulte la Vie.

LA Nutrition & l'Accroissement qui en est l'effet , caractérisent la Vie.

C H A P I T R E I X .

De la Nutrition.

LA Nutrition est cette Opération par laquelle l'Etre organisé change en sa propre substance ou s'assimile les matières étrangères qu'il admet dans son intérieur.

CETTE assimilation dérive en dernier ressort de l'arrangement & de la dégradation des vaisseaux ou des filtres par lesquels les matières alimentaires passent successivement.

CHAPITRE X.

De l'Accroissement.

L'ACCROISSEMENT est le développement ou l'extension graduelle des Parties en tout sens , produite par l'intromission des Sucs nourriciers dans les mailles de leur Tissu.

LA Loi du développement est renfermée dans cette proposition fondamentale, *la Nature ne va point par sauts ; & cette proposition revient à l'axiome , il n'est point d'effet sans raison suffisante.*

L'E'TAT actuel d'un Corps organisé a nécessairement sa Raison dans l'état qui a précédé immédiatement.

Et comme dans un Corps organisé il regne un mouvement perpétuel , tantôt accéléré , tantôt retardé , d'où résulte un changement continuél dans ses parties ; il suit qu'un Corps organisé ne demeure pas le même deux instans ; mais qu'il passe à chaque instant d'un état à un autre état.

Nous ne saisissons que les passages les plus frappans. L'imperfection de nos Instrumens & les bornes de nos Facultés ne nous permettent pas de suivre toute la succession. Les Horloges grossieres indiquent les Heures; des Horloges plus parfaites indiquent les Tierces.

C H A P I T R E X I.

Métamorphoses. Génération.

IL n'est donc point de Métamorphoses proprement dites; mais des Parties qui étoient voilées ou emboîtées dans d'autres Parties commencent à paroître.

LA Génération n'est donc point une Production; mais les Parties du Corps organisé préexistantes en petit dans un Germe commencent à se développer ou à devenir sensibles.



CHAPITRE XII.

Des Germes.

L'EXISTENCE des Germes est fondée sur l'impossibilité où nous sommes d'expliquer mécaniquement la formation des Corps organisés.

DIRE que cette formation est due à certaines *Forces de rapports*, en vertu desquelles les élémens tendent à se rapprocher & à s'unir, c'est substituer des qualités occultes à des notions assez claires. Mais on aime à se passer de l'ÊTRE ORDINATEUR.

COMBATTRE l'existence des Germes par des calculs sans fin, c'est n'effrayer que l'Imagination. Les derniers termes de la division de la Matière nous sont inconnus. Le Philosophe mettra-t-il ici les Sens à la place de l'Entendement ? Oublieroit-il que DIEU a pu renfermer un Monde dans un Globule d'Air ?



C H A P I T R E X I I I .

Idées sur la Génération.

LA maniere de la Génération nous est inconnue ; si cependant les Corps organisés existent originairement en petit dans des Germes, leur Génération apparente est l'effet d'une nutrition particulière qui développe leurs Parties infiniment petites.

CETTE nutrition s'opere par une liqueur dont l'énergie , la subtilité & la composition sont relatives à la finesse des mailles du Germe & à la nature de leurs élémens.

CETTE liqueur fécondante imprime le mouvement aux Organes. Elle ouvre les mailles des fibres & les dispose à recevoir des nourritures plus fortes qui acheveront de les développer.

L'INCORPORATION des sucs nourriciers dans les fibres est due à une Force qui nous est inconnue, & qui a peut-être quelque analogie

avec celle en vertu de laquelle divers Corps , soit liquides soit solides , tendent à s'unir ou à se pénétrer réciproquement.

Le degré de ductilité ou d'extensibilité des fibres détermine la mesure de l'accroissement du Corps organisé.

L'EXTENSIBILITÉ des fibres est elle-même déterminée par la nature de leurs élémens & par l'activité des sucs qui agissent sur eux.

De la figure & de la combinaison des élémens résultent l'espece du Corps organisé & l'ordre dans lequel les atomes nourriciers s'incorporent à ses Parties.

Le mouvement une fois imprimé à la Machine organique s'y conserve , soit par la seule énergie de sa construction , soit par l'efficace du Principe immatériel qui lui est uni.



CHAPITRE XIV.

Trois sortes de Vies dans les Etres terrestres.

ON distingue dans les Etres terrestres trois sortes de Vies, la Vie végétative, la Vie sensitive, la Vie réfléchie.

LORSQUE dans un Etre organisé l'action des Organes n'est point accompagnée du sentiment de cette action, l'Etre n'a que la Vie végétative. Lorsque le sentiment est joint à cette action, l'Etre possède la Vie sensitive. Lorsque la réflexion sur le sentiment accompagne le sentiment, l'Etre possède la Vie réfléchie. Les Plantes possèdent la première espèce de Vie, les Animaux la seconde, l'Homme la troisième.

CHAPITRE XV.

Idées sur le développement de l'Ame.

LE Principe du Sentiment & de la Réflexion est dans la Substance immatérielle qui anime

le Corps organisé. Celui-ci donne lieu à l'exercice de ce Principe. Il n'est pas lui-même ce Principe : le Sentiment est un ; le Corps est multiple.

L'ÂME unie au Corps & agissant par lui, se développe donc comme lui.

LE physique de ce développement est dans la succession des mouvemens variés que les Objets excitent dans la Partie du Corps qui est le Siege immédiat des opérations de l'Âme.

CETTE Partie , quelle qu'elle soit , tient à toute la Machine ; puisqu'il n'est aucun Point de cette Machine qui ne puisse devenir l'Organe d'un sentiment.

DE l'impression des Objets sur le Siege de l'Âme résulte un *changement* dans l'état primitif de ses fibres.

DE ce changement naît une tendance à certains mouvemens & à une certaine suite de mouvemens. De là l'Habitude.

LES sentimens s'excitent les uns les autres. Les fibres destinées à la production des sen-

timens communiquent donc les unes avec les autres. Le comment de cette communication nous est inconnu : nous n'en voyons que les effets.

L'ÂME est douée d'Activité ; mais cette Activité est de sa nature *indéterminée*. C'est une tendance à agir, & non une certaine action. L'Âme demeureroit donc dans un repos éternel, si une Cause extérieure ne venoit l'en tirer. Cette Cause est dans les mouvemens que les Objets impriment aux Organes des Sens.

LA raison des déterminations de l'Activité de l'Âme est donc originairement dans les impressions du dehors.

En vertu de la mécanique de l'Union l'Âme reproduit les mouvemens qui l'ont une fois affectée, & avec eux les sentimens qui en dérivent. Elle les combine : de là les notions réfléchies. Mais ces combinaisons sont toujours fondées en dernier ressort sur les impressions des Objets. Elles sont le fond sur lequel l'Âme opère ; & comme il n'est point d'Objet isolé, il n'est point aussi d'idées iso-

lées : un mouvement excité en réveille d'autres.

LES Objets se peignent dans le Cerveau tels qu'ils sont au-dehors. Il retient ces images & les retrace à l'Ame avec autant de fidélité que de promptitude. Ce sont des peintures exquises , des Tableaux mouvans infiniment supérieurs aux Chef-d'œuvres des RAPHAELS & des SÉBASTIENS.

L'E'DUCATION arrange & multiplie ces images : elle en compose des suites qui représentent des Parties plus ou moins étendues de l'Univers.

L'AME parcourt ces peintures ; elle en dirige à son gré les mouvemens. Plus elle opere sur ces images , plus son Activité se développe.



CHAPITRE XVI.

Réflexion sur les Forces.

Nous ignorons profondément ce que c'est que *Force*, *Activité*, *Mouvement*. Nous avons inventé ces termes pour exprimer de certains effets ; & tout notre savoir se borne à connoître ces effets. Notre propre *Force*, cette *Force* que nous exerçons à chaque instant sur notre Corps , & par notre Corps sur tant d'Objets divers ; cette *Force* qui est nous-mêmes , nous est aussi inconnue que toute autre *Force*.

Si nous savions ce que c'est que *Force*, qu'*Action* l'Univers se dévoilerait à nos yeux : nous verrions les Effets dans leur Principe. Les INTELLIGENCES qui connoissent ce Mystere voient les efforts que fait un d'ALEMBERT , un EULER pour se trainer d'une vérité à une autre , comme nous voyons les efforts de la Fourmi dans le transport d'une paille.

CHAPITRE

CHAPITRE XVII.

Conséquences de la Théorie du développement de l'Âme.

AINSI, le développement de l'Âme est la suite de ses modifications variées ; & ces modifications sont l'effet nécessaire du jeu des Organes & des circonstances qui le déterminent.

Le nombre, la variété, l'espèce des modifications déterminent le degré de Perfection de l'Âme.

Le Langage en multipliant les mouvemens & les combinaisons des mouvemens, en les assujettissant à un certain ordre est ce qui perfectionne le plus l'Activité de l'Âme.

L'EXTREME pauvreté des Langues Américaines annonce l'imperfection des Peuples qui les parlent. Ces Peuples ont des signes naturels & des symboles & fort peu de termes. Le *Calumet* leur tient lieu des meilleures formules : c'est que comme ils n'ont que peu

d'idées & la plupart sensibles, ces signes & ces symboles suffisent à les exprimer.

QUELLE est donc la différence essentielle de l'Iroquois à LEIBNITZ ? Dans l'un les fibres *intellectuelles* sont presque toutes demeurées paralytiques ; dans l'autre toutes ont été mises en jeu, & leurs mouvemens infiniment variés se sont succédés dans le plus bel ordre.

C H A P I T R E X V I I I

Continuation du même sujet.

LE grand Art de la Culture de l'Esprit consiste donc à varier le plus qu'il est possible les mouvemens de l'Organe intellectuel & à établir entre ces mouvemens une gradation telle qu'ils se reproduisent mutuellement. L'Instruction doit faire du Cerveau un Arbre *idéal*, une Carte *idéale* où chaque idée ait sa place déterminée.

LES *Méthodes*, & sur-tout les *Méthodes* géométriques, ne sont si utiles que parce qu'elles produisent infailliblement l'effet dont

Je parle. Elles sont d'autant plus parfaites, qu'elles répondent mieux à l'ordre de la génération de nos idées sur chaque sujet.

Les signes & les figures aident merveilleusement l'Esprit; tant il est décidé que plus nos idées sont corps, formes, mouvemens, plus elles nous affectent, plus elles sont dans la dépendance de notre Ame.

Si nous favons tant de Choses imparfaitement, si nous avons tant d'idées confuses, ce n'est pas toujours que les Objets de ces idées ne soient pas assez à la portée de notre Esprit; c'est pour l'ordinaire parce que ces Objets ne nous ont pas été présentés dans un ordre convenable. On a excité presque tout d'un coup dans notre Cerveau beaucoup de mouvemens très variés; on a remué bien des fibres, & de tout cela il n'a résulté que des liaisons imparfaites; les rapports n'ont été que peu sentis, quelquefois point du tout.

IL ne falloit pas remuer tant de fibres à la fois; l'Activité de l'Ame en a été trop partagée. Il falloit exciter d'abord des mouvemens simples, l'Ame en auroit mieux saisi l'effet

des mouvemens composés , par leur liaison naturelle avec ceux-là.

Je l'ai dit : l'Ame se plaît aux gradations ; elle aime à comparer , & il n'est point de comparaison où il n'est point de rapports aperçus. Les Sciences & les Arts tournent sur ce pivot.

L'AME est si bien faite pour comparer , qu'elle ne sauroit demeurer long-tems sur le même Objet sans en affoiblir l'impression : c'est qu'elle vient à ne comparer plus. La première impression est ce qui la frappe , à cause de sa liaison avec une impression précédente qui en différerait plus ou moins : il faut à l'Ame des passages , ils sont changemens. Ceci tient à une infinité de faits.

LA Méditation est un excellent correctif des premières études & le meilleur moyen de perfectionner celles de l'Âge mûr. Elle change l'ordonnance défectueuse du Cerveau & le remonte , pour ainsi dire , en donnant aux idées l'arrangement , la forme , la liaison qui en sont nos véritables richesses.

LA Méditation fixe , compare , analyse , digère , incorpore , développe. Elle tend l'Atten-

tion ; & combien ce ressort est-il puissant ! Je n'exprime pas assez ; il décide de tout. Mais, ne vous y trompez point : la Méditation ne produit tous ces grands effets que lorsqu'en méditant on revêt ses idées des termes les plus propres. Vous en avez compris la raison ; ces termes sont à l'Ame ce que le pinceau & les couleurs sont au Peintre.

Je ne fais plus qu'une réflexion sur ce sujet, & je le quitte : ce que je vais dire regarde sur-tout la *Composition*. Réduisez vos idées par la Méditation à leurs plus petits termes : écartez tout ce qui n'est qu'accessoire, & l'idée principale dégagée de ces brouillards brillera d'un éclat nouveau. Un mot l'exprimera ; or ce mot quels charmes n'aura-t-il point pour l'Amour-propre, flatté de découvrir là-dessous tant de rapports ! Voilà l'Art des grands Maîtres ; en voici le Modèle, MONTESQUIEU ; je le répète MONTESQUIEU.



C H A P I T R E X I X.

Continuation du même sujet.

TO U T est donc aussi déterminé dans l'Homme que dans les Etres purement matériels. Il est une Machine physico-morale qui joue en conséquence des rapports qu'elle soutient avec différens Objets. Les mouvemens donnent lieu aux perceptions ; les perceptions engendrent les volontés ; les volontés déterminent la Liberté.

LES mouvemens , les perceptions , les volontés , les actions sont enchainés les uns aux autres par des nœuds nécessaires qui les rendent tour-à-tour causes & effets , effets & causes. Il est une action & une réaction perpétuelle du Cerveau sur l'Ame & de l'Ame sur le Cerveau ; & voilà ce qui constitue la Vie dans les Etres mixtes.

L'EXERCICE de la Liberté dépend donc originairement d'un enchainement de causes physiques , & cet enchainement ne dépend point originairement de l'Agent.

CHAPITRE XX.

Réflexion sur la Théorie du développement de l'Ame.

APPROFONDISSEZ cette Théorie, & dites-moi ce que font le mérite & le démérite. Essayez, si vous le pouvez, de la concilier avec une Éternité malheureuse.

CHAPITRE XXI.

Réflexion sur la Prophétie & sur la Grace.

SOIT que DIEU agisse immédiatement sur les fibres représentatrices des Objets & qu'IL leur imprime des mouvemens propres à exprimer ou à représenter à l'Ame une suite d'événemens futurs ; soit que DIEU ait créé dès le commencement des Cerveaux dont les fibres exécuteront par elles-mêmes dans un tems déterminé de semblables représentations ; l'Ame lira dans l'avenir : ce fera un ÉSAÏE, un JÉRÉMIE, un DANIEL.

CE sera un Saint, un Martyr si les mouvemens représentatifs des Objets de la Foi l'emportent en intensité sur ceux que produit l'impression des Objets de la Chair. La Priere en montant le Cerveau sur un certain ton opere physiquement ces victoires. Le SAUVEUR du Monde qui possédoit, sans doute, la Méchanique de notre Constitution, nous invite aussi à *prier sans cesse*. L'ÉVANGILE est donc la Source de la Grace, puisqu'il fait entrer dans l'Entendement les idées les plus propres à surmonter l'effet des Objets sensibles. Les Sacramens sont encore un moyen de Grace par leur influence sur les Sens. Jugez sur ces principes de l'utilité & de la maniere du Culte public & privé.

CHAPITRE XXII

Considération importante.

Ceux qui reprochent à la RÉVÉLATION CHRÉTIENNE de n'avoir pas mis dans un assez grand jour les Objets de la Foi savent-ils si la chose étoit possible? Sont-ils certains que ces Objets ne diffèrent pas assez des Objets

terrestres pour ne pouvoir pas être saisis par des Hommes ? Notre manière actuelle de connoître tient à notre Constitution présente , & nous ignorons les rapports de cette Constitution à celle qui doit lui succéder. Nous n'avons des idées que par les Sens : c'est en comparant entr'elles les idées sensibles , c'est en généralisant que nous acquérons des notions de différens genres. Notre capacité de connoître est donc limitée par nos Sens ; nos Sens le sont par leur structure ; celle-ci l'est par la place que nous occupons. Nous connoissons , sans doute , de la Vie à venir tout ce que nous en pouvions connoître ici-bas : pour nous donner plus de lumière sur cet État futur il eût fallu apparemment changer notre État actuel. Le tems n'est pas venu où ce changement doit s'opérer : *nous marchons encore par la Foi & non par la vue* : l'Animal stupide qui broute l'herbe abstraîroit-il ? il distingue une touffe de gazon d'une motte de terre , & cette connoissance suffit à son État présent. Il acquerrait des connoissances plus relevées , il atteindroit à nos Sciences & à nos Arts si la conformation essentielle de ses Organes venoit à changer ; mais alors ce ne seroit plus cet Animal. Ferez-vous entrer dans le Cerveau d'un Enfant la Théorie sublime de l'infini ? Ce Cerveau

contient actuellement toutes les fibres nécessaires à l'acquisition de cette Théorie ; mais vous ne pouvez encore les mettre en action.

TOUT se fait par degrés dans la Nature : un développement plus ou moins lent conduit tous les Êtres à la Perfection qui leur est propre. Notre Ame ne fait que commencer à se développer : mais cette Plante si foible dans ses principes , si lente dans ses progrès étendra ses racines & ses branches dans l'Éternité.

C'EST assurément un trait de la sagesse de la RÉVÉLATION que son silence sur la nature de notre État futur. L'HOMME DIVIN qui enseigna à des Hommes mortels la *Résurrection*, étoit trop bon Philosophe pour parler de musique à des Sourds , de couleurs à des Aveugles.



CHAPITRE XXIII.

Du développement de l'Ame des Animaux.

PARMI les Animaux dont l'Ame est capable d'extension ou de développement, & il faut mettre sur-tout dans ce genre les Animaux domestiques, ce développement découle des mêmes sources que celui de l'Ame humaine. Mais l'Echelle qui exprime le Développement de l'Ame de la Brute renferme bien moins de degrés que celle qui exprime le développement de l'Ame de Homme. Les mouvemens sont moins variés, moins combinés dans le Cerveau de la Brute. Et comme l'usage des signes d'institution suppose des fibres représentatrices de ces signes, il y a lieu de penser, ou, que ces fibres manquent dans le Cerveau de la Brute; ou, que celles qui le composent ne sont pas susceptibles des mêmes mouvemens & des mêmes suites de mouvemens que celles du Cerveau de l'Homme.



PRINCIPES

CHAPITRE XXIV.

Des Songes.

L'ÂME a la perception ou le
ressenti de la suite de ses modifi-
cations pendant la veille. Lorsque l'Âme éprouve
une suite de modifications sans pouvoir re-
sister à l'épreuve, elle dort. Le plus
grand intervalle dans les mouvemens
sépare ces deux états.

La mécanique des représentations du Cer-
veau est la même dans le som-
meil que pendant la veille. Chaque Cerveau est
une machine organique montée pour exécuter
une suite de mouvemens qui le dif-
fèrent de tout autre Cerveau. Une fibre de
ce Cerveau est-elle ébranlée ? toutes les fibres
sont ébranlées & vont successivement ; & cette ef-
fervescence continue jusqu'à ce
qu'elle soit extérieure ou intérieure l'inter-
ne change la direction. De ce chan-
gement naît une autre suite qui s'exécute
à son tour.

The image is a high-contrast, black-and-white scan of a document page, likely a newspaper or magazine. It features multiple columns of dense, illegible text. The text is rendered as solid black shapes against a white background, with no discernible characters or words. The layout includes a prominent header section at the top, followed by several columns of text. There are also some smaller, isolated blocks of text and what appear to be small images or graphics interspersed within the text columns. The overall appearance is that of a heavily degraded or stylized representation of a printed document.

CHAPITRE XXIV.

Des Songes.

LORSQUE l'Âme a la perception ou le sentiment réfléchi de la suite de ses modifications, elle veille. Lorsque l'Âme éprouve une suite de modifications sans pouvoir réfléchir qu'elle les éprouve, elle dort. Le plus ou le moins d'intensité dans les mouvemens paroît différencier ces deux états.

LA mécanique des représentations du Cerveau est essentiellement la même dans le sommeil & dans la veille. Chaque Cerveau est une Machine organique montée pour exécuter de certaines suites de mouvemens qui le distinguent de tout autre Cerveau. Une fibre de cette Machine est-elle ébranlée ? toutes les fibres à l'unisson le font successivement ; & cette espèce de développement continue jusqu'à ce qu'une cause extérieure ou intérieure l'interrompe ou en change la direction. De ce changement naît une autre suite qui s'exécute comme la première.



SEPTIEME PARTIE.

S U I T E

DES GRADATIONS.

CHAPITRE I.

*Que les degrés de la Perfection sont pour nous
indéfinis. Immensité de l'Echelle qu'ils compo-
sent.*

ENTRE les extrêmes de la Perfection corporelle & entre ceux de la Perfection spirituelle il est un nombre indéfini de moyens ou de degrés intermédiaires.

LA raison de ces degrés est dans la composition du Monde, d'où résulte la dépendance réciproque des Etres, effet nécessaire de leurs rapports.

LA Collection ou la Suite de ces degrés
compose l'Echelle des Etres.

CETTE Echelle traverse tous les Mondes &
va se perdre près du Trône de DIEU.

CHAPITRE II.

*Bornes & imperfections de nos Connoissances
sur l'Echelle des Etres.*

NOUS n'entrevoyons encore de cette
Chaîne immense qu'un très-petit nombre de
Châinons. Nous ne les appercevons que mal
liés, interrompus & dans un ordre qui differe,
sans doute, beaucoup de l'ordre naturel. La
place où nous sommes, la foiblesse de notre
vue, l'imperfection de nos Instrumens oppo-
sent à notre curiosité avide des obstacles qu'elle
ne sauroit franchir. La Taupe contemplerait-
elle de sa demeure obscure le Firmament &
toutes les Productions qui embellissent l'Habi-
tation de l'Homme.

MAIS si nos Connoissances sur l'Echelle des

Etres sont extrêmement bornées, elles suffisent au moins pour nous faire concevoir les plus grandes idées de cette magnifique Gradation & de la prodigieuse variété qui regne dans l'Univers.

CH A P I T R E III.

Nuances dans la Nature. Especes mixtes.

TOUT est donc gradué ou nuancé dans la Nature: il n'est point d'Etre qui n'en ait au-dessus ou au-dessous de lui qui lui ressemblent par quelques caractères & qui en different par d'autres.

ENTRE les caractères qui différencient les Etres terrestres la Raison en considère de plus ou de moins généraux qui conviennent à plus ou moins de *Sujets*. De là les Distributions qu'elle fait de ces Etres en Classes, en Genres, en Especes.

LES limites d'une Classe ou d'un Genre ne sont pas celles de la Classe ou du Genre le plus voisin: il est entre deux des Productions,
pour

pour ainsi dire, mitoyennes qui sont comme autant de liaisons ou de points de passage. Ces Productions ont des qualités qui sont communes aux Classes ou aux Genres entre lesquels elles se trouvent placées, & elles en ont qui leur sont propres & qui les excluent de ces Classes ou de ces Genres.

Les Bitumes, les Soufres lient les Terres aux Métaux. Les Vitriols unissent les Métaux aux Sels. Les CrySTALLIFICATIONS tiennent aux Sels & aux Pierres. Les Amianthes, les Litophytes forment une sorte de liaison entre les Pierres & les Plantes. Le Polype unit les Plantes aux Insectes. Le Ver à tuyau semble conduire des Insectes aux Coquillages. La Limace touche aux Coquillages & aux Reptiles. Le Serpent d'eau, l'Anguille forment un passage des Reptiles aux Poissons. Le Poisson volant, la Mâcreuse sont des milieux entre les Poissons & les Oiseaux. La Chauve-souris, l'E'cureuil volant enchainent les Oiseaux avec les Quadrupedes. Le Singe donne la main aux Quadrupedes & à l'Homme.



C H A P I T R E IV.

Réflexion.

IL y a lieu de penser que toutes les combinaisons qui ont pu s'exécuter avec les mêmes particules de la matière ont été exécutées & ont produit autant d'Espèces différentes. D'autres particules jointes à celles-là ont donné naissance à de nouvelles combinaisons & conséquemment à de nouvelles Espèces. Par-là tous les vuides ont été remplis, toutes les places ont été occupées.

C H A P I T R E V.

Idée de l'Étendue de l'Échelle des Êtres terrestres.

ON peut concevoir dans l'Échelle des Êtres terrestres autant d'Échelons qu'on connoît d'Espèces de ces Êtres. Ainsi, les vingt ou vingt-cinq mille Espèces de Plantes qui composent un Herbar moderne sont vingt ou vingt-cinq mille Échelons de l'Échelle de notre Globe.

ENTRE toutes ces Plantes il n'en est point qui ne nourrisse une ou plusieurs Especes d'Animaux. Et parmi les Animaux combien en est-il qui sont des Mondes où habitent des Animaux plus petits? Combien en est-il de ces derniers qui servent à leur tour de domicile ou de pâture à d'autres Animaux plus petits encore? Qui fait où cette dégradation se termine?

CHAPITRE VI.

Conséquences des Gradations.

MAIS, s'il n'est aucune interruption dans la Suite des Etres; si la Chaîne est par-tout continue, nos distributions en Classes, en Genres, en Especes sont des Distributions purement nominales, assorties à nos besoins & relatives aux bornes étroites de nos Connoissances & de nos Facultés. Il n'existe dans la Nature que des Individus; & entre deux Individus que nous rangeons dans la même Espece, parce qu'ils nous paroissent semblables, il y a peut-être autant de différence que nous en pouvons découvrir entre deux Individus de

Genres éloignés. Nous ne voyons que la première écorce des Choses ; nous n'apercevons que les traits les plus saillans. Un Spectateur placé dans les couches supérieures de l'Atmosphère distingueroit-il un Noyer d'un Orme, un Bœuf d'un Rhinoceros ?

Puis donc qu'il n'existe que des Individus & des Individus variés, chaque Individu est lui-même un E'chelon. Ainsi, l'E'chelle de notre Globe est composée d'autant d'E'chelons qu'il y a d'Individus. Il en est de même de l'E'chelle de chaque Monde, & toutes ces E'chelles particulières ne composent qu'une même Suite, qui a pour premier Terme la Particule élémentaire & pour dernier Terme la PAROLE.

C H A P I T R E V I I

De la pluralité des Mondes.

DES Globes qui égalent ou surpassent même de beaucoup en grandeur notre Monde ; des Globes qui tournent autour du Soleil & sur eux-mêmes ; des Globes qui sont le Centre des révolutions de plusieurs Lunes ; des Globes

dans lesquels on découvre des Parties semblables ou analogues à celles qu'on observe sur la Terre ; ces Globes , dis-je , je le demande à la Raïson , feroient-ils sans Habitans ?

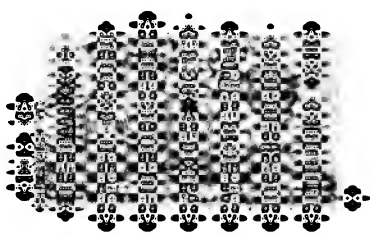
CH A P I T R E V I I I .

Varietés des Mondes.

PLUS on étudie la Nature , plus on se persuade que tout est varié. La Métaphysique qui entreprend de démontrer ce principe ajoute peu aux preuves de fait. S'il n'existe pas deux Individus précisément semblables , cela est vrai sur-tout d'Individus très-composés. Il est incomparablement plus difficile que deux Hommes se ressemblent , que deux Vers , deux Oignons , deux Crystaux. Que doit-ce donc être de deux Mondes , de deux Systèmes , de deux Tourbillons ? Assurément l'Assemblée d'Etres qui compose un Monde ne se rencontre dans aucun autre. Chaque Monde a son Echelle , son E'conomie , ses Loix.

IL est peut-être des Mondes dont les rapports .

Singe au
du Singe.
entre eux
au ou de
s Mondes
comme ceux
ou comme
de la Cité
des Etr



CHAPITRE IX.

Des NATURES CÉLESTES.

LA Collection des Mondes semés dans l'Espace comme le sable sur les bords de la Mer, est pour les NATURES CÉLESTES ce que sont pour nous les Cabinets d'Histoire naturelle. Parmi ces NATURES SUPÉRIEURES les unes ne savent peut-être qu'un Monde ; d'autres en savent plusieurs. Quels sont ceux qui échappent à l'étendue de TON INTELLIGENCE, FILS UNIQUE DU PERE, ROI des Hommes & des Anges !

VERBE INCARNÉ ! PREMIER NÉ entre les Créatures ! si TU les surpasses toutes en excellence, que sont TES PERFECTIONS comparées à CELLES de l'ÊTRE SUFFISANT A SOI, devant QUI tant de milliers de Mondes ne sont que comme des gouttes de rosée !



 HUITIEME PARTIE.

 DE L'HARMONIE
 DE L'UNIVERS.

CHAPITRE I.

Principes généraux sur la liaison universelle.

LE propre de l'Intelligence est d'établir entre les Choses des rapports en vertu desquels elles conspirent au même but.

PLUS les rapports sont liés , variés , étendus , plus le but est utile , noble , élevé , & plus il y a de Perfection dans l'Intelligence.

L'UNIVERS , Production de l'INTELLIGENCE SANS BORNES , est donc un Système de rapports parfaits. Sa fin est sublime : c'est le Bonheur ; *tout* le Bonheur possible ; le Bonheur général.

CHAPITRE II.

Continuation du même sujet.

TOUT est donc lié dans l'Univers ; tout y est rapport ; tout y conspire au même but.

IL n'est pas jusqu'au moindre atome du Monde physique & jusqu'à la moindre *idée* du Monde intellectuel qui n'aient leur liaison avec tout le Système. Retranchez cette idée ou cet atome, vous détruisez l'Univers. Quelle seroit, en effet, la raison de l'existence de cet atome ou de cette idée ; s'ils ne tenoient absolument à rien ? Or, dès qu'ils ont une liaison avec quelques Parties du Système, ils en ont une avec le Tout.



CHAPITRE III.

Du Système général.

LEs différens Etres qui composent chaque Monde peuvent être regardés comme autant de Systèmes particuliers qui tiennent à un Système principal par diverses relations. Celui-ci est lié lui-même à d'autres Systèmes plus étendus , & tous tiennent au Système général.

AINSI chaque Etre a sa Sphere dont l'activité est proportionnée à la force du Mobile. Cette Sphere est renfermée elle-même dans une autre Sphere ; celle-ci dans une autre encore ; & les circonférences s'étendant continuellement , cette étonnante Progression s'élève par degrés des Infiniment petits aux Infiniment grands , de la Sphere de l'atome à celle du Soleil , de la Sphere du Polype à celle du CHÉRUBIN.

ESPRIT ADORABLE , présent à l'Universalité des Etres ! si TON IMMENSITÉ n'étoit TA

TOUTE PUISSANCE & TA TOUTE SCIENCE,
je dirois que TA SPHERE a son Centre par-sous
& sa circonférence nulle part.

CHAPITRE IV.

Rapports généraux.

IL est donc une correspondance mutuelle entre toutes les Parties de l'Univers : aucune de ces Parties n'est isolée.

UN Corps tient à un autre Corps, une figure à une autre figure, un mouvement à un autre mouvement, un Esprit à un autre Esprit, une idée à une autre idée, &c.

LE Feu, l'Air, l'Eau, la Terre agissent réciproquement les uns sur les autres suivant certains rapports, & ces rapports sont la base de leurs liaisons avec les Fossiles, les Végétaux, les Animaux, l'Homme.

LES Etres bruts ou non-organisés se rapportent aux Etres organisés comme à leur centre. Les Etres organisés sont les uns pour les autres.

LES Plantes tiennent aux Plantes ; les Animaux tiennent aux Animaux les Animaux ; & les Plantes sont enchaînés par des services mutuels. L'Homme comme le principal Mobile, exerce son Activité sur tout le Globe.

LA multiplication est en raison de la destruction ; la défense est proportionnelle à l'attaque ; la ruse s'oppose à la ruse ; la force combat la force ; la vie balance la mort ; les Especes se conservent.

LES Especes & les Individus répondent en dernier ressort au volume & à la masse de la Terre. Le volume & la masse de la Terre répondent à la place qu'elle occupe dans le Système solaire. Celui-ci répond à la place qu'il occupe entre les Systèmes voisins.

LE Soleil agit sur les Planetes ; les Planetes agissent sur le Soleil & les unes sur les autres.



CHAPITRE V.

Autres rapports généraux.

Rapports des Objets, des Sens & de l'Ame.

Conséquence de ces rapports.

LE physique répond au moral : le moral répond au physique.

L'AME est unie au Corps : le Corps tient par son Organisation aux Objets extérieurs : ces Objets tiennent à l'Ame, & y font naître des sentimens.

Ces sentimens sont agréables ou désagréables dans la relation du degré de l'ébranlement à la nature de l'Ame.

LES Machines organiques sont construites sur des rapports déterminés aux Objets qui agissent sur elles : le nombre des ébranlemens modérés, d'où naît le plaisir, l'emporte de beaucoup sur celui des ébranlemens violens d'où naît la douleur. Il est plus de sentimens agréables que de sentimens désagréables, plus de bien que de mal.

C H A P I T R E V I.

*Liaison du Tempérament & du Caractere,**Effets qui en résultent.*

LEs Penchans, les Affections, les Mœurs, le Génie dérivent du Tempérament. Le Tempérament est lié au Climat, aux nourritures, au genre de vie.

De là le Caractere des Nations : de là encore les diverses Formes de Gouvernement qui sont les résultats naturels de ce Caractere.

Les rapports des Caractères entr'eux, les relations des Forces, des besoins, des intérêts constituent l'Harmonie politique de notre Monde.

TOUTES ces forces particulieres agissent les unes sur les autres en raison de leur activité & cette activité varie dans chaque force.

Les Corps politiques qui résultent de l'aggrégat de ces forces naissent, croissent, durent, s'affoiblissent, s'alterent, périssent ou se décom-

posent , & de leurs débris ou de leurs élémens se forment de nouveaux Corps , appelés aux mêmes révolutions que les premiers.

D'AUTRES Forces se combinant avec les Forces politiques en modifient les effets. Ces Forces sont les Religions , & leur énergie est un *maximum* qu'on ne sauroit déterminer.

Ce développement & cette succession des Monarchies , des Républiques , des Religions ; les transformations des Monarchies en Républiques , des Républiques en Monarchies font passer l'Humanité par tous les degrés de la Perfection terrestre , & font la principale Décoration de notre Planete.

CHAPITRE VII.

Réflexion sur l'Enchaînement universel.

Ainsi, une même *Chaîne* embrasse le physique & le moral , lie le passé au présent , le présent à l'avenir , l'avenir à l'Eternité.

LA SAGESSE QUI a ordonné l'existence de cette *Chaîne* a , sans doute , voulu chacun des

Chainons qui la composent. Un **CALIGULA** est un de ces Chainons, & ce Chainon est de fer : un **MARC-AURELE** est un autre Chainon, & ce Chainon est d'or. L'un & l'autre sont des Parties nécessaires d'un Tout qui ne pouvoit pas ne pas être. **DIEU** s'irriterait-il donc à la vue du Chainon de fer ? quelle absurdité ! **DIEU** estime ce Chainon ce qu'il vaut. Il le voit dans sa Cause, & **IL** approuve cette Cause parce qu'elle est bonne. **DIEU** voit les Monstres moraux comme il voit les Monstres physiques. Heureux le Chainon d'or ! plus heureux encore s'il fait qu'il n'est qu'*heureux* ! Il a atteint le plus haut degré de la Perfection morale, & il ne s'en enorgueillit point, parce qu'il fait que ce qu'il est, est le résultat nécessaire de la place qu'il devoit occuper dans la Chaîne.

L'E'VANGILE est l'Exposition allégorique de ce Système ; la comparaison du *Potier* en est le précis.



CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Continuation du même sujet.

POURQUOI vous aigrir à la vue des défauts de votre Prochain ? Vous aigrissez - vous à l'aspect d'une Ronce ou d'un Scorpion ? Songez donc que l'AUTEUR du Scorpion est aussi l'AUTEUR de ce Prochain qui vous aigrit.

CHAPITRE IX.

De la Beauté de l'Univers.

LA Beauté de chaque Monde a son fondement dans la diversité harmonique des Etres qui le composent & dans la somme de Bonheur qui résulte de cette diversité.

L'ASSEMBLAGE des sommes de Bonheur distribuées aux différens Mondes forme le BONHEUR GÉNÉRAL, qui renferme toutes les déterminations possibles de l'Existence SENTANTE & INTELLIGENTE.

CHAPITRE X.

Vue métaphysique de l'Univers sensible.

SI cette magnifique Décoration qui charme nos Sens n'est réellement qu'une Décoration ; si le Monde n'est qu'un phénomène, une apparence ; si l'Étendue, la Solidité, la Force d'inertie, la Pesanteur, le Mouvement, &c. ne sont que les résultats de l'Activité d'Êtres *simples* ; si les Loix suivant lesquelles cette *Activité*, variée dans chaque Être, se développe & se modifie, constituent les Corps particuliers de l'assemblage desquels résulte l'Univers *sensible* ; cet Univers n'en est pas moins beau ; mais les yeux de la Chair ne sauroient le voir sous ce point de vue.

CHAPITRE XI.

Somme des Vérités métaphysiques sur DIEU & le Monde.

JE sens, donc ; je suis. Ce qui est en moi qui sent est un. J'ai des idées qui se succèdent dans un certain ordre ; il est entre elles une harmonie, des rapports indépendans de ma

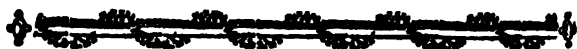
Volonté; elles modifient agréablement mon existence; donc, il est hors de moi une CAUSE E'TERNELLE de ces idées; donc cette CAUSE est PUISSANTE, INTELLIGENTE, BIENFAISANTE.

CHAPITRE XII.

De l'Unité de la CAUSE PREMIERE.

L'HARMONIE de l'Univers prouve l'INTELLIGENCE de sa CAUSE; elle indique encore que cette CAUSE est UNE. L'Unité du dessein conduit à l'Unité du Principe. Il n'y a pas même lieu de supposer plusieurs Principes lorsqu'un seul Principe a en soi la raison suffisante de ce qui est. Le *Polythéisme* est au moins un pléonasme en Métaphysique: il n'en est pas absolument un en Théologie; c'est que la Théologie n'est pas la Science des notions communes.





CONCLUSION.



QUELLE que soit notre maniere de penser sur DIEU & sur l'Univers , une chose demeure certaine , c'est que l'Homme n'est pas un Quadrupede & qu'un Quadrupede n'est pas un Champignon.

IL fuit de cette Observation importante , que le moyen d'être heureux c'est de se conformer à l'Ordre ou aux rapports qui sont entre les Choses.

L'ATHÉE de spéculation peut donc être heureux ou honnête Homme , parce qu'il peut connoître l'Ordre & le suivre : mais l'honnête Homme qui croit un DIEU & une Vie à venir a tout le bonheur de l'Athée & des espérances que l'Athée ne sauroit avoir. Si je pouvois cesser un instant de penser qu'il y a une PREMIERE Cause , je dirois encore comme MARCAURELE ; *agis d'une maniere conforme à la Nature.*

LORSQUE j'ai dit que l'Amour propre est le Principe des Devoirs, j'ai entendu nécessairement un Amour propre soumis aux Loix de l'Ordre; puisque sans cette soumission il n'est point de Devoirs & conséquemment de vrai bonheur.

QUAND j'ai parlé de l'utile, j'ai compris sous ce mot tout ce qui est propre à nous procurer du plaisir : mais il est des plaisirs sensuels que l'Amour propre bien ordonné n'estime que ce qu'ils valent, & des plaisirs spirituels ou réfléchis que l'Amour propre bien ordonné recherche par préférence. Il est un intérêt grossier qui annonce l'imperfection, & un intérêt noble qui caractérise la perfection. Cet intérêt est le mobile du Sage, & le Sage possède le Bonheur le plus réel qui soit ici bas.

LORSQUE j'ai avancé que tout est nécessaire, j'ai avancé que la CAUSE NÉCESSAIRE ne pouvoit pas ne pas agir ni agir autrement : cela revient à dire que la CAUSE NÉCESSAIRE est ce qu'ELLE est.

F I N.

T A B L E.

AVERTISSEMENT.

ÉPITRE *dédicatoire.*

PRÉFACE.

ESSAI DE PSYCHOLOGIE.

INTRODUCTION.

pag. 1

CHAP. I. *De l'état de l'Âme après la conception.* 1

II. *De l'état de l'Âme à la naissance.* 3

III. *De l'état de l'Âme après la naissance.* 9

IV. *Continuation du même Sujet. De la liaison des idées & de leur rappel.* 10

V. *De la Réminiscence.* 13

VI. *Continuation du même sujet.* 15

VII. *De l'Attention.* 16

VIII. *De l'état de l'Âme privée de l'usage de la parole.* 17

IX. *Réflexion sur l'Âme des Bêtes.* 21

X. *Comment l'Âme apprend à lier ses idées à des sons articulés & à exprimer ces sons.* 22

XI. *Comment l'Âme apprend à lier ses idées à des caractères & à former ces caractères.* 24

XII. *De l'état de l'Âme douée de la parole. Comment l'Âme parvient à universaliser ses idées. De la formation des idées universelles d'Homme, d'Animal, de Corps organisé, de Corps, d'Être.* 25

XIII. *Continuation du même Sujet. De la formation des idées de Pensée, de Volonté,*

DES CHAPITRES. 349

- de Liberté, de vrai, de faux, de juste, &c.
de bien &c. de Regle, de Loi. Pag. 27*
- CH. XIV. Continuation du même Sujet. De la formation des idées d'unité, de nombre, d'étendue, &c. de mouvement, de tems. 28
- XV. Continuation du même Sujet. De la formation des idées de Classes, de Genres, d'Espèces. 31
- XVI. Continuation du même Sujet. De la formation des idées de Cause & d'Effet. 33
- XVII. Autres avantages de la Parole : qu'elle fixe les idées, qu'elle fortifie & augmente leurs liaisons : qu'elle rend l'Ame maîtresse de leur arrangement. De l'état moral de quelques Peuples de l'Amérique. 34
- XVIII. De la Perfection, du génie & de l'origine des Langues en général. 36
- XIX. Réflexion sur le Langage des Bêtes. 38
- XX. De la variété presque infinie de mouvemens que la Parole imprime au Cerveau. Que la nature & la variété des opérations de ce viscère nous font concevoir les plus grandes idées de son organisation. 39
- XXI. Considération générale sur la prodigieuse variété des perceptions & des sensations & sur la mécanique destinée à l'opérer. 44
- XXII. De la mécanique des idées du Toucher. 47
- XXIII. De la mécanique des idées du Goût. 50
- XXIV. De la mécanique des idées de l'Odorat. 52
- XXV. De la mécanique des idées de l'Ouïe. 53
- XXVI. De la mécanique des idées de la Vue. 59

| | |
|--|---------|
| CH. XXVII. Conjectures sur la méchanique de la reproduction des idées. | Pag. 65 |
| XXVIII. Continuation du même Sujet. | 68 |
| XXIX. Continuation du même Sujet. | 73 |
| XXX. Réflexion sur les conjectures précédentes. | 77 |
| XXXI. Autre conjecture sur la reproduction des idées. | 78 |
| XXXII. Autre hypothese sur la méchanique des idées. | 79 |
| XXXIII. De l'opinion philosophique qu'il n'y a point de Corps. | 83 |
| XXXIV. Réflexions sur la diversité des opinions des Philosophes touchant la nature de notre Être. | 92 |
| XXXV. De la simplicité ou de l'immatérialité de l'Ame | 93 |
| XXXVI. Continuation du même Sujet. Réponse à quelques objections. | 102 |
| XXXVII. De la question si l'Ame est purement passive lorsqu'elle apperçoit ou qu'elle sent. | 106 |
| XXXVIII. Examen de la question si l'Ame a plusieurs idées présentes à la fois ou dans le même instant indivisible. | 107 |
| XXXIX. Des mouvemens qui paroissent purement machinaux & qui dépendent néanmoins du bon plaisir de l'Ame. | 116 |
| XL. Continuation du même Sujet. Application de quelques principes à divers cas | 124 |
| XLI. De la Faculté de sentir & de celle de mouvoir. Que ces deux Facultés sont très-distinctes l'une de l'autre. | 127 |

DES CHAPITRES. 341

| | |
|---|-----|
| CHAP. XLII. De la Liberté en général. P. | 136 |
| XLIII. Des déterminations de la Liberté en gé- néral. De la Volonté & de l'Entendement. Des affections. | 137 |
| XLIV. De la Liberté d'indifférence. | 139 |
| XLV. Que l'expérience prouve qu'il faut à l'Âme des motifs pour la déterminer. | 141 |
| XLVI. Explication de ces paroles, Video me- liora, proboque, deteriora sequor. | 143 |
| XLVII. Des fondemens de la prévision. | 146 |
| XLVIII. De la question si les déterminations de Liberté sont certaines ou nécessaires. | 147 |
| XLIX. Que la nécessité ne détruit point la Li- berté. | 151 |
| L. De la Liberté considérée en DIEU. | 153 |
| LI. Question; si les Bêtes sont douées de Liberté. | 154 |
| LII. De la perfection de l'Âme en général. | 156 |
| LIII. De l'Ordre. | 157 |
| LIV. Du Bonheur. | 159 |
| LV. Réflexions sur l'Existence de DIEU. | 163 |
| LVI. Du Système général. | 166 |
| LVII. Que le Système de la nécessité ne détruit point la Moralité des actions. | 169 |
| LVIII. Des Loix Divines & Humaines considé- rées dans le Système de la nécessité. | 172 |
| LIX. De la Prière, dans le Système de la né- cessité. | 174 |
| LX. Des Peines & des Récompenses de la Vie à venir, dans le Système de la nécessité | 175 |
| LXI. De l'Habitude en général. | 177 |
| LXII. De la manière dont l'Habitude se forme. | 179 |

| | |
|--|----------|
| CHAP. LXIII. Comment l'Habitude s'affoiblit & se fortifie. | Pag. 180 |
| LXIV. L'Habitude, Source des goûts, des penchans, des inclinations, des mœurs, du Caractère. | 181 |
| LXV. Du plaisir & de la douleur. | 185 |
| LXVI. Des effets qui résultent de l'impression des Objets sur les Sens de l'Enfant. | 187 |
| LXVII. De l'Éducation considérées dans ses effets les plus généraux. | 189 |
| LXVIII. De ce qui constitue la perfection de l'Éducation. | 190 |
| LXIX. Que le naturel modifie les effets de l'Éducation. | 191 |
| LXX. Des dispositions naturelles de l'Esprit. | 192 |
| LXXI. En quoi consiste principalement la sagesse de l'Éducation dans la manière dont elle démêle les dispositions naturelles de l'Esprit & dont elle les met en œuvre. | 195 |
| LXXII. Des dispositions naturelles du Cœur. | 196 |
| LXXIII. Comment l'Éducation cultive & ennoblit les dispositions naturelles du Cœur. | 198 |
| LXXIV. Du régime de l'Éducation à l'égard des Tempéramens vicieux. | 199 |
| LXXV. De la liaison qui est entre les Talens & de celle qui est entre les Vertus. Que l'Éducation s'applique à connoître ces liaisons, à les fortifier, à les étendre. | 202 |
| LXXVI. De l'universalité des Talens. | 204 |
| LXXVII. De la conduite de l'Éducation à l'égard de l'universalité des Talens. | 205 |
| LXXVIII. Des Talens purement curieux, & de | |

DES CHAPITRES. 247

| | |
|---|----------|
| <i>Part avec lequel l'E'ducation fait les rendre utiles.</i> | Page 208 |
| CHAP. LXXIX. Du soin qu'a l'E'ducation d'exercer agréablement les Forces de l'Esprit. | 214 |
| LXXX. Des progrès de l'Esprit ou de la gradation qu'on observe dans l'acquisition de ses Connoissances. | 216 |
| LXXXI. Reflexions générales sur les Méthodes d'Instruction. | 220 |
| LXXXII. De la maniere d'enseigner les premiers Principes de la Religion. | 221 |
| LXXXIII. Du Caractere. | 227 |
| LXXXIV. Du pouvoir de l'E'ducation. | 229 |
| LXXXV. Continuation du même sujet. | 231 |

PRINCIPES Philosophiques sur la Cause premiere & sur son effet.

DISCOURS préliminaire sur l'utilité de la Métaphysique & sur son accord avec les vérités essentielles de la RELIGION. 239

INTRODUCTION. 245

P R E M I E R E P A R T I E.

De la Cause Premiere.

I. Le Monde successif, prouvé d'une CAUSE NECESSAIRE. 247

II. Des ATTRIBUTS de la CAUSE NECESSAIRE. 248

III. De l'illimitation des ATTRIBUTS DIVINS. 249

348 T A B L E

SECONDE PARTIE.

L'Univers Un & Bien.

| | |
|-------------------------------------|-----------|
| CHAP. I. De la Bonté de l'Univers. | Page. 250 |
| II. De l'Unité de l'Univers. | ibid. |
| III. Continuation du même Sujet. | 251 |
| IV. Motif de la Création. | ibid. |
| V. De la PROVIDENCE. | 252 |
| VI. Un seul Univers étoit possible. | ibid. |
| VII. De l'origine du Mal. | 253 |
| VIII. Etat de la question. | 254 |
| IX. Réponse à la Question. | 255 |
| X. Des Miracles. | 256 |

TROISIEME PARTIE.

Des Loix.

| | |
|----------------------------------|-----|
| I. Notion générale des Loix. | 257 |
| II. De l'invariabilité des Loix. | 258 |

QUATRIEME PARTIE.

Des Loix de l'Homme.

| | |
|---|-------|
| I. L'Homme, Etre mixte. | 259 |
| II. L'Homme, Etre corporel. | 260 |
| III. L'Homme, Etre spirituel. | 261 |
| IV. De l'Union de l'Ame & du Corps. | ibid. |
| V. Des déterminations & de la gradation du Sentiment. | 262 |
| VI. De l'Amour-propre. | 263 |
| VII. L'Utile, source de plaisir & des déterminations de l'Amour-propre. | ibid. |

DES CHAPITRES. 342

| | |
|---|--------|
| CH. VIII. <i>Des premiers Principes du Beau.</i> | P. 264 |
| IX. <i>Du Caractere de l'Ame, & des sources de ses variétés.</i> | 265 |
| X. <i>De la Perfection morale.</i> | 266 |
| XI. <i>De l'origine du plaisir attaché à la Perfection.</i> | ibid. |
| XII. <i>De la Loi Naturelle & des Maximes morales.</i> | 267 |
| XIII. <i>Du Tempérament vertueux.</i> | ibid. |
| XIV. <i>L'Amour propre, principe des Devoirs.</i> | 268 |
| XV. <i>Des devoirs envers DIEU.</i> | 269 |
| XVI. <i>Des devoirs envers le Prochain.</i> | 270 |
| XVII. <i>L'Amour-propre, source de la générosité & de la bénéficence.</i> | ibid. |
| XVIII. <i>Des Loix, causes des déterminations de l'Amour-propre.</i> | 271 |
| XIX. <i>De la Foi.</i> | 272 |
| XX. <i>De la Vérité & du But de la RÉVÉLATION.</i> | 273 |

CINQUIEME PARTIE.

Des Loix des Animaux.

| | |
|---|-------|
| I. <i>Les Animaux, Etres mixtes.</i> | 275 |
| II. <i>Différence essentielle entre l'Homme & les Animaux.</i> | 276 |
| III. <i>De l'Union des deux Substances dans les Animaux.</i> | ibid. |
| IV. <i>Des modifications de l'Ame de la Brute, de leurs Causes & de leurs effets.</i> | 277 |
| V. <i>Des Sentimens dans la Brute & de leur rappel.</i> | ibid. |

| | |
|---|-----------|
| CHAP. VI. De l'instinct. | Page. 278 |
| VII. Du Principe des actions des Brutes. | 279 |
| VIII. Réflexions. Exemples. | 280 |
| IX. De la Mémoire des Animaux. | 283 |
| X. De l'Activité de l'Âme des Animaux. | 284 |
| XI. Continuation du même sujet. | 286 |
| XII. Du travail des Animaux qui vivent en Société. De la durée de ces Sociétés. | 287 |

SIXIÈME PARTIE.

De la loi des gradations & de l'Échelle des Êtres.

| | |
|--|-------|
| I. Idée générale de la Perfection. | 289 |
| II. Deux sortes de Perfections. | 290 |
| III. Du plus haut degré de la Perfection corporelle. | ibid. |
| IV. Du plus bas degré de la Perfection corporelle. | 291 |
| V. Du plus haut degré de la Perfection spirituelle. | 292 |
| VI. Du plus bas degré de la Perfection spirituelle. | 293 |
| VII. De la perfection mixte. | ibid. |
| VIII. De la Vie. | 294 |
| IX. De la Nutrition. | ibid. |
| X. De l'Accroissement. | 295 |
| XI. Métamorphoses. Génération. | 296 |
| XII. Des Germes. | 297 |
| XIII. Idées sur la Génération. | 298 |
| XIV. Trois sortes de Vies dans les Êtres terrestres. | 300 |

DES CHAPITRES. 251

| | |
|---|-------|
| XV. Idées sur le développement de l'Ame. | 300 |
| XVI. Réflexion sur les Forces. | 304 |
| XVII. Conséquences de la Théorie du développement de l'Ame. | 307 |
| XVIII. Continuation du même Sujet. | 308 |
| XIX. Continuation du même Sujet. | 310 |
| XX. Réflexion sur la Théorie du développement de l'Ame. | 311 |
| XXI. Réflexion sur la Prophétie & sur la Grace. | ibid. |
| XXII. Considération importante. | 312 |
| XXIII. Du développement de l'Ame des Animaux. | 315 |
| XXIV. Des Songes. | 316 |

SEPTIEME PARTIE.

Suite des Gradations.

| | |
|---|-----------|
| CHAP. I. Que les degrés de la Perfection sont pour nous indéfinis. Immensité de l'Echelle qu'ils composent. | Page. 318 |
| II. Bornes & imperfection de nos Connoissances sur l'Echelle des Etres. | 319 |
| III. Nuances dans la Nature. Espèces mitoyennes. | 320 |
| IV. Réflexion. | 322 |
| V. Idée de l'Etendue de l'Echelle des Etres terrestres. | ibid. |
| VI. Conséquences des Gradations. | 323 |
| VII. De la pluralité des Mondes. | 324 |
| VIII. Variétés des Mondes. | 325 |
| IX. Des NATURES CÉLESTES. | 327 |

352 TABLE DES CHAPITRES.

HUITIEME PARTIE.

De l'Harmonie de l'Univers.

| | |
|--|-------|
| I. Principes généraux sur la liaison universelle. | 328 |
| II. Continuation du même Sujet. | 329 |
| III. Du Système général. | 330 |
| IV. Rapports généraux. | 331 |
| V. Autres rapports généraux. Rapports des Objets des Sens & de l'Ame. Conséquence de ces rapports. | 333 |
| VI. Liaison du Tempérament & du Caractère. Effets qui en résultent. | 334 |
| VII. Réflexion sur l'Enchaînement universel. | 335 |
| VIII. Continuation du même Sujet. | 337 |
| IX. De la Beauté de l'Univers. | ibid. |
| X. Vue métaphysique de l'Univers sensible. | 338 |
| XI. Somme des Vérités métaphysiques sur DIEU & le Monde. | ibid. |
| XII. De l'Unité de la CAUSE PREMIERE | 339 |
| CONCLUSION. | 340 |

FIN de la Table.

E R R A T A.

Tome XVII.

Page

- 2 : lign. 14, *des* ; lif. *des*.
42 : lign. 18, *ébralement* ; lif. *ébranlement*.
55 : lign. 5 & 6, *qu'il qu'il* ; effacez un de ces mots.
60 : lign. 2, *tons* ; lif. *tons*.
75 : lign. 2, *mouvement* ; lif. *mouvements*.
85 : lign. 21, *ridéal* ; lif. *idéal*.
96 : lign. 4 & 5, *Reresentez* ; lif. *Représentez*.
109 : lign. 16, *faut* ; lif. *faut*.
Ibid : lign. 19, *par cette* ; lif. *dans cette*.
114 : lign. 4, *toutes la fois* ; lif. *toutes à la fois*.
132 : lign. 25, *conecvoir* ; lif. *concevoir*.
204 : lign. 5, *à leur à leur* ; effacez un à leur.
214 : lign. 16, *ces* lif. *ses*.
227 : lign. 19, *moins* ; lif. *moins*.
235 : lign. 5, *fait faire* ; lif. *fait faire*.
265 : lign. 7 & 8, *DIOGENE*, mettez un point interrogant après *DIOGENE*?
273 : lign. 8, *de la vérité* ; lif. *de la vérité*.
328 : lign. 1 & 2, *entre*, lif. *entre*.
332 : lign. 2, *aux Animaux, les Animaux, & les* ; lif. *aux Animaux ; les Animaux & les*.

Librairie M. Slatkine & Fils

2-5-1986

15 vols in 10

[ZAH.]

000014

